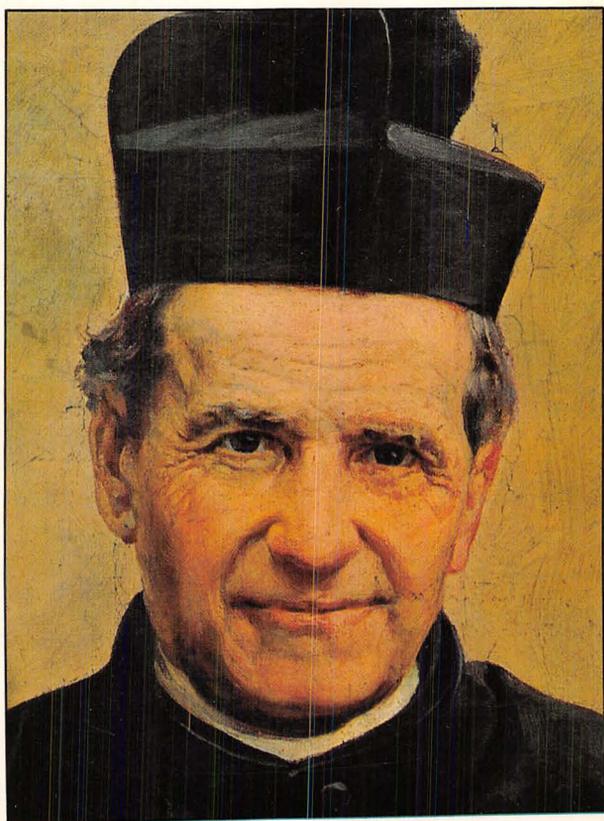


TERESIO BOSCO

Don Bosco



cerf

Don Bosco

une biographie nouvelle

On a beaucoup écrit sur saint Jean Bosco. Mais entre les belles histoires pour enfants et les études critiques scrutant chaque détail de son histoire, don Bosco court le risque d'être mal connu et d'apparaître comme un personnage enveloppé de légendes suspectes. Ce livre tente une troisième voie : tout ce qu'il donne est appuyé sur les témoignages de ses collaborateurs et de ses disciples, mais en même temps le récit reste plein de vivacité et de pittoresque.

Le Piémont du XIX^e siècle, déchiré par les luttes pour la réalisation de l'unité italienne, comportait un mélange étonnant d'anticléricalisme et d'initiatives chrétiennes multiples. Educateur-né, hanté par la misère de la jeunesse ouvrière alors que naissait la grande industrie, don Bosco devint sans le chercher fondateur de deux grandes familles religieuses, la Société des Salésiens et les Sœurs de Marie Auxiliatrice, entièrement vouées au service des jeunes. Aujourd'hui ses disciples travaillent dans le monde entier.

Don Bosco est mort en 1888, mais sa simplicité, son bon sens, sa bonne humeur, en même temps que son sens de l'éducation et son esprit de foi, en font une figure résolument actuelle.

L'auteur de ce livre, Teresio Bosco, religieux salésien de Turin, est bien connu en Italie comme écrivain et journaliste.

cerf

DON BOSCO
Une biographie nouvelle

Première édition italienne : janvier 1979
Seconde édition : février 1979 (20^e mille)
Troisième édition : juin 1979 (30^e mille)
Quatrième édition : janvier 1980 (40^e mille)

Une édition en italien, de grande diffusion et de prix modique (208 pages) pour les jeunes, a été réalisée par l'Auteur et publiée par la L.D.C.

Hors-texte : photographies de Teresio Chiesa, L. von Matt et Archives salésiennes.

Nilhil obstat : 18.11.78 : Sac. F. Rizzini
Imprimatur : Sac. V. Scarasso, vic. gen.

© Editrice Elle Di Ci, 10096 Leumann (Torino), où a paru l'édition originale en 1979 sous le titre : *Don Bosco, una biografia nuova*
ISBN 88-01-11603-9

© Les Éditions du Cerf, 1981
ISBN 2-204-01643-8

TERESIO BOSCO

DON BOSCO

Une biographie nouvelle

Présentation de don Giovanni Raineri
Conseiller supérieur des Salésiens

traduit de l'italien par Angelmont Garnier, Salésien

LES ÉDITIONS DU CERF
29, bd Latour-Maubourg, Paris
1981

*A don Bosco
que j'ai choisi comme maître et père
quand j'avais à peine dix ans,
pour que, malgré tout,
il prépare aussi pour moi
un coin de paradis.*

Présentation

Un nouveau livre sur la vie de don Bosco manquait depuis longtemps. Il fallait recourir à des ouvrages, presque tous écrits il y a un demi-siècle, pour connaître la personne, la pensée et l'œuvre du saint de Turin.

Des traductions en plusieurs langues et des éditions successives prouvaient l'attachement persistant qu'on lui manifestait, mais elles n'arrivaient pas à mettre en évidence les raisons qui le rendaient actuel, ces mêmes raisons pour lesquelles l'attention que lui portent les hommes d'aujourd'hui augmente et se propage.

L'extension de ses œuvres et la vénération de la piété populaire confirment aussi l'actualité de don Bosco.

On a récemment abandonné les traditionnelles façons de voir l'histoire politique et sociale de l'Italie que don Bosco a vécue ; il était donc naturel qu'on entreprenne de nouvelles recherches et études sur ses rapports avec les nombreux protagonistes de ces événements afin d'en dégager une image plus exacte.

Tenant compte de ces études, don Teresio Bosco, tout en actualisant le saint et son message et en démontrant la valeur de son système éducatif et pastoral, le situe, pour mieux le comprendre, dans le contexte historique de l'époque.

Page après page, le lecteur voit émerger les dimensions immuables de cette grande figure, dimensions qui s'accordent heureusement avec le renouveau conciliaire, supportent les changements culturels propres à notre temps et rejoignent les perspectives du futur. Pour s'en convaincre, il suffit de réfléchir au type d'apostolat que le saint a choisi pour lui-même et pour sa famille spirituelle. A son époque, la jeunesse ne comptait pas dans une société où les classes populaires étaient maintenues en marge de l'activité sociale et politique. Elle ne comptait pas non plus dans l'Église où les laïcs ne réussissaient pas à être considérés comme d'irremplaçables collaborateurs de l'évangélisation du peuple de Dieu. Don Bosco s'attacha de préférence à ces deux catégories de personnes : les jeunes et les laïcs.

On a beaucoup parlé de l'humanisme chrétien de don Bosco, spécialement en étudiant son système préventif. Aujourd'hui, avec le pape Wojtyla, nous pouvons dire que don Bosco, prêtre du Christ, avait saisi que dans l'Évangile, en même temps que la proposition du salut éternel de l'homme, se trouvent les germes du développement terrestre complet de sa liberté, de sa dignité et de ses droits. Pour cette raison, en éduquant dans le jeune le bon chrétien et l'honnête citoyen, on prépare des hommes pour la justice et pour la paix et des collaborateurs laïques de l'évangélisation.

L'auteur, grâce aux solides assises historiques et culturelles mises en place au cours de la préparation de son travail, peut répondre avec sérieux aux interrogations des hommes modernes en face de certains choix sociaux et politiques opérés par don Bosco, obligé de vivre dans une période décisive de l'histoire de l'Italie, de l'Europe et du monde.

Naturellement, une partie de la vie et de l'activité terrestre de don Bosco échappe aux paramètres de la connaissance historique et ne s'explique que par la présence de charismes surnaturels dont, comme lui, étaient conscients ses contemporains. Ce fait ne doit pas être perdu de vue pour une pleine compréhension de don Bosco ; pas plus que le rôle de Marie-Auxiliatrice dans sa vocation et dans son œuvre.

En lisant ce livre écrit dans un style avec lequel les hommes d'aujourd'hui ont été familiarisés par la presse — don Bosco en fut un apôtre — et par les moyens de communication sociale, le lecteur a la surprise de trouver des faits et des paroles face auxquels il ressent la même émotion que celle des témoins oculaires.

Lui, don Bosco, en traduisant en termes simples et compréhensibles — comme maman Marguerite l'avait fait avec lui — les valeurs de l'Évangile, édifiait aussi dans ses jeunes l'homme capable de vivre avec son temps et de préparer le futur.

Aujourd'hui, en relisant dans ce livre une histoire si émouvante par les épisodes très humains qui la composent, dont on saisit le sens grâce à une écriture parfaitement adaptée, on comprend pourquoi don Bosco reste toujours aussi vivant que s'il était notre contemporain et pourquoi ses projets sont toujours sur la trajectoire de la prophétie et de l'avenir.

Don Giovanni RAINERI

Ce livre, comment et pourquoi

Au début de 1978 don Giovanni Raineri du Conseil supérieur des Salésiens et la direction des Éditions L.D.C. me demandèrent d'écrire une vie de don Bosco qui aurait les caractéristiques suivantes : *populaire et agréable* dans la forme, *digne et sérieuse* dans la substance.

Tous deux partaient d'une observation préoccupante : dans les quinze dernières années, les écrits sur don Bosco se sont de plus en plus divisés en deux courants :

— Les livres qui, sans tenir compte des études générales sur son temps et des recherches spécifiques sur sa personne, continuent à raconter les plus beaux traits de sa vie « aux enfants et au petit peuple ». Ces livres, très répandus, ont le mérite de la vulgarisation mais finissent par réduire sa stature gigantesque à « une affaire pour les gosses », à « un sujet pour bandes dessinées ».

— Les livres qui étudient les aspects fondamentaux de don Bosco et de son époque, « considérant comme contrôlés et connus » les événements, les récits, les faits sur lesquels on se penche uniquement pour « démythiser » certains détails qui se révèlent issus de témoignages douteux ou imaginaires.

— Entre « la belle histoire » et « les études critiques », don Bosco court le risque d'être mal connu et, en même temps, d'apparaître comme un personnage enveloppé de légendes suspectes.

Ce livre tente une troisième voie.

Il raconte la vie de don Bosco ; il ne donne rien qui ne soit sûr et tient compte de tout ce qui se trouve à l'origine de la belle, audacieuse et dramatique aventure du saint prêtre de Turin.

Il tient compte, en conséquence :

— *des témoignages autographes de don Bosco*, c'est-à-dire de tant de pages écrites de sa propre main et conservées dans les Archives salésiennes (en particulier du manuscrit *Memorie dell'oratorio di san Francesco di Sales* : 180 pages de cahier écrites par don Bosco en 1873 et publiées seulement en 1946 par don Ceria) ;

— de l'énorme masse de *témoignages de ses élèves et col-*

laborateurs, en bonne partie « attestés sous la foi du serment » au cours des enquêtes pour la béatification de don Bosco (dont la plupart sont incorporés dans les 19 volumes des *Memorie biografiche*¹, rédigés par don Lemoyne, don Amadei et don Ceria) ;

— des études sérieuses faites dans les vingt dernières années (Stella, Desramaut, Wirth, Valentini, Molineris...) qui précisent, situent, complètent, quelquefois élaguent, mais jamais ne démolissent ni ne déprécient les témoignages sur lesquels s'appuient solidement les récits de la vie de don Bosco ;

— des études importantes qui ont été faites sur l'histoire de la société, de l'État et de l'Église dans les années 1800.

J'ai eu la chance d'écrire la partie centrale de ce livre près de don Pietro Stella et de don Eugenio Valentini, qui ont eu la bonté de lire et de corriger les épreuves dactylographiées à mesure qu'elles étaient rédigées. J'ai pu examiner avec eux certains points fondamentaux (comme le chapitre 26) et j'en ai reçu de précieuses suggestions. Enfin, le texte dactylographié a été relu par don Carlo Fiore qui m'a conseillé sur l'agencement définitif.

Je remercie cordialement ces confrères, n'ayant absolument pas l'intention de me décharger sur leurs épaules d'éventuelles inexactitudes ou d'opinions discutables.

Ce livre pourra être apprécié de diverses façons, toutes légitimes. Je puis au moins affirmer qu'il m'a coûté une grande fatigue et beaucoup de soucis.

Je souhaite qu'il soit *pour tous* une rencontre joyeuse et profitable avec don Bosco et pour beaucoup — cela s'est produit pour moi — une invitation à retourner à la « terre sainte » du Valdocco, dans le climat où vécurent don Bosco, don Rua, don Cagliero, Dominique Savio, Giuseppe Buzzeiti... lorsque, sous les yeux de la Madone, germaient, dans la simplicité et la pauvreté, les grandes intuitions, les grandes orientations et les grandes réalisations de l'œuvre salésienne.

T.B.

1. Dans le cours du texte de ce livre, les citations des *Mémoires biographiques* sont signalées par l'abréviation *M.B.*, suivie d'un chiffre indiquant le numéro du volume puis, après le point, la page correspondante (N.d.T.).

Émigrant de douze ans

Ce soir-là, dans la cuisine, on mâche avec le pain d'amères paroles, des mots qui blessent. Antoine regarde Jean avec un livre, comme d'habitude, posé près de son assiette ; il hausse le ton :

« Moi, ce bouquin, je le fous dans le feu ! »

Marguerite, la maman, essaie, une fois de plus d'arranger les choses :

« Jean travaille comme tout le monde. S'il veut ensuite lire, qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Ça me fait que cette baraque, c'est grâce à moi qu'elle tient debout. Je me casse les reins à travailler, moi. Et je ne veux pas entretenir un petit monsieur qui s'en ira mener la bonne vie en nous laissant ici manger la polenta. »

Jean réagit avec violence. Les mots ne lui font pas défaut et il n'est pas né pour tendre une joue après l'autre. Antoine frappe.

Effrayé, Joseph observe. Marguerite tente de s'interposer mais Jean recevra sa raclée habituelle et pire encore. Ses douze ans ne peuvent pas se mesurer aux dix-neuf ans d'Antoine.

Dans son lit, Jean pleure, plutôt de colère que de douleur. Non loin de là, sa mère pleure aussi. Elle ne dormira probablement pas cette nuit.

Le matin suivant, elle a pris une décision et dit à Jean les paroles les plus tristes de sa vie :

« C'est préférable que tu quittes la maison. Antoine ne peut plus te supporter. Un jour ou l'autre, il pourrait te faire du mal.

— Et je vais où ? »

Jean a la mort dans l'âme ; Marguerite aussi. Elle lui parle de fermes dans le secteur de Moriondo et de Moncucco :

« Ils me connaissent. On te donnera du travail, au moins pour un moment. Ensuite, on verra. »

Un balluchon et la neige

Dans la journée, elle lui prépare un petit balluchon avec des chemises, ses deux livres et un petit pain. On est en février. La neige et la glace couvrent la route et les collines d'alentour.

Jean part le lendemain matin. Maman Marguerite reste sur le seuil de la porte à le regarder, à lui faire signe, jusqu'à ce que la neige lui dérobe son petit émigrant.

Il se présente dans les fermes que sa mère lui a indiquées. On lui dit qu'il n'y a pas de travail pour un jeune garçon. A midi, il est au bout de son petit pain et de ses espoirs. Maintenant il ne reste plus à visiter que la famille Moglia. « Tu demanderas monsieur Louis », lui a dit sa mère.

Il s'arrête au portail d'entrée de la cour ; un homme âgé, qui le fermait, le dévisage :

« Qu'est-ce que tu cherches, mon garçon ?

— Du travail.

— Mais c'est bien, ça ! Vas-y ! A la prochaine !... »

Et il continue à tirer sur le pesant battant pour le bloquer. Jean rassemble les dernières bribes de son courage :

« Il faudrait que je voie monsieur Louis. »

Il entre. Près de l'entrée, la famille Moglia épluche des pleyons d'osier pour attacher la vigne. Louis Moglia, jeune fermier de vingt-huit ans, le regarde, étonné.

« Je cherche monsieur Louis.

— C'est moi.

— Ma mère m'envoie. Elle m'a dit de venir chez vous pour faire le garçon d'étable.

— Mais comment mettre dehors un jeune gosse comme toi ? Qui c'est, ta mère ?

— Marguerite Bosco. Mon frère Antoine me maltraite, alors elle m'a dit d'aller chercher une place de domestique.

— Mon pauvre petit, c'est l'hiver. Les domestiques, nous les engageons seulement à la fin de mars. Prends patience et retourne chez toi. »

Découragé, accablé, Jean laisse couler les larmes de son désespoir.

« Gardez-moi, je vous en prie. Ne me donnez pas de paie, mais ne me renvoyez pas chez moi. Voilà — il continue avec l'audace que donne le malheur —, je m'assieds ici par terre et je ne bouge plus. Faites ce que vous voulez de moi mais je ne bouge plus. »

En pleurant, il se met à ramasser des brins d'osier éparpillés et à les apprêter.

Madame Dorotheé, superbe femme de vingt-cinq ans, s'apitoie sur le garçon :

« Garde-le, Louis. Essayons ; ne serait-ce que quelques jours. »

Thérèse aussi, une fille de quinze ans, le prend en pitié. Elle dit :

« Je suis assez grande pour aller dans les champs avec vous. Ce garçon pourrait très bien s'occuper de l'étable à ma place. »

C'est de cette manière qu'en février 1827, Jean Bosco commença à travailler comme garçon d'étable. Les Moglia sont une famille de paysans aisés, même si tous peinent du lever au coucher du soleil. Ils travaillent la terre : vignes et champs. Ils soignent bœufs et vaches. Ils prient ensemble. Le soir, autour du foyer, la famille se réunit pour réciter le chapelet. Le dimanche, monsieur Louis conduit tout le monde à la grand-messe, célébrée à Moncucco par le curé, don François Cottino.

Le métier de Jean, garçon d'étable, n'est pas déshonorant ni exceptionnel. Dans les fermes des environs, à la fin du mois de mars, on peut trouver des dizaines de garçons comme lui. C'est le chemin ordinaire que suivent beaucoup d'enfants des familles pauvres. A la fête de l'Annonciation de la Sainte Vierge, le 25 mars, les patrons passent dans les villages et se rendent sur les marchés afin d'embaucher des jeunes gens à gages pour l'année : travailleurs saisonniers et « au pair » : huit mois de dur travail (avril-novembre) contre nourriture, logement et quinze lires pour les habits.

Le garçon Jean Bosco est tout de même différent des autres. Il est singulièrement jeune (il lui manque six mois pour avoir douze ans) et, de plus il garde en son cœur un songe : un vrai songe fait de nuit, les yeux clos. Il l'a raconté lui-même.

Un songe qui engage le futur

« A neuf ans j'ai fait un songe qui m'est resté profondément gravé dans l'esprit pendant toute ma vie. Dans ce songe, il me semblait que j'étais près de notre maison dans une cour très spacieuse où étaient rassemblés une foule d'enfants qui jouaient. Les uns riaient, beaucoup blasphémaient. En entendant ces blasphèmes je me suis tout de suite jeté au milieu d'eux, donnant du poing et de la voix pour les faire taire.

A ce moment, apparut un Homme imposant, noblement vêtu. Son visage était si lumineux qu'on ne pouvait pas le regarder en face. Il m'appela par mon nom et me dit :

“Ce n'est pas avec des coups mais avec la douceur et la

charité que tu devras faire d'eux tes amis. Commence donc tout de suite à leur parler de la laideur du péché et de la valeur de la vertu."

Intimidé, craintif, je répondis que j'étais un pauvre enfant ignorant. Alors, les garçons, cessant de se battre et de crier, se groupèrent tous autour de Celui qui parlait. Comme si je ne savais plus ce que je disais, je demandai :

"Qui êtes-vous pour m'ordonner des choses impossibles ?

— C'est justement parce que ces choses te paraissent impossibles que tu devras les rendre possibles en obéissant et en acquérant la science.

— Comment pourrai-je acquérir la science ?

— Je te donnerai une institutrice. Sous sa conduite, tu pourras devenir savant.

— Mais qui êtes-vous ?

— Je suis le Fils de cette Femme que ta mère t'a appris à prier trois fois par jour. Mon nom, demande-le à ma Mère."

Aussitôt, je vis à ses côtés une Dame d'aspect majestueux, vêtue d'un manteau qui resplendissait comme le soleil.

S'approchant de moi tout confus, elle me fit signe d'avancer et me prit par la main avec bonté :

"Regarde ! dit-elle."

En regardant, je m'aperçus que les enfants avaient tous disparu. A leur place je vis une multitude de cabris, de chiens, de chats, d'ours et beaucoup d'autres animaux.

"Voilà ton domaine ! Voilà où tu devras travailler. Deviens humble, courageux, et vigoureux : et ce que tu vois arriver en ce moment à ces animaux, tu le feras pour mes enfants."

Je tournai donc les yeux et voilà qu'à la place des bêtes sauvages apparurent autant de paisibles agneaux qui sautaient, couraient, bêlaient autour de cet Homme et de cette Femme comme pour leur rendre hommage.

Alors, toujours dans mon rêve, je me mis à pleurer et je priai cette Dame de vouloir bien s'expliquer d'une façon plus claire, car je ne comprenais pas ce que tout cela signifiait.

Elle posa sa main sur ma tête et me dit :

"Tu comprendras tout au moment voulu."

Elle avait à peine dit cela qu'un bruit me réveilla. Tout avait disparu. J'étais abasourdi. J'avais l'impression que les mains me faisaient mal à cause des coups de poings que j'avais distribués et que le visage me cuisait d'avoir reçu des gifles de tous ces galopins.

Le matin, j'ai raconté le songe d'abord à mes frères qui se mirent à rire, puis à ma mère et à la grand-mère. Chacun donnait son interprétation : "Tu deviendras berger", dit

Joseph. "Chef de brigands", insinua perfidement Antoine. Ma mère : "Qui sait si tu ne deviendras pas prêtre." C'est la grand-mère qui prononça le jugement définitif : "Il ne faut pas s'occuper des rêves." J'étais de l'avis de l'aïeule et pourtant je ne réussis jamais à m'ôter tout cela de l'esprit. »

Toutes les années qui suivirent furent profondément influencées par ce songe. Maman Marguerite avait compris (et Jean le comprit aussi très vite) que ce songe indiquait une direction.

Cent quatre-vingts pages de souvenirs

A cinquante-huit ans, presque personne ne se rappelle ce qui lui est arrivé cinq ans auparavant. Mais presque tous les gens se souviennent comme si c'était avant-hier de leurs neuf, onze, quinze ans. On sent encore aux genoux l'écorce rugueuse des arbres auxquels on grimpeait.

C'était hier qu'on croirait avoir touché le poil chaud du chien qui bondissait à nos côtés dans des courses folles.

A cinquante-huit ans, sur l'ordre du Pape, Don Bosco écrivit l'histoire de ses premières décennies. Avec sa mémoire qui ressemblait à une caméra de prises de vues (peu « logique » mais très « visuelle »), il remplit trois gros cahiers (180 pages). Pour les dates¹, il s'embrouille un peu, mais les événements, les souvenirs, les détails ont conservé la fraîcheur même de la vie.

A la onzième ligne, il précise : « J'écris pour mes très chers fils les Salésiens, avec interdiction de publier ces choses-là, que ce soit avant ou après ma mort. » Ces paroles, je les mets en relief.

Les Salésiens lui ont désobéi après soixante-treize années, mettant fin à un problème de conscience long et ardu. Grâce à cela, aujourd'hui, nous pouvons, à travers les cahiers des *Souvenirs*, suivre l'histoire du garçon-paysan Jean Bosco jusque dans les plus petits détails.

1. Les dates pour l'enfance de don Bosco restent un problème ardu, même pour les spécialistes, parce que les registres communaux dans le Piémont recommencent seulement en 1838 pour les naissances et en 1866 pour les mariages et les décès. Pour les années précédentes, il faut recourir aux registres paroissiaux qui remontent jusqu'à 1625.

La petite et la grande tragédie

« Marguerite Occhiena, de Capriglio, c'était le nom de ma mère, François, celui de mon père. Ils étaient paysans et avec le travail et l'épargne ils gagnaient honnêtement le pain de leur vie. »

Jean Bosco vit le jour le 16 août 1815. Sa mère l'appelait *Giuanìn*, diminutif de Giovanni, familier dans tout le Piémont.

La mort de son père est son premier souvenir. François Bosco avait acheté une petite maison et quelques modestes pièces de terrain. Mais, pour subvenir aux cinq personnes qui vivaient chez lui, il devait encore travailler chez un riche propriétaire voisin.

Un après-midi de mai 1817, trempé de sueur en revenant des champs, il commit l'imprudence d'entrer dans la cave du patron. Quelques heures plus tard, un violent accès de fièvre le terrassa : pneumonie double, probablement. En quatre jours, il fut emporté. Il avait trente-trois ans.

« Je n'avais pas encore deux ans, raconte don Bosco, lorsque mon père mourut et je ne me souviens même plus de son visage. Je me rappelle seulement les paroles de ma mère : "Te voilà sans père, Giuanìn." Tout le monde sortait de la chambre du défunt, mais moi je m'obstinais à y rester. "Viens, Giuanìn !", insistait doucement ma mère. Je répondis : "Si papa ne vient pas, je ne m'en vais pas moi non plus." "Allons, viens, mon petit, tu n'as plus de papa." Après avoir dit ces paroles, la sainte femme, éclatant en sanglots, m'emmena. Je pleurai parce qu'elle pleurait. Qu'est-ce qu'un bambin de cet âge peut comprendre ? Mais cette phrase : "Te voilà sans père", m'est toujours restée dans la mémoire. C'est le premier événement de ma vie dont je garde le souvenir. »

Une saison maléfique

Le deuxième souvenir de Jean, c'est celui de la faim subie cette année-là.

Le petit hameau où se trouve la maison de la famille

Bosco s'appelle les Becchi : dix fermes éparpillées sur un tertre allongé, au milieu d'une très vaste campagne, toute en ondulations, avec vignes et bois. Les Becchi font partie de la localité de Morialdo, à cinq kilomètres du chef-lieu de canton : Castelnuovo d'Asti.

En 1817, les collines de Montferrat (Castelnuovo est situé sur la bordure septentrionale de la région montferrine) furent frappées, comme tout le Piémont, par une rude pénurie. Les gelées du printemps avaient été suivies par une sécheresse interminable ; les récoltes furent perdues.

Dans les campagnes, ce fut la famine, une vraie famine, au point que l'on trouvait les mendiants morts dans les fossés, avec de l'herbe dans la bouche.

Un document de l'époque décrit Turin, la capitale du Piémont, envahie par une migration biblique : des colonnes de gens, hâves et en guenilles, abandonnaient la campagne ; des vallées et des collines déferlaient vers la ville des groupes de familles qui s'installaient devant les églises et les palais pour demander l'aumône.

C'est justement au cours de cette mauvaise année que Marguerite se retrouva avec toute la famille sur les bras. Dans la maison vivaient sa belle-mère (la vieille maman de François), clouée sur son fauteuil de paralytique, Antoine (neuf ans), fils d'un premier mariage de François, et ses deux bambins : Joseph et Jean (quatre ans et deux ans). Paysanne analphabète, elle manifesta au cours de cette période sa qualité principale : l'énergie de son caractère.

« Ma mère donna de la nourriture à la famille tant qu'il y en eut, raconte don Bosco, puis elle confia une somme d'argent à un voisin, Bernard Cavallo, pour qu'il allât chercher de quoi manger. Il se rendit sur différents marchés, mais il ne put rien acheter, même à prix d'or. Il revint deux jours plus tard, dans la soirée, attendu avec une grande impatience. Quand il rendit l'argent en disant qu'il n'avait rien trouvé, la terreur tomba sur nous. Nous n'avions pas encore mangé ce jour-là. Ma mère, sans perdre son sang-froid, déclara : "En mourant, François m'a recommandé d'avoir confiance en Dieu. Mettons-nous à genoux et prions !" »

Après une courte prière, elle se leva et ajouta : "Dans les cas extrêmes, il faut prendre les grands moyens." Avec l'aide de Bernard Cavallo, elle se rendit à l'étable, tua un veau, en fit cuire une partie et nous donna à manger. Nous étions à bout de forces. Au cours des jours suivants, elle fit venir de loin du grain, qu'elle paya un prix exorbitant. »

Jusqu'à ces quelques dernières dizaines d'années, dans les familles paysannes piémontaises, tuer un veau était un acte

désespéré. Ce veau que l'on engraisait dans l'étable était, en effet, un investissement qui pouvait permettre, vendu sur le marché, de faire face à une conjoncture difficile, par exemple en cas de maladie. Le tuer, c'était se priver de l'ultime réserve de la famille.

Un événement qui allait changer la face du monde

La mort, la faim, l'insécurité : premiers souvenirs d'un enfant qui deviendra un père pour des masses d'orphelins et, dans ses maisons, donnera du pain à d'innombrables jeunes gens pauvres.

La petite tragédie de la famille Bosco, sur une colline écartée, s'ajoutait à la grande tragédie qui, comme une tempête, avait bouleversé l'Europe et l'Italie dans les dernières décades.

Vingt ans auparavant (1789), à Paris, avait éclaté la Révolution française, un événement qui allait changer la face du monde. Nous n'avons pas l'intention d'en retracer l'histoire mais il nous semble nécessaire d'en relever certains aspects, qui eurent une influence profonde jusque dans la vie de Jean Bosco.

Dans toute l'Europe, l'atmosphère était devenue subitement surchargée d'innovations et d'aspirations. En Italie aussi se répercutaient les échos de transformations formidables. Après des siècles de société pétrifiée sous la domination absolue du roi et des nobles, la France explosait. La bourgeoisie et le peuple revendiquaient la reconnaissance de leurs droits et l'abolition des privilèges de la noblesse et du haut clergé. Les mots « liberté » et « égalité » n'étaient plus murmurés mais criés au grand jour.

Les « droits de l'homme » et la « souveraineté du peuple » furent proclamés. « Les hommes naissent libres et égaux en droits... Ces droits sont la liberté, la propriété, la sécurité et la résistance à l'oppression. La source de toute souveraineté réside dans la nation » (Préambule à la Constitution de 1791).

Pour affirmer ces droits (et non plus pour les prétentions dynastiques d'un roi), les armées françaises combattaient les autres nations européennes.

Comme dans toutes les époques de changements radicaux, de formidables décisions très justifiées étaient mêlées à des violences factieuses et arbitraires.

Les grands bourgeois qui menaient la Révolution firent en sorte que le droit de voter fût réservé aux seuls propriétaires. « L'intervention dans les décisions gouvernementales du peu-

ple sans instruction ni maîtrise de soi, déclaraient-ils, conduit facilement à des excès. »

La Révolution, de ce fait, abolissait tous les privilèges sauf celui de la richesse. Les bourgeois obtenaient la liberté, et les pauvres restaient pauvres.

D'autant plus que la « révolution parallèle » menée en même temps par les classes populaires et paysannes semblait donner raison aux bourgeois.

Les paysans français montaient à l'assaut des châteaux des nobles et les incendiaient. De plus, en ces années de terrible famine, ils empêchaient par des moyens violents la libre circulation des céréales et livraient de véritables batailles aux groupes de malheureux affamés qui erraient désespérés en quête de nourriture.

Le peuple de Paris s'enflammait d'une ardeur violente et impulsive. Le roi Louis XVI fut assailli par des gens qui l'obligèrent à se coiffer du bonnet des révolutionnaires et à trinquer au salut de la nation. Vingt jours plus tard, il était traîné en prison avec sa famille.

Entre le mois d'août 1792 et le mois de juillet 1794, la « révolution parallèle » prit le pouvoir. Les bourgeois furent remplacés à la tête de la nation par des « représentants du peuple » qui cherchèrent à transformer la « révolution de la liberté » en « révolution de l'égalité ».

Certains résultats furent, malheureusement, désastreux.

En septembre 92, des détachements armés du peuple envahirent les prisons, bondées d'aristocrates et de prétendus conspirateurs, et massacrèrent plus de mille personnes.

En janvier 1793, le roi fut reconnu coupable et guillotiné.

Au cours de cette même année 1793 commença la « période de la terreur ». On inculpa du crime de trahison toutes les personnes « suspectes » d'être ennemies de la Révolution. En octobre, 177 personnes furent condamnées à la guillotine ; en juillet de l'année suivante : 1 285. Les « ennemis de la Révolution » furent liquidés de manière expéditive, sans même une apparence de procès.

Parallèlement, on procédait à une « déchristianisation » massive : interdiction du culte chrétien, fermeture des églises, destruction des images chrétiennes, persécution des prêtres, substitution du « culte de la Raison » à celui de Dieu (avec de grotesques mascarades jusque dans la cathédrale Notre-Dame de Paris).

L'Europe regardait, interdite. Les événements de Paris paraissaient, au cours de ces mois, des manifestations de folie collective ; même les personnes les plus engagées, qui avaient sympathisé avec la Révolution dès le commencement, étaient décontenancées.

Lorsque, dans les années qui suivirent, on parlera avec frayeur de « révolution », c'est en pensant à la période de la Terreur de Paris. Sous le terme méprisant de « révolution démocratique » on entendra « le déchaînement violent et désordonné de la populace ».

Un général de vingt-sept ans : Napoléon

Au mois de juin 1794, la terreur et la « dictature populaire » prirent fin avec la condamnation à mort de leurs propres chefs, les Jacobins fanatiques : Robespierre, Saint-Just, Couthon.

La Révolution subit un brutal coup de barre « bourgeois ». La nouvelle Constitution (approuvée en 1795) reconnut le droit de vote à 30 000 personnes seulement (Paris avait 600 000 habitants). La direction du pays était confiée à la seule classe restreinte des grands propriétaires. Et rapidement, on assista à un retour en arrière : le régime républicain se métamorphosant tout simplement en « empire ».

1796, une armée de la Révolution arrive en Italie sous les ordres d'un général de vingt-sept ans : Napoléon Bonaparte. Dans la vallée du Pô, il est victorieux des Autrichiens au cours de combats sanglants. Les soldats français parlent de fraternité, d'égalité, de liberté. Malgré les ombres de la Terreur, ces mots éveillent un enthousiasme énorme parmi les jeunes générations. Le royaume de Sardaigne (Piémont-Savoie-Sardaigne) est aboli. Le roi part pour l'exil.

Mais Napoléon est un génie turbulent. Plus que le triomphe de la Révolution il poursuit les éclatants et meurtriers succès de la gloire militaire.

Les tragiques événements de ces années en Italie, les enfants les étudient aujourd'hui en classe de troisième moyenne. En 1799, Napoléon est en Égypte ; les Austro-Russes envahissent encore une fois l'Italie du Nord : sur les petits chevaux de la steppe, les Cosaques (barbes longues et touffues, lances menaçantes) entrent de nouveau dans les villes. Napoléon revient ; et la guerre reprend, semant la misère jusque dans les riches campagnes de la Plaine padane (les Romains appelaient le Pô : *Padanus*).

Puis Napoléon extorque de l'argent et des soldats à toutes les régions d'Italie ; ils lui servent pour la guérilla en Espagne et la campagne de Russie, ce lointain et mystérieux pays qu'il envahit à la tête de la plus grande armée de tous les temps. Dans l'hiver rigoureux de Moscou, c'est la débâcle totale et la retraite désastreuse. Napoléon voit mourir autour de lui 600 000 hommes. Parmi eux, 25 000 Italiens ; 20 000 avaient déjà été tués en Espagne.

Du 16 au 19 octobre 1813, dans la plaine de Leipzig, la gigantesque « bataille des nations » marque la fin du grand Empire français et (dans l'esprit de beaucoup de gens) l'enterrement des idéaux de la Révolution.

Une fois de plus, des Alpes et franchissant l'Isonzo, descendent vers le bassin du Pô Autrichiens, Allemands, Croates. Tous proclament qu'ils viennent « libérer l'Italie », mais comme tous les libérateurs, personne ne les a appelés et ils se dédommagent en pillant campagnes et villes. Après le dernier sursaut des Cent-Jours et la bataille de Waterloo, Napoléon finira sa vie sur une petite île de l'Atlantique.

L'Europe et l'Italie sont fatiguées, remplies de ruines et d'orphelins. Les campagnes ont été ravagées par la guerre et dépeuplées par les « levées » qui réquisitionnaient de force les jeunes gens pour les envoyer mourir sur de lointains champs de bataille.

Le peuple, qui a crié : « Liberté ! » pendant des années, cherche maintenant uniquement la paix.

C'est dans le contexte de cette grande tragédie des peuples que la famille Bosco vécut en 1817, limitée mais pesante, sa propre tragédie.

Le roi retarde l'horloge de quinze années

Jean Bosco apprendra par les livres d'histoire qu'il est né au commencement d'une époque nouvelle, appelée Restauration. Elle avait débuté le 1^{er} novembre 1814, par l'ouverture à Vienne du Congrès des nations victorieuses dans la lutte contre Napoléon. Pour la plus grande partie de l'Italie, cette période durera jusqu'en 1847, c'est-à-dire jusqu'au commencement du relèvement politique de l'Italie, appelé « Risorgimento » (Renaissance).

La Restauration est une époque de grandes ambiguïtés. Les rois détrônés par la Révolution et par Napoléon reviennent, selon la volonté du Congrès, s'asseoir sur leurs trônes et prétendent, de quelques traits de plume, effacer vingt-cinq années d'histoire.

L'Italie, à la fête de Vienne, est divisée en huit parts, comme une galette : le royaume de Sardaigne (il comprend le Piémont, la Sardaigne, la Savoie, Nice, et on lui attribue comme acquisition la république de Gênes), le Royaume lombardo-vénitien (étroitement soumis à l'Autriche), le duché de Modène, ceux de Parme et Plaisance, le grand-duché de Toscane, la principauté de Lucca, les États pontificaux, le royaume des Deux-Siciles.

Victor-Emmanuel 1^{er} rentre à Turin. Il est dans un car-

rosse de gala, entouré de nobles vêtus à la mode de l'Ancien Régime, avec perruque poudrée à queue.

La foule, le long des rues, acclame le roi. La population de la campagne désire une chose par-dessus tout : la paix. Mais cette paix, les perruques poudrées des nobles veulent la garantir en rétablissant « tout comme avant ». Ils prétendent ignorer les réalités nouvelles, positives qui, même à travers les campagnes sanglantes de Napoléon, ont germé et se sont affermies en Italie.

L'histoire a fait son chemin et rien ne peut la faire revenir en arrière. La bourgeoisie s'est affirmée comme une classe sociale nouvelle. Les marchandises et les hommes circulent sur le solide réseau routier construit par les ingénieurs napoléoniens.

Pendant des centaines d'années, la grande masse de la population est née, a vécu, est morte sous la même autorité, dans le même village, pétrifiée dans ses petites autarcies, dans ses coutumes séculaires. Les armées de Napoléon ont brisé cette inertie. L'émigration interne, même si elle a été souvent provoquée par des raisons tragiques, est devenue un phénomène de masse.

Sur les diligences voyagent aussi livres et journaux. Peu de gens savent lire, mais l'envie de savoir est maintenant une qualité répandue. Ceux qui savent lire, même peu nombreux, propagent les nouvelles ; les horizons s'élargissent. Au congrès de Lubiana, en 1821, François IV de Modène fera cette mise en garde : « La liberté de la presse, la multiplication des écoles, la possibilité accordée à tous d'apprendre à lire et à écrire, voilà les mauvaises graines d'où germent les révolutions. »

Dans le Piémont l'agriculture va prendre rapidement un développement nouveau, florissant. On abat les dernières forêts dans les plaines et sur les collines. De larges régions sont devenues cultivables. Des milliers de mûriers sont plantés ; ils permettront une extension accélérée de l'élevage du ver à soie.

Subitement, de tous côtés, vont surgir les manufactures, les ateliers, les *martinetti* (appareils pour soulever les gros fardeaux). L'industrie va s'organiser, les prix se stabiliseront.

Victor-Emmanuel I^{er}, le lendemain de son retour, abolit les lois des quinze dernières années et remet en vigueur celles qui avaient précédé Napoléon. Les nobles et le haut clergé retrouvent tous leurs privilèges. D'un seul coup la bourgeoisie perd beaucoup des droits qu'elle avait obtenus à grand-peine.

Conséquences ? Pendant que le roi retarde son horloge de quinze années, les intellectuels bourgeois, comme Silvio

Pellico, émigrent à Milan. Les jeunes des grandes familles frontent dans l'opposition, entrent dans les sociétés secrètes et mettent leurs espérances en un très jeune prince de la maison de Savoie-Carignan, Charles-Albert, qui paraît attentif aux temps nouveaux.

Les échos de ces événements arrivent très amortis sur les collines du Montferrat, où Jean Bosco passe les années pauvres et paisibles de son enfance.

Les années du foyer

Quand son mari mourut, Marguerite avait vingt-neuf ans. C'était plutôt jeune pour la charge qu'elle allait avoir à porter. Mais elle ne perdit pas plusieurs jours à pleurer sur elle-même. Elle retroussa ses manches et se mit au travail.

A la maison il y avait les assiettes à laver, la cuisine à faire, l'eau à aller puiser, les chambres à remettre en ordre. Tout cela pendant les temps libres, parce qu'aux heures de travail il s'agissait de faire aller de l'avant les cultures et l'étable.

Comme les autres solides paysannes des environs, elle fauchait le foin, labourait, semait, moissonnait les épis, en faisait des gerbes, les transportait sur l'aire, les battait. Elle binait la vigne à la houe, veillait aux vendanges et au travail du vin.

Elle avait les mains occupées à l'ouvrage mais savait aussi caresser doucement ses enfants. Elle était travailleuse de la terre mais, avant tout, la maman de ses petits. Elle les élevait avec douceur et fermeté. Cent ans plus tard, les psychologues écriront que pour grandir comme il faut le bambin a besoin de l'amour exigeant du père et de l'amour calme et joyeux de la mère. Ils diront aussi que d'être orphelin fait courir à l'enfant le risque d'être affectivement incliné d'un seul côté : vers la mollesse sans vigueur pour les enfants de maman, vers la sécheresse anxieuse pour les enfants de papa.

Maman Marguerite trouva en elle-même un équilibre instinctif qui la fit joindre et utiliser alternativement la fermeté calme et la joie apaisante.

Don Bosco, dans son style éducatif, devra beaucoup à sa mère.

Une grande personne

« A la base et comme soutien de sa pédagogie instinctive, écrit A. Auffray, Marguerite Occhiena avait placé le sens religieux de la vie. »

Dieu te voit était une de ses plus fréquentes expressions. Elle laissait les enfants s'ébattre dans les près voisins et leur

disait quand ils y allaient : « Souvenez-vous que Dieu vous voit. » Si elle les observait en proie à de petites rancunes ou sur le point d'inventer un mensonge pour se tirer d'embaras : « Rappelez-vous que Dieu connaît aussi vos pensées. »

Mais ce n'était pas un Dieu gendarme dont elle gravait l'image dans le cœur de ses petits. Si la nuit était belle et le ciel étoilé au moment où ils prenaient le frais devant la porte, elle disait : « C'est Dieu qui a créé le monde et mis là-haut tant d'étoiles. » Quand les prés étaient fleuris, elle murmurait : « Que de belles choses le Seigneur a faites pour nous ! » Après la moisson, après la vendange, quand ils reprenaient haleine après la fatigue de la récolte, elle disait : « Remercions le Seigneur. Il a été bon avec nous. Il nous a donné notre pain quotidien. »

Même après l'orage et les trombes d'eau qui avaient tout ruiné, la maman les invitait à réfléchir : « Le Seigneur a donné, le Seigneur a repris. Il sait pourquoi. Si nous avons été méchants, souvenons-nous qu'on ne se moque pas de Dieu. »

Près de sa mère, de ses frères, des voisins, Jean s'habitue à voir une autre personne, Dieu ; une grande personne ! Invisible mais présent toujours et partout : dans le ciel, dans les champs, sur le visage des pauvres, dans la voix de la conscience qui dit : « Tu as bien fait, tu as mal fait. » Une personne en laquelle sa mère a une confiance illimitée et indiscutable ; un père bon et attentif, donnant le pain quotidien, permettant quelquefois certaines choses (la mort du papa, la grêle sur la vigne) difficiles à admettre, mais « Lui » sait le pourquoi et cela doit suffire.

Le jeu et le sang

Jean a quatre ou cinq ans lorsque sa mère lui confie ses premières trois ou quatre tiges de chanvre roui à effiloche, travail de rien du tout, mais travail quand même. C'est de cette manière qu'il commence à donner son humble contribution à la famille qui vit du travail de tous.

Plus tard, il se joint à ses frères pour les services de la maison : aller couper du bois, allumer le feu en soufflant habilement sur les braises conservées sous la cendre (pour économiser les bâtonnets dont l'extrémité a été trempée dans le soufre), puiser l'eau, éplucher les légumes, balayer les chambres, nettoyer l'étable, conduire les vaches au pâturage, surveiller la cuisson du pain dans le four...

Mais après les petits travaux (contrôlés par la maman), il file jouer dehors. De l'espace, ce n'est pas la peine d'en

chercher : tout autour, à perte de vue, il y a des prés. Les camarades attendent : des garçonnets robustes, agiles, avec des visages frustes et sans grâce. Ils partent en quête de taut-pinières, de nids d'oiseaux et s'affrontent en parties interminables.

Un des jeux les plus animés est la *lippa*, un base-ball primitif. A l'aide d'un bâton, on fait sauter un bout de bois dont la moitié est au-dessus d'un trou et, quand il est en l'air, on le frappe de nouveau pour l'envoyer le plus loin possible.

Un après-midi Jean revient à la maison plus tôt que d'habitude. Le sang ruisselle sur son visage. Il a reçu à toute volée dans la joue le bout de bois de la *lippa*. Marguerite est inquiète, et tout en le soignant :

« Un jour ou l'autre tu me reviendras avec un œil crevé. Pourquoi vas-tu avec ces garçons-là ? Tu sais pourtant que les uns comme les autres, ils ne valent pas cher.

— Si c'est pour vous faire plaisir, je ne retournerai plus avec eux. Mais vous voyez, maman, quand je suis avec eux, ils se tiennent mieux. Il y a certains mots qu'ils ne disent plus¹. »

Marguerite le laissa faire.

Le courage grandit plus vite que la taille.

Jean a cinq ans. Joseph sept. Marguerite les a envoyés surveiller une petite troupe de dindons. Pendant que les animaux font la chasse aux grillons, les frères jouent. Tout à coup, en comptant avec les doigts, Joseph crie qu'il manque un dindon.

Anxieux, ils cherchent. Rien. Un dindon est une grosse bête, elle ne peut pas disparaître comme ça. En faisant le tour d'une haie, Jean découvre un homme. Il pense aussitôt : C'est lui qui l'a volé ! Il appelle Joseph et s'approche résolument :

« Rendez-nous le dindon. »

L'étranger les regarde, étonné :

« Un dindon ? Mais où est-il ?

— C'est vous qui l'avez volé. Rendez-le, autrement nous crierons : "Au voleur !" et les gens vous attraperont pour vous bastonner. »

Deux bambins, on peut les chasser avec quatre claques sur les fesses. Mais la résolution de ces deux-là le met mal à l'aise. S'il y a des paysans qui travaillent près de là et que les gosses se mettent à hurler, tout peut arriver. Il va donc tirer de la haie un sac d'où il extrait le dindon.

1. L'usage de dire vous aux parents, dans le Piémont, a duré presque jusqu'à 1930.

« Je voulais seulement vous faire une farce.

— Ce n'est pas une farce honnête », rétorquent les petits en s'éloignant.

Le soir, comme d'habitude, ils rendent compte à leur mère.

« Vous avez couru un grand danger.

— Et pourquoi ?

— En premier lieu parce que vous n'étiez pas sûrs que ce fût lui le voleur.

— Mais il n'y avait personne d'autre à proximité.

— Ça ne suffit pas pour appeler quelqu'un "voleur". Et puis vous êtes petits, lui c'est un homme. S'il vous avait fait du mal !...

— Alors, nous devons le laisser voler le dindon ?

— Ce n'est pas mal d'avoir du courage. Mais il vaut mieux perdre un dindon que se faire arranger par quelqu'un.

— Hum ! murmura Jean, pensif. Vous avez raison, maman. Mais c'était un dindon vraiment gros !... »

Une baguette dans le coin

Maman Marguerite est une femme extrêmement douce, mais énergique et forte. Les enfants savent que si elle dit non, les caprices ne la feront pas changer d'avis.

Dans un coin de la cuisine, il y a la baguette : une badine flexible. Elle ne s'en sert pas, mais ne l'enlève jamais de son coin.

Un jour Jean commit une grosse bêtise. Sans doute pressé d'aller jouer, il laissa ouverte la porte du clapier et tous les lapins s'échappèrent dans les prés. Rude corvée pour les rattraper. Revenus à la cuisine, Marguerite montre le coin :

« Jean, va me chercher la baguette. »

Le garçon se retire vers la porte :

« Qu'est-ce que vous voulez en faire ?

— Apporte-la-moi et tu verras ! »

Le ton est résolu. Jean la prend et la tend de loin :

« Vous voulez me la cogner sur les épaules... »

— Et pourquoi pas si tu me fais des bêtises pareilles.

— Maman, je ne recommencerai plus. »

La mère fait un sourire et lui aussi.

Au cours d'une journée de soleil ardent, Jean et Joseph, mourant de soif, reviennent de la vigne. Marguerite va au puits, tire un seau d'eau fraîche et, avec la louche de laiton, donne à boire d'abord à Joseph.

Jean fait la grimace. Il est fâché de cette préférence. Quand la maman lui tend à boire à lui aussi, il fait signe

qu'il n'en veut pas. Marguerite ne dit rien. Elle emporte le seau dans la cuisine et ferme la porte. Un instant plus tard, Jean entre :

« Maman...

— Qu'y a-t-il ?

— Vous me donnez à boire à moi aussi ?

— Je croyais que tu n'avais plus soif.

— Pardon, maman.

— Ça va comme ça. » Et elle lui tend à lui aussi une louche ruisselante.

A huit ans, Jean est un garçon en bonne santé au rire clair. Plutôt petit et solide, il a les yeux noirs, les cheveux frisés et touffus comme la laine d'un agneau. Il a le goût de l'aventure et du risque. Jamais il ne se plaint des écorchures aux genoux.

Il arrive déjà à grimper aux arbres, à la recherche des nids d'oiseaux. Un jour ça tourne mal pour lui. Un nid de mésanges est enfoui profondément dans la fente d'un tronc d'arbre. Il enfonce son bras dans le trou au-delà du coude : impossible de le retirer. Il essaie plusieurs fois mais dans cette espèce d'étau, le bras commence à gonfler. Joseph qui le regardait du pied de l'arbre court à la maison chercher la maman. Marguerite arrive avec une échelle, elle non plus n'y parvient pas. Il faut aller appeler un voisin qui accourt avec un ciseau à bois. En attendant, la sueur perle sur le front de Jean. Joseph qui a encore plus peur que son frère lui crie d'en bas : « Tiens bon, les voilà qui arrivent ! »

Le voisin enveloppe le bras du garçon avec le tablier de Marguerite et commence à entailler l'arbre. Sept ou huit coups de burin suffisent et le bras est dégagé.

Marguerite n'eut pas le courage de le blâmer. Il était humilié comme un caniche sous la pluie. Elle lui dit seulement :

« Ne recommence pas à m'en faire une autre comme celle-là ! »

Le diable dans le grenier

Un soir d'automne, Jean se trouve avec sa maman chez les grands-parents à Capriglio. Pendant le repas du soir, la nombreuse famille entoure la table, enveloppée dans la pénombre à peine dissipée par la lueur de la lampe à huile. Et voilà qu'on entend un bruit insolite au-dessus des têtes. Il se répète une, deux, trois fois. Tous regardent en l'air, retenant leur souffle. Le silence se rétablit puis, de nouveau, le bruit mystérieux du grenier se manifeste, suivi d'une sorte de

glissement long et étouffé. Les femmes font le signe de la croix, les enfants se serrent contre leur mère.

Une vieille femme se met à raconter avec des mots prudents comment autrefois, dans le grenier, on entendait des bruits prolongés, des gémissements et des cris effrayants : « C'était le diable ; le voilà revenu », murmure-t-elle en se signant.

Jean rompt le silence pour dire tranquillement :

« Je crois que c'est une fouine, pas le diable. »

Comme à un impertinent on lui dit de se taire. Et de nouveau le bruit sourd reprend, suivi du long frottement plaintif. Le plafond de bois, vers lequel tous regardent, inquiets, sert de plancher aux combles, aménagés en grenier.

Une seconde fois, le petit Jean rompt le silence en sautant de sa chaise :

« Allons voir.

— Tu es fou ! Marguerite, arrête-le ! On ne plaisante pas avec le diable. »

Mais le garçon est à pied d'œuvre, il prend une lanterne, l'allume, saisit un bâton. Marguerite lui dit :

« Ne serait-ce pas mieux d'attendre jusqu'à demain ?

— Maman, n'auriez-vous pas un peu peur, vous aussi ?

— Non. Allons voir ensemble. »

Ils escaladent l'escalier de bois. Les autres aussi arrivent, portant des lampes et serrant des bâtons. Jean pousse la porte du grenier et lève la lanterne pour y voir plus clair. Une femme pousse un cri étranglé :

« Là, dans le coin, regardez ! »

Tous regardent. Une corbeille à grain renversée navigue, bouge, avance. Jean fait un pas en avant.

« Non, attention ! C'est un panier ensorcelé ! »

Jean l'empoigne d'une main et le soulève. Une grosse poule effarouchée, prisonnière là-dessous, qui sait depuis combien d'heures, sort comme un projectile en s'égosillant.

Autour de Jean, maintenant, tous rient comme des fous. Le diable était une volaille. La corbeille, légère, avait été posée le long du mur en équilibre instable. Comme il restait des grains de blé entre les brins d'osier, une poule avait voulu les becqueter mais elle s'était renversé sur le dos le récipient sous lequel elle était prisonnière. Fatiguée de rester là-dessous et affamée, la pauvre bête cherchait à en sortir, transportant çà et là le panier qui heurtait les objets du grenier, produisant des bruits sourds et de longs glissements sur le plancher.

La tache d'huile s'élargit

Le jeudi de chaque semaine Marguerite va au marché de Castelnuovo. Elle emporte deux paniers avec les fromages, les poulets, les légumes à vendre. Elle revient avec de la toile, des bougies, du sel et quelques petits cadeaux pour les enfants, qui descendent à sa rencontre à toute vitesse à travers les sentiers, lorsque le soleil commence à baisser.

Un jeudi, pendant une interminable partie de *lippa*, le petit cylindre de bois finit sa course sur le toit.

« Sur l'armoire de la cuisine il y en a un autre, dit Jean. Je vais le chercher. »

Il y va en courant. Mais l'armoire est haute pour lui et il lui faut monter sur une chaise. Il se hausse sur la pointe des pieds, allonge les bras et patatras ! le cruchon d'huile posé sur l'armoire tombe sur les carreaux de la cuisine et se brise ; l'huile se répand sur les briques rouges.

Joseph ne voyant pas revenir son frère, arrive en courant, voit le désastre et se met la main devant la bouche :

« Cette fois-ci, ce soir, la maman... »

Ils essaient de remettre tout en ordre. Les tessons du vase sont rapidement balayés mais la tache d'huile, ineffaçable, s'élargit comme la peur.

Jean reste en silence pendant une demi-heure. Puis il tire de sa poche son couteau, va vers la haie, taille une belle gaule flexible et se met à la travailler en chantant. Et il travaille aussi avec sa cervelle en cherchant les mots qu'il va dire à sa mère.

En fin de compte, l'écorce de la baguette est toute décorée d'entailles et de reliefs.

Le soir, ils vont à la rencontre de la maman. Joseph, hésitant, marche un peu en traînant.

Par contre, Jean court :

« Bonsoir, maman. Comment allez-vous ?

— Bien. Et toi, tu vas bien ?

— Hum ! Maman, regardez. » Et il lui tend la baguette ciselée.

« Qu'est-ce que tu as fait ?

— Cette fois-ci, je mérite vraiment que vous me battiez. Par malheur, j'ai cassé le cruchon d'huile. »

Il raconte tout d'un trait et conclut :

« Je vous ai apporté une baguette parce que je la mérite vraiment. Prenez-la, maman. »

Il lui tend le rameau en la regardant de bas en haut, avec des regards à moitié repentants et à moitié rusés.

Marguerite l'observe quelques instants, puis esquisse un

sourire. Et Jean se met à rire. Sa mère le prend par la main et ils se dirigent vers la maison.

« Est-ce que tu te rends compte que tu es en train de devenir un gros malin, Jean ? Cela m'ennuie pour le pot d'huile, mais je suis contente que tu ne sois pas venu me raconter un mensonge. Une autre fois, fais tout de même attention car l'huile coûte cher. »

Joseph avance à présent qu'il a vu s'éloigner l'orage dont il avait peur. Joseph a dix ans, il grandit, doux et tranquille. Il n'a ni la vivacité, ni la turbulence de Jean. Il est patient, appliqué, ingénieux. Il aime de tout son cœur sa mère et son petit frère et il a un peu peur d'Antoine.

« Je suis ta maman, pas ta marâtre »

Antoine a sept ans de plus que Jean et il se manifeste comme un garçon fermé sur lui-même, dur et brutal.

A l'occasion il frappe méchamment ses petits frères et Marguerite doit courir pour les lui arracher des mains. Probablement est-il seulement un garçon très sensible que les décès successifs de son père et de sa mère ont traumatisé.

Il éprouve à l'égard de Marguerite un sentiment partagé qui le fait passer des moments de tendresse à d'impressionnants accès de colère. Parfois, quand il s'emporte, il s'avance vers elle, bras tendus et poings menaçants et lui crie d'une voix rauque : « Marâtre ! »

Marguerite pourrait le remettre en place avec quatre bonnes taloches (et les autres mamans, en ce temps-là, n'avaient guère de scrupules pour le faire). Mais elle éprouve de la répugnance à frapper. Elle n'a jamais levé la main sur lui. Elle se contente de lui répéter avec fermeté :

« Antoine, je suis ta mère, pas une marâtre. Maintenant, calme-toi et réfléchis. Tu verras que tu as tort d'agir de cette façon. »

Quand la colère se calme, Antoine vient lui demander pardon. Mais il s'emporte de nouveau pour un rien, et Joseph et Jean ont très peur à l'occasion de ces scènes.

Le temps de mars

La vie de la famille Bosco est pauvre. Parmi les quelques maisons des Becchi, celle des Bosco est la plus modeste : une bâtisse d'un étage, qui sert d'habitation, de grange et d'étable.

Les sacs de maïs sont dans la cuisine et, derrière une légère cloison, deux vaches ruminent. A l'étage, les chambres à coucher, petites et sombres, sont directement sous le toit.

Ce n'est pas la misère mais une réelle pauvreté ; chacun s'acquitte de sa part de besogne et, si le travail de la terre ne rapporte pas beaucoup, il rapporte tout de même. Les murs sont nus, blanchis à la chaux. Il n'y a pas beaucoup de sacs de maïs mais comme ils sont vidés parcimonieusement, en fin de compte ils suffisent. Les vaches doivent tirer charrette et charrue, elles donnent peu d'un lait plutôt maigre, mais ce peu fait l'affaire.

C'est pourquoi les enfants de la maison Bosco ne sont pas effleurés par la tristesse et encore moins par la révolte. Même dans la pauvreté on peut être heureux, avec de la patience.

Entre ses huit et ses neuf ans (1823-1824), Jean commence à participer plus activement aux travaux de la famille, et à en partager la vie difficile et austère.

On travaille du lever au coucher du soleil et le soleil d'été se lève tôt. « L'homme qui dort ne prend pas de poisson », dit Marguerite aux garçons réveillés à l'aube. Et Jean, probablement, s'est demandé plus d'une fois où trouver ces heureux poissons.

Le petit déjeuner du matin est un repas tout simple : une tranche de pain sec et de l'eau fraîche. Jean apprend à piocher, à faucher l'herbe, à manier la serpe, à traire les vaches. Un vrai paysan. Les voyages se font à pied. La diligence passe loin, sur la route de Castelnuovo, et elle coûte cher. Le soir on va dormir sur les paillasses de feuilles de maïs.

Les pieds du pauvre

Si quelqu'un tombe gravement malade dans l'une des maisons voisines, on vient réveiller Marguerite. On sait qu'elle ne refuse jamais de rendre service. Elle fait lever un des enfants pour qu'il l'accompagne.

« Allons-y ! C'est pour faire un acte de charité. »

« Faire un acte de charité. » Dans cette simple formule, en ce temps-là, on mettait ensemble des « valeurs » que nous appelons aujourd'hui générosité, bienfaisance, engagement au service d'autrui, amour concret, altruisme.

« En hiver — don Bosco s'en souvenait —, il arrivait souvent qu'un mendiant vînt frapper à notre porte. » Dehors, il neige ; l'homme demande à dormir dans le grenier. Marguerite, avant de le laisser monter là-haut, lui sert une assiette de bouillon chaud ; puis, elle lui inspecte les pieds, la plupart du temps mal en point. Les socques usés laissent passer l'eau et le reste. Elle n'a pas une autre paire à offrir mais elle lui enveloppe les pieds dans des morceaux d'étoffe qu'elle noue comme elle peut.

Dans une des maisons des Becchi habite Cecco. Il a été riche mais il a tout gaspillé. Les gosses lui jouent des tours. Quelquefois ils l'appellent « cigale ». Les mamans le désignent aux enfants et leur racontent l'histoire de la cigale et de la fourmi : « Pendant que nous travaillions comme des fourmis, lui, il chantait et faisait la noce. Il était insouciant comme une cigale. Et maintenant regarde à quoi il est réduit. Retiens ça ! »

Le pauvre vieux a honte de demander l'aumône et souvent souffre de la faim. Quand il fait nuit, Marguerite pose sur le bord de la fenêtre un petit pot de soupe chaude. Cecco va le prendre en cheminant dans l'obscurité.

Jean retient ces leçons. Plutôt la générosité que l'épargne ! Un garçon travaille comme valet dans une ferme des environs. Il se nomme Secondo Matta. Le matin, son patron lui donne une tranche de pain noir et lui met dans la main les licols de deux vaches. Il doit les mener paître jusqu'à midi. En descendant vers la vallée, il rencontre Jean qui conduit lui aussi ses vaches à la pâture, sa tranche de pain blanc dans la main. Ce genre de pain, à l'époque, était une friandise. Un jour, Jean lui dit :

« Tu veux me faire plaisir ?

— Bien sûr.

— Je voudrais que nous échangions notre pain. Le tien doit être meilleur que le mien. »

Secondo Matta en est persuadé, et pendant trois mois de suite — c'est lui qui l'a raconté —, toutes les fois qu'ils se

retrouvent ils échangent leur pain. Lorsqu'il devint un homme, monsieur Matta réfléchit et comprit que Jean Bosco avait été un brave garçon.

Les bandits dans le bois

Près de la maison, il y a un bois. Plus d'une fois, quand la nuit arrive, des petits groupes de « bandits », traqués par les gardes, frappent à la porte de Marguerite. Ils viennent demander une écuelle de soupe et un peu de paille pour dormir.

Marguerite ne s'effraie pas de ces visites. Elle y est habituée. Au temps de Napoléon, les jeunes qui échappaient à la « levée » de troupes étaient extrêmement nombreux. Les historiens disent 70 % dans les dernières années du Premier Empire. Ils vivaient en groupes, dans les bois et sur les montagnes. Ils s'adonnaient au brigandage pour vivre, ou bien ils se louaient sous un faux nom pour travailler dans des fermes isolées. (Parmi les « insoumis à la levée » de Napoléon, en France, on compte Jean-Marie Vianney qui jouait le paysan sous le nom de Vincent : il deviendra le saint Curé d'Ars.)

Ce qui fait peur c'est que derrière les bandits se « pointent » souvent les carabiniers (créés justement pendant ces années-là par le roi Victor-Emmanuel I^{er}). Mais pour la maison Bosco une espèce d'armistice tacite est de rigueur. Les gardes, fatigués par la montée, demandent à Marguerite un verre d'eau, et même un doigt de vin. Les bandits du grenier entendent les voix et filent sans bruit. « Bien qu'ils surent assez souvent qui se trouvait au même moment caché dans la maison, les gardes firent toujours semblant de ne pas le savoir et ne tentèrent jamais de capturer quelqu'un. » C'est Jean-Baptiste Lemoine qui écrit cela. Principal biographe de don Bosco, il eut avec lui de très importantes conversations pendant des années à Turin.

Jean observe tout et cherche à comprendre. De sa mère, il apprend que d'abord il y eut des soldats du *régime démocratique* qui suivirent des gens restés *fidèles au roi*. Maintenant, ce sont les suiveurs qui sont devenus les suivis. Les carabiniers du roi donnent la chasse aux démocrates. Bientôt les choses changeront encore. Les « gibiers de potence » (c'est ainsi qu'à cette époque le marquis Michel de Cavour appelle les démocrates) deviendront ministres, chefs de police, responsables des affaires publiques.

Ceux qui suivront seront encore différents.

Marguerite, habituée à ces variations de fronts politiques, offre une écuelle de bouillon et une tranche de pain à qui-

conque frappe à sa porte sans jamais demander à quel bord il appartient. Peut-être pouvons-nous penser que tous ces événements firent précisément que Jean Bosco fut convaincu de la « relativité » de la politique et des partis. Il considéra toujours lui-même la politique comme un élément discutable et variable de la vie. En conséquence, il établira son existence sur des points de repère bien plus solides : le souci des âmes, les jeunes pauvres à nourrir et à éduquer, ce que lui-même appellera « la politique du Notre Père ».

Ma mère m'a appris à prier

La charité, aux Becchi, n'est pas motivée par la philanthropie ou le sentiment mais par l'amour de Dieu. Le Seigneur est chez lui dans la famille Bosco. Marguerite, illettrée, sait par cœur de longs passages de l'histoire sainte et de l'Évangile. Elle croit à la nécessité de prier, c'est-à-dire de parler avec Dieu pour avoir le courage de vivre et de faire du bien.

« Tant que je fus tout petit, écrit don Bosco, elle m'apprit elle-même les prières. Elle me faisait m'agenouiller avec mes frères matin et soir, et tous ensemble nous récitons les prières communes. »

Le prêtre est loin et elle n'attend pas qu'il trouve le temps pour venir enseigner le catéchisme à ses bambins. Voici quelques demandes et réponses de *L'abrégé de la doctrine chrétienne* que Marguerite, enfant, avait apprises et qu'elle enseigne à Jean, Joseph et Antoine :

- Q. — Que doit faire un bon chrétien le matin à son réveil ?
R. — Le signe de la croix.
Q. — Levé et habillé, que doit faire un bon chrétien ?
R. — S'il le peut, s'agenouiller devant une image pieuse et, en renouvelant dans son cœur l'Acte de foi dans la présence de Dieu, réciter avec dévotion : Je vous adore, ô mon Dieu...
Q. — Que doit-il faire avant de commencer son ouvrage ?
R. — Offrir son travail à Dieu.

Une des premières « pratiques religieuses » auxquelles Jean participe est la récitation du chapelet. C'est la prière du soir de tous les chrétiens en ce temps-là. En répétant cinquante fois *l'Ave Maria*, même les paysans des Becchi conversent avec la Madone, leur mère plus que leur reine. Pour eux, dire cinquante fois les mêmes paroles, n'est pas un non-sens.

Dans la journée, ils ont bien donné des centaines de coups de bêche dans la terre et ils savent que c'est à cette condition qu'on obtient de bonnes récoltes. En égrenant le chapelet, la réflexion se porte sur les enfants, les champs, la vie, la mort. C'est de cette manière que Jean commence à parler à la Sainte Vierge et il est sûr qu'elle le regarde et l'écoute.

Dans ses souvenirs, don Bosco rappelle aussi sa première confession : « Ce fut ma mère qui m'y prépara. Elle m'accompagna à l'église, se confessa la première, me recommanda au confesseur. Ensuite, elle m'aida à faire mon action de grâces. »

L'école à la saison morte

La première classe élémentaire, Jean la fréquenta probablement à neuf ans, au cours de l'hiver 1824-1825. Les classes commencent alors le 3 novembre et, le 25 mars, elles sont déjà finies. C'est la « saison morte » pour la campagne. Avant et après, même les faibles bras des jeunes garçons sont nécessaires à la maison et dans les champs¹.

Comme l'école communale de Castelnuovo est distante de cinq kilomètres, son premier maître fut un paysan qui savait lire. Ensuite, la tante Marianne Occhiena, sœur de Marguerite et femme de ménage du vicaire-instituteur de Capriglio, pria ce prêtre de donner une place au neveu dans son école.

Don Lacqua y consentit et Jean demeura probablement chez la tante pendant trois mois. Il en fut de même au cours de l'hiver 1825-1826.

Cette fois, Antoine, dix-sept ans, commence à se fâcher :

« Pourquoi l'envoyer encore à l'école ? Du moment qu'il sait lire et signer son nom, c'est plus qu'il n'en faut ! Qu'il prenne la bêche comme moi je l'ai prise. »

Marguerite essaye de le raisonner.

« Plus le temps passe et plus l'instruction devient nécessaire. Est-ce que tu ne vois pas que même les tailleurs et les cordonniers vont à l'école ? Avoir à la maison quelqu'un qui sache compter, ce ne sera pas du superflu. »

Dès qu'il sait lire, les livres deviennent sa passion. Il demande à don Lacqua de lui en prêter et il passe une grande partie de ses après-midi de l'été à dévorer les pages à l'ombre des arbres. En allant au pâturage, il est d'accord pour s'occuper des vaches de ses amis, du moment qu'ils le laissent lire tranquille.

1. Une loi de 1822 imposa l'instruction élémentaire. Elle était obligatoire et gratuite. Mais toutes les communes n'eurent pas la possibilité de se conformer à la loi.

Il ne devint pas pour autant un pédant. Il aime lire mais il aime aussi jouer et grimper sur les arbres.

Un après-midi qu'il est avec ses amis, il aperçoit un nid de chardonnerets sur la branche d'un grand chêne. Il grimpe le long du tronc et voit qu'il y a déjà des petits, bons à mettre en cage. Le nid se trouve malheureusement à l'extrémité d'une grosse et longue branche, presque parallèle au sol.

Jean réfléchit un peu puis, de là-haut, il dit à ses camarades : « J'y vais. » Doucement, doucement, il rampe sur la branche qui devient de plus en plus fine et flexible. Il allonge la main, prend les quatre petits et les glisse dans sa chemise sur sa poitrine.

Maintenant, il s'agit de revenir en arrière le long de la branche qui s'est pliée sous son poids. Il s'allonge lentement mais ses pieds lâchent et il se retrouve suspendu par les mains à une hauteur inquiétante. D'un coup de reins il s'accroche de nouveau avec les jambes mais il ne peut rien faire de plus. Impossible de se remettre à plat-ventre sur la branche. De grosses gouttes de sueur perlent sur son front. En bas, les camarades crient et s'agitent mais n'interviennent pas.

Quand les bras n'en peuvent plus il se laisse tomber dans le vide. Il fait une chute terrible. Il demeure quelques minutes assommé puis réussit à s'asseoir.

« Tu t'es fait mal ?

— Espérons que non », réussit-il à murmurer.

« Et les oiseaux ?

— Ils sont ici, vivants. » Il ouvre sa chemise et les en tire. « Mais ils m'ont coûté cher... »

Il essaie de s'acheminer vers la maison mais il tremble de tous ses membres et doit s'asseoir de nouveau. Quand il réussit à entrer, il dit à Joseph :

« Je ne suis pas bien mais ne dis rien à maman. »

La nuit dans le lit lui fit du bien mais les effets de cette chute violente, il les sentit pendant plusieurs jours.

Un merle tout petit, tout petit

Les oiseaux le passionnent. Il a déniché un merle encore tout petit et l'a élevé. Dans une cage tressée de baguettes de saule, il lui apprend à siffler. L'oiseau répète. Quand Jean arrive, il le salue avec un sifflement modulé, saute allègrement d'un barreau sur l'autre, le fixe avec son petit œil noir et brillant. Un merle sympathique.

Mais un matin, le merle ne lui adresse pas son sifflement.

Un chat a démolé la cage et dévoré l'oiseau. Jean se met à pleurer. Sa mère cherche à le raisonner en l'assurant que des merles et des nids il en trouvera encore d'autres. Qu'a-t-il à faire des autres merles ? Mais celui-là, son petit ami, qui a été tué, qu'il ne va plus jamais voir...

Il reste triste pendant plusieurs jours ; personne ne réussit à le consoler. « En fin de compte, raconte don Lemoyne, il se mit à penser à la fragilité des choses de ce monde et prit une résolution qui n'était pas de son âge : il se proposa de ne plus attacher son cœur à quoi que ce soit sur cette terre. » Quelques années plus tard, il répéta les mêmes mots, à la mort de son ami le plus cher et à plusieurs autres occasions.

Cela fait plaisir de constater que don Bosco ne réussit jamais à tenir cette résolution. Lui aussi avait comme nous un cœur de chair qui a besoin d'aimer les petites et les grandes choses. Il pleurera, le cœur déchiré, à la mort de don Calosso, de Louis Comollo, à la vue des premiers garçons derrière les barreaux d'une prison. A propos de ceux qui faisaient du mal à ses jeunes, il dira : « Si ce n'était pas un péché, je les étranglerais de mes propres mains. » Et tous ses garçons répétaient à son sujet, sur un même ton invariable : « Il m'aimait. » L'un d'entre eux, Louis Orione, écrira : « Je marcherais sur des charbons ardents pour le revoir encore une fois et lui dire merci. »

La discipline religieuse de l'époque enseignait qu'il est mauvais « d'attacher son cœur aux créatures ». Il est préférable de ne pas prendre de risques, d'aimer modérément. Les recommandations de Vatican II sont plus évangéliques. Le Concile nous dit qu'il ne faut pas transformer les créatures en idoles mais que Dieu nous a donné un cœur pour que nous aimions sans appréhension. Le dieu des philosophes est impassible, mais pas le Dieu de la Bible : il aime, il se fâche, il souffre et pleure ; il a frémi de joie et souri de tendresse.

Sa terre

A neuf ans, l'enfant commence à sortir de la chaude coquille familiale et à regarder alentour. Jean aussi regardait et découvrait sa terre. Belle, vallonnée, tranquille. Là croissaient les mûriers, les vignes, le maïs, le chanvre. Là paissaient le gros et le menu bétail. Les bois étendus et épais formaient des taches d'un vert profond. Les paysans qui bêchaient paisiblement sous le soleil étaient des hommes patients, tenaces. Peuple fidèle à la terre où il a pris racine

comme les arbres. Ils n'avaient pas honte d'ôter leur chapeau devant l'église et devant Dieu et, quand ils fermaient la porte de leur maison, le soir, en famille ils se sentaient des rois.

Jean Bosco fut un grand fils de Dieu mais fils aussi de cette terre. Le Ciel lui a lancé un appel mais son caractère original c'est cet air, ce climat qui l'ont modelé et nourri. Dans sa voix, il emportera toujours l'accent dialectal de ses collines et dans l'âme l'empreinte de son milieu.

Le petit saltimbanque

Les neuf ans du petit Jean sont marqués par le « grand songe » : la foule des enfants ; l'Homme qui le réprimande : « Pas avec des coups mais avec de la douceur » ; la Dame qui lui prédit : « Au moment voulu, tu comprendras tout. »

Malgré les paroles prudentes de la grand-mère, cette nuit-là a jeté un rayon de lumière sur le futur. Le songe des neuf ans — écrit Pietro Stella — conditionne tout le mode de vie et de pensée de Jean Bosco. Il conditionne aussi la conduite de la mère dans les mois et les années qui suivirent. Pour elle aussi c'est la manifestation d'une volonté supérieure, un signe évident de la vocation sacerdotale de son fils. C'est seulement de cette manière que l'on peut expliquer sa ténacité à conduire Jean sur la route qui pourra le faire devenir prêtre.

Dans le songe, Jean a vu une armée de garçons et on lui a ordonné de leur faire du bien. Pourquoi ne pas commencer tout de suite ? Des garçons, il en connaît déjà pas mal : ses compagnons de jeu, les petits domestiques qui vivent dans les fermes éparses dans la campagne. La plupart sont de braves gosses, mais d'autres sont grossiers et jurent comme des païens.

En hiver, beaucoup de familles passent la soirée ensemble dans une grande étable où les bœufs et les vaches font office de calorifères. Pendant que les femmes filent et que les hommes fument la pipe, Jean commence à lire à l'assemblée les livres que lui prête don Lacqua : *Le pauvre Guérin*, *L'histoire de Bertold*, *Les rois de France*. C'est un succès foudroyant : « Tous voulaient m'avoir dans leur étable, raconte-t-il. Des gens de tous les âges et de toutes les conditions se joignaient à mes compagnons. Tous étaient heureux de passer la veillée à écouter sans bouger le malhabile lecteur debout sur un banc pour que tout le monde puisse le voir. »

Le best-seller de ces soirées c'était *Les rois de France*. Il racontait les aventures merveilleuses et un peu compliquées de Charlemagne et de ses paladins : Roland, Olivier, le traître Ganelon, l'évêque Turpin, les ravages de l'épée magique Durandal. Don Bosco écrit : « Avant et après mes lectures

tout le monde faisait le signe de la croix et récitait un *Je vous salue, Marie.* »

Les clairons sur la colline

A la belle saison, les choses changent. Les histoires n'attirent plus personne. Jean comprend que pour rassembler ses amis il doit faire quelque chose « d'extraordinaire ». Mais quoi ?

Les clairons des saltimbanques résonnent sur la colline voisine. C'est un jour de foire. Jean s'y rend avec sa mère. On achète, on vend, on discute, on manigance et on s'amuse. Les gens s'entassent autour des prestidigitateurs et des acrobates. Les jeux de passe-passe, les exercices d'adresse retiennent les paysans, bouche bée. Voilà ce que lui aussi pourrait faire. Il faut qu'il se mette à l'affût des secrets des acrobates et des trucs des illusionnistes.

Malheureusement, les grands spectacles ont lieu seulement aux fêtes patronales, c'est-à-dire aux fêtes des saints protecteurs des localités. Les équilibristes dansent sur la corde raide, les escamoteurs présentent le « jeu des gobelets », ou mieux, des tours plus prestigieux : faire sortir pigeons et lapins des chapeaux, faire disparaître une personne, la scier en deux et la faire reparaître indemne. Les « arracheurs de dents sans douleur » sont très admirés.

Mais pour voir ces spectacles on paie deux sous le billet. Où les prendre ? Consultée, Marguerite répond :

« Débrouille-toi comme tu veux mais ne me demande pas d'argent. Je n'en ai pas. »

Jean se débrouille. Il capture des oiseaux et les vend, fabrique des corbeilles, des cages et les négocie avec les colporteurs, ramasse des herbes médicinales et les porte au pharmacien de Castelnuovo.

Grâce à cela il réussit à se placer dans les premiers rangs des spectateurs. En observant attentivement il comprend l'équilibre que le balancier donne à celui qui marche sur la corde, surprend le rapide mouvement des doigts qui dissimulent l'astuce, découvre encore d'autres stratagèmes à peine dissimulés.

A cette époque, c'était une torture pour tout le monde de se faire arracher une dent cariée. Le premier analgésique sera expérimenté en Amérique seulement en 1845. Jean, au cours d'une fête foraine de 1825, assiste à « un arrachage de dents sans douleur » grâce à une poudre magique. Le paysan qui s'y prête a une molaire qui lui fait vraiment mal. Le baladin, après avoir plongé le doigt dans la poudre, au milieu du fracas des clairons et des tambours lui arrache la

dent d'un coup sec avec une pince qu'il a fait glisser de sa manche dans sa main. Le patient saute sur ses pieds en hurlant mais les clairons tempêtent. Le bateleur l'embrasse à l'étouffer : « Merci ! Merci ! L'expérience a été parfaitement réussie ! » Jean est l'un de ceux, peu nombreux, qui ont vu glisser la pince, il s'en va en riant.

A la maison il répète ses premiers exercices : « Je m'exerçais des jours et des jours jusqu'à la réussite. » Pour faire sortir les lapins du chapeau, pour marcher sur la corde, cela demande des mois de répétitions, de persévérance, de dégringolades. « Il peut se faire que vous ne me croyiez pas, écrit don Bosco, mais à onze ans je réussissais le jeu des gobelets, le saut de la mort, je marchais sur les mains et je courais et dansais sur la corde. »

Spectacle sur le pré

Un dimanche après-midi, en plein été, Jean annonce à ses amis son premier spectacle. Sur un tapis de sacs étalés sur l'herbe, il réalise des miracles d'équilibre avec des boîtes et des casseroles posées sur le bout de son nez. Il demande à un petit spectateur d'ouvrir la bouche toute grande et il en tire des dizaines de petites boulettes colorées. Il opère avec la baguette magique. Et à la fin, il bondit sur la corde et y marche aux applaudissements des amis.

La nouvelle court de maison en maison. Le public augmente : petits et grands, filles et garçons, et même des personnes âgées — les mêmes que ceux qui l'écoutent lire dans les étables *Les rois de France*. A présent, ils le voient tirer du gros nez d'un paysan éberlué un ruisseau de monnaie, changer l'eau en vin, multiplier les œufs, ouvrir le sac d'une dame et en faire s'envoler un pigeon vivant. On rit, on l'applaudit.

Antoine, le frère, allait aussi regarder ces jeux, écrit don Lemoyne, mais il ne se plaçait jamais dans les premiers rangs. Il se cachait derrière un arbre, paraissait et disparaissait. Parfois, il se moquait du petit saltimbanque :

« Voilà le pitre, le fainéant ! Je me casse les os dans les champs et lui fait le charlatan ! »

Jean souffre. Quelquefois il suspend le spectacle pour le recommencer deux cents mètres plus loin où Antoine finit par le laisser tranquille. Ce garçon est un charlatan « pas comme les autres ». Avant le numéro final, il sort de sa poche son chapelet, s'agenouille et invite tout le monde à prier. Ou bien il répète le sermon entendu le matin à la paroisse. C'est la contribution qu'il demande à son public, le

prix du billet qu'il fait payer aux petits et aux grands. Dans la vie, Jean Bosco sera extrêmement généreux pour prodiguer sa fatigue, mais en bon Piémontais il demandera toujours une rétribution : pas en argent mais en générosité vis-à-vis de Dieu ou de ses garçons pauvres.

Puis, c'est le brillant final. Il attache un câble entre deux arbres, y grimpe en soutenant un balancier rudimentaire, au milieu des silences imprévus et des folles ovations.

« Après quelques heures de ces divertissements, écrit-il, quand j'étais bien fatigué, tout amusement cessait, nous récitons une courte prière et chacun rentrait chez soi. »

Première communion

En 1826, Pâques tombait le 26 mars. Ce jour-là, Jean fit sa première communion, dans l'église paroissiale de Castelnovo. Voici ce qu'il en dit :

« Ma mère se tenait près de moi. Pendant le carême elle m'avait conduit à confesse : "Mon Jean, me dit-elle, Dieu te prépare un grand cadeau ; prépare-toi bien. Confesse-toi bien, regrette tes fautes et promets à Dieu de devenir meilleur." Je promis tout ; si ensuite je suis resté fidèle, Dieu le sait.

Le matin même, elle m'accompagna à la sainte table, fit avec moi la préparation et l'action de grâces. Dans la journée, elle ne voulut pas que je m'occupe de travaux matériels, mais que je passe mon temps à lire et à prier. Elle me répéta plusieurs fois :

"Pour toi cela a été un grand jour. Dieu a pris possession de ton cœur. Maintenant promets-lui de faire tout ce que tu pourras pour rester bon jusqu'à la fin de ta vie. A l'avenir va souvent communier ; dis toujours tout en confession ; sois toujours obéissant ; assiste volontiers au catéchisme et aux sermons ; mais pour l'amour de Dieu fuis comme la peste ceux qui tiennent de mauvaises conversations."

Je fis ce qu'il fallait pour mettre en pratique les conseils de ma mère : et il me semble que depuis ce jour-là il y a eu un peu d'amélioration dans ma vie, spécialement dans l'obéissance et dans la soumission aux autres, pour lesquelles j'éprouvais une grande répugnance. »

L'hiver le plus sombre de sa vie

L'hiver qui suivit fut le plus sombre de la vie de Jean.

La grand-mère (mère de François Bosco, le papa défunt) était morte et Antoine, dix-huit ans, de plus en plus « distant »

à l'égard de la famille. Ses quarts d'heure de violence devinrent plus fréquents.

Dans les derniers jours d'octobre, Marguerite fit allusion à l'éventualité d'envoyer Jean, pour une année encore, à l'école de don Lacqua. Il pourrait apprendre les premiers éléments du latin. Antoine réagit brusquement :

« Quel latin ? Quel besoin avons-nous du latin à la maison ? Travailler, travailler ! »

Selon toute probabilité, Marguerite évoquait l'éventualité d'une carrière ecclésiastique pour Jean, ce qu'Antoine devait juger une utopie irréalisable. Jean l'entendra dire bien souvent :

« Pour faire un prêtre, il faut dix mille liras. »

C'était une somme énorme pour une famille paysanne de cette époque.

Sous le prétexte de commissions à faire chez tante Marianne et le grand-père qui vivaient à Capriglio, Jean réussit à se rendre de temps en temps chez don Lacqua au cours de l'hiver 1826-1827. Antoine rongait son frein mais un jour les choses se précipitèrent en guerre ouverte. Don Bosco lui-même le raconte :

« D'abord à ma mère puis à mon frère Joseph, Antoine déclara d'un ton impératif :

“Maintenant, ça suffit. Je veux en finir avec cette grammaire. Je suis devenu grand et fort et je n'ai jamais mis le nez dans les livres.”

Alors, sous le coup du chagrin et de la colère, je répondis ce que je n'aurais pas dû dire :

“Notre âne non plus n'est jamais allé à l'école et il est encore plus fort que toi.”

Ces paroles le mirent hors de lui et je pus avec peine échapper à une averse de coups et de gifles. Ma mère était au comble de l'affliction ; je pleurais. »

La situation empira encore au cours des jours suivants, dans une atmosphère tendue, de plus en plus hostile. Antoine était buté. Jean ne voulait pas se laisser marcher sur les pieds et réagissait avec vivacité. Et puis, pour un livre que Jean avait posé à table à côté de son assiette, éclata la scène que nous avons racontée au début de ces pages. Jean ne réussit pas à s'échapper et fut rossé par son frère.

Le matin suivant, Marguerite lui dit ces paroles profondément tristes : « C'est préférable que tu quittes la maison. »

Un jour sombre de février, Jean arriva à la ferme des Moglia où on l'accepta comme garçon, à cause des larmes de son inconsolable chagrin.

Trois années à la ferme et une au presbytère

Quelques jours ont passé. Louis Moglia dit à Dorothee :

« Nous n'avons pas fait une mauvaise affaire en engageant ce garçon. »

Jean Bosco s'est mis au travail avec sérieux et il se montre obéissant et plein de bonne volonté. Son rôle, c'est de s'occuper de l'étable. La besogne la plus pénible consiste à refaire chaque matin la litière de paille fraîche des vaches et à évacuer le fumier avec la fourche et la brouette. Ensuite, étriller les bêtes, les conduire à l'abreuvoir, monter au grenier et jeter dans la mangeoire le foin pour la journée, traire les vaches.

Bien sûr, Jean ne fait pas tout cela tout seul : il obéit au vacher qui lui confie les travaux adaptés à ses forces.

Pour prier, aussi, le soir, Jean se montre un brave garçon et madame Dorothee l'invite quelquefois à diriger la récitation du chapelet.

Pour dormir, les Moglia lui ont attribué une bonne chambre, claire avec un bon lit. C'est mieux que ce qu'il avait aux Becchi où il devait partager une pièce avec Joseph et probablement avec Antoine. Après les premières soirées, Jean se hasarda à allumer un bout de chandelle et à lire pendant une petite heure un des livres que don Lacqua lui a prêtés. Personne ne lui dit rien, il continua.

Le samedi soir, il demanda au patron la permission d'aller le lendemain matin de bonne heure à Moncucco. Il revint pour le déjeuner et, à dix heures, accompagna monsieur Louis et toute la famille à la grand-messe.

Comme il demanda encore cette étrange permission les samedis suivants, Dorothee voulut voir où allait le garçon : elle se sentait responsable devant la maman. Elle se rendit à Moncucco avant l'aube et, de la maison d'une amie, vit Jean arriver et pénétrer dans l'église. Là, elle le vit entrer dans le confessionnal du curé, assister à la première messe et recevoir la communion.

A cette époque, on recevait la communion très rarement : on ne la distribuait pas pendant la grand-messe (à laquelle assistaient tous les gens du pays). Qui voulait communier

devait participer à la « messe basse » que le prêtre célébrait très tôt.

Dorothee, le ramenant à la maison, lui dit : « A partir de maintenant, si tu veux assister à la messe basse, fais comme tu veux. Ce n'est pas la peine de demander la permission. »

En se confessant au curé don Cottino, Jean lui confie son désir de devenir prêtre et lui fait part de ses difficultés. Don Cottino l'encourage à se confesser et à recevoir l'Eucharistie toutes les semaines, à prier pendant la journée et à garder confiance dans le Seigneur : si Lui le veut, les difficultés seront résolues. Il l'exhorte aussi à ne pas interrompre du tout ses études : si dans l'avenir cela devenait compatible avec son travail il lui donnerait volontiers quelques leçons de latin. Pour le moment il pouvait lui prêter quelques livres.

Deux grains et quatre épis

Un jour le vieux Joseph, oncle du patron, revient des champs tout en sueur, la bêche sur l'épaule. Il est midi ; la cloche sonne au clocher du Moncucco. Le vieux, fatigué, s'assied sur le foin pour reprendre son souffle. Non loin de là, il voit Jean, lui aussi dans le foin, mais agenouillé, qui récite l'Angélus, comme Maman Marguerite l'a habitué à le faire, matin et soir.

A moitié sérieusement, à moitié pour plaisanter, Joseph grogne :

« Mais, bravo ! nous les patrons, nous nous échinons du matin au soir et nous n'en pouvons plus. Et pendant ce temps-là le garçon se la coule douce et prie tranquillement dans la paix de Dieu. »

Jean, sur le même ton, lui réplique :

« Quand il s'agit de travailler, tonton Joseph, vous savez que je ne traîne pas. Mais ma mère m'a appris que, lorsqu'on prie, de deux grains naissent quatre épis ; par contre, si on ne prie pas, de quatre grains naissent seulement deux épis. Donc, ce serait bien de prier un peu vous aussi.

— A ta santé ! conclut le vieux. Voilà maintenant que nous avons aussi un curé à la maison. »

Quand arrivait la belle saison, le garçon gardait les vaches, veillant à ce qu'elles n'aillent pas dans les champs des autres, qu'elles ne mangent pas de l'herbe trop mouillée, qu'elles ne se battent pas à coups de cornes.

Assis à l'ombre des arbres, pendant que les bêtes brouaient l'herbe alentour, Jean trouvait un peu de temps pour lire. Louis Moglia ne s'en plaignait pas mais il hochait la tête :

« Pourquoi lis-tu comme ça ?

— Je veux devenir prêtre.

— Est-ce que tu sais que pour étudier, aujourd'hui, il faut neuf à dix mille livres ? Où vas-tu les trouver ?

— Si Dieu le veut, quelqu'un y pensera. »

Dans les prés, arrive quelquefois Anna, la première fille des Moglia. Elle a huit ans. Voyant que Jean lit au lieu de la regarder jouer, elle se fâche :

« Arrête de lire, Jean !

— Mais je serai prêtre un jour, je devrai prêcher et confesser.

— Oui, prêtre, lui chante la fillette. Tu resteras vacher ! »

Un jour, il lui répond :

« Aujourd'hui, Anna, tu te moques de moi mais plus tard tu viendras te confesser à moi. »

(Anna se maria et vécut longtemps à Moriondo. Elle raconta souvent cette anecdote à ses enfants. Quatre ou cinq fois par an, elle se rendait au Valdocco, pour se confesser à don Bosco. Et lui la recevait avec joie, comme sa sœur.)

Quand l'hiver revint, les patrons l'autorisèrent à aller de temps en temps prendre des cours chez don Cottino. Mais cela ne fit pas beaucoup de leçons ; d'ailleurs si distantes l'une de l'autre qu'elles furent, en fin de compte, sans effet.

L'amitié du curé, par contre, lui obtint facilement l'amitié des garçons de Moncucco. La salle d'entrée du presbytère qui servait de classe pendant la semaine, se transformait le dimanche en petit patronage. Jean Bosco y présentait ses tours de passe-passe, lisait les épisodes les plus pittoresques de l'histoire sainte, faisait prier ses petits amis.

Lorsque le mauvais temps empêchait les rendez-vous à Moncucco, quelques garçons des fermes voisines le rejoignaient chez les Moglia. Il les conduisait au grenier, les aidait à se divertir, leur expliquait le catéchisme.

A la ferme Moglia, Jean passa presque trois années complètes : de février 1827 à novembre 1829. Ces années, perdues pour ses études, furent-elles inutiles pour la mission à laquelle Dieu l'appelait ?

Pierre Stella rappelle un fait à première vue négligeable : « Madame Dorothee et son beau-frère Jean le trouvèrent un jour agenouillé avec un livre entre les mains, les yeux fermés, le visage tourné vers le ciel. Ils durent le secouer, tellement il était absorbé dans sa réflexion. » L'auteur explique : « Ces années, au cours desquelles s'enracina plus profondément en lui le sens de Dieu et de la contemplation, ne furent donc pas inutiles. Il put entrer en communication avec Dieu au cours de son travail des champs. Ce furent des années ferventes et suppliantes d'attente de Dieu et des hommes. »

En 1827, à Milan, Alexandre Manzoni publie la première

édition des *Fiancés (Promessi Sposi)*. En 1828, à Recanati, Jacques Leopardi commence à écrire les grandes *Idylles (Idilli)*. En 1829, à Paris, Jacques Rossini met en scène son chef-d'œuvre : *Guillaume Tell (Guglielmo Tell)*. Au cours de ces trois années, Jean Bosco étrille les vaches dans une ferme perdue du Montferrat. Mais il commence à parler avec Dieu.

L'oncle Michel

Le séjour prolongé de Jean à la ferme des Moglia était une épine dans le cœur de maman Marguerite. Elle se confia probablement à son frère Michel qui, vers la fin du contrat rural (11 novembre), alla s'entretenir avec son neveu. Il le trouva faisant sortir les vaches de l'étable.

« Alors, Jean, tu es content de rester ici, oui ou non ?

— Non. On me traite bien mais je veux étudier. Les années passent, j'ai quatorze ans accomplis et je suis toujours au même point.

— Bon. Alors, rentre les vaches dans l'étable et retourne aux Becchi. Je parle à tes patrons, puis je me rends au marché de Chieri. Mais ce soir je passerai chez toi et nous mettrons tout en ordre. »

Jean refait son balluchon, dit au revoir à madame Dorothee, à Étienne, tonton Joseph, Thérèse, Anna. Ils étaient devenus ses amis, ils le resteront toute sa vie.

Il reprend la route des Becchi. Quand il approche, maman Marguerite l'aperçoit au loin et va rapidement à sa rencontre :

« Antoine est à la maison. Patiente un peu ; cache-toi jusqu'à l'arrivée de l'oncle Michel. Si Antoine te voit, il s'imaginera que c'est un coup monté et Dieu sait ce qui pourrait arriver. »

Jean se faufile au coin d'une haie et va s'asseoir dans un fossé. Donc, ce n'est pas encore terminé. Il faut encore se préparer à combattre.

L'oncle arrive à la nuit tombée ; il reprend son neveu engourdi par le froid et l'accompagne à la maison. Ce fut tendu mais pas la guerre. Antoine a vingt et un ans accomplis et va prochainement se marier. Ayant reçu l'assurance que l'entretien de Jean et ses études ne lui incomberont pas, il n'élève aucune objection.

Michel prit contact avec les curés de Castelnuovo et de Buttigliera pour essayer de placer chez eux le neveu étudiant mais il se heurta à de grosses difficultés. La solution arriva sans qu'on y eût pensé.

Quatre sous pour un sermon

Au mois de septembre de cette année 1829, était venu s'établir à Morialdo comme chapelain don Jean-Melchior Calosso, un prêtre de soixante-dix ans. A cause de sa santé, il avait renoncé l'année précédente à sa paroisse de Bruino. C'était un vénérable prêtre, chargé d'années et d'expérience pastorale.

En novembre, eut lieu une « mission prêchée » au pays de Buttigliera. Jean s'y rendit et aussi don Calosso. En retournant chez lui, le vieux prêtre remarqua parmi les gens ce garçon de quatorze ans qui marchait seul.

« D'où es-tu, mon garçon ? »

— Des Becchi. Je suis allé à la prédication des missionnaires.

— Qu'est-ce que tu as bien pu comprendre avec toutes ces citations en latin ? » Et, en souriant, il hochait sa tête aux cheveux de neige. « Il est probable que ta mère aurait pu te faire un sermon plus adapté.

— C'est vrai, ma mère me fait souvent de bons sermons. Mais il me semble que j'ai compris aussi les missionnaires.

— Vrai ? Si tu me répètes quatre paroles du sermon d'aujourd'hui, je te donne quatre sous. »

Jean commence tranquillement et résume au chapelain le sermon du commencement à la fin comme s'il lisait dans un livre.

Don Calosso ne laisse pas voir son émotion et demande :

« Comment t'appelles-tu ? »

— Jean Bosco. Mon père est mort quand j'étais encore enfant.

— Quelle école as-tu fréquentée ?

— J'ai appris à lire et à écrire chez don Lacqua, à Caprioglio. Cela me plairait d'étudier encore mais mon frère aîné ne veut rien savoir et les prêtres de Castelnuovo et de Buttigliera n'ont pas le temps de m'aider.

— Et pourquoi voudrais-tu étudier ?

— Pour devenir prêtre.

— Dis à ta maman de venir me trouver à Morialdo. Je pourrais peut-être, moi, bien que je sois vieux, te donner un coup de main. »

Marguerite, assise devant la table de don Calosso, l'écoutait parler :

« Votre fils a une mémoire prodigieuse. Il faut qu'il se mette à étudier, tout de suite, sans perdre de temps. Je suis âgé, mais tout ce que je peux encore faire, je le ferai. »

Il se mirent d'accord pour que Jean vienne étudier chez le chapelain, pas très loin des Becchi. Il retournerait à la mai-

son seulement pour dormir. Aux temps forts du travail agricole, il aiderait ses parents.

Jean retrouvait d'un seul coup ce qui lui avait si longtemps manqué : assistance paternelle, tranquillité d'esprit, confiance.

« Je me mis tout de suite entre les mains de don Calosso, écrit-il. Je lui fis connaître tout ce qui me concernait. Je lui confiai tout ce que je disais, tout ce que je pensais. Je sus alors ce que signifiait avoir un guide permanent, un ami fidèle de l'âme dont j'avais été privé si longtemps. Entre autres choses, il m'interdit une mortification que j'avais pris l'habitude de m'imposer et qui n'était pas de mon âge. Il m'encouragea à me confesser et à communier et m'apprit à faire chaque jour une courte méditation ou, si je préférais, un peu de lecture spirituelle. »

« Avec lui s'éteignait toute espérance »

Vers le mois de septembre 1830 (probablement pour en finir avec les séquelles des tensions entre Antoine et lui), Jean alla demeurer chez don Calosso aussi la nuit. Il revenait seulement une fois par semaine à la maison pour changer de linge.

Les études avançaient bien et rapidement. Don Bosco se souvenait de cette période avec enthousiasme : « Personne ne peut imaginer ma satisfaction. J'aimais don Calosso comme un père, je lui rendais service en toute occasion. Cet homme de Dieu me manifestait une vive affection et me répéta plusieurs fois : "Ne te fais pas de soucis pour ton avenir. Tant que je vivrai, je ne te laisserai manquer de rien. Et si je meurs, j'y pourvoirai également." J'étais pleinement heureux quand un désastre vint briser le cours de toutes mes espérances. »

Un matin de novembre 1830, alors que Jean est chez lui à changer son paquet de linge, arrive une personne pour l'avertir que don Calosso s'est trouvé mal.

« Je ne courus pas, je volai », se souvient don Bosco. C'était un infarctus. Il reconnut Jean mais ne réussit pas à lui parler. Il lui confia la clé d'une cassette, lui faisant comprendre de ne la remettre à personne.

Et ce fut terminé. Il ne restait plus au garçon qu'à pleurer désespérément sur la dépouille de son second père : « Avec lui s'éteignait toute espérance. »

De haut en bas, d'espérance, il n'en restait plus qu'une : la clé. Dans la cassette se trouvaient six mille liras. D'après le geste de don Calosso, il est évident qu'elles étaient pour lui, pour son avenir. Certains de ceux qui assistèrent le

moribond le lui confirmèrent. Quelqu'un soutint, par contre, que les gestes d'un mourant ne veulent rien dire : seul un testament régulier donne ou enlève les droits.

Les neveux de don Calosso, en arrivant, se comportèrent comme des gens honnêtes. Ils se renseignèrent et ensuite dirent à Jean :

« Il paraît que notre oncle voulait te laisser cet argent. Prends donc tout ce que tu veux. »

Jean réfléchit un peu et déclara.

« Je ne veux rien. »

Dans ses souvenirs, don Bosco résume ces événements en une seule phrase : « Les héritiers de don Calosso arrivèrent et je leur remis la clé et tout le reste. » C'est un geste expéditif qui coupe court à tout calcul. Quand il sera prêtre, il adoptera comme mot d'ordre une phrase de la Bible également expéditive : « Donne-moi des âmes, le reste ne m'intéresse pas. »

Maintenant, Jean est de nouveau seul. Il a quinze ans et se trouve sans maître, sans argent, sans projet pour l'avenir. Il écrit : « Je pleurais, inconsolable. »

La route vers Castelnuovo

Pourtant, il faut continuer.

Marguerite, voulant prévenir de nouvelles oppositions d'Antoine, décide de partager les biens familiaux. C'est aussi un bon moyen de « couvrir » une animosité peu sympathique aux yeux des personnes étrangères. Antoine allait se marier : le 21 mars 1831, il conduirait à l'autel Anna Rosso, une jeune fille de Castelnuovo.

Les champs sont divisés, la maison des Becchi partagée : Antoine devient propriétaire de la partie est, le long de laquelle monte jusqu'au premier étage un escalier de bois. Dans l'autre partie, continueront d'habiter Marguerite, Joseph et Jean.

En décembre, Jean se met en route. Il va fréquenter les écoles publiques de Castelnuovo. Parallèlement aux classes élémentaires, la commune a ouvert un cours de langue latine articulé en cinq classes. Comme ils sont peu d'élèves dans chaque classe, ils se réunissent dans une petite salle unique avec un professeur unique : don Emmanuel Virano.

Le repas dans la gamelle

Au début, les cinq kilomètres qui séparent les Becchi de Castelnuovo paraissent un obstacle surmontable aux quinze ans gaillards de Jean. Mais les cours de l'école sont répartis en deux demi-journées, trois heures et demie le matin et trois heures l'après-midi. Le garçon part le matin avec son morceau de pain, revient pour le repas du midi, se remet en route ensuite et rentre le soir à la maison. Presque vingt kilomètres dans la journée, c'est un rythme insensé qui, après quelques jours (et de toute façon à la première neige), sera modifié rapidement.

L'oncle Michel lui trouve une demi-pension chez un brave homme, Jean Roberto, tailleur et musicien du pays. C'est là qu'il prend le repas de midi qu'il apporte chaque jour dans sa « gamelle ».

Même comme cela, cinq kilomètres le matin et autant le soir, ce n'est pas une chose amusante, surtout en hiver. Jean

marche avec courage et lorsque la pluie fait de la route un bournier, ou la neige une patinoire, comme tous les paysans il se déchausse et porte ses souliers en bandoulière. Pluie et vent, soleil et poussière seront ses compagnons pendant longtemps.

Certains soirs de janvier, il ne se sent pas le courage de reprendre la route à travers la tempête et demande à Roberto la permission de dormir sous l'escalier ; et tant pis pour le dîner !

Maman Marguerite comprend que sur la route, cet hiver-là, son fils pourrait laisser sa santé ; elle vient discuter avec le tailleur. Pour un prix raisonnable, payable d'ailleurs en grain et vin, M. Roberto accepte de prendre Jean en pension complète. A midi et le soir, il lui donnera une soupe chaude. Il dormira sous l'escalier. La maman pourvoira au pain.

Elle-même l'accompagne à Castelnuovo en portant la sacoché contenant les quelques affaires et objets nécessaires à un jeune garçon de quinze ans. Elle recommande à M. Robert de « jeter un coup d'œil sur lui de temps en temps et éventuellement de lui tirer l'oreille ». Elle dit à Jean : « Sois dévot envers la Madone pour qu'elle te fasse devenir meilleur. »

A l'école, il se trouve avec des enfants de dix, onze ans. Ses connaissances intellectuelles, jusqu'à présent, sont restées modestes. Si on ajoute à cela un vêtement trop grand pour lui et de gros godillots, on comprend facilement qu'il devienne la cible des plaisanteries et des moqueries de ses camarades. Ils l'appelaient « le vacher des Becchi ».

Jean, qui a été l'idole des garçons de Morialdo et de Moncucco, en souffre. Mais si, de son côté, il fait de son mieux pour étudier, le maître l'aide et l'estime. Don Virano est un homme compétent et obligeant. En voyant sa bonne volonté, il le prend à part et le fait progresser rapidement. Un jour que Jean a composé une vraiment bonne rédaction sur le personnage biblique d'Éléazar, don Virano la lit en classe et commente :

« Celui qui est capable d'écrire de cette façon peut aussi se permettre de porter des souliers de vacher. Dans la vie, ce qui compte ce ne sont pas les souliers mais la tête. »

Castelnuovo d'Asti s'élève sur une hauteur, à une vingtaine de kilomètres à l'est de Turin. Les ruines d'un château couvrent le sommet de la colline. La chapelle du château, dédiée à la Madone, se dresse au point culminant. Jean y monte souvent pour demander à la Madone qu'elle le fasse devenir meilleur.

Le pays compte trois mille habitants représentant six cents familles.

Chaque semaine, maman Marguerite vient des Becchi. Elle apporte à Jean deux gros pains ronds qui devront suffire pour toute une semaine. Elle les lui porte elle-même pour « voir de près » comment vont les affaires de son fils. Elle a raison car, parmi les condisciples de Jean, il y a de petites canailles et c'est facile, à cet âge-là, de s'engager sur une mauvaise route.

Don Bosco raconte : « Cette année-là, je courus un certain danger du fait de certains camarades. Ils voulaient m'entraîner à jouer pour de l'argent pendant les heures de cours. Comme je disais que je n'avais pas d'argent, ils me répondaient : "Il serait temps que tu te réveilles. Il faut apprendre à vivre. Vole ton patron, vole ta mère." Je me souviens que je répliquai : "Ma mère m'aime beaucoup, je ne veux pas commencer à lui causer des ennuis". »

L'enseignement, à cette époque, reste dans une tonalité sévèrement religieuse. La première demi-heure du matin est toujours consacrée au catéchisme et la dernière classe du samedi soir strictement réservée à l'instruction religieuse qui se termine par les Litanies de la Sainte Vierge. Les maîtres ne doivent pas seulement donner à leurs élèves la possibilité mais la *facilité* d'assister chaque jour à la messe et de se confesser une fois par mois.

« Aux Becchi il n'y a que des ânes »

En avril 1832, Jean a vraiment récupéré son retard quand survient un événement qui va avoir pour lui de fâcheuses conséquences. Don Virano est nommé curé de Mondonio et doit laisser l'école aux mains de don Nicolas Moglia.

Ce prêtre est pieux et charitable, mais il a soixante-quinze ans. Il ne réussit absolument pas à dominer les élèves des cinq classes qui cohabitent dans son école. Il finit un jour par s'emporter et se servir du bâton. Le reste de la semaine ce fut le chahut.

Il accusa les plus grands d'être responsables du désordre continu. A l'égard du plus vieux de tous, il manifeste une antipathie particulière, même si Jean, « le vacher des Becchi », souffre énormément de l'indiscipline collective. Le professeur ne perd pas une occasion de l'humilier :

« Qu'est-ce que tu peux, toi, comprendre au latin ? Aux Becchi ne grandissent que des ânes ; de très bon ânes, c'est entendu, mais rien que des ânes. Pour les champignons, d'accord ; pour dénicher les nids, d'accord : c'est ça ton métier ; mais pas d'étudier le latin ! »

Les camarades qui, à cause de l'estime que don Virano lui manifestait, avaient commencé à le laisser tranquille, se

déchaînent de nouveau. Jean traverse des jours de découragement.

Mais un jour, il veut prendre sa revanche.

Don Moglia a donné un devoir en classe de latin. Jean, qui doit faire la traduction avec les élèves de sa classe, demande au maître la permission d'essayer de traduire le texte des élèves de deux classes au-dessus de la sienne.

« Tu te prends pour qui ? Retourne tout de suite à ton pupitre et n'essaie pas de faire l'âne, comme d'habitude. »

Jean insiste et don Moglia finit par céder :

« Fais ce que tu veux. Mais ne crois pas que je lirai tes âneries. »

Le garçon surmonte son humiliation et attaque la traduction. Elle présente des difficultés mais il se sent capable de les résoudre. Il termine parmi les premiers. Le maître prend la feuille et la met de côté.

« Je vous en prie, lisez et dites-moi les erreurs que j'ai faites.

— Va à ta place et ne m'ennuie pas. »

Jean, souriant et têtue, ne cède pas.

« Je ne vous demande pas un gros effort : seulement de la lire. »

Don Moglia lit. La traduction est bonne, très bonne, si bonne qu'elle lui fait de nouveau perdre son calme :

« Je l'ai bien dit que tu n'es un bon à rien. Ce devoir, tu l'as copié de a à z.

— Et sur qui l'aurais-je copié ? »

Ses voisins mordent encore leurs porte-plume en quête des dernières phrases.

« Ça, c'est de l'impertinence ! éclate le professeur. File à ta place et estime-toi heureux que je ne te mette pas à la porte. »

L'artériosclérose était déjà meurtrière en ce temps-là, et aussi les préjugés.

La fin de cette année scolaire fut une suite de mois d'accablement. Dans ses souvenirs, don Bosco ne cite pas le nom de Moglia. Il respectait les vieillards. Il fait seulement une allusion à « quelqu'un dont l'incapacité à obtenir la discipline dispersa au vent tout ce que j'avais appris dans les mois précédents ».

La soutane qui « met à part »

Une autre épine fait douloureusement souffrir Jean au cours de ces mois-là. Il a connu deux prêtres exceptionnels : don Calosso et don Virano. Il en conclut qu'il n'y en avait

pas de différents de ces deux-là : « Il m'arrivait, écrit-il, de rencontrer mon curé sur la route, accompagné du chapelain. Je les saluais de loin. Arrivé à leur hauteur, je m'inclinai respectueusement devant leur soutane. Mais eux gardaient les distances et se contentaient de me rendre poliment mon salut sans interrompre leur marche. Leur soutane noire semblait "les mettre à part" des autres hommes. »

Dans les séminaires en ce temps-là, on enseignait ce qu'était le maintien le plus convenable pour les « gens d'Église » : réserve, gravité et distance.

« J'en éprouvais une vive contrariété. Je disais à mes camarades : "Si jamais je deviens prêtre, je ferai tout le contraire. J'aborderai les jeunes ; je leur dirai de bonnes paroles et leur donnerai de bons conseils". »

Il ne peut imaginer, Jean, que cette décision produira une révolution silencieuse parmi les prêtres dans les quatre-vingts ans qui suivront. Dans les séminaires, on se rendra compte que cet enfant avait raison, et on éduquera les nouvelles générations de prêtres non plus selon une gravité qui « met des distances », mais selon la bonté souriante qui les abolit.

A Morialdo, Jean passait son temps libre après les cours à bavarder tranquillement avec don Calosso. Le vieux prêtre rappelait son passé, le garçon rêvait à son avenir. Puis il allait balayer l'église, remettre la cuisine en ordre, fureter en curieux dans la petite bibliothèque.

Ici, à Castelnuovo, les prêtres ne veulent pas converser avec lui. Comment occuper le temps libre ?

Son premier passe-temps fut la musique. M. Roberto est maître de chant de la paroisse. A la maison, il a une épinette. Jean l'accompagne quelquefois à la chorale et grâce à lui s'exerce sur le clavier du petit clavecin et sur celui de l'orgue.

Mais Roberto est, avant tout, le tailleur du pays. Le second passe-temps de Jean sera donc de s'asseoir à ses côtés et d'apprendre à coudre les boutons, à faire des ourlets, à piquer des mouchoirs, à tailler des gilets. Il réussit tellement bien que le patron lui propose de laisser l'école et de devenir son ouvrier.

En avril, don Moglia recommence à le prendre en grippe et le chahut dans l'école le persuade qu'il perd son temps. D'accord avec sa mère, il va travailler quelques heures par jour chez Evasio Savio, un forgeron. Il apprend à cette occasion à manier le marteau et la lime et à travailler à la forge.

Jean Bosco ne pense certainement pas, à ce moment-là, que ces métiers lui serviront un jour pour ouvrir des ateliers

au service des garçons pauvres de la banlieue de Turin. Pour l'instant, sa seule préoccupation consiste à mettre un peu d'argent de côté. Bientôt, il en aura sérieusement besoin. Avec maman Marguerite il a décidé de tenter, l'an prochain, un pas risqué mais décisif : les écoles de Chieri.

« Je dois étudier »

Ayant fait son paquet et salué M. Roberto, Jean ne retourne pas aux Becchi. Il va à Sussambrino, une ferme que son frère Joseph a prise en métayage avec Joseph Febraro. Et Marguerite aussi, en même temps que son fils, a laissé les Becchi.

Jean passe les mois d'été à étudier avec ténacité. A Chiéri, il ne veut pas se trouver en retard.

Mais il ne veut pas non plus être un poids trop lourd à la charge de son frère. Pour cela, il l'aide dans les travaux de la campagne ; il répare les outils agricoles sur une forge de fortune ; il mène paître les vaches. Cette dernière occupation lui permet de lire et d'étudier.

Rosa Febraro, la fille de Joseph, se souvient que Jean était d'habitude si absorbé dans ses livres que les vaches en prenaient à leur aise. C'était elle, fillette de dix ans, qui courait derrière dans les champs, à travers les sillons de maïs, pour les ramener à l'étudiant avant que les patrons ne s'en plaignent.

« Tes vaches mangeaient le maïs.

— Merci, Rose. »

Elle le regarde un moment, puis :

« Mais pourquoi les mènes-tu paître si après tu ne les gardes pas ?

— Je dois étudier, Rose, et de temps en temps, je suis distrait.

— C'est vrai que tu veux devenir prêtre ?

— Oui.

— Alors, si tu veux, je surveillerai tes vaches. De toute façon, il faut que je garde les miennes. »

Jean la remercie et se replonge dans ses livres.

Un songe qui revient

A Castelnuovo, Jean est devenu l'ami de l'un de ses camarades de classe, Joseph Turco. Le père de Joseph est le patron de la Renenta, une exploitation agricole voisine de

celle de Sussambrino. Brave homme et bon chrétien, ce paysan passe parfois à proximité de Jean lorsque celui-ci étudie.

« Espérons, Jean, que cette fois-ci c'est la bonne !

— Merci, monsieur Turco. Je l'espère moi aussi. Je n'ai qu'une crainte, c'est que ma mère n'arrive pas à payer la pension à Chieri.

— Mais le Bon Dieu existe, non ? Si lui le veut, tu verras qu'il aplanira la route.

— Espérons. Et pourtant je continue d'avoir peur. »

Il sourit mais c'est un sourire mélancolique. Comment lui donner tort après tout ce qu'il a subi.

Un jour, monsieur Turco et son fils le voient arriver en courant, heureux et tout excité :

« Les nouvelles sont bonnes, dit-il. Cette nuit j'ai fait un rêve. J'ai vu que je deviendrai prêtre et que je m'occuperai d'une multitude de garçons.

— Ce n'est qu'un rêve, malheureusement, observa monsieur Turco, perplexe.

— Vous ne pouvez pas comprendre. Pour moi, c'est suffisant. Cette fois-ci, ça devient sérieux. »

La nuit précédente, s'était de nouveau ouverte devant lui la vallée du songe des neuf ans. Il avait revu le troupeau, la Dame resplendissante qui voulait le lui confier : « Deviens humble, courageux, vigoureux — lui avait-elle répété —, et tu comprendras tout au moment voulu. »

Pendant l'été, le pays de Montafia célèbre sa fête patronale. Ce n'est pas loin. Jean apprend qu'on a dressé un mât de cognac avec, parmi les premiers prix, une bourse de vingt lires.

« Ça m'arrangerait tout à fait bien », pense-t-il.

Il part à la fête.

Le mât est très élevé, lisse et enduit d'huile et de graisse. Les petits garçons du pays regardent le cercle de fer tout là-haut auquel sont suspendus et se balancent de menus paquets, du saucisson, des bouteilles de vin et la bourse. De temps à autre, quelqu'un, au milieu des acclamations de la foule, crache dans ses mains et tente l'ascension. Tous démarrent à toute vitesse mais, à la moitié du mât, épuisés, ils se laissent glisser au milieu des sifflements et des hurlements des spectateurs.

Tout à coup, ayant bien étudié la situation, Jean s'avance au pied du mât. Il se crache aussi dans les mains et enlace le tronc. Il commence à monter, lent et sans nervosité. Par moment, il s'assied sur ses talons pour reprendre son souffle. A Moncucco, il travaillait pendant un an pour quinze lires et là, à quelques mètres au-dessus de sa tête, il y en a

vingt. Il est prêt à passer toute la journée sur ce mât, s'il le faut.

En progressant toujours avec calme, il arrive là où l'arbre s'amincit. Il reprend encore son souffle puis exécute les dernières brassées.

En bas, la foule garde maintenant le silence. Jean allonge la main, détache la bourse avec les vingt liras, se la met entre les dents, tire encore un saucisson et un mouchoir puis se laisse redescendre.

La répugnance à tendre la main

Les vingt liras du mât de cocagne ne suffirent certainement pas pour l'installation à Chieri. Il faut acheter des vêtements, des souliers, des livres. Il faudra surtout payer une pension mensuelle. La métairie de Sussambrino n'est pas une mine d'or. En octobre, Jean dit à sa mère :

« Si vous êtes d'accord, je prends deux sacs et je fais le tour des familles de la bourgade pour une collecte. »

C'est un grand sacrifice pour son amour-propre. Don Bosco deviendra le plus grand « mendiant » du dix-neuvième siècle, mais cela lui coûtera toujours de demander l'aumône. En ce mois d'octobre, il surmonte pour la première fois sa répugnance à tendre la main.

La localité de Morialdo est un ensemble de petits hameaux et de fermettes éparpillées. Jean va de maison en maison. Il frappe à la porte. Il dit :

« Je suis le fils de Marguerite Bosco. Je vais à Chieri étudier pour devenir prêtre. Ma mère est pauvre. Si vous le pouvez, aidez-moi. »

Tous le connaissent, ayant assisté à ses tours, l'ayant écouté répéter les sermons ; on l'aime bien. Mais il y a peu de riches. Ils lui donnent des œufs, du maïs, quelques mesures de froment.

Une courageuse femme des Becchi se rend à Castelnuovo à cette occasion et va tout droit trouver le curé don Dassano. Elle lui dit que c'est une honte de ne pas aider dans ses études un aussi brave garçon et de le laisser aller mendier de porte en porte.

Don Dassano ne savait rien de tout ça. Il croyait qu'en novembre Jean avait repris ses études à Castelnuovo. Il s'informe et ayant reconnu l'exactitude des faits, recueille une petite somme d'argent et l'envoie à Marguerite. Il lui fait dire aussi de venir parler avec Lucie Matta, une veuve qui doit s'installer à Chieri pour surveiller les études de son fils.

C'est un bon conseil. Marguerite parle avec cette dame et

l'accord est conclu : Jean, à Chieri, habitera chez elle, avec son fils. La pension doit être de vingt et une lires par mois. Marguerite ne peut la payer entièrement en argent mais elle promet de fournir de la farine et du vin. Jean s'engage à servir de domestique dans la maison : porter l'eau, préparer le bois pour la cuisine et le poêle, étendre le linge.

Dans les derniers jours d'octobre, Jean se présente au curé de Castelnuovo pour obtenir l'*Admittitur*. Pour être inscrit dans les écoles publiques, chaque élève devait obtenir un certificat de bonne conduite du curé qui s'engageait aussi à veiller sur ses vacances et à signaler son éventuelle mauvaise conduite.

Ces dispositions avaient été prises par le roi Charles-Félix qui était mort à Turin en cette année 1831, après avoir été rebaptisé par les libéraux¹ : « Charles Féroce. »

L'histoire avait fait son chemin

Pendant que Jean avait vécu son enfance difficile au milieu des collines de Castelnuovo, l'histoire avait fait son chemin. Nous n'avons, pas plus que dans les pages précédentes, l'intention de broser un tableau complet de l'histoire italienne. Mais il nous semble essentiel d'en dégager quelques traits principaux puisque c'est sur ce fond que se déroulent les événements les plus marquants de la vie personnelle de Jean Bosco. Et c'est aussi de cette histoire qu'il reçoit impressions, idées, sensibilité.

Contre la restauration inflexible et rétrograde des princes, les sociétés secrètes, qui organisent soulèvements et rébellions, se sont infiltrées en Italie dans les années 1815-1820.

En janvier 1820, une étincelle jaillit en Espagne. A Cadix, une révolte militaire oblige Ferdinand VII à mettre fin à son absolutisme et à concéder une *Constitution* : une loi garantit à toute personne les libertés essentielles et le droit de vote. Le roi lui-même jure d'observer cette Constitution.

L'étincelle fait éclater l'incendie en Italie six mois après. Un petit détachement de cavalerie, dans le royaume des Deux-Siciles, s'insurge aux cris de Vive la liberté de Constitution ! Dans les huit jours, pour ne pas perdre son trône, Ferdinand de Naples accorde la Constitution de Cadix et jure sur l'Évangile de la respecter.

Le 10 mars 1821 (Jean Bosco avait six ans), la révolte militaire commence aussi dans le Piémont, sous les ordres du

1. En Italie, on entend par « libéral » celui qui prône la revendication des libertés (N.d.T.).

comte Santorre di Santarosa. Alessandria amène la bannière bleue de la maison de Savoie et hisse sur la citadelle les trois couleurs (qui rappellent la Révolution française et les droits de l'homme qu'elle avait proclamés). Les garnisons de Pinerolo et Vercelli se soulèvent aussi. De Fossano, un colonel, marche sur Turin à la tête d'un régiment.

Le roi Victor-Emmanuel I^{er}, terrifié, se précipite de Moncalieri à Turin, rassemble le Conseil de la couronne et s'entend proposer de concéder la Constitution pour ne pas tout perdre. Il allait le faire lorsque arrive la nouvelle que l'Autriche a décidé d'intervenir en Italie « pour rétablir l'ordre ».

Accablé par les événements, Victor-Emmanuel I^{er} renonce au trône en faveur de son frère Charles-Félix. Ce dernier, se trouvant à Modène à ce moment-là, chez son beau-père, déclara « régent » le jeune prince Charles-Albert (vingt-trois ans).

« Allez dire au prince... »

Charles-Albert était entré en contact avec Santarosa, il en appréciait les idées, mais il n'avait jamais pu se décider pour l'absolutisme ou pour les « libéraux ». Déjà se manifestait en lui ce caractère indécis qui lui vaudra le surnom de « Roi Tentenna », c'est-à-dire familièrement le roi « barguigneur » : qui met du temps à se décider. Il veut à tout prix au moins une chose : conserver son droit au trône et le défendre contre les Autrichiens et les libéraux.

En présence d'une immense foule qui, sous les fenêtres du palais Carignan, exige la Constitution (savait-on exactement de quoi il s'agissait ?), Charles-Albert cède. Le soir du 13 mars 1821, il signe la Constitution de Cadix et, deux jours après, jure de la respecter. Il constitue un nouveau gouvernement dans lequel Santarosa devient ministre de la Guerre.

Quand Charles-Félix reçoit à Modène une lettre de Charles-Albert qui lui rend compte de tout ce qui s'est passé, il devient furieux. Il crie au gentilhomme Costa qui lui a apporté la lettre : « Allez dire au prince, s'il a encore une goutte de sang royal dans les veines, qu'il parte immédiatement pour Navarre et y attende mes ordres. »

Charles-Albert paraît d'abord décidé à résister, mais des nouvelles catastrophiques arrivent de Naples : une armée autrichienne a écrasé les troupes libérales, le parlement est dissous, le régime constitutionnel renversé. Le jeune prince se retire à Navarre. De là, il publie une proclamation dans laquelle il renonce à la régence et invite à la soumission au roi. Aussitôt après il part pour Florence, en exil.

Le retour de Charles-Félix au Piémont fut précédé par l'arrivée d'une armée autrichienne qui sema la déroute parmi les volontaires de Santarosa et « rétablit l'ordre ». Soixante-dix chefs de la révolte furent condamnés à mort (soixante-huit d'entre eux avaient déjà fui en Suisse et en France), trois cents officiers et trois cents fonctionnaires civils furent épurés, les universités de Turin et de Gênes fermées pour un an. « Tous ceux qui ont étudié à l'Université sont corrompus, écrivait Charles-Félix à son frère en exil. Les méchants sont tous des gens instruits, et les bons, tous des ignorants. »

Les « mouvements de 1821 », comme ils sont appelés dans les livres d'histoire, furent des événements qui impliquèrent uniquement la bourgeoisie, les classes moyennes de la population. Les classes paysannes et ouvrières restèrent indifférentes à tout cela et même parfois nettement hostiles. Les classes moyennes (commerçants, petits entrepreneurs, petits industriels, fonctionnaires civils et militaires) à travers la « révolution libérale » visaient un seul objectif : se transformer en groupes de pouvoir, en caste privilégiée à la place de l'ancienne aristocratie. Les réformes exigées et sanctionnées par la Constitution de Cadix, n'étaient ni populaires, ni démocratiques. Le droit de vote était accordé seulement à ceux qui avaient un certain niveau de richesse : eux seuls pouvaient envoyer leurs représentants au parlement et défendre, évidemment, leurs intérêts. Comme déjà la Révolution française l'avait voulu, la révolution libérale voulait abolir tous les privilèges ; tous, sauf un : la richesse.

« Roi par la grâce de Dieu et de personne d'autre »

Charles-Félix ne revint à Turin qu'au mois d'octobre 1821. A la regarder aujourd'hui, cette physionomie est étonnante et originale. Il n'avait jamais voulu être roi. Aimant la vie retirée et modeste, il était extrêmement religieux. Il accepta le trône uniquement par « devoir de conscience ».

Mais, à partir du moment où il l'eut accepté, il fut logique jusqu'au bout avec ses idées d'un « absolutisme inflexible ». Il se sentait roi « par la grâce de Dieu et de personne d'autre » et entendait gouverner son peuple comme un père autoritaire doit commander une famille d'enfants dissipés. Aucune idée n'était plus éloignée de son esprit que celle de la « souveraineté du peuple » (principe élaboré par les philosophes des Lumières des années 1700 et proclamé par la Révolution française) : le roi c'était lui, pas le peuple.

Il confia le monopole de l'instruction publique au clergé. Aux institutions qui composent le gouvernement épiscopal (la curie) et aux évêques, il soumet la censure des livres. Il

impose un régime sévère dans les écoles, l'enseignement quotidien du catéchisme, la prière avant et après les classes. Les écoles que Jean Bosco fréquentera à Chieri (quatre années à l'école publique, six ans au grand séminaire), les livres qu'il lira, les horaires qui lui seront imposés, les institutions dans lesquelles il devra vivre : tout portera la « marque de fabrique » de Charles-Félix.

Le roi repoussa de nouveau les juifs dans le ghetto, leur enlevant les droits reconnus par le Code Napoléon. Il approuva des règlements militaires qui établissaient entre autres : « Le soldat auteur de cris ou de discours séditieux recevra de cent à cent vingt coups de bâton, en deux fois, avec un jour de repos intermédiaire » (*Règlement des Francs-Chasseurs*). Il voulait que toute condamnation à mort devienne un « exemple » salubre pour toutes les têtes chaudes et, en conséquence, approuva « l'application des tenailles rougies au feu » au condamné pendant qu'il était conduit au supplice. C'est pour cette raison particulière qu'il fût stigmatisé par le surnom de « Charles Féroce ».

Charles-Félix ne comprit jamais ce qu'un manifeste anonyme (rédigé par da Brofferio et Durando) lui cria sur les murs de Turin : « Majesté, vos sujets ne sont plus des choses, mais des personnes. » Pour lui, ils étaient des sujets et cela suffisait, c'est-à-dire des gens qu'il devait maintenir dans la bonne voie avec la manière forte. Massimo d'Azeglio décrit ses dix ans de règne en huit mots : « Un despotisme débordant de droites et honnêtes intentions. »

Il mourut en 1831, laissant le trône à ce Charles-Albert qu'il avait continué à appeler « poulet dégénéré de notre famille ». Il avait pris le temps de lire les inquiétantes nouvelles de Modène, Parme, Bologne : les libéraux (comme l'année précédente à Paris) s'étaient de nouveau soulevés contre le pouvoir absolu des princes. L'Autriche avait dû envoyer ses troupes écraser une révolte suscitée par un industriel, Ciro Menotti, et par un général, Carlo Zucchi. On craignit aussi l'invasion de la Savoie par une légion de volontaires rassemblés à Lyon, mais ils furent dispersés par la police française.

« Long et triste comme un carême »

Charles-Albert lui succède à trente-trois ans sur le trône de Turin. Pour les absolutistes et les réactionnaires, il s'est refait un « nom purifié » en Espagne en combattant contre les libéraux qui, en revanche, l'ont appelé dans leurs écrits « traître » et « parjure ».

C'est un homme au teint pâle. Il est immense : deux

mètres et quatre centimètres. Le petit peuple piémontais dit qu'il est « long et triste comme un carême ». Pour prouver aux uns et aux autres qu'il n'est plus le prince qui a signé la Constitution, il fera fusiller sept partisans de Mazzini à Alexandrie en 1833 et dix à Gênes, et il en condamnera soixante-dix aux galères.

Mais malgré les tentatives pour arrêter l'histoire, le Piémont et l'Italie ont changé. La bourgeoisie est devenue une classe vraiment importante qui, si elle n'a pas encore compris ce qu'est la « liberté démocratique », a besoin de la « liberté commerciale » pour propager dans la péninsule un meilleur bien-être.

Dans le Piémont, on creuse des canaux, on assèche les marais, on déboise les Langhe (série de collines au sud du Montferrat), on étend la culture du mûrier, du chanvre, de la vigne. On propage la culture de la pomme de terre qui mettra fin aux terribles famines périodiques des années de sécheresse. On ouvre une trentaine de mines de fer, on développe l'industrie de la céramique. Bra est caractérisée par le tannage des peaux, Cunéo est reconnu premier marché européen du cocon de soie. Dès que Charles-Albert diminue l'impôt sur la laine, la région de Biella devient le centre d'une industrie lainière florissante : les filatures se développent, les premiers moutons « merinos » arrivent dans le pays.

Rapidement se manifeste la nécessité de prolonger le réseau des routes et d'entreprendre la construction des chemins de fer.

Et la mentalité politique, elle aussi, tend inexorablement à se transformer.

Dans les derniers mois de 1831, à Marseille, Mazzini fonde la Jeune Italie. L'idée d'une Italie « nation » se répand : individualité historique dotée de ses traditions culturelles et populaires avec le droit à la liberté et à l'indépendance. Les Italiens se rendent compte, progressivement, qu'ils ont une destinée commune et qu'ils doivent devenir les arbitres de ce destin, ensemble ou à la place des rois qui, jusqu'à présent, les ont considérés comme un troupeau de mineurs incapables.

A Turin, en 1832, Silvio Pellico publie *Mes prisons*, un petit livre qui secoue l'Italie et la fait réfléchir de diverses manières. L'Autriche, qui jusqu'à maintenant a paru la gardienne de l'ordre et du bien-être social, perd la face. Dans les pages modérées et mélancoliques de l'écrivain originaire de Saluces, qui a passé dix années sur les galères de l'empereur de Vienne, le gouvernement autrichien dévoile le visage cruel de sa dictature qui torture et réprime.

Les vertes années à Chieri

4 novembre 1831. C'est le troisième jour de « l'été de la Saint-Martin » et Jean Bosco avec un camarade de son âge, Jean Filipello, fait à pied le voyage jusqu'à Chieri. Le long de la route, Jean se confie à son ami : il parle des prochaines études, raconte ce qu'il a vécu, ce qu'il a essayé de faire. Soudain, Filipello, garçon un peu naïf, lui demande :

« C'est seulement maintenant que tu vas étudier au collège, alors que tu sais déjà tellement de choses ? Tu seras prêtre rapidement.

— Sais-tu ce que ça veut dire : être prêtre ? Le prêtre a des responsabilités très graves. Quand il se lève, après les repas de midi et du soir, il doit réfléchir : "Je me suis nourri, mais mes fidèles, ont-ils mangé ?" Ce qu'il a, il doit le partager avec les pauvres. Mon cher Filipello, je n'accepterai jamais d'être curé de paroisse. Je veux consacrer toute ma vie aux jeunes. »

Pendant que les deux garçons cheminent en parlant de faim et de pauvres, à Lyon, à 250 kilomètres seulement à vol d'oiseau, la révolte des ouvriers de la soie commence. Par milliers, ils descendent dans la rue protester contre la modicité des salaires et les horaires inhumains de travail : environ dix-huit heures par jour.

Après quelques jours de combats de rues, la sédition prit fin, étouffée par les troupes envoyées par le gouvernement français. Plus de mille victimes.

L'année suivante, l'émeute éclatera dans Paris et fera huit cents morts. Au printemps de 1834, les ouvriers lyonnais et parisiens se soulèveront ensemble aux cris de : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant ! » On tira sur eux à coups de canons.

Jean Bosco ne peut rien savoir de tout cela. Pas une seule nouvelle des journaux soumis à une censure rigoureuse ne filtre à travers le royaume du Piémont. Pendant ces premiers mois, Jean entendra parler de temps en temps des « mouvements libéraux ». Une conjuration découverte à Turin impliquait les « Chevaliers de la liberté », dirigés par Brofferio et Bersani ; Charles-Albert la démembra avec énergie.

Cela se solda pour Bersani par sept années de forteresse à Fenestrelle. La « révolution » dont il est question à mots couverts de temps à autre voudrait conduire l'Italie vers la « Constitution » et l'indépendance à l'égard de l'Autriche. Cette révolution s'appellera bientôt *Risorgimento* (Renaissance).

Par contre, Jean n'a pas la moindre idée d'une autre révolution, profonde, radicale, qui est en train de transformer l'Europe du Nord et ne saurait tarder à pénétrer en Italie. C'est la « révolution industrielle » à laquelle est liée la grave « question ouvrière ». Il commencera à en voir les premiers effets dramatiques dix ans plus tard, quand il entrera à Turin.

Un pilier au milieu des petits

« Je prenais pension, écrit don Bosco, chez Lucia Matta, restée veuve avec un garçon. Elle était venue avec lui à Chieri pour le surveiller et en prendre soin. »

Peu de temps après, Marguerite arriva dans la charrette d'un ami avec deux sacs de grain. Elle alla voir son fils chez madame Matta :

« Voilà mon fils, dit-elle à l'hôtesse, et voilà ce qu'il faut pour payer sa pension. J'ai fait ma part, mon fils fera la sienne et j'espère que vous ne serez pas mécontente de lui. »

« La première personne que je connus fut don Placide Valimberti, dont je garde un si bon souvenir. Il me donna de bons conseils, me conduisit au maître d'études, me présenta aux professeurs. Comme j'avais jusqu'alors appris un peu de tout, cela n'aboutissait pas à grand-chose. On choisit la solution de me mettre en classe de sixième.

Le professeur, le père Valérien Pugnetti, fit preuve à mon égard de beaucoup de charité.

Mon âge (seize ans accomplis) et ma taille me donnaient l'allure d'un pilier au milieu de mes petits condisciples.

Impatient de me tirer de cette situation, après deux mois de sixième je fus admis à l'examen de passage en cinquième et je réussis.

J'entrai volontiers dans ma nouvelle classe ; le professeur était le cher don Valimberti. Au bout de deux mois, ayant été plusieurs fois le premier, je passai exceptionnellement un autre examen et fus reçu en quatrième.

Le professeur était Vincent Cima, un homme sévère pour la discipline. En voyant arriver à la moitié de l'année scolaire un élève grand et aussi fort que lui, il plaisanta en plein cours :

“Celui-ci, c’est ou bien une grosse taupe ou bien un garçon de grande valeur.”

Un peu vexé de cette boutade, je répondis :

“Quelque chose entre les deux. Je suis un pauvre garçon très désireux de bien faire son devoir et d’avancer dans ses études.”

Ces paroles lui plurent et, avec une amabilité inattendue, il ajouta :

“Si vous êtes bien disposé, vous tombez entre de bonnes mains. Je ne vous laisserai pas en chômage. Ayez confiance. Si vous avez des ennuis, dites-le moi aussitôt et je vous aiderai.”

Je le remerciai de tout mon cœur. »

« *Lorsqu’un petit incident...* »

Chieri est une petite ville à 10 kilomètres de Turin. Elle s’étend au pied de la colline turinaise, du côté opposé à celui de la capitale du Piémont. Quand Jean y arriva, elle comptait 9 000 habitants. C’était une cité de moines, de tisserands et d’étudiants.

De nombreux couvents abritaient des religieux et des religieuses de différents ordres : Dominicains, Philippins (de saint Philippe de Néri), Jésuites, Franciscains, Clarisses...

Les très nombreux tisserands travaillaient le coton et la soie dans une trentaine d’établissements.

Les étudiants arrivaient là de tous les coins du Montferrat et du pays d’Asti ; ils menaient une existence pitoyable. Les cours étaient à moitié gratuits mais les bourses d’études n’existaient pas encore. Pour payer leur pension, beaucoup s’imposaient des sacrifices héroïques. Les travaux après les heures de cours étaient très recherchés : à temps partiel comme copistes, heures de ménage dans les maisons de riches, répétitions de cours, bouchonnage des chevaux et nettoyage des voitures. Pour économiser, ils n’allumaient pas de feu pendant l’hiver ; ils étudiaient enveloppés d’épaisses couvertures, les pieds dans des sabots de bois.

Jean Bosco vécut parmi les étudiants pauvres, supportant la même pauvreté. De temps à autre, Marguerite arrivait de Sussambrino pour demander comment ça allait à Lucie Matta. La brave veuve lui donnait de bonnes nouvelles. Jean rendait service dans la maison, il était pieux et studieux. Il aidait aussi son fils, plus âgé que lui.

Ce jeune homme n’aimait pas l’école. Jean devint son ami et réussit même à le conduire à l’église demander pardon à Dieu pour sa paresse.

Jean cherchait par tous les moyens à participer à sa propre pension. Il réussit à gagner quelques sous dans l'atelier d'un menuisier qu'il connaissait. Il apprit à se servir du rabot, du ciseau à bois et de la râpe.

« J'étais depuis deux mois dans la classe de quatrième quand un petit incident fit parler de moi. Le professeur de latin expliquait la vie d'Agésilas, écrite par Cornélius Nepos. Ce jour-là, j'avais oublié mon livre de textes et, pour que le maître ne s'en aperçoive pas, j'avais ouvert ma grammaire devant moi. Mes voisins s'en aperçurent. L'un d'entre eux commença à pousser son voisin du coude, un autre se mit à rire.

« Que se passe-t-il ? demanda le professeur Cima. En voyant que la plupart me regardaient, il m'ordonna de répéter ses explications en lisant le texte en latin de Cornelius Nepos. Je me mis debout en tenant ma grammaire en main et je réussis à répéter de mémoire le texte latin et les explications. Mes camarades, spontanément, m'applaudirent.

Le professeur devint furieux : c'était la première fois, criait-il, qu'il ne réussissait pas à maintenir la discipline. Il m'envoya une taloche que je réussis à éviter. Puis, posant la main sur ma grammaire, se fit raconter par ceux qui m'entouraient, la cause "de ce désordre".

"Bosco n'a pas le Cornélius Nepos. Il a seulement sa grammaire. Et il a quand même tout lu et expliqué comme s'il avait eu le Cornelius en main."

Le professeur regarda le livre sur lequel il avait posé la main et me demanda de continuer "la lecture" de deux phrases de Cornelius. Il conclut :

"Je vous pardonne à cause de votre bonne mémoire. Vous avez de la chance. Essayez de bien vous en servir". »

Sa mémoire prodigieuse, Jean l'avait déjà prouvée à Don Calosso. Mais ici, à Chieri, commencèrent à se produire des faits étranges. Une nuit, il rêve qu'il fait un devoir en classe de latin. A peine éveillé, il écrit le texte dont il se souvient très bien et le traduit avec l'aide d'un prêtre de ses amis. En classe, le professeur dicte exactement ce devoir et Jean peut donner sa traduction dans un temps record.

Cela arriva une autre fois mais de façon encore plus énigmatique. Jean remet son devoir très rapidement, *trop* rapidement. Le professeur lit, regarde le brouillon et tombe des nues : sur la page chiffonnée se trouvait aussi la partie du devoir qu'il avait voulu donner mais qu'au dernier moment il avait sautée parce qu'il l'avait trouvée trop longue.

« Où as-tu pêché ce devoir ?

— Je l'ai rêvé. »

Un rêve : événement de peu d'importance dans la vie des hommes ; mais, dans la vie de Jean Bosco, « le rêve » a déjà pesé d'un grand poids. Et plus les années passeront, plus cette question aura d'importance dans sa vie. C'est une des choses qui laissent et nous laissent encore perplexes. Celui qui, dans l'enceinte du Valdocco, entendait don Bosco murmurer paisiblement : « J'ai fait un songe », tendait les deux oreilles. En rêve, ce prêtre étonnant lisait les péchés de ses garçons, prévoyait la mort des rois, « devinait » la carrière splendide d'un petit morveux qui jouait aux quilles.

La Société de la joie

« Dans mes quatre premières classes, écrit don Bosco, j'ai dû apprendre à mes dépens à traiter avec mes camarades. »

Il y en avait de mauvais, malgré la sévérité de la vie chrétienne imposée par l'école (chaque élève était obligé de fournir un « reçu » attestant sa confession mensuelle).

« L'un d'entre eux était tellement effronté qu'il me conseilla de voler à ma patronne un objet précieux. »

Au début, Jean prit vraiment ses distances à l'égard de ces pauvres gosses pour ne pas finir comme une souris dans les pattes du chat. Mais, rapidement, l'ascendant de ses succès scolaires lui permit d'avoir avec eux un autre genre de rapports. Pourquoi ne pas en profiter pour leur faire du bien ?

« Les camarades qui voulaient m'entraîner au désordre étaient les plus négligents dans leurs études, en sorte qu'ils commencèrent à recourir à moi pour que je leur donne un coup de main dans leurs devoirs de classe. »

Il les aida ; même avec excès puisqu'il leur passait sous le banc des traductions complètes (à l'examen, il sera pincé au cours d'une de ces manœuvres et ne pourra s'en tirer que grâce à l'amitié d'un professeur qui lui fera recommencer une traduction latine).

« Par ce moyen, je m'assurai la bienveillance et l'amitié des camarades. Ils commencèrent à venir me chercher pendant les récréations pour le devoir à faire, puis pour écouter mes histoires, et finalement, sans raison aucune. »

Ensemble, on était bien. Ils formèrent une espèce de bande. Jean la baptisa : « Société de la joie ». Il lui donna un règlement extrêmement simple :

- 1° aucune action, aucun discours qui puisse faire rougir un chrétien ;
- 2° accomplir ses devoirs scolaires et religieux ;
- 3° être joyeux.

La joie, pour don Bosco, restera une idée fixe. Dominique Savio, son élève préféré, en viendra à dire : « Nous faisons consister la sainteté à être joyeux. Nous cherchons à éviter le péché qui nous vole la joie du cœur. » Pour don Bosco, la joie est la satisfaction profonde qui naît du fait qu'on se sait dans les mains de Dieu, donc dans de bonnes mains. C'est la modeste définition d'un bien précieux : « l'espérance chrétienne ».

« En 1832, parmi mes camarades, j'étais devenu comme le capitaine d'une petite armée. » Ils jouaient aux palets, aux échasses, à sauter, à courir : parties mouvementées et très joyeuses. Quand ils étaient fatigués, Jean faisait des tours de passe-passe sur une petite table installée dans l'herbe.

« D'un petit gobelet, je faisais sortir cent boulettes colorées et d'un petit pot vide des dizaines d'œufs. Je tirais du nez des spectateurs de petites balles, je devinais l'argent qu'ils avaient dans leur poche et je réduisais en poussière des pièces de monnaie de n'importe quel métal en posant seulement le doigt dessus. »

Comme aux Becchi déjà, toute cette joie s'achevait en prière.

« A chaque fête, nous allions à l'église Saint-Antoine où les Jésuites faisaient un merveilleux catéchisme en citant des exemples dont je me souviens encore. »

Quatre défis au saltimbanque

Un dimanche, cependant, il y eut peu d'auditeurs dans l'église Saint-Antoine. Un saltimbanque était arrivé qui, cette après-midi-là, donnait un spectacle de haute acrobatie et défiait à la course et au saut les jeunes les plus agiles de la ville.

Jean vexé d'être planté là par ses amis, va voir. C'est un véritable athlète. Il court et saute avec la force d'une machine et manifeste l'intention de séjourner à Chieri pendant un bon moment.

Jean réunit les meilleurs de ses camarades :

« S'il continue à donner des représentations l'après-midi du dimanche, notre Société risque de se disloquer. Il faudrait que l'un de ceux qui le défient le batte. On poserait des conditions.

— Et qui le battra ?

— On peut trouver quelqu'un. Ce n'est pas le bout du monde. Pour la course, par exemple, je ne me crois pas du tout inférieur à lui. »

Jean a dix-sept ans et se sent vigoureux. Mais il ajoute immédiatement dans ses *Souvenirs* :

« Mais je n'avais pas mesuré les conséquences de mes paroles. Un camarade mal avisé raconta la chose au saltimbanque et me voilà engagé dans une compétition : *un étudiant contre un athlète professionnel.* »

Pour la confrontation on choisit comme terrain l'allée de la porte de Turin. Il s'agit de traverser toute la ville à la course. L'enjeu est 20 lires. Jean ne les a pas mais les amis de la Société se cotisent. « Une foule de gens suivait l'action », se rappelle don Bosco.

Au départ, le saltimbanque prend une dizaine de mètres d'avance. C'est un sprinter tandis que Jean est plutôt un coureur de demi-fond. « Rapidement, je repris du terrain et je le laissai tellement en arrière qu'au milieu de la course il s'arrêta et m'abandonna la victoire. »

L'épreuve est terminée, mais le saltimbanque demande sa revanche. La lui accorder, c'est une question d'honneur. « Je te défie au saut, me dit-il. Mais je veux parier 40 lires. » — « Nous sommes d'accord. » Il choisit l'endroit : il faut sauter par-dessus un ruisseau dont la berge est surélevée par un petit mur. Le saltimbanque s'envole et atterrit les pieds contre le parapet. « On ne pouvait pas aller plus loin, explique don Bosco. Je pouvais perdre mais je ne pouvais pas faire mieux. Je cherchai pourtant une astuce. Je fais le même saut mais, appuyant les mains sur la murette, je le prolongeai par un bond. » En somme, comme un banal « saut à la perche ». Il avait gagné.

Le saltimbanque est fâché, à cause des lires et aussi à cause des gens qui commencent à se moquer de lui. « Je te lance un nouveau défi. Choisis le jeu d'adresse que tu voudras. » — « J'accepte. Je choisis la baguette magique, avec un enjeu monté à 80 lires. Je prends une baguette au bout de laquelle je mets un chapeau et je la place sur la paume de ma main. Je la fais sauter sur la pointe du petit doigt, de l'annulaire, du majeur, de l'index, du pouce ; puis sur le dos de ma main, sur le coude, l'épaule, sur le menton, la bouche, le nez, sur le front. Et, refaisant le même chemin à l'envers, la baguette retourne sur la paume de ma main.

« Cette fois-ci je ne perdrai pas », m'assure-t-il. Il prend la même baguette et avec une adresse merveilleuse la fait se promener jusqu'à ses lèvres. Mais le nez est trop long, la baguette l'effleure et l'homme doit la rattraper pour qu'elle ne tombe pas. »

Cette fois, Jean a pitié du bonhomme qui dans le fond est un brave forain. « Le pauvre voyait son argent s'en aller. Furibond, il vocifère : "J'ai encore 100 lires et je les parie sur une ascension. Celui qui mettra les pieds le plus près possible de la cime de cet arbre (il indique un orme de

l'allée) aura gagné". Nous acceptons, et d'une certaine manière nous serions contents qu'il gagne car nous ne voulons pas le ruiner.

Il commence le premier. Il grimpe et pose les pieds si haut qu'une longueur de main en plus ferait plier l'arbre et qu'il dégringolerait. Tout le monde convient qu'il est impossible d'aller plus haut. C'est mon tour. Je monte à peu près exactement au même endroit que celui où il était arrivé, mais je saisis l'arbre et je fais un rétablissement, le corps à la verticale, les pieds à un mètre plus haut que les siens.

En bas, les applaudissements éclatent. Mes amis s'embrasent, sautent de joie. Le malheureux par contre était triste à pleurer. Nous lui avons alors rendu son argent à condition qu'il nous paie un repas à l'auberge du Muretto¹. »

Don Bosco note sur le cahier des *Souvenirs* le nombre de lires que coûta le repas collectif — 25 — et le nombre de lires que l'homme put remettre dans sa poche : 215. Il écrit aussi les paroles que l'athlète dit aux garçons, après avoir promis d'évacuer la place : « En me rendant cet argent, vous me sauvez de la ruine. Je vous remercie. Je me souviendrai de vous avec plaisir mais jamais plus je ne parlerai avec des étudiants. »

Pour la première fois : Turin

De ce défi, la Société de la joie sortit affermie et fière. Pendant les vacances, les compagnons partaient vers les collines de Superga : champignons, chansons, paysages et même une pointe rapide jusqu'à Turin pour admirer le « Cheval de marbre » sur l'escalier du palais Royal. Presque trente kilomètres à pied aller et retour. Ils revenaient avec une faim de loup et les merveilles de la capitale à décrire aux camarades moins courageux.

C'est au cours de ces randonnées que Jean Bosco voit pour la première fois Turin. La ville s'agrandit. L'augmentation de la population est impressionnante : un tiers de plus en dix ans. Le prix des maisons et le coût des locations grimpent d'une façon vertigineuse. Le manque d'hôpitaux, d'abris pour les anciens, de foyers et d'écoles pour les enfants se fait sentir de plus en plus dramatiquement.

Charles-Albert se propose d'envisager concrètement l'enseignement populaire, mais son Premier ministre Solaro della Margarita (catholique étroitement conservateur) n'est pas du

1. L'auberge du Petit Mur (N.d.T.).

même avis : ou bien l'instruction est confiée aux prêtres ou bien elle devient dangereuse.

Au printemps, pendant lequel Jean Bosco et ses amis parcourent les collines de Turin, le chanoine Cottolengo s'installe à la périphérie de la ville avec trente-cinq malades auxquels l'entrée de tous les hôpitaux a été refusée. Nous sommes le 27 avril 1832. Dans la zone du Valdocco, le chanoine a loué une mesure qui servait de bistrot et il y arrive avec un âne, une carriole et deux sœurs. Il accroche une pancarte sur la porte : « Petite maison de la divine Providence. » Cela deviendra le miracle de Turin. Il parviendra à hospitaliser dix mille malades incurables, repoussés de tout le monde.

En juin, Jean Bosco entend pour la première fois le nom de Vincent Gioberti. C'est un jeune prêtre de Turin, professeur de philosophie à l'Université. Il a été arrêté parce qu'il appartient à une cellule secrète antimonarchiste. On le condamne à l'exil et il est conduit sous bonne garde à la frontière française. Dans dix ans, il publiera à Bruxelles un livre renommé : *La primauté des Italiens* ; dix-huit ans plus tard il deviendra Premier ministre de Charles-Albert.

Au palais Royal où les amis de la joie viennent toucher le Cheval de marbre, le roi distille les premières réformes, avec une lenteur extrême, au milieu des craintes et des scrupules. La première réforme est signée par lui en cette année 1832 : la torture, ce reste inhumain des âges barbares, est abolie.

La saison de l'amitié

A l'automne de 1832, Jean Bosco commence la classe de « troisième de grammaire ». Au cours des deux années suivantes, il termine régulièrement dans les classes appelées « humanités » (1833-1834) et « rhétorique » (1834-1835).

Il continue à se montrer excellent élève, à la mémoire extraordinaire et passionné de livres. « A cette époque, raconte-t-il avec une pointe de regret, je ne faisais pas de différence entre lire et étudier. Je pouvais facilement répéter le contenu d'un livre que j'avais lu. L'attention pendant le cours me suffisait pour retenir l'essentiel. De plus, ayant été habitué par ma mère à dormir très peu, je pouvais consacrer les deux tiers de la nuit à lire des livres, à la petite flamme de ma loupote. Un libraire juif, appelé Élie, me prêtait les classiques italiens, un sou par volume. J'en lisais pratiquement un par jour. »

Jean a dix-huit ans, l'âge des amitiés profondes. Tout en restant le « chef d'une petite armée », il s'entoure d'un cercle restreint d'amis intimes.

Il connut le premier à l'occasion d'une échauffourée en classe. A cette époque déjà, tous les professeurs n'étaient pas ponctuels et les premières minutes de bien des cours se transformaient en chahut. Le jeu de saute-mouton avait beaucoup de succès :

« Ceux qui aimaient le moins les études, remarque don Bosco avec ironie, étaient les champions les plus célèbres. » Un garçon arrivé depuis peu de temps — il paraissait avoir quinze ans — prenait tranquillement place à son banc et ouvrait son livre pendant tout ce charivari.

« Un jour, un effronté va vers lui et le prend par le bras :
 « Viens jouer avec nous, toi aussi.

— Je ne sais pas.

— Tu vas apprendre. Ne m'oblige pas à te décider à coups de pied.

— Si tu veux me frapper, vas-y ; mais je ne bouge pas. »

Le malotru lui envoie deux gifles magistrales qui résonnent dans toute la classe. En voyant ça, je sens bouillir le sang dans mes veines. J'attends que l'offensé se venge comme il

se doit, d'autant plus qu'il est le plus fort des deux. Au contraire, rien. Le visage empourpré et meurtri, il dit à l'autre :

“Tu es content ? Alors, laisse-moi tranquille. Je te pardonne.”

Jean reste foudroyé. Ça, c'est un acte « héroïque ». Il demande le nom du garçon : Louis Comollo. « A partir de ce moment-là, je l'eus toujours comme ami intime, et je peux dire que c'est grâce à lui que j'ai commencé à savoir vivre en chrétien. »

Il découvre sous son apparente fragilité une grande richesse spirituelle et, instinctivement, devint son protecteur contre les élèves grossiers et violents.

La massue humaine

Un jour, le professeur étant en retard, comme de coutume, le chahut habituel se déchaîne. « Certains garçons voulaient frapper Comollo et un autre brave camarade, Antoine Candelo. J'ordonne en criant qu'on les laisse tranquilles, mais on ne m'écoute pas. Les insultes commencent à voler. Alors :

“Celui qui dira encore des grossièretés aura affaire à moi.”

Les plus grands et mal embouchés font le mur devant moi pendant que deux claques retentissantes s'abattent sur le visage de Comollo. Hors de moi mais ne pouvant saisir ni bâton ni chaise, j'empoigne un de ces gamins par les épaules et m'en servant comme d'une massue je cogne dans le tas comme un sourd.

Quatre tombent par terre et les autres s'enfuient en hurlant.

A ce moment, le professeur entre et, voyant tourbillonner bras et jambes dans un tohu-bohu de l'autre monde, il commence à vociférer et à distribuer des gifles à droite et à gauche.

L'orage un peu calmé, il se fait raconter de quelle manière le désordre s'est déclenché et, comme s'il n'y croyait pas, nous demande de reprendre la scène. J'éclate de rire, les autres rient aussi et le professeur en oublie de nous punir.

“Mon cher, me dit Comollo dès qu'il put me parler seul à seul, ta force me fait peur. Dieu ne te l'a pas donnée pour massacrer tes compagnons. Il veut que nous pardonnions et que nous fassions du bien à ceux qui nous font du mal”. »

Jean écoute et, à la suite de Comollo, va se confesser. Le verset de l'Évangile : « A celui qui te frappe une joue, tends l'autre » n'est pas un ordre qu'il apprendra facilement. Il se

l'imposera à force de volonté, mais il ne correspondra jamais à son caractère. Il devra se répéter bien souvent les paroles du songe : « Ce n'est pas avec des coups que tu te feras des amis, mais avec la charité. »

Une « vague » d'espions

Au cours des mois de l'été 1833, Chieri vit arriver à l'improviste des escadrons de soldats. La garde aux portes de la ville fut renforcée. Des rondes armées parcouraient nuit et jour les rues de la ville. Les rassemblements furent interdits.

Une « vague » d'espions avait annoncé que les mazziniens allaient provoquer une révolte à Turin et dans les autres cités du Piémont. L'année précédente étaient arrivées les premières nouvelles de la « Giovane Italia » (la Jeune Italie), fondée par Mazzini : on avait découvert des exemplaires du journal de ce « parti » dans une malle à double fond arrivée de Marseille à Gênes. Le plan consistait à faire éclater des incendies à différents endroits de Turin, à susciter des insurrections populaires, à assassiner la famille royale et à proclamer la république. (On apprendra par la suite que Mazzini lui-même avait remis à Gallenga le poignard qui devait tuer Charles-Albert.)

La fuite des nouvelles et la mobilisation rapide des forces armées aboutirent à l'arrestation des conjurés. Douze condamnés à mort furent exécutés. Un an plus tard, en Savoie, les mazziniens renouvelèrent leur tentative insurrectionnelle, avec l'aide du général Ramorino et de Garibaldi.

La censure, au cours de ces mois, en vint à des excès ridicules : un stock de bérets fut séquestré parce que, parmi les coloris, se trouvaient du rouge et du bleu, les couleurs du drapeau de la Révolution française...

A la fin de l'année scolaire 1832-1833, le fils de Lucia Matta a terminé ses études. Jean est à la recherche d'une nouvelle pension.

Un ami de la famille, Jean Pianta, qui a ouvert un café à Chieri lui offre un emploi de barman. Il devra nettoyer les locaux chaque matin avant de se rendre à ses cours et passer ses soirées au comptoir et dans la salle de billard. En échange, M. Pianta lui offre une soupe deux fois par jour et le logement.

Jean accepte car il ne trouve rien de mieux. Journées de travail pénible, soirées de veille jusqu'à une heure tardive, près du billard, à marquer les points sur une ardoise.

En 1888 (donc, plus de cinquante années après), M. Pianta rappelait encore : « Il était impossible de trouver un meilleur

garçon que Jean Bosco. Tous les matins il allait servir la messe à l'église Saint-Antoine. A la maison, j'avais ma vieille mère malade ; la charité qu'il savait lui manifester était admirable. »

Le traitement que ce vilain bonhomme imposait à son jeune domestique de dix-huit ans était beaucoup moins admirable. Jean devait préparer café et chocolat, pâtisseries et glaces, mais il ne lui donnait que de la soupe. C'était toujours maman Marguerite qui apportait des Becchi le pain et le complément de nourriture. Le logement qu'il lui fournissait n'était qu'un « trou exigü au-dessus d'un four où cuisaient les petits gâteaux et auquel on accédait par un étroit escalier. Pour un peu qu'il se fût allongé sur sa couchette, ses pieds seraient sortis non seulement du bout de la pailleasse mais de l'entrée même du local ».

Jacques Lévi, dit Jonas

Dans l'école fréquentée par Jean étudiaient aussi des enfants juifs. Selon les lois de Charles-Félix, les juifs dans les villes devaient habiter un quartier séparé de celui des chrétiens : le ghetto. Ils étaient « tolérés », c'est-à-dire considérés comme des citoyens de deuxième catégorie. Les enfants, chaque semaine, subissaient une pénible vexation : leur foi leur interdisait tout travail le samedi, jour du sabbat, tout, même leurs devoirs de classe ; ils devaient choisir : agir contre leur conscience ou se résigner aux mauvaises notes et aux moqueries des camarades.

Jean les aidait souvent, rédigeant le devoir du samedi à leur place. Il devint l'ami de l'un d'entre eux : Jacques Lévi, que ses camarades surnommaient « Jonas ». Tous les deux avaient un point commun : ils n'avaient plus de père.

Don Bosco rappelait cette amitié en termes exaltés, inhabituels pour lui : « Il était très beau, chantait d'une voix parmi les meilleures, rare. Il jouait très bien au billard. Je lui vouais une vive affection et j'étais son plus grand ami. Il venait passer chez moi tous ses moments libres. Nous passions notre temps à chanter, à jouer du piano, à lire et à bavarder. »

Cette amitié ardente, lumineuse, prouve que le cœur de Jean n'était ni sec, ni timoré.

On ne sait quel « désordre avec rixe qui pouvait avoir des conséquences graves » provoqua une crise chez le jeune Juif. Jean, non par prosélytisme mais par affection, proposa à son ami ce qu'il possédait de meilleur : sa foi. Il lui prêta son catéchisme. « Dans l'espace de quelques mois, il apprit les vérités essentielles de la foi. Il en était très content et

chaque jour il s'améliorait dans son langage et sa conduite. »

Le drame familial (inévitable) éclate lorsque la maman juive découvre le catéchisme chrétien dans la chambre de son fils. Elle a l'impression de le perdre lui aussi, après avoir perdu son mari. Elle abreuve Jean d'injures et lui déclare avec amertume : « Vous me l'avez perverti. »

Jean répond de son mieux mais n'aboutit à rien. Menacé par ses parents, par le rabbin, « Jonas » est obligé de s'éloigner pendant quelque temps de sa famille. Puis, petit à petit, le calme revient. Le 10 août, dans la cathédrale de Chieri, le jeune juif est baptisé. Le document officiel, conservé dans les archives, atteste : « Moi, Sébastien Schioppo, théologien et chanoine, avec l'autorisation du révérendissime et illustrissime Archevêque de Turin, j'ai baptisé solennellement le jeune juif Jacques Lévi, de dix-huit ans, et lui ai donné le nom de Louis... »

« Jonas » resta toujours un ami fidèle de don Bosco. Encore en 1880, il allait lui rendre visite au Valdocco et ils évoquaient ensemble les « beaux jours » passés.

Les pommes de Blanchard

La soupe de M. Pianta ne suffisait certainement pas à calmer l'appétit robuste des dix-huit ans de Jean Bosco. Au cours de ces années, il souffrit souvent de la faim. Un de ses jeunes amis, Joseph Blanchard, s'en rendait compte fréquemment et allait chez sa mère (marchande de fruits) pour se remplir les poches de pommes et de châtaignes. La brave femme voyait mais feignait de ne pas voir. Plus d'une fois, à table, pour la même raison Joseph vidait le compotier. Un jour, son frère Léandre s'écrie :

« Tu ne vois jamais rien, toi maman, Joseph te rafle des fruits par kilos et tu ne t'en aperçois même pas.

— Je m'en aperçois très bien, répond la dame, mais je sais où il les porte. Ce Jean est un bon garçon et la faim est une chose pénible à son âge. »

Malgré la faim, Jean réussit toujours à trouver l'argent pour emprunter des livres au libraire Élie. Il continue à lire la nuit. M. Pianta le remarque, il en a témoigné : « Il passait souvent la nuit entière à étudier. Le matin je le trouvais apprenant encore sous la lampe allumée. » (Qui sait ce qui l'impressionnait le plus : la volonté du garçon ou la quantité d'huile consommée par la lampe ?) Don Bosco se souvenait aussi de ces nuits : « Il est arrivé plusieurs fois que le moment du réveil arrivait alors que je tenais toujours entre mes mains le livre commencé la veille au soir. » Mais il con-

tinue : « Cela ruinait ma santé sérieusement. C'est pourquoi je conseillerai toujours de faire ce qu'on peut et rien de plus. J'ai découvert à mes dépens que la nuit est faite pour dormir. »

Jean Bosco n'est pas un phénomène. C'est un adolescent plein de bonne volonté et d'impatience. La patience et le sens des limites (comme cela arrive à tout le monde), la vie les lui apprendra.

Vingt ans

Mars 1834. Au moment où il va terminer l'année des « humanités », Jean Bosco présente aux Franciscains une demande pour être reçu dans leur ordre.

Un camarade d'école, Eugène Nicco, lui apporte la réponse :

« Tu es attendu à Turin, au couvent de Sainte-Marie-des-Anges. »

Il s'y rend à pied. Dans le registre des admissions au couvent, on lit : « Le jeune Jean Bosco, de Castelnuovo, est admis à l'unanimité, ayant toutes les qualités requises, 18 avril 1834. »

Aussitôt, Jean prépare les documents pour entrer au couvent de la Paix à Chieri.

Pourquoi a-t-il pris cette décision ?

Jean a dix-neuf ans. Il se rend compte que c'est le moment de se décider pour la vie. Il s'est fatigué et il a souffert parce qu'il veut devenir prêtre. Mais pendant ces derniers mois il a dû regarder en face certains problèmes dramatiques.

Les comptes avec la pauvreté

D'abord la pauvreté. Il n'est plus d'accord pour peser de tout son poids sur les épaules de sa mère. Il en fait la confiance à cette époque à Evasio Savio, un ami de Castelnuovo : « Comment ma mère pourrait-elle m'aider encore à poursuivre mes études ? » Il a parlé de ce problème avec quelques pères franciscains et, comme ils le connaissent bien, ils lui ont immédiatement proposé : « Viens chez nous. » Il ne sera même pas question de la somme que les novices sont invités à verser à l'entrée. On fera une exception pour Jean Bosco.

Mais il y a d'autres problèmes. Nous lisons dans ses *Souvenirs* : « En y réfléchissant, je pensais : Si je deviens prêtre séculier, ma vocation court un sérieux danger de naufrage. » Il ne s'agit pas d'un scrupule, d'une peur futile. Dans ces années-là, écrit Pietro Stella, « parmi les choses que l'on

craignait par-dessus tout, se trouvait le professionnalisme du clergé : embrasser la "carrière" ecclésiastique non pas dans un esprit religieux sincère mais pour des raisons humaines, pour s'assurer un avenir. On pressentait le grand malheur qu'aurait été pour le sacerdoce l'indigence intérieure, la superficialité du sens religieux ».

L'abondance excessive de jeunes qui prenaient la voie du sacerdoce était une preuve de ce danger : 250 séminaristes en 1834 (Turin, Chieri, Bra), jusqu'à 358 internes et 207 externes en 1840 (Turin, Chieri, Bra et Giaveno). Don Bosco lui-même se souvient que des vingt-quatre condisciples de sa dernière année de collège, vingt s'inscrivirent aux cours du séminaire.

A cette affluence incroyable correspondaient des abandons nombreux et douloureux. La solution du séminaire était considérée par beaucoup, dès le départ, comme un « raccourci » vers un poste dans l'enseignement ou la fonction publique.

Pour guérir cette plaie, les évêques essayaient de réduire de plus en plus le nombre de séminaristes « externes », qui fréquentaient le séminaire pour les cours et les offices liturgiques et introduisaient inévitablement parmi les internes le goût des habitudes mondaines.

La paysanne au châle noir

Dans les derniers jours d'avril 1834, Jean se présente à son curé, à Castelnuovo, pour lui demander les pièces nécessaires à son entrée au couvent. Don Dassano le regarde perplexe :

« Toi, au couvent ? Mais as-tu vraiment réfléchi ?

— Il me semble que oui. »

Quelques jours plus tard, don Dassano monte à la ferme de Sussambrino. Il parle à maman Marguerite :

« Jean veut se faire moine franciscain. Je n'ai rien contre les moines, mais il me semble que votre fils est plus adapté au travail d'une paroisse. Il sait parler aux gens, intéresser les jeunes, se faire aimer. Alors, pourquoi aller s'enterrer dans un couvent ? Et puis, Marguerite, je veux vous parler franchement. Vous n'êtes pas riche, et vous êtes déjà âgée. Un fils curé de paroisse, quand vous ne pourrez plus travailler, pourra vous donner un coup de main, mais un fils moine sera perdu pour vous. Je suis persuadé que vous devez le détourner de ce projet et je crois vous le dire pour votre bien. »

Maman Marguerite se jette le châle sur les épaules et part à Chieri.

« Le curé est venu me dire que tu veux entrer au couvent. C'est vrai ?

— Oui, maman. J'espère que vous n'avez rien contre ce désir.

— Écoute-moi bien, Jean. Je veux que tu réfléchisses sérieusement et calmement. Quand tu auras pris ta décision, suis ton chemin sans t'occuper de personne. L'essentiel, c'est que tu fasses la volonté du Seigneur. Le curé voudrait que je te fasse changer d'idée parce que plus tard je pourrais avoir besoin de toi. Mais je te le dis : dans ces questions-là il n'est pas question de ta mère. Dieu avant tout. De toi je ne veux rien, je n'attends rien. Je suis née pauvre, j'ai vécu pauvre, je veux mourir pauvre. Et même je te le dis tout de suite : si tu deviens prêtre et que par malheur tu deviennes riche, je ne mettrai plus jamais les pieds chez toi. Rappelle-toi bien ça. »

Cette vieille paysanne avec son châle noir, avait dans la voix un ton assuré, sur le visage un air énergique. Ces paroles, don Bosco ne les a jamais oubliées.

Jean allait prendre une décision lorsque l'imprévu arriva. « Quelques jours avant mon entrée, j'ai fait un rêve des plus étranges. Il me sembla voir une multitude de frères portant des vêtements déchirés. Ils couraient tous dans des directions opposées. L'un d'eux s'approcha et me dit : "Tu cherches la paix, mais tu ne trouveras pas la paix ici. Dieu te prépare une autre place et une autre maison." »

Un rêve, le « rien du tout » habituel. Mais Jean a déjà dû reconnaître que les rêves sont des événements importants pour lui, même s'ils sont parfois gênants. Il va trouver son confesseur : « Je lui racontai tout mais il ne voulut pas entendre parler de rêves ni de moines. Il me répondit : "Dans ces affaires, chacun doit suivre ses inclinations et non pas les conseils des autres. C'est donc à toi d'y réfléchir et de décider". »

Que faire ? Il remet sa décision à plus tard et continue l'école publique. Mais il n'est pas possible de différer indéfiniment. Un jour, il se confie à Louis Comollo et, d'un saint comme son ami, il reçoit un conseil tout à fait classique : faire une neuvaine, écrire une lettre à son oncle, curé de paroisse ; ensuite, obéir aveuglément.

« Le dernier jour de la semaine, rappelle don Bosco, je fis la confession et la communion en sa compagnie, puis j'assistai à une messe et j'en servis une autre à l'autel Notre-Dame-des-Grâces. Revenus à la maison, nous trouvâmes une lettre de don Comollo (oncle de Louis) qui disait : « Tout bien considéré, je conseillerais à ton ami de ne pas entrer au couvent. Qu'il prenne la soutane et qu'il ne craigne pas de

perdre sa vocation. En restant à l'écart du monde et grâce aux pratiques de piété, il surmontera tous les obstacles. »

« Pourquoi ne pas consulter don Cafasso ? »

Prendre la soutane veut dire devenir séminariste. Mais il reste le problème numéro un : l'argent ? A ce moment, entre en scène don Cinzano (qui remplace don Dassano à la paroisse de Castelnuovo). Informé de ses difficultés, il va demander de l'aide à deux personnes aisées du pays. Ensemble, elles se chargent de la pension de la dernière année d'école publique.

Malgré cela, Jean n'est pas complètement satisfait. Son ami Evasio Savio lui suggère :

« Va donc demander conseil à don Cafasso à Turin. Il est jeune, mais c'est le prêtre le plus qualifié qui soit né à Castelnuovo. »

Don Joseph Cafasso n'a que vingt-trois ans, pourtant il est déjà considéré comme un excellent « directeur de conscience ». Beaucoup de personnes, inquiètes ou troublées, vont le voir pour obtenir ses conseils. Il vit à Turin au foyer du clergé et, tout en complétant ses études de perfectionnement théologique, il assiste les malades et les prisonniers.

Jean part et lui expose tous ses embarras. Avec un grand calme et sans hésitation, don Cafasso lui dit :

« Terminez votre année de rhétorique et puis entrez au séminaire. La divine Providence vous fera connaître ce qu'elle veut de vous. En ce qui concerne l'argent soyez tranquille : quelqu'un y pourvoira. »

Au cours de cette rencontre, Jean Bosco a trouvé l'élément qui va mettre de l'équilibre dans sa vie. Son tempérament volcanique le fera vivre parmi les songes, les projets, les inquiétudes, les succès, les déceptions. Près de lui, paisible et réconfortant, don Cafasso restera l'ami discret, le conseiller avisé, le bienfaiteur silencieux.

Le séminaire de Chieri n'a été ouvert qu'en 1829. L'archevêque de Turin, Colombano Chiaveroti, avait voulu pour les futurs prêtres une ambiance recueillie et presque monacale, éloignée du monde bruyant de Turin. Jean Bosco y entre comme interne, c'est-à-dire disposé à en vivre toute l'austérité. Ainsi l'a conseillé don Cafasso, qui obtient du théologien Guala pension gratuite pour la première année.

Jean aurait dû subir à Turin l'examen d'admission au séminaire. Mais la ville est menacée du choléra (qui parvient presque chaque année à troubler la saison chaude). Les voyageurs sont soumis à la quarantaine. A cause de cela, l'exa-

men aura lieu à Chieri par délégation et se terminera avec succès.

Les dernières vacances avant de revêtir la soutane des clercs, Jean les passera à Sussambrino et à Castelnuovo, chez le curé. Il écrit : « Pendant ces vacances j'ai cessé de faire le charlatan et je me suis adonné aux bonnes lectures. J'ai tout de même continué à m'occuper des garçons, les intéressant avec des histoires, des récréations et des chansons. Plusieurs, déjà grands, ne connaissaient pas les vérités de la foi. Je leur enseignai donc le catéchisme et les prières quotidiennes. C'était une sorte de patronage : une cinquantaine de jeunes qui m'aimaient et m'obéissaient comme si j'avais été leur père. »

La marque de fabrique

16 août 1835, Jean Bosco a vingt ans. Il est devenu un homme, volontaire, intelligent, mûr. Il va entrer dans les années décisives de sa formation sacerdotale et porte en lui, comme marque de fabrique, un solide caractère piémontais.

Henri Bosco, un Provençal, lointain parent du saint, a essayé de dessiner, en une belle page, les traits « fortement marqués et originaux » du caractère piémontais. A son exemple, essayons nous aussi.

Le Piémontais n'est ni brillant, ni spirituel. Il ne se presse pas de penser. Il est lent à comprendre, à réfléchir, à répondre ; il lui manque l'élan, le feu, l'exaltation.

Par contre, il est solide et fort. Solidité faite surtout d'endurance. Il sait supporter longtemps et sans se plaindre. Faite de prudence aussi. La vie pénible lui a appris qu'il est sage de réfléchir sans hâte.

Il est né réaliste. Les idées nouvelles ne le séduisent pas : il sait par instinct qu'elles sont sujettes à un taux élevé de mortalité infantile. S'il lui arrive quelque idée brillante, il l'oriente tout de suite vers le terrain pratique. Il vit dans le concret, dans le réel ; là réside sa force.

Le réel est très souvent amer et dur. Le Piémontais lui oppose la patience. Il est patient d'esprit comme il est patient de cœur.

Il aime sans renier. C'est un homme fidèle. La fidélité est le degré le plus élevé de la persévérance. Elle en est l'expression la plus noble et le résultat le plus pur. Elle implique le courage.

Le Piémontais est courageux. Il n'a pas la témérité des têtes chaudes. Il est plus soldat que guerrier, mais il sait combattre. Il se bat bien, sans esprit d'aventure, plus volontiers pour défendre que pour attaquer.

Cette vocation défensive lui vient de l'amour intense qu'il porte à sa terre, à ses biens, à sa famille, même si ses biens sont pauvres, sa terre exigeante et sa famille lourde à soutenir.

Occasionnellement, il émigre mais il ne se déracine jamais de son sol. Il y a au fond de lui une mine inépuisable de patience, d'attachement, de solidité, de bon sens pratique.

Dieu sait à quel point don Bosco posséda les vertus particulières de sa race, l'endurance, l'esprit pratique, le génie du réel, la ténacité, jusqu'à l'entêtement.

Mais, à ce jeune homme qui va entrer au séminaire, Dieu a fait aussi le don d'un cœur qui aime largement, un cœur qui ne se résigne pas devant les jeunes humiliés par l'ignorance, les gens du peuple rongés par la misère, les personnes assoiffées par l'absence de Dieu. Je crois que c'est cela le « charisme » assigné à Jean Bosco, le don spécial qu'il dut faire sien de manière à la fois dramatique et rénovatrice avec les ressources de ses capacités ethniques.

Un cœur entier ignore les demi-mesures, affronte aveuglément les défis de la réalité, transforme la patience humaine en impatience chrétienne. Aux objections alarmantes du « bon sens », il répond par un bond en avant. Les saints ont du bon sens, beaucoup, mais on s'en aperçoit toujours après coup. Cela ressemble à de la folie et c'est de la foi intense en l'homme et en Dieu ; pas une foi passive qui attend tout du ciel, mais une foi qui voit, qui risque, qui déclenche l'attaque.

Don Bosco a été animé de cette foi enracinée dans l'amour dont les raisons sont sans raisons, parce qu'il raisonne autrement que l'intelligence, que le « bon sens » terre à terre ne raisonnent.

Pour ce motif, beaucoup de prêtres, ses contemporains, sincèrement fraternels dans le ministère, formés en même temps que lui au séminaire, ne le comprirent pas toujours.

L'Église résumera tout en plaçant comme premier texte de sa messe les paroles que la Bible dit au sujet d'Abraham (un autre grand de l'humanité qui manqua de bon sens avec éclat) : « Dieu lui a donné une sagesse et une prudence sans limites et un cœur large comme les plages de la mer. »

Le séminaire et les points noirs

Prendre la soutane, à cette époque, c'est franchir un pas important. Le jeune homme se dépouille des habits semblables à ceux que tout le monde porte et revêt une soutane noire qui lui descend des épaules sur les talons¹.

L'acte est public et signifie pour tous : « J'ai l'intention de devenir prêtre et de vivre comme doit vivre un prêtre. » D'autres accessoires complètent la tenue du clerc : le col blanc de toile empesée, la barrette avec trois petites anses et un pompon, le chapeau rond. La couleur uniforme de rigueur est le noir.

« J'ai toujours eu besoin de tout le monde », dira un jour don Bosco. Ce fut le cas pour sa prise d'habit : la soutane, le chapeau, les chaussures, la barrette et même les chaussettes noires lui furent offerts par les gens du pays.

25 octobre 1835. C'est un dimanche. Dans l'église de Castelnuovo sont rassemblés plus de fidèles que d'habitude. Ils sont venus des Becchi, de Morialdo, des bourgs des environs, parce que le curé de la paroisse, avant la grand-messe, donnera la soutane à Jean Bosco, ce brave garçon que tout le monde connaît.

Jean s'avance vers l'autel en portant sur le bras la soutane noire. Les paroles du rite sont solennelles.

« Quand le curé, don Cinzano, me commanda d'enlever mes vêtements civils : “Que le Seigneur te dépouille du vieil homme, de ses habitudes et de ses manières”, je dis dans mon cœur : “Que de vieilles affaires à enlever ! Mon Dieu, mon Dieu, supprimez mes mauvaises habitudes.” Quand il me donna le col, il ajouta : “Que le Seigneur te revête de l'homme nouveau, créé selon le cœur de Dieu, dans la justice, dans la vérité et dans la sainteté”, je poursuivis intérieurement : “Mon Dieu, que je commence vraiment une vie nouvelle, selon votre volonté. Vierge Marie, soyez mon secours”. »

1. En italien, soutane se dit *talare*. Cela vient de talon (en latin : *talus*).

Sept résolutions qui bouleversent l'existence

Après la messe, surprise : don Cinzano invite Jean à l'accompagner au bourg de Bardello dont c'est la fête patronale.

« J'y allai pour ne pas lui déplaire mais à contrecœur. Ce n'était pas une chose agréable pour moi. J'avais l'air d'une marionnette remise à neuf. Je m'étais préparé pendant des semaines à cette journée et je me trouvais à un banquet au milieu de gens rassemblés pour rire, bavarder, manger, boire et s'amuser. Qu'est-ce que cela pouvait avoir de commun avec celui qui, quelques heures plus tôt, avait pris le vêtement de la sainteté pour se donner entièrement au Seigneur ?

En retournant à la maison, le curé me demanda pourquoi j'étais resté tout pensif. Je lui répondis très franchement que la cérémonie du matin contrastait avec ce qui était arrivé ensuite. Avoir vu des prêtres faire les farceurs au milieu de convives à moitié souls, m'avait dégoûté. « Si je savais que je dois devenir un prêtre comme ceux-là, je préférerais déposer tout de suite ce costume ». »

Le curé admit que son jeune abbé avait raison. Il s'en tira avec deux pauvres lieux communs : « Le monde est fait comme ça ; il faut le prendre tel qu'il est » et « il faut voir le mal pour l'éviter ensuite ».

Au cours des quatre journées qui le séparaient de l'entrée au séminaire, Jean se recueillit dans le silence et la méditation. Il écrivit sept résolutions qui manifestaient un « bouleversement » dans son style de vie. Les voici :

1. Je n'irai pas voir les bals, les théâtres, les spectacles publics.
2. Je ne ferai plus le prestidigitateur, le saltimbanque et je n'irai plus à la chasse.
3. Je serai tempérant dans le manger, le boire et le repos.
4. Je lirai des ouvrages religieux.
5. Je combattrai pensées, conversations, paroles, lectures contraires à la chasteté.
6. Je ferai chaque jour un peu de méditation et de lecture spirituelle.
7. Je raconterai chaque jour des faits et des pensées susceptibles de faire du bien.

« Je suis allé devant un tableau de la bienheureuse Vierge Marie et j'ai promis formellement d'observer ces résolutions quel que soit le sacrifice que cela m'imposerait. »

Il n'y parviendra pas toujours, parce qu'il est lui aussi de chair et de nerfs comme nous ; mais le « coup de barre », il l'a donné.

Le 30 octobre, Jean doit se trouver au séminaire. La veille au soir, à Sussambrino, il arrange dans une petite valise le trousseau que maman Marguerite lui a préparé. « Ma mère, écrit-il, avait les yeux fixés sur moi comme si elle avait voulu me dire quelque chose. Soudain elle m'appelle à l'écart et me dit :

“Jean, tu as revêtu le vêtement du prêtre. J'éprouve toute la joie qu'une mère peut éprouver. Cependant, rappelle-toi que ce n'est pas l'habit qui te rend honorable, mais la vertu. Si un jour tu avais des doutes sur ta vocation, pour l'amour de Dieu, ne déshonore pas cet habit ; dépose-le tout de suite. Je préfère que mon fils soit un paysan pauvre plutôt qu'un prêtre négligent à l'égard de ses devoirs. Quand tu es né, je t'ai consacré à la Madone. Quand tu as commencé tes études, je t'ai recommandé de bien aimer cette Mère qui est la nôtre. Maintenant, je te recommande, Jean, de lui appartenir totalement.”

Quand elle eut achevé ces paroles, ma mère était émue. Je pleurais. Je lui répondis : “Mère, je vous remercie pour tout ce que vous avez fait pour moi. Je n'oublierai jamais ce que vous venez de me dire.”

De bonne heure, le lendemain matin, je me rendis à Chieri et le soir du même jour j'entrai au séminaire. »

En haut d'un mur blanc, un cadran solaire lui adressa le premier salut du séminaire. Sous le cadran on lisait : *Afflictis lentae, celeres gaudentibus horae* (« Pour les affligés les heures n'avancent pas, elles passent vite pour ceux qui sont heureux. ») C'était un bon conseil pour un jeune homme qui allait passer six années successives entre ces murs.

A la chapelle, les abbés étant parfaitement alignés sur les bancs, l'orgue attaqua les notes majestueuses du *Veni Creator*. L'année commença par trois jours de silence rigoureux consacrés aux exercices spirituels.

Un horaire de fer

A la page 90 de ses *Souvenirs*², don Bosco écrit : « Les journées du séminaire se ressemblent à peu près toutes. » C'est une façon très claire de nous dire que la difficulté la plus pénible à supporter pendant les premiers mois fut la monotonie. L'horaire des journées est précis, à la minute près. Il est détaillé sur un panneau placé dans un angle, à proximité d'une cloche : une enfilade d'heures, de demi-heures, de quarts d'heures. A chaque changement, le

2. G. Bosco, *Memorie dell'oratorio di S. Francesco di Sales*, édité par don Ceria, Torino, 1946. Il existe une traduction française (voir bibliographie).

« réglementaire » va vers la cloche et sonne. A cette sonnerie, la communauté sort, entre, peut parler, se plonge dans le silence, étudie, prie. La première chose que l'on apprend quand on passe cette porte, c'est que la cloche est la voix de Dieu.

Une journée, vécue de cette manière est stimulante, elle peut même réussir à plaire. Mais il faut essayer de recommencer une telle journée pendant huit mois d'affilée pour saisir ce qu'est la monotonie.

Les tranches horaires qui divisaient la journée au séminaire de Chieri avaient été rigoureusement fixées par Charles-Félix pour toutes les écoles du royaume. Les princes eux-mêmes y étaient soumis.

Nous pouvons nous en faire une idée en parcourant l'horaire que devait suivre, au palais Royal de Turin, le prince héritier Victor-Emmanuel ; il avait quinze ans en 1835 :

« Réveil à 5 heures, messe à 7, cours de 9 à 12, repas ; de 14 à 19 heures et demie : devoirs scolaires, dîner ; à 21 heures : prières et coucher. Le matin du dimanche, deux messes : une "basse", avant le petit déjeuner, dans la chapelle du palais ; la "grande", à la cathédrale, après le petit déjeuner. »

Au séminaire, à la différence du palais Royal, la messe quotidienne est accompagnée de la méditation et de cinq dizaines du rosaire (le chapelet). A table, on ne parle pas, on écoute la lecture de *l'Histoire de l'Église*, de Bercastel, lue recto tono à tour de rôle du haut d'une chaire.

La nourriture est extrêmement simple. « On mange pour vivre, on ne vit pas pour manger » est une des maximes les plus répétées.

Le moment de la récréation relâche la tension de ces jeunes gens. Don Bosco rappelle ses parties de cartes passionnées : « Je n'étais pas un joueur habile et pourtant je gagnais presque toujours. A la fin du jeu, j'avais les mains pleines de monnaie ; mais, à voir mes camarades tristes de l'avoir perdue, je devenais encore plus triste qu'eux. De plus, à force de me fixer l'esprit sur les cartes, j'avais la tête occupée par le roi de cœur et le valet de pique pendant le travail et la prière. Pour ces raisons, au milieu de la deuxième année de philosophie, je pris la décision d'en finir. »

Il décida de s'arrêter d'un seul coup à l'occasion d'un gain important. Le séminariste qui, opiniâtrement, avait continué à lui demander sa revanche était pauvre lui aussi et, à la fin, plumé comme un poulet, il allait se mettre à pleurer.

Jean éprouva une véritable honte, restitua tout ce qu'il avait gagné et mit un point final aux parties de cartes.

Avec ses confrères salésiens, il fut sévère sur la question des cartes. « On perd des heures, disait-il, et nous, notre temps, c'est aux garçons que nous devons le consacrer. Quand je n'aurai plus rien à faire, alors je jouerai aux cartes. »

Les points sombres du séminaire

A mesure que les jours passent Jean découvre des points sombres dans la vie du séminaire. Le premier le choquait déjà à Castelnuovo : les supérieurs gardent leurs distances. Pour entretenir le respect et la dignité, ils se montrent rarement : « On allait voir le recteur et les autres supérieurs en revenant de vacances et quand on y parlait. Personne n'allait leur parler si ce n'est à l'occasion d'une réprimande. Si un supérieur passait au milieu des séminaristes, c'était un sauve-qui-peut général. Combien de fois ai-je désiré parler avec eux, leur demander conseil... »

« Jean ne demandait pas une condescendance formelle, commente Pietro Stella, il exigeait plus : la *bienveillance*, c'est-à-dire une correspondance à l'affection qu'il éprouvait pour eux. Le caractère de don Bosco s'exprime bien dans ce désir d'établir une atmosphère de "cordialité", de convivialité et de sympathie. » Pour instaurer ce courant de convivialité, don Bosco considère comme indispensable la "présence physique" des éducateurs parmi les jeunes. Il en est tellement persuadé qu'il en fera un élément essentiel de son système éducatif.

Le second point noir, il le voit en certains condisciples. Il y a « beaucoup de séminaristes d'une vertu exemplaire » mais il en existe « d'autres qui sont dangereux » ; ils tiennent des « conversations extrêmement répréhensibles » et introduisent au séminaire des « livres irréguliers et libertins ».

Jean éprouve encore de l'amertume à propos de l'interdiction de la Communion fréquente : « Nous pouvions recevoir la sainte Communion seulement le dimanche et à l'occasion des fêtes particulières. » Pour se nourrir de l'Eucharistie pendant la semaine, « il fallait commettre une désobéissance ».

Le matin, pendant que la longue file des séminaristes se dirige vers le réfectoire pour le petit déjeuner, certains tournent à l'angle du couloir qui mène à l'église Saint-Philippe et reçoivent la Communion, « payant » leur escapade en jeûnant jusqu'au repas de midi. « C'est de cette manière que j'ai pu recevoir plus souvent la sainte Communion. Avec raison, je peux l'appeler l'aliment le plus efficace de ma vocation. »

La bouffée d'oxygène du jeudi

Pour Jean, une journée brise la monotonie des horaires : le jeudi. L'après-midi de ce jour-là, ses compagnons s'en souviennent, le portier sonne invariablement la cloche d'appel et crie en patois :

« Bosch'd Castelneuv ! »

Les autres séminaristes qui cherchent la moindre occasion de s'amuser un peu lui font écho en reprenant comme autant de crieurs publics, en piémontais, en italien et en français :

« Bosch'd Castelneuv ! Bosco di Castelnuovo ! Bois de Châteauneuf ! »

Jean rit de la plaisanterie habituelle et aussi parce qu'il sait qui le demande : les compagnons de la Société de la joie qui veulent le revoir, lui donner des nouvelles ; les amis avec lesquels il a fait son collège et les enfants qu'il a amusés avec ses jeux et ses histoires et qui veulent l'écouter encore. « Cela faisait beaucoup de jeunes, rappelle un compagnon de dortoir, qui l'entouraient joyeusement. Il bavardait gaiement avec eux, parlant avec tout le monde. » Après le vacarme, les plaisanteries, les éclats de rire, une pause à la chapelle aux pieds de la Madone.

Le jeudi est sa bouffée d'oxygène, la poursuite presque clandestine de son « idée fixe » : le patronage qu'il appelle « l'oratoire ».

A ses amis intimes, Jean parle même souvent de cet oratoire qui naîtrait à la périphérie d'une grande ville, avec des cours, des bâtiments, des foules d'enfants : « Je n'invente rien, disait-il tranquillement, je le vois souvent en rêve la nuit. »

« Don Bosio, curé de Levone Canavese, condisciple de don Bosco au séminaire de Chieri (c'est le biographe de don Bosco, don Lemoyne, qui raconte)... venu pour la première fois à l'oratoire en 1890, arrivé au milieu de la cour, entouré des membres du Chapitre supérieur des Salésiens, tournant ses regards autour de lui et examinant les différents édifices, s'exclama : "De tout ce que je vois ici, rien ne me semble nouveau. Don Bosco, au séminaire, m'avait déjà tout décrit, comme s'il avait vu de ses propres yeux ce dont il parlait et comme je le vois maintenant, avec une étonnante exactitude". »

Les rêves et la pauvreté : l'étrange addition de ces deux termes accompagnera chaque saison de la vie de don Bosco. Les songes pour élargir l'espérance aux dimensions d'un avenir magnifique, la pauvreté pour mettre des bâtons dans les roues du présent.

A l'examen semestriel (à cette « belle époque » avaient lieu

trois examens par an : trimestriel, semestriel, final), un prix de soixante liras est offert au séminariste de chaque cours qui a les meilleures notes pour la conduite et l'étude. Jean s'accoude sur ses manuels et arrive à l'obtenir. Il recommandera son exploit chaque année : la moitié de sa pension, de toute façon, est assurée.

Et il se donne beaucoup de mal. « Qui avait besoin de se faire raser la barbe, ajuster la barrette, coudre ou raccommoder un vêtement, me trouvait toujours prêt. »

Parmi les garçons riches

Le choléra revient de nouveau au cours de la saison chaude de 1836. De nouveau, Turin a peur. Les Jésuites anticipent le départ de leurs pensionnaires du collège de Carmine vers le château de Montaldo, villégiature magnifique. Ils cherchent, pour le dortoir, un surveillant de confiance qui soit aussi répétiteur de grec. Don Cafasso envoie l'abbé Bosco : « Tu pourras te faire un peu d'argent. »

Du 1^{er} juillet au 17 octobre, Jean vit pour la première fois parmi les jeunes de familles riches, au contact des vertus et des vices des « fils à papa ». Il avoue avoir senti « combien il est difficile d'obtenir parmi eux cet ascendant qu'un prêtre doit avoir pour leur faire du bien ». Il est convaincu que Dieu l'appelle seulement parmi les enfants pauvres. Ce sera une de ses convictions fondamentales : de même qu'il n'est pas appelé à éduquer des filles, il n'est pas non plus appelé à éduquer les enfants des riches. Presque trente années plus tard, le 5 avril 1864, à don Ruffino qui lui parlera d'un collège pour les jeunes nobles, il répondra avec une certaine rudesse :

« Ça non, jamais ! Ce serait notre ruine. Cela le fut déjà pour d'autres ordres religieux : ils avaient comme premier objectif l'éducation de la jeunesse pauvre et ils l'ont abandonnée pour servir les nobles. »

Le charme de Louis Comollo

Octobre 1836. Au moment où Jean Bosco abandonne le château de Montaldo pour passer quelques jours dans le vignoble de Sussambrino, Louis Comollo prend la soutane. A la fin du mois, il entre lui aussi, avec son ami Jean, au séminaire de Chieri. La paire d'amis se reconstitue : une amitié inaltérable.

Louis a deux ans de moins que Jean mais il redevient immédiatement l'aiguillon spirituel qui le stimule. « Il était rare qu'il ne vînt pas interrompre ma récréation. Il me pre-

naît par un pan du vêtement et, me demandant de venir avec lui, me conduisait à la chapelle. »

Là, Comollo se sentait chez lui ; ses naïves effusions n'étaient jamais finies : visite au Saint-Sacrement, prières pour les agonisants, récitation du rosaire, office de la Sainte Vierge, dizaine de chapelet pour les âmes du purgatoire...

Jean, comme beaucoup de chrétiens qui travaillent et peinent pour le Royaume de Dieu, éprouvait un attrait puissant, presque de la nostalgie, à l'égard de cette piété de ferveur exclusive, de ce candide abandon à Dieu. Il reconnaissait de l'exagération dans la manière de se comporter de son ami et le lui disait avec beaucoup de délicatesse. « Je n'ai pas même essayé de l'imiter dans sa pénitence. Il jeûnait scrupuleusement pendant tout le carême, il jeûnait le samedi, parfois au pain et à l'eau... Il lui arrivait de laisser nourriture et vin et de se contenter de pain trempé dans l'eau, prétextant que c'était meilleur pour sa santé. »

Nous pouvons le dire clairement et sans détours : c'était une course volontaire à l'épuisement et à la mort. Un bon directeur spirituel ne l'aurait pas laissé courir de cette manière à la catastrophe. Lorsque Dominique Savio (vingt ans plus tard) essaiera de s'engager sur la même voie, don Bosco l'arrêtera avec énergie. Mais Jean, à cette époque, ne peut pas être ce prudent directeur de conscience qu'il deviendra plus tard. Et l'ascèse désincarnée de Comollo, sa fuite en Dieu par une sorte de mépris de toute valeur terrestre, le remplissent d'admiration. Elle restera vivace, cette fascination qu'exerça sur lui le « petit saint » Louis Comollo et cette sainteté qui se consume rapidement en s'élevant vers le ciel. Mais sa route vers Dieu sera toujours différente ; ce sera celle d'une sainteté plus incarnée, solide, élaborée au contact direct de la réalité, de l'attachement et des exigences pressantes des jeunes, problèmes concrets et obsédants qui clarifient et simplifient toute théorie ascétique.

Un séminariste égaré

Jean-François Giacomelli, d'Avigliana, entra au séminaire au début de décembre. Il a laissé un précieux témoignage dans lequel il semble avoir photographié le séminariste Bosco de seconde année de philosophie. En voici le résumé :

« Entré au séminaire un mois après les autres, je ne connaissais personne et, dans les premiers jours, j'étais égaré, désemparé par la solitude. La première fois que je pris place dans la salle d'étude, je vis devant moi un séminariste qui me parut plus âgé que les autres. De belle allure, avec ses cheveux bouclés, il était pâle et maigre et paraissait souf-

frant. C'était don Jean Bosco. Il vint à ma rencontre la première fois où il me vit seul après le repas et me tint compagnie pendant toute la récréation. Il me témoigna beaucoup d'amabilité. Entre autres, je me rappelle qu'ayant une barrette trop haute, les condisciples se moquaient de moi. En un tournemain, Jean l'ajusta à ma taille.

Cette année-là, deux séminaristes s'appelaient Bosco. Pour qu'on puisse les distinguer, le premier (qui devint ensuite supérieur d'une société religieuse féminine à Turin : les Rosines) déclara en piémontais : *Mi sun Bosch'd pucciu* (« Je suis Bosco de néflier ». Le bois de néflier est extrêmement dur, inflexible.) Par contre, Jean dit : *Mi sun Bosch'd sales* (« Je suis Bosco de saule ». Le bois de saule est tendre et flexible). Ce n'était pas un bigot ; il était au contraire très porté à la colère : l'énergique et continuelle violence qu'il déployait pour se maîtriser était visible, évidente. Il aimait intensément les jeunes et son bonheur consistait à se trouver au milieu d'eux. »

Profession : prêtre

24 juin 1837, fête de saint Jean-Baptiste. Pour Jean Bosco c'est le jour de sa fête patronale et le commencement des quatre mois de longues vacances estivales.

Il prend la blanche route qui conduit de Chieri à Castelnuevo, puis le sentier qui monte à Sussambrino. Douze kilomètres : une belle promenade. La ferme de son frère l'accueille avec la bienvenue des « cocoricos » des coqs et le sourire timide d'une splendide petite nièce.

Joseph a fondé son foyer depuis des années. Il a épousé en 1833 (elle avait vingt ans à peine) Maria Calosso, une fille de Castelnuevo.

Leur première fillette, Marguerite, a vécu seulement trois mois. Au printemps de 1835 est née Philomène, un bébé tranquille qui regarde émerveillée l'oncle Jean qui travaille avec le rabot, le tour à bois, la forge ; qui coupe et coud des vêtements et lui fabrique une magnifique poupée de chiffons.

Avec la faucille à faucher le grain

Sur les ceps les fragiles grappes vertes commencent à prendre forme et dans les champs déjà les épis blondissent. Quand il arrête de travailler dans son modeste atelier, Jean empoigne la faucille et entre dans la longue file des moissonneurs. La sueur lui perle sur le front, sous le large chapeau de paille.

Il éprouve une joie intense à travailler à l'air libre après huit mois de semi-prison sur les bancs de l'école.

Un jour, entre les rangs de vigne, il voit un lièvre filer comme une flèche. Instinctivement, il court à la maison, détache de son clou le fusil de Joseph. Il lui semble que la poursuite ne prendra qu'une minute, mais la bête détale à toute vitesse. Têtu, il ne veut pas la lâcher.

« De champ en champ, de vigne en vigne, je finis par franchir des vallées et grimper sur les collines. Des heures y passèrent. En fin de compte, l'animal fut à portée de fusil et je fis mouche d'un seul coup. La pauvre bête tomba et cela

m'attrista beaucoup de la voir mourir. Personne ne m'avait suivi et tout le monde me félicita pour mon bel exploit. Mais je m'examinai : j'étais en manches de chemise, sans soutane, avec un chapeau de paille, au bout d'une course de cinq kilomètres, fusil en main. J'en fus extrêmement humilié. »

Revenu à la maison, il relut sur son carnet les résolutions prises en revêtant la soutane. Il vit au numéro deux : « Je ne ferai plus le prestidigitateur, le saltimbanque, je n'irai pas à la chasse. » Il murmura : « Seigneur, pardonnez-moi. »

Il se remit pendant ses loisirs au service des jeunes : « Beaucoup d'entre eux allaient avoir seize ou dix-sept ans et ils ne savaient rien de la foi. J'éprouvai un grand plaisir à leur faire le catéchisme. J'apprenais à ces garçons à lire et à écrire ; à tous, quel que fût leur âge. Les cours étaient gratuits mais je mettais des conditions : assiduité, attention et confession mensuelle. »

Les « schémas mentaux »

3 novembre 1837. Au séminaire, Jean commence *la théologie*. C'est la « science qui étudie Dieu » et cela constitue l'étude de base pour les aspirants au sacerdoce. A cette époque, elle durait cinq années et comprenait comme matières principales : *le dogme* (étude des vérités chrétiennes), *la morale* (les lois que le chrétien doit observer), *l'Écriture sainte* (la parole de Dieu), *l'histoire de l'Église* (depuis les origines du christianisme jusqu'à l'époque moderne).

L'étude de la théologie a une grande importance dans la vie de chaque prêtre. Pendant ces années de jeunesse et de grande disponibilité, on met en place ce qui constitue la mentalité : structure des idées et mobiles de leur appréciation. Tout au long de sa vie, le prêtre affinera cette mentalité, l'infléchira éventuellement sous l'influence d'événements nouveaux, mais il la changera difficilement. Sa manière de voir, de juger les choses prend racine dans la « plate-forme idéologique » que la théologie lui a donnée. C'est par là qu'il est devenu « prêtre de profession ».

Pour Jean Bosco les années de théologie furent aussi très importantes. Tout en étant aidé par des dons extraordinaires, il fut fils de son temps, et spécialement *de l'Église de son temps*.

Il est très important pour comprendre don Bosco de connaître les « schémas idéologiques » que les études, les livres, la direction spirituelle aussi et la prédication placèrent à la base de sa mentalité. Pietro Stella, dans le premier volume de *Don Bosco dans l'histoire de la religiosité catholique* con-

sacre vingt pages (59-78) à ce problème. Les limites de notre travail ne nous permettent de citer que quelques explications très éclairantes :

« *La théologie dogmatique* d'alors plaçait toute chose sous la lumière du compte à rendre à la justice divine, dans l'attente de la vie ou de la mort éternelle. Elle donnait l'habitude de tout considérer en fonction de l'éternité, uniquement dans une perspective de récompense ou de châtiement.

« *La théologie morale* centrait tout sur le rapport entre les lois divines et la liberté individuelle ; elle enseignait à juger les actes selon leur responsable conformité avec le commandement de Dieu.

« *La prédication* aux séminaristes contribuait à favoriser l'angoisse qui pouvait germer dans les âmes extrêmement sensibles. Elle argumentait sur les sérieuses et rigoureuses obligations qu'imposait le sacerdoce, sur les dangers très grands que soulevait le ministère sacré (périls venant du monde, des femmes, de désordres éventuels de tous genres), sur le rendement de comptes précis que le divin maître exigerait de ses ministres. »

Notons au passage que, formé par ce genre de prédication, Jean Bosco peut avoir lui-même, à l'occasion, exagéré dans le sens de l'introspection et de formes rigoristes d'éducation morale. Ce sont de brèves expériences que beaucoup de séminaristes d'autrefois (séminaires clos et aseptisés) ont traversées.

Estimer son époque

Nous croyons assez important pour comprendre don Bosco, de souligner les caractères essentiels de la « mentalité historique » qu'il a assimilés au cours de ces années : comment il fut acheminé à observer, à tenir compte de « l'époque » dans laquelle il vivait, époque suffisamment importante pour être désignée dans les livres d'histoire par le nom de « Risorgimento » (Renaissance). C'est seulement en saisissant cette « mentalité historique » qu'on peut savoir comment don Bosco réfléchissait à l'avenir de l'Église et du monde.

On commençait par considérer comme une « faillite » les expériences de la Révolution française et de l'Empire napoléonien. « La plus terrible des révolutions... », « l'iniquité prévaut aussi parmi nous », « le filet de l'oiseleur a été déchiré et nous avons été libérés », la restauration des trônes est « l'œuvre de Dieu », ces phrases abondent dans les lettres pastorales et les sermons de l'époque.

La faillite est évidente quand on est passé de la proclamation des grands principes (liberté, égalité) à la terreur de la révolution et à la dictature napoléonienne. En conséquence le principe des philosophes du siècle des Lumières (adopté par la Révolution française) : « La raison est l'unique voie vers la vérité et le bien », conduit à des conséquences désastreuses.

En revanche, est revalorisée la « dimension religieuse » qu'on ne peut réduire aux limites de la raison humaine. Est revalorisée aussi l'autorité du roi, bornée seulement par l'observation des lois divines : avec sa sagesse éclairée, le souverain doit contenir les forces révolutionnaires toujours aux aguets qui entraînent au désordre et à la violence.

Cette revalorisation était ambiguë. Elle peut conduire à un christianisme autoritaire, à une alliance entre le trône et l'autel, incapables de reconnaître que « liberté, égalité, fraternité » sont des valeurs chrétiennes. Ces ambiguïtés sont celles du « conservatisme catholique » qui a dominé presque jusqu'en 1848.

Sous le manteau, même dans les milieux ecclésiastiques, circulent d'autres idées, telles que celle du « libéralisme catholique ». On reconnaît la valeur des grands principes de la Révolution. On condamne la violence jacobine et la dictature napoléonienne. On souhaite un système de pouvoirs équilibrés : un roi qui tienne la bride aux révolutionnaires, mais aussi une Constitution qui garantisse liberté et égalité. Liberté et égalité toutefois désirées pour tous, sauf pour le « bas peuple ».

Les libéraux comme les conservateurs manifestent de l'appréhension à l'égard de « l'égalité démocratique » : comme l'a prouvé la Terreur, elle se transforme inévitablement en tyrannie d'un petit groupe qui prétend gouverner « au nom du peuple » et provoque le chaos.

Parmi les libéraux les plus illustres de ce temps-là, on compte Antoine Rosmini et Alexandre Manzoni.

Jean Bosco adopte la mentalité historique du « conservatisme catholique ». Il était de tendance conservatrice (encore que l'urgence des situations concrètes l'amènera à passer outre et, le cas échéant, à prendre le contre-pied de certaines façons de faire des conservateurs). Il ne pouvait en être autrement : en 1832, dans l'encyclique *Mirari vos*, le pape Grégoire XVI avait déclaré que les « libertés modernes » n'étaient pas acceptables pour les catholiques. Reconnaître par exemple la liberté de conscience, disait le Pape, c'était mettre sur le même plan la vérité et l'erreur. Le texte de l'encyclique était dans les mains des séminaristes qui devaient le considérer comme un objet d'étude et de réflexion.

Où sont Cavour, Mazzini, Garibaldi ?

Pendant que Jean Bosco, à Chieri, assimile ces idées, à Turin Charles-Albert est le champion du conservatisme catholique. L'alliance trône-autel est florissante. Le clergé tient une place dominante dans l'Université : un représentant de l'archevêque assiste à tous les examens. En 1834, dans la cours de l'Arsenal, le roi a inauguré le monument à Pietro Micca, cet homme du peuple qui s'est sacrifié pour sauver sa cité. Dans le discours, hélas ! on n'exalte pas les vertus du peuple, mais le sujet simple, ignorant, obéissant, prêt à se sacrifier pour son roi.

En cette année 1837, les protagonistes du Risorgimento sont encore dispersés. (Le Risorgimento donnera une grande secousse à l'Italie et brassera toutes les cartes, y compris les idées « conservatrices » et les « libérales ».)

Jean Mastai-Ferreti, qui montera en 1846 sur le siège pontifical sous le nom de Pie IX est évêque d'Imola. Il a seulement quarante-cinq ans. Il est considéré comme un « évêque émancipé » parce qu'il déplore les excès de la police papale et qu'il est l'ami du comte Pasolini, le libéral le plus en vue de sa ville.

Camille Cavour, vingt-sept ans, dirige le domaine agricole de Leri. En bottes et chapeau de paille, il marche inlassablement du matin au soir à travers champs, pâtures et rizières. Il était sous-lieutenant dans la garnison de Gênes en 1831. A la nouvelle des mouvements révolutionnaires, il a crié : « Vive la République ! » On l'a expédié dans la Vallée d'Aoste et il a quitté l'armée. Son père, gouverneur de la cité de Turin et, à ce titre, chef de la police, l'a relégué à la campagne. Entre une vendange et une récolte de riz, il a visité l'Europe, admiré les Parlements de Paris et de Londres. Il a aussi rencontré les exilés politiques italiens et a dit à leur sujet : « C'est une bande de fous, idiots et fanatiques, dont je ferais volontiers du fumier pour mes betteraves. »

Mazzini, trente-deux ans, a été récemment chassé de Suisse d'où il dirigeait ses intrigues révolutionnaires. Il s'est installé dans une maison de la banlieue de Londres. Il écrit dans les journaux pour gagner sa vie. Il a laissé pousser sa barbe et tourne, solitaire et vêtu de noir, à travers les rues embrumées de la ville.

Garibaldi s'est enfui en Amérique après l'échec du soulèvement mazzinien en Savoie et il a débarqué au Brésil. Il a trente ans et fait le corsaire dans les mers du Sud, au service du « gouvernement révolutionnaire » du Rio Grande. Bientôt il habillera sa « légion italienne » de la légendaire chemise

rouge en achetant à bas prix à Montevideo un stock de tabliers destinés aux *saladeros*, les bouchers argentins.

Victor-Emmanuel, dix-sept ans, vit au palais Royal de Turin comme dans une caserne austère. Il doit accompagner son père aux fêtes et aux bals de l'aristocratie et rester debout à côté de lui pendant des heures. Les seuls instants qui le comblent de joie, il les passe aux écuries. Il parle un dialecte franc et rude avec les valets d'écuries, monte à cheval avec audace et fanfaronnade. C'est un passionné d'action et d'air libre.

Tout près ou dans le lointain, l'histoire des hommes progresse. Les petits événements et les grands se succèdent, propulsant l'évolution humaine.

En 1836, Morse a réalisé le télégraphe électrique et l'alphabet de communication avec des traits et des points. Peu de temps après se répandra dans le monde entier un utile rectangle de papier : le télégramme, réservé tout d'abord aux gouvernants et aux grands journaux, mis ensuite à la disposition de tous.

En 1837, pendant une épidémie de choléra est mort à Torre del Greco Jacques Leopardi. Il n'avait que trente-neuf ans. En Angleterre, la reine Victoria est montée sur le trône : elle commence ce très long règne qui verra l'Angleterre première nation coloniale du monde.

En 1838, meurt le marquis Tancredi de Barolo, ancien maire de Turin. Sa veuve décide de consacrer ses richesses à l'aide aux femmes malheureuses. C'est ainsi que naît, à la périphérie de Turin, non loin du Cottolengo, l'œuvre d'assistance aux prisonnières et aux femmes perdues.

En 1839, le roi Ferdinand II fait construire la première voie de chemin de fer italienne, Naples-Granatello, et Jacques Daguerre construit le premier appareil photographique. A ce modeste inventeur don Bosco aussi devra quelque chose : il sera un des premiers saints dont on pourra conserver l'image exacte, grâce à des dizaines de photographies.

*Il est devenu
« don Bosco »*

Vacances 1838. Le « théologien » Jean Bosco est invité à prêcher pour la première fois à Alfiano, pour la fête de Notre-Dame-du-Rosaire. Il raconte : « Le curé de la paroisse, don Joseph Pelato, était un homme instruit et d'une grande piété. Je le priai de me dire ce qu'il pensait de ma prédication. Il me répondit :

— « Très belle, ordonnée. Vous ferez un bon prédicateur.

— Les gens ont-ils compris ?

— Pas beaucoup. Mon frère prêtre, moi-même et quelques autres nous avons compris.

— Pourtant, c'était simple.

— Cela vous semblait simple à vous mais, pour le peuple, c'était très élevé. Dissserter sur un tissu de faits de l'histoire de l'Église et de l'histoire sainte, c'est excellent mais les gens ne comprennent pas.

— Alors que faire ?

— Il faut abandonner le style de la littérature classique, parler en dialecte local, ou alors si vous préférez, éventuellement en langue italienne, mais de façon populaire, populaire, populaire. Au lieu de faire des démonstrations, citez des exemples, faites des comparaisons simples et pratiques. Rappelez-vous que les gens écoutent peu et qu'il faut leur expliquer les vérités de la foi de la manière la plus facile possible. »

Don Bosco a écrit que ce conseil fut un des plus précieux qu'il reçut pendant sa vie. Il lui servit dans les sermons, dans les catéchismes et pour écrire des livres.

Un pacte étrange avec l'au-delà

Novembre 1838. Jean commence sa deuxième année de théologie qui sera entièrement dominée par un événement tragique et une commotion bouleversante.

Pendant le dernier mois de vacances, Louis Comollo lui a déjà tenu d'étranges propos. En regardant les vignes du haut d'une colline il a murmuré :

« L'année prochaine, j'espère boire du vin meilleur.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Il n'a d'abord pas voulu répondre, puis :

« Depuis quelque temps, j'éprouve un désir tellement vif d'aller au ciel, qu'il me paraît impossible de vivre encore longtemps sur la terre. »

Au cours des premiers mois de l'année scolaire, un autre détail non moins bizarre vient s'ajouter à cela. Jean et Louis ont lu ensemble un passage de la biographie d'un saint et Jean a commenté :

« Ce serait beau si le premier qui mourait de nous deux, venait donner à l'autre des nouvelles de l'au-delà. »

Louis est frappé par la suggestion. Il dit avec conviction :

« Alors, faisons un pacte. Le premier qui meurt viendra, si Dieu le permet, dire à l'autre s'il est en paradis. D'accord ? »

Ils se serrent la main.

Le matin du 25 mars 1839, pendant qu'ils se rendent à la chapelle, Louis arrête Jean dans le couloir et d'un air grave lui dit :

« Pour moi, c'est fini. Je me sens mal, je sens que je vais mourir. »

Jean essaie de prendre la chose en plaisantant.

« Avoue plutôt que tu vas très bien. Hier, nous avons fait ensemble une promenade d'une heure. Ne t'accroche pas à cette impression. »

Malheureusement, c'est vraiment sérieux. Pendant qu'ils sont à l'église, Louis s'évanouit et doit être transporté à l'infirmerie. La température est déjà élevée et inquiétante.

Le 31 mars, c'est Pâques. On porte l'Eucharistie en viatique à Louis. Il n'a plus de forces. Pendant un instant où Jean est près de lui, il lui saisit la main et murmure :

« Voici le moment où nous devons nous quitter, mon cher Jean. Nous pensions devenir prêtres ensemble, nous rendre service, nous conseiller mutuellement. Ce n'est pas la volonté de Dieu. Promets-moi de prier pour moi. »

Il mourut à l'aube du 2 avril en étreignant la main de Jean. Il n'avait pas encore vingt-deux ans accomplis.

Et voici le fait extrêmement étrange qui se produisit dans les quarante heures suivantes, comme on le sait par don Bosco lui-même :

« Dans la nuit du 3 au 4 avril, j'étais au lit dans le dortoir avec une vingtaine de séminaristes. Vers les onze heures et demie, un bruit sourd se fait entendre dans le couloir. On aurait dit qu'un gros chariot tiré par plusieurs chevaux s'approchait de la porte. Les séminaristes s'éveillent mais personne ne parle. J'étais pétrifié de terreur. Le bruit se fait plus proche. La porte s'ouvre violemment. Alors, on entend

la voix claire de Comollo dire trois fois : *Bosco, je suis sauvé !* Puis le bruit cesse. Mes compagnons ont sauté du lit, plusieurs se serrent autour du surveillant de dortoir, don Joseph Fiorito, de Rivoli. C'est la première fois que je me souviens d'avoir eu peur ; une telle épouvante que sur le moment, j'aurais préféré mourir. Cette frayeur me rendit si malade qu'elle me conduisit au bord de la tombe. »

Don Lemoine qui vécut près de don Bosco à l'oratoire de 1883 à 1888, affirme : « Don Joseph Fiorito a raconté cette apparition bien des fois aux supérieurs de l'oratoire. »

Du pain de mil et du vin de Barbera

La « grave maladie » à laquelle don Bosco fait allusion fut une sorte d'épuisement dépressif qui se prolongea jusqu'aux premiers mois de l'année scolaire suivante. La nourriture lui soulevait le cœur et il était anéanti par de continuelles insomnies. Après quelques mois, le médecin ordonna le repos complet au lit. Il y resta une trentaine de jours.

Il réussit à se rétablir d'une façon curieuse, presque incroyable. Sa mère, ayant appris qu'il était au lit depuis plusieurs jours, arriva pour le voir avec un gros pain de mil et une bouteille de vieux vin de Barbera. Cette femme du peuple est stupéfiante. On lui a dit que son fils est malade ; pour les paysans, de maladie, il n'y en a qu'une seule : la sous-alimentation. De même, de remède, il n'y en a qu'un : bien manger. Sur les collines, on ignore tout des maladies aux noms difficiles et aux remèdes sophistiqués.

Et Jean joue le jeu. Il ne veut pas que sa mère soit humiliée par le refus de ce qu'elle offre. Il prend une bouchée de pain, boit une gorgée de vin. Et sans s'en apercevoir continue. De verre en verre et de bouchée en bouchée, le pain est mangé et le vin est bu. Ensuite arriva un sommeil profond qui dura « une nuit et deux jours consécutifs ». Quand il se réveilla, il sentit qu'il était guéri.

« Je tremblais à la pensée de m'engager pour toute la vie »

La reprise fut si vigoureuse qu'à la fin de l'année « l'envie me prit d'essayer de gagner une année d'études en travaillant pendant les vacances. A cette époque, on accordait très rarement cette permission. Je me présentai à l'archevêque Franssoni et lui demandai d'étudier pendant l'été les traités de la quatrième année, de façon à terminer la cinquième année de séminaire à la fin de l'année scolaire 1840-1841. La raison

que j'invoquai, c'était mon âge : j'avais déjà vingt-quatre ans accomplis. »

L'archevêque voulut d'abord connaître les résultats des études précédentes et accorda la faveur sollicitée à condition que le 1^{er} novembre Jean passât tous les examens réguliers et reçût l'ordination au sous-diaconat. Le curé de Castelnuovo, don Cinzano, fut désigné comme examinateur. En deux mois de travail acharné, Jean Bosco prépara et passa ses examens.

En ce temps-là, le sous-diaconat constitue un pas décisif dans la vie d'un séminariste. Qui le reçoit *fait le vœu solennel de chasteté pour toute sa vie*. De ce vœu, l'Église ne dispense personne, pour aucun motif.

Celui qui se prépare à recevoir cet ordre est invité à se retirer dans le silence pour dix jours d'exercices spirituels. Au cours de ces journées il fait une confession générale. Il s'agit d'examiner complètement toute sa vie pour savoir soi-même et pour que le confesseur, représentant Dieu, sache si on est en mesure de s'engager *pour toujours*.

A ce sujet, don Bosco écrit : « Je désirais aller de l'avant mais j'avais peur à l'idée de m'engager pour toujours. »

19 septembre 1840. L'évêque invite Jean Bosco à penser une dernière fois à l'importance de l'ordre qu'il va recevoir. S'il est décidé à consacrer sa vie à Dieu pour toujours, qu'il fasse un pas en avant. Jean fait un simple pas sur le pavé de l'église. Par ce geste, il laisse à jamais derrière lui toute carrière profane.

« *Le prêtre ne va pas seul au paradis* »

Novembre 1840. Il commence au séminaire de Chieri sa cinquième et dernière année de théologie.

29 mars 1841. Il reçoit le diaconat. C'est la dernière étape avant le sacerdoce.

26 mai. Le diacre Jean Bosco commence les exercices spirituels qui doivent le préparer à l'ordination sacerdotale. Il est invité par le directeur de la retraite à méditer tout au long de ces jours les paroles du psaume : « Qui montera sur la montagne de Dieu ? Qui pourra habiter dans la maison du Seigneur ? C'est celui qui a les mains et le cœur purs. » En réfléchissant sur son passé, il voit que miraculeusement ses mains, depuis que Marguerite les lui joignait pour la prière, sont restées pures.

Sur un petit carnet, il écrit : « Le prêtre ne va pas seul au ciel, il ne va pas seul en enfer. S'il fait du bien, il ira au ciel avec les âmes qu'il aura sauvées par son bon exemple ; s'il fait du mal, s'il scandalise, il ira à la perte avec les

âmes perdues par son scandale. C'est pourquoi je mettrai tout mon courage à observer les résolutions suivantes. »

A la suite viennent neuf consignes fondamentales pour l'avenir. En grande partie, elles répètent et précisent les intentions de sa prise de soutane. Mais trois d'entre elles expriment un approfondissement caractéristique de ce qui sera « le style sacerdotal » de don Bosco ; les voici :

- Occuper rigoureusement mon temps.
- Supporter, agir, m'humilier en tout et toujours dès qu'il s'agit de sauver les âmes.
- La charité et la douceur de saint François de Sales me guideront en toute chose.

Prêtre pour toujours

5 juin 1841. Dans la chapelle de l'archevêché, Jean Bosco, revêtu de l'aube blanche, se prosterne face contre terre devant l'autel. Les notes austères du chant grégorien descendent de l'orgue. Les prêtres et les séminaristes présents invoquent un par un les grands saints de l'Église : Pierre, Paul, Benoît, Bernard, François, Catherine, Ignace...

Pâle d'émotion et de la fatigue des épuisants derniers jours, Jean se relève et s'agenouille aux pieds de l'archevêque. Louis Fransoni lui pose la main sur la tête et le consacre prêtre pour toujours après avoir invoqué la venue du Saint-Esprit.

Quelques minutes après, unissant sa voix à celle de l'archevêque, Jean Bosco commence sa première concélébration. Il est devenu *don Bosco*.

« Ma première messe, écrira-t-il avec simplicité, je l'ai célébrée dans l'Église Saint-François-d'Assise, assisté de don Joseph Cafasso, mon directeur et insigne bienfaiteur. On m'attendait avec impatience dans mon pays (*c'était la fête de la Sainte-Trinité*), où il n'y avait pas eu de première messe depuis des années. Mais j'ai préféré la célébrer sans bruit à Turin, à l'autel de l'ange gardien. Je veux appeler ce jour-là le plus beau de ma vie. Au moment du rite où l'on évoque le souvenir des défunts, je me suis rappelé mes êtres chers, mes bienfaiteurs, spécialement don Calosso, que j'ai toujours considéré comme un grand et insigne bienfaiteur. Il existe une pieuse croyance selon laquelle le Seigneur accorde toujours la grâce que le nouveau prêtre lui demande en célébrant sa première messe. J'ai ardemment demandé *l'efficacité de la parole*, pour pouvoir faire du bien aux âmes. »

La seconde messe, don Bosco voulut la célébrer à l'autel de la Consolata, dans le grand sanctuaire de la Madone à

Turin. En levant les yeux, il la voit là-haut, la Dame resplendissante comme le soleil qui, dix-sept ans plus tôt, lui a parlé en songe : « Deviens humble, courageux et vigoureux ! » avait-elle dit. Don Bosco a essayé d'y parvenir. Maintenant commence le temps où il « comprendra tout ».

Le jeudi suivant, fête du Corps du Christ (c'était alors une fête obligatoire), don Bosco dit la messe dans son pays.

Les cloches ont sonné et retenti au loin. Toute la population s'est entassée dans l'église. « Ils m'aimaient bien, dit-il, et chacun était heureux comme moi. »

Les tout-petits écarquillent les yeux quand on leur dit que ce prêtre était un petit saltimbanque.

Les grands se rappellent leur compagnon de jeux et d'école.

Les anciens, sur les collines d'alentour, l'ont vu passer tant de fois sur la route, pieds nus et ses livres dans la main.

Ce soir-là, maman Marguerite trouva un moment pour lui parler en tête à tête. Elle lui dit : « Maintenant que tu es prêtre, tu es plus proche de Jésus. Je n'ai pas lu tes livres mais rappelle-toi que commencer à dire la messe, c'est commencer à souffrir. Tu ne t'en rendras pas compte tout de suite, mais peu à peu tu verras que ta mère t'a dit la vérité. A partir de maintenant pense seulement au salut des âmes et ne t'inquiète aucunement à mon sujet. »

Prêtre en rodage

Que va faire à présent don Bosco ?

Il est intelligent, il a envie de travailler, il est pauvre.

On lui offre trois postes. Une famille noble de Gênes le demande comme précepteur de ses enfants. En ce temps-là, beaucoup de familles riches, plutôt que d'envoyer leurs enfants dans les écoles publiques, préféreraient loger dans leur hôtel particulier un maître privé chargé de les instruire et de les éduquer. Presque toujours, ils choisissaient un prêtre qui donnait des garanties de gravité. Les nobles gênois firent savoir à don Bosco que ses honoraires seraient de dix mille liras par an (un traitement excellent).

Les habitants de sa localité le prièrent d'accepter la place vacante de chapelain à Morialdo. Ils l'assurèrent qu'ils doubleraient les appointements habituels.

Le curé de Castelnuovo, don Cinzano, lui proposa de devenir son vicaire auquel il assurerait lui aussi un bon revenu.

Étrange ! Tous parlent d'argent à don Bosco comme si le fait d'être devenu prêtre était « une bonne place », enfin obtenue, à faire fructifier économiquement. Seule, maman Marguerite, une femme qui a dû toujours veiller au centime près pour équilibrer son budget, lui rappelle : « Si tu deviens riche, je ne mettrai plus jamais les pieds dans ta maison. »

Pour en finir, don Bosco se rend à Turin chez don Cafasso.

« Que dois-je faire ?

— N'acceptez rien. Venez ici au Centre ecclésiastique. Vous complétez votre formation sacerdotale. »

Don Cafasso voit loin. Il a compris que la « mission » humaine et spirituelle de don Bosco ne peut se contenter d'une famille ou d'une localité. Par contre, Turin est une ville à sa mesure : quartiers nouveaux, temps nouveaux, problèmes nouveaux. Don Cafasso devra seulement rester attentif à le modérer.

Première découverte : la misère des faubourgs

Le Centre ecclésiastique est un ancien couvent proche de l'église Saint-François-d'Assise. Dans cette maison, le théologien Louis Guala, aidé de don Cafasso, prépare quarante-cinq jeunes prêtres à devenir apôtres « de leur temps et de la société dans laquelle ils devront vivre ».

La préparation dure deux ans (pour don Bosco ce sera exceptionnellement trois ans). La journée se déroule autour de deux conférences : une le matin par don Guala, l'autre le soir par don Cafasso. Dans le courant de la journée, les prêtres sont envoyés en milieu urbain exercer leur ministère : hôpitaux, prisons, œuvres de bienfaisance, beaux immeubles, maisons populaires et mansardes, prédication dans les églises et catéchisme aux enfants, assistance aux malades et aux vieillards.

Les conférences ne sont pas données pour offrir des théories théologiques mais pour situer les expériences quotidiennes que vivent les jeunes prêtres dans le tissu humain de la ville. Aujourd'hui, nous dirions qu'ils sont envoyés faire sur le vif une analyse de la situation sociale et religieuse pour revenir ensuite réfléchir sur leur propre action pastorale. Don Bosco résume tout en cinq mots : « On apprenait à être prêtre. »

Don Cafasso est un prêtre petit, fluet, bossu, mais d'une activité inépuisable : enseignement, prédication, confessions, prisons.

A partir de 1841, don Cafasso est devenu le « directeur spirituel » de don Bosco. Cela veut dire que don Bosco se confesse à lui, sollicite ses conseils avant toute décision importante, lui manifeste ses propres intentions personnelles et s'en tient à son jugement.

Jusqu'à cette date, don Bosco connaissait seulement la pauvreté de la campagne. Il ne sait pas ce qu'est la misère autour des villes. Don Cafasso lui dit : « Allez-y, regardez autour de vous. »

« Dès les premiers dimanches, témoignera Michel Rua, il alla à travers la ville se faire une idée de la condition morale des jeunes. »

Il en reste bouleversé. Les faubourgs sont des zones d'effervescence et de révolte, des ceintures de désolation. Les adolescents vagabondent dans les rues, sans travail, corrompus, prêts au pire.

« Il rencontra un grand nombre de jeunes gens de tous les âges, continue don Rua, qui erraient dans les rues et sur les places, spécialement autour de la ville, jouant, se battant, blasphémant et pire encore. »

Le marché des jeunes bras

Près du marché central de Turin, il découvre un véritable « marché des jeunes bras ». « Le secteur voisin de Porta Palazzo, écrit don Lemoyne, grouillait de marchands ambulants, de vendeurs d'allumettes, de cireurs, de ramoneurs, de garçons d'écurie, de distributeurs de paperasses publicitaires, commis des camelots du marché ; tous de pauvres gosses qui vivotaient à la journée. »

Don Bosco lui-même, dans ses *Souvenirs*, raconte que les premiers groupes de garçons qu'il put approcher étaient « tailleurs de pierres, maçons, stucateurs, paveurs de rues et autres, qui venaient de pays lointains ».

Les enfants des familles indigentes, eux-mêmes sans travail, étaient à la recherche de n'importe quel emploi pourvu qu'il leur donnât au moins de quoi vivre. Ils étaient les premiers « produits » du rassemblement des émigrés de la « ceinture noire » qui depuis cette époque entoura la ville.

On les voyait grimper sur les échafaudages de maçons, chercher une place de garçon de magasin, errer en poussant le cri d'appel des ramoneurs. On les voyait jouer pour de l'argent dans les coins de rues avec le visage dur et décidé de ceux qui sont prêts à tout pour se tailler une bonne place au soleil.

Si on essayait de les approcher, ils s'éloignaient méfiants et méprisants. Ils n'étaient pas des Becchi ; ils ne cherchaient ni les historiettes, ni les tours de passe-passe. Ils étaient les « loups », les bêtes sauvages de son rêve, même si au fond de ces yeux-là on remarquait plus de peur que de férocité.

La révolution industrielle

Ces gosses dans les rues de Turin sont un « résultat dénaturé » de l'événement qui a commencé à bouleverser le monde : la révolution industrielle.

En 1769, à Glasgow en Angleterre, James Watt avait fait breveter l'invention de la « machine à vapeur ». Cet appareil, utilisant l'énergie développée par la chaleur, actionnait leviers et courroies de transmission. Une seule machine de Watt (d'une puissance de 100 ch) développait une force identique à celle de 880 hommes. En l'utilisant, une filature pouvait obtenir le même rendement que 200 000 hommes. Pour s'occuper des métiers à filer qui faisaient tout ce travail, 750 ouvriers suffisaient, ramassés sous quelques hangars.

L'usine et les ouvriers (appelés aussi prolétaires) commencent à exister. Auparavant le peuple se divisait en paysans, commerçants et artisans. Parmi les artisans (travailleurs utili-

sant des outils qui leur appartenaient, dans leurs propres ateliers), on comptait les tisserands qui travaillaient le coton et la laine en se servant de leurs bras.

La production multipliée par les usines fait tomber brusquement le prix des tissus et en développe considérablement le marché. En même temps, on observe une très forte augmentation de l'utilisation du fer (pour la production des machines, des métiers, des chemins de fer) et de l'extraction du charbon de terre (nécessaire à la propulsion des machines à vapeur et à l'élaboration du fer).

La construction sur une vaste échelle des chemins de fer, des bateaux à vapeur et d'autres moyens de transport date aussi de cette époque.

Dans les mêmes années, grâce aux victoires progressives de la médecine et de l'hygiène sur les épidémies les plus meurtrières comme la peste et la variole, la population de l'Europe connaît une croissance impressionnante : elle passe de 180 millions en 1800 à 260 millions en 1850.

La multiplication irrésistible des usines (c'est-à-dire de l'*industrie*) provoque une crise chez les artisans. Une avalanche de gens en quête de travail se ruent de la campagne vers les villes. Les usines acquièrent une physionomie caractéristique : ce sont des centres où un nombre élevé de travailleurs accomplissent le même travail sous la dépendance d'un patron.

En Angleterre surgissent aussi les villes du charbon, les villes du fer, les villes des industries textiles. C'est la *révolution industrielle*. Née en Angleterre, elle passe rapidement en France, Allemagne, Belgique, Amérique.

Selon Carlo M. Cipolla (*Histoire des idées politiques, économiques, sociales*, U.T.E.T., vol. V), c'est un des deux plus grands changements qui se sont produits dans l'histoire de l'homme.

Le premier se perd dans la nuit des temps. Les hommes étaient un « ensemble incohérent de bandes de chasseurs, petits, violents et méchants ». Avec la « révolution néolithique » ils se transforment en cultivateurs de plantes et éleveurs de troupeaux. « Entre le chasseur du paléolithique et l'agriculteur du néolithique, il y a un abîme, la différence est celle qui sépare l'état sauvage de la civilisation. » Ce premier changement radical de l'histoire humaine s'est effectué au cours de milliers d'années, les hommes eurent le temps de s'adapter.

La seconde grande révolution, l'industrielle, « envahit le globe, bouleverse l'existence et renverse les structures de toutes les sociétés humaines existantes en l'espace de sept ou huit générations » (c'est-à-dire cent cinquante à deux cents

ans). L'esprit humain se trouva placé devant des problèmes nouveaux et gigantesques d'une « urgence hallucinante ».

L'immense progrès offert au monde

La révolution industrielle ouvrit les portes d'un monde complètement neuf, de sources d'énergie nouvelles et inconnues : le charbon, le pétrole, la dynamite, l'électricité, l'atome. « La découverte de Watt fut suivie d'une série d'inventions analogues » qui permirent l'exploitation des nouvelles énergies, pour la production mais aussi pour la destruction.

Les résultats industriels furent énormes, incalculables, au point qu'on peut affirmer : le passé, en 1850, n'est plus seulement passé, il est mort.

L'humanité se développe de manière explosive : 750 millions de personnes en 1750, un milliard et deux cent millions en 1850, deux milliards et demi en 1950.

Le bien-être que la révolution industrielle répand n'avait jamais été atteint auparavant. « Dans un pays pré-industriel, la moitié du revenu était absorbé pour la nourriture. Pendant les fréquentes famines, tout le revenu ne suffisait pas pour survivre. Dans un pays industrialisé, la faim a disparu, la nourriture absorbe le quart du revenu. »

Des changements complets et énergiques se produisent dans les habitudes, les idées, les croyances, l'instruction, la famille. D'énormes problèmes sont posés aux nouvelles générations. Rappelons-nous, ne serait-ce que l'augmentation incontrôlée de la population, les armes toujours plus meurtrières, la désagrégation de l'État traditionnel, la pollution, la marginalisation des personnes âgées.

Quels que soient les problèmes posés, avec la révolution industrielle l'humanité « a vaincu dans une large mesure la nature, effacé les distances, brisé beaucoup de ces obstacles matériels qui l'avaient conditionnée pendant des millénaires » (Jacques Martina).

Le prix effroyable que l'homme a payé

Mais l'immense progrès, surtout dans les cent premières années coûta à l'homme un prix effroyable : « Une infime minorité d'hommes richissimes impose un véritable esclavage à une multitude infinie de prolétaires » (*Rerum novarum*).

Dans la nouvelle époque de l'humanité se creuse un énorme « trou noir » : la question ouvrière. Dans les cités industrielles se forme une classe nouvelle, celle des prolétai-

res, qui n'ont pas d'autres richesses que leurs bras et leurs enfants. Les conditions dans lesquelles vivent les prolétaires sont épouvantables.

En 1850 (nous citons d'après des enquêtes de Dolléans et Villermé), la moitié de la population anglaise est désormais entassée dans les centres urbains. Les « habitations » des ouvriers sont généralement des caves, dans chacune desquelles se regroupe toute la famille, sans air, sans lumière, infectes à cause de l'humidité et des égouts. Dans les usines, pas de mesures d'hygiène, aucun statut régulier, sauf celui qu'impose le patron.

Le salaire de famine ne permet absolument pas une alimentation suffisante. Le repas habituel, c'est la soupe d'orties. La dislocation des familles, la progression de l'alcoolisme, de la prostitution, de la criminalité, la diffusion de nouvelles maladies provoquées par certains métiers ou par les conditions dans lesquelles ils sont exercés (tuberculose, silicose...) deviennent des phénomènes de masse.

Dans les usines ne travaillent pas seulement des hommes et des femmes. On y trouve aussi de petits enfants dont la vie devient un cauchemar. La fatigue (ils se tiennent debout tout au long des heures de travail, s'asseoir est interdit), le sommeil provoquent de fréquents accidents du travail. D'ailleurs, la vie de ces petits malheureux est très brève.

« Les enfants sont rassemblés dans les quartiers populaires de Londres, écrit Margareth Laski. Conduits à la gare, ils sont entassés dans les wagons et expédiés dans les filatures du Lancashire pour y travailler. Beaucoup d'entre eux marchent à peine. Le travail dure douze heures et plus par jour. Le travail du tissage se fait à la machine. Et pour s'occuper d'une machine, un homme n'est pas nécessaire ; un enfant suffit. Ils tombent de sommeil et de fatigue dans la solitude des ateliers obscurs. La journée de travail va de l'aube au crépuscule avec un seul repas, à midi. Les maladies déciment les petits ouvriers. »

Vers 1850, le prolétariat français, belge, allemand, se trouve dans des conditions identiques à celles du prolétariat anglais. Une famille de prolétaires peut difficilement survivre. Elle n'a même pas un franc pour payer le médecin, les remèdes, les vêtements. Une statistique révèle qu'à Nantes (France), 66 enfants sur 100 meurent avant l'âge de cinq ans. La durée moyenne de la vie d'un ouvrier, entre 1830 et 1840 est de dix-sept-dix-neuf ans. Ce sont ces années (nous en avons déjà parlé) au cours desquelles les ouvriers de Lyon et de Paris s'insurgent aux cris de : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant ! » et sont dispersés par la canonnade.

Le massacre des Innocents aussi en Italie

En Italie, la révolution industrielle arrive en retard, faute de capitaux et de matières premières. Les premiers établissements textiles deviennent des usines en Lombardie-Vénétie autrichienne (filatures de laine Rossi à Schio en 1817, Marzotto à Valdagno en 1836). L'industrie mécanique commence à Milan en 1846. La croissance industrielle est lente et difficile.

Sur la vie dans les établissements textiles de Lombardie, Rodolphe Morand écrit : « Dans les filatures de soie, grands établissements qui occupent entre 100 et 200 personnes, on emploie une majorité d'enfants. Les travaux auxquels ils sont affectés ont un tel caractère machinal qu'en peu de temps ces pauvres petits deviennent complètement hébétés. Le travail se prolonge pendant treize heures en hiver et pendant quinze ou seize heures en été. Dans les moulins à filer entraînés par de l'eau, il est parfois ininterrompu et les enfants y sont assujettis toute la nuit. Le milieu de travail, humide et malsain, le lever de grand matin, la longue station dans des positions pénibles provoquent fréquemment, comme le médecin de la zone industrielle en témoigne, indurations glandulaires, scrofules, rachitisme et tumeurs froides. Plus de 15 000 enfants, en Lombardie, moururent ainsi à la fleur de l'âge. »

A Turin, en 1841, la révolution industrielle arrive par contrecoup. L'impôt sur le grain et la soie a sensiblement diminué. Les patrons sont obligés d'améliorer leurs cultures pour affronter la chute des prix. En 1839, Charles-Albert a approuvé la construction du chemin de fer Turin-Gênes, il a repris l'examen du projet de « canal à écluses » entre Gênes et le Pô. En 1841, Medail présente son projet du tunnel ferroviaire du Fréjus. L'année suivante s'organise l'Association agraire et le roi met à sa disposition son domaine de Pollenzo pour expérimenter de nouvelles méthodes de cultures.

La ville se développe rapidement. Dans les années 1838-1848, la population passe de 117 000 à 137 000 : une augmentation de 17 pour cent. Le travail d'urbanisation progresse rapidement. Pendant ces dix années, 700 nouvelles maisons sont construites dans lesquelles se pressent 7 000 nouvelles familles. Le rythme du mouvement d'émigration est soutenu. Il atteindra son point culminant en 1849-1850 quand on parlera de 50 000 immigrants, si ce n'est 100 000.

Les familles pauvres, ou les jeunes seuls, arrivent de la vallée du Sesia, des vallées de Lanzo, du Montferrat, de la Lombardie. Sur les chantiers en construction, don Bosco voit « des enfants de huit ou dix ans, loin de leur propre pays,

au service des maçons, passer leurs journées sur des échafaudages dangereux, au soleil, au vent, monter sur de raides échelles, chargés de chaux, de briques, sans autre assistance éducative que de grossières rebuffades et des coups ».

Les familles ouvrières, le soir, « montent aux greniers ». Ce sont les seuls logements dont les loyers sont supportables pour les salaires des ouvriers. Don Bosco monte pour voir ces mansardes et les trouve « basses, étroites, tristes et sales. Elles servent de dortoir, cuisine, et parfois d'ateliers pour des familles entières ».

Faire les comptes

Des bandes de jeunes errent, surtout le dimanche, dans les rues et le long des rives du Pô. Ils regardent les gens « parfums et joyeux » qui passent, indifférents à leur misère.

Don Bosco fait rapidement les comptes. Ces garçons ont besoin d'une école et d'un travail qui leur prépare un avenir plus sûr ; ils ont besoin de pouvoir être des jeunes, c'est-à-dire de satisfaire leur désir de courir et de sauter sur des espaces verts, sans rester à se morfondre sur les trottoirs ; ils ont besoin de rencontrer Dieu pour découvrir et manifester leur dignité.

Il n'est pas le seul ni le premier à avoir tiré des conclusions de ce genre. La nécessité d'aider les masses populaires est ressentie à ce moment-là par Charles-Albert.

Le roi est surtout préoccupé de « l'autre révolution » qui est dans l'air, la révolution politique, qui éclatera brutalement en 1847-1848, et qui, en Italie, sera appelée « Risorgimento » (Renaissance). Il est partagé entre les idées des absolutistes (qu'il a juré à Charles-Félix de défendre jusqu'à la mort) et celles des libéraux qui poussent de plus en plus pour obtenir une Constitution et l'unification de l'Italie.

Tenant à l'œil l'Autriche (ennemie de toute concession aux libéraux), il passe prudemment des positions absolutistes aux courants les plus modérés des libéraux. Il entre en relations avec Massimo d'Azeglio, Cesare Balbo, Giacomo Durando. Ce long cheminement le conduira à devenir le protagoniste du premier Risorgimento.

Mais le roi est également préoccupé des conditions sociales de son royaume ; il soutient toute initiative de bienfaisance et d'instruction populaire.

Les prêtres et les politiciens aussi sont divisés à cette époque, selon leurs tendances favorables ou contraires aux idées libérales. Mais ils se retrouvent côte à côte sur le même champ de la bataille contre la misère matérielle et morale des gens.

Ces années-là, Turin voit surgir un éventail d'écoles populaires pour les ouvriers. Dans l'année scolaire 1840-1841, on compte 10 écoles masculines de secours avec 927 élèves ; 9 écoles féminines avec 519 élèves. En 1845, deux écoles de mécanique et de chimie appliquée seront ouvertes pour les travailleurs. En 1846, écrit Charles-Ignace Giulio, « 700 ouvriers se présentent aux 8 écoles du soir des Frères des Écoles chrétiennes ».

Par contre, c'est sur le problème des jeunes que don Bosco se concentre. Don Cafasso le remarque et décide de le pousser à fond.

« Je m'appelle Barthélémy Garelli »

Les Turinois appellent don Cafasso « le prêtre de la potence ». Il descend dans les prisons consoler les détenus. Si quelqu'un est condamné à mort, il grimpe avec lui sur la charrette et le reconforte jusqu'au lieu du supplice.

Il y a alors quatre prisons à Turin. Elles sont situées dans les tours proches de la Porta Palazzo, rue Saint-Dominique, près de l'église des Saints-Martyrs et dans les souterrains du Sénat.

Au moment de partir pour une de ses visites habituelles, don Cafasso invite don Bosco à l'accompagner.

Les corridors obscurs, les murs sombres et humides, le visage triste et blafard des prisonniers le trouble profondément. Son cœur se soulève et il éprouve une sensation d'étouffement.

Mais ce qui lui cause le plus de peine, c'est la vue des jeunes derrière les barreaux. Il écrit : « Voir un grand nombre de garçons de douze à dix-huit ans, tous en bonne santé, robustes, l'air intelligent ; les voir là, inoccupés, dévorés par la vermine, privés du pain spirituel et matériel, me fit horreur. »

Il y retourne plusieurs fois, avec don Cafasso et aussi tout seul. Il cherche à parler avec eux, pas seulement en « faisant la leçon de catéchisme » (surveillée par les gardiens) mais à tu et à toi. Au début, les réactions furent acerbes. Il dut avaler de lourdes insultes. Mais petit à petit, l'un ou l'autre se montra moins méfiant et le dialogue fut plus amical.

De cette façon, il parvint à connaître leur malheureuse histoire, leur déchéance, la rage qui, petit à petit, les rendait féroces. Le « délit » le plus fréquent était le vol : à cause de la faim, du désir de quelque chose de plus que la nourriture insuffisante et aussi par rancune envers les riches qui exploitaient leur travail et les laissaient dans la misère.

La société n'avait rien su faire pour eux et elle les enfermait là-dedans.

Ils étaient nourris de pain noir et d'eau. Ils devaient obéir par la force aux geôliers qui en avaient peur et les frappaient au moindre prétexte à cause de cela.

On les enfermait dans des cellules collectives où les pires d'entre eux devenaient les maîtres absolus.

« Ce qui m'impressionnait le plus, écrit don Bosco, c'est que beaucoup, quand ils sortaient, étaient décidés à changer de vie, en mieux », ne fût-ce que par peur de la prison. « Mais au bout de peu de temps, ils finissaient là, de nouveau. »

Il cherche à en trouver la raison et conclut : « C'est parce qu'ils sont abandonnés à eux-mêmes. Ils n'ont pas de famille, ou bien les parents les repoussent parce que la prison les a déshonorés pour toujours. »

« Je me disais en moi-même : ces garçons devraient trouver à l'extérieur un ami qui prenne soin d'eux, les assiste, les instruit, les conduise à l'église les jours de fête. Alors, ils ne retourneraient plus en prison. »

Jour après jour, il réussit à se faire quelques amis. Ses « leçons de catéchisme derrière les barreaux » sont écoutées plus volontiers. « A mesure que je leur faisais comprendre la dignité de l'homme, écrit-il, ils éprouvaient de la joie dans le cœur et se décidaient à devenir meilleurs. »

Mais souvent, quand ils reviennent, tout est saccagé. Les visages sont de nouveau hargneux, les voix sarcastiques murmurent des blasphèmes. Don Bosco ne réussit pas toujours à relever les ruines. Un jour, il se met à pleurer ; instant d'incertitude. Quelqu'un demande :

« Pourquoi ce prêtre pleure-t-il ?

— Parce qu'il nous aime. Ma mère aussi pleurerait si elle me voyait là-dedans. »

Les curés attendent

En sortant, don Bosco a pris une décision inébranlable : « A tout prix il faut empêcher que des enfants aussi jeunes finissent en prison. Je veux être le sauveur de cette jeunesse. »

« Je fis part de cette intention à don Cafasso, écrit-il, et sur son conseil je cherchai le moyen de la traduire dans la réalité. »

D'autres prêtres, à Turin, cherchaient des solutions pour les problèmes des jeunes et suivaient des orientations diverses.

Turin a seize paroisses : quatorze dans la ville, deux dans les faubourgs. Les curés de paroisses connaissent le problème des jeunes, mais ils restent à les attendre dans les sacristies et dans les églises pour le catéchisme du soir, du dimanche et du carême. Ils regrettent le « bon temps » où les jeunes émigrés arrivaient porteurs d'une lettre de leur curé de cam-

pagne à son collègue citadin. Ils ne se rendent pas compte que sous la poussée de la croissance urbaine, ces règles de conduite ont sauté, le « bon temps » ne reviendra plus.

Il faut inventer des schémas nouveaux, essayer des formules nouvelles. Les vicaires qui continuent à s'occuper des enterrements et des baptêmes devraient essayer un apostolat volant parmi les boutiques, les usines, les marchés.

A Milan, où la révolution industrielle dure depuis des années, le problème des jeunes à la débandade a déjà été affronté. On peut voir désormais un réseau d'institutions adaptées aux nécessités de l'époque : les « oratoires ». En 1850, l'annuaire diocésain de Milan dresse une liste de quinze oratoires ; certains ont des dizaines d'années d'expérience derrière eux. A Brescia, don Ludovico Pavoni a commencé dès 1809 son oratoire pour les garçons « pauvres, incultes et malfamés ».

A Turin, au contraire, le problème continue à rester un problème. Les curés hésitent. Même en 1846, lorsque les prêtres turinois se furent rendus à Milan pour visiter les œuvres de jeunesse, ils conclurent : « Les curés de paroisses de la ville de Turin, réunis pour leur conférence, se sont penchés sur l'opportunité des oratoires. Les craintes et les espoirs étant pesés et chaque curé ne pouvant assumer la charge d'un oratoire dans sa paroisse, le prêtre Jean Bosco est encouragé à poursuivre (*son oratoire*) jusqu'à ce qu'une autre décision soit prise. »

Pendant que les curés de paroisse hésitent, les jeunes prêtres agissent.

L'expérience de don Cocchi

Le premier est don Cocchi, un prêtre actif venu de la province, de Druent. Il a été ordonné prêtre en 1836, pendant que Jean Bosco terminait sa première année de philosophie au séminaire.

Au Moschino, une localité extrêmement pauvre et perdue de réputation du bourg de Vanchiglia, il fonde en 1841, le premier oratoire de Turin (il avait déjà essayé en 1840) et le met sous la protection de *l'ange gardien*. Il se trouve sur le terrain de la paroisse de l'Annunziata, du côté du Pô.

Don Cocchi est un prêtre sympathique et sensible ; il a des idées brillantes, les intuitions des initiateurs fondateurs, mais pas toujours la persévérance, ni la prévoyance des réalisateurs. Et il a des idées libérales ; il a adopté une attitude frondeuse à l'égard de la ligne politique de son archevêque et du Pape. Cela en fait un « suspect », même si sa charité active secoue l'inertie de beaucoup de ses confrères.

En 1849-1850 il sera parmi les animateurs de la « Société de charité au profit des jeunes pauvres et abandonnés », plus tard du « Collège des jeunes artisans », de l'oratoire San Martino, de la « colonie agricole » de Moncucco, toujours en faveur des jeunes et des classes défavorisées.

D'autres prêtres, en même temps que don Cocchi se lancent dans le travail pastoral parmi les jeunes. Ce sont des prêtres dégagés des obligations paroissiales. Beaucoup ont fréquenté ou fréquentent encore le « Convitto ecclesiastico » (Foyer sacerdotal), fraternisant à cause des expériences vivantes qu'ils tentent ensemble.

Don Cafasso lui-même, rappelle Don Bosco, « déjà depuis des années, en été, faisait chaque dimanche un catéchisme aux garçons maçons dans une petite salle annexe de la sacristie de l'église Saint-François-d'Assise. Le poids de ses occupations lui fit, hélas, interrompre un exercice qui lui était devenu très cher ».

Don Bosco aussi, comme nous l'avons dit, à peine entré au Convitto s'est mis sur les rangs. Il a rencontré défiance et hostilité, mais aussi des garçons qui lui sont attachés. « Je rencontrais une bande de jeunes qui me suivaient dans les rues, sur les places et jusque dans la sacristie de l'église du Convitto. »

Don Cafasso veut lui confier la poursuite de son catéchisme aux petits maçons, mais après l'expérience traumatisante des prisons don Bosco pense à quelque chose de plus consistant.

Il veut, comme il l'a dit à don Cafasso, réaliser un centre où les garçons abandonnés par leur famille trouvent un ami, où ceux d'entre eux qui sortent de prison savent qu'ils auront une aide et un soutien. Un centre qui ne sera pas lié à une paroisse mais à sa personne et qui fonctionnera non seulement le dimanche pour le catéchisme, mais se prolongera pendant toute la semaine par l'amitié, l'assistance, les rencontres sur le lieu de travail.

Un « Je vous salue, Marie » pour commencer

Le début timide de cette réalisation (qui contient déjà toute l'originalité de l'oratoire de don Bosco) eut lieu dans la matinée du 8 décembre 1841. La même année que celle où don Cocchi a fondé à Turin le premier oratoire. Trente-cinq jours après l'arrivée de don Bosco au Convitto.

Lui-même a raconté la scène avec la délicatesse et la simplicité d'un texte classique :

« Le jour de la fête de l'Immaculée Conception de Marie, j'étais en train de revêtir les vêtements liturgiques pour célé-

brer la sainte messe. L'abbé de service à la sacristie, Giuseppe Comotti, voyant un jeune garçon dans un coin, l'invite à venir me servir la messe.

— “Je ne sais pas, répond-il confus.

— Viens, réplique l'autre. Je veux que tu serves la messe.

— Je ne sais pas, répète le garçon, je ne l'ai jamais servie.

— Grosse bête ! dit le sacristain furieux. Si tu ne sais pas servir la messe, pourquoi viens-tu à la sacristie ?” En disant cela, il empoigne le manche d'un plumeau et en donne des coups sur le dos et sur la tête du pauvre gosse qui essayait de s'échapper.

Je donnai de la voix pour protester :

— “Qu'est-ce que vous faites ? Pourquoi le battez-vous ?

— Parce qu'il vient dans la sacristie sans savoir servir la messe.

— Vous avez mal agi.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— C'est un de mes amis. Allez le chercher tout de suite, j'ai besoin de lui parler.”

Le garçon revient, penaud. Il a les cheveux coupés ras, la veste maculée de chaux. C'est un jeune émigré. Probablement, les siens lui ont dit : “Quand tu seras à Turin, va à la messe.” Il est venu mais il n'a pas osé entrer dans l'église parmi les fidèles bien habillés. Il a essayé de passer par la sacristie, comme les hommes et les jeunes gens ont l'habitude de le faire dans beaucoup de villages de la campagne.

Je lui demandai gentiment :

— “Tu as déjà assisté à la messe ?

— Non.

— Viens y assister. Après j'aurai à te parler d'une affaire qui te fera plaisir.”

Il me le promit. La messe célébrée et l'action de grâces achevée, je le conduisis dans une petite cour et je lui demandai en souriant :

— “Comment t'appelles-tu, mon cher ami ?

— Barthélémy Garelli.

— Tu es de quel pays ?

— D'Asti.

— Quel est ton métier ?

— Maçon.

— Il vit, ton papa ?

— Non, il est mort.

— Et ta maman ?

— Elle est morte aussi...

— Quel âge as-tu ?

— Seize.

— Tu sais lire et écrire ?

— Non.

— Sais-tu chanter ?”

Le garçon s’essuie les yeux, me dévisage étonné et répond :

“Non.

— Tu sais siffler ?”

Barthélémy se met à rire. C’est ce que je voulais. Nous commençons à être des amis.

“Tu as fait ta première communion ?

— Pas encore.

— Et tu t’es déjà confessé ?

— Oui, quand j’étais petit.

— Vas-tu au catéchisme ?

— Je n’ose pas, les enfants plus jeunes se moquent de moi...

— Si je te faisais un catéchisme à part, tu y viendrais ?

— Très volontiers.

— Ici même ?

— A condition qu’on ne me batte pas !

— Sois tranquille, maintenant tu es mon ami et personne ne te touchera. Quand veux-tu que nous commençons ?

— Quand vous voudrez.

— Tout de suite ?

— Avec plaisir.” »

Don Bosco s’agenouille et récite un « Je vous salue, Marie ». Quarante-cinq années plus tard, à ses Salésiens, il dira : « Toutes les bénédictions qui nous sont tombées du ciel sont le fruit de ce premier “Je vous salue, Marie”, récité avec ferveur et intention droite. »

Après le « Je vous salue, Marie », don Bosco fait le signe de la croix « avant de commencer », mais s’aperçoit que Barthélémy ne le fait pas, tout au plus un geste qui rappelle vaguement le signe de la croix. Alors, doucement, il lui apprend comment le faire. Et il lui explique en dialecte (ils sont tous les deux du pays d’Asti : des Astesans !) pourquoi on appelle Dieu « Père ». A la fin, il lui dit :

« Je voudrais que tu reviennes dimanche prochain, Barthélémy.

— Avec plaisir.

— Mais ne viens pas tout seul. Amène de tes amis avec toi. »

Barthélémy Garelli, un petit maçon d’Asti, fut le premier ambassadeur de don Bosco parmi les jeunes travailleurs de son quartier. Il leur raconta sa rencontre avec ce prêtre sympathique « qui savait siffler lui aussi », et leur fit part de son invitation.

Quatre jours après, c'était dimanche. Ils entrèrent à neuf dans la sacristie. Ils ne venaient pas « à l'église Saint-François-d'Assise », ils venaient « chercher don Bosco ». L'*oratoire* était né.

*Subito*¹ : un mot comme estampille

Dans le dialogue avec Barthélémy Garelli se trouve le mot *subito*. Cela paraît un mot comme tant d'autres, mais c'est une graine ; si tu la sèmes, elle te donne une plante.

A cette époque (1841), *subito* est le mot d'ordre de tout un groupe de prêtres de Turin. Dans l'indécision de la première révolution industrielle, dans l'impossibilité de trouver tout faits plans et programmes d'action, ces prêtres jettent toute leur énergie dans le *faire* « *subito* » *quelque chose* pour les jeunes pauvres, pour les gens malheureux.

Mais ce *subito* restera d'une façon particulière l'estampille de don Bosco, puis de ses Salésiens, qui se spécialiseront comme hommes de « l'intervention rapide » au milieu des pauvres.

Nous parlerons encore, dans les pages suivantes, de don Bosco et de la question sociale. Mais nous avons à cœur de dire dès à présent comment don Bosco est « poussé à l'action » par l'urgence, par l'impossibilité d'attendre.

Il faut « faire quelque chose tout de suite », *subito*, parce que les garçons pauvres ne peuvent pas se payer le luxe d'attendre les réformes, les plans organisés, les changements de système. Bien sûr, le *subito* ne suffit pas. « Si tu rencontres quelqu'un qui meurt de faim, au lieu de lui donner un poisson, apprends-lui à pêcher » ; c'est très juste. Mais l'envers de cette phrase est vrai aussi. « Si tu rencontres quelqu'un qui meurt de faim, donne-lui un poisson, pour qu'il ait le temps d'apprendre à pêcher. » Le *subito* ne suffit pas, l'intervention immédiate non plus, mais à quoi bon « préparer un avenir différent » si, en attendant, les pauvres meurent de faim.

Don Bosco et ses premiers Salésiens mettront le cap sur le *subito*, sur l'intervention rapide. Ils donneront aux jeunes pauvres le catéchisme, le pain, l'instruction professionnelle, un métier protégé par un bon contrat de travail. Et ils attendront que d'autres catholiques, en concurrence avec les socialistes, les communistes, les anarchistes, préparent des plans pour attaquer et transformer l'État libéral qui, hypocritement, ignore les conflits du travail, c'est-à-dire laisse les forts devenir tout-puissants et les faibles se faire écraser.

1. *Subito* signifie : tout de suite (N.d.T.).

L'oratoire des petits maçons

Dans la chaire de l'église Saint-François-d'Assise, un jeune prêtre prêche de tout son cœur. Près d'un autel latéral, assis sur les marches de la grille du chœur, quelques jeunes maçons se sont assoupis, l'un appuyé sur l'épaule de l'autre.

Don Bosco traverse l'église et touche le premier à l'épaule. Tous se réveillent, embarrassés. Il sourit et demande à mi-voix :

« Pourquoi dormez-vous ? »

— On ne comprend rien, grogne le plus grand.

— De toute façon, ce prêtre ne parle absolument pas pour nous, ajoute son voisin.

— Venez avec moi. »

Sur la pointe des pieds, il les emmène à la sacristie. « C'était Carlo Buzzetti, Giovanni Garibaldi, Germano », racontait avec émotion don Bosco à ses premiers Salésiens.

Petits maçons lombards qui pendant trente-quarante ans seront restés à ses côtés, que tout le monde connaissait au Valdocco. « C'était à ce moment-là de simples garçons, aujourd'hui ce sont des chefs. »

A la sacristie arrivent aussi Barthélémy et ses amis. Le nombre augmente. Don Bosco les aide à prier, leur adresse une petite exhortation bien adaptée, vivante, en forme de dialogue avec des faits et des nouvelles étonnantes. Puis ils prennent place dans les bancs de l'église pour assister à la messe de don Bosco.

Mais la matinée est longue et, après la messe et le petit pain du déjeuner, les garçons ont envie de jouer. Ils commencent à courir dans la cour du Convitto, avec un peu d'inquiétude. Quand un prêtre passe, tout s'arrête.

Mais don Guala et don Cafasso comprennent. Ils accordent aux garçons de don Bosco la permission formelle de jouer tous les dimanches dans « la petite cour annexe ». Pendant trois ans, cette permission ne sera jamais retirée ; et pourtant, les garçons qui étaient une quinzaine quand elle fut accordée, étaient vingt-cinq trois mois après et quatre-vingts l'été suivant. Accepter cela, c'était renoncer tous les dimanches au calme et à la petite sieste de l'après-midi.

Quatre-vingts garçons sous des fenêtres, c'est un concert la première fois ; mais la dixième fois, ils feraient sauter les nerfs de n'importe qui.

Des petites images, mais aussi des petits pains

Don Bosco se rendit compte qu'il ne devait pas tirer trop fort sur la corde, aussi lorsque le temps le permettait, il conduisait les garçons en promenade l'après-midi sur la colline, le long des rivières, aux sanctuaires de la Madone.

Il se proposait, au cours de ce premier hiver, de n'accueillir que les jeunes « les plus en danger et de préférence ceux qui étaient sortis de prison ». Mais au cours de sa vie, don Bosco ne sera jamais capable de renvoyer un garçon qui demande à rester avec lui. En très peu de temps, sa « troupe » est formée d'une majorité « de tailleurs de pierres, maçons, stucateurs, paveurs » qui venaient de régions lointaines et qui, pour diverses raisons, n'avaient pas pu retourner chez eux pour la saison morte.

Don Guala et don Cafasso, qui poussent leurs jeunes prêtres à faire des expériences semblables à celle de don Bosco (don Carpano et don Ponte, de six années plus jeunes que don Bosco, commencèrent rapidement à regrouper les jeunes ramoneurs de la vallée d'Aoste), se prêtent à confesser les garçons, viennent bavarder avec eux, les aident.

Don Bosco écrit, un peu embarrassé : « On me donnait volontiers des images, des feuillets, des petits livres, des médailles, des petites croix pour les leur offrir. » Mais ses jeunes maçons et ses anciens détenus ont des besoins plus urgents que des feuillets et des médailles. Il le fait remarquer, et « on me fournit les moyens d'habiller ceux qui en avaient le plus besoin, de la nourriture aux autres pour plusieurs semaines, au moins jusqu'à ce qu'ils puissent avec leur travail gagner leur pain eux-mêmes ».

Chercher du travail pour qui n'en a pas, obtenir de meilleures conditions pour celui qui est déjà embauché, devient l'occupation continue de don Bosco pendant toute la semaine. « J'allais les visiter sur les lieux de leur travail, dans les ateliers et sur les chantiers. Mes garçons éprouaient une grande joie de voir un ami s'occuper d'eux ; cela faisait plaisir aussi à leurs patrons qui prenaient volontiers sous leur protection des jeunes, assistés toute la semaine et les jours de fêtes. »

Les « sortis de prison » posaient le problème le plus délicat. Il essayait de les « mettre au travail un par un chez un patron honorable » et il allait « les voir pendant la semaine ». Les résultats étaient bons : « Ils s'habituèrent à

une existence normale, oubliant le passé, devenaient de bons chrétiens et des citoyens honnêtes » (*Memorie*, p. 127).

Tous les samedis, don Bosco retournait dans les prisons pour continuer son apostolat le plus difficile. « Je me rendais dans les prisons avec les sacoches pleines ou de tabac, ou de fruits, ou de petits pains. Toujours dans le but de rendre service aux jeunes qui, par malheur, avaient abouti là-dedans, d'en faire mes amis et de leur donner envie de venir à l'oratoire quand ils seraient sortis de prison. »

Douze mesures de musique

2 février 1842. C'est la fête de la Purification de Marie (la Chandeleur, alors fête obligatoire). A ses vingt-cinq garçons, don Bosco a appris à chanter. « Sans musique, écrit-il, nos rencontres des dimanches et fêtes seraient restées un corps sans âme. » Ils chantent à tue-tête sur les sentiers des collines, mais ils ont appris aussi à chanter avec délicatesse une simple louange à la Madone : *Laudate Mariam*.

En cette fête de la Purification les fidèles, pendant la messe, regardent stupéfaits ces vingt-cinq « drôles » qui chantent bien, qui gagnent leur sympathie.

Cette louange à Marie extrêmement courte (douze modestes mesures musicales) s'envolera d'oratoire en oratoire, d'école salésienne en école salésienne, et encore aujourd'hui (1981) on peut l'entendre chantée par des garçons Khassis du nord de l'Inde. Je l'ai moi-même entendue au milieu des bidonvilles de la misérable banlieue de Brasilia.

Cela fait sourire de penser que le succès extrêmement modeste de don Bosco est presque contemporain (à peine trente-trois jours de différence) d'un autre événement musical bien plus marquant : le 9 mars, à la Scala de Milan, le jeune maestro Giuseppe Verdi met en scène *Nabucco* avec le chœur « Va'pensiero » qui inondera toute l'Europe.

Le petit garçon de Caronno

Printemps. Les jeunes maçons qui étaient partis chez eux pendant la saison morte, reviennent de nouveau à Turin. La troupe de don Bosco augmente de dimanche en dimanche. De Caronno Ghiringhello (aujourd'hui Caronno Varesino), un pays de la province de Milan, est arrivé aussi Joseph Buzzetti, le petit frère de Carlo. Il a seulement dix ans. Il s'attache à don Bosco comme un jeune chien et ne se détachera plus jamais de lui.

Du printemps 1842 à l'aube du 31 janvier 1888, quand

don Bosco mourra, Joseph Buzzetti sera toujours à ses côtés, témoin calme et tranquille de toute l'histoire humaine et divine de ce prêtre « qui l'aimait bien ». Beaucoup d'événements de la vie de don Bosco seraient désormais classés parmi les « légendes », à notre époque de doute et de démystification, s'ils n'avaient été vus par les yeux simples du petit maçon de Caronno, qui était toujours là, à deux pas de « son » don Bosco.

« Si je n'avais plus qu'une bouchée de pain... »

Ce qui attache les garçons à don Bosco c'est sa bonté cordiale, sincère. Ils sentent cette bonté et la remarquent en actes concrets, en gestes touchants. Chaque instant de la journée de don Bosco est à leur disposition.

S'ils ont besoin d'apprendre à lire, à faire les quatre opérations, don Bosco trouve les heures ou les personnes habilitées pour leur donner des cours.

S'ils ont un mauvais patron ou sont en chômage, il s'en occupe, mobilise ses amis pour trouver une place, un patron honnête et chrétien.

Même quand ils ont besoin d'argent, ils savent que don Bosco est prêt à vider son porte-monnaie dans leurs mains.

Si leur journée est triste, pénible, ils lui disent : « Venez me voir », et il y va. Il pénètre dans les ateliers, sur les chantiers. Le voir, lui parler, c'est un moment de soulagement.

Une des phrases que beaucoup l'entendent leur dire (et qu'ils garderont dans leur mémoire comme un trésor), c'est : « Je t'aime tellement que si un jour je n'avais plus qu'une bouchée de pain, c'est avec toi que je la partagerais. »

Quand il a des reproches à faire à quelqu'un, il n'hésite pas, mais jamais en présence des autres, pour ne pas l'humilier. S'il promet quelque chose, il est prêt à se jeter dans le feu pour y être fidèle.

Au cours de ces années, beaucoup de prêtres s'emploient à faire du bien aux enfants pauvres. Leur attitude a une caractéristique commune que nous pourrions appeler « une bienveillance sérieuse ». Il suffit de lire le règlement de saint Louis Pavoni, les manuels scolaires des Frères des Écoles chrétiennes. On doit être aimable avec les enfants, mais sans leur permettre de trop élever la voix ou qu'ils manifestent une joie trop bruyante. Il faut imposer le silence, le recueillement, autrement dans le garçon se déchaîne « la bestiole »...

La bienveillance de don Bosco a un caractère différent, elle est joyeuse. Ayant été fondateur de la Société de la joie,

il connaît la valeur de la joie éclatante, du déchaînement heureux des énergies comprimées dans cette cartouche explosive que nous appelons la jeunesse. Lui-même les encourageait : « Jouez, sautez, faites du bruit. Pour moi, l'important c'est que vous ne fassiez pas de péché. »

L'air libre, la cour où l'on peut courir à perdre haleine, c'est le milieu idéal pour don Bosco. Il surveille ses jeunes, certes, pour qu'ils ne fassent pas et ne se fassent pas de mal ; toutefois ce n'est pas une surveillance paralysante, mais stimulante. Il sent que l'éducateur ne doit pas rester étranger à la joie des jeunes, il doit y participer, l'organiser si elle ne naît pas spontanément et empêcher ce qui peut la détruire.

Tous les garçons l'aiment, ils s'attachent à lui d'une manière inconditionnelle. Le rencontrer est un moment de fête.

Dans la rue Milano, près du palais de la cité, il croise un garçon qui revient de faire des commissions. Il a les mains encombrées par une bouteille d'huile et un verre de vinaigre, mais, à peine a-t-il vu don Bosco qu'il court vers lui en criant : « Bonjour, don Bosco ! ». L'huile et le vinaigre se balancent dangereusement dans les récipients.

Don Bosco rit de le voir heureux et plaisante avec lui : « Je parie que tu n'es pas capable de faire comme moi. » Et il commence à applaudir. Le garçon, tout au plaisir de la rencontre, tombe dans le panneau. Il met la bouteille grasse sous son bras et frappe dans ses mains comme il peut en criant : « Vive don Bosco ! ».

Le verre et la bouteille glissent et se brisent. Il reste tout penaud :

« Pauvre de moi ! maman va me battre à la maison.

— Ne t'inquiète pas, c'est un malheur auquel on va remédier tout de suite », lui dit don Bosco.

Ils entrent dans une épicerie et don Bosco achète de l'huile et du vinaigre.

« La présidence au Pape, l'épée à Charles-Albert »

Avril 1842. Turin est en fête. Victor-Emmanuel, le prince héritier, épouse Adelaïde, la fille de l'archiduc d'Autriche Rainier, vice-roi de la Lombardie-Vénétie. Pendant les fêtes ont lieu deux événements exceptionnels : sur le balcon du palais Madame, est exposé le Saint-Suaire ; aux révolutionnaires de 1821 qui sont encore en exil, l'amnistie est accordée.

C'est encore un pas prudent de Charles-Albert vers les libéraux modérés. L'année suivante (1843), à Bruxelles, un

autre exilé piémontais, Gioberti, publiera un livre qui fera beaucoup de bruit : *De la primauté morale et civile des Italiens*. Dans ces pages sont contenues les idées principales de ce réformisme libéral modéré qui sera appelé « néoguelfisme ». La grandeur de l'Italie, affirme Gioberti, est inséparablement liée à la grandeur du Pape. L'indépendance de l'Italie, de ce fait, devra se réaliser moyennant la fédération des Etats italiens sous la présidence du Pape. « La présidence au Pape, l'épée à Charles-Albert » deviendra le mot d'ordre des néo-guelfes.

Charles-Albert s'en réjouit, mais il garde un œil soupçonneux sur l'Autriche. A Turin, un autre libéral modéré, Césaire Balbo, met la dernière main à un autre ouvrage qui, à son tour, fera du bruit : *Les espoirs d'Italie*. Le roi, d'une façon discrète, lui fait parvenir son approbation, mais aussi le conseil de le faire imprimer à Paris. En même temps, il envoie au gouvernement français de Louis-Philippe une protestation officielle parce que le général Perrone « que nous avons condamné à la pendaison » a reçu un haut-commandement à Lyon. Perrone, libéral, rentrera en Piémont avec tous les honneurs en 1848. D'octobre à novembre de cette année-là il deviendra même Premier ministre de Charles-Albert. Don Bosco observe tout cela et sa méfiance à l'égard de la politique se renforce.

« *Vous avez une soutane trop fragile* »

30 avril 1842. A Chieri meurt le chanoine Cottolengo. Dans sa « petite maison », les malades incurables sont plusieurs centaines. Quelques années auparavant, le ministre des Finances l'avait fait appeler.

« Vous êtes le directeur de la petite maison de la divine Providence ?

— Non. Je suis un simple employé de la Providence.

— Cela se peut ! Mais de qui tenez-vous les moyens de nourrir tous ces malades ?

— Je vous l'ai déjà dit, de la Providence. »

Cet homme habitué à garder solidement les pieds sur terre, à examiner les entrées, les sorties et les bilans, perd patience :

« Mais l'argent, Révérend, les sous ? D'où les faites-vous sortir ?

— Encore ! Mais je vous l'ai déjà dit deux fois. La divine Providence nous fournit tout ; elle ne nous a jamais laissés manquer de rien. Je mourrai, vous mourrez vous aussi, monsieur le Ministre, mais la Providence continuera à s'occuper des pauvres de la petite maison. »

Quand la santé de don Cottolengo avait commencé à vaciller, le roi Charles-Albert lui-même l'avait fait appeler au palais Royal.

« Monsieur le Chanoine, lui dit-il avec sa manière plutôt brusque, voudriez-vous considérer que vous aussi vous êtes soumis à l'inexorable loi de la mort. Qu'advendra-t-il ce jour-là des centaines d'orphelins, d'invalides, d'incurables que vous avez recueillis dans votre maison ? »

Pendant que le roi parlait, Cottolengo lorgnait par la grande fenêtre d'où on voyait la place. On entendait les pas secs et cadencés de quelques soldats. Un peloton, à peine arrivé, se plaçait face à l'autre.

« Majesté, qu'est-ce qui se passe ?

— C'est la relève de la garde. Le peloton qui vient d'arriver prend la place de celui qui s'en va. »

Cottolengo sourit :

« La voilà, la réponse à votre question. A la petite maison il y aura aussi un simple changement de garde. Le chanoine Cottolengo s'en ira et la Providence enverra quelqu'un d'autre prendre la place. »

Cela arriva comme il l'avait dit. A sa mort le chanoine Anglesio lui succéda et la petite maison poursuivit tranquillement son existence, entre le marché principal de la ville et les bâtiments des œuvres de la marquise Barolo.

Don Bosco, à cette occasion, se souvint de sa première rencontre avec Cottolengo. Il était arrivé depuis peu à Turin et était allé visiter la petite maison. Le chanoine lui avait demandé son nom, d'où il venait, puis il lui avait dit avec son air distrait et goguenard :

« Vous avez une bonne tête. Venez travailler à la petite maison. Le travail ne vous manquera pas. »

Don Bosco y était retourné plusieurs fois, pour confesser les malades, pour passer quelques heures avec les enfants handicapés. Un jour Cottolengo l'avait encore rencontré (le jeune Domenico Bosso était présent), lui avait pris entre les doigts un peu d'étoffe de sa soutane et en la palpant lui avait dit :

« Elle est trop légère. Procurez-vous en une beaucoup plus résistante, parce que beaucoup de garçons s'accrocheront à cette soutane. »

Il parlait tranquillement de Dieu

Ils s'y accrochaient sérieusement. A mesure que le temps passait le nombre des garçons de l'oratoire augmentait. Il avait dépassé la centaine. Ils n'avaient pas seulement besoin de pain et de travail, mais de foi qui nourrit même quand le

pain est rare. Et don Bosco, qui n'était pas un philanthrope mais un prêtre, se préoccupait de leur rencontre avec Dieu.

« C'était pour moi une chose étonnante, écrit-il, au long de la semaine et spécialement les jours de fête, de voir mon confessionnal entouré de quarante ou cinquante jeunes, qui attendaient parfois longtemps de pouvoir se confesser. »

Se confesser n'était pas une chose facile pour les garçons. Don Bosco les aidait en leur suggérant des procédés extrêmement simples : « Si tu ne sais pas comment t'expliquer, demande seulement au confesseur qu'il t'aide. Comme il en a par-dessus la tête, il te posera quelques questions et tout sera réglé. »

Don Bosco utilisait la confession, écrit Pietro Stella, avec un sens aigu du péché et de la vie d'amitié avec Dieu. Non seulement comme juge mais surtout comme père ; désireux d'accroître dans les jeunes la relation de paix avec Dieu. Pendant les années passées au Convitto, il est de plus en plus solidement convaincu qu'il ne conduira pas les âmes à Dieu avec sévérité mais avec bonté.

L'aboutissement normal de la confession était la communion, dont beaucoup de ses garçons s'approchaient toutes les semaines.

Même dans les conversations ordinaires, entre les jeux et les promenades, don Bosco parlait tranquillement de Dieu. Il ne faisait pas le moindre effort avec ses garçons, ni pour échanger des boutades ou des histoires, ni pour parler de Dieu. En pleins transports de joie, il les regardait et disait :

« Quel plaisir quand nous serons tous en paradis ! »

Quelquefois on discutait et les questions pouvaient passer du bien au mal, à la vie, à l'au-delà. Quelqu'un lui demandait :

« Et moi, je me sauverai ? »

Et lui :

« Je voudrais bien voir ça que tu ailles en enfer ! Crois-tu que le Bon Dieu aurait créé le paradis pour le laisser vide ? Bien sûr, grimper là-haut demande des sacrifices, mais je veux que nous nous y retrouvions tous. On en fera, une fête ! »

La marquise et le petit père

Été 1844. Don Bosco a parcouru ses trois années du Convitto.

Don Cafasso descend dans le quartier du Valdocco et va trouver le théologien Borel, directeur spirituel du Refuge, fondé par la marquise de Barolo.

« Je voudrais vous envoyer ici un bon prêtre. Il faudrait lui procurer une chambre et un traitement.

— Mais il n'y a même pas ici assez de travail pour moi. Qu'est-ce qu'on lui fera faire ?

— Laissez-le libre. Si le traitement vous préoccupe, c'est moi qui le paierai. Il s'appelle don Bosco et, au Convitto, il a commencé une espèce d'oratoire pour les garçons pauvres. Si on ne lui trouve pas de travail dans la ville, l'archevêque l'enverra comme vicaire à la campagne et les jeunes de son oratoire retourneront dans la rue. Ce serait un vrai malheur.

— Alors, c'est entendu. J'en parle à la marquise. »

Don Cafasso revient au Convitto et dit à don Bosco :

« Faites vos paquets et allez au Refuge. Vous travaillerez auprès de l'abbé Borel et vous aurez le temps de vous occuper de vos garçons. »

Le cilice sous la robe haute couture

La marquise Julie-Françoise de Colbert avait à cette époque une place de premier plan dans la société turinoise. Émigrée de France pendant la Révolution, elle avait épousé le marquis Charles-Tancrède Falletti di Barolo qui, en 1825, avait été maire de Turin.

Le marquis, décédé en 1838, la laissa sans enfant avec un patrimoine considérable. La marquise, cinquante-trois ans, revêtit sous ses robes élégantes le cilice de la pénitence et se consacra complètement aux pauvres.

Elle passa pendant plusieurs mois trois heures par jour dans les prisons de femmes. Elle supporta les insultes, les humiliations, reçut même des coups pour aider et instruire ces pauvres femmes. A la fin, elle obtint des autorités que les prisons féminines et masculines fussent séparées. Elle transféra les prisonnières dans un bâtiment plus salubre, qu'elle avait fait aménager.

Elle créa des orphelinats et des foyers pour les jeunes ouvrières.

Au Valdocco, près de la petite maison du Cottolengo, elle construisit le *Refuge*, pour les prostituées qui voulaient se refaire une vie. A proximité, elle ouvrit la maison des *Madeleineines*, pour les filles en danger moral âgées de moins de quatorze ans.

En cette même année 1844, elle avait entrepris une troisième construction, le petit hôpital Sainte-Philomène pour les fillettes malades ou handicapées physiques.

Première responsable de ces trois œuvres de bienfaisance, elle reste toujours élégante et alerte. Dans son salon se donnent rendez-vous les intellectuels les plus connus de l'époque. Silvio Pellico a été son secrétaire et c'est chez elle qu'il a écrit *Mes Prisons*. Camille Cavour était son ami et son confident. Les écrivains Balzac et Lamartine lui écrivaient et la tenaient informée de ce qui se passait en France.

Le théologien Borel va trouver la marquise :

« J'ai trouvé un directeur spirituel pour votre petit hôpital. Il s'appelle don Bosco et il arrive du Convitto.

— D'accord, mais le petit hôpital est encore en construction, nous en reparlerons dans six mois.

— Non, madame la Marquise. Don Bosco est à engager tout de suite ou bien il sera envoyé ailleurs. Don Cafasso me l'a vivement recommandé. Il m'a parlé d'un oratoire fondé par ce prêtre. Il dit que ce serait une faute de le laisser échouer. »

La marquise demanda un complément d'informations. Puis, convaincue, elle alloua à don Bosco un traitement annuel de 600 livres et une chambre auprès de celle de don Borel, à proximité du Refuge.

De son côté, dès la première entrevue qu'il eut avec la marquise, don Bosco désira des renseignements et des garanties. Il acceptait de rendre service au Refuge mais exigeait de ne pas être obligé d'abandonner ses garçons. Il demandait surtout que les garçons qui voudraient le voir pendant la semaine puissent être reçus par lui en toute liberté.

La marquise, qui atteignait les soixante ans mais conservait intact son tempérament énergique et loyal, fut satisfaite de cette franchise. Elle accorda au jeune prêtre de réunir son

oratoire sur la bande de terrain qui côtoyait le petit hôpital en construction. Dès que ce serait possible, elle laisserait à sa disposition, à l'intérieur du bâtiment, deux chambres : il pourrait les aménager en chapelle.

L'accord était conclu, mais plutôt approximatif.

Les agneaux se changeaient en bergers

12 octobre 1844, samedi. Don Bosco est pensif. Le lendemain il devra dire à ses garçons que l'oratoire se transfère dans le faubourg du Valdocco. « Mais le caractère douteux des lieux, des moyens, des gens, me laissaient avec l'inquiétude au cœur. Cette nuit-là, je fis un nouveau rêve qui me parut une suite de celui que j'avais fait aux Becchi, à neuf ans. »

Il voit encore l'armée des loups. Il veut fuir. Mais « une femme en vêtements de bergère me fit signe d'accompagner cet étrange troupeau pendant qu'elle marchait devant. Nous fîmes trois stations. A chaque arrêt beaucoup de ces loups se transformaient en agneaux. Vaincu par la fatigue, je voulus m'asseoir, mais la bergère m'invita à poursuivre la marche. Et nous voici dans une vaste cour, avec un portique intérieur et, au bout, une église. Le nombre des agneaux devenait extrêmement grand. D'autres pasteurs arrivèrent pour les garder mais peu d'entre eux persévéraient. Alors, il se passa une chose extraordinaire. Beaucoup d'agneaux se changeaient en bergers et prenaient soin des autres. La bergère m'invita à regarder au sud. En regardant, je vis un champ... "Regarde une autre fois", me dit-elle... Je vis une magnifique et grande église. A l'intérieur de cette église se trouvait une frise blanche sur laquelle était écrit en gros caractères : *Hic domus mea, inde gloria mea* (ici est ma maison, d'ici sortira ma gloire) ».

Dix lignes plus bas, don Bosco conclut : « Je n'y crus pas beaucoup. Mais je compris les choses à mesure qu'elles se réalisèrent. Alors, ce songe, avec un autre, me servit de programme dans mes décisions. »

« L'autre » songe, il le raconta à don Barberis et à don Lemoyne, qui le mirent tout de suite par écrit (on peut le lire dans le second volume des *Memorie biografiche*, à la page 298). C'est en grande partie une répétition variée du premier. Nous en rappellerons seulement quelques éléments caractéristiques.

« Une dame me dit : "Regarde". Je vis une église petite et basse, un peu d'une cour et des fermes en grand nombre... L'église étant devenue étroite, je m'adressai à la dame de nouveau et elle me montra une autre église bien plus grande,

avec une maison non loin... Je me trouvais entouré d'un nombre immense de jeunes et je vis une église extrêmement grande avec beaucoup de bâtiments tout autour et avec un beau monument dans le milieu. »

« *Où est don Bosco ? Où est l'oratoire ?* »

13 octobre, dimanche. Don Bosco annonce à ses garçons le transfert de l'oratoire auprès du Refuge. Cela provoque un certain trouble. Alors, don Bosco se lance, donne pour argent comptant ce qu'il a vu seulement en rêve, et, joyeux, annonce que « là-bas nous attend un vaste local entièrement pour nous, pour chanter, courir, sauter. Nous en serons contents. Chacun attendait impatiemment de voir la nouveauté ».

20 octobre, dimanche. Les groupes de garçons passent les barrières de l'octroi et descendent vers le bas-quartier du Valdocco. Jusqu'à la rive droite de la Dora, c'est une étendue de prés et de champs, avec des groupes de maisons dispersés. La petite maison de Cottolengo, le Refuge de la marquise de Barolo sont voisins de cabarets et de maisons de campagne où les gens vivent en paix. Les garçons ne savent pas où aller ; ils commencent à cogner aux portes, à crier :

« Don Bosco ! Où est don Bosco ? Où est l'oratoire ? »

Les gens qui voient souvent de ces espèces de bandes de voyous, sont persuadés que ça va mal tourner et haussent le ton.

« Mais quel oratoire ? Mais quel don Bosco ? Allez-vous-en ! Décampez ou bien nous allons vous faire courir à coups de fourches. »

« Entendant ce vacarme, en même temps que le théologien Borel, je sors de la maison. Le tapage s'arrête et nous courons à la rencontre les uns des autres. »

De la place pour jouer et courir il y en a à revendre ; mais un endroit tranquille pour prier, pour confesser, pour dire la messe, il n'y en avait aucun de convenable.

« Le vaste local que je vous ai promis n'est pas encore terminé. Mais ceux qui le veulent peuvent monter dans ma chambre et dans celle du théologien Borel. »

Le résultat, pour ce dimanche-là et tous les autres jusqu'à décembre, ce fut celui des anchois dans le baril. « Chambres, couloirs, escaliers, tout était encombré de garçons. Pour confesser nous étions deux, mais ceux qui voulaient se confesser étaient deux cents. » Et qui peut tenir tranquilles, pendant qu'ils attendent, deux cents jeunes gens ?

« L'un voulait allumer le feu, l'autre l'éteindre. L'un mettait le bois en place, l'autre jetait de l'eau dessus. Seau, pin-

cettes, pelle à feu, broc, cuvette, sièges, chaussures, livres, tout était sens dessus-dessous, parce que tous voulaient mettre de l'ordre. »

Il y a un peu de joyeuse exagération dans ces lignes de don Bosco, mais qui a vécu pas mal de temps parmi des garçons sait que ce n'est pas une « grosse » exagération.

Six dimanches comme ça, avec deux cents jeunes qui, au milieu de la matinée, se mettent en colonnes derrière don Bosco, comme une petite armée, pour aller à la messe au Mont-des-Capucins, ou à la Consolata, ou à Sassi !

Souvent le théologien Borel les accompagne ; prêtre simple et populaire que les gens appellent, à cause de sa taille : « le petit père ». C'est un travailleur infatigable. Il a pris sous son aile le jeune don Bosco et il l'aide avec une amitié délicate, y compris avec l'argent de sa bourse

Les prédications du « petit père » sont très bien accueillies par les garçons parce qu'elles sont débitées dans le dialecte savoureux de Porta Palazzo, assaisonnées de proverbes, plaisanteries, mots d'esprit. Quelqu'un a dit à don Borel qu'il faudrait prêcher d'une façon plus digne. Il a répondu : « Le monde est cocasse, c'est pourquoi il faut prêcher cocassement. »

Les flocons de neige crépitaient dans le brasero

8 décembre. Les deux chambres affectées à la chapelle sont finalement prêtes. Il était temps parce que, depuis la tombée de la nuit, il neige de façon impressionnante. Le lendemain matin, cette neige est épaisse et il fait très froid. Un grand brasero est apporté à la chapelle. Joseph Buzzetti se souvient qu'en traversant la cour, les flocons de neige atterrisaient dans le feu en crépitant.

Les garçons arrivent quand même. Ils trouvent un petit autel, un petit tabernacle, quelques bancs. « On célébra la messe, écrit don Bosco avec simplicité, plusieurs jeunes firent leur confession et la communion et je pleurai parce qu'il me semblait que désormais l'oratoire était stable. »

Il se trompe. Il devra pleurer encore une fois, pas de joie mais de tristesse, avant de trouver un endroit fixe et définitif pour l'oratoire.

A partir de ce 8 décembre 1844, don Bosco a tout de même trouvé pour l'oratoire quelque chose de décisif : un nom. Il s'appellera « de Saint-François-de-Sales ». Pourquoi ? Don Bosco lui-même l'explique : « Parce que la marquise avait fait peindre le portrait de ce saint à l'entrée du local. Et parce que notre activité exigeait un grand calme et de la douceur. Nous nous étions placés sous la protection de

Saint-François-de-Sales pour qu'il nous obtienne son extraordinaire mansuétude. »

Pour alimenter la joie de ses garçons, don Bosco achète des boules, des palets, des échasses (on n'avait pas encore inventé le ballon !). Il continue à aider les plus pauvres avec de la nourriture, des vêtements, des souliers.

Maintenant qu'il dispose d'une chambre, il espère donner un peu d'instruction aux plus intelligents de ses garçons. Le soir, en dérochant une paire d'heures à son sommeil, de petits groupes viennent chez lui, avec la figure noire de suie ou blanche de chaux, avec la pèlerine sur les épaules pour se protéger du grand froid et heureux d'avoir un peu d'école.

Mais pour les livres, les vêtements, les accessoires de jeu, il faut des sous. Don Bosco se sent timide et mal à l'aise. Cela lui répugne de se présenter dans une famille riche pour demander l'aumône. Don Borel l'encourage :

« Si tu veux sérieusement le bien de tes garçons, il faut que tu acceptes aussi ce sacrifice. »

Alors, don Bosco l'accepte. La première famille vers laquelle il se tourne (elle a été préparée par don Borel) est celle du chevalier Gonella. Il se sent rougir jusqu'aux oreilles lorsqu'il tend la main pour recevoir les premières trois cents lires.

Quarante-deux années plus tard, lorsqu'il priera un directeur salésien d'aller toucher une aumône, il s'entendra répondre qu'il lui « manque l'aplomb de don Bosco ». Il prendra un air sérieux et dira :

« Tu ne sais pas ce que ça m'a coûté de demander la charité. »

Il ne perdra jamais cette répugnance, pas plus qu'il ne renoncera à sa dignité. Ni timide, ni vulgaire. Les familles nobles diront de lui :

« On eût dit que c'était un ange qui entraît. »

Tout en pensant à ses garçons, don Bosco faisait face à ses engagements. Il lui avait été précisé qu'il recevait hospitalité et traitement pour exercer son ministère sacerdotal au milieu des femmes éprouvées et des jeunes filles du Refuge. Il disait clairement qu'il n'était pas fait pour cette mission, mais il accomplissait sérieusement son devoir.

Nous nous permettons, au passage, une observation. Don Bosco affirma toujours que sa mission était pour les garçons et pas pour les filles. Mais cette « exclusive » ne devint jamais misogynie. Il accepta la collaboration et la présence des femmes avec simplicité, toujours : depuis la petite fille qui lui gardait ses vaches à Sussambrino pendant qu'il étudiait, jusqu'à la précieuse coopération des « mamans » au Valdocco (sa mère, celle de don Rua, celle du chanoine Gas-

taldi, *magna* [tante] Marianne, sœur de maman Marguerite). « L'atelier des dames », comme on l'appelait, se trouvait à côté de l'infirmerie des garçons. Dominique Savio, au cours de l'hiver 1857, miné par la fièvre, se leva de son lit et ira se réchauffer au foyer allumé par *magna* Marianne, malade elle aussi. Il lui reprochera, avec son intransigeance d'adolescent, de se lamenter, de se plaindre des maux que « Dieu lui envoyait ». La misogynie, la gêne que la présence des femmes aurait occasionnées à don Bosco ont été à notre avis créées artificiellement par des biographes influencés par un ascétisme discutable.

Echec à Saint-Pierre-aux-Liens

Dès les premiers mois passés au Refuge, don Bosco espéra probablement faire changer d'avis la marquise et la persuader de destiner le bâtiment en construction non aux fillettes malades mais aux garçons abandonnés. La marquise avait une arrière-pensée diamétralement opposée : que don Bosco, avec le temps, abandonne les garçons et se consacre entièrement à ses œuvres.

L'illusion fut réciproque. A mesure que le temps passait, le nombre et le tapage des garçons augmentaient, des rosiers furent saccagés, des Sœurs manifestèrent leur appréhension au sujet du voisinage de ces garçonnetts et des Madeleines. La marquise souhaitait de plus en plus vivement le départ de l'oratoire.

Une question se posait : où aller ? Les songes stimulaient l'espoir de don Bosco, mais n'étaient pas des cartes topographiques précises.

Au cours du carême 1845, on essaya de quitter les lieux partiellement. Pour le catéchisme quotidien (alors prescrit pour tous les garçons pendant le carême et l'avent), les classes des plus grands se réunirent à Saint-Pierres-aux-Liens. On appelait ainsi une église dédiée au Crucifix, flanquée d'un cimetière dans lequel on n'ensevelissait plus personne depuis dix ans. Le cimetière (visible encore aujourd'hui dans le quartier du Valdocco) avait un porche, une vaste cour et était entouré de portiques.

Comme les réunions pour le catéchisme s'étaient fort bien déroulées et que le chapelain du cimetière, don Tesio, était son ami, en mai don Bosco lui demanda de réitérer l'expérience en grand : transporter tout l'oratoire dans l'église et dans la cour de Saint-Pierre-aux-Liens.

Don Tesio devait s'absenter de Turin le dimanche 25 mai, il répondit :

« Viens avec tes garçons le 25. De cette façon tu me remplaceras pour la messe. »

Le chapelain commit probablement deux erreurs. Il croyait que l'oratoire de don Bosco était seulement composé de ces quelques garçons qu'il avait vus attentifs et en ordre pendant le catéchisme de carême. En outre, il croyait (comme il l'avait observé dans les autres œuvres pour garçon) qu'après la messe et les offices à l'église, les garçons seraient repartis chez eux, après avoir mangé leur petit pain dans la cour.

Les choses allèrent bien autrement. La bonne du chapelain voit arriver une énorme troupe de garçons qui s'entassent dans toute l'église. Après la messe, ils attrapent au vol la pagnotte de la collation et se déchaînent bruyamment dans la cour et sous les portiques. La servante (qui élevait quelques poules sous les arcades) est saisie de stupeur, puis brusquement s'emporte comme une furie. Elle se met à crier, à courir, à donner du manche à balai, pendant que ses poules, épouvantées, s'envolent poursuivies par les garçons. Dans son élan, elle arrive devant don Bosco et le couvre d'injures lui aussi : « Profanateur des lieux sacrés » fut le titre le plus aimable qu'elle réussit à lui conférer.

Don Bosco comprend que la meilleure solution c'est de s'en aller. « J'ai préféré suspendre les jeux. Nous sommes partis avec l'intention de revenir le dimanche suivant de façon plus tranquille. »

Incident banal si cela ne s'était produit dans des circonstances impressionnantes. Don Rua, au cours de « l'enquête d'information » sur don Bosco, fit la déclaration suivante : « Un certain Melanotte, de Lanzo, présent à la scène, m'a raconté que don Bosco, sans se troubler ni se mettre en colère sous ce flot d'injures, se tourna vers les garçons et dit : "La pauvre ! Elle nous ordonne de nous en aller alors qu'elle-même, dimanche prochain, sera déjà dans la tombe." »

Quand don Tesio revint, la bonne lui raconta tout cela d'une façon tellement catastrophique que le chapelain (peut-être pour ne pas revenir personnellement sur la parole donnée à don Bosco) écrivit à la municipalité afin qu'on interdise tous les jeux dans les limites du cimetière.

« Je regrette de le dire, écrit don Bosco attristé, mais cette lettre fut la dernière de don Tesio. » Dans la semaine suivante lui et sa servante moururent subitement.

L'oratoire mobile

Après la malheureuse expérience de Saint-Pierre-aux-Liens, l'oratoire recommença à se réunir au Refuge. La marquise ne fit absolument rien pour l'en empêcher. Elle rappela cependant à don Bosco que le 10 août le petit hôpital serait inauguré. A partir de ce jour, évidemment, ses garçons trouveraient les portes fermées.

12 juillet 1845. Une lettre de la municipalité arrive à don Bosco. Sur la recommandation de l'archevêque, on lui accorde de « pouvoir utiliser la chapelle des moulins de la ville pour catéchiser les garçons, de midi à trois heures de l'après-midi, avec interdiction aux mêmes d'entrer dans la deuxième cour des bâtiments ».

Une église pour trois heures les dimanches, ce n'était pas le palais Royal, mais quelque chose au moins pour survivre. « Nous prenons bancs, prie-Dieu, chandeliers, quelques chaises, tableaux et petits cadres, rappelle don Bosco, et chacun portant un objet à sa taille, comme si nous étions des émigrés, nous sommes allés installer notre quartier général dans les lieux dont j'ai parlé. »

Les moulins de la ville, vulgairement appelés *molassi*, étaient situés sur la grande place Emmanuel-Philibert (porta Palazzo), à droite lorsqu'on descend vers la rivière Dora. Encore aujourd'hui, sur cette vaste place se tient le marché coloré et quotidien de la cité, avec ses rangées serrées d'étalages.

« *Les choux, mes chers enfants...* »

Don Bosco n'est pas content de ce nouvel arrangement et les garçons non plus. Il écrit : « On n'y pouvait pas célébrer la messe, ni donner la bénédiction le soir. De plus, la communion ne pouvait se faire, alors qu'elle est l'élément essen-

tiel de notre institution. Même la récréation était très dérangée : les garçons devaient jouer sur la rue ou sur la petite place devant l'église où circulaient voitures et chevaux. » Il conclut : « Obligés de nous en contenter, nous aspirions à un meilleur emplacement. »

Il loue un local au rez-de-chaussée de l'édifice et s'ingénie à y faire le catéchisme et à y donner des cours.

Don Borel cherche à remonter le moral de tous avec un sermon devenu fameux que les garçons appelèrent « le sermon des choux ».

« Les choux, mes chers enfants, s'ils ne sont pas transplantés ne deviennent ni beaux, ni gros, commence le "petit père" en faisant rire tout le monde ; c'est la même chose pour notre oratoire. Il a été repiqué de place en place et il a toujours grossi de façon remarquable. » Après avoir retracé l'histoire de l'oratoire il conclut : « Allons-nous rester ici encore longtemps ? Ne nous en inquiétons pas. Ayons confiance dans le Seigneur. Il est certain que lui nous bénit, nous aide et pense à nous. »

Mais après quelques dimanches commence une série d'embêtements.

Du secrétariat des moulins part pour la municipalité une lettre avec une liste de graves accusations : les garçons causent des dégâts sérieux à l'église, aux bâtiments, ils constituent un « rassemblement qui pourrait être manipulé en cas de révolution » (accusation très dangereuse pour l'époque), et ils forment « une pépinière d'immoralité ».

Par ordre du maire, arrive une commission pour enquêter sur ce qui se passe. On trouve les griefs coutumiers : les garçons font du bruit, un mur a été rayé avec la pointe d'un clou. Mais pas de révolution et pas d'immoralité. Seul élément notable (qui était à l'origine de la lettre) : la colère des locataires des maisons voisines ; les chants, les cris, les jeux bruyants dérangent la paix du dimanche.

Don Bosco est très peiné par les calomnies (qui laissent toujours des traces), beaucoup moins par les décisions qui lui sont communiquées. La municipalité ne retire pas la permission accordée mais, le premier janvier, ne renouvellera pas l'autorisation en cours. La lettre officielle de dédit lui parviendra en novembre. En attendant, qu'il cherche à « être raisonnable ».

Don Bosco cherche à l'être. A partir de ce moment, l'église des moulins lui sert seulement de point de ralliement. De là, il emmène ses garçons jouer dans les prés en friches, le long de la Doire. Pour prier, ils vont à la Madone-du-Pilier, à Sassi, à la Madone-de-Campagna. « Dans ces églises, écrit-il, je célébrais la messe, j'expliquais l'Évangile. Le

soir, je faisais un peu de catéchisme, je racontais des histoires, nous chantions quelques louanges. Ensuite, des tours et des promenades jusqu'à l'heure du retour en famille. On eût pensé que cette situation critique allait dissiper en fumée toute idée d'oratoire ; au contraire, le nombre des garçons augmenta de façon extraordinaire. »

« *Prends, petit Michel, prends* »

Près des moulins, en septembre, don Bosco fait une des plus importantes rencontres de sa vie. Les garçons se présentent devant lui pour recevoir une médaille. A l'écart se tient un petit garçon, huit ans et un large brassard de deuil au bras gauche. Son père est mort deux mois plutôt. Ça ne lui va pas de se pousser dans le tas, de jouer des coudes pour se faire une place. Les médailles disparaissent, il n'en reste plus pour lui.

Alors, don Bosco l'aborde et lui dit en souriant :

« Prends, petit Michel, prends. »

Prendre quoi ? Ce prêtre bizarre qu'il voit ce jour-là pour la première fois ne lui donne rien. Il lui tend seulement la main gauche et, avec la droite, fait mine de la couper en deux. Le petit lève des yeux interrogateurs. Le prêtre lui dit :

« Nous deux, nous ferons tout de moitié. »

Que voit don Bosco en cet instant ? Il ne le dira jamais, mais cet enfant deviendra son bras droit, son premier successeur à la tête de la Congrégation salésienne.

Il s'appelle Michel Rua. Il ne comprend pas cette phrase, ni à ce moment-là, ni plus tard, pendant de longues années. Mais il s'attache à ce prêtre près duquel il se sent heureux et comme rempli de chaleur.

Il habite à la Fabrique royale d'armes, Michelino, où son papa avait été employé. Quatre de ses frères sont morts tout jeunes et lui est très fragile. A cause de cela, sa mère ne le laisse pas souvent aller à l'oratoire. Mais il rencontre également don Bosco chez les Frères des Écoles chrétiennes où il fréquente une petite classe élémentaire. Il racontera plus tard :

« Quand don Bosco venait nous dire la messe et prêcher, à peine était-il entré dans la chapelle qu'un courant électrique semblait passer à travers tous ces nombreux enfants. Nous nous mettions debout, nous sortions de notre place et nous nous pressions autour de lui. Il mettait un long moment avant d'arriver à la sacristie. Les bons Frères ne pouvaient pas empêcher cet apparent désordre. Quand d'autres prêtres venaient, il n'arrivait rien de pareil. »

Des livres arrachés au sommeil

En octobre se produit un événement important : *l'Histoire de l'Église à l'usage des écoles* est publiée. En les arrachant au sommeil, à la lumière d'une lampe à pétrole, les mettant au point en vitesse avec une écriture impossible, c'est le premier des livres scolaires que don Bosco écrira pour ses garçons. *L'Histoire de l'Église* n'est pas une œuvre « scientifique » : aucun des livres de don Bosco ne le sera. C'est plutôt populaire, adapté à l'esprit modeste et à la culture limitée de ses garçons. Il parle des Papes, des faits les plus lumineux de l'Église, il trace le portrait des saints, il décrit les œuvres de charité qui fleurissent à toutes les époques dans le peuple de Dieu.

Viendront ensuite *L'Histoire sainte* (1847), le *Système métrique décimal* (1849), *l'Histoire d'Italie* (1855).

Conjointement aux livres scolaires, don Bosco trouvera le temps d'écrire de très nombreux autres livres et fascicules : vies de saints, livres de lecture pour la détente, manuels de prières et d'instruction religieuse. Aucun ne sera un chef-d'œuvre, mais chacun sera un acte d'amour pour ses garçons, pour le petit peuple, pour l'Église. Et plusieurs seront pour lui source de difficultés : on en arrivera à vouloir l'assommer pour l'empêcher d'écrire.

Trois chambres dans la maison Moretta

En novembre arrive la lettre municipale en même temps que la mauvaise saison. « Le climat, écrit-il, n'était plus adapté aux promenades et aux randonnées hors de la ville. D'accord avec le théologien Borel nous avons loué trois pièces dans la maison Moretta. »

Aujourd'hui, cette maison n'existe plus. Son dernier mur a été englobé dans l'église succursale de la paroisse de Marie-Auxiliatrice, à droite lorsqu'on descend vers la grande basilique.

Dans les trois pièces de la maison Moretta « nous passons quatre mois à l'étroit, mais contents de pouvoir au moins recevoir les garçons, de les instruire, de leur donner la possibilité de se confesser ».

Don Bosco rappelle en souriant que, dans ces locaux, il fut contraint de transgresser la seconde de ses lointaines résolutions de séminaire : pour amuser les garçons dans un endroit aussi exigu, il se remet à faire des tours de prestidigitation. Il n'arrêtera plus car les résultats furent fabuleux. Il commence aussi, avec l'aide du théologien Carpano, un cours

régulier d'école du soir, bien différent des leçons occasionnelles qu'il avait données jusqu'à présent.

L'instruction publique, les écoles du soir appartenaient à ces options concrètes dans lesquelles don Bosco dépassait les positions des conservateurs et se trouvait aligné sur celles des libéraux. A l'archevêque qui s'en inquiétait, don Bosco dit qu'il « ne s'agissait pas de savoir d'où la nouvelle initiative recevait son inspiration. Il fallait en étudier la nature et si elle était bonne, lui donner une direction chrétienne pour empêcher qu'elle ne fût gâtée par l'esprit antireligieux ».

Un gros point d'interrogation sur l'oratoire

Décembre. La santé de don Bosco subit un fléchissement préoccupant. Il est chapelain du petit hôpital où sont hébergées des filles malades de trois à douze ans. Il est occupé dans les prisons, au Cottolengo, dans les maisons d'éducation de la ville. Il travaille dans son oratoire, fait l'école du soir, va visiter les garçons sur leurs lieux de travail. Et l'hiver de 1845-1846 s'annonce extrêmement froid.

L'hiver à Turin arrive en retard, tant mieux ! Mais il couvre les rues étroites d'épais et gris tas de neige glacée qui entretiennent dans la ville des mois de froid continu et déprimant.

Les poumons de don Bosco, pendant ces mois-là, manifestent une fragilité alarmante. Le théologien Borel s'en rend compte et met la marquise Barolo au courant. Elle donne à don Bosco cent lires pour l'oratoire et l'ordre de « suspendre toutes ses occupations jusqu'à un complet rétablissement ».

Don Bosco obéit en coupant court à tout engagement sauf à ce qui touche ses garçons. L'avantage qu'il en tire n'est pas brillant et il devra s'en rendre compte rapidement.

Mais la préoccupation de sa santé est peu de chose, pour le moment, comparée aux sombres nuages qui s'amoncellent sur l'oratoire. Il écrit avec amertume : « C'est à cette époque que se répandirent certaines rumeurs bien étranges. Certains appelaient don Bosco révolutionnaire, d'autres disaient qu'il était fou, même hérétique. »

Les premiers à mettre un gros point d'interrogation sur son œuvre, ce sont les curés du secteur. Dans la « conférence » qu'ils tiennent au début de 1846, un des sujets à l'ordre du jour c'est le catéchisme des garçons. Le curé de la paroisse del Carmine en profite pour exprimer sa perplexité sur l'oratoire de don Bosco : les garçons se détachent des paroisses et finissent par ne même plus connaître leur curé. Est-ce, demande-t-il, un bien ou un mal ? Les autres curés sont comme lui préoccupés.

« Ce n'était pas une affaire d'ambition regrettable ou de jalousie, s'empresse de dire don Bosco. Ils désiraient sincèrement le salut des âmes. » Pour clarifier la situation, ils lui envoient deux de leurs délégués.

Don Bosco, dans ses *Souvenirs*, reconstruit le dialogue (il a dû le répéter tant de fois au cours de ces années : c'était une argumentation vitale à l'appui de son œuvre). Nous en rapportons les parties essentielles :

« Votre oratoire éloigne les jeunes des paroisses. Pourquoi, don Bosco, ne les y envoyez-vous pas ?

— Parce que la plupart d'entre eux ne connaissent ni curé, ni paroisse : ils sont presque tous étrangers, venus pour trouver du travail, du val d'Aoste, de Savoie, de Biella, de Novara, de Lombardie.

— Pourquoi ne pas les aider à s'insérer dans les paroisses où ils résident ?

— Ce n'est pas possible. La diversité des dialectes, la mobilité des domiciles sont de graves obstacles. On pourrait essayer, à condition que chaque curé vienne reconnaître les siens et les conduise à sa paroisse. Mais même comme ça, la solution resterait difficile : pas mal d'entre eux sont indisciplinés et chenapans. C'est seulement si on les gagne par les récréations et les promenades qu'ils acceptent le catéchisme et les prières. Chaque paroisse devrait donc disposer d'un endroit adapté pour les rassemblements avec des jeux qui leur plaisent.

— Ça, c'est impossible. Nous n'avons pas de locaux et les prêtres sont occupés à autre chose tous les dimanches. »

La conclusion, nous l'avons déjà raconté, elle est communiquée à don Bosco quelques jours plus tard : « Chacun d'entre eux ne pouvant disposer d'un oratoire dans sa paroisse respective, les curés encouragent l'abbé Jean Bosco à continuer. »

Le premier point d'interrogation a eu sa réponse. Au printemps arrivent les autres, beaucoup plus menaçants.

Un oratoire différent

Les caractéristiques principales de l'oratoire de Saint-François-de-Sales s'étaient donc ainsi dégagées. Don Bosco avait rejoint les expériences des oratoires de Milan, de Brescia et celles de Saint-Philippe-de-Néri, à Rome. Il avait marché sur les traces de don Cocchi, à Turin. Mais il avait frappé l'entreprise de sa marque personnelle. L'oratoire était devenu entre ses mains une œuvre originale, différente de toutes les autres par des caractéristiques dont nous allons essayer de dresser la liste (même incomplète et infidèle).

Les oratoires traditionnels étaient « paroissiaux ». Don Bosco avait créé un oratoire qui dépassait l'institution de la paroisse, qui devenait « la paroisse des jeunes sans paroisse », comme l'appellera l'archevêque Fransoni.

La présence du prêtre, inspirée par une « bienveillance sérieuse », modérait la gaieté et se méfiait du tapage. Don Bosco inaugure la « bienveillance joyeuse », dans laquelle le prêtre lui-même alimente les jeux bruyants et le déchaînement de la joie.

Les oratoires traditionnels étaient exclusivement « festifs » (fériés) et souvent réduisaient la rencontre avec les jeunes à deux ou trois heures dans l'après-midi du dimanche. Don Bosco élargit d'abord la rencontre avec les jeunes à toute la journée de fête, puis il y englobe toute la semaine avec les cours du soir et les visites sur les lieux de travail.

Les garçons qui se rendent à un oratoire normal, vont à une paroisse, se retrouvent dans une église bien déterminée. A l'oratoire de Saint-François-de-Sales, paradoxalement favorisé par une émigration qui se poursuit, les garçons *vont chercher don Bosco*, pour passer la journée avec lui. Le centre de l'oratoire n'est pas l'institution paroisse-église, mais la personne de don Bosco, sa présence permanente, stimulante. Le rapport (en termes actuels) n'est pas institutionnel mais personnel.

Les autres oratoires sélectionnent les garçons les meilleurs. Ce sont les parents qui les présentent et qui sont garants de leur bonne conduite. Nous sommes tentés de dire que don Bosco sélectionne à l'envers. Il commence par des jeunes sortis de prison qui ne savent pas où trouver un ami. Il continue avec les petits maçons dont les familles sont éloignées. Les garçons « abandonnés et en danger » restent le noyau de cet oratoire dont les portes restent toujours ouvertes à tous. Évidemment, don Bosco dut exiger de ses garçons un minimum de disponibilité, de collaboration. Il ne put intégrer les voyous en bandes », ni les « paumés » qui ne voulurent jamais entrer dans une église. Cependant don Bosco ne les perd pas de vue et continue de les gagner un par un, ou au moins essaie, avec des succès et des échecs.

Pendaison à Alexandrie

Au cours de l'année 1846, un jeune de vingt-deux ans devenu l'ami de don Bosco dans la prison fut condamné à mort en même temps que son père. L'exécution devait avoir lieu à Alexandrie. Quand don Bosco, angoissé, alla le trouver, le jeune se mit à pleurer et le pria de l'accompagner

pour le dernier voyage. Don Bosco sentit le courage lui manquer ; il n'eut pas la force de promettre.

On fit partir les condamnés.

Don Cafasso devait les rejoindre avec le wagon postal pour les assister au cours des dernières heures. A peine a-t-il appris que don Bosco a refusé, il le fait appeler et lui crie :

« Vous ne voyez pas que c'est de la cruauté ? Préparez-vous, nous prenons le train ensemble pour Alexandrie.

— Je ne pourrai jamais supporter ce spectacle.

— Dépêchez-vous, que la poste ne nous attende pas. »

Ils arrivent à Alexandrie la veille de l'exécution. Le jeune homme en voyant entrer don Bosco dans sa cellule, lui jette les bras autour du cou et éclate en sanglots. Don Bosco pleure aussi. Ils passent ensemble la dernière nuit à prier et à parler de Dieu.

A deux heures du matin, il lui donne l'absolution, célèbre la messe pour lui dans la cellule et ils font ensemble l'action de grâces.

La cloche de la cathédrale sonne le glas des mourants. La porte de la cellule s'ouvre, les gendarmes entrent avec le bourreau qui (comme de coutume) s'agenouille pour demander pardon au condamné. Puis on lui lie les mains et on lui passe la corde au cou.

Quelques minutes après, par le portail de la prison, sort la charrette du condamné, avec don Bosco près de lui. Immédiatement après suit la charrette avec le père, assisté de don Cafasso. La foule, silencieuse, se presse dans les rues.

Quand l'échafaud apparaît au loin avec les potences dressées, don Bosco pâlit et s'évanouit. Don Cafasso qui l'observait intervient rapidement pour arrêter les charrettes et le faire descendre.

Le tragique cortège arrive à l'échafaud, l'exécution a lieu. Quand don Bosco revient à lui, tout est terminé. Il en reste profondément humilié. Il murmure à don Cafasso :

« Je suis désolé pour ce jeune homme. Il avait tellement confiance en moi...

— Tu as fait ce que tu as pu. Le reste, laisse-le faire au Bon Dieu. »

Mars 1846. Don Moretta, un bon prêtre, arrive chez don Bosco. Il tient en main un tas de lettres. « Les voisins, écrit don Bosco, excédés par les cris, par le vacarme des allées et venues de mes garçons, déclaraient qu'ils partiraient tous si nos réunions ne cessaient pas immédiatement. »

Il a envie de tenir tête. Est-ce possible que personne ne puisse supporter les jeunes ? Ces adultes n'ont-ils pas été jeunes eux aussi ? En fin de compte, il pose une main sur l'épaule de l'ami don Moretta :

« Ne t'inquiète pas, on s'en va. »

Il ne sait pas où mais, par bonheur, le printemps va arriver ; il ne sera plus nécessaire d'être à l'abri.

Les dialogues de don Bosco — note :

Quelques lecteurs de la première édition de ce livre m'ont gentiment fait observer que « les fréquents dialogues sont une dramatisation qui donne de la vie au texte, mais nuit à l'historicité car ils sont une reconstitution arbitraire ».

Je réponds que je n'ai pas inventé ces fréquents dialogues qui ne me semblent pas être des « reconstitutions arbitraires ». Voici pourquoi :

1° Les *Souvenirs autobiographiques* de don Bosco, publiés en 1946, occupent 238 pages imprimées, lesquelles contiennent 106 pages de dialogues dont plusieurs sont développés et détaillés. C'était la manière personnelle de don Bosco de raconter.

2° La *Vie de maman Marguerite*, écrite par don Lemoyne du vivant de don Bosco, est pour moitié composée de dialogues. L'auteur écrit : « En ce qui concerne maman Marguerite, c'est de la bouche même de don Bosco que celui qui écrit a tout appris, ayant eu la chance chaque soir pendant six années et plus d'avoir avec lui des entretiens familiaux ; en l'interrogeant alors au sujet de ce qu'il avait dit les années précédentes et que j'avais fidèlement mis par écrit, je fus étonné de l'entendre répéter les mêmes choses et les mêmes paroles que celles de sa mère, avec une exactitude si grande qu'il paraissait les lire dans un livre. Cela je puis l'assurer pour beaucoup d'autres faits qu'il eut la bonté de me confier et dont j'ai constitué un trésor pour mes confrères » (*M.B.*, 1.121). Don Bosco corrigea lui-même ce petit ouvrage, « pleurant d'émotion » disent les témoins.

3° Don Lemoyne publia les 9 premiers volumes (7 700 pages en gros) des *Mémoires biographiques*, qui racontent l'histoire de don Bosco jusqu'à 1870. Dans la préface du premier volume il affirme : « Les récits, les dialogues, tout ce que j'ai considéré comme digne d'être conservé, n'est que la fidèle expression littérale de tout ce que les témoins nous ont exposé. » Et dans la préface au huitième volume : « Nous tenons à répéter que tout ce que nous avons exposé et exposons est la narration fidèle de tout ce qui est arrivé. Les témoins de sa vie sont des centaines... et très nombreux sont ceux d'entre eux qui laissèrent par écrit ce qu'ils virent de lui (don Bosco) et entendirent de sa bouche. *De ce fait, les dialogues* conservés et transmis sont tels qu'ils se déroulèrent en leur présence. » La publication des 9 volumes eut lieu alors que les principaux protagonistes de ces dialogues étaient vivants (de don Rua à don Cagliero). Les épreuves furent corrigées par don Paul Albera (le « Paolino » qui vécut près de don Bosco à partir de 1858). En présentant aux Salésiens le neuvième volume (don Lemoyne était décédé pendant qu'on l'imprimait), don Albera écrivait : « Si tous pouvaient connaître quelle diligence don Lemoyne mettait à rassembler ces *Souvenirs* et avec quel amour il occupait ses journées à ce travail, ils les apprécieraient toujours mieux » (*Actes du Chapitre supérieur*, 24 avril 1917).

4° Don Bonetti — don Bosco vivait encore — raconte dans le *Bulletin salésien* l'histoire de l'oratoire, très riche en dialogues. Chaque fascicule était relu par don Bosco. Et don Bosco tenait tant à cette révision qu'il se faisait envoyer les épreuves pendant son voyage en Espagne (1886) et les renvoyait avec ses observations. Don Ceria, rédacteur des 9 derniers volumes des *Mémoires biographiques*, confirme, dans la préface au douzième volume, la manière typique de don Bosco pour raconter : « Le bienheureux don Bosco, quand il racontait les choses qui lui étaient arrivées, avait coutume de faire les demandes et les réponses selon les souvenirs que sa mémoire lui rappelait. Don Lemoyne ensuite, et quelques autres qui l'écoutaient, en prenaient note et les reproduisaient telles quelles. »

Ces « dialogues de don Bosco », je les ai trouvés dans les sources que j'ai rappelés ci-dessus, et il me semble les avoir rapportés avec fidélité. J'ai seulement retouché l'italien du XIX^e siècle là où cela me semblait opportun et j'ai souvent condensé les dialogues.

*Agonie sur le pré,
résurrection sous le hangar*

Don Bosco réussit à louer un pré entouré d'une haie, non loin de la maison Moretta. Pour y aller, cinquante pas suffisaient.

Quand on marche aujourd'hui dans la rue Marie-Auxiliatrice, à droite, avant de traverser la rue Cigna, on voit un gros pâté de maisons qui occupent une bande de terrain le long de la société d'Éditions S.E.I. Là se trouvait le pré des frères Filippi.

Une espèce de grosse cabane se dressait au milieu ; on y rangeait les instruments de jeux. Autour, chaque dimanche, trois cents garçons se poursuivaient et s'ébattaient à volonté. Dans un angle, assis sur un banc, don Bosco confessait.

Vers les dix heures, roulement de tambour ; les jeunes se mettent en colonnes. Un clairon sonne et on part : vers l'église de la Consolata ou le Mont-des-Capucins. Là, don Bosco célèbre la Messe, distribue la communion, puis la collation.

Un garçon à peine arrivé du pays, Paul C., aide-maçon, se joint un jour à la foule des garçons qui vont au Mont-des-Capucins. Il raconte :

« La messe célébrée, beaucoup font la sainte communion, puis tous vont dans la cour du couvent prendre la collation. Don Bosco me voit et s'approche :

“Comment t'appelles-tu ?

— Paolino.

— Tu as pris la collation ?

— Non, monsieur, puisque je ne suis pas confessé et que je n'ai pas communifié.

— Mais il n'est pas nécessaire de se confesser ni de communier pour prendre la collation.

— Qu'est-ce qu'il faut ?

— Avoir de l'appétit.”

Il m'emmène vers le panier et me donne à pleines mains du pain et des fruits. Je descends avec lui et je joue dans le pré jusqu'à la nuit. A partir de ce moment et pendant plusieurs années, je ne quittai plus l'oratoire, ni le cher don Bosco qui m'a fait tant de bien. »

Un soir de fête, pendant que les garçons jouent, don Bosco voit, au-delà de la haie, un garçon d'environ quinze ans. Il l'appelle :

« Entre. D'où viens-tu ? Comment t'appelles-tu ? »

Le garçon ne répond pas.

« Mais qu'est-ce que tu as ? Tu es malade ? »

Il hésite encore. Puis desserrant les dents, il dit seulement :

« J'ai faim. »

Le panier est vide. Don Bosco envoie chercher du pain dans une famille voisine et le laisse manger tranquillement. Puis, c'est le garçon lui-même qui se met à parler comme pour s'enlever un poids du cœur :

« Je suis bourrelier, mais mon patron m'a renvoyé parce que je ne sais pas bien travailler. Ma famille est restée au pays. Cette nuit, j'ai dormi sur les marches de la cathédrale et, ce matin, j'ai voulu voler parce que j'avais faim. J'ai essayé de demander l'aumône mais je me disais : "En bonne santé et fort comme tu es, va travailler." Puis j'ai entendu crier des garçons ici et je me suis approché.

— Écoute, pour ce soir et cette nuit, je m'en occupe. Demain, nous irons chez un bon patron et tu verras qu'il t'embauchera. Et si tu veux revenir ici les jours de fête, tu me feras plaisir.

— J'y reviendrai volontiers. »

Pendant les mois du pré Filippi, les « bruits bizarres » qui se répandaient sur don Bosco se concrétisent en trois sérieuses menaces : opposition de l'autorité civile, conviction que don Bosco est fou (en conséquence, ses collaborateurs l'abandonnent), projet de tout arrêter à l'occasion d'un ultime licenciement.

Le marquis et les gardes

Ces années sont des années de révolution, et trois cents jeunes qui entrent en colonnes au son du clairon et du tambour par la porte de la cité donnent du souci au chef de la police. « Il ne s'agissait pas seulement d'enfants, écrit don Lemoyne, mais aussi de grands jeunes gens, robustes, audacieux, qui ne manquaient pas de porter sur eux l'inséparable couteau. »

Le marquis Michel de Cavour (père de Camille et de Gustave), magistrat de la cité et, de ce fait, chef de la police, fait appeler don Bosco. L'entretien se déroule tout d'abord sur un ton diplomatique, puis se poursuit à couteaux tirés. Don Bosco comprend qu'on lui impose brusquement de limiter le nombre de ses jeunes, d'éviter de les faire entrer dans

la ville en colonnes, de renvoyer les plus grands comme étant les plus dangereux. Il refuse. Alors Cavour se met à crier :

« Mais qu'est-ce que vous avez à vous occuper de ces crapules ? Laissez-les chez eux. Ne vous chargez pas de cette responsabilité sinon ça ira mal pour tout le monde.

— J'enseigne le catéchisme à de pauvres garçons, répond don Bosco tenace, et cela ne peut faire de mal à personne. Du reste, je fais tout avec la permission de l'Archevêque.

— L'Archevêque connaît ces histoires-là ? Parfait ! Dans ce cas, je vais aller parler à Fransoni et ce sera à lui de mettre fin à ces idioties. »

Monseigneur Fransoni ne mit fin à rien du tout, au contraire, il défendit don Bosco.

A partir de ce jour, à la lisère du pré où jouent les garçons, les gardes de la police commencent à faire la ronde. Don Bosco s'en moque, mais il commence à vivre sur des épines ; il suffit qu'il commette la plus petite irrégularité et c'en est fait de son oratoire. Cavour est une puissance.

Don Bosco est-il fou ?

Sans le vouloir, c'est don Bosco lui-même qui fournit le prétexte selon lequel se répand le bruit qu'il est devenu fou. Pour reconforter ses garçons en les transférant d'un cimetière à un moulin, d'une mesure à un pré, don Bosco commence à raconter ses songes.

Il parle d'un oratoire vaste et imposant, d'églises, maisons, écoles, ateliers, garçons par milliers, prêtres à leur entière disposition. Tout cela s'accorde mal avec la misérable réalité de tous les jours.

Les garçons sont les seuls capables de rêver les yeux ouverts et ils croient en don Bosco. Ils répètent à la maison, sur les lieux de travail, ce qu'il leur raconte. Il est normal que le public conclue : « Le pauvre ! c'est devenu une manie. Au milieu de tout ce chahut continu, il finira à l'asile. »

Ce n'est pas une méchanceté lancée en l'air par quelqu'un, mais une opinion diffuse. Michel Rua se souvient : « Je venais de servir la messe à la fabrique d'armes et je me préparais à partir, quand le chapelain me demanda : "Où vas-tu ?" — "Chez don Bosco, c'est dimanche." — "Tu n'es pas au courant ? Il est malade et d'une maladie dont on guérit difficilement." La nouvelle me frappa droit au cœur, me causant une peine indicible. Si j'avais appris que mon père était malade, cela ne m'aurait pas fait une peine plus grande. Je cours à l'oratoire et, stupéfait, je trouve don

Bosco souriant comme les autres fois. « Il s'est tellement entiché de ses jeunes qu'il est devenu fou ! » : c'était la maladie dont on parlait à ce moment-là à Turin. »

Don Borel, le collaborateur et l'ami fraternel, essaie d'empêcher don Bosco de raconter ses rêves :

« Tu parles d'une église, d'une maison, d'un parc pour les jeux. Mais où sont donc ces choses-là ?

— Je ne sais pas, mais elles existent puisque je les vois, murmure don Bosco. »

Un jour, dans sa chambre, après une tentative infructueuse pour le « raisonner », don Borel éclate en sanglots. Il sort en disant : « Mon pauvre don Bosco ! Il est vraiment perdu. »

Il semble que l'évêché ait mandaté un observateur pour se rendre compte du degré de déséquilibre de don Bosco. De leur côté, deux de ses bons amis, don Vincent Ponzati et don Louis Nasi, se mettent d'accord pour arracher don Bosco à cette pénible situation.

Ils ont probablement arrangé une visite médicale avec un examen sérieux à l'hôpital psychiatrique où il pourra suivre la cure nécessaire (la situation de la médecine, à cette époque, était identique à ce qu'on trouve encore aujourd'hui dans certains villages reculés du tiers-monde).

Un soir, don Bosco fait le catéchisme lorsque arrive un fiacre bien fermé. Don Ponzati et don Nasi en descendent et l'invitent à faire une promenade avec eux.

« Tu es fatigué, un peu d'air te fera du bien.

— Volontiers ! Je prends mon chapeau et je suis à vous. »

Un des deux amis ouvre la portière.

« Monte ! »

Mais don Bosco a déjà flairé le piège :

« Après vous, merci ! »

Après avoir insisté, puis pour ne pas gâcher l'affaire, les deux visiteurs acceptent de monter les premiers. Ils sont à peine dedans que d'un mouvement rapide, don Bosco ferme la portière et ordonne au cocher :

— « A l'asile d'aliénés, vite ! Ces deux-là y sont attendus. »

La maison de fous ou hôpital psychiatrique, n'est pas loin. Les infirmiers qui sont au courant attendaient un prêtre. Ils en voient arriver deux. Le chapelain dut intervenir pour délivrer les deux malheureux.

La plaisanterie a été lourde, plus encore, réflexion faite, de la part de don Bosco, que de la part de ses deux amis. Sur le moment, don Ponzati et don Nasi en sont extrêmement vexés. Plus tard, ils redeviennent de bons amis de don

Bosco. Don Nasi, en particulier, deviendra l'animateur de la musique à l'oratoire.

En attendant, néanmoins, don Bosco est abandonné par tout le monde. Il écrit avec amertume : « Tous me fuyaient. Mes collaborateurs me laissèrent tout seul au milieu de quatre cents garçons. »

C'est l'instant où « le bon sens » lâche, s'effondre. En don Bosco, ou il y a un saint, ou il y a un fou. Difficile de trancher. C'est une version différente de l'instant où François d'Assise à jeté ses vêtements aux pieds de son père et, nu, est parti en disant : « Maintenant je peux dire *Notre Père qui es aux cieux* » ; de l'instant où Cottolengo a jeté par la fenêtre ses derniers sous et a dit, soulagé : « Maintenant on verra si la petite maison est mon œuvre ou celle de Dieu ! » Qui peut reprocher à de petits bonshommes, soucieux de prudence et de bon sens, de les avoir crus fous ?

La situation est tellement étrange que don Bosco lui-même en arrive à douter de ses rêves. Au cours d'une conférence, le 10 mai 1864, immédiatement résumée par le diacre Bonetti, don Bosco raconte que ces jours-là, il vit en rêve, assez proche du pré, une demeure qui serait pour lui et pour ses jeunes.

Le matin suivant, il dit sans plus à don Borel : « Maintenant, la maison y est. » Le théologien l'invite à aller la voir. On y va : c'était une habitation dans laquelle habitaient des femmes de conduite équivoque. Humilié, don Bosco s'exclame : « Dans ce cas-là, ce sont des illusions diaboliques. » Il a honte de lui-même. Mais le même songe se reproduit deux autres fois. Don Bosco prie en pleurant : « Mon Dieu, éclairez-moi, sortez-moi de cette confusion. » Et le songe revient encore une quatrième fois ; une voix lui dit : « N'aie pas peur. Tout est possible à Dieu. »

Agonie sur le pré

Ces jours-là, sur le pré, arrivent les propriétaires (le marquis les avait-ils envoyés ?). Ils se penchent sur les mottes de terre piétinées sans pitié par huit cents sabots et brodequins. Ils appellent don Bosco :

« Mais on est en train de créer un désert, ici !

— A ce régime-là, notre pré va devenir une route de terre battue.

— Excusez-moi, cher abbé, mais ça ne peut pas continuer ! Nous vous dispensons de payer la location, mais nous sommes obligés de vous donner congé. »

Il avait quinze jours pour déguerpir.

Don Bosco est comme foudroyé. Aux événements humi-

liants des derniers jours, s'ajoute le souci de trouver tout de suite un autre pré. Mais, cette fois-ci, il ne trouve rien ; qui loue à un fou ?

Le 5 avril 1846, dernier jour sur le pré Filippi, est un des jours les plus amers de sa vie.

Il va avec les garçons à la Madone-de-Campagna. Au cours de la messe, il parle mais il n'a pas le cœur à lancer des boutades joyeuses, il ne parle plus de choux à repiquer. Il les regarde comme on regarde les oiseaux dont quelqu'un veut détruire le nid. Il les invite à prier la Madone : de toute façon, ils sont entre ses mains.

A midi, il tente un dernier essai auprès des Filippi. Il n'obtient rien. Va-t-il être obligé de dire adieu à ses garçons ?

« Vers le soir de ce jour-là, écrit-il, j'admirai la multitude des garçons qui jouaient. J'étais seul, épuisé, la santé mal en point. Je me retirai à l'écart et je me mis à faire les cent pas, tout seul, sans pouvoir retenir mes larmes : "Mon Dieu, m'écriai-je, dites-moi ce que je dois faire". »

La souche obscure d'où tout est sorti

Ce fut à ce moment-là qu'arriva, non pas un archange, mais un petit bonhomme qui bégayait : Pancrace Soave, fabricant de soude et de lessive.

« C'est vrai que vous cherchez un local pour faire un laboratoire ?

— Pas un laboratoire, mais un oratoire.

— Je ne vois pas la différence mais, de toute façon, le local existe. Venez le voir. Il appartient à monsieur François Pinardi, un homme honnête. »

Don Bosco, toujours dans cette zone appelée Valdocco, parcourt en diagonale environ deux cents mètres, et se trouve devant « une bicoque d'un seul étage, avec escalier et balcon de bois vermoulu, entourée de jardin, de prés et de champs ». A peu de distance se dresse la « maison équivoque » qu'il avait vue en rêve. « Je voulus monter l'escalier mais Pinardi et Soave me dirent : "Non, le local qui vous est proposé est là derrière." C'était une grange. »

Les pèlerins qui traversent la cour, le long de la basilique de Marie-Auxiliatrice, la voient encore au fond, blottie dans un angle des bâtiments : effacée, tronc modeste d'où a jailli toute l'œuvre gigantesque de don Bosco. En gros caractères est écrit : « Chapelle Pinardi », parce qu'aujourd'hui c'est une petite chapelle, riche de décorations et de fresques, telle que l'ont reconstruite les Salésiens en 1929.

Quand don Bosco y arrive, ce 5 avril 1846, ce n'est rien

qu'une pauvre remise, basse, appuyée du côté nord à la maison Pinardi. Un petit mur l'entoure et en fait une espèce de baraque. Bâtie depuis peu, elle a servi d'atelier à un chapelier et de buanderie à des blanchisseuses (tout près coule un ruisseau qui se jette dans la Dora, peu éloignée). Elle mesure 15 mètres sur 6 ; elle est flanquée de deux pièces plus petites.

Don Bosco est sur le point de la refuser.

« Trop basse, je ne peux pas m'en servir.

— Je la ferai arranger comme vous voulez, dit Pinardi. Je creuserai, je ferai des marches, je changerai le plancher. Mais je tiens à ce que vous y fassiez votre laboratoire.

— Pas un laboratoire, un oratoire, répète don Bosco ; une petite chapelle pour y rassembler mes garçons. »

La confusion de Pinardi sur les mots est compréhensible : à proximité des rivières, à cette époque, on construit beaucoup d'ateliers (qui se disent « laboratoires » en italien) et de manufactures. Pinardi, un instant perplexe, s'exclame tout à coup :

« Une chapelle ? C'est encore mieux. Je suis chantre, je viendrai vous aider. J'amènerai deux chaises : une pour moi et une pour ma femme. »

Don Bosco ne se décide pas encore, puis :

« Si vous me promettez, dit-il, d'abaisser le niveau du sol de 50 centimètres, j'accepte. »

Il ne veut plus louer au mois. Il paie trois cent vingt lires pour une année (plus de la moitié de son traitement au petit hôpital). Il peut disposer de la remise et de la bande de terre alentour pour y faire jouer les garçons.

Il retourne en courant au milieu de ses jeunes et il crie :

« Courage, les enfants ! Nous avons trouvé un oratoire ! Nous aurons une église, une école et une cour pour sauter et jouer. Dimanche, on s'y rendra : là-bas, à la maison Pinardi. »

C'est le dimanche des Rameaux. Le dimanche suivant sera celui de Pâques, de la Résurrection.

Quand sonnèrent les cloches

François Pinardi tient parole. Les maçons arrivent sans tarder, creusent, renforcent les murs et le toit. Les menuisiers refont le sol et mettent un parquet de bois. En six jours, cela semble impossible, mais il ne faut pas oublier que la journée de travail est alors de douze à quatorze heures. Le samedi, l'édifice est remis à neuf.

Sur le petit autel, don Bosco pose les chandeliers, la lampe et un modeste portrait de saint François de Sales.

Le 12 avril fut une grande journée. Le matin de Pâques, toutes les cloches de la ville carillonnent à toute volée. Près de la remise Pinardi, il n'y a aucune cloche, mais c'est l'affection de don Bosco qui appelle ses garçons dans le bas-fond du Valdocco. Ils arrivent par vagues. Ils envahissent la petite chapelle, la bande de terrain et les prés d'alentour. Ils assistent dans un silence recueilli à la bénédiction de la chapelle et à la messe que don Bosco célèbre immédiatement après. Puis, attrapant au vol le petit pain, ils se dispersent sur le pré et la joie explose, la joie d'avoir, enfin, une maison « toute à eux ».

Le miracle des petits maçons

En cinq pages de ses *Souvenirs*, don Bosco rappelle l'horaire type suivi pendant des années à l'oratoire du Valdocco ; horaire surchargé, c'est le moins que l'on puisse dire. Je crois que peu de gens oseraient aujourd'hui proposer un emploi du temps de ce genre aux garçons d'une œuvre de jeunes.

« De bon matin, on ouvrait l'église et les confessions commençaient jusqu'à la messe, fixée à huit heures, souvent retardée jusqu'à neuf heures pour rendre service à tous ceux qui désiraient encore se confesser. »

Messe, communion puis explication de l'Évangile (qui, après quelques dimanches, fut remplacée par le récit en épisodes de l'histoire sainte). « Après la prédication, école jusqu'à midi. »

Don Bosco s'accorde tout juste une heure pour manger et reprendre son souffle. A une heure de l'après-midi, commence la récréation : boules, échasses, fusils et sabres de bois, agrès de gymnastique. A deux heures et demie : catéchisme. Ensuite, chapelet dont la récitation fut maintenue jusqu'au moment où les jeunes furent capables de chanter les vêpres. Suivent une brève exhortation, le chant des litanies et la bénédiction du Saint-Sacrement. « A la sortie de l'église, temps libre. » Quelques-uns poursuivent la classe de catéchisme, d'autres s'exercent au chant ou lisent. La plupart jouent, courent et sautent jusqu'au soir.

« Je profitais de ces récréations turbulentes pour aborder chaque garçon. Avec un mot à l'oreille, à l'un je recommandais de mieux obéir, à l'autre plus de fidélité au catéchisme, à un troisième je conseillais de venir se confesser, et ainsi de suite. »

Il est prêtre

Don Bosco joue, il fait même le saltimbanque (il le dit expressément) mais il est surtout prêtre. Quand il le faut, il sait être gentiment décisif. Voici, pour le prouver, « un fait parmi beaucoup d'autres ».

Un garçon qu'il a invité plusieurs fois à communier promet toujours mais ne tient jamais parole. Un après-midi où il joue avec beaucoup d'entrain, don Bosco l'arrête et lui demande de l'accompagner à la sacristie pour une affaire.

« Il voulait venir comme il était : en bras de chemise. Je lui dis : "Non, mets ta veste et viens". Arrivés à la sacristie :

— "Agenouille-toi sur ce prie-Dieu

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Te confesser.

— Je ne me suis pas préparé.

— Je le sais. Prépare-toi ; après, je te confesserai.

— Vous avez bien fait de m'accrocher comme vous l'avez fait ; autrement, je ne me serais jamais décidé."

Pendant que je récitais mon bréviaire, il se prépara un peu, puis il se confessa et fit son action de grâces. A partir de ce moment-là, il resta persévérant à accomplir ses devoirs religieux. »

Adieu sur le Rondo

A la tombée de la nuit, tout le monde retourne encore à la chapelle pour les prières du soir qui se terminent par un cantique. Puis, devant la remise se déroule la scène joyeuse et touchante du départ.

« A la sortie de l'église, écrit don Bosco, chacun disait au revoir mille fois sans se séparer de ses camarades. J'avais beau dire : "Partez chez vous, la nuit tombe et vos parents vous attendent." C'était inutile. Il fallait que je les laisse se grouper et que six parmi les plus forts croisent leurs bras pour former une espèce de siège sur lequel, comme sur un trône, il fallait que je m'asseye, de bon gré ou de force. Ils se rangeaient ensuite sur plusieurs files, portant don Bosco sur la banquette de leurs bras et avançaient en chantant, en riant et en faisant du tapage jusqu'au Rondo (au croisement du boulevard Corso Regina, alors appelé Saint-Maxime, avec la rue Cigna). Là, on chantait encore quelques cantiques puis il s'établissait un profond silence et je pouvais souhaiter une bonne nuit et une bonne semaine à tout le monde. Avec tout ce qui leur restait de voix, ils répondaient : "Bonne nuit !" J'étais alors déposé de mon trône. Chacun repartait dans sa famille tandis que quelques-uns des plus grands m'accompagnaient à demi morts de fatigue jusqu'à la maison. »

Beaucoup de ces garçons lui ont murmuré : « Don Bosco ne me laissez pas seul pendant la semaine, venez me voir. » Dès le lundi, les maçons des chantiers de Turin assistent à un étrange spectacle : un prêtre, retroussant sa soutane,

grimpe sur les échafaudages entre les sacs de chaux et les tas de briques. Après avoir assuré son ministère au petit hôpital, dans les prisons et les écoles de la ville, don Bosco monte là-haut trouver ses garçons.

C'est une fête pour eux. Dans la plupart des cas, la « famille » où ils rentrent le soir n'est pas celle du papa et de la maman restés au pays, mais celle d'un oncle, d'un parent, d'un « pays » ; quelquefois, tout simplement, celle du patron à la garde duquel les parents les ont confiés. Ce n'est pas très chaleureux pour les garçons, aussi quand ils rencontrent un ami véritable qui les aime et les aide, cela devient une fête.

Justement, parce qu'il les aime, don Bosco s'arrête pour échanger quelques mots avec le patron. Il veut savoir quel est leur salaire, leur temps de repos, leur possibilité de sanctifier les fêtes religieuses. Parmi les premiers, il exige des contrats de travail réguliers pour ses apprentis et veille à ce que les patrons s'y conforment.

Il visite ses jeunes amis et en trouve d'autres. Selon le témoignage de don Rua : « Il visitait des ateliers où se trouvaient de nombreux apprentis et les invitait tous à son oratoire. Il manifestait une préférence pour les garçons émigrés de chez eux. »

Don Bosco crache le sang

Don Bosco est un homme et les forces d'un homme ont des limites. Après les *stress* du printemps, sa santé commence à se détériorer dangereusement dès les premières chaleurs.

La marquise de Barolo, qui l'estime beaucoup, le convoque au début de mai 1846. L'abbé Borel est présent. Elle pose devant lui la somme énorme de cinq mille lires (huit années d'honoraires) et elle lui dit d'un ton impératif :

« Maintenant, prenez cet argent et partez, où vous voulez, pour un repos absolu. »

Don Bosco répond :

« Je vous remercie. Vous êtes très généreuse. Mais moi, je ne suis pas devenu prêtre pour m'occuper de ma santé.

— Pas non plus pour vous tuer. J'ai appris que vous crachez le sang. Vos poumons s'en vont en lambeaux. Combien de temps croyez-vous tenir de cette manière ? Cessez d'aller dans les prisons, au Cottolengo. Et, par-dessus tout, quittez vos garçons pour un bon moment. L'abbé Borel s'occupera d'eux. »

Don Bosco voit dans ces recommandations une

« ennième » tentative pour l'écarter de ses jeunes. Il réagit brutalement :

« Ça, je ne l'accepterai jamais. »

La marquise perd patience :

« Si vous ne voulez pas céder aux bonnes paroles, alors je vais en dire de méchantes. Vous avez besoin des appointements que je vous donne pour aller de l'avant. Écoutez bien ce que je vous dis ! Ou vous lâchez votre oratoire et allez vous reposer ou bien, moi, je vous congédie.

— D'accord. Vous pouvez trouver beaucoup de prêtres à mettre à ma place ; mais mes garçons n'ont personne pour s'occuper d'eux. Je ne peux pas les abandonner. »

Don Bosco prononce des paroles héroïques, mais il a tort. La marquise a l'air de le torturer mais, au contraire, c'est elle qui a raison ; les mois à venir le prouveront. Don Bosco est un saint prêtre, mais il est jeune (trente et un ans) et entêté : il n'a pas encore acquis le sens de la mesure. La marquise (soixante et un ans) manifeste qu'elle est plus raisonnable que lui. C'est aussi une sainte femme. Après cette algarade violente (selon le témoignage de don Giacomelli), « elle s'agenouilla devant don Bosco, lui demandant sa bénédiction ». (« Elle n'en faisait pas autant avec moi », ajoute don Giacomelli.)

Dans une lettre qu'elle confie presque aussitôt à don Borel (dans l'intention évidente qu'il la fasse parvenir à don Bosco), elle résume ainsi son point de vue :

« 1. J'approuve et je loue l'œuvre de l'instruction donnée aux garçons (même si je ne la juge pas opportune dans le voisinage de mes œuvres pour les jeunes filles en danger).

2. Comme je crois en conscience que la poitrine de don Bosco a besoin d'un repos absolu, je continuerai à lui allouer un petit traitement s'il s'éloigne de Turin le temps nécessaire pour refaire sa santé. Cela me tient vraiment à cœur parce que je l'estime beaucoup. »

Si don Bosco n'obéit pas, elle lui trouvera un remplaçant comme aumônier au petit hôpital. En attendant, elle lui fait tout de même parvenir, par des voies détournées, une offrande de huit cents lires.

Don Bosco crache le sang sérieusement ; très probablement une infiltration tuberculeuse atteint les poumons. Malgré cela, il pense à l'avenir. Le 5 juin 1846, il prend en location trois chambres à l'étage de la maison Pinardi, le tout pour quinze lires par mois.

En même temps, le marquis de Cavour se manifeste à nouveau. Tous les dimanches, il envoie une demi-douzaine d'agents de police pour surveiller don Bosco. En 1877, don Bosco dira à don Barberis : « Je regrette vraiment de ne pas

avoir eu un appareil photographique. Ce serait beau de revoir cette centaine de jeunes qui m'écoutaient attentivement et six gardes civiques, en tenue, bras croisés, deux à deux, raides comme des pieux en trois endroits différents de l'église, écoutant eux aussi la prédication. Ils me rendaient un grand service en surveillant mes jeunes tout en étant là pour me surveiller moi-même. L'un ou l'autre, du revers de la main, essayait furtivement une larme. Ce serait beau de les avoir photographiés à genoux au milieu des jeunes, attendant leur tour à côté de mon confessionnal. Car les sermons, je les faisais plus encore pour eux que pour les jeunes : je parlais du péché, de la mort, du jugement, de l'enfer »...

« Seigneur, ne le laissez pas mourir »

Premier dimanche de juillet 1846. Après une épuisante journée passée à l'oratoire dans une chaleur torride, en retournant à sa chambre du Refuge, don Bosco s'évanouit. On le transporte jusqu'à son lit : « Toux, inflammations violentes, crachements de sang continuels. » Ces paroles signifient selon toute probabilité : « pleurite avec forte fièvre, hémoptysie », conjonction de troubles extrêmement graves à cette époque et pour un malade qui a déjà souffert de vomissements de sang.

« En quelques jours, je fus considéré comme perdu. » On lui administre le viatique et l'onction des malades. Sur les chantiers des petites maçons, dans les ateliers des jeunes mécaniciens, la nouvelle se répand immédiatement : « Don Bosco va mourir. »

Tous les soirs, vers la petite chambre du Refuge où don Bosco agonise, arrivent des groupes de pauvres garçons affolés. Ils portent encore leurs vêtements salis par le travail, le visage blanchi par la chaux. Ils n'ont pas dîné pour courir au Valdocco. Ils pleurent, ils prient :

« Seigneur, ne le laissez pas mourir. »

Le médecin a suspendu toute visite, et l'infirmier (tout de suite posté par la marquise au chevet de don Bosco) interdit à qui que ce soit l'entrée de la chambre du malade. Les garçons désespèrent :

« Laissez-moi au moins le regarder.

— Je ne le ferai pas parler.

— J'ai un seul mot à lui dire, un seul.

— Si don Bosco savait que je suis là, il me ferait certainement entrer. »

Don Bosco reste pendant huit jours entre la vie et la mort. Pendant ces huit jours, des garçons, travaillant sous

un soleil de plomb, ne burent pas une gorgée d'eau pour arracher au ciel sa guérison. Dans le sanctuaire de la Consolata les petits maçons se succèdent nuit et jour. Il y a toujours quelqu'un agenouillé devant la Madone. Si les yeux se ferment de fatigue (après douze heures de travail), ils résistent au sommeil parce que don Bosco *ne doit pas mourir*.

Certains, avec la générosité spontanée des enfants, promettent à la Vierge de réciter le chapelet toute leur vie, d'autres de jeûner au pain et à l'eau pendant un an.

Le samedi, don Bosco subit la crise la plus grave. Il n'a plus de force, le plus petit effort provoque un vomissement de sang. Dans la nuit, beaucoup craignent la fin. Mais elle ne vient pas.

C'est au contraire l'amélioration qui arrive : la grâce, arrachée à la Vierge par ces garçons qui ne peuvent plus rester sans père.

Un dimanche de la fin de juillet, dans l'après-midi, en s'appuyant sur un bâton, don Bosco se dirige vers l'oratoire. Les garçons volent à sa rencontre. Les plus grands l'obligent à s'asseoir sur un fauteuil, le soulèvent sur leurs épaules et le portent en triomphe jusque dans la cour. Ils chantent, ils pleurent, les petits amis de don Bosco, et, lui aussi il pleure.

Ils entrent dans la petite chapelle et remercient ensemble le Seigneur. Quand le silence se fait, tendu, don Boco réussit à prononcer quelques paroles :

« Ma vie, c'est à vous que je la dois. Mais, soyez-en persuadés : à partir d'aujourd'hui, je la dépenserai entièrement pour vous. »

Ce sont les paroles les plus importantes que don Bosco a prononcées au cours de sa vie. Elles sont le « vœu solennel » par lequel il s'est consacré aux jeunes et seulement à eux. Ses autres plus grandes paroles (véritable suite donnée à celles-ci), il les dira sur son lit de mort : « Dites à mes garçons que je les attends tous au paradis. »

Les forces extrêmement réduites dont il peut disposer ce jour-là, il les dépense à parler seul à seul avec ses jeunes « pour échanger contre des choses réalisables les vœux et les promesses dans lesquelles, sans la réflexion nécessaire, beaucoup se sont engagés quand j'étais en danger de mort ». Geste extrêmement délicat.

Les médecins prescrivent une longue convalescence, un repos total et don Bosco monte aux Becchi, chez ses frères et sa mère. Mais il promet à ses garçons :

« A la chute des feuilles je serai de nouveau ici, au milieu de vous. »

La bourse ou la vie

Il voyage à califourchon sur un âne, fait une étape à Castelnuovo parce qu'il a été bien secoué par le bourricot et arrive vers le soir aux Becchi.

La cour retentit de la rumeur joyeuse des neveux et nièces lui souhaitant la bienvenue. Antoine s'est construit une maisonnette en face de celle qu'il habitait quand ils étaient jeunes. Il a cinq enfants : François, quatorze ans ; Marguerite, douze ans ; Thérèse, neuf ; Jean, six et Françoise, une vivante petite fille d'à peine trois ans.

Joseph aussi, en face de la demeure familiale, a édifié une maison qu'il habite avec sa femme, maman Marguerite et ses quatre enfants : Philomène, onze ans maintenant ; Rose-Dominique, huit ; François, cinq ; et Louis qui vagit encore au berceau.

Don Bosco est hébergé chez Joseph. L'air de ses collines, l'affection discrète de la maman, les randonnées de plus en plus longues qu'il fait vers le soir à travers les vignes où le raisin commence à rougir, lui rendent la vie et les forces.

De temps en temps, il écrit à don Borel pour avoir des nouvelles de ses garçons. Il remercie « don Pacchiotti, don Bosio, l'abbé Vola, don Trivero », qui donnent un coup de main.

Au cours d'une promenade, pendant le mois d'août, il est allé jusqu'à Capriglio. En revenant à travers un petit bois, il entend une voix dure qui lui ordonne :

« La bourse ou la vie. »

Effrayé, il répond :

« Je suis don Bosco, je n'ai pas d'argent. »

Il dévisage l'homme qui sort des broussailles en brandissant une serpette et, sur un autre ton, il continue :

« Cortèse, c'est toi qui veux me tuer ? »

Il a reconnu dans ce visage barbu un jeune homme qui était devenu son ami dans les prisons de Turin. Le garçon, lui aussi, se souvient et voudrait rentrer sous terre.

« Don Bosco, pardonnez-moi ; je suis un misérable. »

Il raconte à bâtons rompus une histoire douloureuse et fréquente. Sorti de prison, on ne l'a plus reçu chez lui. « Même ma mère me tourne le dos. Ils m'ont dit que je suis la honte de la famille. » Du travail, inutile d'en parler. Dès qu'on apprend qu'il a fait de la prison, on lui ferme la porte au nez.

Avant d'arriver aux Becchi, don Bosco l'a confessé et lui a dit : « A présent, viens avec moi. » Il le présente aux siens : « J'ai rencontré ce vieil ami, ce soir, il dînera avec nous. »

Le lendemain matin, après la messe, il lui donne une lettre qui le recommande à un prêtre et à quelques bons patrons de Turin. Il l'embrasse.

Octobre 1846. Au cours de ses longues promenades solitaires, don Bosco a mis en forme, tranquillement, son projet pour l'avenir immédiat. A son retour à Turin, il ira loger dans les chambres que lui a louées Pinardi. Là, il donnera l'hospitalité, en accueillant peu à la fois, aux sans famille.

L'endroit, malheureusement, n'est pas recommandable pour un prêtre seul. Non loin de là se trouve une « maison douteuse » : la maison Bellezza, avec l'auberge *La Jardinière* où les ivrognes chantent jusqu'au milieu de la nuit. Il faudrait qu'il habite avec une personne qui le préserverait de ces soupçons et médisances qui circulent rapidement.

Il a pensé à sa mère. Mais comment le lui dire ? Marguerite a cinquante-huit ans. Aux Becchi, elle est reine. Comment l'arracher à sa maison, à ses petits-enfants, aux habitudes tranquilles de chaque jour ? Peut-être don Bosco se sent-il encouragé par la perspective d'une mauvaise saison qui s'annonce pour la campagne. Les récoltes de 1846 ont été mauvaises et en 1847, on en prévoit de pires.

« Maman, lui dit-il un soir en rassemblant tout son courage, pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi passer un moment ? J'ai loué trois pièces au Valdocco et, prochainement, j'y logerai des garçons abandonnés. Vous m'avez dit un jour que vous ne viendriez jamais chez moi si je devenais riche. Pour le moment justement je suis pauvre et chargé de dettes. De plus, c'est un risque pour un prêtre d'habiter seul dans ce quartier. »

La vieille dame reste pensive. C'est une proposition à laquelle elle ne s'attendait pas. Avec douceur, don Bosco insiste :

« Ça ne vous dirait rien de servir de maman à mes garçons ?

— Si tu crois que c'est la volonté de Dieu, murmure-t-elle, je viens. »

Étrangers sans rien

Trois novembre, mardi. Les feuilles tombent au vent d'automne et don Bosco repart pour Turin. Sous le bras, il serre un missel et son bréviaire. A son côté marche maman Marguerite. Au bras, elle porte un panier avec un peu de linge et de nourriture.

Don Bosco avait, par lettre, communiqué ses décisions à don Borel et « le petit père » avait été assez gentil pour

transporter, de la chambre du Refuge aux pièces de la maison Pinardi, le peu de biens que don Bosco possédait.

Les deux pèlerins parcoururent à pied la longue route. Quand ils parvinrent au Rondo, un prêtre ami de don Bosco les reconnut et s'approcha d'eux pour les saluer. Il les vit fatigués et couverts de poussière.

« Te voilà de retour, cher don Bosco. Comment va ta santé ?

— Je suis guéri, merci. J'ai amené ma mère avec moi.

— Mais pourquoi êtes-vous venus à pied ?

— Parce que nous manquons de ça. »

En souriant, il fait glisser son pouce sur l'index.

« Où allez-vous habiter ?

— Ici, dans la maison Pinardi.

— Mais comment ferez-vous pour vivre sans ressources ?

— Je ne sais pas mais la Providence y pensera.

— Tu es toujours le même », murmure le brave confrère en hochant la tête.

Il tire de sa poche une montre ; c'était encore à l'époque un objet précieux et rare. Il la lui offre.

« Je voudrais être riche pour t'aider. Je ne fais que ce que je peux. »

Marguerite entre la première dans sa nouvelle demeure : trois petites pièces vides et tristes, avec deux lits, deux chaises et quelques casseroles. Elle sourit et dit à son fils :

« Aux Becchi, j'avais beaucoup de travail chaque jour pour mettre de l'ordre, astiquer les meubles, laver les marmittes.

Ici, je pourrai rester beaucoup plus tranquille. »

Ils se reposèrent puis se mirent paisiblement à travailler. Pendant que maman Marguerite préparait un peu à manger, don Bosco accrocha au mur un crucifix et un tableau de la Madone puis il disposa les lits pour la nuit. Et ensemble, la mère et le fils se mirent à chanter. La chanson disait :

« Gare au monde !

si on se sent

étrangers

sans rien du tout... »

Un garçon, Etienne Castagno, les entendit et la nouvelle courut de bouche à oreille parmi les jeunes du Valdocco.

« Don Bosco est revenu ! »

Une poudrière prête à exploser

Le dimanche suivant, 8 novembre 1846, fut une grande fête. Don Bosco dut s'asseoir sur un fauteuil au milieu du pré, avec les jeunes en cercle autour de lui et écouter leurs chants et leurs souhaits.

Beaucoup d'entre eux sont allés le trouver aux Becchi et l'ont forcé à avancer son retour, le mettant devant cette cocasse alternative : « Ou vous revenez au Valdocco, ou nous transplantons l'oratoire ici. »

Don Cafasso s'est opposé à un retour aussi anticipé à cause des conseils des médecins. Il lui a tout simplement transmis le point de vue de l'archevêque : « On me permet de revenir à l'oratoire, écrit don Bosco, à condition de ne pas prêcher pendant deux ans. » Il avoue aussitôt : « J'ai désobéi. »

Les salles éclairées pleines de garçons

La première préoccupation de don Bosco est celle de reprendre et de développer les cours du soir : « J'ai loué une autre chambre. Nous faisons l'école dans la cuisine, dans une chambre, dans la sacristie, dans le chœur, dans l'église. Parmi les élèves il y avait encore de fieffés gamins qui gâchaient tout ou mettaient tout à l'envers. Après quelques mois, je réussis à louer encore deux chambres. »

Les témoins de cette période se souviennent : « C'était un spectacle de voir le soir les salles éclairées, pleines de garçons et de jeunes gens, debout, un livre en main, devant les tableaux, occupés à écrire sur les bancs, griffonnant, assis par terre, de grandes lettres sur leurs cahiers. »

Don Carpano, don Nasi, don Trivero, don Pacchiotti sont revenus l'aider. L'affaire des « idées fixes » s'est éteinte pendant la maladie et la longue convalescence. Si don Bosco a une idée fixe, il a prouvé qu'il était capable de cracher le sang pour la réaliser. Avec la marquise de Barolo, ça grince encore un peu. C'est inévitable quand de part et d'autre on peut dire : « Alors, n'avais-je pas raison ? » La marquise a vu se vérifier ses prévisions : don Bosco s'est effondré et à

failli mourir ; le long repos, il a dû le prendre sous forme de convalescence ; et l'oratoire a continué de fonctionner sous la direction de don Borel. Mais don Bosco comprend qu'il a eu raison de ne lâcher l'oratoire à aucun prix. De toute façon, il est impossible, étant donné son état de santé, qu'il puisse reprendre son travail au petit hôpital. Pour cette raison, leur contrat, interrompu tacitement en août, n'est pas renouvelé. Don Bosco se rendra seulement de temps à autre chez les fillettes malades pour prêcher. La marquise ne lui fait plus attribuer d'honoraires mais, par l'intermédiaire de don Borel et de don Cafasso, elle lui fera parvenir de généreuses offrandes « pour ses gamins » jusqu'à l'année où elle mourra, en 1864.

Le Pape Mastai-Ferreti prend le nom de « Pie IX »¹

Dans les premiers mois de 1846, le célèbre journaliste De Boni écrivait à Turin : « Cela m'ennuie de me promener à travers les mètres carrés de cette ville carrée, où tous parlent à voix basse, où tous marchent tout doucement. Je n'aime pas les glaces polaires qui s'y entassent en montagnes, ces rues aussi droites que les hommes sont gauches, ce libéralisme prudent qui sent son sermon du dimanche et qui chaque vendredi récite le chapelet du progrès catholique du comte Balbo, que Dieu le bénisse ! »

Comme prophète, De Boni prouve qu'il n'est pas doué. Turin est une poudrière vraiment sur le point d'éclater. Le comte Balbo représente ce libéralisme modéré qui, non pas dans des années, mais dans des mois, fera l'effet d'un tremblement de terre dans toute l'Italie.

En juin de cette année, l'évêque « sans préjugés » d'Imola, le cardinal Mastai-Ferreti, est élu Pape. Il prend le nom de « Pie IX ». C'est un homme très pieux et simple. Ce n'est pas un politicien et il n'est pas favorable aux idées des libéraux. Il a, en revanche, un sens profond de l'humain : c'est pourquoi il met rapidement en pratique des réformes attendues depuis des années dans l'État pontifical, et qui sont pri-

1. *Guelfes et gibelins* : Les noms de guelfes et gibelins sont issus des luttes politiques du Moyen Âge entre les partisans de familles allemandes qui se disputaient le trône impérial (Welf et Weibelingen).

La lutte ne continue que de nom beaucoup plus tard en Italie. Les guelfes étaient partisans de l'Église et du Pape ; les gibelins, de l'Empire et de l'empereur.

Il était légitime, selon les guelfes, que le Pape couronne l'empereur qui ne devait pas se servir de son pouvoir contre l'Italie. Les gibelins, en revanche, voyaient le salut de leur pays dans le pouvoir puissant d'une autorité civile personnifiée par l'empereur.

Dans la réalité historique, le sens des termes est beaucoup moins facile à définir (N.d.T.).

ses pour des « réformes libérales » avec tout ce que cela suscite comme équivoques.

Quelques jours après son élection (17 juillet) malgré les avis contraires de beaucoup de cardinaux, il accorde une large amnistie politique. De nombreux détenus, coupables seulement d'avoir participé à des « mouvement libéraux », sont remis en liberté.

Pour « comprendre » les détenus, il se rend souvent incognito dans la prison du château Saint-Ange, parle avec eux, jetant la panique parmi les directeurs de la prison. Pour « écouter » les plaintes des gens, il visite dans le même but les hôpitaux.

Au cours des mois suivants, il met un frein aux abus de pouvoir de la police et manifeste sa ferme volonté de voir l'envahissante diplomatie autrichienne respecter davantage l'indépendance du Saint-Siège.

Au printemps de 1847, il accorde une certaine liberté de la presse, institue une Consulte (Conseil) d'État avec la participation de laïcs désignés par la base (cela fait vaguement penser à un Parlement). Il autorise la formation d'une garde civique (milice populaire).

Dans l'atmosphère d'expectative fervente suscitée par l'ouvrage *La primauté des Italiens*, de Gioberti, Pie IX correspond pour les libéraux au Pontife « néo-guelfe » tant attendu. On exalte le Pape Mastai comme celui qui réalisera l'unité et l'indépendance italienne dans une atmosphère libérale. Les enthousiasmes s'enflamment. Où qu'il aille, Pie IX ne peut échapper aux défilés, présentations d'hommages, retraites aux flambeaux.

Il n'y a pas que les libéraux à « être d'accord » de cette manière avec Pie IX. Les socialisants et les représentants de la « gauche démocratique » crient aussi au miracle. Même Metternich, le puissant chancelier autrichien, gendarme de l'absolutisme et du conservatisme, s'exclame désolé : « Je me serais attendu à tout, mais pas à un Pape libéral. »

Pie IX n'est pas un Pape libéral et pourtant pendant presque deux ans il sera obligé par les événements et circonstances de jouer un rôle qui prête à équivoque.

Au cours de l'été de 1857, pour s'assurer contre le « Pape libéral », Metternich fait occuper par une garnison autrichienne la cité pontificale de Ferrare. Les libéraux interprètent cette manœuvre comme la rupture définitive entre le Saint-Siège et l'Autriche, l'étincelle de l'imminente guerre d'indépendance. Charles-Albert offre son armée au Pape ; de l'Amérique, Garibaldi met à la disposition de Pie IX sa légion de volontaires ; de Londres, Mazzini lui écrit une lettre en termes enflammés.

Pie IX deviendra ainsi la bannière de la liberté nationale. Il n'a jamais pensé provoquer une guerre, mais il est dépassé par les événements. La guerre d'indépendance, justifiée en son nom, est désormais dans l'air.

Le choc de don Bosco avec les « prêtres patriotes »

Après Rome, Turin est le centre des manifestations en faveur de Pie IX et de ses gestes « libéraux ».

L'archevêque Fransoni, qui est un conservateur rigide, reste perplexe devant les développements de la situation. Il doute très fort que le nouveau Pape soit « téléguidé » par les libéraux. Par contre, d'autres évêques piémontais (ceux de Fossano, Pinerolo, Biella) se sont, délibérément et avec enthousiasme, alignés sur « la nouvelle orientation libérale de l'Église ». En 1848, presque tous les évêques piémontais et sardes écrivent des lettres pastorales patriotiques.

« Même don Bosco, écrit Pietro Stella, doit avoir vers 1848 pris part aux espérances communes de l'Italie sous la forme néo-guelfe qui paraissait respectueuse du Pape et des anciennes dynasties en place. » Dans la seconde édition de *l'Histoire de l'Église*, parue au début de 1848, il appelle le théoricien du libéralisme néo-guelfe « le grand Gioberti ».

« Mais cela ne devait pas être un sentiment de longue durée » puisque cette appréciation disparut dans l'édition suivante. « Rapidement devait se produire le choc avec les prêtres patriotes et se creuser le fossé infranchissable entre lui, don Cocchi, don Trivero et don Ponte. »

Ce choc se produisit probablement lorsque commença à être évidente la volonté de nombreux libéraux de se servir du Pape uniquement pour leurs desseins politiques, surtout après l'allocution du 29 avril 1848, lorsque Pie IX leva définitivement l'équivoque.

Une grêle de pierres acharnée

Pendant ce temps-là, à côté de la « grande histoire », dans la plaine basse du Valdocco, se déroule la modeste histoire de tous les jours : la fatigue secrète pour le bien des garçons, la lutte silencieuse contre les dettes.

Don Bosco réussit en décembre 1846 à obtenir de Pancrace Soave la location de toutes les chambres de la maison Pinardi et le terrain environnant (710 liras par an). Il fait réparer le mur d'enceinte du pré aux jeux et installe aux deux extrémités un portail et une grille. De cette façon, la « canaille impudente » qui, le dimanche, envahit l'auberge de

La Jardinière et les autres maisons d'alentour, ne pourra plus s'infiltrer dans la cour et importuner les garçons.

Une partie du pré (où se trouve aujourd'hui une petite boutique d'objets religieux), don Bosco la transforme en jardin potager. Les garçons l'appellent « le jardin de maman Marguerite ». Parmi les dépenses pour les locations et pour assister les jeunes, les sous pour la cuisine sont les plus rares. Et, en bonne paysanne, maman Marguerite cherche à faire des économies en cultivant laitues et pommes de terre.

Dans les prairies tout autour, des bandes de voyous se retrouvent le dimanche. Ils jouent aux sous, boivent du vin acheté par grosses bouteilles à *La Jardinière*, jurent, insultent les jeunes qui arrivent à l'oratoire. Don Bosco les aborde, avec patience. Il accepte de s'asseoir avec eux pour faire une partie de cartes. Peu à peu, il arrive à en attirer quelques-uns. Mais, plus d'une fois aussi, pendant qu'il explique le catéchisme en plein air, ses garçons, sous une grêle acharnée de pierres, doivent se réfugier à la chapelle.

Il savait très bien, don Bosco, que les cinq cents jeunes qu'il rassemblait dans son oratoire étaient peu de chose face à ceux qui vagabondaient à travers la ville, sans foi ni loi et souvent sans pain.

Borgo Vanchiglia, pas très loin du Valdocco, était infesté de la *cocche*, bande de canailles qui donnaient du fil à retordre aux gendarmes, vivaient en chapardant porte-monnaie et paniers à provisions aux gens qui revenaient du marché. Et souvent s'affrontaient en batailles effroyables et tragiques qui se terminaient à coups de couteaux.

En passant dans le secteur, don Bosco se jette quelquefois au milieu des combattants, cherchant à les séparer. Et il y attrape un coup de sabot en pleine figure. « Pas en frappant », lui a-t-il été dit dans son rêve, mais les rêves aussi ont des exceptions.

Un prêtre voleur

Une des tactiques que don Bosco utilise pour amener de bons garçons à l'oratoire consiste à entrer dans une boutique où travaillent des jeunes ; il aborde le patron :

« Voudriez-vous me faire plaisir ?

— Si c'est possible, monsieur l'abbé.

— C'est possible. Dimanche, vous m'envoyez ces garçons à l'oratoire du Valdocco. Ils pourront apprendre un peu de catéchisme et devenir meilleurs.

— Ils ont vraiment grand besoin de devenir meilleurs. Ils sont paresseux et effrontés.

— Mais non. Ils ont une bonne tête ; vous ne trouvez

pas ? Alors, entendu : dimanche, je vous attends à l'oratoire. Nous jouerons ensemble et on s'amusera. »

Avec une autre catégorie de jeunes, la tactique est différente. Pendant que don Borel s'occupe de l'oratoire, il fait le tour des places et des rues de la périphérie. Des tas de jeunes jouent pour de l'argent sur les trottoirs. Pendant que les cartes circulent, les sous (quelquefois jusqu'à quinze, vingt liras) sont empilés au milieu sur un mouchoir.

Don Bosco observe bien la situation puis, d'un coup rapide, attrape le mouchoir et s'enfuit. Les jeunes, ahuris, sautent sur leurs pieds et lui courent derrière en criant :

« Les sous ! Rendez-nous les sous ! »

Ils ont tout vu, ces pauvres gosses, sauf un prêtre voleur. Don Bosco continue à courir vers l'oratoire et crie :

« Je vous les rends si vous m'attrapez ! Allez-y, courez ! »

Il passe le portail de l'oratoire, puis la porte de la chapelle avec les jeunes à ses trousses. A cette heure-là, dans la chaire se trouve don Carpano ou don Borel qui prêche à une masse compacte de garçons. Et la scène commence.

Don Bosco joue le marchand ambulant, lève le mouchoir qu'il a toujours en main et crie :

« Des nougats, des nougats ! Qui achète des nougats ? »

Le prédicateur fait semblant de sortir de ses gonds.

« Sortez d'ici, espèce de malotru ! Nous ne sommes pas sur la place publique.

— Mais je dois vendre des nougats et il y a tellement de garçons ici. Personne ne fait une enchère ? »

Le dialogue est en dialecte, les jeunes se tordent de rire ; les nouveaux venus écoutent cette algarade et restent abasourdis : où sont-ils tombés ?

Pendant ce temps-là, les interlocuteurs dialoguent toujours, en répliques amusantes, en réparties vivaces, amenant la dispute sur les jeux d'argent, sur les jurons, sur le bonheur de vivre en paix avec le bon Dieu. Alors ceux qui sont arrivés derrière don Bosco se mettent à rire eux aussi, et s'intéressent au problème en question.

Pour finir, on attaque le chant des litanies. Eux s'approchent de don Bosco :

— Alors, les sous, vous nous les donnez ?

— Encore un moment ; après la bénédiction. »

En sortant dans la cour, il tend l'argent, y ajoute le goût et se fait promettre « que, désormais, ils viendront jouer ici ». Et beaucoup y restent.

Les chants et les cris des ivrognes

Étienne Castagno, un garçon de ce temps-là témoigne : « Don Bosco était toujours le premier aux jeux, l'âme de la récréation. Je ne sais pas comment il faisait, mais il était dans tous les coins de la cour, au milieu de chaque groupe. De la personne et de l'œil, il suivait tout. Nous étions ébouriffés, parfois sales, nous mêlant de tout, fantasques. Et cela lui plaisait d'être avec les plus pauvres. Les plus petits, il les aimait comme s'il avait été leur mère. Souvent nous nous battions, nous rouant de coups ; et lui nous séparait. Il levait la main comme pour cogner mais il ne frappait jamais. Il nous envoyait promener en nous prenant par le bras. »

Joseph Buzzetti se souvient : « J'ai connu des centaines de garçons qui venaient à l'oratoire sans instruction ni sentiment religieux et qui changeaient de conduite en peu de temps. Ils s'attachaient tellement à notre oratoire qu'ils ne s'en séparaient plus et s'approchaient de la confession et de la communion tous les dimanches. »

Ce qui dérange, surtout l'été, c'est *La Jardinière*, c'est-à-dire la guinguette très fréquentée de la maison Bellezza. De la petite chapelle, quand il faut laisser les portes et les fenêtres ouvertes, on entend les chansons et les cris des ivrognes. Parfois, des rixes violentes couvrent la voix du prédicateur. Il arrive que don Bosco soit obligé de descendre de la chaire. Il dépose le surplis et l'étole et entre dans la taverne en menaçant d'appeler les gendarmes.

Le problème des collaborateurs devient de plus en plus urgent. Don Borel, don Carpano et les autres prêtres sont souvent occupés ailleurs le dimanche. Où trouver des gens pour la surveillance, les catéchismes et spécialement les cours du soir ?

Don Bosco se souvient que dans le rêve « des agneaux se changeaient en bergers ». Il commence à chercher des collaborateurs parmi ses garçons et à les préparer. Il choisit les meilleurs jeunes parmi les plus âgés et leur fait des cours à part. « Ces petits instituteurs, écrit don Lemoyne, huit ou dix au commencement, donnèrent un excellent témoignage et, de plus, certains d'entre eux devinrent ensuite d'excellents prêtres. »

Quelques bons laïcs de la ville viennent aussi lui donner un coup de main : un orfèvre, deux quincaillers, un droguiste, un courtier, un menuisier.

*« Je suis orphelin,
je viens de la Valsesia »*

De l'hiver 1846-1847, don Bosco rappelle un épisode dramatique.

Un garçon de quatorze ans, qui avait fréquenté l'oratoire pendant un certain temps, entend son père (qui s'enivre régulièrement chaque soir) lui intimer l'ordre de ne plus se rendre chez don Bosco. Le garçon fait semblant d'obéir, mais continue. L'homme, un épicier, devient furieux. Il menace de lui fendre le crâne s'il n'obéit pas.

Un dimanche soir, tard, le garçon revient de l'oratoire et trouve son père, complètement soûl, qui l'attend avec une hachette et la lève en criant :

« Tu as été chez don Bosco ! »

Le garçon, épouvanté, se sauve. L'homme le poursuit et vocifère :

« Si je t'attrape je te tue. »

L'arbre et le brouillard

La mère elle aussi, qui a tout vu, se met à courir derrière son mari pour le désarmer. Le garçon, de toute la vitesse de ses quatorze ans, arrive à l'oratoire avec une bonne avance sur son père, mais il trouve le portail fermé. Éperdu il frappe, puis, à bout de forces, ne voyant personne venir pour lui ouvrir, il grimpe sur un grand mûrier à proximité. Il n'y avait plus de feuilles pour le cacher, mais c'était une nuit de brouillard.

Haletant, l'ivrogne arrive avec sa hachette. Il cogne lourdement le portail. Marguerite qui, par hasard, de sa fenêtre avait vu le garçon monter sur le mûrier, court pour ouvrir après avoir dit un mot à don Bosco. La porte est à peine entrouverte que l'homme file tout de suite sur l'escalier, montre dans la chambre de don Bosco et crie en le menaçant :

« Où est mon fils ?

— Votre fils n'est pas ici.

— Si, il y est. »

Il ouvre tout grands les portes et les placards :

« Je le trouverai et je le tuerai.

— Monsieur, intervient don Bosco avec énergie, je vous dis qu'il n'est pas ici. Mais même s'il y était, cette maison est la mienne et vous n'avez pas le droit d'y entrer. Ou vous sortez ou je fais appeler les gendarmes.

— Ne vous fatiguez pas, l'abbé, c'est moi qui vais maintenant chez les gendarmes et il faudra me rendre mon fils.

— Parfait ! Allons-y ensemble. J'ai justement quelques petites choses à raconter à ces messieurs sur votre conduite. Ce sera une excellente occasion. »

L'homme, qui a quelques histoires à cacher, bat en retraite en grognant des menaces. Don Bosco, avec sa mère, s'approche du mûrier et à mi-voix appelle le garçon. Pas de réponse. Il insiste un peu plus fort :

« Descends, mon petit. Il n'y a plus personne. »

Rien. Il craint un malheur. Il monte avec une échelle et l'aperçoit les yeux écarquillés. Il le secoue. Comme s'il sortait d'un affreux cauchemar, le garçon commence à crier et à s'agiter furieusement. Il s'en faut de peu qu'ils ne tombent de l'arbre tous les deux. Don Bosco doit le maîtriser tout en murmurant :

« Ce n'est pas ton père, c'est moi, don Bosco, n'aie pas peur. »

Petit à petit, il se calme et se met à pleurer doucement.

Don Bosco réussit à le faire descendre et entre à la cuisine. Maman Marguerite lui prépare quelque chose de chaud et don Bosco étend une paillasse pour qu'il puisse dormir devant le feu. Le lendemain, pour le sauver de la colère de son père, il l'envoie à un bon patron d'une localité voisine. Il peut rentrer chez lui seulement après un peu de temps.

Ce fut cet épisode, peut-être, qui raviva une plaie que don Bosco porte au cœur. Aucun de ses garçons, le soir, ne sait où aller dormir. Ils dorment sous les ponts ou dans des asiles de nuit sordides. Depuis quelque temps, il envisage de prendre chez lui les plus abandonnés.

Son premier essai remonte à un certain soir d'avril 1847. La maison Pinardi, à gauche quand on la regarde, finissait par une petite grange à foin (maintenant, c'est un passage qui donne sur la grande cour de derrière). Là, don Bosco installa pour dormir une demi-douzaine des plus jeunes. Ce fut un fiasco. Le lendemain matin, les hôtes avaient disparu en emportant les couvertures que maman Marguerite leur avait prêtées.

Don Bosco recommença l'expérience quelques jours après et ce fut pire : ils emportèrent même le foin et la paille.

Mais il ne se découragea pas.

Un garçon trempé et transi

Un soir de mai, il pleut à verse. Don Bosco et sa mère ont à peine terminé le dîner lorsque quelqu'un frappe à la porte (Nous suivons le fil du récit sur les pages écrites par don Bosco). C'est un garçon trempé et transi, sur les quinze ans.

« Je suis orphelin. Je viens de la vallée de la Sesia. Je suis maçon, mais je n'ai pas encore trouvé de travail. J'ai froid et ne sais pas où aller... »

— Entre, lui dit don Bosco. Mets-toi près du feu. Mouillé comme ça, tu attraperais du mal. »

Maman Marguerite lui prépare un peu de nourriture. Ensuite elle lui demande :

« Et maintenant, où vas-tu ? »

— Je ne sais pas. J'avais trois liras quand je suis arrivé à Turin, mais je les ai toutes dépensées. »

Silencieusement, il se met à pleurer.

« S'il vous plaît, ne me renvoyez pas. »

Marguerite pense aux couvertures qui se sont envolées.

« On pourrait te garder, mais qui me dit que tu ne vas pas voler mes casseroles ? »

— Oh ! non, madame. Je suis pauvre, mais je n'ai jamais volé. »

Don Bosco est déjà sorti sous la pluie pour chercher quelques briques. Il les apporte et fait quatre colonnettes sur lesquelles il pose quelques planches. Puis il va tirer la paillasse de son lit et la met dessus.

« Tu dormiras ici, mon petit. Et tu resteras tant que tu en auras besoin. Don Bosco ne te mettra jamais dehors. »

« Ma bonne mère l'invita à réciter les prières. »

“Je ne les connais pas, répond-il.

— Tu les réciteras en même temps que nous”, lui dit-elle. Et ce fut comme ça. Puis, elle lui fit un petit sermon sur la nécessité du travail, sur la fidélité et sur la religion. »

Les Salésiens ont vu affectueusement dans ce petit sermon de maman Marguerite la première *buona notte* (en français : la bonne nuit, appelée « le mot du soir ») : quelques propos du responsable de la maison pour terminer la journée. Don Bosco considérait cette coutume comme « la clé de la moralité, du progrès et du succès ».

Toutefois, maman Marguerite n'était pas très persuadée de l'efficacité de ses paroles, alors don Bosco conclut : « Pour que tout reste en ordre, la cuisine sera fermée à clé et ne sera plus ouverte jusqu'au matin. »

C'était le premier orphelin qui entra dans la maison de

don Bosco. A la fin de l'année 1847, ils seront sept. Ils deviendront des milliers.

Le deuxième est un garçon de douze ans, « de condition aisée ». Don Bosco le rencontre sur le boulevard Saint-Maxime (devenu l'avenue Reine-Marguerite). Il pleure le front appuyé sur un orme. Il n'a plus de père. Sa mère est décédée l'année précédente et le propriétaire de la maison l'a mis dehors en s'emparant du mobilier pour se payer de la location qui n'a pas été réglée. Don Bosco le confie à maman Marguerite et lui trouve une place comme commis dans un commerce. Il réussit à se faire une bonne situation et resta toujours l'ami de son bienfaiteur.

Le troisième, c'est Joseph Buzzetti, le petit maçon de Caronno Ghiringhello. C'est don Bosco lui-même qui l'invite. Un dimanche soir, alors qu'il dit au revoir aux autres, il le retient par la main.

« Veux-tu venir vivre chez moi ?

— Volontiers.

— Alors j'en parlerai à Carlo, ton grand frère. »

Le grand frère, qui fréquente l'oratoire depuis six années, est d'accord. Joseph, quinze ans, continua son métier de maçon en ville, mais la maison de maman Marguerite devint la sienne.

Le petit barbier tremblait comme une feuille

Et puis arrive Carlo Gastini. Un jour de 1843, don Bosco entre chez un coiffeur. Un petit garçon s'approche de lui pour lui savonner la barbe.

« Comment t'appelles-tu ? Quel âge as-tu ?

— Carlino. J'ai onze ans.

— Mon cher Carlino, fais-moi une belle mousse de savon. Et ton papa, comment va-t-il ?

— Il est mort. J'ai seulement ma mère.

— Oh, mon pauvre petit, quel malheur ! »

Le garçon avait fini de le savonner.

« Bon, alors, allons-y. Courage. Prends le rasoir et rase-moi la barbe. »

Le patron, alarmé, intervient :

« Je vous en prie, mon Révérend ! Le garçon ne sait pas raser. Il ne fait que savonner.

— Mais il faudra bien qu'il commence un jour ou l'autre, non ? Dans ce cas-là, c'est aussi bien qu'il commence par moi. Vas-y, Carlino. »

Carlino rase la barbe en tremblant comme une feuille. Quand il commence à faire tourner le rasoir autour du men-

ton, il transpire. Quelques bonnes écorchures, quelques entailles, mais il s'en tire.

« Très bien, Carlino ! sourit don Bosco. Et maintenant que nous sommes amis, je veux que tu viennes me voir de temps en temps. »

Gastini commence à fréquenter l'oratoire et devient un grand ami de don Bosco.

L'été de cette année-là, don Bosco le trouve en larmes chez le coiffeur.

« Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Ma mère est morte et le propriétaire m'a mis dehors. Mon plus grand frère est soldat. Alors, maintenant, où vais-je aller ?

— Viens avec moi. »

Pendant qu'ils descendent au Valdocco, Carlo Gastini entend cette phrase que tant de jeunes entendront : « Tu vois, je suis un pauvre prêtre. Mais même s'il ne me restait qu'une bouchée de pain, je la partagerais avec toi. »

Maman Marguerite prépare un autre lit.

Carlino resta plus de cinquante ans à l'oratoire. Joyeux, vivant, il deviendra le présentateur brillant de toutes les fêtes. Ses saynètes faisaient rire tout le monde, mais quand il parlait de don Bosco, il pleurait comme un enfant. Il disait : « Il m'aimait. » Il chantait une ritournelle que tous finirent par savoir par cœur :

*Io devo vivere
per settant'anni,
a me lo disse
papa Giovanni.*

« je dois vivre
soixante-dix ans,
C'est ce que m'a dit
papa Jean. »

C'était une de ces innombrables « prophéties » que don Bosco, moitié pour rire et moitié sérieusement, faisait à ses garçons. Carlo Gastini mourut le 28 janvier 1902. Il avait soixante-dix ans et un jour.

Pour ces premiers garçons qui vivaient chez lui, don Bosco transforme deux chambres contiguës en dortoir. Huit lits, un crucifix, une image de la Madone, un carton avec l'inscription : « Dieu te voit. »

Le matin, de bonne heure, don Bosco célébrait la messe et les garçons y assistaient en récitant les prières du matin et le rosaire. Puis, un petit pain dans la poche, ils se rendaient à leur travail en ville. Ils revenaient pour les repas de midi et du soir. La *minestra* (soupe) était toujours copieuse. Le plat de résistance dépendait des légumes du jardin de la « mamán » et des sous du porte-monnaie de don Bosco.

Les sous commencèrent à lui poser des problèmes dramati-

ques dès ces premiers mois et ils lui en poseront jusqu'à la fin de sa vie. Sa première collaboratrice ne fut pas une comtesse, mais sa mère. Cette pauvre paysanne se fit envoyer des Becchi, son trousseau de mariage, l'anneau, les boucles d'oreilles, le collier, qu'elle avait gardés jalousement jusqu'alors. Elle ne les avait jamais portés depuis la mort de son mari. Elle les vendit pour nourrir les premiers garçons.

Le coup de tête de l'archevêque

Cette ébauche de la première maison salésienne fut appelée par don Bosco « maison annexe de l'oratoire de Saint-François-de-Sales ». Morand Wirth remarque : « Titre significatif. Il prouve que dans la pensée du fondateur l'oratoire conservait son caractère privilégié. »

Au mois de mai 1847, don Bosco fonde la Compagnie de Saint-Louis pour ses garçons. Qui y entre prend trois résolutions : bon exemple, éviter les mauvaises conversations, fréquenter les sacrements. La « Compagnie » devient rapidement un groupe de jeunes qui s'engagent à s'entraider à devenir meilleurs.

Un mois après, le 21 juin, la première fête de saint Louis de Gonzague fut célébrée avec solennité. Don Bosco présentera toujours ce jeune saint comme modèle de pureté. L'archevêque vint pour donner la confirmation à qui ne l'avait pas reçue.

« A cette occasion, rappelle don Bosco, l'archevêque auquel on avait posé la mitre sur la tête, ne se souvint plus qu'il n'était pas à la cathédrale. Il leva la tête brusquement et la mitre cogna le plafond de la chapelle. Tout le monde rit ; et lui le premier. Monseigneur Franzoni murmura : « Il faut faire honneur aux garçons de don Bosco et leur prêcher la tête découverte. »

Don Bosco se souvient d'un autre détail très important pour lui : « Après la confirmation, on établit une sorte de procès-verbal dans lequel on nota qui avait donné le sacrement, le nom et le prénom du parrain, le nom du lieu et la date. Ensuite on recueillit les billets, répartis selon les différentes paroisses, et ils furent portés à l'archevêque pour être adressés aux curés des paroisses respectives. »

Par ce geste, l'archevêque approuvait pratiquement l'oratoire comme « paroisse des jeunes abandonnés » et confirmait son appui à don Bosco devant les curés des paroisses de la ville, toujours hésitants dans leurs opinions.

En septembre, don Bosco achète la première statuette de la

Madone. Elle lui coûte vingt-sept liras. Elle est encore là, dans la chapelle Pinardi. Qui entre la découvre dans la pénombre, sur la droite. Les garçons la portent en procession aux alentours quand on célèbre les grandes fêtes de la Madone. Les « alentours » c'étaient quelques maisons, la gargote *La Jardinière* avec ses habitués ivrognes bruyants, deux petits ruisseaux pour arroser les champs et les jardins, une ruelle bordée de mûriers (rue de *La Jardinière*) qui traversait alors en diagonale la cour actuelle le long de la Basilique de Marie-Auxiliatrice.

Les cocardes tricolores chez l'archevêque

Les forces libérales, au cours des mois de 1847, font pression sur Charles-Albert pour qu'il ouvre la voie à un programme de réformes. Mais le roi tient l'Autriche à l'œil et veut garder le contrôle. Il fait un pas en avant et un pas en arrière, plus indécis que jamais.

En septembre, le compositeur Novaro (travaillant dans la rue Rose-Rouge, n° 10, aujourd'hui rue du 20-septembre-68) met un hymne en musique. Godefroy Manilli le lui a expédié de Gênes. Ce ne sera pas un chef-d'œuvre mais ces quelques portées de musique, avec le titre *Frères d'Italie*, deviendront l'hymne du Risorgimento italien.

1^{er} octobre. Le soir, dans le jardin des Ripari, une grande foule de Turinois s'est rassemblée pour applaudir le Pape et le roi. Au retour, la foule est brutalement dispersée par la police. C'est un ordre du roi.

Le même mois, Charles-Albert renvoie le comte Solaro della Margarita, ministre des Affaires étrangères depuis douze ans, qui personnifie la politique conservatrice et amie de l'Autriche.

Les démonstrations populaires aux cris de « Vive Pie IX ! » les jours suivants, sont interdites par la police. Le roi fait savoir qu'il « pense à des réformes, mais il veut que le peuple reste tranquille ».

30 octobre. On annonce que désormais les communes et les provinces auront des conseils élus par la base. Les électeurs ne seront quand même pas tous les citoyens, mais seulement les propriétaires qui paient des impôts, les enseignants et ceux qui détiennent des charges publiques. Au total, 2 % de la population. La censure sur la presse devient moins sévère.

1^{er} novembre. Charles-Albert part pour Gênes. 50 000 personnes qui chantent et agitent des drapeaux l'accompagnent jusqu'à la route de Moncalieri.

Le même mois, Charles-Albert, Léopold de Toscane et Pie IX signent les préliminaires de la « Ligue italique », c'est-à-dire, de l'union douanière entre les trois États. Cela paraît un clair acheminement vers la « fédération des États italiens » prophétisée par Gioberti.

4 décembre. Charles-Albert revient de Gênes. Toute la ville de Turin va l'accueillir avec enthousiasme. Les séminaristes demandent aussi à l'archevêque la permission de participer à la manifestation. Monseigneur Frasoni, hostile à toute nouveauté libérale, refuse la permission. Quatre-vingts clercs abandonnent quand même le séminaire et se mêlent à la foule.

Le défi à l'archevêque confine à la provocation. Pendant la messe de Noël de 1847, à la cathédrale, les séminaristes se rassemblent à la cure avec la cocarde tricolore sur la poitrine. La conclusion sera la fermeture du séminaire dans les premiers mois de 1848.

Un bon feu dans la sacristie

En ce mois de décembre, don Bosco ne se laisse pas paralyser par les grands événements. Il continue son travail avec humilité. Les garçons de l'oratoire sont maintenant plusieurs centaines, don Lemoyne dit 800. Il en vient même de quartiers très lointains. Don Bosco, don Borel, don Carpano se consultent et se trouvent d'accord. Il faut ouvrir un second oratoire dans la partie sud de la ville. Le boulevard qui s'appelle aujourd'hui « corso Vittorio » était alors flanqué de pauvres bicoques habitées par des lavandières. Les festons de linge étendu au soleil et au vent donnaient une allure d'activité paysanne à cette périphérie de Turin appelée « Porta Nuova ». Les citoyens « aisés » venaient s'y promener l'après-midi du dimanche et les bandes de gosses désœuvrés y jouaient à la guerre.

D'accord avec l'archevêque, don Bosco loue à Mme Vaglianti une petite maison, une remise et un pré « près du pont de fer » pour 450 liras par an. Puis il annonce la nouvelle à ses garçons en ces termes :

« Mes amis, quand les abeilles sont devenues trop nombreuses dans une ruche, une partie d'entre elles va habiter ailleurs. Nous les imiterons. Nous ouvrirons un deuxième oratoire et ferons une seconde famille. Ceux d'entre vous qui appartiennent à la partie méridionale de la ville ne devront plus faire autant de chemin. A partir de la fête de l'Immaculée, ils pourront se rendre à l'oratoire Saint-Louis, à Porta Nuova, près du pont de fer. »

Don Borel bénit le nouvel oratoire le 8 décembre 1847. Don Carpano en devient directeur pour cet hiver extrêmement rigoureux. Il s'y rend à pied, avec un fagot de bois sous son manteau pour allumer un feu dans la sacristie et se réchauffer avec les premiers garçons.

La fièvre de 1848

En 1848, les nations européennes sautèrent comme des dépôts de munitions.

Les flammes de la révolution éclatèrent surtout dans les villes : Paris (23-24 février), Vienne (13 mars), Berlin (15 mars), Budapest (15 mars), Venise (17 mars), Milan (18 mars).

Aux barricades des cités, on pouvait suivre guerres et batailles. En deux mois, toute l'Europe fut en feu.

Ce fut une explosion si générale que, le 3 avril, le tsar Nicolas de Russie, interloqué, se demandait : « Qu'est-ce qui reste encore debout en Europe ? » Et n'importe quel bouleversement chaotique de quoi que ce soit sera appelé, à partir de ce moment-là, dans le langage commun : « un quarante-huit ».

Comme d'habitude, nous n'avons pas l'intention de tracer un tableau complet de l'histoire italienne et européenne, mais d'indiquer les événements principaux qui eurent une influence profonde sur les faits de la vie de don Bosco, spécialement les événements de Turin et du Piémont, qui conditionnèrent son comportement et ses choix.

Sur les barricades le libéral, le patriote, l'ouvrier

On ne peut pas comprendre le tremblement de terre de 1848 si on ne garde pas présent à l'esprit trois facteurs principaux qui s'entrecroisent : les courants libéraux qui se combattaient pour instaurer des systèmes constitutionnels et parlementaires à la place de l'absolutisme ; l'aspiration des nations particulières à l'indépendance contre l'Empire autrichien ; les mouvements ouvriers qui luttèrent pour une plus grande justice sociale.

Pour exprimer cela de façon imagée : sur les barricades des différentes capitales européennes, combattaient côte à côte le libéral qui voulait une constitution, le patriote qui exigeait l'indépendance de sa patrie à l'égard de l'étranger, l'ouvrier qui se battait contre le patron qui le faisait travailler douze à quatorze heures par jour.

Le mouvement ouvrier lutte spécialement à Paris. Avec les barricades du 24 février dans les quartiers de l'est, il ouvrit la voie à 1848. Ce fut une victoire fulgurante. La monarchie de Louis-Philippe étant renversée, on vit bourgeois et ouvriers fraterniser autour des arbres de la liberté, bénis par les prêtres. Le droit au travail fut proclamé, la journée de travail réduite à dix heures ; on ouvrit les « ateliers sociaux ».

Mais quatre mois plus tard (à la suite de graves erreurs des ouvriers et de l'intolérance de la bourgeoisie), se produisit une répression tout aussi foudroyante. Paris, où s'étaient concentrés 140 000 ouvriers, fut pris d'assaut par le général Cavaignac en quatre jours de lutte farouche (23-26 juin). Répression terrible, la journée de travail revient à douze heures.

Cette répression conduira les ouvriers à abandonner les « socialismes humanitaires » et à embrasser le marxisme, plus dur, plus impitoyable (Marx a écrit le *Manifeste communiste* en janvier 1848).

En Italie, le mouvement ouvrier a des combattants uniquement sur les barricades de Milan. Tout le 1848 italien est en revanche dominé par les libéraux qui exigent, des rois absolus, la Constitution et, des patriotes, qu'ils prêchent la guerre d'indépendance contre l'Autriche. L'Autriche occupe territorialement la Lombardie et la Vénétie et tient sous sa lourde tutelle beaucoup d'autres États.

Le 1848 italien comprend trois phases : les Constitutions, les insurrections populaires contre l'Autriche, la première guerre d'indépendance conduite par Charles-Albert.

La Constitution s'appellera « Statut »

A Turin, 1848 c'est d'abord l'idée de la guerre qu'on sent prochaine. Tous parlent de politique : critiques, projets, proclamations. La grande nouveauté ce sont les journaux politiques « libres » qui se multiplient de mois en mois à cause de la liberté de la presse et jouent un rôle considérable de guides de l'opinion publique.

Le jeune directeur du *Risorgimento* (sorti le 15 décembre 1847) est Camille Benso di Cavour, homme fort des libéraux. Le 1^{er} janvier sort *La Concordia*, de la gauche démocratique et populiste, dirigée par Valerio. Le 26 janvier commencent les publications l'*Opinione*, de Durando ; en juin paraîtra l'impétueuse et débraillée *Gazzetta del Popolo*, de Botero, en juillet le *Conciliator* dirigé par le chanoine Gastaldi, futur archevêque de Turin ; et l'*Armonia* de Gustave Cavour, frère de Camille, de nette inspiration catholique.

30 janvier. Les nouvelles annoncent que, à Naples, le roi

Ferdinand a concédé la Constitution et qu'à Milan les gens boycottent les Autrichiens. Le « Corps décursional » de Turin¹ se rend auprès de Charles-Albert et lui demande la Constitution.

Après des journées d'angoisse, Charles-Albert songe à abdiquer. Il n'a pas le courage de démentir le serment fait vingt-cinq ans plus tôt à Charles-Félix. Quant au prince-héritier Victor-Emmanuel il est vivement opposé à l'abdication : son père, qui jusqu'alors ne lui a jamais laissé mettre un doigt dans les affaires de l'État, ne peut le laisser seul en pleine tempête.

7 février. Charles-Albert réunit le Conseil extraordinaire de la Couronne et se déclare prêt à examiner un projet de Constitution (appelée « Statut ») dans lequel la religion et l'honneur de la monarchie soient respectés. Mais il invite les décursions à faire en sorte que les places ne soient pas envahies par la foule : il n'admettra pas de contraintes.

10 février. Pie IX à Rome adresse une proclamation au peuple qui est en pleine effervescence. Il invite les gens à « ne pas exiger des réformes qu'il ne pourrait pas leur concéder », et il conclut : « Bénissez, Grand Dieu, l'Italie et conservez-lui le don très précieux de la foi. » Les chefs de l'opinion publique, bien résolus de faire de Pie IX un instrument pour la guerre contre l'Autriche, laissent de côté « les réformes impossibles » et « le don de la foi » et propagent dans toute l'Italie la seule formule : « Bénissez, Grand Dieu, l'Italie. »

Cette invocation devient le mot d'ordre libéral et le signal de la guerre. Pie IX qui essaie vainement de clarifier l'équivoque s'en tire mal. Et sans doute est-ce à ce moment-là que don Bosco commence à douter du mouvement néo-guelphe et à prendre ses distances à l'égard des libéraux.

Au cours des jours suivants, arrivent à Turin les nouvelles de la Constitution concédée à Florence (17 février) et de la révolution qui éclate à Paris (23 février).

Il est décidé que le 27 sera organisée une grande « fête de remerciement pour la promesse du Statut ». L'immense place Vittorio est envahie par les délégations que l'on a fait venir de toutes les parties du Piémont, de la Ligurie, de la Sardaigne, de la Savoie. Toutes les organisations de Turin sont invitées à manifester en masse. Le marquis Roberto d'Azeglio en personne descend au Valdocco pour inviter don Bosco avec tous ses garçons.

1. Corps décursional : sorte de conseil de hauts responsables intermédiaires entre les populations et le pouvoir central (N.d.T.).

Tête-à-tête de don Bosco avec le marquis

Dans les *Souvenirs* écrits de sa main, don Bosco reconstitue le dialogue avec le marquis. Selon toute probabilité, les répliques ne sont pas exactement celles qui furent prononcées (il écrit vingt-cinq ans après). Mais nous croyons qu'il s'agit d'un dialogue extrêmement important, car don Bosco (qui y réfléchit après tant d'années de distance) nous fait comprendre ce que fut, à partir de cette époque, son attitude à l'égard de la politique. C'est pourquoi nous en reproduisons les passages essentiels.

« Un emplacement nous était réservé sur la place Vittorio, avec tous les instituts, quels que fussent leur nom, leur but et leur situation. Que faire ? Refuser, c'était me déclarer ennemi de l'Italie ; consentir c'était approuver des principes que j'estimais avoir des conséquences funestes.

« Que la ville sache (*disait d'Azeglio*), que votre œuvre n'est pas opposée aux institutions modernes ! Cela sera bon pour vous : les offrandes augmenteront ; la municipalité, moi-même, nous serons généreux pour vous.

— Monsieur le Marquis, c'est ma ferme volonté de me tenir à l'écart de tout ce qui touche à la politique. Ni pour, ni contre.

— Alors, qu'est-ce que vous voulez faire ?

— Faire ce que je peux, aussi peu que ce soit pour les jeunes gens abandonnés, en travaillant de toutes mes forces pour qu'ils deviennent de bons chrétiens en ce qui concerne la religion et de bons citoyens dans la société civile.

— Vous vous trompez. Si vous persistez dans ces principes vous serez abandonnés de tous. »

Don Bosco est exactement convaincu du contraire : il aurait été abandonné s'il s'était occupé de politique ; surtout qu'il avait manifesté qu'il partageait des comportements libéraux. Et il poursuivit, têtue :

« Invitez-moi à quoi que ce soit où un prêtre puisse exercer la charité et vous me trouverez prêt à sacrifier ma vie et tout ce que j'ai. Mais pour le présent et pour l'avenir, je veux rester étranger à la politique. »

Les bandes anticléricales se déchaînent

Le cortège vers la place Vittorio est impressionnant : 50 000 personnes défilent à travers les rues devant le roi à cheval. L'archevêque a refusé de célébrer la messe et de chanter le *Te Deum* dans l'église de la Gran Madre qui s'élève sur la place Vittorio. Il permet seulement que l'on donne la bénédiction eucharistique.

Les séminaristes, bravant l'archevêque, avancent dans le cortège avec la cocarde tricolore. Aussitôt après, en représailles, le séminaire est fermé.

Ces décisions sont probablement la goutte qui fait déborder le vase de l'anticléricisme.

Le soir du 2 mars, des groupes de têtes brûlées prennent d'assaut les maisons des Jésuites, près de l'église des Martyrs et du Carmel. Ils cassent les vitres et défoncent les portes.

Le lendemain, les mêmes équipes entourent en proférant des menaces la maison des sœurs appelées « Dames du Sacré-Cœur ». De façon ininterrompue, ils relancent l'assaut pendant sept jours, à chaque fois repoussés par les gardes.

Dans les jours qui suivirent, Jésuites et Dames quittent la ville.

Les troupes anticléricales entretiennent le tumulte. Sous les fenêtres du Convitto ils hurlent : « Mort à don Guala ! » On tente de prendre d'assaut le palais de la marquise de Barolo parce que le bruit s'est répandu qu'elle donne l'hospitalité à quinze Jésuites.

4 mars. En présence du Conseil de la Couronne, Charles-Albert signe le Statut. Le pouvoir absolu du roi est supprimé ; le régime parlementaire commence.

Paradoxalement, Turin ne répond pas par des manifestations d'enthousiasme. Au contraire les désordres rageurs continuent et s'intensifient contre l'archevêque, les prêtres et les soutiens de l'absolutisme.

8 mars. Pour ramener l'ordre dans la ville, la Garde nationale est organisée. Les inscriptions sont ouvertes sur la place San Carlo : en quelques heures, 500 citoyens donnent leur nom.

Milan s'insurge et demande du renfort

Pendant plusieurs jours, d'énormes nouvelles éclatent. Vienne s'est insurgée et l'empereur a congédié Metternich (13 mars). Pie IX a accordé la Constitution. Révolutions à Berlin et à Budapest. Parmi les plus retentissantes : Venise s'est soulevée contre les Autrichiens (17 mars), Milan a commencé la révolte contre les troupes autrichiennes de Radetzki (18 mars).

Cesare Balbo (l'auteur des *Espérances d'Italie*) est nommé Premier ministre par Charles-Albert. L'abbé Antoine Rosmini part pour Rome comme représentant du Piémont auprès du Pape.

Le 19 juin, le comte Arese, qui apporte des nouvelles et des propositions, arrive à Milan. Au « comité central » de la révolution existe un fort courant républicain contraire à

Charles-Albert, mais le courant de Gabio Casati, ami du Piémont, prend l'avantage. Il fait demander l'aide militaire de Charles-Albert.

Le Conseil des ministres, avec le roi, examine la situation. Que faire ? On décide avant tout d'envoyer des troupes sur la frontière pour la protéger des infiltrations autrichiennes éventuelles. Une brigade de la garde du roi part pour le Tessin.

A Milan, pendant ce temps-là, on continue à se battre. Le 20, le général Radetzki, commandant en chef des troupes impériales, propose un armistice. Il est refusé. Le 22, Porta Tosa est conquise par les hommes de Luciano Manara. Les Autrichiens abandonnent Milan.

Les Autrichiens sont aussi chassés de Venise. Daniel Manin, libéré des prisons, devient par acclamations président de la république de Saint-Marc.

La foule, dans les rues de Turin, crie : « La guerre ! La guerre ! »

25 mars. Dans la soirée, arrivent les représentants de Milan victorieuse. Ils demandent une intervention immédiate de l'armée, avant que les Autrichiens ne reviennent à l'assaut de la ville. Ils posent deux conditions : l'adoption des « trois couleurs italiennes » à la place du drapeau bleu de Savoie, et l'ajournement de l'entrée de l'armée piémontaise à Milan après la victoire.

« Guerre à l'Autriche »

Le Conseil des ministres décide l'entrée en guerre. Charles-Albert donne son accord. La guerre est déclarée à l'Autriche. Le roi apparaît au balcon du palais Royal sur la place Castello et, agitant le drapeau tricolore, il salue la foule qui crie : « Guerre à l'Autriche ! »

Cette nuit-là, Charles-Albert confie à un ami : « Si je ne déclarais pas la guerre, je perdais l'État, c'était la révolution. Maintenant qu'elle est déclarée, si nous ne gagnons pas, je risque le trône. Mais à cela je suis préparé. »

Le général Passalacqua reçoit l'ordre de traverser le Tessin en arborant le drapeau tricolore avec l'écu de Savoie sur le champ blanc.

24 mars. A la cathédrale, l'archevêque préside un office solennel en présence du roi et du prince héritier. A la sortie, monseigneur Fransoni est sifflé et insulté.

Dans la nuit, Charles-Albert avec son fils part pour le front à la tête de 60 000 hommes. Une foule immense se presse rue Pô et sur la place Vittorio pour le saluer. Cela ressemble à une fête grandiose.

Mais la guerre, c'est autre chose. Dans les jours suivants

tous les régiments quittent Turin. Tous les chevaux sont réquisitionnés pour l'artillerie et les trains des équipages.

La ville, sans voitures, est plongée dans un silence étrange que traverse un courant de peur.

Le soir, sous les fenêtres de l'archevêque le tintamarre recommence. Le ministre de l'Intérieur lui fait savoir qu'on lui saura gré s'il « s'absente de la cité » pour quelque temps. Le 29 mars, Mgr Frasoni part pour la Suisse.

Le vicaire général qui le remplace ordonne des prières publiques pour les combattants. Il recommande aux curés d'aider les familles de ceux qui sont appelés aux armes. Il permet aux fermiers de travailler le dimanche les champs des frères partis pour la guerre.

Les autorités politiques procèdent à des « mesures pénibles mais nécessaires ». Les plus hauts fonctionnaires de l'État qui sont considérés comme réactionnaires (quelques mois plus tôt, ils étaient les plus fidèles serviteurs du roi !) sont écartés des charges publiques. Même le gouverneur de Turin, le maréchal La Tour, est congédié.

Vraies batailles et batailles fausses au Valdocco

Même les gosses respiraient la guerre. Dans les prés autour du Valdocco les « durs » de Vanchiglia, de Borgo Dora, de Porta Susa se livrent de vraies batailles. Ce ne sont pas des plaisanteries. Ces garçons armés de bâtons, de couteaux, de cailloux s'administrent de terribles râclées. Don Bosco sort souvent de chez lui pour appeler les gendarmes et se jeter avec eux au milieu de quelques excités.

Un jour, non loin de lui, il voit un gars de quinze ans enfoncer son couteau dans le ventre de son adversaire. On le porte d'urgence à l'hôpital et le gosse meurt en bredouillant : « Tu me le paieras ! »

Don Bosco rappelle avec amertume : « Ces provocations n'en finissaient pas. » Quelquefois, les bandes s'unissaient pour jeter des cailloux sur « la maison du curé ». Les pierres pleuvaient sur les tuiles, les fenêtres et faisaient trembler de peur Joseph Buzzetti et les autres.

Pour attirer des garçons à l'oratoire, don Bosco se servit de ce climat de guerre pour inventer un nouveau jeu. Un de ses amis, Joseph Brosio, avait été gendarme. Pour venir au Valdocco, il endossait sa tenue militaire, qui suscitait enthousiasme et respect pendant ces mois-là. Don Bosco lui suggère de former avec les garçons un régiment en miniature, de leur enseigner les manœuvres et les mouvements de bataille.

Brosio accepte. Il obtient du gouvernement deux cents fusils, ancien modèle, avec le canon remplacé par un bâton.

Il sonne du clairon et commence les exercices : marche en avant, changement de direction, charge à la baïonnette, retraites, attaques. Le « régiment » donnait des représentations très applaudies et assurait le service d'ordre même à l'église.

Un après-midi de dimanche, pendant que la foule attirée par le clairon suivait avec passion les manœuvres, la catastrophe se produisit au cours d'une contre-attaque. L'armée vaincue, en pleine déroute, poursuivie par les vainqueurs déchaînés, se réfugia dans le jardin de maman Marguerite, écrasant les laitues, le persil et les tomates.

La « maman » qui assistait au désastre en fut profondément affectée.

Varda, varda Giôanin lo ca l'an fait, murmura-t-elle à son fils qui était près d'elle, *a l'an guastame tüt* (« Regarde, regarde, Jean, ce qu'ils m'ont fait ; ils m'ont tout gâché »).

« *Laisse-moi retourner à la maison* »

Ce fut probablement au cours de la soirée qui suivit que Marguerite perdit courage. Les garçons sont allés dormir et elle, comme de coutume, se trouve devant un tas de vêtements à réparer. Ils lui laissent au fond du lit des chemises déchirées, des pantalons décousus, des chaussettes percées. Et elle doit raccommoder à la lueur de la lampe à huile parce que le lendemain matin, ils n'ont que ça à se mettre. Don Bosco, à côté d'elle, pose des pièces aux coudes des vestons et retape les souliers.

« Jean, murmure-t-elle subitement, je suis fatiguée. Laisse-moi retourner aux Becchi. Je travaille du matin au soir, je suis une pauvre vieille et ces garnements m'abîment tout. Je n'en peux plus. »

Don Bosco ne raconte pas une plaisanterie pour la tirer de là. Il ne dit même pas une parole : aucune n'est capable de consoler cette pauvre femme. Il fait seulement un geste : il montre le crucifix accroché sur le mur. Et la vieille paysanne comprend. Elle incline la tête sur les chaussettes trouées, sur les chemises en lambeaux et se remet à coudre.

Jamais plus elle ne parlera de retourner chez elle. Elle passera les dernières années de sa vie au milieu de ces garçons tapageurs, mal élevés, mais qui avaient besoin d'une maman. Elle se contentera seulement de lever les yeux un peu plus souvent vers le crucifix, pour reprendre courage, pauvre vieille fatiguée.

Guerre italienne en Lombardie

26 mars. D'après les nouvelles qui arrivent, il semble que les rêves néo-guelfes soient en train de se réaliser de façon fulgurante. Pour appuyer l'armée de Charles-Albert dans « la libération de l'Italie », des États pontificaux partent 17 000 soldats avec le général Durando ; de la Toscane, 7 000 volontaires avec Montanelli ; Parme et Modane, par les plébiscites, déclarent vouloir s'unir au Piémont.

6 avril. Entraîné par l'enthousiasme collectif, Ferdinand de Naples déclare la guerre à l'Autriche et confie un corps expéditionnaire de 16 000 hommes au général Guglielmo Pepe. La guerre qui se livre en Lombardie est une « guerre italienne ».

D'heureuses nouvelles parviennent à Turin. L'armée remporte ses premiers succès à Mozambano et Goïto (8-9 avril), Garibaldi est parti d'Amérique avec sa « légion italienne » (15 avril).

Le 27 avril ont lieu dans le Piémont les premières élections politiques pour désigner 204 députés. Gioberti est élu à Turin, Cavour est écarté.

30 avril. Gioberti revient d'exil accueilli en triomphe. Il se croit l'homme de la Providence. La Chambre des députés siège dans la salle des Suisses du palais Madame. Gioberti est acclamé président de la Chambre.

La « gauche démocratique » est conduite par les démagogues Valerio et Brofferio et par Urbain Rattazzi. Elle commence par s'attaquer à Charles-Albert, l'injuriant comme traître. Elle demande la révision des procès du 21 et du 31. Les journaux de la gauche sont violents. Attitudes pour le moins inopportunes en pleine guerre.

La cour est épouvantée, la reine Adélaïde (fille d'un archiduc autrichien) brûle sa correspondance privée. Charles-Albert, dans son camp, est extrêmement irrité.

Mais sur les enthousiasmes et sur les colères des Italiens, va tomber une douche glacée.

L'effondrement des espérances

Le 27 avril 1848 est arrivé à Rome le comte Rignon, envoyé par Charles-Albert. Il demande à Pie IX un appui matériel et moral pour la guerre. Le Pape lui répond que l'appui matériel il l'a déjà fourni en envoyant Durando et 17 000 soldats sur le fleuve Pô. Quant à l'appui moral, il faut réfléchir : « Si je pouvais encore signer *Mastai*, je prendrais la plume et en quelques minutes, ce serait fait, puisque je suis aussi italien. Mais je dois signer Pie IX et le chef de l'Église doit être ministre de la paix et pas de la guerre. »

Il y réfléchit pendant deux jours. Deux jours qui ont été passés au microscope par les historiens, sans beaucoup de résultats. Il semble que durant ces quarante-huit heures des rapports de l'Autriche et de l'Allemagne aient fait état de masses de catholiques en révolte contre le Saint-Siège : il y a danger de schisme.

La fin de l'équivoque

29 avril. Dans un discours aux cardinaux, Pie IX déclare que ses réformes ont été suscitées non par des motifs « libéraux » mais par des sentiments humains et chrétiens. La solution d'une « guerre contre les Germains » le trouble profondément. Il demande à Dieu, non la guerre mais la concorde et la paix. Il déclare aussi qu'il pourra devenir « le président d'une certaine nouvelle république à réaliser avec tous les peuples d'Italie ».

Par ces paroles, le Pape clarifie l'incertitude où l'ont poussé les clameurs libérales qui l'avaient circonvenu et ses propres hésitations. Bien qu'elles refusent seulement la présidence d'une « république » et non celle d'une « fédération de monarchies », ces paroles portent un coup mortel au rêve néo-guelfe.

Aussitôt après, Pie IX envoie une lettre à l'empereur. Il demande qu'il soit permis aux régions italiennes de se réunir pacifiquement en une seule nation. C'est un mouvement conforme à sa volonté pacifique, mais c'est une illusion de sa naïveté.

Foudroyante avait été la flambée, foudroyant sera le retournement de situation. De graves désordres ont lieu sur le théâtre de la guerre et dans les différentes capitales italiennes. Léopold de Toscane et Ferdinand de Naples rappellent leurs troupes. Le roi de Naples va plus loin : par un coup d'État qui provoque de graves affrontements entre les manifestants et la force publique, il dissout le Parlement (15 mai).

Des forces, napolitaines sous le commandement de Pepe et papales sous celui de Durando, restent avec Charles-Albert comme troupes volontaires, soutenues par les universitaires toscans.

Le 30 mai est la dernière journée radieuse pour Turin. On apprend la bonne nouvelle de la victoire de Goïto et de la reddition de Peschiera. Les rues sont décorées, les fenêtres s'illuminent, on crie : « Vive Charles-Albert, roi d'Italie ! »

Mais tout de suite arrivent les jours amers. Radetzky s'empare de Vicenze, occupe Padoue, Treviso et Mestre.

La guerre commence à peser sur la vie à Turin. Les affaires languissent, il n'y a pas d'argent en circulation, beaucoup de commerces sont fermés, les chômeurs sont nombreux. Les cordonniers et les tailleurs font grève à cause des salaires trop bas.

A tout cela s'ajoute le bruit que la capitale va être transférée à Milan. Une ville comme Turin sans la Cour, sans les emplois administratifs, signifie une ville en demi-chômage. Déjà les propriétaires d'immeubles qui ont construit en quantité dans les dernières années et sont chargés tous ensemble d'une hypothèque de 637 millions, tremblent de peur.

Gamelles et « rata » à l'oratoire

Dans ce climat de pauvreté diffuse, on se met la ceinture aussi à l'oratoire du Valdocco. Quand les petits travailleurs qui vivent avec don Bosco reviennent à midi, ils se présentent à la cuisine avec leur gamelle pour recevoir leur « rata ». La marmite qui bout sur le feu contient riz et pommes de terre, pâtes et haricots, ou un mélange nourrissant conseillé en temps de guerre : châtaignes séchées mises à bouillir avec de la farine de maïs.

Don Bosco distribue la soupe qu'il assaisonne de plaisanteries : « Fais honneur au cuisinier », « Qui veut grandir mange beaucoup », « Je voudrais te donner un morceau de viande mais je n'en ai pas. Si pourtant nous trouvons un jour une vache sans propriétaire, nous ferons une grande fête. »

Le dessert, c'est souvent une pomme. Pas une pomme

pour chacun, mais une pomme au nombre de « une ». Don Bosco la lance en l'air et qui l'attrape la mange.

Le bar, pour tous, c'est la pompe qui « répand l'eau en quantité, très fraîche et saine ».

Sur la table, pendant le repas, une poule de maman Marguerite saute en caquetant, pour becqueter sa part de miettes.

Le pain, c'est à la fortune du pauvre. Le soir, don Bosco donne à chacun 25 centimes pour qu'il se l'achète. Motif : le goût est une chose, la santé en est une autre. Qui a un bon estomac et n'est pas difficile achète du biscuit de soldat : on lui en donne une bonne ration. D'autres préfèrent le pain normal : pâte ferme ou pâte molle.

Après le repas de midi et celui du soir qui est une « copie au carbone » de celui de midi, chacun lave sa gamelle et met sa cuillère dans sa poche.

Celui qui a un gros appétit peut aller, avant de manger, dans le jardin de maman Marguerite cueillir un peu de laitue, et avec l'huile et le vinaigre achetés sur ses économies, se prépare une salade.

Les temps sont durs. Chaque garçon compte au centime près pour épargner quelque chose. L'art de s'en tirer est très répandu. Un garçon arrive à vendre sa paillasse pour quarante centimes (sauf si don Bosco l'arrête à temps). Pour mettre aussi de côté les centimes du perruquier, c'est maman Marguerite qui coupe les cheveux. « La coupe faite avec les ciseaux me laissait pas mal d'escaliers, rappelle le docteur Federico Cyna. Je m'en plaignis et la sainte femme répondit : « Ces escaliers-là te feront monter en paradis. »

Ne pas avoir de quoi nourrir suffisamment ses propres enfants (même si on utilise des plaisanteries) c'est une grosse peine. Et cependant, au cours de ces mois-là, ce ne fut pas la peine la plus grande de don Bosco.

La fidélité au Pape et ses malheurs

Après le discours de Pie IX « ne devaient pas manquer les moments de graves tensions entre les prêtres de première ligne dans les œuvres de jeunesse : don Cocchi et don Ponte d'une part, don Bosco de l'autre, écrit Pietro Stella. Mais chez tous devait être très vif le sentiment du moment délicat traversé par l'Église turinoise. En ce moment spécialement, les prêtres patriotes sentirent que pour le succès de la religion, il ne fallait pas négliger de suivre le "peuple" dans ses aspirations à l'unité ».

Don Bosco, de son côté, jugeait indispensable avant tout la fidélité au Pape (aux garçons qui jusqu'alors avaient crié :

« Vive Pie IX ! », il demande de crier : « Vive le Pape ! »). Et il se renforce dans les doutes sérieux qu'il nourrissait déjà sur l'action des libéraux.

Aujourd'hui, à plus d'un siècle de distance, nous savons par les historiens que l'unité de l'Italie fut une grande conquête mais qu'elle ne fut certainement pas obtenue par les meilleurs des moyens. Le Risorgimento fut un phénomène bourgeois et de classes moyennes. Le peuple y participa seulement dans quelques cités. La grande masse paysanne, qui représentait soixante-dix pour cent de la population, y resta étrangère sinon carrément hostile.

Don Bosco était un paysan, il ressentait une aversion instinctive pour ces « mouvements » pilotés par des avocats astucieux et des politiciens intrigants, pour lesquels le « vrai peuple » était seulement appelé à donner son sang sur les champs de bataille. La guerre, pour lui, était un châtiment de Dieu et une catastrophe pour le petit peuple, rien d'autre.

Certes, quand on regarde ainsi les choses, don Bosco montre qu'il a des limites. Mais il prouve aussi qu'il voit loin. En particulier pour orienter son œuvre naissante, il choisit une route (fidélité au Pape, aucun lien avec les partis), qui permit à son modeste oratoire de se transformer en une congrégation mondiale. Faire de l'histoire avec des « si », c'est jouer au loto ; mais nous sommes convaincus que si don Bosco était descendu dans la rue y déployer le drapeau tricolore, nous parlerions de lui aujourd'hui comme d'un brave vicaire de la banlieue de Turin.

S'être accroché à la fidélité au Pape provoqua sur le moment de nombreux déboires pour don Bosco. Deux prêtres qui travaillaient à l'oratoire Saint-Louis, malgré son interdiction, conduisirent les jeunes avec drapeaux et cocardes aux défilés politiques et changèrent les sermons en meetings politiques animés. Don Bosco dut se disputer avec eux.

Au Valdocco ce fut pire. Un auxiliaire de don Bosco fit un sermon dans lequel « liberté, émancipation, indépendance » résonnèrent pendant toute la durée du discours. « J'étais dans la sacristie, écrit-il, impatient de pouvoir mettre fin au désordre. Mais le prédicateur, à peine la bénédiction donnée, invite prêtres et jeunes à s'unir à lui et, entonnant à pleine voix les hymnes nationaux, faisant frénétiquement onduler les drapeaux, tous allèrent défiler autour du Mont-des-Capucins. Là fut faite la promesse formelle de ne pas revenir à l'oratoire si ce n'est pour y être reçus à titre *national*. » Don Lemoyne écrit que l'oratoire du Valdocco resta presque vide pendant plusieurs semaines ; il était passé de 500 jeunes à moins d'une centaine.

« Aucun des prêtres n'essaya de revenir. Les enfants au

contraire, demandèrent pardon, assurèrent avoir été trompés, et promirent obéissance et discipline. Mais je restai seul, écrit don Bosco avec amertume. Presque cinq cents jeunes, sans autre aide que celle, intermittente, du théologien Borel. Je ne sais pas, avec ce rythme épuisant de travail, comment j'ai pu tenir. » Don Lemoyne dit que les plus grands ne revinrent pas et qu'à partir de ce moment, l'âge moyen des garçons fut plus bas qu'auparavant.

Nouvelles dramatiques

La seconde moitié de 1848 vit une succession de nouvelles dramatiques. En juin furent brisées à coups de canons les insurrections de Prague et de Paris. Du 23 au 26 juillet, sur les hauteurs de Custoza eut lieu le choc décisif entre les Autrichiens et les Piémontais. La défaite de Charles-Albert fut tellement grave qu'on ne put même pas organiser la défense de Milan.

La nouvelle, parvenue à Turin le 29 juillet, occasionna des désordres sérieux. La Garde nationale dut occuper la Piazza Castello. Le 1^{er} août, on ordonna la mobilisation des 56 bataillons de la Garde nationale. Une commission présidée par Roberto d'Azeglio assumait la charge de maintenir l'ordre.

Les troubles continuèrent loin du centre de la cité. Les maisons des nobles et celles des prêtres étaient spécialement prises comme point de mire.

Le 6 août, Gioberti court au quartier général du roi, le conjurer de ne pas signer l'armistice. Mais Charles-Albert, convaincu que l'armée n'était plus en état de combattre, donna l'ordre au général Salasco, le 9 août, de le signer. C'était reconnaître la défaite, la fin des espoirs.

A Turin, les politiciens se déchaînent contre l'incapacité des chefs, les manigances des prêtres. Ils engagèrent froidement des enquêtes parlementaires, pour la punition des coupables. La capitale était en pleine effervescence. « Il fut nécessaire, écrit Francesio Cognasso, de prendre des mesures vigoureuses : changement de gouvernement, interdiction de vendre des journaux dans les rues, d'afficher des manifestes politiques, de se réunir pour discuter sur la place. »

Fusillade à la chapelle Pinardi

Au sujet de cette période, don Bosco écrit : « On jugeait méritée toute insulte contre le prêtre et contre la religion. Je fus moi-même plusieurs fois assailli dans la maison et dans

la rue. Un jour, pendant que je faisais le catéchisme, une balle d'arquebuse (fusil ancien) entra par une fenêtre, troua ma soutane entre le bras et le côté et alla faire une large trace dans le mur. » Il se trouvait dans la chapelle Pinardi, et les garçons furent terrorisés par ce coup inattendu. Il revenait à don Bosco (assez secoué par le coup de fusil qui l'avait manqué d'un poil) de les rassurer avec des paroles drôles.

« C'est une plaisanterie plutôt lourde. Ça m'ennuie pour la soutane, c'est l'unique que j'ai. Mais la Madone nous aime. »

Un garçon arracha le projectile fiché dans le mur : c'était une grossière balle de fer.

« Une autre fois, alors que je me trouvais au milieu d'une multitude de garçons, un inconnu m'attaqua en plein jour avec un couteau à la main. Et ce fut par miracle que, courant à toutes jambes, je pus regagner ma chambre et m'y enfermer. L'abbé Borel lui-même échappa miraculeusement à un coup de pistolet. »

Beaucoup de journaux alimentaient la haine contre les prêtres. De gros titres sortirent aussi contre don Bosco : « La révolution découverte au Valdocco », « Le prêtre du Valdocco et les ennemis de la patrie ».

Travailler pour créer des prêtres différents

Cet anticléricalisme enragé, non seulement faisait souffrir don Bosco, mais le faisait réfléchir. « Une mentalité de délire, écrit-il, se manifestait contre les ordres et les congrégations ecclésiastiques et, en général, contre le clergé et toutes les autorités de l'Église. Cette clameur de fureur et de mépris contre la religion écartait la jeunesse de la moralité, de la piété et, de ce fait, de la vocation à l'état ecclésiastique. »

Le danger le plus grave, don Bosco le voit particulièrement dans le tarissement des vocations sacerdotales. Au lieu de perdre son temps à se lamenter sur la tristesse des temps, don Bosco se pose clairement le problème : « Que puis-je faire pour aider les vocations ? »

Il lui semble que le peuple est contre les prêtres, non parce qu'ils ne participent pas à la guerre de l'indépendance italienne, mais parce qu'une grande partie du clergé « n'est pas du peuple ». Les vocations naissent dans les familles nobles et seigneuriales aristocratiques, ou au moins qui vivent dans l'aisance. Par contre, les protagonistes de l'époque nouvelle qui se met en place (bien au-delà du Risorgimento) sont des travailleurs.

Si c'est la vraie raison, la solution du problème n'est pas de participer à la bataille de Novarre (comme essaiera de le faire don Cocchi).

« A cette époque, écrit-il, Dieu fit connaître de façon claire le nouveau type de clergé qu'Il voulait choisir : non plus dans les familles aisées. Ceux qui maniaient la pioche et le marteau devaient être choisis pour prendre place dans la file de ceux qui se destinaient à l'état ecclésiastique. » Un clergé prolétarien.

Avec les moyens modestes dont il dispose, don Bosco se met tout de suite à travailler dans cette ligne.

Parmi les centaines de jeunes qui viennent à l'oratoire, il en choisit treize et les invite à assister à un petit stage d'exercices spirituels. Les garçons sont hébergés par don Bosco pendant toute la journée. Seulement, le soir « ne disposant pas de lits pour tous, certains d'entre eux vont dormir dans leur famille ».

Ces jours-là, don Bosco s'emploie à « étudier, connaître, choisir l'un ou l'autre » qui donne des espoirs de vocation. « Le calme de ces journées, note don Lemoyne, contrastait avec l'énorme agitation qui régnait dans la ville. »

Parmi ces treize, au cours de l'année qui suivit, il choisira les quatre meilleurs et poursuivra l'expérience.

« De cette manière, écrit-il, notre humble oratoire se consolidait alors que se déroulaient les graves événements qui allaient changer l'aspect de la politique italienne et, sans doute, celle du monde. »

Nouvelles tragiques de Rome

18 août. A Turin reviennent les premiers régiments vaincus. L'atmosphère n'est certainement pas à la fête, mais la population accueille avec sympathie ces soldats fatigués et couverts de poussière.

15 septembre. Le roi rentre à Turin. Accueil froid et triste. Des bruits étranges circulent dans la ville : des troupes françaises vont arriver, avec leur aide on reprendra la guerre, le roi va abdiquer, la révolution va éclater.

11 octobre. Charles-Albert nomme Premier ministre le général Perrone, ancien condamné de 1821 à la pendaison. Un autre condamné à mort de 1834, Joseph Garibaldi, tente une action corsaire contre les Autrichiens sur le lac Majeur. Les agitations à la Chambre (où la gauche veut la reprise des hostilités) et en ville continuent. « Les Gênois de la brigade de Savoie, écrit Cognasso, abandonnent les quartiers le soir et viennent faire du tumulte place Castello : Vive le

roi ! Vive la république ! Vive la paix ! Vive la guerre ! Nous sommes mal logés ! Nous sommes mal nourris !... »

A la mi-novembre parviennent de mauvaises nouvelles de Rome. Pellegrino Rossi, le modéré Premier ministre de Pie IX, a été assassiné par la foule. La « place » impose au Pape de convoquer une Assemblée constituante et de participer à la guerre contre l'Autriche.

Une foule d'excités tourne par les rues de Turin en criant : « A bas Pie IX ! A bas les ministres rétrogrades ! Vive l'assassin de Pellegrino Rossi ! La guerre ! La guerre ! »

La peur commence à se répandre ; peur que ne débute la révolution et que ne se répète la terreur jacobine.

Alors que novembre se termine, arrive de Rome la nouvelle que Pie IX a fui. Il a fait semblant de céder à la foule mais, déguisé en simple prêtre, il s'est réfugié à Gaëte, dans le royaume de Naples.

Charles-Albert, sous la poussée des cercles démocratiques et des manifestations populaires accepte la démission de Perone et nomme Gioberti Premier ministre. Le 30 décembre il dissout la Chambre et annonce de nouvelles élections.

L'année 1848, commencée dans l'enthousiasme des espérances, finit en Italie dans les brouillards de l'incertitude. Dans les autres nations elle s'achève sous le feu et le fer de la répression. Après Paris et Prague, Vienne aussi est frappée en octobre par les canons d'un général. Le Parlement de Berlin a été supprimé en décembre.

Deux signes d'espérance au Valdocco

Dans le bas-fond du Valdocco, où la neige s'accumule avec le début de l'hiver, don Bosco accueille avec modestie deux signes d'espérance.

Pour la première fois un de ses garçons prend la soutane. Il s'appelle Ascanio Savio ; ils sont du même pays. Il a fréquenté l'oratoire depuis le moment où il se tenait près du Refuge. Maintenant, il devrait entrer au séminaire, mais celui de Turin est fermé et celui de Chieri le sera bientôt. La Curie archiépiscopale lui permet d'accomplir la cérémonie de la prise de soutane au Cottolengo et de rester ensuite à l'oratoire pour aider don Bosco.

Il n'y restera pas toujours. Après quatre années il entrera au séminaire et deviendra prêtre diocésain. Mais il dira de don Bosco : « Je l'aimais comme s'il avait été mon père. » Et don Bosco écrira à son sujet : « Je lui confiai immédiatement une partie de la surveillance, des catéchismes et la direction de différentes classes. De cette manière, je commençai à être un peu soulagé. » Premier agneau devenu pasteur.

Le second événement a un caractère complètement différent.

A l'oratoire on célébrait une fête solennelle. Plusieurs centaines de jeunes étaient préparés à faire la communion. Don Bosco célèbre la messe convaincu que dans le tabernacle se trouve le ciboire habituel plein d'hosties consacrées. Malheureusement, il est presque vide. Joseph Buzzetti, chargé de la sacristie (de quoi ce garçon n'est-il pas chargé ?) a oublié de préparer un autre ciboire et s'en rend compte après la consécration, donc trop tard.

Don Bosco, lorsque les garçons commencent à se présenter pour recevoir l'eucharistie, s'aperçoit qu'il va falloir les renvoyer tous à leur place. Ne pouvant s'y résigner, il commence à distribuer les quelques hosties qui sont au fond du ciboire.

Et voilà que, à son étonnement et à celui du pauvre Buzzetti qui tient le plateau, les hosties ne diminuent pas. Tout le monde communie.

C'est Joseph Buzzetti, abasourdi, qui raconte le fait à ses camarades. Et il le racontait encore en 1864 aux premiers Salésiens. Don Bosco était alors présent et, le visage grave, le certifia : « Oui, il y avait peu d'hosties dans le ciboire et malgré cela j'ai pu communier tous ceux qui s'approchèrent de la sainte table et ils étaient nombreux. J'étais ému mais tranquille. Je pensais : le miracle de la consécration est plus grand que celui de la multiplication. Mais le Seigneur soit béni pour tout. »

Tandis que l'Italie était ébranlée par des événements retentissants, dans un coin perdu de la banlieue de Turin le Seigneur multipliait silencieusement sa présence parmi les garçons d'un pauvre prêtre. Signe mystérieux mais très éclairant.

Don Bosco, la politique et la question sociale

La politique du Notre Père

En 1848, don Bosco a subi son premier choc dramatique avec la politique, et il a choisi une ligne qu'il laissera en héritage à ses premiers Salésiens.

Il la résumera de longues années plus tard à monseigneur Bonomelli, évêque de Crémone : « Je m'aperçus que si je voulais faire un peu de bien, je devais mettre de côté toute politique. Je m'en suis toujours gardé et de cette façon j'ai pu faire quelque chose, sans trouver d'obstacle, j'ai même trouvé de l'aide là où je n'en attendais pas. »

Après avoir réfléchi longuement sur le comportement de don Bosco non seulement pendant les affaires de 1848, mais à d'autres nombreux moments lourds de politique et de grande politique, il semble qu'on puisse le schématiser de la manière suivante :

1. Don Bosco est convaincu de la relativité de la politique des partis et il la considère comme une composante assez variable de la vie (Perrone devient Premier ministre de ce roi qui voulait l'envoyer au gibet ; Cavour absolument fidèle à Charles-Albert est congédié par ce même roi parce qu'il « n'est plus fidèle »...). Il affirme résolument : « Aucun parti ne m'aura jamais. » En conséquence, il s'appuie sur des fondements bien plus solides que la *droite* ou la *gauche* : les âmes à sauver, les jeunes pauvres à nourrir et à éduquer. C'est ce que lui appelle « la politique du Notre Père ».

2. Un chercheur a fait observer que don Bosco, tout en affirmant qu'il ne fait pas de politique, en fait quand même et toujours du côté des conservateurs et des partisans de l'Autriche. Cette observation nous semble vraie en partie, si on ne donne pas un sens péjoratif à l'expression « partisan de l'Autriche » mais que l'on veut seulement affirmer que don Bosco regarde assez souvent et avec sympathie vers l'Autriche. Au séminaire, il avait été formé (comme nous l'avons fait remarquer) dans le conservatisme et à regarder

l'Autriche comme protectrice du Pape. Et cela non pas à travers des manuels de politique, mais à travers les encycliques et les discours du Pape.

Il était donc normal qu'il eût ce comportement. Il ne le considérait probablement pas comme un comportement politique mais comme une question de foi ou au moins de fidélité au Pape. Exactement comme, aux alentours de 1948, beaucoup de catholiques regardaient avec sympathie les États-Unis : pas parce qu'ils partageaient leur politique ou leur racisme contre les Noirs, mais parce qu'ils voyaient dans les U.S.A. la seule défense de la civilisation chrétienne contre l'Union soviétique de Staline.

En outre, don Bosco connaissait beaucoup de Turinois libéraux et démocrates, non pas légendaires comme ils le sont devenus aujourd'hui dans les livres d'histoire, mais comme ils étaient dans la réalité de l'existence quotidienne, rusés, intrigants, jouant au double jeu (on pense à un personnage comme Brofferio).

3. Parfois, malgré sa volonté de faire « la politique du Notre Père », il est inévitable qu'une personne comme don Bosco doive se prononcer, se ranger d'un côté ou de l'autre. Dans ces cas-là, don Bosco se range *du côté du Pape*. C'est-à-dire qu'il adopte l'opinion du Pape.

Dans la chronique de don Bonetti (7 juillet 1862) nous lisons ce qu'il disait alors : « Aujourd'hui je me suis trouvé dans une maison où j'étais entouré d'un groupe de démocrates. Après avoir effleuré diverses choses indifférentes, la conversation est tombée sur les affaires politiques du jour. Ces bons libéraux voulaient savoir ce que don Bosco pensait au sujet de la marche des Piémontais sur Rome (*nous sommes à huit années des événements de Porta Pia*). Je répondis carrément : Je suis avec le Pape, je suis catholique, j'obéis au Pape aveuglément. Si le Pape disait aux Piémontais "Venez à Rome", alors moi aussi je dirais "Allez-y". Si le Pape dit que la marche des Piémontais sur Rome est une fraude, un acte de mauvaise foi, moi je dirai la même chose. Si nous voulons être catholiques, nous devons penser, croire comme pense et croit le Pape. »

Avant même d'en discuter, avant même de faire allusion à son opinion, don Bosco *est avec le Pape*. En 1847-1848 don Bosco sympathise un certain temps avec les néo-guelfes : pas parce qu'il est persuadé que ce soit mieux, mais parce qu'il lui semble que c'est l'attitude du Pape. Après l'allocution du 29 avril 1848, il redevient conservateur, non parce que c'est sa tournure d'esprit, mais parce que c'est ce que pense le Pape. Si le Pape change, il change lui aussi, d'un seul coup.

« Que le Pape dise aux Piémontais "Venez à Rome", alors moi aussi je suis d'accord. »

Don Bosco et la question sociale

En 1848, Karl Marx a publié le *Manifeste communiste*. C'est le commencement d'une révolution moins bruyante que les insurrections de la même année, mais qui ira plus loin et plus profondément. Cette prise de position communiste, radicale et violente, sur la « question sociale » agite encore après des dizaines d'années les nations du nord de l'Europe. C'est une dénonciation catégorique des classes exploitantes et un appel à la révolution violente pour « renverser le système », fondé sur l'injustice.

Quelle fut l'attitude de don Bosco face à la « question sociale » ? Pietro Stella écrit : « Il ne semble pas qu'il se posa le problème de la transformation des classes... Il ne semble pas qu'il saisit la portée immense du paupérisme comme phénomène lié aux bouleversements sociaux » (*op. cit.*, II, pp. 95-96).

Si l'on veut ainsi affirmer que don Bosco n'eut pas une vision « scientifique » de la situation économique-sociale et n'en parla pas dans des termes techniques (capital, force de travail, etc.), d'accord. Par contre, nous ne serions pas d'accord si l'on voulait dire que don Bosco n'a pas compris son époque et s'est laissé guider pas les seuls « bons sentiments ».

Don Lemoine, qui reçut ses confidences pendant de nombreuses années, affirme : « Il fut de ceux qui avaient saisi depuis le commencement, *il l'a dit mille fois*, que le mouvement révolutionnaire n'était pas un tourbillon passager, parce que les promesses faites au peuple n'étaient pas toutes malhonnêtes et que beaucoup répondaient aux aspirations universelles et vives des prolétaires. Ceux-ci désiraient obtenir l'égalité pour tous, sans distinction de classes, une plus grande justice et l'amélioration de leur propre sort. D'autre part, il reconnaissait que les richesses devenaient le monopole de capitalistes sans entrailles, et que les patrons, à l'ouvrier seul et sans défense, imposaient des contrats injustes, que ce soit pour les salaires ou la dureté du travail » (*M.B.*, 4.80).

Don Bosco se trouve à la frontière de deux âges du monde et donc aussi de l'Église.

Au cours des siècles qui précédèrent immédiatement la révolution industrielle, les artisans étaient réunis en « corporations » : sociétés rigides, de caractère moyenâgeux, mais qui exerçaient une certaine protection des travailleurs. Les pauvres étaient nombreux. Et pourtant, jamais leur nombre

ne fut comparable à la masse énorme et malheureuse des prolétaires, abandonnés à eux-mêmes, créés par les usines dans le premier siècle de la révolution industrielle. Le modèle de l'intervention de l'Église en faveur des pauvres gens était alors la « bienfaisance organisée » de saint Vincent de Paul (1581-1660).

Dans le nouvel âge industriel, les corporations sont reléguées à la ferraille (y compris pour le triomphe des principes du libéralisme), et les masses des prolétaires ont l'unique liberté de se faire exploiter par des patrons extrêmement puissants. Le libéralisme empêche avec soin la formation de nouvelles organisations qui, dans la ligne des anciennes corporations, défendent les droits des ouvriers.

Dans l'impossibilité de trouver tout faits de beaux plans et programmes d'action — nous l'avons dit dans les pages précédentes —, dans les incertitudes qui existent toujours au début d'une période historique, beaucoup d'hommes d'Église employèrent toute leur énergie dans l'action immédiate en faveur du peuple malheureux, dépoussiérant les méthodes de bienfaisance de saint Vincent (les « conférences » fondées à Paris pour aider les ouvriers prendront justement ce nom : Conférences de Saint-Vincent-de-Paul).

On comprit vite, évidemment, que la bienfaisance ne pouvait suffire. Même sous la forme nouvelle et socialement avancée des écoles professionnelles, des ateliers de formation, elle restait insuffisante. Il fallait se battre pour la justice sociale, pour des institutions et des lois qui garantissent les droits des travailleurs. La route fut longue, à cause de l'incompréhension dans les milieux de la hiérarchie, et des résistances véhémentes des États libéraux.

Don Bosco (c'était les toutes premières années de la révolution industrielle italienne) se lança dans le nouvel état de choses, poussé par l'urgence de ce qu'il voyait et par sa totale disponibilité à travailler pour les garçons pauvres. La stratégie du *subito*, de « l'intervention immédiate » (parce que, nous le répétons, les pauvres ne peuvent pas se permettre le luxe d'attendre les réformes et les plans organisés), est devenue la marque de don Bosco et de ses premiers Salésiens. Catéchisme, pain, instruction professionnelle, métier protégé par un bon contrat de travail, constituent le programme « urgent » que les fils de don Bosco réalisaient pour eux.

Mais ce choix, nous semble-t-il, ne fut pas uniquement spontané. Avec le temps, la situation devint de plus en plus claire et don Bosco prit de plus en plus conscience de l'époque qu'il était appelé à vivre et de sa mission : de sa grandeur et de ses limites.

Que signifie « mettre de côté toute politique » ?

Revenons un peu sur la déclaration faite (plusieurs années après 1848) par don Bosco à Mgr Bonomelli : « Je me rends compte que si je voulais faire un peu de bien, je devais mettre de côté toute politique. »

Quelle signification prend à ce moment le terme « la politique » ? Seulement « la coalition des partis » ? Il nous semble que non.

Le mot politique, à ce moment, enveloppait aussi une attitude à l'égard de la « question sociale » : être pour ou contre la libération des prix, l'intervention de l'État dans les questions de travail, les grèves, les sociétés ouvrières socialistes, les coopératives inspirées par Owen, les syndicats, la législation sociale demandée en Allemagne par l'évêque Ketteler, etc.

« Laisser de côté toute politique », c'est aussi ne pas se laisser entraîner à l'intérieur des disputes sociales (qui à ce moment constitueront déjà une partie notable du programme des partis politiques). Quand on a demandé à don Bosco ce qu'il pense de Mazzini, il ne peut ignorer que ce républicain peu commode est le chef des « Sociétés ouvrières des travailleurs italiens » et fait partie de la Première Internationale fondée en 1864 par Karl Marx. « La politique », c'est celle de Solaro della Margarita et de Cavour, mais c'est aussi celle des révolutionnaires socialistes, du socialiste mazzinien Pisacane qui débarque dans le Sud (1857) pour « soulever les peuples opprimés ». Le comportement concret de don Bosco est de « ne pas se laisser entraîner dans ces débats ». Ce comportement il l'impose aussi à ses Salésiens.

Il ne nous paraît pas pour autant que don Bosco « ne se pose pas le problème des classes sociales en transformation ». Il ne se l'est posé ni tout de suite, ni « scientifiquement », mais les paroles dites à Bonomelli et répétées mille fois aux Salésiens attestent qu'il a compris et résolu le problème concret. On discutera peut-être tant qu'on voudra sur la manière dont il s'y est pris, mais il l'a compris et résolu. Se plonger dans le débat politique signifiait se rallier « à quelqu'un » et de ce fait « contre un autre ». Se faire classer comme « prêtre socialiste » cela voulait dire se couper immédiatement de tout secours des bourgeois et des gens aisés. Et lui justement avait besoin de ces secours, tout de suite, de toutes parts, parce que les jeunes, il ne voulait pas les laisser au milieu de la rue.

Avec ces secours, il fait du bien, beaucoup, réellement, aux pauvres.

Un schéma simple, élémentaire

Il adopte un schéma simple, élémentaire, pour faire réfléchir les riches et les gens à l'aise qui doivent l'aider : « Les pauvres courent le risque d'être entraînés par la révolution, parce que la misère est insupportable. Cette situation est indigne d'un peuple chrétien. Les riches doivent mettre leurs biens à la disposition des pauvres. S'ils ne le font pas, ils ne sont pas chrétiens. Les pauvres, poussés par la misère exigeront que les riches partagent "en leur mettant le couteau sur la gorge". Ils déchaîneront donc la "révolution" qui amènera désordre et violence comme la "terreur" jacobine. Tout cela sera le résultat de l'insensibilité des riches qui n'auront pas voulu les aider à sortir de la misère. »

Si nous nous reportons à la parabole évangélique, don Bosco est le « bon samaritain » qui, découvrant le blessé, victime des malfaiteurs, le tire du fossé, le porte à l'hôtellerie, le fait soigner à ses frais. Ce n'est pas un politicien qui court organiser un plan de loi pour la répression du banditisme.

A mesure que les années passeront, il comprendra que le *subito* ne suffit pas, que l'action de la bienfaisance a des limites précises. Il sait aussi qu'il n'est pas seul dans l'Église et déclare plusieurs fois aux Salésiens : « Assurément, dans le monde, il doit y avoir des gens qui s'intéressent aux choses politiques, pour donner des conseils, pour signaler les dangers ou pour autre chose ; mais cette tâche n'est pas pour nous, pauvres ! » (*M.B.*, 16.291). « Dans l'Église, il ne manque pas de ces gens qui savent traiter comme il faut ces dures et difficiles questions ; dans une armée il y a ceux qui sont destinés à combattre et ceux qui sont affectés aux bagages et aux autres offices, nécessaires eux aussi, pour coopérer à la victoire » (*M.B.*, 3.487). Préférer l'intervention urgente et ne pas se laisser entraîner dans le débat politique pour pouvoir être aidé de tous les côtés, cela peut être discuté. Mais, en revanche, les résultats de cette préférence ne peuvent être discutés : en faveur des jeunes pauvres, ce fut un véritable miracle, reconnu même par qui avait des idées différentes, même par qui (sorti de ses maisons « de bienfaisance ») se battait pour les pauvres avec des projets différents.

Deux exemples seulement. Sandro Pertini, ancien élève de Varazze, socialiste incroyant, qui deviendra président de la République italienne, écrivait à son professeur don Borella : « Aujourd'hui, je comprends que l'amour sans limites que j'éprouve pour les opprimés, les malheureux, a commencé à naître en moi quand je vivais à côté de vous. La vie admira-

ble de votre saint m'a initié à cet amour. » L'historien Giacomo Martina affirme que les Salésiens de la première génération, quand ils arrivaient dans certaines petites villes de la Romagne habitées par des « rouges » et des anticléricaux semblaient devoir sûrement perdre la partie. Mais, au contraire, ils attaquaient avec les garçons de l'oratoire et la fanfare et en peu de temps ils étaient amis de tout le monde. On disait : « Ce ne sont pas des prêtres comme les autres. »

Et si son choix avait été différent ?

Une chose paraît sûre : si le choix de don Bosco avait été de se lancer dans le débat social, il aurait ouvert peu d'écoles et d'ateliers. Et peut-être qu'aujourd'hui son choix serait plus discutable encore. Il l'affirmait lui-même le 24 juin 1883 : « A quoi servirait de nous lancer dans la politique ? Avec toutes nos forces que pourrions-nous obtenir ? Rien d'autre que de nous rendre probablement incapables de poursuivre notre œuvre de charité » (*M.B.*, 16.291).

En schématisant au maximum la situation, nous pourrions dire que « en théorie » se dessine devant don Bosco un dilemme :

— ou se battre contre *les effets des injustices sociales* (aider les garçons pauvres en sollicitant et acceptant l'aide de qui que ce soit pour fonder écoles et ateliers) ;

— ou se battre contre *la cause des injustices sociales* (inventer des formes de dénonciation publique, d'associations pour les jeunes travailleurs, refuser la collaboration et la bienfaisance des personnes enfermées dans un système politico-économique basé sur l'exploitation), avec la perspective évidente d'assécher les sources de la bienfaisance et d'abandonner les garçons pauvres à leur propre destin.

Dans le premier cas, on arrache la jeunesse aux dangers immédiats, mais on risque d'être « manipulé » par le système en place, c'est-à-dire, d'élever des travailleurs obéissants et dociles qui, en fin de compte, n'auront pas dérangé les puissants.

Dans le second cas, on sollicite un changement de « système » mais on risque de ne plus pouvoir aller à la rencontre des difficultés immédiates qui écrasent les pauvres.

Pas seulement pour don Bosco, mais aussi pour beaucoup d'hommes d'Église de cette époque, le choix est dramatique ; quelle que soit la solution adoptée on ne fait pas *tout* ce qu'il y a à faire.

Don Bosco adopte, dans l'urgence du moment, la première voie. Quand il en reconnaît les limites, il se sent soutenu par toute l'action de l'Église : « Laissons à d'autres ordres reli-

gieux plus ferrés que nous les prises de position et l'action politique. Nous, allons droit aux pauvres. »

Pour conclure, il semble qu'on puisse affirmer que si, dans l'Église, les charismes sont nombreux, c'est-à-dire les dons que certains reçoivent pour le bien de la communauté, don Bosco reçut celui de l'intervention urgente en faveur des garçons pauvres. Charisme différent mais pas en contradiction avec ceux plus éloquemment exprimés de Mgr Ketteler (1811-1877), de Toniolo (1845-1918), de don Sturzo (1871-1959). Le prêtre piémontais peut donc très bien se ranger auprès d'eux. Quatre charismes différents dans le domaine de l'Église, vécus avec honnêteté et clarté et, à cause de cela, riches de fruits authentiques pour le peuple de Dieu.

1849, année épineuse et stérile

« L'année 1849 fut épineuse, stérile, écrit don Bosco ; elle nous a coûté de dures fatigues et d'énormes sacrifices. »

Cela commence pour lui par une triste nouvelle familiale. Le 18 janvier, son frère Antoine meurt presque subitement, âgé seulement de 41 ans. Dans les derniers temps, il venait souvent à l'oratoire retrouver sa mère Marguerite et son frère. On parlait des maigres récoltes, des lourds impôts sous lesquels le gouvernement écrasait les paysans pour financer la guerre. Il donnait des nouvelles des sept enfants que Dieu lui avait donnés. L'avant-dernier, Nicolas, était allé au ciel quelques heures après sa naissance, mais les autres grandissaient normalement.

Les années, la vie, avaient rapproché les deux frères. Le temps où il y avait eu de la glace entre eux semblait bien lointain.

Le 1^{er} février, Charles-Albert préside l'ouverture de la Chambre issue des dernières élections. La forte majorité de la gauche l'accueille dans un silence hostile. Sur les gradins on crie : « Vive la guerre ! A bas les prêtres ! Vive la République ! » Dans les journaux, caricatures obscènes de Pie IX « traître à l'Italie ». Dans le journal *Il Fischietto* (Le petit sifflement), don Bosco est attaqué avec un humour pesant. On l'appelle « le saint », le « thaumaturge du Valdocco ».

Les bandes de vauriens reprennent leurs agressions à coups de cailloux contre la maison Pinardi (que don Bosco a louée en totalité).

Pour sortir, don Bosco se fait accompagner par Brosio, le *bersagliere* (le gendarme) qui raconte : « Quand nous passions sur l'avenue qui s'appelle aujourd'hui Corso Regina Margherita, une troupe de petits voyous insultait régulièrement don Bosco, criait des injures grossières ou chantait des rengaines ordurières. Un jour, j'aurais voulu les gifler. Mais don Bosco s'est arrêté, a réussi à en approcher quelques-uns, a acheté des fruits à une marchande dont l'étalage n'était pas loin et les a offerts à ses "amis", comme il les appelait. »

« *L'ami de la jeunesse* », un échec

Don Bosco est aussi préoccupé par le mal que font aux jeunes les journaux antireligieux. On les vend dans la rue, on les affiche sur les murs. Les journaux catholiques ne sont pas nombreux et ils manquent de ce ton qui séduit les gens.

Il a déjà tant de soucis, don Bosco, et pourtant au mois de février, il y ajoute celui de fonder, diffuser et diriger un journal. Il l'appelle *L'amico della Gioventù* (L'ami de la jeunesse). Trois numéros par semaine. Il le prépare avec l'aide de don Carpano et de don Chiaves. Il l'imprime chez Speirani-Ferrero.

Ce fut une petite faillite. Abonnés pour le premier trimestre : 137 ; pour le deuxième trimestre : 116. En tout, 61 numéros furent publiés.

Don Bosco dut payer à l'imprimeur 272 livres de dettes. Mais il ne le regrettera jamais. Il avait essayé de faire le bien. Il s'était heurté, pour la première fois, à la « tranquille inconscience » des bons. La presse catholique, en Italie, il va la traîner derrière lui comme une lourde chaîne pendant plus de cent ans.

Encore la guerre

Pendant ce temps, Turin respire de nouveau l'air de la guerre.

20 février 1849. Gioberti donne sa démission. Le ministre de la Guerre Chiodo le remplace à la tête du gouvernement. La gauche démocratique, maîtresse de la situation, pousse à la reprise de la guerre. Le 2 mars, la Chambre présente une pétition au roi : « Les députés du peuple vous exhortent à passer à l'action et à déclarer la guerre. Nous comptons sur notre armée. »

12 mars. L'armistice est rompu. La guerre reprendra au bout de huit jours. 75 000 hommes rejoignent la frontière. Le roi part pour Alessandria. Mais cette fois-ci, parmi les soldats l'enthousiasme fait défaut. Le régiment Savoie refuse de marcher. Il y a des déserteurs ; certains sont fusillés.

En Lombardie, Radetzky lance à ses soldats le nouveau mot d'ordre : « A Turin ! »

23 mars. La bataille de Novarre fait rage sur un front de quatre kilomètres. La Bicocca, centre de violents corps à corps, est perdue et reprise plusieurs fois. Épisodes d'héroïsme authentique. Le général Passalacqua meurt au cours d'une contre-attaque à la baïonnette. Le général Perone, ex-Premier ministre, frappé mortellement, se fait transporter à bras devant le roi pour le saluer. Le soir, tout est

terminé. Les canons de Radetzky, plus puissants, ont réglé les comptes. Le général Durando racontera qu'il a dû prendre Charles-Albert plusieurs fois par un bras pour le tirer hors de la mêlée.

La bataille et la guerre sont perdues. Dans la nuit, c'est le chaos. De Novarre à Oleggio, à Momo s'entassent les fourgons d'équipages abandonnés. Les soldats à la débandade marchent sur les routes, sans armes, sans commandement. Ils crient : « A la maison ! Que Pie IX paie, que les riches paient, que ceux qui veulent la guerre paient, nous rentrons chez nous. »

A une heure du matin, Charles-Albert abdique. Avec un manteau de voyage jeté sur les épaules, il sort de Novarre dans une calèche et part pour l'exil à travers le chaos.

Pendant quatre heures on cherche à travers les campements des troupes le nouveau roi. Radetzky, à l'annonce de l'abdication, a concédé six heures de trêve.

Le jeune Victor-Emmanuel, anéanti, la barbe ébouriffée, les yeux cernés par la fatigue, rencontre le maréchal autrichien dans la cour d'une ferme. Il demande qu'on ne lui impose pas des conditions impossibles, sinon il devra s'en aller lui aussi et laisser le Piémont aux mains des révolutionnaires. Quand il s'en va, le vieux soldat autrichien (quatre-vingt-deux ans) murmure au général Hess : « Pauvre garçon ! »

Dernier reste de liberté

Mais le plus pauvre de tous, dans ces circonstances, c'est le pays. A Turin, la situation est tendue. Quand on apprend que les Autrichiens exigent 200 millions de dommages de guerre et occupent Alessandria, l'opposition « démocratique » se déchaîne. On parle ouvertement de république. On demande la reprise de la guerre à outrance. Gênes s'insurge.

Du grand incendie de 1848, il reste peu de braises. Les militants qui s'étaient trouvés côte à côte sur les barricades du printemps, ont été presque tous vaincus. Les patriotes qui exigeaient l'indépendance ont été réduits au silence par l'artillerie autrichienne. Les ouvriers ont repris la pénible journée de douze heures. Les constitutions libérales ont été abrogées presque partout. Au Piémont seulement le Statut est maintenu.

Et pourtant, ce reste de liberté se révélera extrêmement important : autour du Piémont se rassemblera l'Italie. Même les autres semences de liberté et d'égalité qui semblent dispersées dans les alluvions de la répression germeront avec le lent écoulement des années.

Naufrage des « prêtres patriotes »

A Novarre, les « prêtres piémontais » ont aussi fait naufrage. Persuadé qu'il faut « suivre le peuple », don Cocchi a conduit un gros commando de garçons de l'oratoire de Vanchiglia pour prendre part à la bataille de Novarre. Arrivés à Vercelli, les deux cents jeunes gens ne sont pas reconnus comme soldats par le chef de division. Ils ne savent pas où trouver à manger et passer la nuit. Ayant rencontré des Piémontais en déroute, ils retournent à Turin, rentrent de nuit dans la ville, à demi-morts de fatigue. C'est une défaite pour l'entreprenant prêtre de Druent.

L'oratoire de Vanchiglia resta fermé pendant quelques mois. Don Cocchi vécut caché. Il reviendra sur le devant de la scène en octobre pour lancer avec deux autres prêtres le projet d'un hospice de bienfaisance pour les jeunes apprentis. C'est de là que sortira le grand Institut des jeunes apprentis. Indirectement, il était amené à reconnaître que la ligne « non politique » de don Bosco était la bonne.

33 liras pour le Pape

Des dizaines de milliers de réfugiés, au cours de ces mois, viennent grossir la population de Turin. La vie est difficile. Les prix des loyers sont très élevés, les salaires plutôt bas. Un réfugié français socialiste, Cœurderoy, parle de l'extrême misère des quartiers populaires. Il manque une industrie active. L'argent en circulation est frappé de très lourdes taxes. La main-d'œuvre continue à être abondante sur le marché bien que l'on construise de nouvelles maisons de façon ininterrompue et qu'elles soient louées avant même d'être terminées.

Pie IX est toujours en exil à Gaëte. Le marquis Gustave Cavour et le chanoine Valinetti lancent à Turin une quête sous le nom du « denier de Saint-Pierre ». Les garçons de l'oratoire y participent. Mettant en commun leurs centimes, à la fin de mars ils remettent 33 liras au Comité, avec une lettre de bons vœux au Pape.

Le 2 mai arrive à don Bosco une lettre du nonce apostolique : « Le Saint-Père a ressenti une douce émotion en recevant l'affectueuse et candide offrande de vos pauvres jeunes apprentis et les paroles d'attachement dont ils ont voulu l'accompagner. Veuillez leur faire connaître combien cette offrande a été agréable, très appréciée puisqu'elle vient du pauvre. »

Le Pape remercie à son tour en envoyant un paquet de

720 chapelets qui arrivèrent à Turin seulement le 21 avril 1850.

Deux petits cœurs « pour une grâce reçue »

24 juin, fête de saint Jean Basptiste. C'est la fête de don Bosco. Carlo Gastini et Felice Reviglio, malgré les temps difficiles, décident de faire un petit cadeau à don Bosco. Depuis des mois, ils se sont mis d'accord en secret. Ils ont épargné sur le pain et conservé jalousement les petites économies, les petits pourboires. Mais quoi acheter à ces prix élevés qu'on lit dans les vitrines des marchands ? Ils décident finalement : deux petits cœurs d'argent, comme ceux que les gens achètent pour les offrir à la Madone « pour une grâce reçue ». Un choix étrange, mais charmant et combien touchant.

La veille de la fête, quand tous sont allés dormir, ils vont frapper à la porte de don Bosco et les lui offrent, en rougissant jusqu'au bout des oreilles.

« Le lendemain, le cadeau est connu par tous les compagnons, écrit don Lemoyne, et pas sans un brin de jalousie. »

Quatre garçons et un mouchoir blanc

Gastini et Reviglio sont deux garçons que don Bosco observe. En 1848, ils ont suivi les exercices spirituels avec les onze autres. Cette année, il les suit de nouveau avec soixante-neuf camarades, divisés en deux équipes.

L'idée fixe de don Bosco est toujours celle « d'étudier, connaître, choisir quelques sujets » qui donnent des espérances de vocations sacerdotales.

A la fin des exercices, il appelle Giuseppe Buzetti, Giacomo Bellia, Carlo Gastini et Felice Reviglio. Il leur dit :

« Il faudrait qu'on me donne un coup de main à l'ora-toire.

— Un coup de main, comment ?

— Avant tout, reprendre les études. Des cours accélérés qui comprennent aussi le latin. Ensuite, si Dieu le veut, vous pourriez devenir prêtres. »

Les quatre se regardent dans les yeux. Ils sont d'accord.

Don Bosco y met une seule condition. Il sort un mouchoir blanc et le chiffonne dans ses mains.

« Je vous demande d'être entre mes mains comme ce mouchoir : obéissants en tout. »

Parmi ces quatre, seul Biella a fréquenté toutes les classes élémentaires. Don Bosco, en août, le met entre les mains du

théologien Chiaves pour une énergique cure de latin. En septembre, il l'emmène avec lui aux Becchi, chez Joseph, et il attaque les leçons de latin.

Ils reviennent à Turin en octobre, à temps pour participer aux grandes funérailles que la cité entière fait à Charles-Albert, mort à Porto.

Le bataillon de Borgo Vanchiglia

Ce même mois d'octobre, d'accord avec don Cocchi et avec l'approbation de l'archevêque, don Bosco ouvre de nouveau l'oratoire de l'Ange-Gardien à Borgo Vanchiglia. Deux remises, deux chambres, une chambre plus grande adaptée en chapelle : 900 livres de location par an. C'est don Carpano qui va le diriger et qui laisse à don Ponte l'oratoire Saint-Louis.

A Borgo Vanchiglia continuent les féroces batailles des « bandes ». Don Bosco envoie à don Carpano pour l'aider le gendarme Brosio qui, là aussi, met sur pied un belliqueux « bataillon », prompt à jouer, mais aussi à cogner à bon escient.

« Un dimanche, raconte Brosio, se présentèrent quarante vauriens, armés de pierres, bâtons et couteaux pour pénétrer dans l'oratoire. Le directeur avait si peur qu'il tremblait comme une feuille. Moi, voyant qu'ils étaient vraiment décidés à attaquer, je ferme la porte, je rassemble les plus grands et je leur distribue les fusils de bois. Je divise les jeunes en escouades, avec la consigne que s'ils étaient attaqués, à mon signal ils contre-attaquent partout et en même temps, et qu'ils cognent sans pitié. Ayant réuni les plus petits qui pleuraient de peur, je les cache dans l'église et je me mets de garde à la porte d'entrée que les assaillants essayent de renverser en tapant dedans de toutes leurs forces. Pendant ce temps-là, quelqu'un était allé avertir les militaires de la cavalerie qui arrivèrent avec les sabres dégainés. »

Ça se termina bien cette fois-là.

Le 8 novembre, chez don Bosco vient habiter don Giacomelli, son ancien camarade du séminaire de Chieri. Il restera au Valdocco deux années. Avec son aide et celle du séminariste Ascanio Savio, don Bosco peut augmenter le nombre des garçons hébergés, les « internes », qui s'élève à 30.

Ils seront 36 en 1852, 76 en 1853, 115 en 1854. En 1860, ils seront 470 et 600 en 1861. Le niveau le plus haut atteindra les 800.

La vie de ces garçons continue à être extrêmement pauvre. L'hiver, on gèle à l'église et ailleurs, sauf à la cuisine et dans une chambre où est allumé un poêle à bois. Le matelas

de laine ou de crin est un luxe pour quelques-uns. Le plus grand nombre dort sur les sacs de feuilles sèches ou de paille. Les quelques sous de la communauté, don Bosco les a confiés à Giuseppe Buzzetti, qui a dix-sept ans en 1849 et s'étonne d'une telle confiance.

Le dimanche, ces garçons « internes » participent intégralement à la vie des cinq cents garçons qui envahissent l'oratoire, aux jeux, aux promenades.

20 novembre. Victor-Emmanuel, dans la proclamation de Moncalieri, dissout de nouveau les Chambres et appelle les 90 000 électeurs à de nouvelles élections. Avec des paroles sévères, il reproche à la « gauche démocratique » d'avoir ruiné la nation, et il invite les électeurs à envoyer à la Chambre des personnes plus modérées.

Les élections se déroulent le 9 décembre, au commencement d'un hiver qui s'annonce froid et désolé. Les nouveaux députés approuvent en silence le traité de paix. « Ce n'était pas une paix, écrit Cognasso, c'était un armistice de dix années. Dix années à passer en travaillant silencieusement. »

Quatre sous de polenta

Dans la dernière période de 1849, pendant que — disent les chroniques — beaucoup de gens, autour de Turin souffrent de la faim, l'histoire de don Bosco enregistre certains mystérieux événements. Nous pourrions les appeler (si l'expression n'est pas excessive) « les humbles miracles qu'un prêtre obtient pour les humbles ».

Giuseppe Brosio, le *bersagliere*, raconte le premier dans une lettre à don Bonetti :

« Un jour, alors que j'étais chez don Bosco, se présenta un homme qui venait demander l'aumône. Il raconta qu'il avait cinq enfants, qui n'avaient pas mangé depuis un jour entier. Don Bosco fouille ses poches. Il y trouve seulement quatre sous (vingt centimes) et les lui donne avec sa bénédiction. »

Quand nous fûmes seuls, don Bosco me dit qu'il regrettait de ne pas avoir eu plus d'argent : s'il avait eu cent lires, il les lui aurait données.

Je lui dis :

« Comment pouvez-vous savoir qu'il a dit la vérité ? Si c'était un escroc ?

— Non, il est sincère et loyal. J'ajoute même : il est travailleur et très attaché à sa famille.

— Comment le savez vous ? »

Alors, don Bosco me prit par la main, me regarda dans les yeux et, à mi-voix, me dit :

« Je l'ai lu dans son cœur.

— Ça, alors ! Mais dans ce cas-là vous voyez aussi mes péchés ?

— Oui, j'en sens l'odeur », me répondit-il en riant. Et je dois dire qu'il me lisait vraiment dans le cœur. Si j'oubliais quelque chose en confession, il me mettait sous les yeux la réalité telle qu'elle était. J'habitais pourtant à un kilomètre de chez lui. J'avais un jour accompli un geste de générosité qui avait exigé de moi un grand sacrifice, et personne n'en savait rien. J'allai à l'oratoire ; dès qu'il me vit, don Bosco me prit la main et me dit : « Quelle belle récompense tu t'es préparée pour le paradis ! » — « Qu'est-ce que j'ai fait ? » lui demandai-je. Et lui me rappela point par point ce qui s'était passé. Quelque temps plus tard, dans Turin, je rencontrai l'homme auquel il avait donné les quatre sous. Il me reconnut, m'arrêta et me dit qu'avec ces sous il était allé acheter de la farine pour la polenta et que lui et sa famille en avaient mangé à satiété. Il ajouta :

« Dans la famille nous l'appelons : le prêtre du miracle de la polenta, parce que, avec quatre sous, on a de la farine à peine pour deux personnes ; or, nous étions sept à manger. »

« Je l'ai appelé par son nom : Carlo ! »

Le second, c'est la marquise Maria Fassati, née de Maître, qui le raconte, par lettre, en français. Elle écrit : « J'ai entendu ce récit de la bouche même de don Bosco et j'ai essayé de l'écrire avec la plus grande fidélité.

Un jour on vint chercher don Bosco pour un jeune homme qui fréquentait ordinairement l'oratoire et qu'on dit être gravement malade. Don Bosco était absent et ne revint à Turin que deux jours après, il ne put se rendre chez le malade que le lendemain vers 4 heures de l'après-midi ; en arrivant à la maison où il demeurait, il vit les tapis noirs sur la porte avec le nom du jeune homme qu'il venait chercher. Il monte néanmoins pour voir et consoler les pauvres parents ; il les trouve tout en larmes et ils lui racontent que leur enfant était mort depuis le matin. Don Bosco demanda alors s'il pouvait monter à la chambre où était le corps du défunt pour le revoir encore une fois. Un domestique l'y conduisit.

“En entrant dans la chambre, dit don Bosco, il me vint en pensée qu'il n'était pas mort ; je m'approchai du lit et l'appelai par son nom : Carlo ! Alors il ouvrit les yeux et me salua d'un air étonné : Oh ! don Bosco, s'écria-t-il, que

vous m'avez éveillé d'un rêve affreux !'' A ce moment plusieurs personnes qui étaient dans la chambre fuirent tout épouvantées, et jetant de grands cris renversèrent les lumières, et don Bosco se h ta de déchirer le linceul dans lequel était cousu le jeune homme, qui continua à parler ainsi. « Il me semblait, dit-il, qu'on me poussait dans une longue caverne sombre, et si étroite que je pouvais à peine respirer ; au bout je voyais comme un espace plus large et plus éclair à beaucoup d'âmes subissaient un jugement et mon angoisse et ma terreur allaient toujours croissant car j'en voyais un grand nombre de condamnées, enfin mon tour était venu et j'allais partager leur sort affreux pour avoir mal fait ma dernière confession, lorsque vous m'avez réveillé !''

Pendant le père et la mère de Carlo étaient accourus, apprenant que leur enfant vivait ; le jeune homme les salua cordialement mais leur dit de ne pas espérer sa guérison. Après les avoir embrassés, il demanda à être laissé seul avec don Bosco, à qui il raconta qu'il avait eu le malheur de tomber dans une faute qu'il avait crue mortelle, que se voyant très mal, il l'avait envoyé chercher avec la ferme intention de s'en confesser, mais que ne l'ayant pas trouvé on lui avait amené un autre prêtre qu'il ne connaissait pas et auquel il n'avait jamais os  découvrir ce p ch . Dieu venait de lui montrer qu'il avait mérité l'enfer pour cette confession sacril ge. Aussitôt il se confessa avec beaucoup de douleur, et d s qu'il eut reçu la grèce de l'absolution il ferma les yeux et expira doucement.

Je tiens ce récit de la bouche de don Bosco lui-même et j'ai tâché de l'écrire aussi fidèlement que possible. »¹

Une corbeille de châtaignes qui ne se vide jamais

Le troisième fait, c'est Giuseppe Buzzeti qui le rapporte, et il est confirmé par Carlo Tomatis, qui fut parmi les premiers garçons hébergés par don Bosco.

Le jour des morts, don Bosco emmène tous les enfants qui fréquentent l'oratoire le dimanche et les jours de fête, visiter

1. Pietro Stella, après avoir passé au crible ce fait en 25 pages de critique historique serrée, et souligné la probabilité douteuse de certains détails admis dans le « récit officiel » fait par don Lemoine dans le volume III des *M.B.*, conclut : « Pour en revenir au récit de don Bosco et au fait objectif, il serait souhaitable que l'on adopt t la relation Fassati » (PIETRO STELLA, *Don Bosco dans l'histoire de la religiosité catholique*, vol. I, « La vie et les  uvres », Pas-Verlag, Zürich, 1968, p. 257). C'est ce que nous avons fait.

N.D.T. : Le texte français de la lettre de la marquise Fassati a été recopié dans l'ouvrage de Pietro Stella cité plus haut. La marquise Fassati n'était pas la marquise de Sévigné.

le cimetière et prier. Il a promis, pour le retour, des châtaignes cuites. Il en a fait acheter trois gros sacs.

Maman Marguerite n'a pas compris ce qu'il veut et en a fait cuire seulement trois ou quatre kilos.

Joseph Buzzetti, le très jeune « économe », arrive à la maison avant les autres, voit l'affaire et dit :

« Don Bosco en sera malade. Il faut le prévenir tout de suite. »

Mais dans la cohue du retour de toute la troupe affamée, Buzzetti ne réussit pas à s'expliquer. Don Bosco prend le petit panier et commence à distribuer des châtaignes avec la vieille louche toute trouée. Dans le tohu-bohu Buzzetti lui crie :

« Pas tant que ça ! Il n'y en aura pas pour tout le monde.

— Mais il y en a trois sacs à la cuisine.

— Non, il n'y a que ça ! Que ça ! » essaie de lui répondre Buzzetti pendant que les garçons hurlent et poussent par vagues successives. Don Bosco est décontenancé.

« Mais j'en ai promis à tout le monde. Continuons tant qu'il en restera. »

Il continue à distribuer une louche à chacun. Buzzetti regarde nerveusement les quelques poignées restées au fond du panier et la file d'attente de plus en plus longue. Un autre commence à observer lui aussi. Et tout d'un coup, il se fait comme un silence. Les centaines d'yeux écarquillés ne perdent plus de vue ce panier qui ne se vide plus...

Il y en eut pour tout le monde. Et ce fut sans doute la première fois ce soir-là que les garçons, les mains pleines de pauvres châtaignes, crièrent : « Don Bosco est un saint ! »

Une maison et une église

Dans les derniers mois de 1849, don Bosco fait parvenir une pétition au ministère de l'Intérieur afin d'obtenir un subside pour son oratoire.

L'après-midi d'un dimanche de janvier 1850, une commission de trois sénateurs, Sclopis, Pallavicini et Colegno descendent au Valdocco visiter l'œuvre et faire un rapport au Sénat et au ministre.

L'impression est très positive. Ils voient cinq cents garçons jouer dans les cours et les prés, prier entassés dans la chapelle et autour et ils s'informent minutieusement sur le foyer où sont hébergés trente internes.

Le comte Sclopis interroge au hasard un garçon, Giuseppe Vanzino. Il apprend qu'il est de Varese, tailleur de pierres, orphelin de père. Il réussit encore à savoir, entre deux crises de larmes du garçon, que sa mère est en prison.

« Le soir, où vas-tu dormir ? demande le comte un peu embarrassé.

— Jusqu'à ces derniers jours je dormais dans la maison de mon employeur, mais maintenant don Bosco m'a accepté dans sa maison. »

Pallavicini fit le rapport au Sénat. Il est enregistré dans les *Actes officiels* du 1^{er} mars. Il dit : « L'institution du distingué et zélé prêtre Jean Bosco prouve qu'elle est éminemment religieuse, morale, profitable. Ce serait un dommage grave pour la ville si elle devait s'arrêter ou disparaître par manque de secours. Notre commission prie instamment le ministère de l'Intérieur de bien vouloir venir efficacement au secours d'une œuvre si utile et avantageuse. »

En lires, ces paroles rapportèrent à don Bosco trois billets de cent du Sénat et deux billets de mille du ministre, Urbano Rattazzi.

Mais les lires (bien reçues et bénies) ne furent pas le bénéfice principal. En Piémont, allait éclater une querelle longue et turbulente entre l'État et l'Église. La visite et le rapport des trois sénateurs que don Bosco avait sollicités permettront à l'oratoire de surmonter sans dommage excessif le gros orage.

L'archevêque arrêté

En décembre 1849, mille ecclésiastiques et dix mille citoyens turinois signèrent une pétition, envoyée au Premier ministre d'Azeglio, dans laquelle on demandait le retour de l'archevêque Frasoni, encore en exil à Genève.

De longs va-et-vient eurent lieu entre le roi, les ministres, l'archevêque de Gênes, mais en février 1850, Mgr Frasoni put rentrer à Turin.

C'étaient des jours brûlants. A la Chambre on discutait les projets de lois présentés par le ministre de la Justice, Siccardi. On voulait abolir quelques anciens privilèges ecclésiastiques : le *for ecclésiastique* (les évêques et les prêtres coupables de délits communs ne seraient plus jugés par les tribunaux ecclésiastiques, mais des tribunaux laïques) ; le *droit d'asile* (jusqu'alors la police ne pouvait arrêter des personnes coupables de délits si elles se réfugiaient dans une église ou au couvent) ; la possibilité d'augmenter les *biens de l'Église*.

Le 8 avril, les lois Siccardi furent approuvées par la Chambre et le Sénat. Le 9, elles furent sanctionnées par le roi. Dans la ville se déchaînèrent les bandes anticléricales. Des cortèges se formaient spontanément avec des gens qui hurlaient : « A bas les prêtres ! Vive Siccardi ! » Le point de rencontre était l'archevêché. D'abord, il n'y eut que cris et insultes : « A mort Frasoni ! Dehors le légat pontifical ! » Puis on y ajouta des pierres. Les carreaux des fenêtres volèrent en éclats, en essaya de défoncer le portail d'entrée. Les escadrons de la cavalerie, sabre au clair, durent intervenir.

Les réactions du clergé furent immédiates. Pie IX, par une lettre du cardinal Antonelli, protesta vivement. Le nonce apostolique demanda son passeport et quitta le Piémont. Le 18, l'archevêque expédie à tous les curés une circulaire secrète : il interdit à tout prêtre de se présenter devant un tribunal public sans sa permission.

21 avril. La police fait irruption dans l'imprimerie Botta (où la circulaire a été imprimée), dans les bureaux de poste, à l'archevêché. La circulaire est séquestrée et jugée « instigation à la révolte ». Cité devant le tribunal civil et refusant d'y comparaître, Mgr Frasoni est condamné à 500 livres d'amende et à un mois de prison. Le 4 mai, à 1 heure de l'après-midi, il est arrêté et envoyé en forteresse militaire.

Turin vit un moment de graves tensions. L'opposition catholique est très forte, même si elle est faiblement représentée au Parlement (pour lequel votent toujours les 2 % de la population). Le commandant, le comte Vialardi, gardien de la forteresse, reçoit l'archevêque en éclatant en sanglots ; le commandant général Imperor lui cède son appartement.

De nombreuses délégations demandent au roi de rendre visite au prisonnier. Don Bosco s'y rend aussi et envoie des délégations de ses jeunes.

A la fin de juillet, la corde entre le gouvernement et l'archevêque commence à se tendre. Pietro Derossi di Santarosa, ministre de l'Agriculture, tombe gravement malade. Il demande les sacrements. Le curé, de la congrégation des Servites, reçoit de l'archevêque l'ordre d'exiger du malade la rétractation de l'approbation donnée aux lois Siccardi. Santarosa refuse, il meurt le 5 août sans viatique.

Dans les rues de Turin, les tumultes reprennent. Les Servites sont expulsés. Le ministre de la Guerre, Alphonse La Marmora, demande à Fransoni de renoncer à l'archevêché. Sur son refus, il le fait arrêter par les carabinieri le 7 août et interner dans le fort de Fenestrelle, près de la frontière française. De là, l'archevêque sera, le 28 septembre, banni de l'État.

Des groupes de choc prennent d'assaut les couvents de la ville. Les Oblats, les Barnabites, les Dominicains doivent se barricader dans leurs maisons. Le 14 août, un certain Volpato se présente au Valdocco et avertit don Bosco que dans la soirée l'oratoire sera pris d'assaut lui aussi. Il serait mieux qu'il s'en aille de suite avec ses garçons.

Don Bosco réfléchit, puis décide de rester. A 4 heures de l'après-midi, la colonne des manifestations descend vers la périphérie. Mais parmi les gens (atteste don Lemoyne) il y a un homme auquel don Bosco a fait du bien. Il arrête les premiers groupes et dit :

« Ce n'est pas bien d'assaillir l'oratoire. Nous trouverons seulement des enfants pauvres et un prêtre qui leur donne de quoi vivre. Don Bosco est du peuple comme nous. Laissons-le tranquille. »

On discute puis la colonne prend une autre direction.

La nouvelle équipe de quatre

Pendant le grand orage, don Bosco continue de travailler en silence. Reviglio, Bellia, Buzzetti et Gastini continuent les « cours accélérés », et ils sont désormais presque au point pour l'examen de la prise de soutane. Michelino Rua, au cours de l'été 1850, a terminé ses classes élémentaires chez les Frères des Écoles chrétiennes et don Bosco ne le perd pas de vue. Un jour, il l'appelle à l'écart :

« Qu'as-tu l'intention de faire l'année prochaine ?

— Maman a parlé avec le directeur de la Fabrique d'armes. Ils acceptent que je travaille dans les ateliers ; de cette manière, je pourrai aider la famille.

— Moi aussi, j'ai parlé avec quelqu'un. Tes enseignants m'ont dit que le Bon Dieu t'a donné une belle intelligence et que ce serait malheureux si tu ne continuais pas tes études. Tu serais d'accord ?

— Bien sûr. Mais ma mère est pauvre, mon père est mort, où voulez-vous que j'aille prendre des sous pour les études ?

— C'est moi qui y penserai. Tu demandes seulement à ta mère qu'elle te laisse commencer les cours de latin. »

Jeanne-Marie, la maman, regarde longuement son garçon grand et pâle. Elle l'entend parler de don Bosco avec enthousiasme et répond :

« Je suis contente, Michelino. Mais est-ce que ta santé résistera ? Le Seigneur a déjà pris avec lui quatre de tes frères et tu es encore plus chétif qu'eux. Dis à don Bosco qu'il ne te tienne pas trop penché sur les livres. »

Comme Michelino habitait à peu de distance de l'oratoire et avait vraiment peu de santé, don Bosco le laissa encore deux ans chez lui. Mais en novembre 1850, il commença à l'envoyer à l'école privée du professeur Giuseppe Bonzanino. Le soir, il lui faisait lui-même des répétitions d'arithmétique et de système métrique décimal. Aux côtés de Rua se trouvaient les jeunes Angelo Savio, Francesia et Anfossi, la seconde équipe de quatre que don Bosco espérait mener jusqu'au sacerdoce.

Le dimanche, tandis que Buzzetti donnait un coup de main à don Bosco, Michel Rua et Angelo Savio partaient pour les oratoires de Vanchiglia et Porta Nuova, où ils aidaient à la surveillance et au catéchisme.

2 février 1851. Après quatorze mois de « l'école du feu », ses premiers quatre garçons ont passé brillamment l'examen à la curie turinoise. Buzzetti, Gastini, Bellia, Reviglio reçoivent la soutane à l'oratoire. Don Bosco rayonne. Il lui semble que ses premiers agneaux, en fin de compte, sont en train de devenir bergers. Il se trompe : de ces quatre jeunes (qui, le lendemain, commencent les cours de philosophie), seuls Bellia et Reviglio deviendront prêtres, mais ils ne resteront pas à l'oratoire. Gastini assez vite se découragera et abandonnera les études. Buzzetti restera avec don Bosco, mais sans devenir prêtre. Le premier espoir qui trouvera son plein aboutissement, c'est ce grand garçon pâle qui continue à vivre avec sa mère, Michelino Rua.

30 000 lires et un peu de vertige

Après la prise de soutane des premiers quatre « petits clercs », don Bosco pense à les loger. On ne peut pas vivre dans un endroit loué et qui, du jour au lendemain, peut être

vendu à d'autres. Un dimanche après-midi, pendant que don Borel prêchait, il attaque de front Francesco Pinardi :

« Si vous me faites un prix acceptable, j'achète votre maison tout entière.

— Le prix acceptable, je vous le fais. Combien offrez-vous ?

— Je l'ai fait évaluer par un homme sérieux, l'ingénieur Spezia. Dans l'état actuel, il me dit qu'elle vaut entre 26 et 28 000 liras. Je vous en offre 30 000.

— Paiement comptant en une seule fois.

— D'accord.

— Serrez-moi la main. Dans quinze jours nous signons l'acte notarié. »

Don Bosco lui serre la main : 30 000 liras d'alors correspondent à plus de 50 millions de liras d'aujourd'hui (en francs français actuels cela fait environ 250 000 F). Où trouver cet argent en quinze jours ? Voici ce qu'écrivit don Bosco avec simplicité :

« Alors, commença un beau geste de la Providence. Le soir même don Cafasso, fait insolite aux jours de fête, vint me voir et me dit qu'une pieuse personne, la comtesse Casazza-Riccardi, l'avait chargé de me donner 10 000 liras de la manière qui me semblerait le mieux servir la gloire de Dieu. Le jour suivant, arrive un religieux rosminien, qui me consent un prêt de 20 000 liras. » Le prêt était à 4 %, mais jamais l'abbé Rosmini n'insista pour recevoir soit les intérêts, soit le capital. « Les 3 000 liras qui manquaient furent ajoutées par le chevalier Cotta, dans la banque duquel on passa l'acte de vente. »

C'était le 19 février 1851. Il est difficile de ne pas voir là l'intervention de Dieu et il est encore plus difficile, pour don Bosco, de ne pas aller de l'avant sur la même voie.

La « Portioncule » salésienne¹

Un soir de ce même mois, pendant que maman Marguerite raccommode les vêtements des enfants qui dorment, il murmure comme en lui-même :

« Et maintenant, je veux bâtir une belle église en l'honneur de saint François de Sales. »

Le fil et l'aiguille tombent des mains de Marguerite :

« Une église ! Mais où vas-tu prendre l'argent ? Nous ne réussissons déjà pas à donner du pain et des habits à ces

1. La « Portioncule » (petit domaine) est la première maison de l'ordre de saint François d'Assise, devenue par la suite un sanctuaire, près d'Assise.

pauvres gosses et tu parles d'une nouvelle église. J'espère que tu y réfléchiras deux fois et que tu te mettras bien d'accord avec le Bon Dieu avant de t'embarquer dans une histoire pareille.

— Maman, si vous aviez de l'argent, vous me le donneriez ?

— C'est sûr, mais je n'ai plus rien.

— Et Dieu qui est meilleur et plus généreux que vous ne me le donnera pas ? »

Comment voulez-vous « discuter » avec un fils pareil ?

D'autre part, don Bosco avait de bonnes raisons : la chapelle Pinardi avait été agrandie mais les garçons n'y tenaient pas parce qu'elle était à trois niveaux. De plus, « comme pour y entrer il fallait descendre deux marches, écrit don Bosco, l'hiver et par temps pluvieux nous étions inondés, tandis que l'été nous étions suffoqués par la chaleur et les odeurs fortes ».

Le dessin, il le fit exécuter par le chevalier Blanchier, l'entrepreneur fut Federico Bocca.

« Je vous avertis, lui dit en riant don Bosco, que quelquefois je n'aurai pas l'argent pour vous payer.

— Alors, on ira plus lentement dans le travail.

— Non, non ! Je veux au contraire que nous allions vite et que dans un an l'église soit terminée. »

Federico Bocca hausse les épaules :

« Alors, nous irons vite, mais vous aussi allez-y vite, avec les sous. »

Les fondations creusées, rappelle don Bosco, la bénédiction de la première pierre fut faite le 20 juillet 1851. Le chevalier Giuseppe Cotta, un des plus grands bienfaiteurs de don Bosco la posa. Michel Rua lut le compliment de remerciement. Un orateur célèbre, le Père Barrera prononça le discours. En général, on exagère toujours dans ces circonstances ; on cherche des comparaisons qui fassent de l'effet. Barrera plaça lui aussi sa belle comparaison, mais il ne réussit pas à exagérer. Il dit : « Cette pierre est le grain de sénévé. Elle croîtra comme un arbre près duquel beaucoup d'enfants viendront s'abriter. »

Les sous furent le grand casse-tête. Don Bosco frappa à toutes les portes connues et à beaucoup d'autres, mais il réussit à réunir un maximum de 35 000 liras. Il en manquait 30 000.

L'évêque de Biella, Mgr Losana, envoya une circulaire à tous ses paroissiens. Il rappelait « tous les garçons maçons de Biella » aidés par l'oratoire. Il demanda une collecte spéciale un dimanche. Don Bosco en espérait beaucoup, mais le résultat fut maigre : 1 000 liras.

Les garçons aussi l'aidaient comme ils pouvaient. Don Giovanni Turchi se souvenait : « Les murs de la nouvelle église allaient à la hauteur des vitraux mais moi et mes compagnons nous étions occupés à passer les briques sur les échafaudages. »

Pour réunir ces bienheureuses 30 000 livres qui manquent, don Bosco se jette pour la première fois dans l'aventure d'une loterie publique. Il rappelle : « On recueillit 3 300 dons. Le Pape, le roi, la reine-mère et la reine consorte se signalèrent par leurs offrandes. » Les lots furent exposés publiquement dans une vaste salle derrière l'église de Saint-Dominique. La liste des prix fut illustrée par un volumineux dépliant.

La vente des billets occasionna beaucoup d'humiliations à don Bosco. Mais la somme reçue fut vraiment importante : 26 000 livres nettes. Depuis cette expérience, quand il se trouvera en difficulté, don Bosco pensera à une loterie. Dans les dernières lettres de sa vie, écrites d'une main devenue tremblante, il recommandera encore « d'accepter un carnet de billets pour ma loterie ».

L'église fut consacrée le 20 juin 1862. Elle est encore là, à l'extrémité de la maison Pinardi, un peu écrasée par l'immensité de la basilique de Marie-Auxiliatrice qui arrive à trois mètres de sa porte. C'est la « Portioncule » salésienne. Entre ces murs, pendant seize années (de juin 1852 à juin 1868) battit le cœur de l'œuvre de don Bosco.

Le très jeune saint Dominique Savio venait là pour prier. Devant le petit autel de la Madone, à droite, il s'est consacré à Elle. Dans cette église, servirent Michel Magon, le gamin de Carmagnola, et François Besucco, le jeune garçon de l'Argentera qui en 1863 réédita la bonté héroïque de Dominique Savio.

Don Michel Rua a dit ici sa première messe. Pendant quatre ans, plusieurs fois par jour, maman Marguerite, toujours plus vieille et fatiguée fréquenta cette église. Elle trouvait ici le courage de recommencer tous les jours à travailler pour les enfants pauvres.

Le diable, peut-être

« Avec la nouvelle église, note don Bosco, on pouvait donner la possibilité aux plus jeunes qui le désiraient de participer aux offices et aussi aux cours du soir et du jour (*la chapelle Pinardi, l'église et la sacristie nouvelles étaient utilisées toute la journée comme salles d'études*). Mais comment faire face à la multitude de pauvres enfants qui, sans cesse, demandaient à être hébergés ? » Il conclut tranquillement :

« A ce moment d'extrême besoin, la décision fut prise de bâtir une nouvelle aile de bâtiment. »

L'automne était déjà avancé, mais on y alla à toute vitesse ; rapidement on arriva au toit. Mais alors commença le mauvais temps : « Ce fut le déluge pendant plusieurs jours et plusieurs nuits ; l'eau ruisselait et emportait le ciment frais et détrempe, ne laissant que les briques et les pierres lavées. Vers le milieu de la nuit du 2 décembre, écrit toujours don Bosco, on entendit un craquement violent qui devint de plus en plus fort et effrayant. C'étaient les murs qui s'écroulaient avec fracas. »

Aux garçons terrifiés, don Bosco dit :

« C'est une blague du diable. Mais avec l'aide de Dieu et de la Madone nous rebâtirons tout. »

Le diable avait fait sa part, mais l'économiste don Giraudi qui put examiner les restes de ces murs affirme qu'ils étaient bourrés de pierres et de sable de rivière. La chaux était insuffisante. Don Bosco voulait économiser sur les dépenses et l'entrepreneur voulait lui aussi gagner encore quelque chose...

La perte de don Bosco fut de 10 000 livres. Les travaux purent être repris au printemps et l'édifice terminé en octobre 1853. « Nous trouvant dans un extrême besoin de locaux, écrit don Bosco, nous nous sommes hâtés de l'occuper. Classes, réfectoire, dortoir purent s'organiser et se mettre en place et le nombre des internes fut porté à 65. »

Et Dieu envoya un chien

Le 17 février et le 29 mars 1848, Charles-Albert avait concédé la « parité des droits civils » aux protestants et aux juifs qui, jusqu'alors, n'avaient été que tolérés.

Les catholiques pensaient que les protestants, ayant obtenu l'équivalence des droits, allaient rester tranquilles. Au contraire, on s'aperçut avec inquiétude que la secte des Vaudois s'appêtait à déchaîner une véritable campagne de prosélytisme.

Elle imprime trois journaux : *La Bonne Nouvelle*, *La Lumière évangélique*, *Le fanfaron piémontais*. Elle édite et vend à bon marché des livres de propagande et organise des cycles de conférences.

C'est la première rencontre avec le « pluralisme ». Les catholiques piémontais s'indignent mais ne savent rien faire de mieux. « Confiants dans les lois civiles qui, jusqu'alors, les avaient protégés et défendus, écrit don Bosco, ils possédaient seulement quelques journaux, quelques ouvrages culturels. Aucun périodique, aucun livre à mettre entre les mains du petit peuple. »

Les évêques piémontais se réunirent en 1849 à Villanovetta (Saluzzo). « S'indigner ne sert à rien, conclurent-ils. Il faut réagir, s'engager dans la presse et dans la prédication. »

Les résultats concrets des réunions furent la publication de la *Collection des bons livres* (septembre 1849), du journal *La Cloche* (mars 1850) et des *Lectures catholiques* (mars 1853).

Ces dernières (une série de petits livres alertes) furent imaginées par don Bosco et spécialement soutenues par l'évêque d'Ivréa. Le programme expliquait l'intention des éditeurs :

1° Les livres seront écrits en style simple, d'allure populaire, et contiendront des sujets qui regardent uniquement la religion catholique.

2° Chaque mois, on publiera un fascicule de 100 à 108 pages. Abonnement annuel : 1,80 lire.

Pas de dialogue mais mur contre mur

Les six premiers numéros furent rédigés par don Bosco. Ils sortirent entre mars et août 1853 sous le titre général : *Le catholique instruit de sa religion*.

Don Bosco rappelle en souriant que pour les premiers six fascicules il essaya de trouver un évêque qui lui donnât l'« approbation ecclésiastique ». Le vicaire général de Turin lui répondit : « Je n'ai pas envie de mettre ma signature en bas de ce papier. Vous défiez et vous attaquez de front vos ennemis. » Don Bosco avait écrit avec la fermeté de quelqu'un qui part en guerre. Il n'avait aucune idée de ce qu'était le « dialogue ». Son style était celui d'un « mur qui parle à un mur ». Il fallait sauver les jeunes et les gens pour l'Église, pour Dieu, pour la vie éternelle et, pour cela, lutter, se battre, s'opposer par tous les moyens « au torrent qui essaie d'entraîner dans ses ondes corrompues la société et la religion ».

Au souvenir de la faillite de *L'ami de la jeunesse*, don Bosco éprouvait une certaine appréhension. Les *Lectures catholiques* furent au contraire accueillies avec une très large satisfaction par un nombre extraordinaire de lecteurs. « Mais ce fut le point de départ des éclats de colère des protestants. »

Les pasteurs vaudois Bert, Meille, et Pugno, de l'Église évangélique, descendirent au Valdocco. Ils cherchaient à convaincre don Bosco d'interrompre les *Lectures* ou au moins d'en modérer le ton. Ils n'obtinrent rien.

« Un dimanche soir du mois de janvier me furent annoncés deux messieurs. Ils entrèrent et me complimentèrent :

“Monsieur l'abbé, vous êtes doté d'une grande qualité : celle de vous faire comprendre et lire par le peuple. Vous devriez vous consacrer à l'histoire, la géographie, la physique. En revanche, il faudrait laisser de côté les *Lectures catholiques* : ce sont des sujets cent fois rabâchés.

— C'est vrai, ils ont déjà été traités dans des ouvrages culturels, mais personne ne les a mis à la portée du peuple.

— Nous sommes prêts à vous aider financièrement si vous entreprenez un ouvrage d'histoire (ils me tendirent quatre billets de mille) et interrompez ce travail inutile.

— Si c'est un travail inutile, à quoi bon dépenser de l'argent pour me le faire abandonner ? Vous voyez, en devenant prêtre, je me suis consacré au bien de l'Église et des gens pauvres, et je suis décidé à continuer, y compris en écrivant et imprimant les *Lectures catholiques*.”

Le ton changea. Les voix se firent menaçantes :

“Vous avez tort. Si vous sortez d’ici, êtes-vous sûr d’y revenir ?”

Je me levai. J’ouvris la porte du bureau.

“Buzzetti, dis-je, reconduis ces messieurs jusqu’au portail”. »

Du vin et des châtaignes

En sortant, ces « messieurs » avaient murmuré : « On se reverra. » Don Bosco, dans le dernier chapitre de ses *Souvenirs*, explique comment « ils se firent revoir », et commente « Il semblait qu’il y eût un complot contre moi ». Nous rapportons son récit, en le résumant là où cela nous semble nécessaire.

« Un soir, pendant que je faisais la classe, deux hommes vinrent me chercher d’urgence : à l’auberge du *Cœur d’Or* (34, rue Cottolengo) il y avait un moribond. J’y allai mais je voulus être accompagné de quelques garçons parmi les plus grands, malgré leurs efforts pour m’empêcher d’y aller.

Arrivés au *Cœur d’Or* on me conduisit dans une salle du rez-de-chaussée où de joyeux compères étaient en train de manger des châtaignes. Ils voulaient que je me serve et que je mange avec eux. Je refusai.

“Vous boirez bien un verre de notre vin. Une gorgée ne vous fera pas de mal.”

Ils servirent du vin à tout le monde, mais quand ce fut mon tour, l’un d’entre eux s’en alla maladroitement chercher une autre bouteille. Je pris le verre, je dis : “A votre santé”, et je le reposai sur la table.

“Ne faites pas ça, ce n’est pas bien.

— C’est une insulte.

— Mais je n’ai pas envie de boire.”

Alors ils devinrent menaçants :

“Il n’y a rien à faire ; il faut boire !”

L’un m’empoigne l’épaule gauche, l’autre l’épaule droite : “Il doit boire, de gré ou de force.

— Si vous voulez absolument que je boive, laissez-moi au moins les bras libres, dis-je en m’arrachant de leurs mains. Et comme moi-même je ne veux pas boire ce verre, je vais le donner à l’un de mes jeunes qui le boira à ma place.”

En disant ces mots, je fis un grand pas vers la porte, que j’ouvris toute grande en invitant les garçons à entrer. »

A la vue de ces grands garçons, ils changèrent de ton. Ils s’excusèrent et dirent que le malade se confesserait le lendemain. « Une personne amie fit enquête et me rapporta que quelqu’un leur avait payé un dîner à condition qu’ils me fassent boire du vin qu’il avait préparé pour moi. »

Ils allaient me faire ma fête

« Les attentats que je raconte ont l'air d'être des inventions et pourtant ils sont réels et eurent de nombreux témoins.

Un dimanche soir de septembre, je fus appelé d'urgence dans la maison Sardi, voisine du Refuge, pour confesser une malade en danger de mort. J'invitai quelques-uns des plus grands à me suivre : je commençais à me méfier de tout le monde. Quelques garçons restèrent au pied de l'escalier ; Joseph Buzzetti et Hyacinthe Arnaud montèrent à l'étage avec moi, près de la porte de la malade.

J'entrai et je vis une femme haletante comme si elle allait rendre le dernier soupir. Je priai les quatre personnes présentes de s'éloigner pour que je la confesse.

« Avant de me confesser, crie la vieille, je veux que ce bandit me demande pardon.

— Je ne t'ai rien fait.

— Silence ! crie un troisième en sautant sur ses pieds. »

Il s'ensuit une bagarre furieuse et avant que j'aie compris de quoi il retourne, quelqu'un éteint la lumière et une pluie de coups de bâtons s'abat dans ma direction. J'eus tout juste le temps d'attraper une chaise et de l'élever au-dessus de ma tête en me précipitant vers la porte. Les coups de bâtons qui devaient faire ma fête brisèrent la chaise. Un coup seulement me frappa le pouce de la main gauche, m'arrachant l'ongle et la moitié de la phalange. Je retournai à la maison au milieu de mes jeunes. »

« Il semblait, remarque don Bosco, que tout fût arrangé pour me faire cesser de calomnier les protestants. »

« *Le Gris* »

« Les mauvais tours fréquents dont j'étais l'objet m'encouragèrent à ne pas aller à Turin ni à en revenir seul (entre l'oratoire et la ville il fallait alors traverser un long espace de terrain non cultivé encombré de buissons et d'acacias).

Un soir où je rentrais seul à la maison dans l'obscurité, non sans une certaine panique, je fus accosté par un gros chien qui, à première vue, m'épouvanta. Mais en le caressant comme si j'avais été son maître, nous fûmes rapidement des amis et il m'accompagna jusqu'à l'oratoire. Cela se reproduisit plusieurs fois. Je peux dire que "le Gris" (don Bosco l'appela *il Grigio* : le Gris, *'l Gris* en piémontais) m'a rendu de sérieux services. En voici quelques-uns.

Vers la fin de novembre 1854, je revenais seul de la ville par une soirée de nuages et de pluie. Tout à coup, je me

rendis compte que deux hommes marchaient pas très loin devant moi. Ils accéléraient ou ralentissaient le pas selon que j'accélérais ou ralentissais moi-même. J'essayai de repartir en arrière, mais il était trop tard. En deux sauts ils furent sur moi et, sans un mot, me jetèrent un manteau sur la tête. Alors apparut le Grigio. En aboyant il lança ses pattes de devant sur le visage du premier et mordit l'autre ; ils se mirent à crier :

“Appelez ce chien !

— Je l'appelle si vous me laissez tranquille.

— Appelez-le tout de suite !” imploreraient-ils.

Le Grigio continuait à hurler comme un loup enragé. Ils s'enfuirent et le Grigio, marchant à côté de moi, m'accompagna jusqu'à la maison.

Tous les soirs où je n'étais pas accompagné, lorsque j'abordais la zone des taillis, je voyais arriver le Grigio. Les jeunes de l'oratoire le virent souvent entrer dans la cour. Un jour, effrayés, deux garçons voulurent l'attaquer avec des cailloux, mais Joseph Buzzetti intervint :

“Laissez-le tranquille, c'est le chien de don Bosco.”

Alors ils commencèrent à le caresser et l'accompagnèrent au réfectoire où je dînais avec quelques abbés et ma mère. On le regardait avec effroi ; je dis :

“N'ayez pas peur, c'est mon Grigio, laissez-le venir.”

De fait, accomplissant un large tour de la table il s'approcha de moi tout joyeux. Je lui offris de la soupe, du pain, de la nourriture, mais il refusa tout. Il appuya la tête sur la nappe comme pour me dire bonsoir et se laissa conduire vers la porte par les jeunes. Je me rappelle que, ce soir-là, j'étais arrivé tard à la maison et un ami m'avait amené dans sa voiture. »

Carlo Tomatis qui fréquentait l'oratoire ces années-là raconte : « C'était un chien d'une taille vraiment extraordinaire. Souvent, maman Marguerite en le voyant s'exclamait : “Oh ! la vilaine grosse bête !” Il avait une gueule comme celle d'un loup, le museau allongé, les oreilles droites, le poil gris, haut de un mètre. »

Un soir, témoigne Michel Rua qui vit le Grigio deux fois, don Bosco devait sortir pour des raisons urgentes, mais il trouva le chien allongé sur le seuil. Il chercha à l'éloigner, à l'enjamber, mais le Grigio grognait à chaque fois et le repoussait en arrière. Maman Marguerite, qui maintenant connaissait la bête, dit à son fils :

Se t'veuli nen scouteme mi, scouta almen 'l can ; seurt nen. « Si tu ne veux pas m'écouter, écoute au moins le chien ; ne sors pas. »

Le lendemain, don Bosco apprit qu'un individu mal intentionné, armé d'un pistolet, l'avait attendu à un tournant.

Don Bosco eut plusieurs fois envie de savoir d'où venait ce chien. Il ne put rien trouver. En 1872 encore, la baronne Azelia Fassati lui demanda ce qu'il pensait de ce chien, et don Bosco sourit en répondant :

« Dire que c'était un ange ferait rire. Mais on ne peut pas dire non plus que c'était un chien ordinaire. »

Dormir chez le cordonnier

Dans la journée, don Bosco travaille pour ses garçons, va de tous côtés pour chercher de l'argent, confesse et prêche dans de nombreuses institutions de la ville. La nuit, il prend plusieurs heures sur son sommeil pour réparer vêtements et chaussures, pour écrire ses livres. L'envie de dormir s'accumule et le sommeil le prend à l'improviste.

Après le repas de midi, rappelle Jean Cagliero, il s'endormait quelquefois tout d'un coup, assis sur sa chaise, la tête inclinée sur la poitrine. Ceux qui se trouvaient là se retiraient doucement sur la pointe des pieds pour ne pas le réveiller.

Pour lui, c'est l'heure la plus pénible de la journée ; alors, il sort, va faire ses courses en ville, visite les bienfaiteurs pour leur demander de l'aide. « Je reste éveillé en marchant », disait-il en souriant. Mais il ne réussissait pas toujours.

Un après-midi, il se trouve sur la place devant l'église de la Consolata, saisi par une telle envie de dormir qu'il ne sait plus ni où il est ni où il va. Tout près, il y a une boutique de cordonnier, don Bosco entre et demande au cordonnier de le laisser dormir sur une chaise pendant quelques minutes.

« Entrez, entrez, Révérend. Cela m'ennuie, mais je vais vous déranger avec mes coups de marteau.

— Non, vous ne me dérangerez pas. »

Il s'assied près d'un petit établi et dort de 14 h 30 à 17 heures. En se réveillant, il regarde autour de lui, voit l'heure.

« Oh ! pauvre de moi ! Pourquoi ne m'avez-vous pas réveillé ?

— Mon cher, répond le brave homme, vous dormiez si bien que cela aurait été un péché de vous réveiller. Ah ! moi, je voudrais dormir comme ça ! »

Une demi-douzaine d'ateliers

Dans les archives de la congrégation salésienne, on conserve deux documents précieux : un contrat « d'apprentissage » sur papier libre, daté de novembre 1851, et un autre contrat, aussi « d'apprentissage », sur papier timbré à 40 centimes, à la date du 8 février 1852. L'un et l'autre sont signés par un employeur, un apprenti et don Bosco.

Voici les éléments essentiels du premier :

« En fonction du présent acte privé établi dans la maison de l'oratoire de Saint-François-de-Sales, il est convenu que :

1. Monsieur Carlo Aimino accepte comme apprenti dans son métier de verrier le jeune Giuseppe Bordone natif de Biella, promet et prend l'engagement de lui apprendre ce métier *dans un délai de trois ans* ; de lui donner pendant la durée de son apprentissage les renseignements nécessaires et les meilleures méthodes concernant son métier ainsi que les conseils opportuns relatifs à sa bonne conduite ; *de le corriger*, en cas de faute, *par des paroles et pas autrement* ; et s'engage à le maintenir sans interruption *dans les travaux relatifs à son métier à l'exclusion des autres*, en prenant soin de ne pas dépasser ses forces.

2. Ledit maître devra laisser entièrement *libres tous les dimanches et jours de fête de l'année* à l'apprenti.

3. Ledit maître s'engage à payer à l'apprenti une lire par jour la première année, une lire cinquante la deuxième, deux liras la troisième ; quinze jours de vacances lui seront accordés chaque année.

5. Le jeune Giuseppe Bordone promet, pendant le temps de son apprentissage, de travailler au service du maître son patron avec empressement, assiduité, et application ; d'être docile, respectueux et obéissant.

7. Le directeur de l'oratoire promet de prêter assistance pour ce qui regarde la bonne conduite de l'apprenti. »

Le doigt sur de nombreuses plaies

Dans ce texte, don Bosco met le doigt sur de nombreuses plaies. Quelques patrons exploitaient les jeunes apprentis

comme serviteurs ou marmitons ; don Bosco les oblige à les employer uniquement dans leur métier. Les patrons frappaient et don Bosco exige que les corrections soient faites seulement en paroles. Il se préoccupe de leur santé, du repos dominical et des congés annuels. Il exige un salaire « progressif » puisque la troisième année d'apprentissage était pratiquement une année de rendement normal.

Le second contrat, timbré aux armes royales, commence par ce préambule : « Convention entre monsieur Giuseppe Bertolino, maître menuisier demeurant à Turin, et le jeune Giuseppe Odasso, né à Mondovi, en présence du Révérend Père Giovanni Bosco et avec l'assistance et la caution du père du jeune, Vincent Odasso, né à Garesio, domicilié dans cette capitale. »

Le texte est presque la copie du premier, sauf sur un point important. Don Bosco engage l'employeur à se comporter non pas comme « un patron » mais comme « un père ». On lit dans l'article premier :

« Monsieur Giuseppe Bertolino, maître menuisier... s'engage à donner au jeune Giuseppe Odasso pendant la durée de son apprentissage... relativement à sa conduite morale et civile, les avis salutaires opportuns que donnerait un bon père à son propre fils ; à le corriger amicalement à l'occasion de ses fautes, en n'utilisant que les reproches nécessaires pour le corriger sans jamais exercer sur lui de mauvais traitements. »

Don Bosco ne fut pas l'inventeur des contrats d'apprentissage. L'Œuvre de la mendicité instruite (fondée en 1774) utilisait ces contrats depuis longtemps. Mais les deux contrats signés par Don Bosco restent parmi les plus anciens conservés à Turin. Il est sans doute permis de penser (au moins jusqu'à ce que de nouveaux documents le démentent) qu'en dehors de l'Œuvre de mendicité et don Bosco, presque personne ne se préoccupait de la défense des apprentis.

Les parents, presque toujours pauvres et ignorants n'y pensaient pas, pas plus que les autorités civiles qui, alignées sur les doctrines libérales, admettaient que les jeunes fussent exploités selon les lois de « la libre concurrence ».

Tout seul et désarmé dans les mains du patron

Au début, la « maison de l'oratoire » (que don Bosco appelle *asile* et que nous appellerons *foyer* pour nous conformer aux termes actuels) accueille spécialement les jeunes travailleurs. Après le premier garçon du Val Sesia, échoué dans la cuisine de maman Marguerite un jour de pluie, après Buzzetti et Gastini, chaque année il en arrive une douzaine. Les uns y passent trois ans, les autres deux mois, d'autres toute

la vie. A partir de 1856 seulement, les étudiants constituèrent la majeure partie des pensionnaires.

La préférence accordée aux jeunes travailleurs est motivée par leur condition misérable. Les édits royaux de 1844 qui ont aboli les corporations, ont laissé tomber l'ouvrier, spécialement le *jeune* ouvrier, tout seul et désarmé dans les mains du patron. Charles-Albert a concédé avec peine la création des « sociétés d'assistance » auxquelles les libéraux aussi sont opposés.

Don Bosco confie ses garçons aux patrons, les protège par de bons contrats, va les voir dans les boutiques chaque semaine comme « responsable devant la famille ». Si le patron ne respecte pas les accords, il retire l'apprenti.

En 1853, quand le nouvel édifice est construit, il décide de lancer dans sa propre maison les premiers ateliers. Deux raisons l'y poussent : « l'inconduite et l'irrégion » que les garçons rencontrent chez les ouvriers adultes des boutiques et l'aide que les ateliers intégrés de cordonniers, de tailleurs, de typographes, pourront apporter à l'oratoire.

Deux établis pour commencer

A l'automne de 1853, don Bosco ouvre l'atelier des cordonniers et des tailleurs. Celui des cordonniers est placé dans le local extrêmement étroit qui sert alors de mini-sacristie de la chapelle Pinardi, près du clocher : deux établis et quatre tabourets. Don Bosco est le premier moniteur : il s'assied devant l'établi et donne des coups de marteau sur une semelle devant quatre garçons. Ensuite il leur apprend à manier l'alêne et le ligneul. Quelques jours après, il cède la place de moniteur à Domenico Goffi, le concierge de l'oratoire.

Les tailleurs sont installés dans la cuisine, tandis que les marmites et les fourneaux sont transportés dans le nouveau bâtiment. Les premiers moniteurs des tailleurs sont maman Marguerite et encore don Bosco qui apprend à coudre et à tailler comme il l'a appris de Giovanni Roberto, à Castelnuovo.

Dans les premiers mois de 1854, presque en s'amusant, il ouvre le troisième atelier : la reliure des livres. Aucun de ses garçons ne connaît ce métier. Un jour, entouré de jeunes, il étale sur une table les feuilles imprimées de sa dernière brochure, *Les anges gardiens*. Puis, il pointe le doigt vers un garçon :

« Tu vas faire le relieur !

— Moi ? Mais je ne sais même pas ce que c'est.

— Facile. Viens ici. Tu vois ? Ces grandes feuilles s'appel-

lent des "signatures". Il faut les plier en deux, puis encore en deux, puis encore en deux et encore une fois en deux. Vas-y ! Essayons ! »

Avec l'aide des autres garçons qui entourent la table, toutes les feuilles sont pliées. Don Bosco met les signatures les unes sur les autres.

« Voilà, le livre est fait. Maintenant, il faut le coudre. »

On appelle à l'aide maman Marguerite et, avec une forte aiguille et quelques piqûres aux doigts, on y arrive. La colle pour attacher la couverture, c'est un peu de farine blanche mêlée d'eau.

Il restait à faire une opération : rogner la tranche du livre. Comment faire ? Autour de la table, les garçons donnent des avis différents : utiliser des ciseaux, un couteau, une râpe. Don Bosco va à la cuisine et prend le hachoir d'acier qui sert à couper menu les oignons et le persil. En quelques coups secs il tranche le bord des feuilles. Les garçons rient ; don Bosco aussi ; mais l'atelier est « inauguré » et fut organisé dans une salle du nouveau bâtiment.

Une année pour obtenir la typographie

Vers la fin de 1856 on inaugure le quatrième atelier : la menuiserie. Cela devient immédiatement une chose sérieuse. Un bon groupe de garçons est retiré des usines de la ville et installé dans une vaste salle pourvue d'établis, d'outils, de réserve de bois. Monsieur Corio est le premier chef de travaux.

Le cinquième atelier, le plus attendu, fut celui de la typographie. Don Bosco dut se battre pendant presque une année pour obtenir l'autorisation préfectorale, accordée le 31 décembre 1861. Le travail commença sous les ordres du contremaître Andrea Giardino et avec l'assistance de Joseph Buzzetti.

Nous ne savons pas exactement quel jour la typographie a commencé à fonctionner, mais les jeunes ouvriers eux-mêmes firent part de l'événement à leurs bienfaiteurs par une circulaire imprimée.

Le premier livre sorti des presses de la « Typographie de l'oratoire de Saint-François-de-Sales » fut une brochure du chanoine C. Schmid : *Théophile ou le jeune ermite, récit divertissant*. Il était édité comme un fascicule des *Lectures catholiques* de mai 1862. Ensuite, les *Lectures catholiques* furent toujours imprimées à la « typographie de l'oratoire », sauf quelques exceptions.

Les débuts furent modestes : deux presses que les garçons faisaient tourner à la force des poignets. Mais, du vivant de

don Bosco, cette imprimerie devint importante et moderne, rivalisant avec les meilleures de la ville : quatre presses, douze rotatives à moteur, stéréotypie pour les clichés, fonderie de caractère, calcographie.

En 1862, don Bosco ouvre son sixième et dernier atelier, la forge, aïeule des ateliers actuels de mécanique.

Quatre routes pour trouver la meilleure

Pour faire marcher ses ateliers, don Bosco se heurte à beaucoup de difficultés et essaie successivement plusieurs formules.

D'abord, il embauche des contremaîtres avec un salaire normal. Résultat : ils s'occupent des travaux mais pas du progrès des élèves ni du bon fonctionnement de l'atelier.

Deuxième formule : aux contremaîtres est laissée leur entière responsabilité y compris le souci de trouver des commandes de travail comme s'ils avaient été des patrons. Résultat : les garçons traités comme des manœuvres sont sous-traités à l'autorité du directeur.

Troisième essai. Don Bosco assume la responsabilité entière, morale et administrative des ateliers, laissant uniquement aux contremaîtres la formation professionnelle des apprentis. Encore un résultat négatif : craignant d'être dépassés par les meilleurs élèves, les moniteurs enseignent peu, les laissent paresser.

La bonne formule, don Bosco la trouve quand il réussit à former des chefs d'atelier complètement attachés à lui : les coadjuteurs salésiens, religieux comme les séminaristes et les prêtres, mais consacrés aux écoles professionnelles.

« Qui n'est pas vraiment pauvre n'est pas à sa place dans cette maison »

Le foyer de l'oratoire ne doit pas devenir une « fabrique d'ouvriers », mais une véritable maison d'éducation. Pour cela, pendant l'année scolaire 1854-1855, don Bosco imagine un premier « règlement » qui détermine la physionomie de l'œuvre pour les jeunes artisans (dans un appendice du règlement, il est question des jeunes étudiants).

Le jeune artisan, pour être admis, doit avoir entre douze et dix-huit ans, être « orphelin de père et de mère, totalement pauvre et abandonné ». « S'il a des frères ou des oncles qui peuvent assumer son éducation, sa place n'est pas à l'oratoire. »

Le règlement présente aux garçons « les personnes auxquel-

les chaque enfant devra être soumis et qui seront considérées comme les supérieurs de la maison ». Ce sont le *directeur* (responsable des devoirs de chacun et de la moralité des enfants de l'oratoire), le *préfet ou économe*, le *catéchiste ou directeur spirituel* (il a la charge de pourvoir aux besoins spirituels des jeunes), l'*assistant* (distribue la nourriture, est présent à table, dans les ateliers, dans les dortoirs).

Il recommande comme vertus fondamentales la piété envers Dieu, le travail, l'obéissance aux supérieurs, l'amitié envers les camarades, le respect des bonnes mœurs. Il donne des règles sur le comportement à la maison et à l'extérieur. Il cite « trois fautes à éviter impérativement » : le blasphème, l'indécence, le vol. Il déclare « choses vigoureusement interdites » le fait de garder de l'argent, de faire des jeux dangereux, de fumer, de sortir pour aller manger chez des parents ou des amis.

L'horaire prévoit un lever matinal, la messe avec les prières et le chapelet, le petit déjeuner et le travail. On se retrouve pour le repas de midi et la grande récréation du milieu du jour. Ensuite, on reprend le travail. Dans la soirée, sont prévus les devoirs scolaires. La journée se termine avec les prières du soir et quelques mots de don Bosco à toute la famille : le « mot du soir ».

Chaque mois, les jeunes sont invités à une courte reprise spirituelle (l'exercice de la bonne mort), et chaque année à une brève période d'exercices spirituels.

Sur le plan religieux, don Bosco fut toujours moins exigeant avec les travailleurs qu'avec les jeunes étudiants. Mais voyant parmi les apprentis des garçons d'une spiritualité remarquable, il favorise en 1859 la création de la Compagnie de Saint-Joseph : groupement qui devait rassembler les meilleurs et les former à un approfondissement de leur vie chrétienne et apostolique.

Étudiants en capotes militaires

1^{er} novembre 1851. Don Bosco arrive dans son pays, Castelnovo d'Asti. Il doit assurer le soir, à l'église, le sermon de l'office des défunts. Parmi les enfants de chœur se trouve un petit garçon qui l'accompagne vers la chaire et reste à le regarder bouche bée pendant tout le temps du sermon. Et don Bosco remarque qu'il continue à l'observer en silence quand ils sont revenus à la sacristie. Il l'interpelle :

« On dirait que tu as quelque chose à me dire, pas vrai ? »

— Si, monsieur. Je veux aller à Turin avec vous pour étudiant et devenir prêtre.

— Bien. Alors dis à ta maman de venir après le dîner au presbytère. »

Ce garçon s'appelle Giovanni Cagliari ; il est orphelin de père. La maman arrive avec Giovanni après le dîner :

« Donc, plaisante don Bosco, c'est vrai Teresa que vous voulez me vendre votre fils ? »

— Ah, non ! répond en riant la dame. Ici, chez nous, ce sont les veaux que nous vendons. Les garçons, on les offre en cadeau.

— C'est encore mieux. Préparez-lui un peu de linge et demain je l'emmène avec moi. »

Le lendemain, à l'aube, Giovanni Cagliari est à l'église. Il sert la messe à don Bosco, prend le petit déjeuner avec lui, embrasse sa mère et, son petit paquet sous le bras, s'écrie avec impatience :

« Alors, don Bosco, on y va ? »

« A dormir dans la corbeille à gressins »

Ils firent à pied la longue route. En fait, Giovanni la parcourut deux fois parce que tout en parlant avec don Bosco, il courait devant, chassait les papillons dans les prés, enjambait les fossés. Cagliari rappelle :

« Don Bosco, pendant le parcours, me posa mille questions et moi, je lui fis mille réponses. A partir de ce moment je n'eus jamais plus de secret pour lui. En écoutant mes bouffonneries, il me dit en plaisantant que j'allais

devoir m'améliorer. Finalement, nous sommes arrivés à Turin.

C'était le soir du 2 novembre et nous étions fatigués. Don Bosco me présenta à maman Marguerite en disant :

“Maman, je t'ai amené un petit garçon de Castelnuovo.”

Marguerite répondit :

“Eh oui, tu ne fais rien d'autre que d'amener des garçons, et moi, je ne sais plus où les mettre.

— Celui-ci est tellement petit que nous le mettrons à dormir dans la corbeille aux gressins¹. Avec une corde nous la suspendrons là-haut à la poutre, comme une cage de canaris.”

Maman Marguerite se mit à rire et me chercha une place. Il n'y avait vraiment pas un coin de libre et cette nuit-là je dus dormir au pied du lit d'un camarade.

Le lendemain je remarquai la pauvreté qui régnait dans cette maison. Nos dortoirs, au rez-de-chaussée, étaient étroits, le sol empierré de cailloux de la rue. Dans la cuisine, il n'y avait que quelques écuelles d'étain avec le même nombre de cuillères. Fourchettes, couteaux, serviettes, nous les verrons plusieurs années plus tard. Don Bosco nous servait à manger, nous aidait à tenir le dortoir en ordre, et nettoyait et réparait nos vêtements, nous rendant les plus humbles services.

Nous mettions tout en commun. Nous nous sentions bien plus dans une famille que dans un collège, sous la direction d'un père qui nous aimait et n'avait d'autre souci que notre bien spirituel et matériel. »

Giovanni Cagliero fit preuve, dès le début, d'une vive intelligence et d'un caractère joyeux. Il aimait le jeu d'une façon débordante.

Michel Rua continuait à vivre chez sa mère, mais le matin il se mettait à la tête du petit groupe des étudiants et, ensemble, ils allaient en ville chez le professeur Bonzanino. Don Bosco avait chargé Rua du rôle de surveillant, avec le soin d'empêcher qui que ce soit de sécher les cours. Michel réussit rarement à tenir Cagliero en bride. A peine hors de l'oratoire, Giovanni changeait de direction, allait en courant à Porta Palazzo et s'arrêtait face aux charlatans et aux baraques foraines. Puis, allez ! toujours en courant, à l'école ! Quand les autres arrivaient, il était déjà devant la porte, en sueur, mais content. Michel le regardait de travers :

« Pourquoi ne restes-tu pas avec nous ?

1. Les gressins, spécialiste piémontaise, sont des biscottes en bâtons gros comme le doigt. La corbeille à gressins en contient une douzaine environ (N.D.T.).

— Parce que ça me plaît de prendre un autre chemin, quel mal y a-t-il à cela ?

— Tu dois être obéissant.

— Je ne le suis pas ? Je dois aller à l'école, j'y vais. Je dois être à l'heure, j'y suis. Qu'est-ce que ça peut te faire si ça me plaît d'aller regarder les charlatans... »

Il deviendra le premier évêque cardinal salésien. Aux côtés de don Rua, il sera l'un des piliers les plus solides de la congrégation salésienne. Mais pour le tempérament, Rua et Cagliero resteront toujours très différents ; Michel : appliqué, persévérant, réfléchi ; Jean : entreprenant, passionné, fougueux. L'un et l'autre prêts à se jeter dans le feu pour don Bosco.

« Tu traverseras la mer Rouge et le désert »

22 septembre 1852. Michel Rua entre définitivement comme interne à l'oratoire. Le lendemain, avec don Bosco, maman Marguerite, soixante-quatre ans, et vingt-six camarades, il part à pied aux Becchi. Don Bosco prêchera la neuvième préparatoire à la fête du Rosaire à Castelnuovo et les garçons seront reçus par son frère Joseph.

Avant de partir, don Bosco a appelé Michel et lui a dit :

« Pour l'année prochaine, j'ai besoin que tu me donnes un sérieux coup de main pour faire marcher la maison. Le 3 octobre, ce sera la fête de la Madone du Rosaire. Le curé de Castelnuovo viendra aux Becchi et dans la petite chapelle, il te fera prendre la soutane des abbés. Au retour à l'oratoire, tu seras assistant et enseignant de tes camarades. Es-tu d'accord ?

— D'accord ! »

Le soir de la fête, dans la voiture qui les ramenait à Turin, don Rua se rappelait que, rompant le silence, don Bosco lui dit :

« Mon cher Rua, maintenant tu commences une nouvelle vie. Mais sache qu'avant d'entrer dans la Terre promise, tu auras à traverser la mer Rouge et le désert. Si tu m'aides, nous traverserons tranquillement l'un et l'autre, et nous arriverons à la Terre promise. »

Michel réfléchit un peu. Il ne comprend pas très bien. Puis, rompant le silence à son tour il demande :

« Vous rappelez-vous notre première rencontre ? Vous aviez distribué des médailles mais il n'en restait pas pour moi. Alors, vous m'avez fait un geste bizarre comme si vous vouliez me donner la moitié de votre main. Qu'est-ce que ça voulait dire ?

— Tu ne l'as pas encore compris ? Je voulais dire que

tous les deux nous ferons tout moitié-moitié. Tout ce qui sera à moi sera aussi à toi : les dettes, les responsabilités, les embêtements. »

Et don Bosco sourit :

« Mais tu verras il y aura aussi tellement de belles choses. Et, en fin de compte, la plus belle de toutes : le paradis. »

Cinquante ans de garantie

Mardi de Pâques 1853. Le ciel de Turin est un monceau de nuées sombres. Jean Francesia et Michel Rua, camarades de classe et copains à la vie à la mort, révisent ensemble leur leçon d'italien. Mais Michel est distrait, absent. Il semble qu'une grande tristesse s'est abattue sur lui. Francesia, après lui avoir déjà demandé deux fois la même chose, ferme brusquement son livre et éclate :

« Mais qu'est-ce que tu as, aujourd'hui ? »

Se mordant les lèvres pour ne pas pleurer, Michel murmure :

« Mon frère Jean est mort... La prochaine fois, ce sera mon tour... »

C'est le dernier des frères qui vivait à la maison. Désormais la maman, dans son logement de la Fabrique d'armes, restera toute seule. Don Bosco apprend la nouvelle et, pour distraire Michel, l'emmène avec lui à travers Turin. Il doit expédier une affaire près de l'église de la Gran-Madre, sur la rive du Pô. Ils marchent rapidement, parlent de l'oratoire. Ces derniers jours Turin a célébré le huitième cinquantenaire du fameux « miracle du Saint Sacrement », et don Bosco a publié une brochure qu'on s'est arrachée. Tout à coup, don Bosco s'arrête et dit lentement :

« Dans cinquante ans, on célébrera le neuvième cinquantenaire du miracle et moi je ne serai plus là. Toi tu y seras. Pense alors à faire imprimer de nouveau mon petit livre. »

Michel essaie d'imaginer cette date fabuleusement lointaine : 1903 ! Il hoche la tête :

« Vous allez vite, don Bosco, à dire que je serai encore là. Moi au contraire j'ai vraiment peur que la mort me joue un vilain tour... »

— Pas de tour, ni vilain ni bon, coupe don Bosco. Je te garantis que dans cinquante ans tu seras encore là. Fais rééditer ce livret, c'est d'accord ? »

(En 1903, don Rua était encore là, en effet, successeur de don Bosco à la tête de la congrégation salésienne. Il avait soixante-six ans et il fit de nouveau imprimer la brochure.)

Petits messieurs et gueux

Tout en s'occupant des jeunes ouvriers, don Bosco n'oublie pas les étudiants. Son but, nous l'avons signalé plusieurs fois, consiste à se préparer des collaborateurs : séminaristes et prêtres qui l'aideront dans ses travaux ; et de préparer aussi des vocations sacerdotales pour les diocèses, en choisissant parmi les garçons « qui grandissaient entre la pioche et le marteau », pour remédier au manque de prêtres.

Le premier groupe de quatre qu'il a préparé l'a un peu déçu, comme nous l'avons dit. Mais Rua, Cagliari, Francesca ont pleinement répondu à ses espérances. Et à côté d'eux Angelo Savio, Rocchietti, Turchi, Durando, Cerruti, progressent bien.

L'internat pour les étudiants naît un peu à la sauvette, mais se développe vigoureusement : 12 internes en 1850, 35 en 1854, 63 en 1855, 121 en 1857...

Les élèves des trois premières classes de latin se rendent pour leurs cours chez Bonzanino, puis ils passent dans les classes de rhétorique et d'humanité de don Matteo Picco, qui donnait ses cours dans le quartier de la Consolata.

Ces deux écoles privées sont fréquentées par les fils des familles aisées de Turin qui paient grassement. Les garçons de don Bosco, par contre, y sont admis gratuitement.

Les « petits messieurs », au début, se moquent des « gueux » qui arrivent à l'école habillés de vieilles capotes militaires qui « donnaient à qui les portait une allure de contrebandier ou un air ridicule ». (Ces capotes, ainsi que les calots de soldats, don Bosco les avait reçus en cadeau du ministère ; elles ressemblaient plus à des couvertures qu'à des manteaux, dit don Lemoine, mais elles protégeaient de la pluie et de la neige.) Bonzanino ne tolère pas les railleries : « La valeur d'un garçon, dit-il avec sévérité, se mesure selon les cahiers de devoirs et pas selon la couleur des capotes. » D'après les points, les « gueux » se révèlent souvent des fils à papa. Les garçons de don Bosco étudient. L'amour de don Bosco sait être exigeant, il ne souffre pas les paresseux. En 1863, le professeur Prieri, de l'université de Turin déclarait : « Chez don Bosco on étudie, et on étudie vraiment. »

« Je me trouve bien au milieu des garçons »

Les allées et venues en ville ne sont pas l'idéal pour don Bosco. D'ailleurs, rapidement, les salles de Bonzanino et de Picco ne sont plus suffisantes pour contenir tous les élèves de l'oratoire.

Dès que Jean-Baptiste Francesia, dix-sept ans, a terminé brillamment ses études de latin, on lui confie la classe de « troisième de collège ». On est en novembre 1855.

L'année suivante commencent à fonctionner la première et la seconde, dirigées par un laïc, ami de don Bosco, le professeur Bianchi.

En 1861, les élèves des trois classes secondaires dépassent les deux cents. Les professeurs sont les jeunes abbés Francesia, Provera, Anfossi, Durando, Cerruti.

Dans l'appendice du règlement consacré aux élèves, il est prescrit que pour être admis à l'oratoire, un étudiant devra répondre à trois exigences : « aptitude spéciale aux études », « piété exemplaire », « volonté d'embrasser l'état ecclésiastique, avec liberté de choisir sa vocation à la fin du cours de latin ».

On n'insiste pas catégoriquement sur la condition d'orphelin ou sur la pauvreté totale. La majeure partie des élèves, cependant, vient des milieux pauvres et l'épisode des capotes militaires le confirme suffisamment.

L'horaire des apprentis et celui des étudiants coïncident ; les premiers, bien sûr, passant dans les ateliers les heures que les étudiants emploient dans la classe et à l'étude.

« Jusqu'à 1858, écrit don Lemoyne, don Bosco gouverna et dirigea l'oratoire comme un père mène sa propre famille. Les jeunes ne voyaient pas une grande différence entre l'oratoire et leur maison. On n'allait pas en rangs d'un endroit à l'autre ; pas de surveillants sévères, pas de règlements minutieux. »

Don Bosco se trouve au milieu des garçons à chaque fois que cela lui est possible. Il dit : « Je ne peux pas vivre sans mes garçons. » Il faut un motif grave pour l'empêcher d'être au milieu d'eux à converser et à jouer. Pendant longtemps, il s'installe carrément avec eux dans la salle d'études ; pas parce qu'il n'y a pas de surveillant mais parce qu'il s'y trouve bien. Sur un banc comme ceux des garçons il écrit ou médite son prochain livre.

A la fin du dîner (et cela jusqu'à 1879), un flot de jeunes fait irruption dans la salle où il termine son repas. C'est à qui sera le plus près de lui, pour le voir, lui poser des questions, l'écouter, rire de ses boutades amusantes. Ils s'asseyent autour de lui, sur les tables d'en face, assis, debout, quelques-uns même à genoux. Cette entrevue familière plaît beaucoup à don Bosco : « Le meilleur morceau de son pauvre dîner. »

« Don Bosco ne put pas comprendre »

L'atmosphère religieuse qui entoure les jeunes élèves est vraiment intense. Ils sont les pousses délicates des futures vocations sacerdotales ; don Bosco veut qu'ils soient immergés dans un climat d'esprit religieux sacramentel, marial, ecclésial.

La confession est une habitude hebdomadaire ou semi-mensuelle pour tout le monde. Chaque jour, don Bosco confesse pendant deux ou trois heures. La veille des fêtes aussi, pendant tout l'après-midi. La réputation très établie de son pouvoir de « lire les péchés » encourage une confiance totale. La communion, peu d'années après l'ouverture de l'internat devient un sacrement quotidien pour de nombreux jeunes. Il y en a très peu qui ne reçoivent pas l'Eucharistie au moins une fois par semaine.

On respire la dévotion à la Madone. Elle a atteint une merveilleuse intensité dans les années de Dominique Savio et à l'époque de la construction du grand sanctuaire de Marie-Auxiliatrice.

L'amour du Pape reste un point fixe dans la mentalité chrétienne de don Bosco. On le dira « plus papiste que le Pape », et on n'aura pas complètement tort. Ce n'était pas seulement une affaire de mots : pour obéir au souhait d'un Pape, don Bosco brûlera les dernières années de sa vie. Les garçons assimilaient son état d'esprit.

Don Bosco pouvait aussi se tromper, et selon les psychologues et ecclésiologues il s'est lourdement trompé concernant les vacances en famille de ses élèves. Il voulait qu'elles soient réduites au minimum. Il les jugeait « un péril grave » pour les vocations.

« Don Bosco, homme de son temps — disent aujourd'hui des experts —, ne put pas comprendre la valeur de la famille et de la paroisse comme église locale dans l'éveil des vocations. » Une petite hésitation pourrait peut-être venir des chiffres devant un jugement aussi catégorique : dans la seule année de 1861, à l'oratoire, 34 vocations sacerdotales se manifestent. Sa maison fut appelée par les anticléricaux « la fabrique de curés ». A la fin de sa vie, les prêtres issus du Valdocco se comptaient par milliers. Et ce n'était pas une armée de refoulés.

Don Bosco était convaincu que si la chasteté était demandée au prêtre, il était nécessaire de protéger le jeune petit séminariste pendant la délicate période de sa puberté. C'est un point de vue qui, sans négliger les valeurs de la famille et de l'Église locale, mériterait d'être repensé...

1854 : « *Nous nous appellerons Salésiens* »

26 janvier 1854. A Turin, il fait un froid polaire, mais dans la petite chambre de don Bosco il fait une chaleur exactement comme il faut. Don Bosco parle et quatre jeunes gens galopent avec une fantaisie confiante derrière ses paroles.

« Vous voyez que don Bosco fait tout ce qu'il peut, mais il est seul. Si vous me donniez, par contre, un coup de main, tous ensemble nous ferions des miracles. Des milliers d'enfants pauvres nous attendent. Je vous assure que la Madone nous enverra de grands oratoires spacieux, églises, maisons, écoles, ateliers, et beaucoup de prêtres décidés à nous aider. Et cela en Italie, en Europe, et même en Amérique. Parmi vous, je vois déjà une mitre d'évêque.

Abasourdis, les quatre gaçons se regardent. Ils croient rêver. Pourtant, don Bosco ne rêve pas ; il est sérieux et a l'air de lire l'avenir :

« La Madone veut que nous lancions une société. Il y a longtemps que je me demande quel nom lui donner. J'ai décidé que nous nous appellerons *Salésiens*. »

Parmi ces quatre jeunes se trouvent les pierres de base de la Congrégation salésienne. Sur son carnet, ce soir-là, Michel Rua note soigneusement : « Nous nous sommes réunis chez don Bosco, Rocchiatti, Artiglia, Cagliari et Rua. Il nous a été proposé de faire, avec l'aide du Seigneur et de saint François de Sales, un essai d'exercice pratique de la charité à l'égard du prochain. Par la suite, nous ferons une promesse et puis, si c'est possible, nous ferons un vœu au Seigneur. A ceux qui font cet essai et qui le feront dans la suite est donné le nom de Salésiens. »

La pergola et les roses

Les « prévisions futures » que don Bosco communique à ses jeunes ce soir-là sont les mêmes qui, quelques années plus tôt, firent croire qu'il était fou et faillirent l'envoyer à l'asile.

Mais don Bosco les redit avec une sûreté obstinée parce que (comme l'a dit don Borel) « il les voit en songe ». En 1847, il a fait un « songe fondamental », qui lui sert de pro-

gramme, — ce sont ses paroles — dans les affaires courantes. Il le racontera seulement en 1864, dans son antichambre, aux premiers Salésiens parmi lesquels se trouvaient don Rua, don Cagliero, don Durando, don Barberis :

« Un jour de l'année 1847, ayant beaucoup médité sur la manière de faire du bien à la jeunesse, la Reine du ciel m'apparut (*expression très rare chez don Bosco ; en général, il dit : J'ai vu en songe une femme très belle...*) et me conduisit dans un jardin enchanteur. Il y avait là de magnifiques arcades avec des plantes grimpantes chargées de feuilles et de fleurs. Ces arcades donnaient sur une pergola splendide bordée et couverte de merveilleux rosiers en pleine floraison. Le sol aussi était tout couvert de roses. La Bienheureuse Vierge me dit :

“Ôte tes souliers et marche sous cette pergola : c'est la route que tu dois parcourir.”

Je fus heureux de m'être déchaussé : j'aurais regretté de piétiner ces roses. Je me mis à marcher mais je m'aperçus tout de suite que les fleurs cachaient des épines très aiguës. Je dus m'arrêter. Je dis à celle qui me guidait :

“Maintenant il faut des souliers.

— Certainement, répondit-elle. Il faut de bons souliers.”

Je me chaussai et me remis à marcher avec un certain nombre de compagnons qui venaient d'arriver, demandant de cheminer avec moi.

Beaucoup de branches descendaient d'en haut comme des guirlandes. Je ne voyais que des roses à droite et à gauche, des roses au-dessus de ma tête, des roses devant moi. Mais mes jambes s'accrochaient dans les rameaux éparpillés sur le sol et elles s'y blessaient. En écartant une branche qui barrait le passage, je me piquai, mes mains et ma personne étaient tout ensanglantées. Les roses cachaient une énorme quantité d'épines.

Tous ceux qui me voyaient avancer disaient : « Don Bosco marche toujours sur des roses ! Tout va bien pour lui ! » Ils ne voyaient pas que les épines déchiraient mes pauvres membres.

Beaucoup de séminaristes, de prêtres et de laïcs que j'avais invités s'étaient mis à me suivre joyeusement, séduits par la beauté de ces fleurs ; mais ils comprirent qu'on devait avancer au milieu des épines et ils commencèrent à crier : “Nous avons été trompés !” Beaucoup s'en allaient. Je restai pratiquement seul. Alors, je me mis à pleurer. Je disais : “Est-ce possible que je doive parcourir toute cette route tout seul ?”

Mais je fus bientôt consolé. Je vis s'avancer vers moi une foule de prêtres, de séminaristes, de laïcs qui me dirent : “Nous sommes tout à vous. Nous sommes prêts à vous sui-

vre.” Je me remis en route en marchant devant eux. Quelques-uns seulement se découragèrent et s’arrêtèrent. La plupart arrivèrent avec moi jusqu’à la moitié du chemin.

Ayant parcouru toute la pergola, je me trouvai dans un jardin magnifique. Ceux de ma petite suite étaient amaigris, ébouriffés, ensanglantés. Alors, une brise légère se leva, et, à ce souffle, tout le monde se rétablit. Un autre vent se leva et, comme par enchantement, je me trouvai entouré d’un nombre immense de jeunes et de séminaristes, de laïcs coadjuteurs et aussi de prêtres qui se mirent à travailler avec moi en conduisant la jeunesse. J’en reconnus quelques-uns, beaucoup d’autres je ne les connaissais pas encore.

Alors, la Sainte Vierge qui m’avait servi de guide me demanda :

“Tu sais ce que signifie ce que tu vois maintenant et ce que tu as vu avant ?

— Non.

— La route que tu as parcourue à travers les roses et les épines représente le souci de la jeunesse dont tu devras te charger. Tu devras marcher avec les souliers de la mortification. Les épines sont les obstacles, les souffrances, les désagrémentes qui vous frapperont. Mais ne vous découragez pas. Avec la charité et avec la mortification, vous vaincrez et arriverez aux roses sans épines.”

Dès que la mère de Dieu eut fini de parler, je revins à moi et me trouvai dans ma chambre.

Je vous ai raconté cela, conclut-il, pour que chacun de nous ait la certitude que c’est la Madone qui veut notre congrégation et pour que nous soyons de plus en plus décidés à travailler pour la plus grande gloire de Dieu. »

Guidé par cette paisible sécurité, don Bosco lance le filet chaque jour parmi ses jeunes pour augmenter le nombre de ses futurs Salésiens. Il dit, comme par hasard : « Tu aimes don Bosco ? Ça te plairait de rester avec moi ? » Ou bien : « Tu ne me donnerais pas un coup de main pour aider les jeunes ? Tu vois, même si j’avais cent prêtres et cent séminaristes, j’aurais du travail pour tous. Nous pourrions aller dans le monde entier. »

Ces propos sont familiers parmi les garçons. On parle tranquillement des « futurs oratoires », des songes de don Bosco, « de rester ou de ne pas rester » avec lui. Un soir de 1851, d’une fenêtre du premier étage, don Bosco jette une poignée de bonbons parmi les enfants. Cela les rend très joyeux ; un garçon, en le voyant sourire à sa fenêtre, lui crie : « Oh ! don Bosco, si on pouvait voir toutes les parties du monde avec des oratoires partout ! » Don Bosco lève un

regard paisible vers le ciel et répond : « Qui sait si le jour ne vient pas où les enfants de l'oratoire seront dispersés dans le monde entier. »

« *Quel salaire me donneras-tu ?* »

A Avigliana vit un prêtre de trois ans plus âgé que don Bosco. Il s'appelle don Victor Alasonatti. Don Bosco l'a rencontré plusieurs fois à l'occasion des exercices spirituels de Saint-Ignace. Ils sont devenus amis. Don Alasonatti, à Avigliana, est maître d'école élémentaire et s'en tire très bien avec les enfants. Il est un peu sévère, exige une tenue sérieuse, mais on l'aime bien.

Plusieurs fois don Bosco l'a taquiné pour plaisanter :

« Combien as-tu de gosses ? Trente ? Et tu n'as pas honte ? Comment oses-tu travailler seulement pour trente bambins ? Allez, viens me donner un coup de main à Turin.

— Qu'est-ce que tu me donnes comme salaire ?

— Du pain, du travail, et le paradis. Des livres, tu ne pourras pas en entasser beaucoup, mais du sommeil tu pourras en mettre de côté tant que tu voudras. »

De plaisanterie en plaisanterie, don Alasonatti commence à réfléchir sérieusement. Don Bosco le sait et dans les premiers mois de 1854 il lui écrit une lettre dans laquelle il lui dit seulement : « Viens m'aider à réciter le bréviaire. »

Le 14 août, ayant réglé tous ses problèmes, don Alasonatti arrive à l'oratoire avec une petite valise en main et le bréviaire sous le bras. Il embrasse don Bosco et lui dit :

« Me voici. Où est-ce que je m'installe pour réciter le bréviaire ? »

Don Bosco l'emmène dans le bureau où sont gardés les registres de la comptabilité.

« Voilà. Ce sera ton royaume. Tu as tellement enseigné l'arithmétique qu'avec les additions et les soustractions tu t'en sortiras certainement. »

Don Alasonatti devient sérieux :

« Dès maintenant, commande et je t'obéirai. Et ne m'épargne pas ; car le paradis, je veux me le gagner. »

A partir de ce jour-là, don Alasonatti devient l'ombre modeste et un peu austère de don Bosco. Il le décharge de tous les travaux possibles : l'administration générale de la maison, l'assistance, la tenue des livres d'entrée et de sortie, les registres, la correspondance la plus pénible et la plus difficile.

Quand il est fatigué et, plus tard, quand la santé commença à décliner, il lit dans le bréviaire une petite fiche qu'il y a mise comme signet : « Vittorio, tu es venu faire quoi ? »

A côté, il a ajouté une phrase que don Bosco répète souvent aux siens quand il les voit fatigués : « Nous nous reposerons au paradis. »

Le lendemain de son arrivée, don Alasonatti doit commencer sa mission au Valdocco d'une manière plutôt insolite : on lui demande de venir assister un malade atteint du choléra. D'une façon extrêmement violente, le choléra venait d'éclater à Turin.

La mort dans les rues de Borgo Dora

L'horrible nouvelle arrive à Turin en juillet. Le choléra a pénétré en Ligurie, faisant 3 000 victimes à Gênes. Les premiers cas sont constatés à Turin le 30 et le 31 juillet. Le roi, la reine et la maison royale sortent de la ville en carrosses fermés. Ils se réfugient au château de Caselette, à l'entrée des vallées de Lanzo et de Suse.

L'épicentre de l'épidémie est Borgo Dora à quelques pas du Valdocco. Là, dans de pauvres maisons et des baraques, s'entassent les émigrés, une population mal nourrie et sans possibilité d'hygiène. En un mois, 800 tombent, 500 meurent.

Le maire Notta lance un appel à la cité : il faut que des gens courageux aillent au secours des malades, les transportent dans les hôpitaux afin que la contagion ne fasse pas tache d'huile.

Le 5 août 1854, fête de Notre-Dame-des-Neiges, don Bosco parle aux garçons. Il commence par une promesse :

« Si vous vous mettez tous en état de grâce avec Dieu et ne commettez aucune faute grave, je vous assure que personne ne sera frappé par le choléra. »

Puis il adresse une invitation :

« Vous savez que le maire a lancé un appel. Des infirmiers et des gardes-malades sont nécessaires pour soigner les cholériques. Beaucoup d'entre vous sont trop petits. Mais si parmi les plus grands quelques-uns ont envie de venir avec moi dans les hôpitaux et les maisons particulières, nous ferons ensemble une bonne œuvre, agréable au Seigneur.

Le soir même, quatorze s'inscrivent sur la liste. Quelques jours plus tard, trente autres réussissent à arracher la permission de se joindre aux premiers, bien qu'ils soient très jeunes.

Ce sont des jours de dur labeur, pas du tout attrayant. Les médecins conseillent de soigner les malades avec des massages et des frictions aux jambes pour provoquer une transpiration abondante. Les garçons sont divisés en trois groupes : les plus âgés en service à temps complet dans les

hôpitaux et les maisons des victimes, un deuxième groupe tourne dans les rues pour dépister les nouveaux malades, un troisième (les plus petits) reste à l'oratoire, prêt à répondre à tout appel.

Don Bosco prend toutes les précautions. Chacun porte une bouteille de vinaigre et doit se laver les mains après avoir touché les patients.

« Il arrivait souvent, raconte don Lemoyne, que les malades manquaient de draps, de couvertures, de linge. Les garçons venaient le dire à maman Marguerite. Elle allait à la lingerie et donnait le peu qu'elle avait. En quelques jours, il ne resta rien. Un jeune infirmier vint alors lui raconter qu'un malheureux s'agitait sans drap sur son misérable grabat. « Vous n'avez rien pour le couvrir ? » Marguerite réfléchit, puis alla enlever la nappe blanche de l'autel et la donna au garçon : « Porte-la à ton malade. Je ne crois pas que le Seigneur se plaindra. »

Des géants au visage triste

Jean Cagliari, seize ans, un soir de la fin d'août, en revenant de l'hôpital à la maison, se sent mal. Il a probablement, dans la chaleur étouffante de ces journées, mangé des fruits avariés. Le médecin, appelé aussitôt par don Bosco, exprime un diagnostic terrible : « C'est le typhus. »

Pendant tout le mois de septembre, la fièvre le tourmente. Les derniers jours, il n'a plus que la peau et les os et se sent partir. Deux médecins, appelés en consultation, déclarent que le cas est désespéré. Ils conseillent de lui administrer les derniers sacrements.

Don Bosco est profondément troublé. Il aime de tout son cœur ce garçon. Il n'a pas la force de lui annoncer la nouvelle. Il demande à Giuseppe Buzetti de le faire avec une extrême délicatesse. Pendant ce temps, il descend à l'église prendre le viatique.

Giuseppe Buzetti a tout juste parlé à Cagliari quand don Bosco revient avec la custode du Saint Sacrement. Mais il n'avance pas ; il reste quelques secondes à regarder dans le vide comme s'il voyait un spectacle que les autres ne peuvent pas voir. Puis, il avance vers le lit du malade, mais quelque chose est profondément changé en lui. La tristesse, le trouble des minutes précédentes ont disparu. Il est joyeux, il sourit. Jean murmure :

« C'est ma dernière confession ? Je vais vraiment mourir ?

— Non, ce n'est pas encore le jour d'aller au ciel. Il y a encore beaucoup de choses à faire : tu guériras, tu prendras la soutane, tu deviendras prêtre... et puis... et puis avec

ton bréviaire sous le bras, tu en auras des tours à faire !... et le bréviaire, tu as à le remettre à d'autres... et tu iras loin, loin. »

Ces paroles dites, don Bosco reporte le viatique à l'église.

Quelques jours plus tard, la fièvre tombe et Jean peut se rendre à Castelnuovo pour une longue convalescence.

Pendant un certain temps, Buzzetti et Cagliero se demandèrent ce que don Bosco avait vu en entrant dans la chambre. La réponse, don Bosco la donna lui-même, plus tard :

« Je mettais le pied sur le seuil lorsque, tout à coup, je vis une grande lumière. Une colombe d'un blanc immaculé, qui portait un rameau d'olivier, descendait vers le lit du malade. Elle s'arrêta à quelques centimètres du visage pâli de Cagliero et lui laissa tomber le rameau sur le front. Aussitôt après, il me sembla que les parois de la chambre s'ouvraient et découvraient des horizons éloignés et mystérieux. Autour du lit apparurent une foule d'étranges silhouettes primitives. On eût dit des hommes sauvages d'une stature gigantesque. Beaucoup avaient la peau sombre, tatouée de mystérieux dessins rougeâtres. Ces géants au visage fier et triste se penchaient sur le malade et, tremblants, se mirent à chuchoter :

“Si lui meurt, qui viendra à notre secours ?”

La vision dura peu de temps, mais j'acquis la certitude absolue que Cagliero guérirait. »

Huit minutes pour une page

Avec les premières pluies d'octobre, les attaques du choléra diminuèrent sensiblement. Bien que quelques cas se soient manifestés encore au seuil de l'hiver, le 21 novembre on déclare terminé « l'état d'urgence ». Du 1^{er} août au 21 novembre, on avait enregistré dans la ville 2 500 cas avec 1 400 morts.

Les garçons de don Bosco, dont aucun n'a été touché, retournent à l'école. Quelques-uns vont chez eux pour un bref congé.

Comme les autres années, don Bosco monte aux Becchi pour la fête de la Madone du Rosaire. Pendant qu'il s'y trouve, il reçoit la visite d'un ancien confrère de séminaire, don Cugliero, maître d'école élémentaire à Mondonio :

« On m'a dit, commence-t-il après les salutations, qu'avec tes petits vauriens tu admetts aussi dans ton oratoire des garçons convenables qui donnent des espoirs de devenir prêtres. A Mondonio, j'ai un jeune homme fait pour toi. Il s'appelle Dominique Savio. Il n'a pas beaucoup de santé mais, pour être bon, je suis prêt à parier que tu n'as jamais connu un enfant comme lui. C'est un vrai saint Louis de Gonzague.

— Tu exagères, sourit don Bosco. De toute façon, je peux voir. Je reste ici quelques jours. Fais-le moi connaître en même temps que son père. Nous parlerons, et nous verrons de quelle étoffe il est fait. »

2 octobre 1854. La rencontre a lieu devant la maison de Joseph. Don Bosco en est tellement frappé qu'il la raconte dans les plus infimes détails, comme s'il l'avait enregistrée. La langue est celle des années 1800, mais la scène est vivante, on croirait y assister :

« Le premier lundi d'octobre, de bon matin, je vis un enfant accompagné de son père qui s'approchait pour me parler. Son visage joyeux, son air souriant mais respectueux attirèrent mes regards.

« Qui es-tu, dis-je. D'où viens-tu ?

— Je suis, répondit-il, Dominique Savio dont vous a parlé don Cugliero, et nous venons de Mondonio. »

Je le pris à part, et, après avoir parlé des études faites, de la vie qu'il avait menée jusqu'alors, une confiance totale s'établit entre nous deux : lui avec moi, moi avec lui.

Je discernai dans ce garçon une âme vraiment dans l'esprit du Seigneur et je fus très surpris de voir les résultats que la grâce divine avait obtenus d'un enfant si jeune.

Après un entretien assez prolongé, avant que je n'appelle son père, il me dit ces paroles précises :

« Alors, qu'en pensez-vous ? Vous m'emmenez à Turin pour étudier ?

— Eh, il me semble qu'il y a de la bonne étoffe.

— Et à quoi peut servir cette étoffe ?

— A faire un bel habit à offrir au Seigneur.

— Donc, je suis l'étoffe et vous serez le tailleur ; vous me prenez avec vous pour faire un bel habit au Seigneur.

— Mais qu'est-ce que tu veux faire lorsque tu auras terminé l'étude du latin ?

— Si le Seigneur m'accorde les grâces nécessaires, je désire ardemment devenir prêtre.

— Bien : je veux maintenant savoir si tu as des dispositions suffisantes pour les études. Prends ce petit livre (c'était un fascicule des *Lectures catholiques*), apprends cette page aujourd'hui ; demain tu reviendras me la réciter. »

Cela dit, je le laissai libre d'aller jouer et je me mis à parler à son père. Il ne se passa pas plus de dix minutes et Dominique revint en riant. Il me dit :

« Si vous voulez, je vous récite la page maintenant. »

Je pris le livre et, à ma grande surprise, je dus reconnaître qu'il avait non seulement appris les paroles du texte, mais qu'il comprenait parfaitement le sens des choses qui y étaient contenues.

« Bravo, lui dis-je. Tu as anticipé l'étude de la leçon, et moi j'anticipe la réponse. Oui, je t'emmène à Turin et à partir de maintenant tu es compté parmi mes chers enfants ; commence, toi aussi, à partir de maintenant à prier Dieu pour qu'il nous aide, toi et moi, à faire sa sainte volonté. »

Ne sachant pas comment mieux me manifester son contentement et sa reconnaissance, il me prit la main, la serra, l'embrassa plusieurs fois et finalement me dit :

« J'espère faire en sorte que vous n'aurez jamais à vous plaindre de ma conduite. »

En repensant aux paroles de don Cugliero, don Bosco fut obligé de conclure qu'il n'avait pas exagéré. Si saint Louis avait vu le jour parmi les collines de Montferrat et avait été fils de paysans, il n'aurait pas pu être différent de ce garçon souriant qui voulait devenir « un bel habit à offrir au Seigneur ».

Une pancarte mystérieuse

Pendant ce temps-là, alors qu'il est en convalescence à Castelnuovo, Jean Cagliero commet une imprudence. Il mange du raisin copieusement (c'est le temps des vendanges) et une fièvre violente le reprend. Don Bosco l'apprend et va le voir. Il rencontre la maman désespérée :

« Mon Jean est perdu ! Il délire, il parle de prendre la soutane alors que la fièvre est en train de l'emporter.

— Non, ma bonne Thérèse, votre fils ne délire pas. Préparez-lui justement cette soutane que je lui ferai revêtir au mois de novembre. La fièvre ne va pas vous l'emporter ; il a trop de choses encore à faire ici-bas. »

Et c'est ce qui se passe. Le 22 novembre, fête de sainte Cécile, Jean Cagliero, parfaitement rétabli, prend la soutane. Le recteur du séminaire métropolitain, le chanoine Vogliotti permet à l'abbé Cagliero de fréquenter les cours du séminaire tout en continuant d'habiter chez don Bosco.

Le 19 octobre, de son côté, Dominique Savio entre à l'oratoire. Il pénètre avec son papa dans le bureau de don Bosco et remarque aussitôt une grande pancarte sur le mur avec des paroles mystérieuses : *Da mihi animas, coetera tolle.*

Quand son père est parti, il surmonte sa première hésitation et demande à don Bosco le sens des paroles accrochées au mur. Don Bosco l'aide à traduire : « O Seigneur, donne-moi des âmes et prends tout le reste. » C'est la devise que don Bosco s'est choisie pour son apostolat. Quand il a compris, Dominique — c'est don Bosco qui le raconte — reste

un instant pensif, puis déclare : « J'ai compris : ici on ne fait pas de commerce avec de l'argent, mais avec des âmes. J'espère que la mienne fera partie de ce commerce. »

Ainsi commence pour Dominique la vie de tous les jours. Il revêt sans doute, lui aussi, la capote militaire et chaque matin, avec la petite bande conduite par Rua, il se rend à l'école de Bonzanino. Sa journée sera celle, un peu grise, d'un petit étudiant : devoirs, leçons, cours, livres, camarades. Don Bosco qui le suit, jour après jour, écrit à son sujet : « A partir du jour de son entrée il mit, dans l'accomplissement de son devoir, une exactitude qu'il est difficile de dépasser. »

Des loupiotes colorées sur les rives du Pô

A la fin de novembre, l'oratoire entre dans une atmosphère particulière. La neuvaine de l'Immaculée commence et c'est l'année 1854. Pie IX, de Rome, a annoncé que le jour du 8 décembre, il proclamera le dogme de l'Immaculée Conception de Marie. Dans tout le monde catholique, l'amour de la Vierge s'est réveillé, on prépare de grandioses cérémonies.

Don Bosco, qui se sent « guidé par la main » de la Sainte Vierge, en parle tous les soirs à ses jeunes, et la neuvaine est vécue avec une grande ferveur. En parlant dans la cour ou dans son bureau, il demande aux garçons ce qu'ils veulent « offrir à la Madone » pour sa fête. Dominique Savio lui répond : « Je veux faire une guerre sans pitié au péché mortel et je veux vraiment prier le Seigneur et la Madone de me faire plutôt mourir que de me laisser tomber dans le péché. »

C'est la répétition d'une promesse faite à sa première communion : « La mort plutôt que le péché. » Ce n'est pas une phrase originale qu'il a inventée, mais les dernières paroles de l'*Acte de contrition* qu'à cette époque on récitait après la confession. Beaucoup d'enfants l'adoptent comme engagement à l'occasion de leur première rencontre avec Jésus-Eucharistie. C'est assez curieux de le trouver aussi parmi les promesses suggérées par la reine Adélaïde, épouse de Victor-Emmanuel II, au prince héritier Humbert de Savoie (qui deviendra roi en janvier 1878), presque du même âge que Dominique Savio (né en 1842, Humberto en 1844). On éprouve une intense émotion à la pensée que des milliers d'enfants oublient cet engagement pendant les jeux de leur enfance. Dominique, par contre, y resta héroïquement fidèle jusqu'à la mort.

8 décembre. Pie IX devant une foule imposante de cardinaux et d'évêques, proclame comme une vérité de la foi que

Marie, dès le premier instant de son existence, a été préservée du « péché originel ».

Dominique Savio, pendant une pause de la journée de fête de l'oratoire, entre dans l'église de Saint-François-de-Sales, s'agenouille devant l'autel de la Madone, sort de sa poche un billet sur lequel il a écrit quelques lignes. C'est sa consécration à la Mère de Dieu, une courte prière qui deviendra célèbre dans tout le monde salésien :

« Marie, je vous donne mon cœur. Faites qu'il soit toujours vôtre. Jésus et Marie, restez toujours mes amis. Mais par pitié, faites-moi mourir plutôt que m'arrive le malheur de commettre même un seul péché. »

Le soir, la ville entière de Turin flamboie d'une magnifique illumination. Des milliers de loupes de couleur brillent aux fenêtres, sur les terrasses, sur les rives du Pô. La foule descend dans les rues, et une procession grandiose s'achemine vers le sanctuaire de la Madone « Consolata ». Les jeunes du Valdocco, autour de don Bosco, défilent aussi en chantant dans les rues de la cité.

Le petit orphelin de Saint-Dominique

1854, cette année chargée dans la vie de don Bosco se termine par un détail triste. Près de l'église de Saint-Dominique, la municipalité a dû ouvrir d'urgence un orphelinat provisoire pour y recueillir une centaine de petits garçons dont le choléra a enlevé le papa et la maman. A l'arrivée des premiers froids, le maire Notta s'adresse aux instituts catholiques pour qu'ils en adoptent quelques-uns. Don Bosco en accepte vingt. L'un de ces petits s'appelle Pietro Enria et il rappelle ainsi l'événement :

« Un jour, don Bosco arriva. Je ne l'avais jamais vu. Il me demanda mon nom et mon prénom, puis il me dit :

“Veux-tu venir avec moi ? Nous serons toujours de bons amis.”

Je répondis :

“Oui, monsieur.

— Et celui qui est à côté de toi, c'est ton frère ?

— Oui, monsieur.

— Dis-lui de venir lui aussi.”

Quelques jours après, nous fûmes conduits à l'oratoire avec quelques autres. Ma mère était morte du choléra et mon père, à ce moment-là, était atteint de la même maladie. Je me rappelle que la mère de don Bosco lui criait :

“Tu acceptes toujours de nouveaux enfants, mais comment va-t-on les nourrir et les habiller ?”

Moi-même, de fait, à peine entré, je dus dormir pendant plusieurs nuits sur un tas de feuilles n'ayant pour me couvrir rien d'autre qu'une petite couverture. Don Bosco et sa mère, le soir, raccommodaient nos pantalons et nos vestes déchirées, parce que nous en avions une seule. »

Pour les orphelins, don Bosco aménagea un endroit spécial dans le nouveau bâtiment. Pendant plus d'un an, il leur fit l'école, d'abord tout seul, puis avec l'aide des abbés et des amis. Les autres de l'oratoire les appelaient « la classe *bassignana* », parce que les orphelins étaient tout petits.

Pietro Enria resta toute sa vie avec don Bosco : ce fut lui qui l'assista comme un fils pendant sa dernière maladie et qui lui ferma les yeux.

Le choléra, parmi tant de maux occasionnés dans la ville, avait au moins apporté quelque chose de bien à l'oratoire, au moins par contrecoup : l'aide généreusement accordée par les jeunes aux cholériques les fit connaître et estimer des citoyens. Un éloge officiel du maire leur gagna la confiance des autorités. Le fait presque incroyable aussi qu'aucun de ces jeunes (plongés pour ainsi dire dans la contagion) ne fut frappé par l'épidémie, convainquit beaucoup de gens qu'il fallait prendre plus au sérieux les paroles « folles » de don Bosco.

1855 : les petits « délinquants » de la Générale

L'année 1855 voit un nouvel affrontement extrêmement dur entre l'État et l'Église.

En octobre 1852, à la place de Massimo d'Azeglio, Camillo Cavour est devenu Premier ministre. Cet inquiet et richissime descendant d'une famille aristocratique donne un coup de fouet au somnolent Piémont. Les petits avocats de province, habitués à déclamer sur les bancs du Parlement des vers de Dante et de Mameli, sont invités à parler de déficit et de bilans, de dédouanement et d'investissements de capitaux. Les chemins de fer atteignent la longueur de 850 kilomètres, autant que tous ceux du reste de l'Italie. En Ligurie, naissent le complexe industriel Ansaldo (le plus important d'Italie), les chantiers Odero et Orlando. On donne de l'impulsion aux canaux de la région de Vercelli. L'agriculture est favorisée par l'abolition de la taxe sur les grains.

Vers la fin de 1854, proposé comme réforme économique, un projet de loi est présenté à la Chambre par le ministre Urbain Rattazzi : « Un objectif précis, écrit l'historien Francesco Traniello, tendant à réduire l'influence de l'Église. » Il propose la dissolution des ordres religieux contemplatifs, c'est-à-dire qui ne s'adonnent ni à l'enseignement, ni à la prédication, ni à l'aide aux malades, et la confiscation de tous leurs biens par l'État qui pourrait ainsi pourvoir aux besoins des paroisses les plus pauvres.

C'est une intrusion de l'État dans la vie de l'Église, écrit Traniello, particulièrement grave puisque l'État s'arroge le droit de décider quels ordres religieux peuvent, selon un critère productiviste, être encore utiles à la société. Et même Cavour en rajoute en affirmant que les ordres dissous ne sont même plus utiles à l'Église. Les forces catholiques, évêques en tête, soutiennent de leur côté que ladite « loi sur les frères » viole les principes de la séparation de l'Église et de l'État que Cavour a plusieurs fois proclamés être à la base de sa politique.

On prévoit que, malgré la forte opposition catholique, la loi passera à la Chambre et de justesse aussi au Sénat. Le roi seulement peut la bloquer.

« *Grands enterrements à la Cour !* »

Au cours d'un après-midi glacial de décembre 1854 (les témoins disent que don Bosco portait des vieux gants déchirés et tenait dans ses mains un paquet de lettres), don Bosco raconte à don Alasonatti, Rua, Cagliari, Francesca, Buzzetti et Anfossi qu'il a fait un rêve étrange : il était au milieu du terrain de récréation et, tout à coup, avait vu arriver un valet de la cour royale, habillé de rouge, qui criait : « Grand enterrement à la Cour ! Grand enterrement à la Cour ! » Il dit à ses abbés que, dès son réveil, il avait écrit au roi pour lui raconter son rêve.

Cinq jours plus tard, le rêve se répète. Le valet rouge revient à cheval et crie : « Annonce : non pas grand enterrement à la Cour mais *grands enterrements* à la Cour ! » A l'aube, don Bosco écrit une nouvelle lettre au roi, lui conseillant « de penser à faire en sorte d'écartier les menaces de châtiments et le priant à cette occasion de s'opposer de toutes ses forces à la loi en question ».

5 janvier 1855. La reine mère Marie-Thérèse tombe gravement malade. Après une rapide aggravation, elle meurt le 12 janvier. Elle a cinquante-quatre ans. Ses restes sont transférés dans la crypte de la famille de Savoie à la basilique de Superga le 16, au cours d'une journée extrêmement froide.

20 janvier. On donne le sacrement des malades à la reine Marie-Adélaïde, épouse du roi Victor-Emmanuel II. Douze jours plus tôt, elle a donné naissance à un enfant et ne s'est pas remise. Elle meurt le jour même. Elle n'a que trente-trois ans.

11 février. Après vingt jours de maladie grave, meurt le prince Ferdinand de Savoie, duc de Gênes, frère du roi. Il a trente-trois ans.

Les abbés de l'oratoire (qui sont seuls à connaître les songes et les lettres de don Bosco au roi) sont « terrifiés de voir réalisées d'une manière aussi foudroyante les prophéties de don Bosco », écrit don Lemoyne. « Même en période d'épidémie on n'avait jamais ouvert trois tombes royales en l'espace d'un mois. »

Don Francesca affirme que le roi Victor-Emmanuel II était descendu deux fois au Valdocco pour rencontrer don Bosco et qu'il était furieux contre lui.

De toute façon, la loi de suppression passe à la Chambre (94 voix contre 23) et au Sénat (53 voix contre 42). Le roi signe le 29 mai. Sont ainsi supprimées, selon les chiffres avancés par don Lemoyne, 334 maisons religieuses où habitaient 5 456 personnes. De Rome est annoncée « l'excommunication majeure » (dont l'absolution est réservée au

Pape) contre « les auteurs, les fauteurs et les exécuteurs de la loi ».

Entre-temps, le 17 mai, meurt le fils dernier-né du roi, Vittorio Emanuele Leopold, à peine âgé de quatre mois.

Saint ou porte-malheur (tout dépend du côté d'où l'on regarde), don Bosco avait hélas ! exactement tout prévu.

Le premier Salésien

Chaque semaine, don Bosco continue à réunir sans bruit ses abbés. Il parle de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance, les trois vertus que l'Église a toujours considérées comme « la route pour arriver à Dieu ». Il leur explique que quiconque devient religieux « fait vœu » d'observer ces vertus, c'est-à-dire promet solennellement à Dieu de les pratiquer toute sa vie.

A la fin de la première année, il lui semble que Michel Rua est le mieux préparé. Il lui demande : « Est-ce que cela te plairait de faire les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance pour trois ans ? » Michel, il le dira plus tard, croit qu'il s'agit seulement de « se lier plus étroitement à don Bosco » ; il accepte.

25 mars 1855, fête de l'Annonciation. Dans la pauvre petite chambre de don Bosco se déroule une cérémonie sans solennité. Don Bosco, debout, écoute. Michel Rua, à genoux devant le crucifix, murmure une formule : « Je fais vœu à Dieu d'être pauvre, chaste, obéissant, et je me mets dans ses mains, don Bosco... » Il n'y a aucun témoin. Cependant, à cet instant, naît une congrégation religieuse. Don Bosco est le fondateur, Michel Rua le premier Salésien.

A partir de ce moment, pour lui comme pour Cagliero et Francesia, ce qui devient le plus difficile, c'est de dormir. Non parce qu'il ne le veulent pas : il leur arrive de dormir debout ; mais ils n'en trouvent plus le temps.

Ils doivent poursuivre leurs études et passer tous les examens qui, à cette époque, sont fréquents et très difficiles. En même temps, don Bosco leur confie le cours de religion, la surveillance du réfectoire et des ateliers, l'école des orphelins.

Le dimanche, il les envoie dans les oratoires. Celui de l'Ange-Gardien, en 1855, se trouve brusquement sans directeur. Don Bosco y nomme Michel Rua, dix-sept ans. Ce sont spécialement des petits ramoneurs qui le fréquentent, des garçons qui descendent en automne de la vallée d'Aoste, avec la corde et le hérisson sur les épaules. Ils tournent par les rues en poussant un cri caractéristique et ils attendent qu'une famille les invite à ramoner l'intérieur de la cheminée

avant l'hiver, afin que les foyers « tirent bien » pour réchauffer les appartements.

Ces garçons sont très jeunes parce que les conduites le long desquelles ils doivent se glisser sont très étroites. Ils ont le visage et les mains couverts de suie.

Pendant longtemps, Michel arrive le matin, balaie les petites salles, met l'église en ordre. Lorsque les premiers garçons arrivent, il les aide à se confesser au prêtre qui vient pour célébrer la messe. A neuf heures, une centaine de jeunes sont là, et Michel « remplace don Bosco » pendant toute la journée. Il met les jeux en route, converse avec les garçons, s'informe de leurs soucis, fait la leçon de catéchisme.

Le soir, alors qu'on allume les becs de gaz, les garçons s'en vont. Certains l'accompagnent vers le Valdocco : « On se reverra dimanche, Michel ! »

Rua revient épuisé. Il prend un peu de nourriture laissée au chaud pour lui, pour Cagliari, Francesia, Anfossi, qui reviennent épuisés comme lui des autres oratoires. Puis ils grimpent tous sous les lucarnes des mansardes où sont leurs lits. Michel s'endort immédiatement, comme foudroyé. Un lundi matin, Cagliari se réveille assis sur une chaise, avec ses chaussettes dans la main. Il n'avait pas pu aller jusqu'à son lit et s'était endormi sur place.

Le réveil, le matin, sonne tôt, terriblement tôt : à quatre heures. Jean Cagliari rappelle : « L'hiver à Turin n'est pas une plaisanterie. Dans notre mansarde sous les toits, nous n'avions ni chauffage, ni eau courante. Pour nous laver, nous remplissions des cuvettes d'eau, le soir. Mais le matin le froid avait transformé l'eau en glace. Pour nous laver, nous devions ouvrir la lucarne, prendre de la neige sur le toit et nous frictionner énergiquement les mains, le visage, le cou. Après quelques minutes, la peau fumait !... Nous nous enveloppions dans une couverture et le temps de l'étude commençait : Rua faisait de l'hébreu, Francesia ciselait des vers latins et moi je composais des devoirs de musique. »

En novembre 1855, on inaugure le collège interne. A toutes ses autres occupations, Francesia ajoute celle de professeur de littérature, Rua de mathématiques, Cagliari de musique.

Il peut arriver que l'on pense : mais don Bosco était fou de laisser ses jeunes auxiliaires se tuer de cette façon entre l'étude et le travail !.. Et ensuite, on réfléchit à la façon dont les choses se sont terminées : Jean Cagliari, cardinal, est mort à quatre-vingt-huit ans ; Michel Rua, responsable de la congrégation salésienne, vécut jusqu'à soixante-treize ans ; Jean Francesia, latiniste de renommée européenne, jusqu'à quatre-vingt-douze ans. Don Bosco « savait » que le travail,

même extrêmement pénible, n'allait pas les tuer si rapidement.

Tête-à-tête avec le ministre

Les caricaturistes politiques de cette époque, quand ils représentent le gouvernement, dessinent Camillo Cavour avec un corps de chat et de longues moustaches, et Urbano Rattazzi (ministre de l'Intérieur) comme un gros rat. « Gatass et Ratass » étaient leurs surnoms à Turin.

Chez Rattazzi (malgré des positions nettement contraires sur à peu près toutes les idées politiques), don Bosco a porte ouverte. Le ministre de l'Intérieur l'estime parce qu'il travaille « pour le bien du peuple » et, en recueillant les garçons pauvres, délivre le gouvernement d'une montagne de préoccupations.

En 1845, sur la route qui va à Stupinigi, une nouvelle prison est ouverte à Turin : la Générale. C'est le centre de « redressement » pour les jeunes ; il peut en contenir trois cents. Don Bosco le fréquente régulièrement et il cherche à se faire des amis de ces garçons, condamnés généralement pour vol ou pour vagabondage.

Les jeunes sont divisés en trois catégories : les « surveillés spéciaux » qu'on enferme la nuit dans leur cellule ; les « surveillés simples » que l'on fait marcher droit avec les moyens habituellement utilisés dans une prison ; et les « défaillants » qui se trouvent là parce que quelqu'un, fatigué d'eux, s'en est séparé en les confiant à la police. Ils passent leur temps en travaux agricoles et en ateliers internes.

Pendant le carême de 1855, don Bosco fait à tout le monde un sérieux cours de catéchisme, puis, carrément, trois jours d'exercices spirituels qui se terminent par une confession vraiment générale.

Don Bosco est tellement frappé par leur bonne volonté qu'il promet « quelque chose d'exceptionnel ». Il se rend chez le directeur et lui propose d'organiser pour les garçons (avilis par la clôture) une belle promenade jusqu'à Stupinigi.

« Est-ce que vous parlez sérieusement ? fait l'homme, surpris.

— Le plus sérieusement du monde.

— Savez-vous que je serai responsable de tous ceux qui fuiront ?

— Personne ne fuira. Je vous en donne ma parole.

— Écoutez, il est inutile de discuter. Si vous voulez une autorisation comme celle-là, adressez-vous au ministre. »

Don Bosco part chez Rattazzi et lui expose avec calme son projet.

« D'accord, dit le ministre. Une promenade fera certainement du bien aux jeunes prisonniers. Je donnerai les ordres nécessaires pour que sur le parcours se trouvent des carabinieri en civil en nombre suffisant.

— Ah ! non ! intervient don Bosco avec force. La seule condition que je mets, c'est qu'aucun garde ne nous protège. Et vous devez me donner votre parole d'honneur. Le risque, c'est moi qui le prend : si quelqu'un s'échappe, c'est moi que vous mettrez en prison. »

Ils rient ensemble. Puis Rattazzi devient sérieux :

« Don Bosco, soyez raisonnable. Sans les carabinieri, vous n'en ramèneriez pas un seul à la maison.

— Et moi je vous dis au contraire que je les ramènerai tous. Parions. »

Rattazzi réfléchit quelques secondes, puis :

« Ça va, j'accepte. Je vous fais confiance et je fais aussi confiance aux gendarmes qui, en cas de fugue, ne mettront pas longtemps à récupérer quatre gamins. »

Une journée de liberté

Don Bosco retourne à la Générale et annonce la promenade. Les jeunes prisonniers hurlent de joie. Au premier moment de silence, il continue :

« J'ai donné ma parole que du premier au dernier vous vous comporterez bien et que vous ne chercherez pas à vous évader. Le ministre m'a donné sa parole qu'il n'enverrait aucun garde, ni en tenue, ni en civil. Mais maintenant vous devez, vous aussi, me donner votre parole : si un seul s'évade, je suis déshonoré. On ne me permettra certainement plus de remettre les pieds ici. Est-ce que je peux vous faire confiance ? »

Ils se concertent un peu. Puis les plus grands déclarent :

« Nous vous donnons notre parole. Nous reviendrons tous et nous nous comporterons correctement. »

Le lendemain, il fait doux ; une journée de printemps. Ils partent pour Stupinigi le long des sentiers de la campagne. Ils sautent, courent, crient... Don Bosco, au milieu de la petite bande, plaisante et raconte des histoires. En avant, trotte l'âne chargé des provisions.

A Stupinigi, don Bosco célèbre la Messe. On mange sur l'herbe et on se déchaîne en compétitions et en jeux le long du fleuve Sangone. On visite le parc et le château royal. Goûter, puis retour au coucher du soleil. L'âne ne porte plus rien et don Bosco est un peu fatigué. Les garçons le font

monter en croupe et, tirant sur la bride, ils arrivent à la prison en chantant. Le directeur se hâte de les compter : ils sont tous là.

L'adieu est triste devant le portail de la Générale. Don Bosco les salue un par un et retourne à la maison, le cœur serré de n'avoir pu les libérer qu'un seul jour.

Le ministre, en revanche, lorsqu'on lui fait le rapport, est transporté de joie comme après un triomphe.

« Pourquoi réussissez-vous à faire des choses pareilles et pas nous ? demande-t-il un jour à don Bosco.

— Parce que l'État commande et punit. Il ne peut rien faire de plus. Tandis que moi, j'aime ces jeunes. Et comme prêtre j'ai une force morale que vous ne pouvez pas comprendre. »

Neuf pages pour expliquer sa méthode

On a souvent demandé à don Bosco d'expliquer dans un livre son système éducatif. Le manque de temps, l'impossibilité de s'arrêter pour réfléchir méthodiquement sur les lignes de force de son action l'empêchèrent de nous laisser une œuvre « scientifique ».

En 1876, il prend son courage à deux mains et trace une « esquisse » du système éducatif « en usage dans les maisons salésiennes ». Cela constitue neuf pages que les Salésiens trouvent en complément de leur Règle et auxquelles ils sont invités à se reporter souvent.

Nous les résumons en répétant qu'il ne s'agit pas d'un ouvrage « scientifique » mais d'un condensé qui se ressent de la hâte, des urgences et des graves problèmes de cette année-là. On y découvre tout de même quelque chose de vivant, cette « charge » que don Bosco y a déposée et que probablement aucun texte ne pourra jamais exprimer de manière adéquate.

Don Bosco commence en classant (assez grossièrement, on peut dire) les façons d'éduquer en deux groupes :

— *le système répressif* (en usage dans l'État, dans l'Armée...)

« Il consiste à faire connaître la loi aux intéressés et ensuite à surveiller pour connaître et punir les transgresseurs. Dans ce système, les ordres doivent être sévères ; le supérieur doit éviter toute familiarité avec les subalternes et se trouver rarement parmi ses subordonnés » ;

— *le système préventif* (qu'il veut mettre en usage dans ses maisons).

Dans ses œuvres, don Bosco explique le « système préventif » comme lui le comprend et comme il l'a toujours pratiqué à l'oratoire.

« Ce système s'appuie entièrement sur la raison, la religion, et sur l'affection. Il exclut tout châtiment brutal et cherche à éviter même les punitions légères.

Le directeur et les assistants sont comme des pères affectueux : ils parlent, guident, conseillent, et corrigent avec douceur. L'élève n'est jamais humilié, devient un ami, trouve dans l'assistant un bienfaiteur qui veut le rendre bon, lui éviter des déboires, des punitions et des humiliations.

L'éducateur ayant gagné le cœur de son protégé, pourra le suivre quand il sera adulte, le conseiller et même le redresser.

La pratique de ce système est entièrement fondée sur ces paroles de saint Paul : « La charité est douce et patiente ; elle endure tout mais espère tout ; elle supporte n'importe quel dérangement. » C'est pourquoi seul un chrétien peut appliquer avec succès le système préventif. Raison et religion sont les moyens dont l'éducateur doit faire continuellement usage.

Le directeur doit, de plus, être entièrement consacré à ceux dont il a la charge et se trouver toujours avec eux pendant leur temps libre. »

A partir de là, don Bosco met spécialement en valeur les collèges qui monopolisaient la plus grande partie des forces salésiennes en 1876. Le « don Bosco des oratoires » n'apparaît pas toujours.

« Les professeurs, les chefs d'atelier, les assistants, doivent être de moralité avérée. Ils auront soin de fuir comme la peste toute espèce d'affection ou d'amitié particulière avec les élèves. Dans la mesure du possible les assistants précéderont les élèves là où ils doivent se rassembler et ne les laisseront jamais inoccupés.

Que l'on donne la plus grande liberté de sauter, de courir, de faire du bruit à volonté. La gymnastique, la musique, la déclamation, le petit théâtre, les promenades, sont les moyens les plus efficaces pour obtenir la discipline, favoriser la morale et la santé. « Faites ce que vous voulez, disait saint Philippe de Néri, du moment que vous ne commettez pas de péchés. »

La confession fréquente, la communion fréquente, la messe quotidienne sont les colonnes qui doivent soutenir une entreprise éducative. Ne jamais obliger les enfants à fréquenter les sacrements mais les y encourager et leur favoriser la possibilité de s'en approcher.

L'éducateur est une personne consacrée au bien de ses élè-

ves, pour cela il doit être prêt à subir n'importe quel dérangement, n'importe quelle fatigue pour parvenir à son but qui est l'éducation civile, morale, scientifique de ses élèves.

L'éducateur cherche à se faire aimer s'il veut se faire craindre (*d'autres fois don Bosco écrit : "plutôt qu'à se faire craindre", "avant de se faire craindre"*).

Retirer son amitié est une punition, mais une punition qui pousse à se surpasser, donne du courage et n'humilie jamais. Féliciter quand une chose est bien faite, blâmer pour une négligence, c'est déjà une récompense ou un châtement.

Sauf en de rares occasions, les reproches ne se font jamais en public, mais en privé, loin des camarades, en usant de la plus grande prudence et patience pour que, par la raison et la religion, l'élève comprenne son tort.

Frapper de quelque manière que ce soit doit être évité absolument, car cela irrite beaucoup les jeunes et rabaisse l'éducateur. »

Le rêve du premier oratoire

Si don Bosco rédige des traités avec difficulté, en revanche c'est un magicien s'il s'agit de relater, de faire partager les faits vécus. A cause de cela, beaucoup d'experts ont affirmé que si le *Petit Traité sur le système préventif* est plutôt maigre, le « rêve » que don Bosco raconte dans une lettre de 1884 est l'expression la plus authentique et la plus séduisante de sa sensibilité éducative.

Don Bosco se trouvait donc à Rome en mai de cette année pour traiter d'affaires importantes pour sa congrégation. Une nuit il « rêve » du premier oratoire (celui où vivaient Domenico Savio, Michelino Rua, Giovanni Cagliero) et le compare avec celui qui existe alors au Valdocco. Il dicte ensuite une lettre datée du 10 mai 1884. « Elle peut être considérée comme un des plus efficaces et des plus riches documents pédagogiques de don Bosco », affirme Pietro Stella.

Nous la résumons.

« Je croyais me trouver dans le premier oratoire à l'heure de la récréation. C'était un tableau plein de vie, plein de mouvement, plein de joie. Les uns couraient, les autres sautaient, d'autres faisaient sauter. Ici, on jouait à la grenouille, là aux barres et au ballon. Ailleurs, un groupe de jeunes était suspendu aux lèvres d'un prêtre qui racontait une anecdote. Dans un autre endroit, au milieu d'autres jeunes, un abbé jouait à pigeon-vole et aux métiers. On chantait, on riait de tous les côtés et partout des abbés et des prêtres avec des jeunes autour d'eux qui donnaient de la voix joyeusement. On voyait qu'entre les jeunes et les supérieurs

régnaient la confiance et la cordialité la plus grande. J'étais enchanté de ce spectacle, et celui qui m'accompagnait me dit :

“Tu vois, la gentillesse amène l'affection, et l'affection produit la confiance. Et c'est cela qui ouvre les cœurs. Alors les jeunes confient tout sans crainte aux maîtres, aux assistants et aux supérieurs. Ils deviennent sincères dans la confession et hors de la confession, et sont dociles à tout ce que veut commander celui dont ils savent être aimés.”

A ce moment s'approche de moi un ancien élève, Giuseppe Buzzetti ; il me dit :

“Voulez-vous voir maintenant les jeunes qui sont actuellement à l'oratoire ?”

Je vous ai tous vus pendant la récréation. Mais je n'ai plus entendu les cris de joie et les chants, ni ce mouvement, cette joie du premier tableau. Sur les visages on lisait l'ennui, la lassitude, la défiance. Beaucoup de jeunes jouaient avec insouciance mais d'autres restaient seuls, appuyés aux colonnes, assis dans les escaliers, certains lançaient autour d'eux des œillades équivoques : saint Louis se serait trouvé mal à l'aise en leur compagnie.

“Comme ils sont différents de ce que nous étions, nous, autrefois ! s'exclama Buzzetti.

— Certainement ! Mais comment peut-on ranimer mes chers jeunes ?

— Avec de l'affection.

— Mes jeunes ne sont donc pas assez aimés ? Tu connais les privations et les humiliations que j'ai supportées et que je supporte pour leur assurer du pain, une maison, des maîtres et spécialement le salut de leur âme. Et les directeurs, les économes, les professeurs, les assistants sacrifient leurs années de jeunesse pour eux.

— Il manque l'essentiel, insistait Buzzetti. Que les jeunes non seulement soient aimés, mais qu'ils sachent, qu'ils voient qu'ils sont aimés.

— Ils ne voient donc pas que tout ce que nous faisons c'est par amour pour eux ?

— Non.

— Qu'est-ce qu'ils veulent donc ?

— Se sentir aimés dans les choses qui leur plaisent ; vous voir partager leurs préférences de jeunes ; leur apprendre à trouver de l'amour même dans ce qui naturellement ne leur plaît pas beaucoup : la discipline, l'étude, la maîtrise de soi-même. Je m'explique : regardez, regardez les garçons en récréation. Où sont nos Salésiens ?”

J'observai et reconnus que peu de prêtres et d'abbés se mêlaient aux jeunes et moins encore prenaient part à leurs

jeux. Les responsables n'étaient plus l'âme de la récréation. La plupart déambulaient en parlant entre eux, sans s'occuper des élèves ; les autres surveillaient de loin ; l'un ou l'autre donnait un avertissement, mais d'un air menaçant. Quelques Salésiens auraient aimé entrer dans tel ou tel groupe, mais les jeunes s'arrangeaient pour aller ailleurs.

Alors Buzzetti continua :

“Dans les premiers temps, vous étiez toujours avec nous, spécialement au moment de la récréation. Vous rappelez-vous ces belles années ? C'était un coin de paradis, une époque dont nous nous souvenons avec amour parce que l'affection était une chose normale. Et nous n'avions pour vous aucun secret.

— Certainement. Alors tout était joie pour moi. Maintenant, hélas ! tu vois comme les nombreux soucis et ma santé m'empêchent d'agir comme à cette époque-là.

— Mais si vous ne pouvez pas, pourquoi vos Salésiens ne prennent-ils pas votre place ? Ils doivent aimer ce qui plaît aux jeunes et les jeunes aimeront ce qui plaît aux supérieurs. Actuellement, les supérieurs sont regardés comme des supérieurs et non plus comme des pères, frères et amis ; alors, ils sont craints et peu aimés. C'est pourquoi, si l'on veut ne faire qu'un seul cœur et une seule âme, pour l'amour de Jésus, il faut que soit brisée la barrière de la méfiance pour la remplacer par celle de la confiance cordiale. L'obéissance guide l'élève comme une mère guide le petit enfant. Alors dans l'oratoire régneront la paix et la joie d'autrefois.

— Comment faire pour rompre cette barrière ?

— Familiarité avec les jeunes, spécialement en récréation. Sans familiarité l'affection ne se prouve pas, et, sans cette preuve, il ne peut pas y avoir de confiance. Qui veut être aimé doit montrer qu'il aime. Jésus-Christ s'est fait petit avec les petits et il a pris sur lui nos infirmités. C'est lui le maître de la familiarité ! Le maître que l'on voit tout seul assis à son bureau est maître, et rien de plus ; mais s'il va avec les jeunes en récréation, il devient un frère. Celui qui sait qu'il est aimé, aime. Et qui est aimé obtient tout, spécialement des jeunes. Cette confiance fait passer un courant électrique entre les jeunes et les supérieurs. Cet amour fait supporter aux supérieurs les fatigues, les ennuis, les ingratitude, les dérangements, les fautes, les négligences des jeunes gens. Jésus-Christ n'a pas cassé le rameau qui allait se rompre, il n'a pas éteint la petite flamme qui tremblait. Voilà votre modèle ! Alors on ne verra plus qui travaille pour le prestige, qui punit pour venger son amour-propre blessé, qui se laisse voler le cœur par une créature et, pour lui faire la cour, laisse tomber tous les autres garçons ; qui, par timi-

dité, a peur de réprimander celui qui doit l'être. Pourquoi veut-on remplacer la charité par la froideur d'un règlement ? »

Don Bosco termina cette longue lettre avec ces paroles qu'il dicta en pleurant (d'après le témoignage du secrétaire) :

« Il suffit qu'un jeune entre dans une maison salésienne pour que la Très Sainte Vierge le prenne immédiatement sous sa protection spéciale. O mes chers petits enfants, le jour arrive où je devrai me séparer de vous et partir pour mon éternité. Savez-vous ce que désire de vous ce pauvre vieux qui a usé toute sa vie pour ses chers jeunes ? Rien d'autre que le retour aux temps heureux de l'oratoire : aux jours de l'affection et de la confiance entre les jeunes et les supérieurs, à l'esprit de compréhension et de support mutuel, par amour de Jésus-Christ, les uns envers les autres ; aux jours des cœurs ouverts en toute innocence et simplicité ; aux jours de la charité et de la joie véritable pour tout. »

Adieu à une mère et à un garçon

Le premier dimanche d'avril 1855, don Bosco fait un sermon à ses garçons pour parler de la sainteté. Quelques-uns font la grimace. Domenico Savio, au contraire, écoute avec attention. A mesure que don Bosco explique de sa belle voix chaude et persuasive, il lui semble que le sermon est fait spécialement pour lui. Atteindre la sainteté comme le jeune prince Louis de Gonzague, comme le grand missionnaire François-Xavier, comme les martyrs de l'Église...

A partir de ce moment, Dominique commence à rêver, et son rêve, c'est la sainteté.

Le 24 juin, jour de la fête patronale de don Bosco, est une grande fête à l'oratoire ; comme tous les ans. En échange de l'affection et de la bonne volonté qu'on lui témoigne, il annonce :

« Que chacun écrive sur un billet le cadeau qu'il désire de moi. Je vous assure que je ferai mon possible pour vous satisfaire. »

Un billet avec cinq mots

En lisant les billets, don Bosco trouve des demandes sérieuses et sensées, mais il trouve aussi des requêtes extravagantes qui le font sourire : un garçon voudrait cent kilos de nougat « pour en avoir toute l'année ». Sur le billet de Savio, il trouve cinq mots : « Aidez-moi à devenir saint. »

Don Bosco prend cette parole au sérieux. Il appelle Dominique et lui dit « Je veux t'offrir la formule de la sainteté ; la voici : Primo : la *joie*. Ce qui te trouble et t'enlève la paix ne vient pas de Dieu. Secundo : *tes devoirs de classe et de piété*. Suis bien en classe. Fidélité dans l'étude, fidélité dans la prière. Tout cela, ne pas le faire par ambition, mais par amour du Seigneur. Tertio : *faire du bien aux autres*. Aide toujours tes camarades, même si ça te demande des sacrifices. Toute la sainteté, c'est ça. »

Dominique s'engage sérieusement. Dans la *Vie de Dominique Savio* que don Bosco écrivit aussitôt après la mort du

garçon, beaucoup de faits simples et émouvants sont racontés. Nous en rappelons un seul.

Un jour, un garçon introduit à l'oratoire un journal illustré avec des dessins peu conformes à la décence. Aussitôt, cinq ou six camarades l'entourent. Ils regardent, ils ricanent. Dominique s'approche. Il prend le journal des mains du propriétaire et le met en pièces. Le garçon proteste, mais Dominique proteste aussi, un ton au-dessus :

« Tu en amènes, des belles choses à l'oratoire ! Don Bosco se fatigue toute la journée à faire de nous de bons citoyens et de bons chrétiens, et tu lui apportes dans sa maison ces choses-là ! Ces dessins offensent le Bon Dieu et ne doivent pas entrer ici. »

Les vacances scolaires arrivèrent et passèrent rapidement.

Quand les garçons regagnent l'oratoire en octobre, don Bosco revoit Dominique Savio et en est frappé :

« Tu ne t'es pas reposé pendant les vacances ?

— Si, don Bosco, pourquoi ?

— Tu es plus pâle que d'habitude. Pourquoi ça ?

— Peut-être la fatigue du voyage... Et il sourit, tranquille. »

Mais ce n'est pas une fatigue occasionnelle. Les yeux enfoncés dans les orbites, le visage pâle et maigre disent clairement que la santé de Dominique n'est pas bonne. Don Bosco décide de prendre des précautions.

« Cette année, tu n'iras pas à l'école en ville. Sortir sous la pluie et la neige pourrait te faire du mal. Tu suivras les cours de don Francesca ici, à la maison. De cette manière, tu pourras te reposer un peu plus le matin. Et pas d'excès dans les études : la santé est un don de Dieu, il ne faut pas l'endommager. »

Dominique obéit. Mais quelques jours plus tard, comme s'il prévoyait quelque chose de grave qui va lui arriver, il dit à don Bosco :

« Aidez-moi à devenir un saint, vite ! »

La « Compagnie de l'Immaculée »

Dominique est devenu le grand ami de Michel Rua et de Jean Cagliero ; ils ont pourtant respectivement cinq et quatre ans de plus que lui. Ses autres amis sont d'excellents garçons, arrivés à l'oratoire ces dernières années : Bongiovanni, Durando, Cerruti, Gavio, Massaglia.

Au commencement de 1856, les internes de l'oratoire sont 153 : 63 étudiants et 90 apprentis.

Au printemps, Dominique a une idée. Pourquoi ne pas s'unir, tous les jeunes de bonne volonté, dans une « société

secrète », pour former un groupe bien serré de petits apôtres dans la masse des autres ? Il en parle à quelques-uns. L'idée plaît. On décide d'appeler la société « Compagnie de l'Immaculée ».

Don Bosco donne sa permission, mais conseille de ne pas précipiter les choses. Faire un essai, rédiger un petit règlement, puis on en reparlera.

On essaie. A la première réunion, on cherche qui inviter à s'inscrire. Peu de monde, des garçons de confiance, capables de garder le secret. On discute à propos de Francesia, le très jeune professeur de lettres, un garçon d'une innocence franche, ami de tout le monde. On l'écarte parce que c'est un grand bavard : avec lui le secret ne durerait pas longtemps.

L'assemblée charge trois inscrits d'ébaucher le règlement : Michel Rua, dix-neuf ans ; Joseph Bongiovanni, dix-huit ans ; Dominique Savio, quatorze ans. Don Bosco affirma que c'est Dominique qui écrivit le texte. Les autres le retouchèrent.

Le petit règlement comporte vingt et un articles. Les associés s'engagent à devenir meilleurs sous la protection de la Madone et avec l'aide de Jésus-Eucharistie ; à aider don Bosco en devenant, avec prudence et délicatesse, de petits apôtres parmi les camarades ; à propager la joie et la paix autour de soi.

L'article 21, le dernier, résume l'esprit de la compagnie : « Une sincère, filiale, illimitée confiance en Marie, une tendresse extraordinaire pour elle, une dévotion durable nous rendront *maîtres de tous les obstacles, tenaces dans les résolutions, sévères envers nous-mêmes, bienveillants avec le prochain, et ponctuels en tout.* »

La compagnie fut inaugurée le 8 juin 1856 devant l'autel de la Madone, dans l'église Saint-François-de-Sales. Chacun promit d'être fidèle à l'engagement.

Ce jour-là, Dominique a réalisé son chef-d'œuvre. Il lui reste à vivre neuf mois seulement, mais sa Compagnie de l'Immaculée va durer plus de cent ans (exactement jusqu'en 1967). Dans toutes les maisons et les oratoires salésiens elle aura été la gerbe des garçons engagés et des futures vocations sacerdotales.

Les membres de la compagnie choisissent de « prendre soin » d'une catégorie de garçons qu'ils appellent des « clients » dans leur langage conventionnel : les indisciplinés qui ont la langue trop bien pendue et se bagarrent pour un rien. Chaque compagnon en prend un en charge et lui sert « d'ange gardien » pendant tout le temps nécessaire pour le mettre sur la bonne voie. Les nouveaux arrivés forment une seconde catégorie de clients. On les aide à passer agréablement les premiers jours, quand ils ne connaissent personne,

ne savent pas jouer, parlent seulement dans le dialecte de leur pays, et ont le cafard.

Pendant le carême de 1856, Dominique Savio (dont le visage rappelle si bien à don Bosco celui, pâle et émacié, de Louis Comollo) tombe dans les excès. Il écoute, dans les lectures du temps liturgique, les invitations à la pénitence et veut s'y adonner lui aussi. Don Bosco est averti par un surveillant de réfectoire que Dominique Savio jeûne.

Il l'aborde tout de suite. Dans une franche conversation, il apprend que non seulement Dominique a commencé à « jeûner au pain et à l'eau au moins le jour du samedi », mais qu'il a encore poussé plus loin : il a enlevé la couverture de son lit (alors que la température est encore fraîche) et il a mis sur son matelas des bouts de brique sous son drap pour rendre son sommeil inconfortable. Don Bosco l'arrête énergiquement :

« Je t'interdis *absolument* toute pénitence. Ou mieux, je t'en permets une seule : l'obéissance. C'est une pénitence qui coûte, qui plaît au Seigneur et ne ruine pas la santé. Obéis, et pour toi, ça suffit. »

Maman Marguerite s'en va

15 novembre 1856. Maman Marguerite tombe malade. La pneumonie violente se manifeste tout de suite mortelle pour ses soixante-huit ans usés par tant de travail. Pendant un moment, la vie de l'oratoire semble s'arrêter. Comment va-t-on faire pour continuer sans elle ? Autour de son lit, les abbés de don Bosco et les garçons les plus âgés se succèdent. Combien de fois sont-ils entrés dans sa cuisine en disant :

« Maman, vous me donnerez une pomme ? »

« Maman, la soupe est prête ? »

« Maman, je n'ai plus de mouchoir. »

« Maman, j'ai déchiré mon pantalon. »

L'héroïsme de cette grande dame qui va mourir est uniquement à base de guenilles à rapiécer, de foin et de blé à faucher, de lessives et de marmites. Mais dans cette humble existence, il y a une force qui jamais ne se décourage : la confiance dans la Providence. Au milieu des pommes de terre à éplucher, de la polenta à tourner, se manifestent les leçons de la foi, le bon sens pratique, la douce bonté de la maman.

C'est d'elle que don Bosco a reçu son système préventif. Il est le premier à avoir été élevé avec *raison, religion et affection*. La congrégation salésienne a été bercée sur les genoux de maman Marguerite qui, maintenant, va s'éteindre comme une bougie.

Des Becchi, Joseph arrive avec les neveux les plus âgés. L'abbé Borel, son confesseur depuis qu'elle est arrivée à Turin, vient lui apporter le viatique.

Elle rassemble toutes ses forces pour parler à son Jean :

« Fais attention parce que beaucoup de gens, au lieu de la gloire de Dieu, cherchent leur succès personnel... Près de toi, il y en a qui aiment la pauvreté chez les autres, mais pas en eux-mêmes. Ce qu'on demande aux autres, nous devons être les premiers à le faire. »

Elle ne veut pas que Jean la voie souffrir, elle pense aux autres jusqu'au dernier moment.

« Ne reste pas là, Jean... Tu souffres trop de me voir comme ça. Rappelle-toi que cette vie est faite pour souffrir. Les vrais bonheurs sont dans la vie éternelle... Maintenant, va-t-en, je te le demande, s'il te plaît... Prie pour moi, Adieu. »

Marguerite Bosco exprime dans ces mots la conception chrétienne de la vie commune aux gens de la campagne. Une conviction qui a aidé les hommes et les femmes de la campagne à se débrouiller, malgré la famine, la mort des enfants, la fatigue accablante. Et cela pendant des siècles.

Près de la vieille maman qui meurt, restent Joseph et don Alasonatti. Elle s'éteint à trois heures du matin le 25 novembre 1856. Joseph va dans la chambre de don Bosco et lui jette les bras autour du cou en pleurant.

Deux heures après, don Bosco appelle Joseph Buzzetti. C'est l'ami des moments les plus tristes, le seul devant lequel il n'a pas honte de pleurer. Il va célébrer la messe dans la chapelle de la crypte du sanctuaire de la Consolata. Ensuite, ils s'agenouillent devant la Madone et don Bosco murmure : « Maintenant, mes fils et moi nous n'avons plus de mère sur la terre. Restez près de nous, servez-nous de mère. »

Quelques jours plus tard, Michel Rua va trouver sa maman, Jeanne-Marie :

« Depuis que maman Marguerite est morte, lui dit-il, nous ne savons plus comment faire. Il n'y a personne pour faire la soupe, pour repriser les chaussettes. Maman, tu ne veux pas venir, toi ? » A cinquante-six ans, Jeanne-Marie suit son fils et devient la seconde maman de l'oratoire. Elle le restera pendant vingt ans.

Un garçon qui parle avec Dieu

Décembre 1856. Les rues de Turin sont déjà saupoudrées de la première neige. C'est la nuit, les lampadaires sont allumés. Comme tous les soirs, don Bosco est penché à sa table de travail sur un monceau de lettres qui attendent une

réponse. Il y répondra jusqu'après minuit. Mais on frappe discrètement à la porte :

« Entrez. Qui est-ce ? »

— C'est moi, dit Dominique Savio en entrant rapidement. Vite, venez avec moi, il y a une œuvre de charité à faire.

— Maintenant, dans la nuit ? Où veux-tu m'emmener ?

— Faites vite, don Bosco, faites vite. »

Don Bosco hésite, mais en regardant Dominique il voit que son visage, habituellement calme, est très grave. Même ses paroles sont impératives comme un ordre. Don Bosco se lève, prend son chapeau et le suit.

Dominique descend à toute vitesse l'escalier, sort de la cour, enfile sans hésiter les rues de la ville, tourne dans une première rue, dans une seconde. Il ne parle ni ne s'arrête. Dans le dédale des rues et des ruelles, il avance, sûr de lui. Il monte un escalier. Don Bosco le suit : premier étage, deuxième, troisième. Dominique s'arrête, frappe. Avant qu'on ne vienne ouvrir, il dit à don Bosco :

« C'est ici que vous devez entrer. »

Et il s'en retourne à la maison. La porte s'ouvre. Une dame, les cheveux en désordre, se présente. Elle voit don Bosco et s'exclame :

« C'est le Bon Dieu qui vous envoie. Vite, vite, autrement il sera trop tard. Mon mari a eu le malheur de perdre la foi il y a bien des années. Maintenant il va mourir. Il demande par pitié de pouvoir se confesser. »

Don Bosco s'approche du lit du malade et trouve un pauvre homme épouvanté, au bord du désespoir. Il le confesse, lui donne l'absolution. Quelques minutes après, l'homme meurt.

Quelques jours passent. Don Bosco reste impressionné par ce qui lui est arrivé. Comment Dominique a-t-il pu savoir ce qui concernait ce malade ? Il s'approche de lui à un moment où personne ne les écoute :

« Dominique, l'autre soir quand tu es venu dans mon bureau pour m'appeler, qui t'avait parlé de ce malade ? Comment as-tu pu le connaître ? »

Alors, arrive une chose à laquelle don Bosco ne s'attendait pas. Le garçon le regarde avec un air triste et se met à pleurer. Don Bosco n'ose pas lui poser d'autres questions, mais il comprend que dans son oratoire il y a un garçon qui parle avec Dieu.

Du paradis, pourrai-je voir mes camarades ?

En février 1857, l'hiver de Turin devient très rigoureux. Dominique Savio est de plus en plus pâle. Il est secoué par

une toux profonde et ses forces diminuent rapidement. Soucieux, don Bosco fait venir deux médecins pour l'examiner.

Le professeur Vallauri, après un examen détaillé, déclare :

« Sa constitution fragile et sa continuelle tension d'esprit sont comme des limes qui rongent sa vie.

— Que puis-je faire pour lui ? » insiste don Bosco.

Vallauri, désolé, hausse les épaules. La médecine, en ces années-là, n'existait pratiquement pas.

« Renvoyez-le respirer l'air du pays, et faites-lui suspendre ses études pendant un peu de temps. »

Quand il apprend la décision, Dominique se résigne. Mais cela le peine beaucoup de laisser ses études, ses amis, et spécialement don Bosco.

« Mais pourquoi ne veux-tu pas aller bénéficier de la présence de tes parents ?

— Parce que je voudrais finir ma vie ici, à l'oratoire.

— Ne parle pas comme ça. Pour le moment, tu vas à la maison, tu te guéris et puis tu reviens.

— Ça non ! sourit Dominique en secouant la tête. Je m'en vais et je ne reviendrai plus. Don Bosco, c'est la dernière fois que nous pouvons nous parler. Dites-moi : qu'est-ce que je peux encore faire pour le Seigneur ?

— Offre-lui souvent tes souffrances.

— Et quoi d'autre encore ?

— Offre-lui aussi ta vie.

— Du paradis, pourrai-je voir mes camarades de l'oratoire et mes parents ?

— Bien sûr, murmure don Bosco en cherchant à maîtriser son émotion.

— Et je pourrai venir les voir ?

— Si le Seigneur le veut, tu pourras revenir. »

Le dimanche 1^{er} mars, son salut le plus touchant, il le donne aux amis de « la Compagnie ». Puis arrive la voiture du papa qui doit le conduire à Mondonio. Au coin de la rue, il agite encore la main pour saluer l'oratoire, les amis, « son » don Bosco qui restent encore, avec un chagrin profond, à regarder la charrette qui s'éloigne. Son meilleur élève est parti, le petit saint que la Madone a offert pendant trois ans à son oratoire.

Il meurt presque à l'improviste le 9 mars 1857. Son père est près de lui. Il eut à peine la force de murmurer :

« Adieu, papa... le curé me disait... mais je ne me le rappelle... Que c'est beau ce que je vois... »

Pie XII l'a déclaré saint le 12 juin 1954. Le premier saint de quinze ans.

L'écharpe couleur de sang

Don Bosco le verra encore une fois, dans le grand « songe » fait à Lanzo dans la nuit du 6 décembre 1876. Il le raconte en dix pages bien pleines du douzième volume des *Mémoires biographiques*. Nous sommes obligés de n'en donner qu'un rapide condensé.

« J'avais l'impression de me trouver sur le bord d'une immense plaine, bleue comme la mer. Mais il n'y avait pas d'eau : cela ressemblait à du cristal pur et brillant. Dans l'air, flottait une musique très douce.

Et voici qu'apparaît une multitude innombrable de jeunes. J'en connaissais un très grand nombre ; ils avaient été à l'oratoire et dans nos autres collèges, mais la plupart d'entre eux m'étaient inconnus. Cette foule énorme s'avancait vers moi. A leur tête marchait Savio Dominique et aussitôt après avançaient de très nombreux abbés et prêtres, chacun d'eux conduisant un cortège de jeunes.

Savio Dominique se détacha seul et s'arrêta si près de moi que si j'avais tendu la main je l'aurais sûrement touché. Comme il était beau ! Une tunique éclatante de blancheur lui descendait jusqu'aux pieds. Une large écharpe rouge lui ceignait les reins. Sa tête était couronnée de roses. Il ressemblait à un ange.

Savio Dominique demanda :

“Pourquoi restes-tu muet ? N'es-tu pas cet homme qui, autrefois, ne s'effrayait de rien, affrontait les calomnies, les ennemis, les inquiétudes et les périls de toutes sortes ? Pourquoi ne parles-tu pas ?”

Je balbutiai :

“Es-tu Savio Dominique ?”

— C'est moi. Tu ne me reconnais plus ? Je suis venu pour te parler. Si souvent nous nous sommes parlé sur la terre ! Si souvent tu m'as donné des preuves d'amitié ! Est-ce que je n'ai pas correspondu à une aussi vive affection ? Elle était grande, ma confiance en toi...

— Mais, où sommes-nous ?

— Tu es dans le lieu du bonheur !

— Pourquoi portes-tu cette tunique splendide ? Et pourquoi cette écharpe rouge à ta ceinture ?”

Une voix chanta les paroles de la Bible : “Ils sont vierges et suivent l'Agneau là où il va.” Alors, je compris que cette écharpe rouge, couleur du sang, était le signe des grands sacrifices accomplis, du martyre même souffert pour conserver la vertu de pureté. La blancheur de la tunique était le signe de l'innocence baptismale conservée.

“Pourquoi marches-tu devant les autres ?”

— Je suis ambassadeur de Dieu. Quant au passé, je t'assure que ta congrégation a fait beaucoup de bien. Tu vois le nombre immense des jeunes ? C'est toi qui les a sauvés, ou tes prêtres, ou tes abbés, ou les autres que tu as mis sur la voie de la vocation. Mais ils seraient beaucoup plus nombreux si tu avais eu plus de foi et de confiance dans le Seigneur.

— Et le présent ?”

Dominique me tendit un bouquet de fleurs : des roses, des violettes, des lys, de la gentiane, des épis de blé. Il expliqua :

“Présente-le à tes fils. La rose représente la charité, la violette l'humilité, la gentiane la pénitence, le lys la chasteté, les épis l'amour de l'Eucharistie.

— Et pour l'avenir ?

— Sache que Dieu prépare de grandes choses pour ta congrégation. Une grande gloire l'attend. Mais veille à ce que tes Salésiens ne sortent pas de la bonne voie que tu leur as indiquée. Si les tiens restent dignes de leur haute mission, l'avenir sera magnifique et sauvera une infinité de gens. A la condition que tes enfants soient des dévots de la Sainte Vierge et sachent conserver la vertu de chasteté qui plaît tant aux yeux de Dieu.

— Quant à moi ?

— Oh ! si tu savais combien de combats tu as encore à soutenir !”

Alors, je tendis les mains pour saisir ce saint jeune garçon, mais ses mains m'échappèrent, comme si elles avaient été de vent, et je ne pus l'embrasser... »

*« Frère ou pas Frère,
je reste avec don Bosco »*

Un jour de l'été 1857, don Bosco est reçu par le ministre Rattazzi. La conversation tombe sur « l'œuvre des oratoires », que le ministre apprécie, surtout depuis le service rendu par les jeunes pendant le choléra et l'histoire de la Prison générale. D'après le compte rendu de Lemoine, la conversation se serait déroulée comme suit :

« Je souhaite, don Bosco, que vous viviez longtemps. Mais vous mourrez, vous aussi. Que deviendront alors vos garçons ?

— Je vous retourne la question, Monsieur le Ministre. Que pourriez-vous faire pour que mon œuvre survive ?

— A mon avis, vous devriez choisir des laïcs et des ecclésiastiques auxquels vous faites confiance et former une société, les pénétrer de votre esprit, leur inculquer votre système. Actuellement, ils seraient vos auxiliaires et demain vos continuateurs. »

Don Bosco sourit.

« Mais, il y a deux ans, vous-même avez fait approuver une loi pour la suppression d'un grand nombre de communautés religieuses. Et maintenant c'est vous-même qui proposez une nouvelle création de communauté religieuse. Le gouvernement la laissera-t-il vivre ?

— La loi de la suppression, je la connais bien, sourit à son tour Rattazzi. Vous pouvez fonder une société qu'aucune loi ne pourra supprimer.

— Comment cela ?

— Un État laïc ne pourra jamais reconnaître une "société religieuse" qui dépendrait de l'Église, c'est-à-dire d'une autorité différente de la sienne. Mais s'il naît une société dans laquelle chaque membre conserve ses droits civils, s'assujettit aux lois de l'État, paie les impôts, l'État ne peut plus rien dire. Face à l'État, cette société n'est rien d'autre qu'une association de citoyens libres qui s'unissent et vivent ensemble dans un but de bienfaisance comme d'autres s'unissent dans un but commercial, industriel ou de secours mutuel. Si, en plus, *intérieurement*, ces associés acceptent aussi l'autorité des évêques et du Pape, l'État s'en lave les

mais : toute association de libres citoyens est autorisée, du moment qu'elle respecte les lois et l'autorité de l'État. »

Don Bosco remercie le ministre, l'assure qu'il réfléchira. Rattazzi n'a rien fait d'autre que de donner une forme limpide aux idées que don Bosco porte en lui depuis des années, cherchant à fonder une congrégation de religieux « aux yeux de l'Église » et de libres citoyens « aux yeux de l'État ». La difficulté principale est celle-ci : le Saint-Siège accepterait-il cette nouvelle façon de poser le problème, qui admet le principe libéral de la séparation de l'État et de l'Église et révolutionne les modèles classiques d'organisation de la vie religieuse ? Jusqu'alors, les religieux étaient reconnus comme tels « aux yeux de l'Église et aux yeux de l'État ».

Il est nécessaire de conserver par écrit...

Pendant qu'il réfléchit à la « formule », don Bosco se préoccupe des *personnes* qui formeraient cette congrégation. Ses collaborateurs adultes, l'un après l'autre, l'ont abandonné. La Madone lui a indiqué dans ses rêves la voie qu'il doit suivre : faire sortir les bergers du troupeau.

Michel Rua, en mars 1855, a émis ses premiers vœux. C'est le tour de don Alasonatti quelques mois plus tard ; et de Jean-Baptiste Francesia en 1856, qui compose pour la circonstance un poème solennel en latin.

Mais aucun de ces trois-là ne pense faire partie d'une « congrégation ». Ils croient seulement être unis un peu plus étroitement à don Bosco pour l'aider.

Et don Bosco continue à rester très prudent : les congrégations et les « frères » (comme on les appelle) n'ont pas la cote à cette époque-là. « Il évite soigneusement toute manifestation d'observances conventuelles : pas de méditations régulières, pas de longues prières, pas de pratiques austères » (*E. Ceria*).

D'ailleurs, jusqu'à 1859, rien n'autorise don Bosco à se déclarer « supérieur d'une congrégation religieuse ». Il est entouré d'un bon nombre de clercs qui ont reçu de lui la soutane. Mais cela a été possible uniquement parce que l'archevêque en voyait la nécessité pour « l'œuvre des oratoires ». D'autre part, ces clercs ont dû subir d'abord un examen à la curie de la ville ; ils suivent les cours du séminaire ; quelques-uns d'entre eux n'en sont dispensés que si leur travail les rend indispensables à l'oratoire. Don Bosco dirige les oratoires, l'internat du Valdocco, les abbés sont sous l'autorité de l'archevêque de Turin, Mgr Fransonni.

Ce n'est d'ailleurs pas l'aspect extérieur mais la substance

qu'il faut exprimer. Il est nécessaire de conserver par écrit les tâtonnements de la congrégation naissante et une « Règle » qui fixe les points essentiels de l'esprit et de la méthode.

Sans rien dire, don Bosco entreprend ce travail en 1855 ; il puise dans sa propre expérience, dans les règlements qu'il a déjà rédigés pour l'oratoire, il demande conseil, il se documente soigneusement sur les règles des ordres anciens et des congrégations plus récentes, comme l'Institut de charité de Rosmini et les oblats de l'abbé Lanteri.

L'entretien avec Rattazzi (dans lequel le ministre lui a seulement répété ce qu'il avait exposé publiquement à la Chambre des députés) est un « jet de lumière » qui lui montre comment il peut adapter l'essentiel de la vie religieuse aux nouvelles conditions imposées par les exigences politiques. Don Bosco défendra plus tard avec fermeté les « droits civils » de ses religieux.

A la fin de 1857, le premier texte de la Règle salésienne (appelé indifféremment *Règles* ou *Constitutions*) est prêt. L'épuisant labeur pour obtenir l'approbation des autorités religieuses va commencer.

De Lyon où il est en exil, Mgr Frasoni se montre très encourageant à l'égard de l'initiative de don Bosco. Pour plus de sécurité, il lui conseille d'aller parler de son projet au Pape Pie IX.

La rencontre avec le Pape

Dans les premiers jours de février 1858, Michel Rua passe de nombreuses heures de la nuit à copier en écriture élégante le manuscrit des Règles. Don Bosco lui a recommandé :

« Copie-les bien. Nous les porterons ensemble au Pape. »

Le 18 février, ils partent tous les deux pour Rome. C'est un voyage long et difficile à l'époque : ils le font en partie par terre, en partie par mer, avec un passeport régulier. En partant, don Bosco a cru bon de rédiger son testament. L'oratoire est confié à don Alasonatti.

Le 9 mars, don Bosco est admis à la première audience de Pie IX. Le Pape lui manifeste une bienveillance qui ne se démentira plus jamais, Il ne cache pas son admiration personnelle pour l'activité exubérante du prêtre turinois. Il approuve son intention de fonder une congrégation adaptée à son temps, mais il ajoute quelques recommandations : la plus importante consiste à lier entre eux les membres, non seulement par des « promesses » (comme l'avait suggéré Rattazzi), mais par de véritables « vœux religieux ». Il dit à don Bosco que le Pape aussi a besoin de réfléchir. « Allez, priez, et

après quelques jours, revenez, et je vous dirai ce que je pense. »

Heureux de cet accueil, don Bosco revoit le texte des Règles et le fait encore recopier par don Rua.

21 mars. Deuxième audience de Pie IX. Le Pape a réfléchi et précise son sentiment :

« Je suis convaincu que votre projet pourra faire beaucoup de bien à la jeunesse. Il faut le réaliser. Que les Règles soient douces et d'observance facile. Que la manière de vous habiller, les pratiques de piété ne vous fassent pas remarquer parmi les gens. Peut-être, à cause de cela, serait-il préférable de parler de *société* plutôt que de *congrégation*. En somme, faites en sorte que chacun des membres soit, aux yeux de l'Église, un religieux et, aux yeux de la société civile, un citoyen. »

Don Bosco voit tout de suite que Pie IX et Rattazzi sont presque d'accord. Il présente au Pape le texte raccourci des Règles.

« Dans ce règlement, retouché selon vos recommandations, sont contenus la discipline et l'esprit qui nous guident depuis vingt années. »

Les Règles n'ont rien de monastique. Il s'agit d'une société d'ecclésiastiques et de laïcs unis par des vœux et désireux de se consacrer au bien de la jeunesse pauvre. Pour l'État, ils sont citoyens : « Chacun, en y entrant, ne perdra pas ses droits civils, même après avoir émis les vœux, puisqu'il conserve la propriété de ses biens. » Pour l'Église, ils sont religieux : « L'usufruit de ses biens, pendant tout le temps qu'il restera dans la congrégation, doit être mis à la disposition de la congrégation. »

« Dans une troisième et dernière audience du 6 avril, raconte don Ceria dans les *Annales de la Société salésienne*, Pie IX lui rend le manuscrit en lui disant de le remettre au cardinal Gaude. »

Ce cardinal piémontais est en excellents rapports avec don Bosco. Il lit, il retouche encore. Puis il conseille à don Bosco d'essayer de mettre en pratique les Règles ainsi retouchées et de se représenter de nouveau au Pape.

Don Bosco quitte Rome le 14 avril.

Une semaine pour décider de sa vie

9 décembre 1859. Don Bosco pense que le moment est arrivé de parler ouvertement de congrégation religieuse. Aux dix-neuf « Salésiens » réunis dans sa chambre, il s'adresse à peu près dans ces termes :

« Depuis longtemps je pensais fonder une congrégation.

Voici arrivé le moment de passer aux actes. Le Saint-Père Pie IX a encouragé et loué mon projet. Ce n'est pas aujourd'hui que cette congrégation voit le jour : elle existait déjà par cet ensemble de Règles que vous avez toujours pratiquées traditionnellement... Maintenant, il s'agit d'aller de l'avant, de constituer *formellement* la congrégation et d'en accepter les Règles. Sachez cependant que seront seulement inscrits ceux qui, après avoir réfléchi sérieusement, voudront faire au moment voulu les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance... Je vous laisse une semaine pour y penser. »

A la fin de la réunion s'établit un silence inhabituel. Bien vite, quand les langues se délièrent, on put constater que don Bosco avait eu raison de procéder lentement et avec prudence. Certains grognaient entre leurs dents que don Bosco voulait faire d'eux des *Frères*¹. Cagliero marchait à grands pas de long en large dans la cour, en proie à des sentiments contradictoires.

Mais le désir de « rester avec don Bosco » obtint l'assentiment de la majorité. Cagliero prononça la phrase qui deviendra historique : « Frère ou pas Frère, je reste avec don Bosco. »

A la « conférence d'adhésion » qui eut lieu le soir du 18 décembre, il ne manqua que deux des dix-neuf qui avaient assisté à la réunion précédente. Voici le condensé du compte rendu rédigé par don Alasonatti :

« Dans la chambre du prêtre Bosco Jean, à neuf heures du soir, se sont réunis : don Bosco, le prêtre Alasonatti Victor, les clercs Savio Ange, diacre, Rua Michel, sous-diacre, Cagliero Jean, Francesia J.-Baptiste, Provera François, Ghivarello Charles, Lazzerio Joseph, Bonetti Jean, Anfossi Jean, Marcellino Louis, Cerruti François, Durando Célestin, Pettiva Second, Rovetto Antoine, Bongiovanni César-Joseph, le jeune Chianale Louis.

Il a plu à ceux qui s'étaient réunis de se constituer en société ou congrégation...

A l'unanimité, ils prièrent don Bosco, fondateur et promoteur, d'accepter la charge de supérieur majeur, lequel accepta sous réserve de se choisir un préfet : il lui a paru bon de ne pas changer de cet office celui qui écrit ces lignes...

Comme directeur spirituel fut choisi le sous-diacre Rua Michel. Économe reconnu, le diacre Ange Savio. Les trois conseillers, désignés par un vote, furent les clercs Cagliero Jean, Bonetti Jean et Ghivarello Charles. Ainsi fut définitive-

1. Pour les anticléricaux de l'époque, le nom de « Frère » était devenu une moquerie (N.D.T.).

ment constitué le corps administratif (appelé depuis Chapitre supérieur) de notre société. »

« *Qu'est-ce que tu restes à faire à l'oratoire ?* »

La congrégation est née. Don Bosco en éprouve une grande joie. Mais je crois que ce jour-là il lui reste tout de même un peu de tristesse au fond de l'âme : parmi les dix-sept qu'il a admis, il n'y a pas son très cher Joseph Buzzetti.

En maniant un pistolet (pour défendre des objets exposés pour la première loterie), il avait subi un accident grave : on avait dû l'amputer de l'index de la main gauche. Cela, à cette époque, était considéré comme un empêchement sérieux au sacerdoce. Cet incident, « uni à l'humilité », remarque don Lemoyne, avait déterminé Buzzetti à renoncer à la soutane.

Mais il offrait chaque heure de sa journée à « son » don Bosco et à l'oratoire. Il était responsable de l'entretien de la maison — explique don Lemoyne —, surveillait le réfectoire, préparait les tables, s'occupait du nettoyage, donnait des cours de catéchisme, administrait et expédiait les *Lectures catholiques*. Il dirigeait aussi la classe de chant jusqu'au moment où il la laissa à Jean Cagliero, en 1860. « Avec son esprit pénétrant et son zèle empressé, il était l'âme de toutes les loteries, allait chercher des commandes pour les ateliers, achetait le pain et réglait les dépenses. »

L'oratoire était pour lui la chair de sa chair. Quand le bâtiment presque terminé s'était écroulé, il avait épluché avec minutie les factures. Il avait trouvé des commandes de matériaux de qualité inférieure et avait furieusement pris l'entrepreneur à partie. Don Bosco lui-même avait dû le calmer.

« Nous devons avoir de la patience. Le Seigneur nous aidera.

— Oui, oui, nous aidera ! Mais en attendant vous veillez, vous travaillez jour et nuit pour avoir quelques centaines de lires et ceux-ci vous en volent des milliers en un instant. Ils auraient besoin qu'on leur donne une bonne leçon.

— Laissons courir. S'ils la méritent, le Seigneur la leur donnera. »

Buzzetti (continue Lemoyne auquel nous avons emprunté ce dialogue) servait de gardien à don Bosco, l'accompagnait quand un danger était à craindre, allait le soir à sa rencontre. Sa silhouette vigoureuse, sa barbe rousse et touffue, ôtèrent à plusieurs malfaiteurs l'envie d'attaquer le prêtre du Valdocco.

Ses frères maçons (Charles Buzzetti devint un excellent maître maçon) lui demandèrent plusieurs fois :

« Si tu ne veux pas devenir prêtre, qu'est-ce que tu restes à faire à l'oratoire ? Si don Bosco mourait, alors que tu n'as pas de métier, comment ferais-tu ? »

— Don Bosco m'a assuré que, même après sa mort, il y aura toujours un morceau de pain à ma disposition. Pour moi, ça suffit comme ça. »

Et pourtant cet homme jeune (il a vingt-sept ans en 1859), qui aurait donné sa vie pour don Bosco, ne voulait pas faire de vœux ni devenir Salésien.

Le premier laïc admis dans la Société salésienne fut Joseph Rossi. Le « chapitre de la Société salésienne » se réunit pour décider de son admission le 2 février 1860. Avec Rossi, le mot « coadjuteur » fit son apparition dans le vocabulaire de la congrégation ; il veut dire « Salésien laïque ».

La crise de Joseph Buzzetti

Le 14 mai 1862 marque une nouvelle étape dans la fondation de la Société salésienne. Réunis comme de coutume dans la petite chambre de don Bosco, les « confrères », répondant à son invitation, « promirent à Dieu d'observer les Règles en faisant vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance pour trois ans ». Ils étaient vingt-deux, non compris le fondateur.

A la fin, don Bosco conclut : « Pendant que vous me faisiez ces vœux, je les faisais, moi aussi, à ce crucifix pour toute ma vie en m'offrant en sacrifice au Seigneur. »

Dans le groupe des vingt-deux se trouvent encore deux laïcs, vraiment différents l'un de l'autre. Le premier, Joseph Gaïa, deviendra pendant de nombreuses années, cuisinier à l'oratoire. Le second, Frédéric Oreglia de San Stefano, appartient à l'aristocratie turinoise. Don Bosco l'avait gagné pendant une session d'exercices spirituels, lui faisant mettre un terme à une période de « vie aventureuse et galante ». Pendant neuf ans, il rendra de nombreux services à l'oratoire, puis il entrera chez les Jésuites.

Une tentation facile dans les années suivantes où l'on vit d'autres laïcs entrer dans la congrégation, fut celle de considérer ceux qui n'étaient pas prêtres ou clercs comme les « domestiques » de la maison, ou au moins comme une « branche de second rang ».

C'est probablement dans ce contexte que naquit la « crise » de Joseph Buzzetti. Don Lemoyne la raconte dans le cinquième volume des *Mémoires biographiques*, d'où nous la condensons.

Il sent que l'ancienne vie patriarcale de la famille va être modifiée par les règlements ; il voit peu à peu passer dans les mains des clercs la direction de la maison, les charges

qui, primitivement, lui avaient été confiées. Tristesse et découragement le décident à partir. Il trouve une place à Turin et va prendre congé de don Bosco. Avec sa franchise habituelle, il lui dit que maintenant il va devenir la cinquième roue de la voiture, qu'il doit obéir à ceux qu'il a vus arriver tout gosses, et auxquels il a appris à se moucher. Il montre sa grande tristesse de devoir quitter cette maison qu'il a vue grandir depuis les jours de la remise Pinardi.

Don Bosco ne lui répond pas : « Tu me laisses tout seul. Comment ferai-je sans toi ? » Il ne se lamente pas sur lui-même ; il pense à Joseph, à son ami le plus cher : « As-tu déjà trouvé une place ? Est-ce qu'on te paiera bien ? Tu n'as pas d'argent et certainement il va t'en falloir pour tes premières dépenses. » Il ouvre les tiroirs de son bureau : « Tu connais mieux que moi ces tiroirs. Prends tout ce qu'il te faut et s'il n'y en a pas assez, dis-moi ce dont tu as besoin et je te le trouverai. Joseph, je ne veux pas que tu doives te priver à cause de moi. » Puis il le regarde avec cette affection qu'il est seul à savoir manifester à ses garçons : « Nous avons toujours été bien ensemble. J'espère que tu ne m'oublieras jamais. »

Alors Buzzetti éclate en sanglots. Il pleure longtemps et dit ensuite : « Non, je ne peux pas quitter don Bosco. Je reste pour toujours avec lui. »

Le coadjuteur que don Bosco portait dans son cœur

Ce fut sans doute cet incident qui poussa don Bosco à mieux définir le *type* du salésien laïque, du coadjuteur dans la Congrégation salésienne.

31 mars 1876. Dans un « mot du soir » réservé aux apprentis, il précise en quoi consiste la vocation du salésien laïque : « Remarquez qu'entre les membres de la congrégation, il n'y a aucune différence ; ils sont tous traités de la même manière, artisans, clercs, prêtres ; nous nous considérons tous comme des frères. »

En 1877, Joseph Buzzetti se décide à faire sa demande d'entrée dans la Société salésienne. Don Bosco veut présenter lui-même cette demande au Chapitre supérieur constitué à peu près entièrement de ces gosses auxquels Joseph « avait appris à se moucher ». Il est admis à l'unanimité et je crois que, pour le cœur de don Bosco, ce fut un de ses plus beaux jours.

Beaucoup d'autres coadjuteurs font désormais partie de la Société salésienne avec des fonctions très diverses : Pelazza et Gambino sont chefs d'ateliers ; Marcel Rossi, concierge ; Nasi, infirmier ; Joseph Rossi, administrateur ; Enria, facto-

tum ; Falco et Ruffato cuisiniers. Mais tous aident le prêtre avec des responsabilités apostoliques : ils enseignent le catéchisme, sont assistants et éducateurs.

La « tentation », dont nous parlons un peu plus haut, se représentera dans les dernières années de la vie de don Bosco. Au cours du troisième « Chapitre général » de la congrégation, en 1883, quelqu'un dit : « Il faut laisser les coadjuteurs au second rang et créer pour eux une branche spéciale. » Don Bosco réagit avec vivacité : « Non, non et non ! Les confrères coadjuteurs sont comme tous les autres. » La même année, en parlant aux salésiens laïques, il affirme avec force : « Vous ne devez pas être comme des manœuvres ou des tâcherons, mais, au contraire, comme des chefs. Vous devez être comme des patrons au-dessus des autres ouvriers, pas comme des employés... C'est cela, l'idée du coadjuteur salésien. J'ai tellement besoin d'en avoir beaucoup dans ce genre-là qui viennent m'aider. C'est pourquoi je suis content que vous ayez des lits et des chambres convenables parce que vous ne devez pas être des commis, mais des maîtres ; pas des subordonnés, mais des supérieurs. »

Pierre Braido, spécialiste du problème, affirme : « La figure du coadjuteur (*dans l'esprit de don Bosco*) ne surgit pas brusquement comme une création toute nouvelle et originale, mais elle émerge graduellement, à travers les hésitations et les doutes. »

Nous nous permettons d'affirmer que la « figure idéale » du coadjuteur que don Bosco porta dans son cœur pendant tant d'années fut probablement celle de Joseph Buzzetti : absolument fidèle, humble, toujours présent dans les moments pénibles et délicats, qui regardait l'oratoire comme sa famille, chair vive de son existence, qui se sentait s'épanouir parce que « sa famille » s'épanouissait, qui ne comprenait pas très bien les choses juridiques, mais, de toute façon « voulait rester avec don Bosco ».

Sept carabiniers pour un garçon

Au cours des années qui suivent 1850, don Bosco est très occupé à faire éclore sa « congrégation salésienne ». Mais ce serait une erreur vraiment grave de penser que les soucis, les voyages, les rencontres pour fonder la société le détachent des jeunes. Don Bosco n'est jamais un « chef d'entreprise », mais un « père de famille ». Et dans sa famille, il considèrent comme essentielle la présence des jeunes.

A peine rentré de ses voyages, rendez-vous, occupations, il se remet au confessionnal. Il pense toujours à ses garçons, dans les antichambres, à Rome, et sous le hall d'une gare en attendant le train.

Sous le hall de la station de Carmagnola, un brumeux soir d'automne, il attend le train pour Turin. Les quelques autres voyageurs, par ce froid humide, se sont mis à l'abri dans la salle d'attente. Don Bosco, lui, a entendu des cris d'enfants qui jouent et il les cherche en braquant les yeux à travers la brume.

« A travers ces cris, écrit-il, j'entendais distinctement une voix qui dominait toutes les autres. C'était comme celle d'un capitaine à laquelle tout obéissait comme à un commandement. Un vif désir naquit en moi de connaître celui qui pouvait diriger un aussi remarquable tapage. »

Il s'approche. A peine la soutane sort-elle du brouillard que les gamins se sauvent à toutes jambes. « Un seul resta sur place, fit face et, mettant les mains sur les hanches, m'adressa la parole d'un air autoritaire : « Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous nous voulez ?

Rater son train ou perdre un garçon

Don Bosco fixe ce gosse aux cheveux en bataille, et au fond des yeux remplis de fierté, remarque une vitalité impétueuse qui, malheureusement, s'en va à la dérive. Avec un dialogue de quelques minutes, il désarme la défiance et apprend son nom : « Michel Magon » ; sa situation : « treize ans, sans père » ; son projet pour l'avenir : « J'ai choisi le métier de fainéant. »

Le train siffle, il risque de le manquer. Mais ce serait un malheur bien plus grand de perdre ce garçon. Il lui met dans les mains une médaille de la Madone et lui dit rapidement :

« Va voir don Ariccio, ton vicaire. Dis-lui que le prêtre qui t'a donné cette médaille voudrait des renseignements sur toi. »

Quelques jours après, don Bosco reçoit une lettre du vicaire de Carmagnola. Elle dit : « Le jeune Michel Magon est un pauvre enfant orphelin de son père ; la maman, obligée de penser à nourrir la famille, ne peut pas s'occuper de lui ; son inconstance et son étourderie l'ont fait mettre à la porte plusieurs fois de l'école ; cependant, il a fait une assez bonne classe de troisième élémentaire.

Quant à la moralité, je crois qu'il a un bon cœur et des habitudes modestes ; mais il a du mal à se dominer. Pendant les cours, en classe ou au catéchisme c'est un agitateur complet ; quand il ne bouge pas, tout va bien ; quand il s'en va, tout le monde est content.

L'âge, la pauvreté, le caractère, l'intelligence le rendent digne de toute charitable attention. »

Don Bosco répond que si le garçon et sa maman sont d'accord, il est prêt à le recevoir dans son oratoire.

Don Ariccio appelle Michel, lui parle de ce prêtre qui, à Turin, a une grande maison où des centaines de garçons courent, s'amuse et étudient ou apprennent un métier. Il conclut : « Il est prêt à te recevoir toi aussi dans sa maison. Veux-tu y aller ? ». La réponse lui arrive : « Fichtre oui, que j'y vais ! »

La maman l'accompagne au train avec un balluchon de linge et le cœur serré d'émotion. Et Michel Magon débarque au Valdocco. Don Bosco rapporte le premier dialogue de cette manière :

« Me voici, dit-il en courant vers moi. Je suis ce Michel Magon que vous avez rencontré à la station de chemin de fer de Carmagnola.

— Je sais tout, mon ami, tu es venu avec bonne volonté.

— Oui, oui, la bonne volonté ne me manque pas.

— Alors, je te recommande de ne pas me mettre la maison sens dessus-dessous.

— Oh, soyez sûr que je ne vous donnerai pas d'ennuis. Dans le passé, je me suis mal conduit, mais désormais je ne veux plus que ça recommence. Deux de mes copains sont déjà en prison, et moi...

— Sois courageux. Dis-moi si tu préfères étudier ou apprendre un métier.

— Je suis disposé à faire comme vous le voudrez. Mais si vous me laissez le choix, alors, je préférerais étudier.

— Et les études terminées, qu'est-ce que tu aimerais devenir ?
— Si un voyou... dit-il, baissant la tête en riant.
— Continue : si un voyou...
— Si un voyou pouvait devenir assez bon pour être prêtre, alors je serais prêtre volontiers.
— Eh bien, nous allons voir ce que saura faire un voyou. Je te mettrai aux études. »

A partir de ce moment, chanter, crier, courir, sauter, faire du tapage deviennent sa vie. Il ne devient certes pas un petit saint. La Compagnie de l'Immaculée met à ses côtés un garçon qui l'aide et le corrige avec bonté. Il a du travail. Grossièretés, expressions triviales, jurons... Mais à chaque fois que le camarade le reprenait, Michel, toujours aussi turbulent, le remerciait et en tenait compte.

Une chose est cordialement antipathique à Michel : la cloche qui sonne la fin de la récréation et appelle à l'étude ou au cours. Avec ses livres sous le bras, il ressemble à un petit condamné aux travaux forcés.

La tristesse d'un gamin

Beaucoup plus sympathique est la cloche qui annonce la fin de la classe. Don Bosco qui le suit avec une affectueuse attention écrira : « Il avait l'air de sortir de la bouche d'un canon : courait dans tous les coins, mettait tout en mouvement. Dans le jeu, il était capitaine d'une équipe. Depuis son arrivée, il resta pour ainsi dire invincible. »

Un mois passe.

Un jour, Michel commence à se replier sur lui-même. Seul dans un coin, il regarde jouer les copains, fuit la compagnie de ses amis bruyants et parfois, quand on ne le voit pas, il pleure. Un voile de tristesse semble tendu sur son visage. Don Bosco raconte :

« J'étais au courant de ce qui lui arrivait puisqu'un jour je le fis appeler pour lui dire :

“Mon cher Magon, j'aurais besoin que tu me fasses plaisir ; mais je ne voudrais pas que tu refuses.

— Dites toujours, répond-il hardiment, je suis prêt à faire n'importe quoi pour vous.

— Je voudrais que tu me laisses un moment maître de ton cœur et que tu m'expliques pourquoi tu es aussi triste depuis quelques jours.

— Oui, c'est vrai... Mais je suis découragé et je ne sais pas comment faire...”

Il se met à pleurer. Je le laisse se remettre ; puis je lui dis, en plaisantant :

“Est-ce bien toi le général Michel Magon, chef de toute la

bande de Carmagnola ? Quel général es-tu ? Même pas capable de dire ce qui te rend triste ?

— Je voudrais bien mais je ne sais pas comment m'expliquer.

— Dis-moi un seul mot.

— J'ai la conscience embrouillée.

— Eh bien, voilà ! j'ai tout compris. Tu peux tout régler aussi facilement. Dis seulement au confesseur que tu as quelque chose à revoir dans ta vie passée, puis il reprendra le fil de tes affaires de manière que tu n'auras pas autre chose à faire qu'à dire oui ou à dire non". »

Des prêtres venaient confesser au Valdocco mais presque tous les garçons se confessaient à don Bosco. Le soir même, Michel alla frapper à sa porte :

« Don Bosco, je vous dérange peut-être... Mais le Seigneur m'a attendu longtemps et je ne veux plus le faire attendre même jusqu'à demain. »

Avec l'aide de don Bosco, Mago dépose aux pieds du Crucifix ses petites misères qui lui semblaient énormes et il lui demande pardon. Don Bosco, témoin de cette résurrection, remarque : « Michel avait perdu la joie quand il s'était aperçu que la vraie satisfaction ne provient pas du fait qu'on sait sauter, mais de l'amitié du Seigneur et de la paix de sa conscience. Il voyait ses camarades s'approcher de la communion et devenir toujours meilleurs, et lui, qui ne se sentait pas la conscience tranquille, était envahi de graves inquiétudes... A la fin de sa confession, il dit, ému : "Comme je suis heureux !" »

Le lendemain, dans la cour de l'oratoire, Michel reprit la tête de son équipe et la mena à une victoire mémorable. Il était redevenu le roi de la joie.

Les coups de poings sur la place Castello

Don Bosco, en racontant l'histoire de Michel Magon, nous a révélé le canevas selon lequel se déroulèrent des centaines et des centaines de ses rencontres avec des garçons « dans lesquels le mal avait commencé à travailler ». Il sait, avec des moyens extrêmement simples, les réconcilier avec Dieu et les lancer sur le chemin de la sainteté.

« Maintenant, continue don Bosco, la cloche qui appelle à l'église n'était plus antipathique à Michel : elle l'appelait à rencontrer Jésus, devenu son ami. »

Avec l'aide de don Bosco, il trace un « plan de bataille » pour conserver et développer cette amitié : engagement à conserver une pureté parfaite dans sa vie ; engagement total pour entretenir la bonté et la joie parmi ses camarades.

Sur son carnet personnel, Magon écrit sept propositions qu'il appelle les « sept carabiniers » pour défendre son amitié avec le Seigneur. Les voici :

1. Rencontrer souvent Jésus dans la communion et la confession.

2. Aimer tendrement la Très Sainte Vierge.

3. Prier beaucoup.

4. Invoquer fréquemment Jésus et la Madone.

5. Pas trop de délicatesse pour mon corps.

6. Avoir toujours quelque chose à faire.

7. Passer au large des mauvais camarades.

(Il est facile de reconnaître dans ces sept points la piste que don Bosco proposait à ses garçons de suivre pour rester bons.)

Sur le front de la bonté et de la joie, Michel dirige la bataille dans son style impétueux et désinvolte, bien différent de celui de Dominique Savio. Dans un petit groupe à l'écart sous les arcades, un gamin raconte des histoires assez salées. Autour de lui, les uns ricanent, d'autres voudraient s'en aller mais n'en ont pas le courage. Michel comprend tout, s'approche du gamin par-derrière, se met dans la bouche quatre doigts à la manière des bergers et lui envoie dans les oreilles un coup de sifflet extrêmement puissant. L'autre saute de peur et se tourne, rageur :

« Mais tu es fou ?

— Fou ! Moi ou toi qui racontes ces cochonneries ? »

Un jour, don Bosco l'emmène pour faire quelques commissions. Ils passent sur la place Castello. Deux garçons sont en train de jouer pour de l'argent et l'un d'eux se met à blasphémer violemment en insultant le nom du Seigneur. Michel file droit sur lui et lui flanque deux gifles. Le jeune, qui ne s'y attendait pas, encaisse un peu décontenancé, puis, immédiatement, contre-attaque. Ils commencent à se rouer de coups furieusement au milieu des gens qui s'attroupent pour regarder. Il faut que don Bosco se jette entre les deux pour les séparer. Michel siffle :

« Remercie ce prêtre, autrement j'allais t'arranger pour les fêtes. »

Don Bosco dut le persuader qu'il n'était pas nécessaire de frapper à coups de poings tous ceux qui blasphèment.

Michel n'est pas seulement capable de se battre. Il devient de jour en jour serviable, généreux. Il aide les plus petits à faire leur lit, à nettoyer leur souliers ; il repasse les cours de classe avec de moins doués.

La main sur la tête de Michel

Don Bosco est tellement content de sa conduite qu'à l'automne il l'emmène avec les meilleurs élèves passer quelques jours de vacances aux Becchi.

En octobre 1858, Michel commence sa deuxième année scolaire au Valdocco.

31 décembre. En donnant « le mot du soir », don Bosco recommande à tous de bien commencer et de bien poursuivre l'année nouvelle, dans la grâce de Dieu, parce que peut-être « pour l'un d'entre vous, dit-il, ce sera la dernière année de sa vie ». Pendant que don Bosco dit ces mots, sa main est posée sur la tête de Michel. Celui-ci pense : « Est-ce pour moi, cet avertissement ? » Il ne s'effraie pas, mais se dit : « Je me tiendrai prêt. »

Trois jours plus tard, il se plaint de douleurs au ventre : c'est un mal qu'il a ressenti les années précédentes et qui revient de temps à autre. Peut-être une appendicite chronique. Il va à l'infirmerie et ça ne paraît pas inquiétant. Don Bosco, le voyant de sa fenêtre, lui demande ce qu'il a. Il répond : « Rien, les mêmes douleurs que d'habitude. »

Mais le soir du 19 janvier, le mal s'aggrave subitement. La maman est appelée d'urgence. Le médecin accourt, écoute la respiration haletante, laborieuse, et étend ses bras devant la pénible impuissance où se trouve la médecine en ce temps-là. Il dit seulement : « Ça va mal. » (Les premières opérations de l'appendicite seront tentées seulement à la fin du siècle.)

Le 21 janvier 1859, Michel va mourir. Ses amis, consternés, prient pour lui. On lui apporte le viatique.

Maintenant, minuit approche. La maman est retournée au pays pour s'occuper des enfants plus petits, mais don Bosco est là, près du lit de Michel qui dit tout à coup :

« On y est !... Aidez-moi, don Bosco... Dites à ma mère qu'elle me pardonne toutes les peines que je lui ai faites... Dites-lui que je l'aime, qu'elle ait du courage... Je l'attends au paradis... »

Il est minuit. Michel s'assoupit un instant. Puis, comme s'il s'éveillait d'un sommeil profond, les traits apaisés, il dit à don Bosco :

« Dites à mes amis que je les attends en Paradis... Jésus, Joseph, Marie... »

Son visage reste immobile, dans la paix de la mort.

La grande politique

1859 commence à l'oratoire par cette petite mais douloureuse tragédie et s'achèvera avec la fondation officielle de la

Société salésienne (comme nous l'avons raconté au chapitre 35).

1859 apporte à l'Italie des aventures et des bouleversements.

L'histoire italienne et européenne dans les années qui ont suivi 1848 a continué à avancer, d'abord en silence et puis avec des clameurs de plus en plus fortes.

En décembre 1852, Louis-Napoléon, neveu de Bonaparte, par un coup d'État, s'est proclamé empereur avec le nom de Napoléon III. Il se présente à l'Europe comme le continuateur de la gloire napoléonienne : prêt à appuyer les nations qui veulent être indépendantes de l'Empire d'Autriche.

En octobre 1852, Gioberti meurt à Paris. En 1853, à Turin, disparaissent Silvio Pellico et Cesare Balbo. Avec eux se termine une époque : le Risorgimento romantique et néo-guelphe. La nouvelle époque est dominée par Cavour, rusé et cyniquement réaliste. En 1855, il a envoyé un corps expéditionnaire piémontais à la guerre de Crimée, aux côtés des troupes françaises et anglaises qui font la guerre à la Russie. Contre le « projet fou », Solaro della Margarita et Brofferio, c'est-à-dire la droite et la gauche, ont tonné au Parlement. De Londres, Mazzini a fulminé. Comment peut-on envoyer des soldats mourir dans une guerre lointaine alors que c'est la misère dans le Piémont (le pain coûte 80 centimes le kilo et la paie d'un ouvrier est de trois, quatre lires par jour), et que les aspirations italiennes sont encore à réaliser ?

Cavour, cependant, voit loin. Au printemps de 1856, à la conférence de paix de Paris, il peut s'asseoir parmi les « grands de l'Europe ». Les morts de Crimée lui ont servi de billet d'entrée et lui permettent de « rouvrir la discussion sur le problème de l'Italie ».

Le 14 janvier 1858, le mazzinien Orsini, à Paris, fait exploser une bombe sur le passage de Napoléon III se rendant à l'Opéra. Une centaine de personnes sont blessées, Napoléon indemne. Orsini est exécuté le 13 mars, mais de sa prison il a écrit deux lettres à l'empereur : il condamne sa propre « fatale erreur mentale » et l'invite à libérer l'Italie.

Cavour profite de ces moments-là. Il attire l'attention de l'empereur français sur la dangereuse perplexité de la péninsule italienne. Ou l'on prend une décision, ou bien c'est une révolution extrémiste qui peut éclater (il y a tellement d'« Orsini » !).

En juillet 1858 a lieu l'entrevue secrète (secret de Polichinelle) de Plombières. Napoléon III et Cavour sont d'accord sur la guerre contre l'Autriche et sur l'ordre futur en Italie : au nord, un royaume Piémont-Lombardie-Vénétie, sous la famille royale de Savoie ; au centre, un royaume à attribuer

à un prince français ; au sud, un troisième royaume pour un descendant du général Joachim Murat. L'État pontifical, réduit au Latium, reste au Pape qui devient président de la confédération des trois royaumes. La France recevra en récompense Nice et la Savoie.

« Si c'est nécessaire, des barricades à Turin »

10 janvier 1859. Le roi Victor-Emmanuel II adresse aux Chambres le fameux discours du « cri de douleur ». « ...Nous ne sommes pas insensibles au cri de douleur qui monte vers nous de tant de régions d'Italie. » Napoléon III est d'accord sur cette phrase ; c'est une déclaration de guerre à l'Autriche.

23 avril. En réponse au rassemblement des volontaires dans le Piémont, l'Autriche envoie un ultimatum. Il est rejeté le 26. C'est le début de la guerre. L'armée piémontaise de 60 000 hommes gagne la frontière. De France, arrive le 30 avril la division Bataille, avant-garde d'une armée de 120 000 hommes commandés par l'empereur en personne.

A l'arrivée des Français, c'est du délire à Turin. « Je les ai vus défiler sur la place Castello — écrit Constance d'Azeglio — au milieu des acclamations de la multitude. J'étais au balcon du ministère avec Farina et Ricasoli. Le comte de Cavour, reconnu par la foule, a été salué avec enthousiasme. Je ne reconnais plus la très calme et monotone ville de Turin : lumières aux fenêtres, chants, cris, applaudissements. »

Les Autrichiens, 160 000 hommes, essaient de battre les Piémontais avant l'arrivée des troupes de Napoléon. A marches forcées, ils atteignent Novara, Vercelli, Trino, menacent Ivrea, arrivent par leurs avant-gardes à Chivasso (à 25 km de Turin). L'inondation de la basse plaine les a retardés, mais pas arrêtés. Turin est prise de panique. Le général de Sonnaz est chargé de former une ligne de défense sur la Doire Baltée. Cavour télégraphie au roi : si c'est nécessaire, on se battra sur la Stura, on fera des barricades dans les rues de Turin.

Mais Napoléon arrive. Il transporte rapidement les troupes par chemin de fer. La première grande bataille entre les Français et les Autrichiens a lieu à Magenta (4 juin). Après une journée incertaine, la victoire revient aux Français.

Quatre jours après arrive à Turin la grande nouvelle : 8 juin, l'empereur et le roi sont entrés à Milan.

Puis, une autre nouvelle : l'empereur d'Autriche, François-Joseph, a quitté Vienne pour prendre personnellement le commandement de l'armée. Une bataille terrible se prépare.

Pierre Enria, qui avait dix-huit ans à l'époque, rappelle : « En 1859, comme cela était arrivé en 1848-1849, une vive ardeur guerrière s'était allumée parmi les enfants du peuple de Turin. Par centaines, ils se répandaient dans les terrains vagues qui entouraient la ville, se divisaient en deux camps et jouaient à la guerre. Les batailles devaient être simulées, mais les esprits finissaient par s'échauffer et de véritables grêles de pierres se déchaînaient. Cela arrivait tous les dimanches et jours de fête.

Je me rappelle qu'un dimanche don Bosco entra dans la chapelle pour la causerie aux garçons de l'oratoire. Il fut surpris de n'y trouver que les internes. "Où sont les autres ?" demanda-t-il. Personne ne le savait. Il sort et s'avance dans les prés : il trouve les garçons de l'oratoire qui se battaient avec acharnement. Ils étaient plus de trois cents et de gros cailloux sifflaient en l'air. Don Bosco entre dans la mêlée. De loin je le regardais. J'avais peur qu'il ne reçoive des pierres. Mais lui fit une cinquantaine de pas jusqu'au centre de la bataille. Quand tous le virent, ils s'arrêtèrent. "Maintenant que vous avez fait la guerre, dit-il en souriant, allons faire le catéchisme." Personne ne chercha à fuir. Tous entrèrent avec lui dans l'église. »

A dix heures, l'enfer

La terrible bataille entre les Autrichiens et les Franco-Piémontais se déchaîne le 24 juin, au sud du lac de Garde. A l'aube, la première division piémontaise, commandée par le général Durand, a attaqué les Autrichiens à la « Madona della Scoperta », la troisième et la cinquième, sous les ordres de Molland et de Cucchiari, ont lancé les vigoureuses premières attaques contre la butte de San Martino, hérissée de baïonnettes autrichiennes. Napoléon III, au pied des hauteurs de Solferino, va envoyer ses divisions contre le centre de l'armée autrichienne, décidée à percer à tout prix.

Vers les dix heures, l'enfer se déchaîne : le grondement des canons, le crépitement de la fusillade, l'énorme hurlement de dizaines de milliers de combattants. Les mêlées sont horribles : les cris des blessés s'ajoutent à ceux des régiments qui remontent à l'assaut ; au galop des escadrons de cavalerie qui chargent avec leurs sabres étincelants, aux sourdes explosions et aux éclairs aveuglants des grenades qui éclatent sur les lignes des combattants. Les contre-attaques des casaques blanches autrichiennes sont terribles. C'est une forêt de baïonnettes qui s'avance avec la force du désespoir. Les vagues de fusiliers français qui reculent sont renvoyées dans la mêlée par les sabres de la cavalerie. Les soldats montent à

l'assaut pour la dixième, la quinzième fois. Beaucoup, étreignant leur pesant fusil, pleurent en courant. D'autres hurlent pour se donner du courage.

Aussitôt après midi, l'offensive française se transforme en une série de corps à corps sauvages pour la possession du cimetière, du mont des Cyprès et de la tour de Solferino. Les zouaves, les troupes africaines de Napoléon III, sont comme ivres : ils se lancent sur les Autrichiens et en font un massacre.

A 15 heures, le drapeau français flotte sur Solferino. Mais sur l'aile gauche, les Piémontais n'arrivent pas à progresser. Un assaut général est décidé pour 17 heures. Pendant que l'assaut se déroule, le firmament s'est bouché de nuages bas couleur de plomb. Les premiers éclairs traversent le ciel. Pendant que les brigades piémontaises attaquent désespérément les rangs de soldats du feldmaréchal Benedek, la pluie et la grêle inondent le champ de bataille. Après l'orage, à travers les nuages chassés par le vent, brillent les premières étoiles et, autour du sommet de San Martino, on repart à l'assaut. A 21 heures, Victor-Emmanuel jette dans la mêlée les chasseurs à cheval du Montferrat. Le choc final est terrible. Les Autrichiens sont vaincus après quatorze heures de combat.

A présent, dans les champs de Solférino et San Martino, gisent 30 000 hommes. Les cris des blessés et des mourants s'élèvent ensemble, comme un chœur épouvanté. Henri Dunant, le jeune homme suisse qui fondera la Croix-Rouge circule avec une lanterne sur le champ de bataille. « C'était jeter un regard en enfer, écrira-t-il, au plus profond de l'enfer : cadavres déchiquetés, mutilés qui pleurent, prient, blasphèment ; blessés qui se traînent ça et là en quête d'un secours impossible. » Au lever du soleil de juin, l'atmosphère deviendra effroyable : puanteur des cadavres, nuages de mouches, blessures qui se putréfient, cris sauvages.

C'est cela, la guerre, la *vraie* guerre, pas celle que les journaux de Turin, ce jour-là, exaltent comme une grande fête. Dans une brochure qu'il publiera à la fin de 1859, don Bosco s'élèvera contre tous les enthousiasmes du moment. Il écrira : « Après la bataille de Solferino, j'ai toujours dit que la guerre est une chose horrible, et je la crois vraiment contraire à la charité. »

Succès de la « real-politik »

Napoléon III se rend compte aussi des dimensions du massacre. Et d'autres nouvelles arrivent pour le troubler : la Toscane, Parme, Modène et les Légations pontificales se sont

insurgées et manifestent leur adhésion au Piémont. Cela élimine le projet adopté à Plombières d'un « royaume central » italien à confier à un prince français. De plus, les défaites autrichiennes, par réaction, provoquent une concentration des troupes prussiennes sur les bords du Rhin.

Sans en aviser ses alliés piémontais, Napoléon signe à Villafranca un armistice, le 11 juillet. A Victor-Emmanuel ne reviendra que la Lombardie.

La nouvelle s'abat sur Turin comme une douche froide. Dans un moment de dépression, Cavour pense au suicide. Napoléon III retourne en France en passant par Turin ; il y reçoit un accueil glacial. Le roi accompagne l'empereur jusqu'à Suze en le remerciant de tout ce qu'il a fait pour l'Italie. Mais, à peine a-t-il repris le train qu'il murmure : « Enfin, il est parti ! »

Dans les mois agités qui suivent, la Toscane (Florence) et l'Émilie-Romagne (Bologne) s'unissent au Piémont, à la Ligurie, à la Sardaigne et à la Lombardie. L'année suivante, 1860, Garibaldi, au cours de l'expédition des Mille conquiert la Sicile et l'Italie du sud. En février de 1861 le nouveau Parlement proclamera Victor-Emmanuel « roi d'Italie ».

La « real-politik »¹ de Cavour a gagné la partie. Grazia Mancini qui le vit dans les premiers mois de 1861, alors qu'il se promenait sur la place San Carlo, écrit : « Son visage débonnaire, expressif, satisfait, disait clairement : Tout va bien. Ses petits yeux mobiles brillaient derrière les lunettes ; il marchait lentement, balançant son corps massif sur ses jambes grêles, frottant ses fines mains aristocratiques sans gants. »

Le 7 juin, une nouvelle à peine croyable court à travers Turin : le comte de Cavour est mort. C'est un coup très dur pour le jeune royaume d'Italie.

1. L'expression « real-politik », d'origine allemande, signifie politique réaliste.

Promenades dans le Montferrat et vie à l'oratoire

Chaque année, pour la fête de Notre-Dame du Rosaire, don Bosco emmène aux Becchi ses meilleurs élèves. Dans les premières années, ils étaient une vingtaine. Puis le nombre augmente. En 1858, on atteint la centaine.

« Dans les premiers jours d'octobre, écrit don Lemoyne, de l'oratoire partaient la foule des chantres, des musiciens et des autres. Chacun emportait son petit paquet de linge pour se changer pendant les vacances, quelques petits pains, un peu de fromage et des fruits. »

Là-bas ils sont reçus par Joseph Bosco, toujours cordial, toujours prêt à fermer les yeux quand les garçons s'échappent dans les vignes pour alléger le poids des vendanges.

Le premier dimanche d'octobre on célèbre la fête et, le lendemain, commencent les randonnées qui durent dix, vingt jours, et plus.

Jusqu'en 1858, le quartier général reste les Becchi : on partait le matin pour un pays pas trop éloigné, et on revenait le soir. A partir de 1859, les promenades se transforment en véritables « expéditions » à travers les collines du Montferrat.

Don Bosco prépare d'avance l'itinéraire. Les curés de paroisses et les bienfaiteurs sont prêts à accueillir la troupe fatiguée et affamée. Le voyage s'effectue à travers les routes de campagne, les collines et les vignobles. On marche en groupes, en chantant et en battant le tambour, en excitant les ânes qui portent en croupe les décors et les accessoires de théâtre. Tout à fait à l'arrière marche don Bosco, entouré d'un beau groupe de jeunes, jamais lassés de l'entendre raconter les histoires des pays qu'ils traversent.

Toute la bande se met en ordre quand un pays est en vue, et, musique en tête, on y fait une entrée solennelle.

Don Anfossi écrivait : « Je me rappelle toujours ces voyages aventureux. Ils me comblaient d'émerveillement et de satisfaction. J'ai accompagné don Bosco à travers les collines du Montferrat de 1854 à 1860. Nous étions une centaine de garçons et nous voyions la grande réputation de sainteté dont jouissait déjà don Bosco. Ses arrivées dans ces villages

étaient un triomphe. Les curés des environs se trouvaient sur son passage et généralement aussi les autorités civiles. Les habitants se mettaient aux fenêtres ou sortaient sur le pas de leur porte, les paysans abandonnaient leur travail pour voir le saint, les mamans s'approchaient de lui en lui présentant leurs enfants et s'agenouillaient par terre pour lui demander sa bénédiction. Comme c'était notre habitude de nous rendre directement à l'église paroissiale pour y adorer le Christ eucharistique, elle se trouvait rapidement remplie de gens auxquels don Bosco, monté dans la chaire, adressait immédiatement une allocution. Ensuite on chantait le *Tantum ergo* avec la musique et on donnait la bénédiction du Saint Sacrement. »

On mange à la fortune du pot, mais abondamment, à la paysanne. Les gens apportent volontiers à ces garçons des corbeilles de fruits, du pain de campagne, du fromage et des pichets de vin.

On dort dans les granges ou de grandes pièces, couchés sur de grands sacs de feuilles ou dans la paille.

Un bambin de cinq ans : Filippo Rinaldi

Dans les années 1859 et 1860, on a atteint les pays de Villa San Secondo, Montiglio, Marmorito, Piea, Marcucco, Albugnano, Montafia, Primeglio, Cortazzone, Pino d'Asti...

En 1861, la joyeuse équipe arrive jusqu'à Casale Monferrato, Mirabello, Lu, San Salvatore et Valenza. On continue en train jusqu'à Alexandrie et d'Alexandrie à Turin.

En 1862, on suit l'itinéraire Calliano, Grana, Montemagno, Vignale, Casorzo, Camagna et Mirabello. Les chemins de fer de l'État mettent encore cette année-là deux wagons à la disposition de don Bosco pour le retour d'Alexandrie à Turin.

En 1863 et 1864, ces facilités sont étendues aussi à l'aller. En 1863, on va jusqu'à Tortona, en visitant Asti et en passant par Broni, Torre Garofoli, Villavernia et Mirabello. En 1864, on va jusqu'à Gênes et puis à Serravalle, en faisant à pied le trajet Serravalle — Acqui, par Gavi, Mornèse, Ovada et tous les pays intermédiaires.

Après 1864 une série de difficultés fait suspendre les promenades. On continue seulement à faire l'excursion aux Becchi et à Mondonio, le pays de Dominique Savio.

Ces promenades furent pour ses garçons des aventures inoubliables et pour don Bosco la « carte d'entrée » pour les pays du Montferrat d'où il réussit à diriger vers l'oratoire de splendides vocations salésiennes.

Quand il arrive à Lu en 1861, devant la maison des

Rinaldi, il voit neuf garçons échelonnés comme des tuyaux d'orgue. Le huitième, un minuscule bambin de cinq ans, s'appelle Filippo. Il regarde émerveillé ce prêtre qui, d'un signe, déclenche la musique de la fanfare, et, à la fin du morceau, lui aussi enchanté, il applaudit. Don Bosco revoit ce petit une demi-heure plus tard, dans la cour de la ferme Rinaldi, où monsieur Cristoforo (père de Filippo) lui prête une carriole pour rejoindre San Salvatore. Avant de partir, il fait une caresse à tous ces garçons timides qui l'observent étonnés, et il regarde longuement dans les yeux le petit Filippo. Il deviendra son troisième successeur à la tête de la congrégation salésienne, don Filippo Rinaldi.

Un garçon aux cheveux roux et la pluie

En 1862, la bande arrive à Montemagno. Un garçon joue dans la vallée ; il entend les coups de clairons de la fanfare, lâche ses copains et ses chaussures et court vers la place du pays. Il se faufile entre les gens en jouant du coude et parvient au premier rang. Don Bosco voit ce regard curieux, cette tignasse de cheveux roux et, avant de le laisser partir, lui demande :

« Qui es-tu ? »

— Lasagna Luigi.

— Veux-tu venir avec moi à Turin ?

— Pour quoi faire ?

— Étudier comme tous ces garçons.

— Pourquoi pas ?

— Alors, dis à ta mère de venir me parler demain à Vignale, chez le curé. »

Luigi Lasagna a douze ans. Il entre à l'oratoire à la fin d'octobre. Vif comme la poudre, mais extrêmement sensible, saisi par le cafard, il se sauve au bout de quelques jours et retourne chez lui. L'un des supérieurs n'est pas d'avis de le reprendre, mais don Bosco se porte garant de lui : « Il y a de la bonne étoffe dans cet enfant, vous verrez. »

Luigi revient, s'attache à don Bosco. Il devint le deuxième évêque salésien et un très grand missionnaire.

Il ne pleut pas depuis trois mois. Les vignes se dessèchent sur les côteaux. Don Bosco arrive pour prêcher pendant les trois jours de préparation à la fête de l'Assomption et il annonce tout à coup au milieu du premier sermon :

« Si, au cours de ces trois jours, vous vous réconciliez avec Dieu par une bonne confession et que vous faites tous la communion le jour de la fête, je vous promets, au nom de la Madone, que la pluie tombera en abondance. »

Quand il descend de la chaire, il voit le curé avec un visage renfrogné qui lui dit :

« Eh bien ! vous, vous ne manquez pas de courage !... »

— A quel sujet ?

— De promettre en public la pluie pour le jour de la fête.

— Moi, j'ai dit ça ?

— Tout le monde a entendu. Et ce sont des histoires qui ne me plaisent pas beaucoup. »

Les gens s'y mettent avec foi. Don Rua et don Cagliero qui accompagnent don Bosco se rappelleront encore, après plusieurs années, la fatigue des longues heures au confessionnal.

La « prophétie » se répand aussi dans les pays voisins. Beaucoup attendent, intrigués ; beaucoup restent sceptiques.

Le jour de l'Assomption se lève — c'est un jeudi — dans un ciel parfaitement pur. A midi, pas même une trace de nuage.

Don Luigi Porta témoigne : « En nous rendant à l'église pour les vêpres avec le marquis Fassati, nous parlions de la pluie promise. Bien que du château du marquis à l'église il n'y eût que dix minutes de chemin, la sueur nous coulait du front. Arrivés à la sacristie, le marquis dit à don Bosco :

« Cette fois-ci, cher don Bosco, vous faites un fiasco. Vous avez promis la pluie et ce qu'il y a, c'est tout le contraire de la pluie. »

A la fin des vêpres, don Bosco revêtit le surplis et l'étole, et monte dans la chaire. Et pendant qu'il récite l'*Ave Maria*, avant le sermon, la lumière du soleil commence alors à s'assombrir. Il parlait depuis quelques minutes lorsque commencent les éclairs et le tonnerre. Don Bosco s'arrête de parler un instant, en proie à la plus vive émotion. Une très grosse pluie persistante commence à frapper les vitraux de l'église.

Pensez — continue toujours don Porta dont nous résumons le témoignage — aux paroles éloquentes qui jaillissaient du cœur de don Bosco pendant que la pluie faisait rage. Ce fut un hymne d'action de grâces envers la Vierge Marie.

Après la bénédiction, le public resta encore dans l'église et sous le grand porche car la pluie battante continuait.

Les grands orages d'été, dans le Montferrat, sont souvent accompagnés de grêle. Il en tomba aussi un peu ce jour-là. Les « durs » se mirent tout de suite à enquêter et expliquèrent qu'il « avait grêlé sur les vignes de ceux de Grana », le village voisin, « avant Montemagno, sur la route qui va de Calliano à Mirabello ». « Ceux de Grana » pour célébrer la

fête patronale avaient organisé un bal public sur la place, ce qui rendait furieux les curés.

Une jeune fille de Mornèse : Maria Mazzarello

Au cours de la promenade d'automne de cette année 1864, don Bosco arrive avec ses garçons à Mornèse. La nuit est tombée. Les gens viennent à leur rencontre précédés par le curé don Valle et l'abbé don Pestarino. La fanfare joue, beaucoup s'agenouillent sur le passage de don Bosco lui demandant qu'il les bénisse. Les jeunes et la foule entrent à l'église où la bénédiction du Saint Sacrement est donnée, puis on dîne.

Ensuite, encouragés par les applaudissements, les garçons de don Bosco donnent un bref concert de marches militaires et de musique légère. Au premier rang, il y a une demoiselle de vingt-sept ans, Maria Mazzarello. A la fin, don Bosco dit quelques mots : « Nous sommes tous fatigués et mes garçons ont envie de faire un bon somme... Demain, nous parlerons plus longtemps. »

Le lendemain, au cours de la matinée, don Pestarino présente à don Bosco les « Filles de l'Immaculée ». Don Bosco est impressionné par la bonté et la générosité de ces jeunes filles. Il leur parle brièvement, les encourageant à rester persévérantes dans la vie qu'elles ont choisie et dans la pratique du bien.

Maria Mazzarello deviendra la première supérieure de la congrégation des Filles de Marie-Auxiliatrice (Sœurs salésiennes).

Son successeur : Filippo Rimaldi ; un évêque : Louis Lasagna ; la cofondatrice des Filles de Marie-Auxiliatrice ; cela constitue une assez belle récolte pour ces promenades d'octobre.

Pour parler des promenades dans le Montferrat, nous avons dû faire quelques pas prématurés dans l'histoire. Nous nous en excusons et reprenons le fil de notre récit.

La première messe de don Rua

Le 29 juillet 1860 don Rua doit être ordonné prêtre.

Don Bosco l'envoie se préparer par des exercices spirituels chez les Prêtres de la Mission. Vers la fin, Michel écrit à don Bosco une lettre en français (c'était la langue utilisée par les Prêtres de la Mission), lui demandant un *souvenir* pour la journée la plus importante de sa vie.

Don Bosco est à S. Ignazio, près de Turin, et suit, lui aussi, des exercices spirituels. Il répond en latin :

« Tu m'as écrit en français et tu as bien fait. Reste français uniquement de langue et de parole ; d'âme, de cœur, d'action, reste romain intrépide et courageux. »

Don Giovanni-B. Francesca écrit :

« Ce 29 juillet, don Bosco revenait de S. Ignazio. J'étais aussi avec lui. Comme don Bosco supportait mal de voyager à l'intérieur de la voiture publique de transports, j'étais avec lui à l'extérieur, près du cocher. Quelle ne fut pas notre surprise de voir apparaître au loin trois soutanes noires que finalement nous reconnûmes pour don Rua, les abbés Durando et Anfossi. Don Bosco prie le conducteur d'arrêter la voiture et demande :

“Où allez-vous ?

— A Caselle où se trouve l'évêque, Mgr Balma, chargé de me conférer l'ordination sacerdotale, dit don Rua.

— Oh, comme je suis heureux ! J'ai prié pour toi, cher don Rua, et j'espère que le Seigneur t'exaucera. Salue pour moi Mgr Balma.”

Nous regardâmes avec plaisir ces trois compagnons qui, à pied, comme des pauvres, allaient à l'ordination sacerdotale. »

La grande fête pour la première messe de don Rua est célébrée à l'oratoire le dimanche suivant. L'autel est orné d'un magnifique décor de fleurs blanches apporté par les petits ramoneurs de l'oratoire Saint-Louis.

Quand il montre dans sa petite chambre, après la journée de fête, don Rua trouve sur sa table une lettre de don Bosco. Il lit : « Tu verras mieux que moi l'œuvre salésienne franchir les frontières de l'Italie et s'établir dans plusieurs parties du monde. Tu auras beaucoup à travailler et beaucoup à souffrir ; mais, tu le sais, pour arriver à la Terre promise, il faut traverser la mer Rouge et le désert. Supporte avec courage, et même ici-bas les consolations et l'aide du Seigneur ne te manqueront pas. »

Après la première messe de don Rua, don Bosco jouit d'une paix d'esprit plus évidente, d'un sentiment de sécurité qui impressionne. L'oratoire est à présent une immense maison. Les jeunes internes vont bientôt atteindre cinq cents. Dans quatre ateliers en pleine activité trente « petits apprentis » apprennent un métier. Don Bosco doit s'absenter souvent ; remplir tant d'estomacs n'est pas un problème facile. Mais il part tranquille effectuer ses tournées de bienfaisance : don Rua est désormais le « second don Bosco » de l'oratoire.

Le 23 juin de cette année 1860 cause à don Bosco une

vive douleur : la mort de don Cafasso. Il fut averti trop tard de l'état extrêmement sérieux de son grand ami. Il part immédiatement accompagné du jeune François Cerruti. Il arrive alors qu'il vient d'expirer. Il y a peu de personnes auxquelles il doit autant qu'à don Cafasso qui avait cru en lui et dans sa mission alors que lui-même en doutait encore. Il l'a toujours aidé, toujours encouragé. Il a été son « père spirituel » au sens le plus vrai de cette expression.

Quatre cents pains dans une corbeille vide

22 octobre 1860. François Dalmazzo, quinze ans, entre à l'oratoire. Il est né à Cavour, il a fait ses premières classes à Pinerolo.

Là, « ayant lu les fascicules des *Lectures catholiques*, je demandai qui était don Bosco. Ayant appris qu'il avait une maison pour ses jeunes à Turin, je résolus de me joindre à eux ». François est admis à fréquenter la dernière année de collège.

Au bout de vingt jours, il est découragé. « Habitué à vivre à la maison d'une manière confortable, je ne pus m'adapter à la nourriture vraiment médiocre de la table commune et aux habitudes de l'établissement. J'écrivis donc à ma mère qu'elle vienne me chercher parce que je voulais absolument retourner à la maison. »

11 novembre. La maman arrive pour l'emmener. « Avant de m'en aller, je désirais tout de même me confesser encore une fois à don Bosco. J'attendis mon tour pendant la messe. Ensuite, à la sortie, un petit pain était donné à chaque jeune pour petit déjeuner.

Pendant que j'attendais mon tour pour me confesser, arrivèrent les deux garçons qui devaient distribuer le pain. Ils dirent à don Bosco :

« Il n'y a plus de pain.

— Que voulez-vous que j'y fasse ? répond don Bosco. Allez chez Magra, notre boulanger, et qu'il vous en donne.

— Magra a dit qu'il ne nous donnera plus rien parce qu'il n'a pas été payé.

— Alors, on y pensera. Laissez-moi confesser. »

J'entendis ce dialogue fait à mi-voix. Mon tour étant venu, je commençai à me confesser. La messe était déjà à la consécration et les deux garçons revinrent.

« Don Bosco, il n'y a vraiment rien pour le petit déjeuner.

— Mais laissez-moi confesser ; ensuite, nous verrons. Allez chercher dans la réserve, dans les réfectoires ; il y aura bien quelque chose ! »

Pendant qu'ils y allaient, je poursuivis ma confession.

J'avais à peine terminé que l'un des garçons revint pour la troisième fois.

“Nous avons tout ramassé et voilà les quelques petits pains que nous avons trouvés.

— Mettez-les dans le panier. Je viendrai moi-même les distribuer. Laissez-moi confesser en paix.”

Il continua de confesser l'enfant qui était devant lui. Pas loin de la porte qui s'ouvrait après l'autel de la Madone, le panier de pain était déjà déposé. Me rappelant les faits miraculeux qu'on racontait sur don Bosco, et saisi par la curiosité, je cherchai à me placer au bon endroit pour voir ce qui allait arriver.

A la porte, ma mère m'attendait :

“Viens, François, me dit-elle.”

Je lui fis signe de patienter encore quelques minutes. Quand don Bosco arrive, il prend le premier un petit pain, regarde dans le panier et voit qu'il en contient une quinzaine ou une vingtaine. Alors je me plaçai sans me faire remarquer tout à fait derrière don Bosco sur la marche, les yeux à l'affût. Don Bosco commença la distribution. Les jeunes défilaient devant lui, heureux de recevoir le pain de sa main qu'ils baisaient, tandis qu'il disait un mot à chacun ou les gratifiait d'un sourire.

Tous les élèves — environ quatre cents — reçurent leur pain. La distribution finie, je voulus vraiment examiner le panier à pain, et à mon grand étonnement je constatai qu'il s'y trouvait la même quantité de pains qu'avant la distribution. Je restai abasourdi. Je courus tout droit vers ma mère, et je lui dis :

“Je ne viens plus, je ne veux plus m'en aller ; je reste ici. Pardonnez-moi de vous avoir fait venir à Turin.”

Et je lui racontai ce que j'avais vu de mes propres yeux, en ajoutant :

“Je ne veux pas quitter un saint comme don Bosco.”

C'est la seule raison pour laquelle je suis resté à l'oratoire et que je me suis associé ensuite aux fils de don Bosco. »

François Dalmazzo devint salésien ; il fut pendant huit ans directeur du collège de Valsalice et pendant sept ans procureur général de la congrégation salésienne auprès du Saint-Siège.

La charité pour les pauvres et seulement pour eux

Un peu avant le début de l'année scolaire 1860-1861, don Bosco constate que les demandes d'inscription des étudiants de l'oratoire sont très nombreuses. Il a peur de « donner les fruits de la charité » à ceux qui n'en sont pas les destinataires.

res. Dans ce but, il fait réimprimer le programme de l'internat avec une petite clause nouvelle : les étudiants, pendant les deux premiers mois, paieront une pension fixe. C'est seulement après avoir montré, par leur bonne conduite, qu'ils sont dignes de la charité qu'on peut leur faire que la pension sera diminuée et éventuellement annulée. Don Lemoyne, en rapportant cette nouvelle, remarque : « Dans sa charité, don Bosco savait, bien sûr, faire de nombreuses exceptions. »

Voici les conditions d'admission imprimées et distribuées pour l'année scolaire 1860-1861 :

Pour les apprentis :

- qu'ils soient orphelins de père et de mère ;
- qu'ils aient douze ans accomplis et ne dépassent pas les dix-huit ;
- pauvres et abandonnés.

Pour les étudiants :

- qu'ils aient accompli les classes primaires et veuillent parcourir le cycle du secondaire ;
- que leur intelligence et leur moralité soient reconnues ;
- qu'ils soient gardés deux mois à l'essai à raison de 24 livres mensuelles, ensuite des dispositions seront prises selon leur mérite.

Parmi les « dispositions générales » qui suivent, celle-ci est à retenir : « Tous les vêtements sont à la charge des élèves, sauf s'ils peuvent prouver leur incapacité par pauvreté. »

La « commission secrète » de 1861

En 1861 à l'oratoire a lieu un événement curieux, presque sans exemple et d'une exceptionnelle importance. Don Alasonnatti, don Rua, l'abbé Cagliari, l'abbé Francesia et dix autres Salésiens se réunissent en « commission secrète ». Ils sont tous convaincus que ce qui se passe autour de don Bosco a souvent un caractère exceptionnel et même vraiment surnaturel. Perdre le souvenir de ces événements serait jeter dehors un trésor. Il revient à chacun d'en « conserver le souvenir » fidèlement. Chacun prendra des notes. Dans les réunions régulières de la commission, les notes seront lues à tous et corrigées en fonction du témoignage de chacun pour que ne soient utilisées que des choses exactes.

Don Lemoyne, en rapportant le fait dans le sixième volume de *Memorie Biografiche*, note : « Nous pouvons donc être certains de la vérité de ce que nous transmirent ces témoins. Au cours des années, d'autres les remplacèrent pour

continuer le travail avec une égale affection pour don Bosco et pour la vérité. »

Nous sommes très reconnaissants à ces premiers Salésiens déjà surchargés de travail qui arrachèrent encore des heures au sommeil pour cette entreprise irremplaçable, si précieuse, sans laquelle de très nombreuses informations auraient été perdues ou se seraient envolées dans les brouillards de la légende.

Cela n'empêche pas que nous puissions et devons faire quelques remarques à leur sujet et à ceux qui écriront la vie de don Bosco à partir de leur témoignage. Non pour leur faire des reproches (ce serait une bêtise), mais pour mieux comprendre l'histoire de don Bosco.

Primo. Bien souvent, don Bosco parlait d'abondance, familièrement, et il en avait le droit. Qui parle à des garçons, à ses jeunes élèves, n'est presque jamais dans les dispositions d'esprit de quelqu'un qui « dicte pour l'histoire ». Et il faut en prendre note comme de paroles familières et non comme de rigoureux documents historiques. Cela est arrivé à Napoléon dans les récits faits à Sainte-Hélène, à Luther dans ses propos de table, et à tant d'autres. Les récits de Napoléon sont pleins d'émotions, d'éclairs, de souvenirs, mais malheur à qui les regarde comme des dépositions rigoureuses et détaillées pour l'histoire. Il faudra toujours les confronter avec la documentation, les cartes de batailles, la correspondance et les traités. Il est arrivé à don Bosco en revanche que certaines de ses conversations sans grande portée ont été prises comme absolument et rigoureusement sérieuses dans les moindres détails.

Secundo. Ces diligents collectionneurs des faits et des paroles de don Bosco, à cause de leur dur travail à l'oratoire, et de leur peu de connaissance de ce qui se faisait en ville, enregistraient *tout ce que faisait don Bosco*, mais n'enregistraient presque rien de ce qui, au même moment, se passait dans la ville et ses environs. A cause de cela, tout ce qu'ils disent de don Bosco est absolument exact, mais de leurs récits, il ressort que *don Bosco seul faisait ces choses-là* alors que dans Turin ils étaient Dieu sait combien à tenter les mêmes expériences apostoliques et à soutenir les mêmes revendications sociales. Celui qui est seul peut toujours passer pour le premier de la classe ; don Bosco de même, d'après ces souvenirs, semble toujours avoir la première intuition, être le seul à prendre l'initiative. Mais si l'on vérifie les faits dans leur ensemble, on se rend compte qu'il fut

très grand, mais qu'à ses côtés, devant et derrière lui, beaucoup d'autres s'efforçaient de travailler dans la même ligne.

Par exemple, la réalisation du sanctuaire de Marie-Auxiliatrice (dont nous parlons dans le chapitre suivant) semble un miracle unique : une telle dépense, de telles offrandes, rapidité de la construction, foules énormes à l'inauguration. Et puis, en examinant l'histoire de Turin, on remarque à la même période quatre autres églises réalisées rapidement et à un prix notable. (Paroisse de Sainte-Giulia, 1863 : 650 000 livres ; paroisse des Saints-Pierre-et-Paul, 1865 : 540 000 livres ; paroisse de l'Immaculée-Conception, 1867 : 220 000 livres ; sanctuaire de Marie-Auxiliatrice, 1868 : 890 000 livres ; paroisse de Sainte-Barbara, 1869 : 336 000 livres ; en 1853 avait été achevée l'église paroissiale de Saint-Maxime qui coûta 1 500 000 livres.)

Cela dit, le sanctuaire de Marie-Auxiliatrice ne perd rien de son importance. Il est là, miracle de courage, de foi, de charité. Mais replacé parmi les quatre autres églises, il reprend sa dimension exacte. Selon les uns, il y a un sapin dans un lieu désert, selon les autres, ce sapin est dans une forêt. C'est toujours le même arbre, mais dans le second cas, cet arbre n'est pas le seul à être « remarquable ».

On peut dire la même chose pour les cours du soir, pour les ateliers, pour l'envoi des missionnaires, choses étonnantes mais qui appartiennent à un ensemble de réalisations catholiques encore plus étonnantes. Don Bosco n'apparaît plus alors comme un « phénomène » mais comme un saint qui, dans une ambiance de catholicité engagée, met sa foi à susciter d'authentiques miracles ; avec à ses côtés d'autres prêtres qui (bien que n'étant pas toujours des saints comme lui) travaillent avec une foi et un courage identiques.

Tertio. Dieu favorisait don Bosco de grâces mystérieuses. Il faisait des songes qui lui dévoilaient l'avenir, annonçait des événements qui se vérifiaient dans le détail. Mais c'était aussi un homme, un pauvre prêtre qui, très souvent, cherchait modestement, comme chacun d'entre nous, à voir un peu plus loin que le bout de son nez. Il lui arrivait à lui aussi de donner des avis, de nourrir des espoirs, de faire des pronostics qui s'avéraient quelquefois justes et quelquefois erronés (comme cela s'est produit dans le cas de don Guanella que don Bosco a essayé de maintenir à l'oratoire alors que sa mission était ailleurs). Noter toutes les prévisions, les espérances, et en tirer la certitude qu'elles se réaliseront infailliblement, c'est fausser la personnalité de don Bosco. C'est lui ôter le droit d'être un homme soumis comme tous les autres aux vicissitudes de l'existence. Ce fut un défaut de

« l'esprit » avec lequel furent recueillis les faits et les paroles de don Bosco. Aujourd'hui spécialement, nous aurions encore plus de reconnaissance envers ces témoins s'ils avaient rapporté non seulement les réussites extraordinaires mais aussi les hésitations, les perplexités et les erreurs de ce « type » immense et « très humain » que fut don Bosco.

Mais tout cela ne peut être considéré comme un blâme envers ces premiers Salésiens dont l'œuvre, malgré des imperfections caractérisées, garde une valeur incalculable.

Le grand sanctuaire vu en rêve

En octobre 1844, don Bosco fit deux rêves. Nous en avons parlé au chapitre 18, mais nous devons les reprendre maintenant en étoffant les citations. La première, nous la tirons des *Mémoires* autobiographiques de don Bosco, la deuxième du récit écrit par don Barberis et don Lemoyne.

« La bergère m'invita à regarder au sud. En regardant, je vis un champ dans lequel avaient été semés du maïs, des pommes de terre, des choux, des betteraves, des laitues et beaucoup d'autres légumes. "Regarde encore", me dit-elle et je regardai à nouveau. Alors, je vis une admirable et grande église. Un orchestre, une musique instrumentale et vocale m'invitaient à chanter la messe. Autour de l'église il y avait une banderole blanche sur laquelle était écrit : *Hic domus mea, inde gloria mea* (« Ici est ma demeure, d'ici sortira ma gloire ») [*Memorie*, éd. Ceria, p. 136]. »

Le rêve des trois églises

« Je croyais me trouver dans une grande plaine remplie d'une immense foule de jeunes. Les uns se battaient, d'autres blasphémaient. Un nuage de pierres traversait l'air, lancé par ceux qui se battaient. J'allais m'éloigner lorsque je vis auprès de moi une Dame qui me dit :

“Va parmi ces jeunes et fais quelque chose.”

Je m'avançai, mais que faire ? Il n'y avait aucun local pour abriter qui que ce soit. Je me tournai vers la Dame qui me dit :

“Voilà le local ! Et elle me montra un pré.

— Mais il n'y a qu'un pré !”

Elle reprit :

“Mon Fils et les Apôtres n'avaient pas un morceau de terre large comme la main pour y poser la tête...”

Je commençai à travailler dans ce pré, exhortant, prêchant, confessant. Mais tout effort resterait inutile si je ne trouvais pas un enclos avec un quelconque bâtiment où rassembler les jeunes.

Alors, cette Dame me dit :

“Regarde bien.”

J'aperçus une petite église basse, un bout de cour et des jeunes en grand nombre. Je repris le travail. Mais l'église était devenue trop étroite, je recourus encore à elle, et elle me fit voir une autre église, beaucoup plus grande, avec une maison à côté. Puis, me conduisant non loin de là, dans un espace de terre cultivée, presque en face de la deuxième église, elle ajouta :

“A cet endroit où les glorieux martyrs de Turin Aventore et Ottavio souffrirent leur martyre, sur ces mottes de terre qui furent arrosées et sanctifiées par leur sang, je veux que Dieu soit honoré d'une manière extraordinaire.”

En disant cela, elle avança un pied et, le posant à l'endroit où le martyre avait eu lieu, elle me l'indiqua avec précision. Je voulus y poser une marque pour le retrouver, mais je ne trouvai rien autour de moi. Cependant, je m'en souvins avec précision¹.

Pendant ce temps, je me vis entouré d'un nombre très grand et toujours croissant de jeunes ; mais en regardant la Dame, les moyens et les locaux dont je disposais augmentaient aussi ; et je vis ensuite une immense église précisément à l'endroit où elle m'avait indiqué qu'était arrivé le martyre des saints de la légion thébaine, avec beaucoup de constructions alentour et un beau monument au milieu » (*M.B.*, 2.298).

Don Bosco s'était toujours rappelé « le champ semé de maïs, de pommes de terre, de choux, de betteraves, de laitues et autres légumes », qu'il avait justement reconnu au-delà du mur qui entourait son oratoire. Il l'avait rebaptisé « le champ des songes ». Dès qu'il le put, le 20 juin 1850, il l'acheta. Mais en 1854 (l'année du choléra, où il recueillit vingt orphelins en une seule fois), il avait dû le revendre pour payer des dettes pressantes. Il redevint pourtant sa propriété le 11 février 1863. Mais au cours de ces derniers mois, il était déjà arrivé quelque chose de nouveau.

« Ce sera l'église-mère de notre congrégation »

Un soir de décembre 1862, Paolino Albera (un garçon de dix-sept ans qui, cette année-là, avait été accepté dans la Société salésienne) entend une confidence de don Bosco. C'est un samedi ; don Bosco a confessé jusqu'à 23 heures, et seulement à cette heure tardive il peut descendre, accompagné de Paolino, prendre un peu de nourriture. Il est très préoccupé et tout à coup commence à raconter : « J'ai beau-

¹ Ce lieu, indiqué avec précision par don Bosco, se trouve dans l'actuelle chapelle des reliques de la Basilique de M. Auxiliatrice. Il est marqué sur le pavé par une croix dorée.

coup confessé et vraiment je ne sais plus très bien ce que j'ai fait ou dit, tellement j'étais absorbé par une idée. Elle me donnait des distractions et m'obsédait. Je pensais : notre église est trop petite, elle ne contient pas tous les garçons. C'est pourquoi nous en construirons une autre, plus belle, plus grande, qui sera magnifique. Nous l'appellerons : église de Marie-Auxiliatrice. Je n'ai pas un sou, je ne sais pas où je prendrai l'argent, mais ça n'a pas d'importance. Si Dieu la veut, nous la ferons. »

Un peu plus tard, il parle aussi de ce projet à Jean Cagliero dont voici le témoignage : « En 1862, don Bosco me dit qu'il envisageait de construire une église grandiose et digne de la Très Sainte Vierge.

« Jusqu'à présent, dit-il, nous avons célébré avec solennité la fête de l'Immaculée. Mais la Madone veut que nous l'honorions sous le titre de Marie-Auxiliatrice : notre époque est si malheureuse que nous avons vraiment besoin que la Très Sainte Vierge nous aide à garder et à défendre la foi chrétienne. Et sais-tu encore pourquoi ?

— Je crois, répondis-je, que ce sera l'église-mère de notre future congrégation et le centre d'où sortiront toutes nos autres œuvres en faveur de la jeunesse.

— Tu as deviné, me dit-il. Marie-Auxiliatrice est la fondatrice et sera le soutien de nos œuvres » (*M.B.*, 7.334).

Une église plus grande qui puisse contenir tous les jeunes, « l'église mère » de la congrégation ; ce sont les deux raisons pour lesquelles don Bosco projette le sanctuaire de Marie-Auxiliatrice. Mais il indique un troisième motif : *notre époque est si malheureuse...* Nous croyons nécessaire d'expliquer ces mots pour qu'on ne les classe pas parmi ces « vagues lamentations » qui, en tout temps, naissent sur les lèvres des professionnels des regrets du passé.

Les événements de Spoleto et l'Auxiliatrice

L'histoire de l'Église au milieu des années 1800, écrit l'historien Giacomo Martina, « est caractérisée par un choc violent entre l'ancien et le nouveau, entre les structures d'une société officiellement chrétienne et l'affirmation de plus en plus nette de la laïcisation de la vie sociale. Il s'en dégage l'image d'une période cruciale dans l'histoire de l'Église qui pose en termes nouveaux l'affrontement du christianisme et des cultures des diverses époques historiques qu'il rencontre ».

L'un des moments les plus durs de ce « choc violent » est celui où se pose la question de Rome et de l'État pontifical. Après la seconde guerre d'indépendance italienne, d'après

Pietro Stella, l'État pontifical (ou États de l'Église), jugé par les catholiques indispensable à l'indépendance du Pape, semblait destiné à être conquis par « le royaume d'Italie ». Les évêques de l'Ombrie, le 2 février 1860, invitaient les fidèles à prier Dieu « par l'intercession du Cœur Immaculé de Marie, Mère de Dieu, Auxiliatrice des chrétiens ».

A Spoleto, une petite cité de l'Ombrie, selon la rumeur populaire se produisit un très grand miracle. En mars 1862, par l'intermédiaire d'une image pieuse ancienne, conservée dans une église en ruines, la Madone parla à un enfant de cinq ans et guérit un jeune paysan. A cette église commencèrent à affluer les pèlerins.

L'archevêque de Spoleto, Mgr Arnaldi, envoya un article enthousiaste sur les événements au journal catholique de Turin, *l'Armonia*. Il parlait des pèlerinages importants venant de Todi, Perugia, Foligno, Nocera, Narni, Norcia.

Le même archevêque, en septembre 1862, lance l'idée d'un grand temple sur les lieux des miracles, et donne à l'effigie de la Madona (appelée jusqu'alors « Madone de l'Étoile ») le nom officiel de « Secours des chrétiens », *Auxilium christianorum*.

Don Bosco, « avec une grande satisfaction » lit à ses jeunes l'article de Mgr Arnaldi. Et à cette même époque, il fait le songe important des deux colonnes qu'il raconte aux jeunes le 30 mai : le navire de l'Église, conduit par le Pape, voyage en sécurité à travers les flots déchaînés et les projectiles tirés des bateaux ennemis très nombreux. Il trouve finalement un refuge près de deux colonnes entre lesquelles le Pape jette l'ancre : la première colonne est surmontée par l'Eucharistie, la deuxième par une statue de l'Immaculée qui porte l'inscription *Auxilium christianorum*.

Cette convergence de « l'époque si malheureuse » et des grandes espérances fut la troisième raison qui poussa don Bosco à entreprendre la construction du sanctuaire de Marie-Auxiliatrice.

Un titre qui fait faire la grimace

Don Bosco confie le soin de dresser les plans à l'ingénieur Antonio Spezia, qui prépare un projet en forme de croix latine d'une surface de 1 200 mètres carrés. La plus grande longueur de l'église était de 48 mètres.

Avec le rouleau des plans sous le bras, don Bosco se présente à la municipalité pour les faire approuver. Sur les dessins, on ne fit aucune observation ; au contraire, on donna la promesse (purement « verbale ») de faire bénéficier cette église nouvelle du subside extraordinaire de 30 000 livres que

la municipalité accordait pour la construction de chaque église paroissiale.

Ce qui fit, en revanche, faire la grimace, ce fut le titre : *église de Marie-Auxiliatrice*. Les faits de Spoleto, la lettre des évêques de l'Ombrie, les polémiques avec le journal *l'Armonia* mettaient en alerte les autorités municipales. Ce nom sentait la contestation.

« Ne pourrait-on pas changer ce titre bizarre ? Appelez-la l'église du Rosaire, de la Paix, du Carmel... La Madone a tellement de titres. »

Don Bosco se mit à rire.

« Approuvez mon projet. Sur le nom, on se mettra toujours d'accord. »

On ne se mit pas du tout d'accord : il le laissa tel quel.

Huit sous pour commencer

Ayant obtenu l'autorisation de construire, don Bosco en confie l'exécution à l'entrepreneur Carlo Buzzetti (frère de Joseph Buzzetti, ce Carlo rencontré par don Bosco dans l'église Saint-François-d'Assise était devenu un estimé conducteur de travaux de construction). Puis il appelle l'économiste don Savio et lui donne l'ordre de faire commencer les terrassements.

« Mais, don Bosco, comment ferons-nous ? Il n'est pas question d'une chapelle, mais d'une très grande église qui coûte très cher. Ce matin, nous n'avions même pas à la maison l'argent pour payer les timbres des lettres en partance.

— Commence à faire les terrassements, lui répond don Bosco. Quand avons-nous commencé un travail en ayant d'avance les sommes nécessaires ? Il faut laisser quelque chose à faire à la Providence. »

Les travaux furent en partie exécutés à l'automne de 1863, puis repris en mars 1864.

A la fin d'avril, sur l'invitation de l'entrepreneur, don Bosco accompagné de ses prêtres et de nombreux élèves, descend dans l'excavation pour y poser la première pierre. Après la cérémonie, don Bosco se tourne vers Carlo Buzzetti et lui dit :

« Je veux tout de suite te donner un acompte pour les grands travaux. »

Il sort son porte-monnaie, l'ouvre, et verse tout ce qu'il contient dans les mains de l'entrepreneur : huit sous, même pas une demi-lire. Voyant Buzzetti tout penaud, il ajoute aussitôt :

« Sois tranquille. La Madone pensera à faire venir l'argent nécessaire. »

C'est vrai que la Madone y pensera, mais pour le faire arriver, elle se servira de toutes les fatigues et des sueurs de don Bosco.

Qui étudie les figures des deux grands saints contemporains de Turin : Cottolengo et don Bosco, est frappé par une différence. L'un et l'autre furent aidés quotidiennement par la Providence, ils *vécurent* de la Providence. Mais tandis que Cottolengo disait : « La Providence a déjà préparé l'argent dont nous avons besoin. Attendons qu'il nous parvienne » ; don Bosco disait : « La Providence a déjà préparé l'argent dont nous avons besoin. Allons le chercher. »

Don Paolo Albera, deuxième successeur de don Bosco, qui vécut à côté de lui en ce temps-là, disait : « Seul celui qui en fut témoin peut se faire une idée exacte du travail et des sacrifices que notre Père s'imposa pendant ces années pour achever l'église de Marie-Auxiliatrice, considérée par beaucoup comme une entreprise téméraire, au-dessus des forces du modeste prêtre qui s'en était chargé. »

Don Bosco éperonne son imagination pour contraindre la générosité publique. Il inonde Turin et le Piémont de lettres et de circulaires ; il lance des souscriptions ; sollicite l'aide des « grands » de ce monde à Turin, Florence, Rome ; organise une loterie impressionnante. En mai 1866 don Bosco écrit au chevalier Oreglia : « Les quarante maçons qui devaient travailler à l'église ont été réduits à huit, faute de moyens. C'est un moment désastreux pour nous. »

La Madone fait la quête pour don Bosco

Si le « pauvre don Bosco » réussit à surmonter toutes les difficultés, il le doit à l'aide de N.-D.-Auxiliatrice qui se met « à faire les quêtes les plus fructueuses ». Le bruit des « grâces » petites et grandes que la Madone accorde à ceux qui aident la construction de l'église se répand rapidement à Turin et dans de nombreuses régions de l'Italie.

La grâce la plus « retentissante » est probablement celle du banquier et sénateur Giuseppe Cotta, déjà bienfaiteur de don Bosco, et très connu dans les milieux politiques et financiers de Turin.

Le sénateur, quatre-vingt-trois ans, est malade et alité. Les médecins ne lui laissent plus aucun espoir. Don Bosco va le voir. Le malade réussit à lui dire dans un filet de voix :

« Encore quelques minutes et il faudra s'en aller pour l'éternité.

— Non, Sénateur ! répond joyeusement don Bosco. La Madone a encore besoin de vous dans ce monde. Vous devez m'aider à construire l'église.

— Il n'y a plus d'espoir, soupirez le vieillard. »

La foi de don Bosco s'ajoute à son aplomb tranquille comme s'il plaisantait :

« Et qu'est-ce que vous feriez si Marie-Auxiliatrice obtenait la grâce de votre guérison ? »

Le sénateur sourit, rassemble ses forces et pointe deux doigts vers don Bosco :

« Deux mille lires. Si je guéris, je paie deux mille lires pendant six mois pour l'église du Valdocco. »

Et trois jours après, le sénateur se présente, guéri.

« Me voici, dit-il à don Bosco. La Madone m'a guéri et je suis venu payer la première tranche de ma dette. »

Nous rapporterons seulement deux autres « grâces », alors que don Bosco, le 11 février 1868, écrivait au chevalier Oreglia : « Chaque jour Marie-Auxiliatrice fait des choses plus éclatantes les unes que les autres pour l'église. Cela remplirait des livres... » A l'enquête pour la béatification de don Bosco, Mgr Bertagna attesta sous serment : « Pendant une retraite à Saint-Ignace, don Bosco me demanda conseil pour savoir s'il devait continuer à bénir les malades avec les images de Marie-Auxiliaire et du Sauveur, parce que, disait-il, on faisait beaucoup de bruit à propos des nombreuses guérisons qui se succédaient et ressemblaient à des prodiges. Est-ce bien ou mal ? J'ai cru bon de conseiller à don Bosco de continuer ses bénédictions. »

Une maman, un bébé et de pauvres bijoux

Un jour, don Bosco va en ville. En revenant à l'oratoire, il aperçoit près de l'entrée une pauvre mère avec un enfant d'environ un an dans les bras, amaigri, couvert de croûtes, immobile et muet, comme mort. Il s'arrête et demande à la mère :

« Depuis quand est-il malade ?

— Il a toujours été comme ça depuis sa naissance.

— L'avez-vous fait voir aux médecins ?

— Oui, mais ils disent qu'il n'y a rien à faire.

— Et vous seriez contente qu'il guérisse ?

— Oui, mais je ne mérite pas une grâce pareille. Si elle me le guérit, je lui donne tout ce que j'ai de plus cher.

— Alors arrangez-vous, quand vous pourrez, pour aller vous confesser et faire la communion. Pendant neuf jours, récitez le *Notre Père* et le *Je vous salue, Marie*, et demandez à votre mari de le réciter avec vous. La Madone vous exaucera. »

Et il bénit le petit avec la bénédiction de Marie-Auxiliatrice.

Quinze jours après, un dimanche, dans la sacristie du sanctuaire, parmi les gens qui cherchaient à parler à don Bosco se trouvait une femme portant un bébé aux yeux clairs et bien vivants. Arrivée devant don Bosco, elle s'exclame, toute rayonnante :

« Voici mon petit enfant.

— Que désirez-vous, madame ? »

Don Bosco ne se souvient plus de la bénédiction qu'il avait donnée. La dame la lui rappelle et lui raconte que le troisième ou quatrième jour de la neuvaine, le bambin était guéri.

« Maintenant, ajouta-t-elle, je suis venue accomplir ma promesse. »

En disant cela, elle sort une boîte dans laquelle étaient ses pauvres bijoux : un petit collier d'or, un anneau, et une paire de boucles d'oreilles. Don Bosco se trouble, sans doute en pensant à ceux, presque pareils, de sa mère. Mais la femme poursuit :

« J'ai promis à la Madone de lui donner ce que j'avais de plus cher et je la prie de bien vouloir l'accepter. »

Don Bosco secoue la tête :

« Ma brave dame, avez-vous de quoi faire face à la vie ?

— Non. Nous vivons au jour le jour avec la paie de mon mari qui travaille à la fonderie.

— Avez-vous réussi à mettre de côté quelque chose ?

— Comment voulez-vous épargner avec trois lires par jour ?

— Et votre mari sait que vous voulez donner ces objets à la Madone ?

— Oui, il le sait, et il est content.

— Mais si vous vous dépouillez de tout, comment ferez-vous en cas d'accident ou de maladie ?

— Le Seigneur voit que nous sommes des pauvres gens, et il y pensera. Je dois faire ce que j'ai promis. »

Don Bosco est profondément ému :

« Écoutez, nous allons faire comme ceci. La Madone n'exige pas de vous un sacrifice aussi grand. Si vous voulez vraiment lui donner un signe de votre reconnaissance, vous me donnerez seulement la bague. Le collier et les boucles d'oreilles, vous les remporterez à la maison.

— Ça, non ! J'ai tout promis et je dois tout donner.

— Faites comme je vous dis. La Madone est contente comme ça.

— Est-ce vrai ? Je ne veux pas lui manquer de parole.

— Vous ne lui manquerez pas de parole. Je vous le garantis de sa part. »

La dame semble encore indécise, puis elle conclut :

« Alors, faites. Mais si vous voulez tout mon or, vous le prenez. »

Don Bosco lui répète de ne pas s'inquiéter et fait une caresse à l'enfant. (M.B., 10.94)

Le journalier d'Alba

Un pauvre homme arrive à pied d'Alba après avoir voyagé jour et nuit. Il se confesse, fait la communion, puis se présente à don Bosco pour accomplir une promesse. Il lui raconte qu'il est tombé malade. Les médecins lui ont dit que c'était fini ; alors il a promis de porter à la Madone tout l'argent qu'il avait s'il guérissait. Il a été subitement guéri. Don Bosco regarde cet homme habillé d'une façon vraiment misérable, qui tire de sa poche un morceau de papier et le déplie avec prudence. Au milieu du papier, voilà l'argent : une lire. Il la tend à don Bosco en disant avec gravité :

« C'est tout ce que je possède. Ce sont toutes mes richesses.

— Quel est votre métier ?

— Ouvrier agricole. Je travaille à la journée.

— Comment ferez-vous pour retourner à la maison ?

— Je ferai comme j'ai fait pour venir : à pied.

— Et vous n'êtes pas fatigué ?

— Un peu, parce que le voyage est assez long.

— Vous êtes encore à jeun ?

— Bien sûr, puisque je veux communier. Avant minuit, j'ai tout de même mangé un morceau de pain que j'avais dans la poche.

— Et maintenant, pour manger, qu'est-ce que vous avez ?

— Rien.

— Alors, nous allons faire comme ça : aujourd'hui, vous restez ici avec moi. Je vous donnerai le repas de midi et du soir. Demain, si ça vous convient, vous retournerez chez vous.

— Ce serait du joli ! Je vous apporte une lire, et vous me donnez à manger pour deux ou trois liras !

— Écoutez : vous avez fait une offrande à la Madone. Et maintenant, don Bosco vous fait la sienne : un peu de soupe et un verre de vin.

— Je vous dis que non. Je sais que don Bosco et la Madone ont la même bourse. Voilà, je repars à pied. Si j'ai faim, je demanderai l'aumône. Si je suis fatigué, je m'assoierai sous un arbre. Si j'ai envie de dormir, on me laissera

bien m'étendre dans la paille. Ma promesse, je veux la remplir comme il faut. Je vous salue, et priez pour moi. »

Et sans rien de plus, il s'en va. (M.B., 10.97.)

Les songes de don Bosco — note :

Dans ce chapitre, nous avons parlé de trois songes de don Bosco : celui dans lequel il a vu « une grande église dans le champ de maïs », celui des « trois églises », et celui des « deux colonnes ».

Permettez-moi une observation personnelle.

Sur les songes de don Bosco, on a beaucoup écrit, généralement de façon sérieuse et autorisée. Malheureusement aussi d'une façon tellement bizarre qu'on se demande si celui qui écrit n'a pas rêvé plus que don Bosco.

Pour expliquer ces songes et pour éliminer tout caractère « extraordinaire » de la vie de don Bosco, certains auteurs ont utilisé toutes les hypothèses de travail : de la parapsychologie (qui est aujourd'hui sérieusement mise en doute et rejetée par les plus grands savants), à la « mythisation » où seraient tombés ceux qui rapportent les faits et les paroles de don Bosco (il est hors de doute que quelques témoins « mythisent » plusieurs choses), pour en finir par le reproche explicite de faux témoignage.

Nous reconnaissons qu'il est licite de faire des hypothèses de travail et de chercher à les vérifier. Il nous semble moins licite de prendre en considération toutes les hypothèses de travail moins une : l'intervention extraordinaire de Dieu dans la vie de don Bosco. Si on est honnête, on doit prendre aussi celle-là en considération et la vérifier sérieusement. Or, un contrôle sérieux, de la part d'un historien, doit tenir compte avant tout de la sélection des témoignages qui, dans le cas de don Bosco, ont été pour la plupart « faits sous serment » dans les enquêtes pour la béatification. Nier a priori des témoignages faits sous serment pour défendre des théories douteuses, signifie que le travail historique n'est pas poursuivi avec sérieux mais à partir de préjugés. C'est tomber dans les dogmes du positivisme (le surnaturel n'est pas admissible, donc il est inutile de le prendre en considération).

Nous ne sommes pas spécialiste dans ce domaine. Mais nous croyons que pour se faire une idée exacte sur les songes de don Bosco, il est extrêmement important de savoir ce qu'en pensait don Bosco lui-même et ceux qui vivaient avec lui. (Cela ne suffit pas à l'historien, évidemment, mais c'est le point de départ pour toute étude sérieuse.)

Nous nous permettons donc de rapporter certaines citations de don Bosco et de ceux qui vécut à ses côtés pendant tant d'années. Nous ne retouchons pas le texte, au risque de le laisser obscur pour ceux qui ne sont pas familiers de l'italien du dix-neuvième siècle.

Songe des neuf ans. Témoignage autographe de don Bosco

« La grand-mère qui savait suffisamment de théologie — elle était complètement analphabète —, prononça un jugement définitif en disant : "Il ne faut pas s'occuper des rêves." J'étais de l'avis de ma grand-mère ; et pourtant il ne me fut pas possible de m'ôter ce songe de l'esprit. Les choses que je raconterai par la suite lui donneront un sens » (*Souvenirs*, don E. Ceria, p. 25).

Songe de la grande église dans le champ de maïs.

Témoignage autographe de don Bosco

« Ce [songe] me prit presque toute la nuit ; beaucoup de détails l'accompagnèrent. Je n'en compris pas bien le sens à ce moment-là, parce que je n'y croyais pas beaucoup ; mais je compris ce qu'il voulait dire à mesure qu'il se réalisait. C'est pourquoi, plus tard, avec un autre songe, il me servit de programme dans mes décisions » (*Mémoires autob.*, don E. Ceria, p. 136).

Témoignage de don Bosco rapporté par don Lemoyne

« Dans les premières années, j'y allais doucement pour accorder à ces songes tout le crédit qu'ils méritaient. Plusieurs fois, je les pris pour des tours de mon imagination. En racontant ces songes, en annonçant des morts imminentes, en prédisant ce qui allait arriver, je suis resté plusieurs fois dans le doute, me demandant si j'avais bien compris et craignant de dire des mensonges. Il m'arriva de me confesser à don Cafasso du risque que j'encourais à parler. Il m'écoula, réfléchit un peu et dit : "Du moment que ce que vous dites se réalise, vous pouvez être tranquille et continuer." Pourtant, c'est seulement un an après, quand mourut le jeune Casalegno, et que je le vis dans le cercueil, exactement comme dans le songe, que je n'hésitai plus à croire que ces songes étaient des avertissements du Seigneur » (*M.B.*, 5. 376).

Témoignage de don Lemoyne

« Jusqu'à l'année 1880 environ, en racontant ses songes, don Bosco n'avait jamais prononcé le mot visions. Mais avec moi, dans les dernières années, bien qu'il ne le prononçât jamais le premier, il me laissait l'utiliser au cours de nos conversations familières » (*M.B.*, Introduction vol. 17).

Témoignage de don Berto, secrétaire de don Bosco pendant plus de vingt ans

« Il prédit, bien avant qu'elle n'arrive, la mort de presque tous les garçons défunts de l'oratoire, précisant le moment et les circonstances de leur passage dans l'autre vie. Une fois ou l'autre, il avertit le jeune de façon explicite. Souvent, il le faisait surveiller par l'un de ses bons camarades ; parfois, il donnait publiquement les initiales du nom. Ces prédictions, autant que je me le rappelle, se sont toutes entièrement réalisées ; je peux le certifier. Il y eut quelques très rares exceptions, mais telles qu'elles confirment l'esprit prophétique de don Bosco. C'est moi, don Berto, témoin oculaire et auriculaire, qui écris ces choses » (*M.B.*, 5. 387).

Le sentiment de don Ceria

Ce biographe de don Bosco, qui rédigea les neuf derniers volumes des *Mémoires biographiques* et entra dans la congrégation trois ans avant la mort de don Bosco, dans l'introduction au volume 17, classe les songes de don Bosco en trois groupes :

- Les rêves qui ne sont que des rêves (comme nous en faisons dans les nuits de mauvaise digestion) : en fait, ils ne devraient pas rester dans la vie de don Bosco. L'un ou l'autre a été placé dans les *Memorie Biografiche* pour faire connaître le plus possible d'éléments de la vie de don Bosco.
- Les songes qui ne sont pas des rêves mais de vraies visions : arrivés en plein jour, comme la révélation de l'avenir de Giovanni Cagliari.
- Les songes nocturnes, qui révèlent des choses obscures ou futures.

En fait, observe don Ceria, il est difficile de faire une distinction entre ces trois catégories. Une fois, nous ne savons pas quand, don Bosco rêve qu'il se trouve à Saint-Pierre de Rome, dans la grande niche ouverte sous la corniche à droite de la nef centrale, à l'aplomb de la statue de bronze de saint Pierre et du médaillon en mosaïque de Pie IX. Il n'arrive pas à comprendre comment il est arrivé là-haut. Il veut descendre. Il appelle, crie, mais personne ne vient. Finalement, vaincu par la peur, il se réveille. On dirait un rêve de digestion difficile. Mais, qui regarde cette niche de Saint-Pierre en 1936, continue don Ceria, y voit la grandiose statue de don Bosco du sculpteur Canonica. Et alors, on comprend que la mauvaise digestion n'y est pour rien...

Don Rua : De Mirabello à l'inauguration de la basilique

A Mirabello, dans le diocèse de Casale Monferrato, le curé désire avoir un collège dans le cadre de sa paroisse. Il invite don Bosco. Après s'être assuré qu'il serait « patron chez lui » et avoir établi que l'institut doit accueillir de préférence de jeunes aspirants au sacerdoce, don Bosco accepte.

Il est alors engagé jusqu'au cou dans la construction à peine commencée de l'église de Marie-Auxiliatrice, mais il prend toutes les mesures pour que l'initiative de Mirabello réussisse. Mgr Calabiana, évêque de Casale, qui avait très peu de vocations au sacerdoce donne son entière approbation. La maison s'appellera « petit séminaire ».

A l'automne de 1803, don Bosco appelle don Rua et lui dit :

« J'ai à te demander un grand sacrifice. On nous propose d'ouvrir un "petit séminaire" à Mirabello, dans le Montferat. Je compte t'envoyer le diriger. C'est la première maison que les Salésiens ouvrent hors de Turin. Des milliers d'yeux seront braqués sur nous pour voir "comment nous nous en tirerons". J'ai une pleine confiance en toi. Je te donnerai tous les confrères nécessaires pour que cette maison commence bien. »

Rua a vingt-six ans. Don Bosco étudie avec lui la liste des Salésiens qui vont l'accompagner. Les clercs Provera, Bonetti, Cerruti, Albera, Dalmazzo et Cuffia sont choisis.

Ils étudient aussi une formule qui donnerait rapidement de bons résultats : quelques-uns des meilleurs jeunes de l'oratoires de Turin seraient transférés au collège de Mirabello pour « faire un bon levain » parmi les quatre-vingt-dix garçons admis pour la première année.

Quatre pages qui ont valeur de testament

Don Rua part à Mirabello après la fête du Rosaire, début octobre. Il emmène quatre pages de conseils précieux que don Bosco a écrites pour lui.

Pietro Stella dit de ces quatre petites pages : « Elles ont valeur de code et de testament. Don Bosco y projette la

courbe de ses principales préoccupations de père, d'éducateur, de prêtre qui vise au salut des âmes. »

Don Bosco se rend compte, lui aussi, qu'il a réussi à tracer dans ces lignes un des meilleurs résumés de son système d'éducation, si bien que par la suite, il transcrit ces pages (avec quelques variantes et additions) pour tous les directeurs salésiens, sous le titre : *Souvenirs confidentiels pour les directeurs*.

Essayons d'en faire une brève synthèse.

« Je te parle avec la voix d'un tendre père qui ouvre son cœur à l'un de ses plus chers enfants.

Avec toi-même

- N'aie peur de rien.
- Évite les mortifications dans la nourriture. Chaque nuit, ne pas te reposer moins de six heures.
- Célèbre la messe et récite le bréviaire avec piété, dévotion et attention.
- Chaque matin un peu de méditation, dans la journée une visite au Saint Sacrement.
- Efforce-toi de te faire aimer avant de te faire craindre ; quand tu commandes ou corriges, fais toujours comprendre que c'est pour le bien et non par caprice. N'épargne rien quand il s'agit d'empêcher le péché.
- Réfléchis bien avant de prendre une décision importante.
- Quand on te fait un rapport sur quelqu'un, efforce-toi de bien clarifier l'affaire avant de juger.

Avec les maîtres

- Efforce-toi de parler souvent avec eux. Si tu apprends qu'il manque quoi que ce soit, fais tout ce que tu peux afin d'y pourvoir.
- Qu'ils évitent les amitiés particulières et la partialité à l'égard de leurs élèves.

Avec les surveillants

- Efforce-toi de t'entretenir avec eux pour connaître leur avis sur la conduite des jeunes. Qu'ils soient ponctuels dans leur charge. Qu'ils prennent leur récréation avec les jeunes.

Avec les jeunes étudiants

- Sous aucun prétexte, n'accepte jamais un jeune qui a été renvoyé d'autres collèges ou qui t'est signalé

- d'une autre façon pour avoir de mauvaises habitudes.
- Fais tout ce que tu peux pour passer tout le temps de la récréation au milieu des jeunes ; profite-en pour dire à l'oreille des paroles amicales, que tu connais, lorsque l'occasion se présente ou que tu juges que c'est nécessaire. Cela en grand secret pour te rendre maître du cœur des jeunes.
- Fais ce qu'il faut pour lancer la Compagnie de l'Immaculée-Conception.

Avec les externes

- La charité et la courtoisie sont les caractéristiques d'un directeur, aussi bien à l'égard des internes qu'à l'égard des externes.
- Dans les questions matérielles, sois conciliant au maximum, même au prix de quelque préjudice, du moment que la charité est sauve.
- Dans les choses spirituelles, ou simplement morales, tout doit se résoudre pour la plus grande gloire de Dieu et le bien des âmes. Occupations, gloriole, esprit de revanche, amour-propre, bonnes raisons, prétentions, et même l'honneur, tout doit céder dans ce cas-là. »

Et voici les principales additions qu'il ajoutera en recopiant ces lignes comme *Souvenirs confidentiels pour les directeurs* :

- « Veille à ne jamais commander ce qui dépasse les forces ou ce qui est dangereux pour la santé.
- Fais toujours une rapide élévation du cœur avant de prendre une décision.
- Essaie de te faire connaître des élèves et de les connaître en passant le plus de temps possible avec eux.
- Confie à d'autres les interventions répressives et disciplinaires.
- Prends très grand soin de favoriser les inclinations de chacun, confiant les charges de préférence à ceux auxquels elles plaisent le plus.
- Que l'on soit économe en tout, mais de façon qu'il ne manque absolument jamais rien aux malades.
- La réflexion, le temps, l'expérience m'ont fait toucher du doigt que la gourmandise, la cupidité, la vanité ont provoqué la ruine de congrégations très florissantes et d'ordres religieux importants. Les années te feront connaître des vérités qui, probablement, te semblent incroyables pour le moment. »

Les « petits mots à l'oreille » de don Bosco

Don Bosco suggère à don Rua : « Arrange-toi pour dire à l'oreille des paroles amicales, que tu connais... » Le « petit mot à l'oreille » de don Bosco, selon le témoignage de ses élèves, était un des secrets de son éducation. Don Lemoyne a essayé de recueillir ces « petits mots », en interrogeant ceux qui ont été des garçons de don Bosco. En voici quelques-uns, tirés de sa liste :

- Comment vas-tu ? Et de l'âme, comment vas-tu ?
- Tu devrais m'aider dans une grande affaire. Tu sais laquelle ? Dans l'affaire de te rendre bon.
- Quand vas-tu commencer à être ma consolation ?
- Quand veux-tu que nous rompions les cornes du diable avec une bonne confession ?
- Veux-tu que nous devenions amis dans les affaires de ton âme ?
- As-tu peur que le Seigneur soit fâché avec toi ? Tourne-toi vers la Madone.
- Le paradis n'est pas fait pour les paresseux.
- Prie, prie bien et tu te sauveras sûrement.
- Tu te trouves dans la tempête ? Invoque la Madone, c'est l'Étoile de la mer.
- Pense au jugement de Dieu.
- Ne te fie pas trop à tes forces.
- Pense à Dieu, tu seras meilleur et plus heureux.
- Si tu m'aides, je veux te rendre heureux dans cette vie et dans l'autre.
- Si tu m'aides, je veux faire de toi un saint Louis.
- Qui persévéra jusqu'à la fin sera sauvé.
- Travaillons, travaillons, nous nous reposerons en paradis.
- Courage ! un petit coin de paradis arrangera tout.

Une maman et beaucoup de travail

Don Bosco désire que la maman de don Rua l'accompagne à Mirabello. C'est une attention délicate. Elle s'occupera de la lingerie des garçons mais elle sera surtout un précieux élément d'équilibre dans les inévitables moments d'abattement de son jeune fils.

Il y a quelques problèmes au départ, à propos des diplômes des enseignants, mais, rapidement, les Salésiens à Mirabello obtiennent d'excellents résultats, surtout dans l'éveil des vocations sacerdotales. Une chronique rapporte sur un ton élogieux que « don Rua à Mirabello se comporte comme don Bosco à Turin ».

Au début de 1865, la Société salésienne compte 80 membres, dont 11 prêtres. Des clercs envoyés avec don Rua à Mirabello — don Bonetti et don Provera — sont devenus prêtres. A Turin aussi, près de don Bosco et de don Alasonnatti : don Cagliero, don Savio, don Francesia, don Ruffino, don Ghivarello, don Durando ont été ordonnés.

Cette année-là pourtant la jeune société est mise à dure épreuve. Dans l'espace de quelques mois, cinq des premiers Salésiens sont mis hors de combat, les garçons internes dépassent les cinq cents, le sanctuaire de Marie-Auxiliatrice engloutit des sommes énormes et porte la fatigue de don Rua aux limites de l'épuisement.

Le tableau de Marie-Auxiliatrice

Pendant les premiers mois de 1865, la pensée de don Bosco est accaparée par le grand tableau de Marie-Auxiliatrice qui devra prendre place dans le sanctuaire. Il en confie l'exécution au peintre Lorenzone et il essaie de lui expliquer tout ce qu'il veut voir dans ce tableau :

« En haut, la Sainte Vierge parmi les anges, entourée des Apôtres, des prophètes, des vierges, des confesseurs. Dans la partie inférieure, les peuples des différentes parties du monde qui lui tendent les mains et lui demandent son aide. »

Lorenzone le laisse finir, puis :

« Et ce tableau, où le mettre ?

— Dans la nouvelle église.

— Et vous croyez qu'il y tiendra ? Où trouver une salle pour le peindre ? Pour trouver un espace adapté à ce que vous imaginez, il faudrait la place Castello ! »

Don Bosco doit reconnaître que le peintre a raison. On décide donc qu'autour de la Madone seront peints seulement les Apôtres et les évangélistes. En bas du tableau, l'oratoire sera représenté.

Lorenzone prend en location un très grand salon du palais Madame et commence le travail qui durera environ trois ans.

Il réussit à donner au visage de Marie-Auxiliatrice une expression maternelle d'une très grande douceur. Un prêtre de l'oratoire racontait :

« Un jour, j'entrai dans son atelier pour voir le tableau. Lorenzone, grimpé sur l'escabeau, donnait les derniers coups de pinceau au visage de Marie. Il ne se tourna pas au bruit que je fis en entrant et continua à travailler. Peu après, il descendit et se mit à contempler. Tout à coup, il s'aperçut de ma présence, me prit par le bras et me conduisit à un certain endroit en plein lumière.

“Regardez comme elle est belle ! me dit-il. Ce n'est pas

mon œuvre, non. Ce n'est pas moi qui peins. Il y a une autre main qui guide la mienne. Dites à don Bosco que le tableau sera merveilleux."

Il était enthousiaste au-delà de toute expression. Puis il se remit au travail. »

Quand le tableau fut transporté dans le sanctuaire et suspendu à sa place, Lorenzone tomba à genoux et se mit à pleurer comme un enfant.

L'adieu de don Alasonatti et l'arrivée de don Rua

Dans la matinée du 8 octobre 1865, le clerc Cibrario arriva de Lanzo au Valdocco. Il portait à don Bosco la nouvelle que don Alasonatti (parti là-bas pour refaire un peu sa santé) était mort dans la nuit. Il lui remit une de ses lettres. Il avait passé les onze dernières années de sa vie dans un travail de sacrifice silencieux. La masse des dossiers, des factures, des livres de comptes était telle maintenant qu'il avait passé ses dernières nuits sans dormir. Le Paradis, comme il l'avait demandé en arrivant, il se l'était assuré sérieusement. En septembre, un ulcère à la gorge l'avait atrocement fait souffrir.

Don Bosco rappela son souvenir aux garçons avec l'émotion qu'il aurait manifestée pour un frère. Pour l'oratoire, c'était une perte extrêmement grave.

A Mirabello, don Rua préparait le programme pour l'année scolaire qui allait commencer. Don Rovera arrive de Turin :

« Don Bosco te demande à l'oratoire. Don Bonetti prendra la direction du collège. Vas-y le plus vite possible. »

Don Rovera se rappelle : « Don Rua était en train d'écrire à son bureau. Il n'hésite pas un instant : sans poser une question ni demander d'explication, il se lève, prend son bréviaire et dit : "Allons-y !" » A Mirabello, il laisse sa mère, jusqu'à ce qu'on trouve quelqu'un pour la lingerie des garçons.

A Turin, don Bosco lui dit simplement :

« Tu as fait le don Bosco à Mirabello ; maintenant, tu vas le faire au Valdocco. »

Il lui confie tout : les ateliers des 350 petits apprentis, les chantiers de la basilique, la publication des *Lectures catholiques* (12 000 abonnés) et aussi la charge de lire et de répondre à la plus grande partie des lettres qui lui étaient adressées.

La matinée mangée par les audiences

La matinée de don Bosco est désormais « mangée » par les audiences.

Don Lemoyne raconte : « Elles commencèrent dès le début, c'est-à-dire en 1846, et augmentèrent petit à petit. En 1858, don Bosco pouvait encore sortir de la maison vers 10 h 30 ou 11 heures du matin. Mais en 1860, l'affluence devint telle qu'il fut obligé de rester dans sa chambre toute la matinée, de 9 heures jusqu'à une heure de l'après-midi et cela continua jusqu'à sa dernière maladie. A la mort de don Cafasso, il devint pratiquement l'héritier de son esprit. Tout ce qu'il y avait à Turin de bon, de distingué, d'éminent dans les différentes classes sociales de Turin recourait à don Bosco. »

Don Cagliero ajoute : « J'ai toujours vu beaucoup de monde monter pour le voir. Ils venaient lui demander de prier pour eux, recevoir sa bénédiction, lui demander conseil sur de bonnes œuvres à réaliser, lui apporter des dons pour ses garçons et aussi seulement pour le voir et parler avec lui. C'étaient des gens du peuple, mais aussi des autorités et des ministres, des supérieurs de séminaires et des évêques. »

Un avocat qui fut reçu très souvent par don Bosco rappelait : « Il avait certainement des choses urgentes à faire, malgré cela il ne manifestait aucune impatience pour abrégier l'entretien. Il était respectueux, simple, affectueux. J'ai entendu dire plusieurs fois : Comme don Bosco reçoit bien ! »

Don Joachim Berto, son secrétaire, l'entendit souvent encourager les malades, qu'il soutenait quand ils entraient chez lui. Don Bosco répétait : « Le Seigneur est un bon père et il ne permettra jamais que nous soyons éprouvés au-delà de nos forces. » Si les patients lui rappelaient les bonnes actions qu'ils avaient faites, don Bosco s'écriait : « Dieu n'oublie rien. Il paiera tout abondamment en paradis. C'est le meilleur payeur qui existe. »

« Un jour, un très riche négociant, incroyant, était venu le voir, raconte don Dalmazzo. Il était venu seulement par curiosité. Je le vis sortir tout bouleversé, s'écriant trois ou quatre fois : "Quel homme ! Ça, c'est un homme !" Je lui demandai ce qu'il avait appris de don Bosco. Et lui : "J'ai appris des choses qu'on n'apprend pas des autres prêtres. Pendant qu'il me reconduisait, il m'a dit : Faisons en sorte qu'un jour, vous avec votre argent et moi avec ma pauvreté, nous puissions nous trouver au paradis". »

De Amicis voit la grande statue sur la coupole

En 1866, les travaux du sanctuaire arrivent à la coupole et s'arrêtent. Il n'y a plus d'argent. Don Bosco donne l'ordre de remplacer la coupole par une simple voûte et de finir le travail de cette façon. L'entrepreneur, Buzetti, et l'économe, don Savio, restent douloureusement surpris : l'église, de cette façon, perd une grande partie de sa beauté. Ils décident de temporiser un mois et de faire avancer pendant ce temps-là d'autres travaux, au cas où don Bosco changerait d'avis. Et voici que se présente le sénateur Cotta :

« Est-ce vrai que vous voulez supprimer la coupole ? »

— Personne ne veut rien supprimer : ce sont les moyens qui manquent, et il faut maintenant fermer le toit avant l'hiver.

— Exécutez le dessin de l'église tel qu'il est. Les moyens ne manqueront pas. »

Et il ajoute :

« Je donne la preuve, avec des faits, que le Seigneur me rend dès maintenant au centuple ce que je donne par amour pour lui. »

La coupole fut élevée. Le dimanche 25 septembre 1866, don Bosco monte avec un garçon sur l'échafaudage. Ensemble, ils placent le moëllon qui ferme le dernier anneau de pierres.

En 1867, une grande statue de la Madone est placée au sommet de la coupole. « Elle est haute d'environ quatre mètres, écrit don Bosco, et elle est surmontée de douze étoiles. Elle est en cuivre doré. Lumineuse, elle resplendit pour qui la regarde de loin au moment où elle est éclairée par les rayons du soleil. On dirait qu'elle parle et veut dire : Je suis ici pour recevoir les prières de mes enfants, pour combler de grâces et de bénédictions ceux qui m'aiment. »

Le Valdocco ainsi que Borgo Dora, continue d'être une périphérie pauvre, quelquefois triste : champs en friches, maisons et baraques de gens pauvres, la grande case de la souffrance appelée « le Cottolengo », les œuvres de la Barolo et de don Bosco.

Conduisant leur voiture vers la campagne, les familles nobles et riches de la ville descendent souvent dans ce quartier.

Edmondo De Amicis, l'écrivain célèbre et à la mode, y descendit aussi. Dans son livre *La Citta*, il note : « A la tristesse de ce quartier étrange, convient la campagne environnante, plate et silencieuse, spécialement l'hiver, à l'heure du crépuscule, lorsque au-dessus des toits et des champs couverts de neige — déjà plongés dans l'ombre bleutée du soir —

scintille encore, au dernier rayon de soleil, la haute statue dorée de Marie-Auxiliatrice, droite sur la coupole de son église solitaire, les bras tendus vers les Alpes. »

Le moment où se réalisent les « folles prophéties »

Le 9 juin 1868, le sanctuaire de Marie-Auxiliatrice est consacré.

A 10 h 30, Mgr Riccardi, archevêque de Turin, monte à l'autel majeur pour la première messe. Aussitôt après, don Bosco célèbre la messe, assisté de don Francesia et de don Lemoyne. Dans l'église, 1 200 jeunes étaient présents.

Ce fut pour tout le monde un moment d'intense émotion. Les « folles prophéties » de don Bosco sont une réalité devant tous les yeux. La « merveilleuse et haute église » s'est élevée miraculeusement dans « le champ ensemencé de maïs et de pommes de terre ». Autour de la coupole, sur une bande blanche, on lit, en lettres capitales : *HIC DOMUS MEA, INDE GLORIA MEA*. L'autel est « entouré d'un nombre immense de jeunes ».

Quelqu'un le fit remarquer à haute voix, ce jour-là, comme pour récompenser don Bosco de toutes les amertumes dont il avait été abreuvé au cours des dernières années. Avec modestie, il répondit : « Je ne suis pas l'auteur de ces grandes choses. C'est le Seigneur, c'est Marie-Auxiliatrice, qui ont daigné se servir d'un pauvre prêtre pour les réaliser. Chaque pierre de cette église est une grâce de la Madone. »

Deux jours après l'*Unita Cattolica*, dans une chronique sur la consécration, écrivit une phrase qui plut infiniment à don Bosco : « L'église a été élevée par les pauvres et pour les pauvres. »

Ce jour de grande fête ne fit certainement pas « perdre la tête » à don Bosco. S'il en avait eu la tentation, les difficultés pressantes qui recommencèrent à l'assaillir le lendemain l'auraient immédiatement empêché d'y succomber. Il écrit, au cours de ces journées : « Le prix du pain nous consterne. Entre Turin, Mirabello et Lanzo (le troisième collège qu'il avait ouvert à cette époque), chaque mois nous devons payer douze mille lires uniquement pour le pain. »

Don Rua s'écroule

Celui qui se sacrifie le plus en ce temps-là (et toujours en silence), c'est don Rua. Pendant plus d'un mois, il ne dort pas plus de trois ou quatre heures par nuit. L'excès de travail finit par avoir raison de son organisme.

Le 29 juillet 1868, il s'écroule. Il tombe littéralement dans les bras d'un ami à l'entrée de l'oratoire. Transporté dans sa chambre, un médecin l'examine et donne l'alarme : il s'agit d'une péritonite aiguë.

Don Bosco est absent ; on l'envoie chercher immédiatement. Il arrive vers le soir, mais quand il rentre des garçons emplissent la sacristie, attendant pour se confesser à lui. Don Bosco est étrangement radieux.

« Venez tout de suite voir don Rua, lui dit don Savio ; il peut partir d'un moment à l'autre.

— Mais non, don Rua ne partira pas sans ma permission. Je vais confesser les garçons. »

Il confesse jusqu'à la nuit. Puis, au lieu de monter à l'infirmerie, il va dîner. Autour de lui s'établit un silence tendu. On n'arrive pas à comprendre pourquoi, d'habitude si soucieux à l'égard des malades, il se montre si discourtois envers son principal collaborateur qui demandait avec insistance à le voir.

Après avoir mangé, don Bosco monte dans sa chambre pour y déposer sa sacoche et alors seulement il se décide à se rendre auprès de don Rua. Le malade a le front couvert de sueurs froides. Il va vraiment mal. Il voit don Bosco et murmure :

« Si c'est mon heure, dites-le moi... Je n'ai pas peur de mourir.

— Mourir ? s'écrie don Bosco. Cher don Rua, je ne veux pas ; as-tu compris ? Je ne veux pas que tu meures. Je serais frais sans toi ! Nous devons encore travailler et travailler, pas question de mourir ! »

Il aperçoit sur la table l'étui des saintes huiles pour l'onction des malades et demande :

« Qui est le bonhomme qui veut donner l'extrême onction à don Rua ?

— C'est moi, répond don Savio.

— Vous êtes vraiment des gens de peu de foi. Courage, don Rua ! Écoute : même si je te jetais par la fenêtre, tu ne mourrais pas. Et maintenant, allez remettre les saintes huiles à leur place et laissez-le tranquille. »

Trois semaines plus tard, don Rua est guéri. Après un mois et demi de convalescence, il revient dans la grande cour jouer comme l'un des garçons. Il n'est pas encore en état de courir, mais il joue aux billes avec les plus petits. Accroupi par terre, il vise les boulettes de terre cuite d'un pouce nerveux.

En août 1876, après le dîner, un salésien demanda à brûle-pourpoint à don Bosco :

« Est-ce vrai que des Salésiens sont morts par excès de travail ?

— Si c'était vrai, répondit-il, notre congrégation n'en aurait subi aucun mal, au contraire. Mais ce n'est pas vrai. Un seul pourrait mériter le titre de victime du travail, c'est don Rua. Mais, Dieu merci ! le Seigneur nous le garde solide et vigoureux. »

Une « phase nouvelle » pour les Salésiens

A partir du moment où don Bosco commence à s'occuper du sanctuaire de Marie-Auxiliatrice, on a l'impression qu'il est comme bloqué, presque emprisonné par son œuvre. L'Histoire qui se déroule près de lui n'a plus l'air de toucher sa propre histoire.

Indépendante de « l'autre » Histoire parallèle, il semble que soit commencée « l'histoire salésienne », avec ses étapes, ses succès, ses batailles particulières : la fondation des Filles de Marie-Auxiliatrice, le départ des missionnaires, l'avènement des coopérateurs, les luttes méritoires mais pénibles avec la hiérarchie turinoise pour l'indépendance de la congrégation, les épuisantes manœuvres à Rome pour l'approbation des Constitutions salésiennes.

L'histoire au-delà du portail

C'est une fausse impression. L'histoire de l'Italie qui poursuit sa pénible marche vers l'unification, les chocs rageurs des autorités politiques contre l'Église, l'histoire « non officielle » des luttes ouvrières, l'émigration massive, l'élan des masses populaires pour l'amélioration de l'enseignement et de la culture fusionnent avec l'action de don Bosco comme dans un réseau de vaisseaux capillaires, l'orientent, lui suggèrent de nouvelles façons de ressentir les choses.

Pour cette raison, il serait dangereux (et peu sérieux) d'ignorer les grands événements qui se passent au-delà du portail de l'oratoire.

Après la mort de Cavour (6 juin 1861), un groupe de personnes qui sont appelées « la droite historique » vont se succéder pendant quinze années à la tête du gouvernement. Ils ont grandi aux côtés de Cavour, mais s'ils ont acquis son métier politique, ils n'ont pas les éclairs de son génie. Ce sont, pour le Piémont (Turin) Sella, Lanza et Rattazzi ; pour la Lombardie (Milan) Jacini et Visconti Venosta ; pour l'Emilie (Bologne) Minghetti et Farini ; pour la Toscane (Florence) Ricasoli et Peruzzi ; pour le sud Spaventa et Mas-

sari. Ils ont la mentalité (et les intérêts) de la riche bourgeoisie et de l'aristocratie agraire.

Dans le face-à-face avec l'Église, ils sont fermes sur la ligne cavourienne de la séparation de l'Église et de l'État, mais n'hésitent pas à frapper durement le clergé et les évêques suspectés d'être les défenseurs des droits pontificaux.

Devant la « droite historique », la gauche siège au Parlement, bien différente de ce que nous entendons aujourd'hui par « la gauche ». Ceux qui la composent viennent eux aussi de l'aristocratie et de la bourgeoisie (sur 22 millions d'Italiens, le droit de vote est reconnu à 400 000 d'entre eux et il est exercé par 200 000 seulement).

Crispi, Depretis, Bertani, les principaux dirigeants de la gauche ont comme programme des réformes démocratiques modérées (extension du droit de vote) et une action anticléricale plus décisive.

L'Italie, avant d'occuper le Latium (États de l'Église) et les trois Vénéties, atteignait les 22 millions d'habitants. Quatre-vingts pour cent d'entre eux ne savent ni lire ni écrire, et les étudiants d'université sont seulement 6 500. Soixante-dix pour cent des Italiens résident à la campagne et cultivent la terre. Dix-huit pour cent seulement travaillent dans l'industrie. Le plus grand complexe industriel est l'Ansaldo, en Ligurie (côte de Gênes), qui emploie 1 000 ouvriers. Les voies de chemin de fer atteignent les 2 000 kilomètres. La flotte marchande italienne est la troisième du monde, après celle de l'Angleterre et celle de la France.

La lutte contre les brigands et la grande émigration

En 1861, dans l'Italie du Sud, commence la lutte contre le brigandage, la page la plus tragique et la plus douloureuse peut-être de l'histoire nationale italienne.

Les « brigands » étaient des bandes armées restées fidèles aux Bourbons, en certains cas ; mais, plus généralement, ce n'était que des bandes de vagabonds qui prenaient le maquis pour rançonner et piller. « L'explosion du brigandage, écrit Francesco Traniello, mit en pleine lumière les limites de la politique suivie par la droite libérale. L'unification nationale était considérée comme un abus de pouvoir, une véritable conquête des régions du Sud. »

Les politiciens de la droite éprouvaient un cordial mépris pour le Sud : « Ce n'est pas l'Italie, écrivait le ministre Farini en 1861, c'est l'Afrique. Les Bédouins, comparés à ces rustauds, sont la vertu civile en personne. » Ils combattent donc le brigandage sans s'occuper d'en attaquer les vraies causes : l'analphabétisme qui touchait quatre-vingt-dix

pour cent de la population, la misère sociale, la révolte désespérée des populations urbaines contre un État qui exigeait des impôts excessifs et emmenait les jeunes par des levées de troupes obligatoires.

La lutte contre le brigandage fut une véritable guerre, menée avec une armée de 120 000 hommes, avec batailles, état de siège, tribunaux militaires, exécutions par les armes.

Plus de 5 000 brigands furent tués dans les cinq années de 1860 à 1865. La guerre fut gagnée, mais les problèmes du Sud restèrent tels quels. Et les méridionaux, écrasés et humiliés, amorcèrent ce triste mouvement de fuite qui fut appelé « émigration ». « Dans les années qui suivirent immédiatement 1861, écrit Michele Marotta, l'émigration italienne prit un caractère de masse, avec une moyenne annuelle de 123 000 émigrants. Après 1876, elle atteindra le chiffre de 500 000 par an. »

En envoyant ses premiers missionnaires en Argentine, don Bosco leur dira : « Partez chercher ceux de nos frères que la misère et l'aventure ont conduits en terre étrangère. »

Guérilla à Turin

En 1862, reprend, brutale, la lutte entre l'État italien et le saint-siège pour la possession de Rome. Garibaldi, avec le consentement tacite du premier ministre Rattazzi, quitte Caprera, débarque à Palerme et prépare une expédition pour la conquête du Latium (province pontificale) et de la cité de Rome. Seul en face des violentes réactions de Napoléon III et des catholiques italiens, le gouvernement décide de faire intervenir les troupes régulières pour barrer la route à Garibaldi déjà débarqué en Calabre.

Le 29 août se produit le choc au pied de l'Aspromonte (montagne de 1 956 m à la pointe de la Calabre). Les *Bersaglieri* (tirailleurs) du colonel Pallavicini battent et capturent Garibaldi.

Le 15 septembre 1864, l'Italie signe une convention avec Napoléon III. L'empereur accepte de retirer les troupes françaises ralliées à la défense du Pape et le gouvernement italien promet de respecter la souveraineté pontificale sur Rome. Comme preuve de bonne volonté, le gouvernement s'engage à transférer la capitale du royaume de Turin à Florence.

A peine cette décision est-elle connue à Turin que la ville prend feu. Six mille personnes, le 20 septembre, se rassemblent sur la place Castello et hurlent : « A bas le roi, vive la république ! »

Le lendemain, une foule menaçante se réunit place San

Carlo pour prendre à partie le journal *la Gazzetta del Popolo*. Et tout à coup, des rues latérales, tombent sur la foule des patrouilles de gardes de la sécurité publique avec les sabres dégainés. Blessés et morts. La foule se disperse mais réussit à se regrouper quelques heures après, et prend d'assaut la préfecture de police. Pendant ce temps-là, sur la place Castello, se déroule une manifestation pacifique. Mais les nerfs sont maintenant à fleur de peau. Un escadron de carabinieri reçoit l'ordre de tirer sur la foule : dix morts restent sur le pavé. Alors, la furie populaire se déchaîne : les ateliers de la *Gazzetta* sont détruits sous une violente grêle de pierres, les boutiques des armuriers prises d'assaut. La population prend les armes. Le ministre de l'Intérieur, craignant une guerre civile, fait affluer en ville 28 000 soldats et cent canons. L'artillerie est placée sur le Mont-des-Capucins, la bouche des canons tournée vers le centre de la cité.

Le soir de ce 21 septembre, don Bosco groupe tous ses jeunes sous les arcades du Valdocco et ils prient pour Turin et ses habitants.

Le 22, le désordre recommence à 9 h 30. Un rang de carabinieri qui garde la préfecture de police est assailli avec des cailloux. Deux gardes sont grièvement blessés. Exaspérés, leurs camarades déchargent leurs fusils à hauteur d'homme : 26 morts.

Le roi, indigné, demande la démission du gouvernement. Le général la Marmora est nommé nouveau Premier ministre. Les troubles cessent, mais la capitale est transférée à toute vitesse à Florence.

Turin se sent trahie.

Crise religieuse : Bible et cours de la Bourse

Et le Pape aussi s'estime trahi. Pie IX se voyant privé de la protection militaire de Napoléon III, durcit ses positions antilibérales. Par le document appelé *Syllabus* il condamne en bloc les « doctrines modernes ». Dans les dernières lignes du document, le Pape niait que l'Église « puisse et doive se réconcilier et pactiser avec le progrès, le libéralisme et la civilisation moderne ».

Le Pape, avec de très nombreux milieux catholiques, était effrayé par la grave crise religieuse qui paraissait changer la face du monde.

« Les nouvelles classes dirigeantes et les chefs d'entreprise, — nous citons Traniello — préféraient la lecture des cours de la Bourse à celle de la Bible. Les nouvelles masses prolétariennes, déracinées et exploitées, se convertissaient plus facilement à la lutte des classes qu'aux béatitudes évangéli-

ques. L'exode des campagnes vers les villes, les changements forcés de métier et d'occupations, les nouvelles conditions de vie et en général la dissolution de l'ancien tissu social provoquaient de profondes mutations dans les modes de pensée, détournaient d'importantes catégories de gens de leurs curés et de leurs pasteurs. Tout cela prenait l'allure d'un refus des principes catholiques traditionnels, un abandon ou une diminution de la pratique chrétienne, et, par-dessus tout, une résistance aux autorités ecclésiastiques restées trop souvent accrochées à un monde désormais dépassé. »

Cette situation de crise, qui atteindra son point culminant avec la conquête de Rome par les troupes italiennes en 1870, pousse les catholiques à se retrancher, à s'organiser comme « un État dans l'État ». Pour sauver leurs valeurs propres et former les nouvelles générations dans un climat chrétien, les catholiques créent (parallèlement aux organismes d'État anticléricaux) des sociétés de secours mutuel « catholiques », des banques populaires « catholiques », des agences d'assurances « catholiques », des écoles et des collèges « catholiques » pour l'éducation de leurs enfants.

Don Bosco vit à fond ce moment de l'histoire italienne. Il met en œuvre une bonne partie de ses forces à ouvrir « collèges et écoles catholiques » au point de faire vivre à sa congrégation une « nouvelle phase » : celle des collèges. Nous en parlons largement dans la deuxième partie de ce chapitre.

L'histoire non officielle des travailleurs

Tout le long de l'histoire officielle de l'Italie, se déroulent d'autres événements, souvent mis en cause par les livres qui racontent la « grande » histoire.

Ces années sont celles de la « grande misère » du peuple pauvre. Les ouvriers, dans le Piémont, travaillent en usine douze heures par jour avec des salaires de famine, sans mutualité, sans sécurité sociale. Les paysans qui constituent l'immense majorité de la population comme nous l'avons déjà indiqué, conduisent encore au mois de mars leurs enfants de dix-douze ans sur les places de marché, pour qu'ils soient loués par les propriétaires terriens. Cela se passait déjà à l'époque du petit Jean Bosco. Cela durera longtemps (cela arrive encore en 1981 dans certains secteurs de l'Italie comme la Pouille, l'éperon et le talon de la péninsule). Les filles soignent la « longue tresse » de leurs cheveux. Elles la couperont et la vendront quand elles auront dix-huit ans : la meilleure recette pour préparer leur trousseau de mariage.

Des foules d'émigrants partent aussi du Piémont privé de lois sur la réglementation du travail et sur la sécurité

sociale ; émigrants saisonniers vers la France et la Suisse, définitifs vers l'Amérique.

En 1864, à Londres, naît la « Première Internationale des Travailleurs ». Au début, elle est composée de trois courants principaux : le syndicalisme anglais qui vise à des réformes progressives pour améliorer la condition des ouvriers, pour les faire participer plus directement à l'action politique ; les disciples du socialiste français Proudhon, qui repoussent la lutte des classes et le communisme marxiste et cherchent à organiser des « coopératives ouvrières » pour supprimer lentement le capitalisme ; les mazziniens, qui ont mis sur pied en Italie 450 « sociétés ouvrières » avec 120 000 inscrits.

Petit à petit, tout de même, l'Internationale sera dominée par Marx qui, par des « épurations » successives, mettra dehors qui ne pense pas comme lui et imposera ses idées communistes.

Dans cette même année 1864, Mgr Ketteler, évêque de Mayence, publie *La question ouvrière et le christianisme*. C'est le programme du puissant *catholicisme social allemand*. Il demande l'intervention de l'État pour légiférer sur le travail et la prévoyance sociale. Ces lois devront garantir un salaire minimum, limiter les heures de travail, garantir le repos hebdomadaire, interdire le travail des femmes et des enfants, pourvoir à la sécurité sociale, rendre leur importance aux « sociétés intermédiaires » entre l'individu et l'État : la famille, la commune, les institutions locales, les associations libres.

Sous la pression de ces mouvements et des luttes des travailleurs, ces années voient des conquêtes lentes et pénibles. En 1864, le gouvernement français de Napoléon III reconnaît aux ouvriers le droit de grève. En 1866, le gouvernement allemand de Bismarck accorde à tous le droit de voter. Les travailleurs peuvent, pour la première fois, envoyer leurs représentants au Parlement. En 1866, le gouvernement belge reconnaît les premiers syndicats de travailleurs (sous la forte pression des associations catholiques). Des reconnaissances de cet ordre suivront en Autriche (1870), en Angleterre (1876), en France (1884).

Le 1^{er} mai 1866, commence aussi la campagne internationale pour réduire la journée de travail à huit heures. On compte 5 000 chômeurs et de nombreuses manifestations. Partout la police et l'armée répriment sévèrement. A Chicago, on compte de nombreux morts et les responsables de la manifestation sont pendus.

Dans les dix dernières années du siècle, presque tous les États européens réduisent par des lois la journée de travail à dix heures, interdisent l'embauche à temps plein des garçons de moins de treize ans, approuvent les règlements sur la pré-

vention des accidents, sur l'hygiène, sur le repos dominical. Entre 1883 et 1889, sollicité par les catholiques du centre et par les socialistes de Lasalle, le gouvernement germanique introduit les assurances obligatoires contre les accidents, la maladie et la vieillesse. Il sera imité rapidement par l'Autriche, la Suisse, le Danemark, la Belgique et l'Italie.

« *L'impôt de la faim* »

En 1868, la population paysanne italienne, déjà très pauvre, fut frappée par une taxe inique : l'impôt « sur la farine ». La mouture du blé et des céréales était lourdement taxée et cela frappait ceux qui se nourrissaient de pain et de polenta, c'est-à-dire les plus pauvres. Ce fut une tempête d'insurrections vraiment sérieuses dans tout le pays. « Contre les émeutiers sortis parfois aux cris de Vive le Pape et les Autrichiens ! écrit Francesco Traniello, on recourut encore à l'armée. » Il y eut des centaines de morts et de blessés. Le gouvernement maintient « l'impôt de la faim ».

A l'oratoire aussi, et dans les autres maisons de don Bosco où ses garçons « engloutissaient des montagnes de pagnottes » (petits pains italiens), la taxe sur la farine augmenta nettement les dépenses : « La cherté du pain nous accable », écrit-il pendant ces mois-là.

Naissance du « collège salésien »

A partir de 1863, avec l'ouverture du petit séminaire de Mirabello, don Bosco est sollicité dans plusieurs régions d'Italie pour fonder, non pas des oratoires, mais des collèges. Don Bosco accepte (ouvrant toujours cependant un oratoire à côté de chaque collège).

La Congrégation salésienne se trouve ainsi engagée en quelques années dans de nombreuses écoles qui dispensent l'enseignement élémentaire, secondaire et professionnel.

Comment les Salésiens de don Bosco, nés dans un oratoire, sont-ils donc devenus en l'espace de quelques années « spécialistes du collège pour enfants du peuple » ?

Nous en avons ébauché le motif dans les pages précédentes. Voici une réponse plus complète d'après Pietro Stella : « La floraison des collèges catholiques et leur multiplication a lieu dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, lorsque la politique et la législation italiennes prennent de plus en plus leur appui sur des bases libérales... Le désaccord profond entre l'Italie *légal*e, constituée par la classe dirigeante, et l'Italie *réelle*, constituée par de larges couches de l'opposi-

tion catholique et des autres forces en progrès (le socialisme...), eut comme résultat, dans les écoles publiques italiennes, une orientation laïque et nettement anticléricale (avec d'âpres conflits sur l'enseignement de la religion dans les classes). Par réaction, cela suscita chez les catholiques une tendance à s'organiser dans tous les secteurs : associations religieuses, offices de secours mutuel, banques populaires, sociétés d'assurances, *collèges pour l'éducation des enfants*, visant plutôt les classes de la petite bourgeoisie et du peuple ouvrier et agricole, créant presque une société au milieu de la société d'État.

Ainsi s'explique comment, en 1863, on assiste à une multiplication des collèges, foyers, écoles pour les apprentis, écoles agricoles, séminaires ouverts ou gérés par les Salésiens et leur préférence pour les internats... Le collège salésien contribue à alimenter par un apport massif de jeunes générations les forces catholiques en Italie et dans le monde. »

« *Éduquez les jeunes pauvres* »

Les institutions pour jeunes apprentis furent appelées *foyers*. On y reçoit toujours et exclusivement « les garçons orphelins et abandonnés ». En revanche, on appela *collèges* les maisons pour les étudiants, elles aussi nettement réservées aux garçons pauvres. Cela fut toujours la volonté explicite de don Bosco.

Le soir du 7 mars 1869, de retour de Rome, il transmet aux Salésiens quelques recommandations de Pie IX : « Tenez-vous en aux enfants pauvres du peuple. Eduquez les jeunes pauvres, n'avez jamais de collèges pour les riches et les nobles. Fixez des prix de pension modérés. Ne les augmentez pas. N'acceptez pas de diriger des maisons riches. Si vous éduquez les pauvres, si vous restez pauvres, ils vous laisseront tranquilles et vous ferez du bien (*M.B.*, 9.566).

La réalité correspondit à ces directives, pas seulement dans les premières années. En 1875, don Bosco pouvait écrire : « A Alassio, Varazze, Sampierdarena, les finances totalisent *zéro*. » En 1898, dix ans après la mort de don Bosco, à l'institution de Bologne dirigée par son ancien secrétaire, 181 garçons étaient hébergés. Les orphelins, complètement et gratuitement pris en charge, étaient 69. La pension complète de 25 livres par mois était payée par 33 garçons seulement. Tous les autres — 99 — participaient avec une somme qui atteignait à peine la moitié de la pension. Les rentrées annuelles étaient de 23 000 livres, les sorties de 46 000. Un « sain » passif de cent pour cent.

Les cinq premiers collèges

En 1864 fut ouvert le collège de Lanzo. Don Bosco y envoya comme directeur don Ruffino (vingt-quatre ans) et sept clercs. La pauvreté et l'abatement furent les compagnons des premiers mois. « Une maison vide avec des cloisons à moitié démolies — écrit le clerc Sala qui allait devenir économiste général de la congrégation. Il n'y avait ni sièges, ni tables. Givone préparait le "rata" et nous le mangions sur une porte défoncée posée sur deux tréteaux. Les fenêtres sans carreaux furent bouchées avec des essuie-mains et des couvertures. Nous dormions dans la paille. »

La première année, il n'y eut que 37 internes, avec une nuée d'externes indisciplinés. En mars, l'abbé Provera fut réduit à l'inactivité complète par une maladie (aggravée par l'épuisement). En juillet, frappé par la tuberculose, meurt le jeune directeur. Le collège est confié aux sept clercs qui restent. « Qu'est-ce qu'on a travaillé ! rappelle don Sala. Nous ne voulions pas qu'on dise que le collège n'allait pas parce qu'il n'y avait que nous, des séminaristes. »

L'année suivante, don Lemoyne prit la direction et les choses commencèrent à s'améliorer.

En 1870, on ouvre le collège d'Alasio. Le directeur est don Cerruti, vint-six ans.

En 1871, on ouvre un foyer à Marassi, transféré un an plus tard à Sampierdarena. Don Albera, le directeur a vingt-six ans. On commence par trois ateliers pour « garçons orphelins et abandonnés ». A côté des cours professionnels, don Bosco veut une section pour garçons « qui pensent à la vocation sacerdotale ».

1871. Vingt salésiens entrent au *collège civique* de Varazze. Don Francesia, un des premiers élèves de don Bosco, les guide. Ces vingt Salésiens ont tenu ouvert pendant trois ans un collège à Cherasco, mais ils ont dû l'abandonner.

Don Bosco vient parler au collège et s'adresse à une foule de gens de Varazze qui l'applaudissent. « Pour faire vivre les jeunes, dit-il en riant, je n'ai pas besoin de gens qui battent les mains en l'air mais qui battent les mains... dans la poche ! Si à l'heure du repas je me contentais de battre les mains, les garçons seraient frais !... »

En 1878, don Bosco accepte le collège de Valsalice, pour jeunes gens de familles aristocratiques.

C'est une période pénible pour la congrégation. Une société de sept prêtres de Turin a ouvert, sur la colline turinoise, un collège pour jeunes nobles, mais cela s'est terminé par une banqueroute. Le nouvel archevêque de Turin, Mgr Gastaldi, dont les relations sont déjà tendues avec les Salé-

siens, appelle don Bosco et lui impose de prendre, lui, le collège. Don Bosco ne veut rien savoir. Depuis des années il a tranché : « Pas ça ! Jamais, tant que je serai vivant ! Ce serait notre ruine. » Mais l'archevêque est prêt à le lui imposer au nom de l'obéissance.

Don Bosco soumet la question au jeune Chapitre de la société et tous donnent un avis négatif. Il monte à Lanzo pour demander conseil à don Lemoyne, et il s'entend répondre : « Refusez. Ne nous avez-vous pas dit et répété qu'accepter les collèges des nobles signifierait la décadence de notre congrégation, et que nous devons toujours nous en tenir aux enfants pauvres du peuple ? »

Finalement, pour éviter l'affrontement avec l'autorité ecclésiastique, don Bosco accepte à contrecœur. Pendant cinq ans ce collège est un poids lourd pour la congrégation. Très peu d'élèves pour des dépenses énormes. L'oratoire du Valdocco doit venir en aide avec d'importants secours pécuniaires. Don Bosco s'écrie avec amertume :

« Ce sont les pauvres qui doivent aider les riches ! »

En fin de compte, en 1887, devenu propriétaire de la maison après avoir déboursé une somme considérable (130 000 livres), don Bosco remplace les nobles par des abbés salésiens étudiants. Une grande pancarte, à la porte d'entrée, annonce la nouvelle destination du collège : *Séminaire des Missions étrangères*. Le problème de conscience de Valsalice, au bout de quinze ans, est résolu.

Le tournant qui souligne un principe fondamental

Nous arrêtons ici la liste des nouvelles fondations. A la mort de don Bosco, les maisons de la congrégation, dispersées dans six nations, seront 64. Les Salésiens 768.

Nous nous permettrons, pour conclure, une remarque.

A partir de 1864, auprès des oratoires et des *foyers*, naissent les *collèges*.

L'oratoire du dimanche (quotidien quand c'est possible) reste « la première œuvre de la congrégation ». Les Règles des Salésiens l'affirment et la réalité de leur action le manifeste. A côté des grandes œuvres qui s'ouvrent en Italie et qui s'ouvriront bientôt dans les quartiers populaires de l'Argentine, de l'Espagne, du Brésil, renaît le magnifique charivari de l'oratoire du Valdocco. Les successeurs de don Bosco insisteront ; pour toute œuvre salésienne : un oratoire.

Mais don Bosco, au commencement de l'année 1864, a saisi un nouveau besoin des enfants du peuple : des écoles sérieuses et qualifiées qui dispensent une instruction solide et chrétienne. C'est un tournant pour sa société : du grouille-

ment des oratoires, un nombre de plus en plus grand de Salésiens passe dans les rangs bien ordonnés des collèges.

N'ayant pas hésité à prendre ce tournant, il semble que don Bosco ait établi un principe fondamental à sa congrégation :

L'élément constitutif, immuable de la mission salésienne est la jeunesse pauvre, les enfants du peuple : pour eux, les Salésiens devront adapter leur œuvre par une lecture rapide et courageuse des signes et des exigences du temps. En un mot, ce n'est pas la jeunesse pauvre qui devra s'adapter aux Salésiens et à leurs œuvres, mais les Salésiens et leurs œuvres devront s'adapter aux exigences de la jeunesse populaire.

Mornèse comme Valdocco

24 juin 1866. A l'oratoire on célèbre la fête patronale de don Bosco. Les directeurs des deux premières maisons salésiennes, Mirabello et Lanzo, sont venus. Don Lemoyne, directeur de Lanzo raconte :

« Le soleil était couché et une lune magnifique brillait dans le ciel. Je montai dans la chambre de don Bosco et je restai seul avec lui environ deux heures. De la cour montait le bruit des garçons en fête. Sur les fenêtres et les rampes des balcons étaient allumées des centaines et des centaines de petites flammes dans des verres colorés. Don Bosco et moi, nous nous sommes avancés à la fenêtre. Le spectacle était charmant. Don Bosco souriait. Subitement, je m'écriai :

“Don Bosco, vous vous souvenez des anciens songes ? Voici les jeunes, voici les prêtres et les abbés que la Madone vous avait promis. Presque vingt années ont passé et le pain n'a jamais manqué à personne.

— Comme le Seigneur est bon”, répondit don Bosco. Et nous retombâmes dans un silence plein d'émotion. Puis, je pris la parole pour la deuxième fois :

“Ne vous semble-t-il pas, don Bosco, qu'il manque quelque chose pour que votre œuvre soit complète ?

— Quoi donc ?

— Pour les filles, ne voulez-vous vraiment rien faire ? Ne croyez-vous pas que si nous avions aussi un institut des Sœurs fondé par vous, ce serait le couronnement de l'œuvre ? Que de travail feraient les Sœurs pour le bien de nos pauvres élèves. Elles pourraient accomplir pour les filles ce que nous faisons pour les garçons.”

Il resta pensif quelques instants, puis :

“Si, cela aussi sera fait. Nous aurons des Sœurs. Mais pas tout de suite ; un peu plus tard”. »

Pietro Stella pense que don Bosco a nourri pendant un certain temps l'espoir de réunir à la congrégation salésienne les œuvres de Maria-Louisa Clarac, une sœur de la Charité qui travaillait à peu de distance de l'oratoire Saint-Louis.

Ce projet, même si don Bosco y a travaillé, eut la vie courte.

En revanche les rencontres avec deux personnes : don Pestarino et Marie-Dominique Mazzarello furent décisives.

Typhus, sorciers et mauvais œil

1860. En plein été, sur les collines de Mornèse éclate le typhus. La seconde guerre d'indépendance, l'année précédente, a déjà enlevé plusieurs pères de famille. Maintenant le typhus, sorti de l'un de ces puits où l'eau stagne et pourrit pendant l'été, répand la terreur dans toute la région alexandrine.

Comme toujours quand se propage une maladie contagieuse, on parle de sorciers et de mauvais œil. Microbes, hygiène, désinfection sont des mots encore inconnus.

Les familles où le typhus se déclare sont abandonnées par tout le monde. Les gens en bonne santé se barricadent dans leurs maisons.

Une famille qui porte le nom de Mazzarello est parmi les premières à être frappée. D'abord le mari, puis sa femme, puis les enfants. Après quelques jours, le papa et l'enfant le plus grand sont condamnés.

Don Pestarino, le prêtre qu'on appelle à Mornèse *previn* (un peu parce qu'il est petit, un peu parce qu'il est sympathique) va visiter ces gens et se rend compte qu'ils ont absolument besoin d'une personne qui les aide. Il va droit à une maison où les parents s'appellent eux aussi Mazzarello et il appelle Maria. C'est une fille solide. Elle a vingt-trois ans. Elle travaille comme un homme et prie comme un ange.

« A la maison de ton oncle, ils sont deux en train de mourir. Que dirait-tu d'aller leur donner un coup de main ? »

Une longue pause, Marie a peur, comme tout le monde. Le curé la regarde tranquille et il attend, Marie murmure :

« Si mon père accepte, j'y vais. »

Son père est un chrétien sérieux. Marie entre dans la maison malade. L'ordre et la propreté sont vite revenus. Les remèdes et la nourriture sont prêts aux heures indiquées.

Mais tandis que les malades guéris descendent du lit, le typhus tombe sur Marie-Dominique. Son beau visage ovale devient en quelques jours un triangle de peau blême et tirée. Le médecin arrive, il secoue la tête ; la mort est déjà là. Il prescrit d'autres remèdes. Maria, épuisée, lui dit :

« Merci, mais s'il vous plaît, ne me faites pas avaler d'autres médicaments. Je n'ai plus besoin de rien, sauf que Dieu vienne me chercher. » Mais son heure n'est pas encore arrivée. Elle devra travailler encore beaucoup sur cette terre avant que Dieu vienne la prendre.

Confidences à Pétronille

Ainsi, sans remèdes, Marie se trouve inopinément guérie. Sur son visage reviennent les couleurs de la santé. Mais, dans ses membres, il reste une torpeur, un affaiblissement insurmontable. La fièvre excessive a brisé quelque chose dans le robuste organisme.

Et à présent, que faire ? Plus d'un jeune homme désirerait parler de mariage avec elle. Il ne lui manque rien pour devenir une belle épouse et une bonne mère. Mais elle ne veut même pas entamer la conversation sur ce sujet. Elle se demande : « Que ferai-je dans la vie ? »

Maria Mazzarello est inscrite à la Pieuse Union des Filles de Marie-Immaculée. L'idée du groupe est partie de la jeune institutrice du pays, Angela Maccagno. Don Pestarino lui a suggéré d'esquisser un schéma de règlement qui a été envoyé à un célèbre curé de Gênes, don Frassinetti. En 1855, d'après ces suggestions, don Frassinetti compose le « Règlement de la Pieuse Union des Filles de Marie-Immaculée », qui se répand rapidement avec un succès inattendu dans toute l'Italie.

Don Pestarino a fondé la première « Pieuse Union » à Mornèse le 9 décembre 1855 avec cinq jeunes filles. La plus jeune était Marie Mazzarello, dix-huit ans.

Marie a une amie pour laquelle elle n'a aucun secret : Pétronille, aussi Fille de l'Immaculée et qui porte le même nom de famille, Mazzarello. Un jour de 1861, Marie lui dit :

« J'ai décidé d'apprendre le métier de couturière. Quand je connaîtrai bien le métier, j'ouvrirai un petit atelier et j'apprendrai à coudre aux filles pauvres. Ça te plairait à toi aussi de faire la couturière ? Nous resterions ensemble ; nous vivrions comme dans une famille. »

Une année passe. Marie et Pétronille ont monté un petit atelier de couture aux confins du pays. Une dizaine de fillettes viennent apprendre à coudre. Mais voici du nouveau qui bouleverse tout.

Deux paires d'yeux apeurés

C'est l'hiver de 1863. Les petites sont à peine retournées chez elles, se protégeant de la neige avec leurs sabots et leurs parapluies que Marie et Pétronille entendent frapper à la porte. Elles se trouvent devant un marchand ambulant, resté veuf avec deux gamines. Il leur demande de les prendre pas seulement pour la journée, mais aussi pour la nuit, parce que lui ne peut plus rester chez lui ni s'occuper d'elles. Les petites orphelines sont là, deux paires d'yeux apeurés. La

plus grande a huit ans, la plus petite six. Pétronille prend l'aînée par la main et Marie la plus petite dans ses bras. Elles allument un grand feu dans la cheminée.

Comme cela, sans aucun plan préétabli, le petit atelier se transforme à partir de ce soir en petite maison pour fillettes pauvres. Marie et Pétronille vont frapper à la porte des voisins et réussissent à se faire prêter deux petits lits et un peu de farine pour faire la polenta.

A peine apprend-on dans Mornèse que les Mazzarello « accueillent dans leur maison des petites orphelines » que beaucoup de gens viennent apporter un fagot de bois, une paire de couvertures, un demi-sac de farine. Mais ils amènent aussi d'autres petites qui ont besoin d'une maison. En peu de temps, elles sont sept.

Avant de commencer le travail dans l'atelier, les fillettes récitent un *Ave Maria*. Quand la cloche sonne l'heure, Marie commente : « Une heure de moins dans ce monde, une heure plus vite au paradis. » Et elle veut que ses apprenties travaillent pour le Seigneur : « Chaque point est un acte d'amour de Dieu. »

Le dimanche aussi, Marie veut « faire du bien à toutes les jeunes filles du pays ». Il naît ainsi une sorte d'oratoire. Les jours de fête, les deux amies rassemblent les enfants, les accompagnent à l'église et les aident à rester joyeuses grâce à des jeux et des promenades.

Un curé qui cherche du travail

Don Dominique Pestarino était né à Mornèse ; à vingt-deux ans il avait été ordonné prêtre au séminaire de Gênes. Pendant quelques années il était resté à travailler au séminaire puis, à trente ans, il était revenu au pays, appelé par le vieux curé de la paroisse qui demandait de l'aide. Il se présenta dans la chaire à ses compatriotes de cette façon : « Je cherche du travail. Pas dans nos vignes, mais ici, dans l'église, dans la vigne du Bon Dieu. Différentes places m'ont été offertes, mais je resterai ici au milieu de vous si vous m'offrez le travail que je cherche. »

Il rencontra pour la première fois don Bosco à Gênes, dans la maison de don Frassinetti. Mais la rencontre décisive eut lieu dans le train, alors qu'ils voyageaient l'un et l'autre entre Acqui et Alexandrie. Don Bosco lui proposa de lui faire visiter son oratoire du Valdocco. Quelques mois plus tard, don Pestarino s'y rendit.

Le spectacle de tant de garçons qui grandissaient joyeusement dans une école de travail et de foi, enthousiasma le visiteur. Il dit à don Bosco : « Prenez-moi avec vous. » Don

Bosco fut d'accord qu'il devînt salésien (en fait, l'année suivante, don Pestarino fera la profession religieuse), mais il voulut qu'il restât à Mornèse où trop de choses importantes le rendaient indispensable. Les rapports avec don Bosco devinrent de toute façon des rapports de collaboration et de dépendance. A partir de ce moment, don Pestarino assista aux réunions des directeurs salésiens.

A Mornèse, pendant ce temps, il y a du nouveau. Deux autres Filles de l'Immaculée demandent à Marie et à Pétronille de « faire comme elles ». Interrogé, don Pestarino répond : « Pourquoi pas ? A deux vous avez tellement de choses à faire que vous n'y arrivez plus. » On forma ainsi une sorte de communauté : les quatre jeunes filles apprennent à coudre aux fillettes et servent de mamans aux sept petites qui vivent chez elles jour et nuit.

En 1864, comme nous l'avons signalé au chapitre 37, don Bosco arrive à Mornèse avec ses garçons pendant les vacances — promenades d'automne. Il s'y arrête cinq jours. Marie Mazzarello assiste à la conférence qu'il donne aux Filles de l'Immaculée. Chaque soir, elle réussit à écouter la « bonne nuit ! » qu'il adresse à ses garçons. Quelqu'un le lui reproche comme une indiscrétion. Elle répond : « Don Bosco est un saint, je le sens. »

Au cours de l'année suivante, les Filles de Marie-Immaculée se divisent en deux groupes. Celles qui ont décidé de mener la vie de communauté avec Marie et Pétronille sont hébergées par don Pestarino dans une maison où elles sont mieux logées, non loin de l'église. Elles s'appellent Filles de l'Immaculée. Les autres qui, comme Angelina Macca-gno, préfèrent rester dans leur famille s'appellent les Nouvelles Ursulines.

Un petit cahier perdu

Les gens de Mornèse, dans le quartier appelé Borgo Alto, construisent un collège pour les classes des garçons. Don Bosco a promis qu'il y enverra ses Salésiens dès que le bâtiment sera terminé. Tout le pays participe aux travaux, par des offrandes ou des prestations volontaires de main-d'œuvre.

1867. La chapelle du Collège est achevée. En décembre, don Bosco vient y célébrer la messe. Il invoque sur le nouveau collège et la population de Mornèse les bénédictions de Dieu. Il s'arrête quatre jours dans le pays et fait une conférence réservée au petit groupe des Filles de l'Immaculée.

1869. Don Bosco presse le mouvement pour la fondation de sa « seconde famille ». Il a désormais les yeux fixés sur

les humbles Filles de Mornèse et sans tambour ni trompette envoie à Marie et à Pétronille un petit cahier « écrit de sa main, contenant un horaire et un petit règlement, pour qu'avec leurs fillettes, elles commencent une vie plus régulière » (M.B., 10.591).

Ce petit cahier a été perdu ; sœur Pétronille se rappelle qu'on « y donnait ces conseils : s'efforcer de vivre habituellement en présence de Dieu ; prier en utilisant de fréquentes invocations ; avoir un comportement doux, patient, aimable ; veiller attentivement sur les filles, les maintenir toujours occupées et les préparer à une vie de piété, simple, franche et confiante » (M.B., 10.592).

1870. Don Bosco se rend pour trois jours à Mornèse : pour reprendre un peu son souffle et aussi pour observer de près la vie de la communauté. Il veut voir quel résultat le « cahier » a obtenu sur leur vie. Il en est pleinement satisfait.

1871. Le 30 janvier, à l'oratoire, se tient la réunion des directeurs salésiens. Don Pestarino y participe et fait un exposé sur le développement de Mornèse.

24 avril 1871. Don Bosco réunit le Chapitre de la Congrégation. Sont présents don Rua, don Cagliero, don Savio, don Ghivarello, don Durando, don Albera. Il annonce qu'il les a rassemblés pour « une affaire de grande importance ». Voici ses paroles, d'après le procès-verbal :

« Un grand nombre de personnes m'ont exhorté plusieurs fois à faire pour les filles ce peu de bien que par la grâce de Dieu nous faisons pour les garçons. Si j'avais obéi à mes dispositions personnelles, je ne me serais pas astreint à ce genre d'apostolat. Mais je crains d'aller contre un dessein de la Providence. Je vous invite donc à réfléchir devant le Seigneur pour pouvoir prendre la décision qui sera pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand avantage des âmes. Pendant ce mois-ci nos prières seront orientées pour obtenir du Seigneur les lumières nécessaires sur cette importante affaire. »

Lorsque manque la farine pour la polenta

Felicina Mazzarello, sœur de Maria, raconte la vie des tout premiers temps : « Très souvent, la nourriture nécessaire manquait à la petite communauté, surtout la farine pour la polenta ; et, quand on l'avait, le bois manquait pour la faire cuire.

Alors, Marie et quelques-unes de nos compagnes, sortaient dans les champs et allaient sous les arbres pour faire des fagots de bois sec avec lesquels elles revenaient, en les por-

tant sur le dos, pour préparer la nourriture. Quand la polenta était cuite, elles la portaient dans la cour, la déposaient par terre sur un plat et invitaient la communauté à ce splendide festin. Les assiettes manquaient et les couverts, mais pas l'appétit ni la gaieté. »

A la fin de mai 1871, don Bosco rassemble de nouveau le Chapitre et demande à chacun son avis. Tous jugèrent très opportune l'initiative en faveur de la jeunesse féminine. Don Bosco tira la conclusion :

« Dans ce cas-là, nous pouvons dire à présent que Dieu veut certainement que nous nous occupions aussi des jeunes filles. Et, pour en venir à quelque chose de concret, je propose que la maison que don Pestarino achève de construire à Mornèse soit destinée à cette œuvre. »

Vers la mi-juin, don Pestarino est convoqué d'urgence par don Bosco. Le rapport que le bon prêtre a laissé de cette rencontre est très paisible, tout-à-fait bureaucratique. Le dialogue dut être très différent, animé et rugueux, si l'on en croit sœur Pétronille qui raconte que « d'habitude, quand il revenait d'une entrevue avec don Bosco, il était au septième ciel, cette fois-ci il avait l'air pensif, troublé, affligé ». Voici ce que dit le rapport de don Pestarino :

« Don Bosco exprima son désir de s'occuper de l'éducation chrétienne des filles du peuple, et déclara que Mornèse était l'endroit qu'il reconnaissait le mieux adapté : les Filles de l'Immaculée s'y trouvant pouvaient y répondre aux appels à la vie commune séparée du monde et commencer l'Institut des Filles de Marie-Auxiliatrice, pour le bien de tant de jeunes filles du peuple. Don Pestarino, sans aucune hésitation (*c'est toujours le rapport qui l'affirme*), répondit : « Si don Bosco en accepte la direction et la protection, je me mets entre ses mains. »

A ce moment, auprès de Marie et de Pétronille, se trouvent déjà Teresa Pampuro, Caterina Mazzarello, Felicina Mazzarello, Giovannina Ferrettino et les petites Rosina Mazzarello Baroni, Maria Grosso, Corinna Arrigotti.

Deux difficultés particulières rendent don Pestarino « pensif et troublé ». Ces jeunes filles sont de bonnes chrétiennes mais aucune d'entre elles n'a encore pensé à devenir religieuse. Don Bosco veut donner le collège de Borgo Alto comme résidence aux Filles de Marie-Auxiliatrice ; mais le pays a travaillé en espérant en faire un collège pour les classes des garçons. Le changement susciterait une demi-révolution.

L'opinion du Pape et la mauvaise humeur du pays

Don Bosco, en ce mois de juin 1871, va à Rome exposer son nouveau projet à Pie IX. Après lui avoir demandé quelques jours « pour y penser », le Pape lui dit : « Votre projet me paraît voulu de Dieu. Je pense que ces sœurs doivent avoir comme but principal l'instruction et l'éducation des filles, comme les Salésiens font pour les garçons. Quant à leur dépendance, elles dépendent de vous et de vos successeurs. En ce sens, pensez à leurs Constitutions et commencez à en faire l'essai. Le reste viendra ensuite. »

29 janvier 1872. Sur ordre de don Bosco, don Pestarino réunit les vingt-sept Filles de Marie-Auxiliatrice pour qu'elles élisent leur première supérieure. Vingt et une voix tombent sur Marie Mazzarello qui, terrifiée, demande tout de suite à ses compagnes de la dispenser. Elles persistent dans leur choix et don Pestarino décide de tout remettre à la décision de don Bosco. Marie se sent soulagée : don Bosco sait bien qu'elle est incapable ; il la dispensera sûrement. Au contraire, don Bosco sait combien elle est capable et la confirme dans sa charge à sa grande désolation.

Maintenant, il s'agit de donner aux Filles de Marie-Auxiliatrice une demeure stable. Mais comment procéder sans soulever le mécontentement du pays ? Un incident aide à la solution. La maison du curé menace de s'écrouler. La municipalité décide de l'abattre et de la reconstruire. En attendant, elle prie don Pestarino de mettre à la disposition du curé la maison qu'il possède auprès de l'église.

« Et les Filles qui font l'école de couture et donnent l'hospitalité aux fillettes pauvres, où est-ce que je les envoie ? »

Les conseillers réfléchissent et suggèrent :

« Envoyez-les au Borgo Alto. Là-bas, le rez-de-chaussée est déjà terminé et personne n'y habite encore. »

Don Pestarino pousse un soupir gros comme ça : on lui donne l'ordre de faire ce que lui n'osait pas demander. Le déménagement s'effectue sur des charrettes paysannes sans oublier les vers à soie : une de leurs bien pauvres sources de revenus.

Sur le coup, le transfert ne suscite aucun étonnement. Mais le bruit se répand dans le pays que les Filles de Marie (dont le nombre augmente rapidement) occuperont désormais le collège pour y créer un nouvel institut religieux. Aussitôt, c'est « un grognement et une protestation générale » (*M.B.*, 10.613). Wirth écrit avec plus de détails : « Les habitants de Mornèse crièrent à la trahison. Les Filles de Marie-Auxiliatrice firent leurs premiers pas dans un climat d'incom-

préhension, presque d'hostilité. Et cela s'ajoutait à la pauvreté et aux privations qui étaient déjà grandes. »

« Dans le pays le bruit courut que tout ça ne durerait pas longtemps — écrivait sœur Felicina Mazzarello. Humainement parlant, cela aurait dû arriver puisqu'il manquait tant de choses. Marie-Dominique, cependant, ne s'effraya pas. Elle poursuivit son existence de fatigue et de sacrifice. Le bâtiment n'étant pas encore terminé, elle était occupée toute la journée à entasser les pierres. Et la lessive ? Le fleuve Roverno se trouve un peu loin du pays. Le jour de la lessive arrivé, elle prenait un peu de pain, ou même seulement une tranche de polenta et elle allait au fleuve avec quelques compagnes. Là, elles faisaient leur travail. Revenue à la maison, fatiguée et mouillée aussi, elle se préoccupait de faire se changer les autres et leur préparait quelque chose de chaud. Elle était comme une mère affectueuse. »

L'odeur d'une poignée de châtaignes

5 août 1872. Les premières quinze Filles de Marie-Auxiliatrice reçoivent l'habit religieux. Onze d'entre elles font aussi des vœux pour trois ans. Marie Mazzarello était parmi elles.

Mgr Sciandra, évêque d'Acqui, remet le crucifix aux quinze sœurs : « Prenez, mes bonnes filles, l'image de votre Jésus bien-aimé. Il sera votre réconfort dans les difficultés que vous rencontrerez. »

Don Bosco assista à la prise d'habit et à la profession. Puis, avec une affectueuse simplicité, il dit :

« Vous avez de la peine, je le vois de mes propres yeux, parce que tout le monde vous contrarie et se moque de vous ; même vos parents vous tournent le dos. Vous ne devez pas vous en étonner. Dans l'office de la Sainte-Vierge, vous avez lu : "Mon nard a donné un parfum exquis." Est-ce que vous savez quand le nard (la citronnelle) donne son parfum ? Quand il est bien écrasé. Que cela ne vous étonne pas, mes chères filles, d'être maltraitées comme vous l'êtes, à présent, dans le monde. Soyez courageuses et consolez-vous car c'est seulement de cette manière que vous deviendrez capables de réaliser votre mission. Si vous vivez d'une manière digne de votre condition, vous pourrez faire un grand bien à vos âmes et à celles de votre prochain. »

La pauvreté continue au bord de la misère. Le plat principal de la communauté c'est la polenta et les châtaignes sèches bouillies. Une sœur de ces premiers temps raconte : « L'odeur de cette poignée de châtaignes commençait à se

faire sentir deux heures avant et nous faisait nous évanouir. »

Beaucoup de sœurs utilisaient comme oreiller une bûche de bois emmaillotée dans des chiffons. Tous les coussins existant dans la maison étaient pour les petites filles. Marie Mazzarello ne voulait pas que les jeunes sœurs pratiquent cette pénitence, mais elle ne pouvait pas non plus expliquer pourquoi c'était elle qui, la première, l'avait imaginée.

La mort frappe à la porte

29 janvier 1874. La mort entre pour la première fois au collège. Maria Poggio s'en va, une jeune sœur du tout premier groupe. Elle était gaie, toujours prête à rendre service, à être utile, à veiller aux malades. Elle avait eu si faim et si froid cet hiver-là ! Elle s'en alla en silence, sans déranger personne.

Les funérailles de cette jeune sœur de Mornèse rassemblèrent tout le pays. « Beaucoup de gens pleuraient », se rappelait don Pestarino. Cela fit la paix entre la population et ces jeunes filles pâles qui défilaient habillées en sœurs et en récitant le chapelet. A partir de ce jour, la farine de maïs pour la polenta et la farine de froment pour le pain ne manquèrent plus dans la réserve.

Mais la mort vint encore frapper à la porte.

Le 15 mai, don Pestarino lisait aux sœurs une page sur la brièveté de la vie. Il disait : « Peut-être que la mort me surprendra dans un an, dans un mois, dans une semaine, dans un jour, dans une heure, et peut-être à la fin de cette lecture ! » A ce moment, le prêtre se mit à pleurer. Les sœurs en furent bouleversées.

A onze heures, pendant qu'il travaillait, il tomba sur le sol. Il mourut quelques heures après. Il avait cinquante-sept ans.

Elles partent à trois, sous la neige

9 février 1876. Sous la neige les trois premières sœurs partent. Elles s'en vont à Vallecrosia, en Ligurie, pour ouvrir un oratoire et une école pour les filles.

29 mars. Sept autres sœurs partent pour Turin. A cinquante mètres de l'oratoire du Valdocco, elles inaugurent un oratoire et une école de filles. Cette maison deviendra pendant plus de quarante ans la maison centrale des Filles de Marie-Auxiliatrice.

Pendant l'année 1876, vingt-six autres sœurs partent de Mornèse : elles vont ouvrir écoles et oratoires à Biella, Alas-

sio, Lu Monferrato, Lanzo Torinese. A sept, elles partent pour Sestri Levante : elles vont fonder les premiers thermes marins pour cent garçons et filles scrofuleux. Au milieu de ces visages repoussants, avec une joie sereine, travaille sœur Henriette Sorbone, une fillette orpheline arrivée à Mornèse tenant par la main ses quatre petites sœurs.

1878. Les Filles de Marie-Auxiliatrice sont désormais une nombreuse famille, dispersée à travers le monde. Le centre de la congrégation se transporte par ordre de don Bosco, de Mornèse à Nizza Monferrato. Pour Marie Mazzarello, c'est un déchirement. Elle dit adieu au papa et à la maman très âgés, au cimetière où repose don Pestarino et quelques-unes de ses premières compagnes, à la petite maison où elle apprit à coudre aux premières petites filles.

Jamais le fait d'être supérieure générale ne fit perdre à Marie Mazzarello le sens des rapports. Elle continue, au dortoir à assister les fillettes les plus petites, avec un regard affectueux et attentif. Une enfant à laquelle les engelures avaient collé ensemble pieds, bas et souliers regarde autour d'elle si personne ne la voit et se glisse dans les draps avec souliers et le reste. La mère Mazzarello s'aperçoit de la manœuvre. Elle ne dit rien. Elle descend à la cuisine prendre une cuvette d'eau tiède, de la gaze et de l'ouate. Elle dépose le tout près du lit de l'enfant et lui murmure :

« Maintenant, montre-moi tes pieds. N'aie pas peur, je ne te ferai pas mal. »

La mort arrive avec les fleurs de mai

Janvier 1881. Les sœurs commencent à remarquer que la santé de mère Mazzarello décline. Quelqu'un lui murmure qu'elle devrait faire plus attention à sa santé, mais elle répond en souriant :

« C'est mieux pour tout le monde que je m'en aille. Comme ça, on choisira une supérieure plus habile que moi. »

L'aggravation se produit pendant qu'elle accompagne un groupe de missionnaires en partance pour l'Amérique. Un contretemps l'oblige à passer une nuit recroquevillée dans un coin, tout habillée et grelottante de fièvre. Le matin elle n'arrive pas à se redresser. Elle se fait violence néanmoins un peu plus tard pour accompagner ses filles jusqu'au port. Mais au bout de quelques heures, elle n'en peut plus.

« Pleurite aiguë », diagnostique le médecin. Quarante jours de fièvre, loin de chez elle, torturée par les emplâtres vésicatoires qui sont l'unique médication connue en ce temps-là et qui lui mettent le dos à vif.

Puis la fièvre disparaît, mais le médecin est clair jusqu'à la brutalité : encore quelque mois à vivre.

Revenue à Nizza, elle rencontre don Bosco et lui dit : « Le médecin a été très clair. Don Bosco, je vous le demande puis-je encore guérir ? »

Don Bosco ne répond pas directement. Il lui raconte une histoire : « Un jour, la mort alla frapper à la porte d'un monastère. A toutes les sœurs qu'elle rencontrait, elle disait : "Viens avec moi" ; mais toutes s'esquivaient : elles avaient tant de choses à faire. Alors, elle se présenta à la supérieure et dit : "C'est à toi de montrer le bon exemple. Viens." La supérieure dut s'incliner et obéir. »

Mère Mazzarello comprend, elle baisse la tête et essaie de sourire.

Pâle et épuisée, elle retourne à Nizza. La grande fête qu'on lui fait pour l'accueillir la touche beaucoup. Elle remercie sincèrement :

« Dans ce monde, quoi qu'il arrive, nous ne devons pas trop nous réjouir, nous attrister. Nous sommes dans les mains de Dieu, qui est notre Père, et nous devons être toujours prêtes à faire ce qu'Il veut. »

Le dénouement survint au printemps. Par les carreaux de sa fenêtre, elle voit la verdure et les fleurs. Elle aime entendre le bruit des petites filles qui courent et jouent sans souci. Elle veut encore parler à ses sœurs et leur dit :

« Aimez-vous bien. Restez toujours unies. Vous avez abandonné le monde ; ne vous en fabriquez pas un autre ici dedans. Pensez à ce pour quoi vous êtes entrées en congrégation. »

Elle souffre mais jusqu'à la fin ne veut attrister personne. Elle essaie même de chanter. Dieu vient la chercher à l'aube du 14 mai. Elle réussit à murmurer : « Au revoir au ciel. » Elle a quarante-quatre ans.

Caterina Daghero, une très jeune sœur de vingt-cinq ans, est appelée pour lui succéder à la tête des Filles de Marie-Auxiliatrice. Elle était entrée à dix-huit ans. Mère Mazzarello l'avait aidée à surmonter la tristesse et la dureté des premiers jours. En 1879 elle était devenue directrice de l'œuvre de Turin. La proximité de don Bosco avait éveillé son initiative pour fonder un oratoire et une école, mettant en évidence des qualités profondes : solidité, équilibre, bonté.

Sous son impulsion les F.M.A. (Filles de Marie-Auxiliatrice) développèrent leurs œuvres en Italie, en France, en Amérique du Sud. A la mort de don Bosco, elles avaient parcouru un long chemin : elles étaient à la tête de 50 maisons, les Sœurs étaient 390 et les novices une centaine.

La conquête de Rome et le frisson de la fin

En 1870 se produisirent deux événements d'une importance extraordinaire pour l'histoire de l'Église et de l'Italie : le Concile Vatican I et l'occupation de Rome par l'armée italienne.

Concile à Rome et anti-concile à Naples

Le Concile s'ouvre officiellement le 8 décembre 1869. Pie IX fixe deux objectifs principaux : un exposé clair de la doctrine catholique face aux erreurs modernes et à la définition de l'infaillibilité du Pape.

Trois cents ans ont passé depuis le dernier Concile, celui de Trente. Pie IX a adressé un pressant appel aux évêques des Églises séparées d'Orient pour qu'elles y participent. Les réponses ont été négatives et peu courtoises.

Les protestants aussi ont été invités mais la formule de l'invitation parlait de « la bonne occasion de rentrer dans l'unique troupeau du Christ » et avait sonné très désagréablement à leurs oreilles.

La franc-maçonnerie italienne, en période d'anticléricisme virulent, proclame un « anti-concile » à Naples et reçoit les premières adhésions de Giuseppe Garibaldi et de l'écrivain français Victor Hugo. Dans plusieurs provinces ont même été organisées des manifestations populaires pour déclarer « une guerre implacable au Pape ».

On compta comme évêques présents à l'ouverture du Concile : 200 Italiens, 70 Français, 40 Austro-Hongrois, 36 Espagnols, 19 Irlandais, 18 Allemands, 12 Anglais, 50 Orientaux, 40 Américains des U.S.A., 9 Canadiens, 100 évêques d'autres nationalités et de territoires de missions. Avec les évêques, les supérieurs des ordres religieux et des congrégations sont aussi présents. Au total, environ 700 Pères conciliaires.

Le 20 janvier 1870 don Bosco part pour Rome et y arrive le 24. Le 8 février, il a deux longs entretiens privés avec le Pape. Pie IX lui demande de répandre dans le peuple un petit livre d'histoire ecclésiastique qui mette en lumière

l'infaillibilité du Pape. Don Bosco obéit à la fin de cette année-là : il envoie à tous les abonnés aux *Lectures catholiques* une nouvelle édition de son *Histoire ecclésiastique*, avec une dernière partie réservée à Vatican I et à l'infaillibilité pontificale.

« *La voix du ciel au Pasteur des Pasteurs* »

Au cours d'une audience (12 février) don Bosco remet au Pape quelques pages de « prévisions sur l'avenir ». Les premières lignes disaient : « La veille de l'Épiphanie de l'année 1870 en cours, les objets matériels de ma chambre disparurent et je me trouvai en contemplation de choses surnaturelles. Cela dura très peu de temps, mais je vis beaucoup de choses. » L'exposé (dont on conserve l'autographe de don Bosco) est écrit dans un style imagé, prophétique, qui mélange les invectives, les prévisions, les appels, souvent mystérieux et confus. Le passage qui frappe le plus le Pape (et qui reste suffisamment clair pour nous aussi) est le suivant :

« Maintenant la voix du ciel est au Pasteur des Pasteurs. Tu es dans la Grande Conférence avec tes Assesseurs ; mais l'ennemi du bien ne reste pas un instant en repos. Il étudie et met en œuvre toutes les ruses contre toi. Il sèmera la discorde parmi tes Assesseurs, te suscitera des ennemis parmi mes enfants. Les puissances du siècle vomiront du feu et s'efforceront d'étouffer les paroles dans la bouche des Gardiens de ma loi. Cela n'aura pas lieu. Ils feront du mal, mais du mal à eux-mêmes. Toi, va vite ; si on ne peut pas dénouer les difficultés, tranche-les. Si tu tombais dans les angoisses ne t'arrête pas, mais continue jusqu'à ce que soit tranchée la tête de l'Hydre de la terreur. Ce coup fera trembler la terre et l'enfer ; mais le monde retrouvera la sécurité et les bons se réjouiront. Appelle donc auprès de toi deux Assesseurs seulement mais où que tu ailles continue et achève l'œuvre qui t'a été confiée.

Les jours passent vite, tes années avancent vers le nombre déterminé. Mais la Grande Reine sera toujours ton aide et, comme dans le passé, elle sera toujours dans l'avenir *magnum et singulare in Ecclesia praesidium* (grande et puissante aide de l'Église). »

Vingt lignes plus bas, don Bosco parle de l'avenir du Pape : « Maintenant vous êtes âgé, affaibli, sans défense ; dépouillé, et pourtant avec une parole enchaînée vous faites trembler le monde. » (L'occupation de l'État pontifical aura lieu seulement le 20 septembre.)

Sombres menaces sur la France

La page de ces « prévisions » de février 1870 qui nous paraît la plus incroyable est celle qui concerne la France. A cette date, Napoléon III est encore le souverain le plus puissant d'Europe. La désastreuse guerre contre la Prusse (elle débute le 19 juillet 1870) et les massacres de la Commune de Paris (mars-mai 1871) sont impensables. Voici les paroles écrites par don Bosco :

« Les lois de la France ne reconnaissent plus le Créateur, et le Créateur se fera connaître et la visitera trois fois avec le bâton de sa colère.

Il abattra son orgueil avec des défaites, le pillage et le massacre des récoltes, des animaux et des hommes. Tes ennemis te mettront dans les angoisses, dans la faim, dans la peur et dans l'abomination des nations. Mais malheur à toi, si tu ne reconnais pas la main qui te frappe... Tu tomberas entre des mains étrangères et tes ennemis verront de loin tes palais en flammes. Tes demeures deviendront un tas de ruines baignées du sang de tes héros disparus. »

Dans les jours suivants il rencontre beaucoup d'évêques et se sert du prestige dont il jouit pour les encourager à accélérer la définition de l'infailibilité. Il semble que son intervention la plus pressante, il la fit auprès de Mgr Gastaldi, alors évêque de Saluzzo et son grand ami.

Don Lemoyne affirme que Pie IX fut tellement satisfait du zèle de don Bosco qu'il lui dit un jour :

« Ne pourriez-vous pas laisser Turin et venir vous installer ici à Rome ? Votre société y perdrait-elle ?

— Saint-Père, ce serait sa ruine ! » (*Vita di S.G. Bosco*, vol. II, p. 44).

Don Bosco quitta Rome le 22 février.

Le 24 avril, le Concile approuva à l'unanimité le document *Dei Filius*. C'est un exposé dense et clair de la doctrine catholique sur Dieu, la Révélation et la Foi. Il souligne spécialement l'idée que science et foi, si elles sont correctement comprises ne peuvent être en contradiction, puisque toutes les deux viennent de Dieu.

Le Pape est-il infailible ?

Le 15 mai, dans la salle des assemblées conciliaires commence le débat sur l'infailibilité du Pape. La discussion générale continue jusqu'au 4 juin. Le cardinal Bonnechose, ce jour-là, écrit sur son agenda : « On dirait que nous sommes embarqués pour une navigation difficile, à bord d'un

navire battu par les flots dans lequel tout le monde a le mal de mer. »

Deux courants divisent les Pères qui s'affrontent dans de rudes discussions à l'intérieur et hors du Concile. La majorité est pour l'infaillibilité. La minorité (une soixantaine d'évêques allemands, français, italiens et américains) voit dans la définition un obstacle grave pour le rapprochement avec les Églises protestantes. Pie IX fait sentir plusieurs fois le poids de son autorité en faveur de la définition.

Le 18 juillet le Concile approuve le texte concernant l'infaillibilité. Un témoin a raconté : « Ce fut une journée de pluie battante sur Rome et de continuels orages très violents. Pendant que monseigneur Valenziani lisait le texte, les fenêtres étaient secouées par le tonnerre et, quand les éclairs cessaient d'irradier, il régnait une déprimante obscurité. »

La décision du Concile, signée par le Pape, définit comme dogme de foi la vérité suivante¹ :

« Le Pontife romain parle *ex cathedra* [de sa chaire officielle] quand, en vertu de son autorité apostolique suprême, il remplit sa charge de guide et de docteur de tous les chrétiens. Lorsque, dans ces conditions, il définit qu'une doctrine concernant la foi ou les mœurs doit être reçue comme un article de foi par l'Église universelle, il jouit de l'infaillibilité. Le Divin Rédempteur a en effet voulu, par l'assistance divine promise à l'apôtre Pierre, doter son Église de cette infaillibilité. De ce fait, ces définitions [assez exceptionnelles] du Pontife romain sont irréformables, non pas parce que l'Église les juge telles, mais parce qu'elles le sont. »

Les travaux consacrés à l'infaillibilité étant achevés, une pause de quatre semaines est décidée. A la reprise, le Concile devait délibérer sur les évêques. Mais de graves événements allaient se précipiter en Europe.

Les bersaglieri à Porta Pia

Le 19 juillet 1870 Napoléon III déclare la guerre à la Prusse. Ce fut un désastre. Les défaites françaises se succédèrent l'une après l'autre, jusqu'à celle de Sedan (2 septembre) où Napoléon lui-même fut fait prisonnier.

La France ne se rend pas. La république est proclamée, le gouvernement part à Tours, mais à la fin il faut céder. La paix, humiliante, est signée à Francfort en mai 1871, après que Paris eût essayé de se transformer en une république de

1. Le décret conciliaire est rédigé en une seule phrase dans l'original. Il est ici découpé en quatre phrases pour en faciliter la lecture. Les expressions entre crochets sont surajoutées (N.d.T.).

type jacobin (la « Commune »), féroce­ment é­crasée par les troupes fran­çaises (14 000 morts).

Napoléon vaincu à Sedan, le gouver­nement italien se sent les mains libres pour affronter Rome. Il a obtenu la Vénétie (Venise) par une malheureuse « troisième guerre d'indépendance » (1866). Mainte­nant, 60 000 hommes sous le com­mandement du général Raffaele Cardona re­çoivent l'ordre de prendre position aux frontières du Latium pour conquérir Rome. L'armée pontificale, aux ordres du général Kanzler, compte 14 000 hommes. Dans ces circonstances, beaucoup de gens conseillent à Pie IX d'abandonner la ville. Un navire anglais est prêt à le transporter à Malte. D'autres suggèrent l'Espagne, l'Amérique. Le Pape, qui considère comme une erreur d'avoir fui à Gaëte en 1848, est bien décidé à rester sur place. Il fait quand même consulter les personnes de confiance. Don Bosco, dont il apprécie beaucoup le jugement, consulté sur ce qu'il convient de faire, lui répond : « Que la sentinelle, l'Ange d'Israël, reste à son poste et garde le rocher de Dieu et l'Arche Sainte. » La lettre expédiée d'urgence à Rome a été copiée de sa plus belle main par don Cagliero.

Civitavecchia (sur la côte Tyrrhénienne à environ 75 km au nord-ouest de Rome), assiégée par terre et bloquée par la flotte surgie au large, se rend à Nino Bixio dans la nuit du 14 au 15 septembre. Pendant ce temps, les troupes de Cardona sont entrées dans le Latium et ont encerclé Rome.

A 5 h 30, le 20 septembre, une batterie de la division Angioletti ouvre le feu contre la Porte Saint-Jean. C'est une diversion. Le véritable objectif c'est la Porta Pia. Les *bersaglieri* ouvrent la voie en pénétrant dans le parc de la villa Patrizi d'où ils délogent les fusiliers qui gênent la progression des artilleurs. Arrivés à Via Nomentana, les artilleurs italiens ouvrent le feu sur Porta Pia. Avant neuf heures du matin, une brèche de trente mètres est ouverte dans le mur. Le 12^e et le 34^e *bersaglieri* la franchissent.

Deux ou trois minutes avant 10 heures, sur le bureau du Pape, arrive la nouvelle que le mur a été renversé. Selon ce qui avait été entendu d'avance, le Pape ordonne que le drapeau blanc soit hissé sur le château Saint-Ange et il envoie au général Kanzler l'ordre de se rendre.

Le bilan des pertes humaines donne des chiffres peu élevés, mais cependant toujours très douloureux : 56 morts et 141 blessés du côté italien ; 20 morts et 49 blessés de l'autre côté.

Contre les responsables de la conquête de Rome « même s'ils sont investis de la plus haute dignité », le Pape lance l'excommunication majeure.

Don Bosco, écrit don Lemoyne, « reçut la nouvelle de la prise de Rome pendant qu'il était à Lanzo et, au grand étonnement de ceux qui étaient présents, il la reçut avec tranquillité, comme s'il entendait parler d'une chose qu'il connaissait depuis longtemps ».

Le Pape fit parvenir aux Pères conciliaires encore présents à Rome une communication : « Dans ces tristes conjonctures, voyant que les Pères du Concile ne pourraient plus avoir la liberté nécessaire, la sécurité et la paix pour traiter dignement avec Nous des affaires de l'Église... nous suspendons la célébration du Concile œcuménique du Vatican. »

Le frisson de la fin à Varazze

L'occupation de Rome, la fin de l'État pontifical eut une résonance énorme, inimaginable pour nous. C'était la fin d'une époque qui avait duré 1 500 ans. Beaucoup de gens pensaient que c'était la fin de l'Église.

Un an plus tard, la jeune et frêle congrégation salésienne sent passer à son tour pendant un moment le frisson de la mort.

Le 6 décembre 1871, pendant qu'il se trouve à Varazze (sur la Riviera italienne, à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de Gênes), don Bosco tombe par terre évanoui. Les témoins craignent une congestion cérébrale. Ils le relèvent et le transportent à la maison salésienne où il faut le mettre au lit comme un enfant.

La maladie, après quelques jours d'incertitude se révèle extrêmement grave. Par intervalles, le corps de don Bosco se couvre de cloques, petites et dures. Les douleurs sont intolérables et la température s'élève de façon inquiétante. On administre le viatique au malade au bord de la tombe.

A Turin, c'est la consternation. Si don Bosco meurt, que sauvera-t-on de son œuvre ? Don Rua, son bras droit, a seulement trente-quatre ans. Beaucoup de Salésiens offrent leur vie à la place de celle de don Bosco pendant ces jours-là. Plus tard il aurait dit : « Je devais mourir à Varazze. Les années qui sont venues ensuite sont un don que Dieu a fait à chacun de mes enfants. »

La maladie dura deux mois. Au début, les nouvelles sont tellement alarmantes que, pour éviter de troubler la vie de l'oratoire, on les transmet seulement par télégramme, en termes assez généraux.

Mais ce détail devient justement l'occasion d'une des plus émouvantes preuves de l'affection qui entoure don Bosco.

Entre Varazze (où Pietro Enria, l'orphelin du choléra de 1854, est descendu pour veiller don Bosco) et Giuseppe Buz-

zetti (qui tremble à Turin parce qu'il n'a pas de nouvelles détaillées sur la santé de son don Bosco) commence à fonctionner une espèce de « poste clandestine ». Les lettres de ces deux « ex-gosses » de don Bosco sont pauvres, pleines de lieux communs, mais elles contiennent un sentiment extrêmement tendre, absolument sincère, original.

Les lettres de tendresse

Nous en reproduisons quelques extraits :

23 décembre 1871. Enria à Buzzetti :

« Avec une immense peine, je dois donner des nouvelles pas tellement bonnes de notre pauvre père. Aujourd'hui la fièvre ne l'a pas quitté un seul instant. Toute la journée il fut en eau, tellement il avait sué. Il m'a bien souvent effrayé parce qu'il gémissait beaucoup en rêvant. Je m'approchais du lit et lui me disait que ce n'était rien.

Ah ! cher Buzzetti, j'ai tellement de peine que je n'ai plus la force d'écrire. Je vous en supplie dites que l'on prie, mais de tout cœur, et l'Enfant-Jésus aura pitié de nous. Il est 2 heures du matin, on dirait à présent qu'il s'est un peu endormi. Je souhaite une bonne fête à tous. Je la passerai avec le cœur brisé auprès du lit de mon père et votre très cher père. »

Buzzetti répond :

« Je n'ai pas pu terminer la lecture de ta lettre du 23 à cause de la grande peine, de la contrariété et parce que je ne pouvais retenir mes larmes en apprenant que le cher don Bosco souffre chaque jour un peu plus.

J'ai prié et je demande à tout le monde de prier ; j'ai même demandé à l'Enfant-Jésus qu'il me fasse souffrir à moi tous les maux que souffre don Bosco et la mort s'il le faut, pour qu'il se rétablisse rapidement et vive pendant de longues années.

Continue d'écrire, n'aie pas peur de me contrarier car tu me contrarierais au contraire si tu laissais passer un seul jour sans nous tenir au courant de la santé de notre cher père. Embrasse sa main sacrée de ma part et dis-lui qu'il me bénisse. »

« 3 janvier 1872. Cher Buzzetti, la santé de notre père affectionné s'améliore toujours, mais lentement. De petits furoncles continuent de lui venir qui le tourmentent un peu et lui occasionnent un peu de fièvre. »

Buzzetti répond : « Cher Pietro, nous attendons de bonnes nouvelles. Hier, j'ai terminé la neuvaine, c'est pourquoi si Marie-Auxiliatrice nous trouve dignes de son amour, elle

nous rendra en bonne santé notre cher don Bosco ; sinon, nous continuerons à l'ennuyer aussi longtemps qu'il faudra.

Tu dois savoir qu'il fait un froid du diable, tous les jours on trouve une quantité de cruches éclatées par le gel et celle que tu avais dans ta mansarde a subi le même sort. »

Quand don Bosco commence à aller vraiment mieux, Enria envoie un télégramme à Buzzetti : « Hier fête. Papa levé. Ta visite réjouirait. Aujourd'hui bien. » Les mots « Papa levé » se répandirent immédiatement dans l'oratoire, provoquant une grande joie.

Comme l'amélioration se poursuit, Enria reste deux ou trois jours sans envoyer de nouvelles et Buzzetti lui écrit : « Cher Pierre, es-tu encore vivant ? Si tu l'es, comme je l'espère, pourquoi ne respectes-tu pas ta promesse de ne pas laisser passer un jour sans me donner des nouvelles du cher don Bosco ? Donc, ne me fais pas de blagues. »

Enria répond immédiatement : « La santé de don Bosco s'améliore toujours. Plusieurs fois, il s'est écrié : "Ah ! le jour où nous rentrerons à l'oratoire !..." Et il reste troublé et absorbé en pensant à ce que ce sera quand il rentrera dans notre maison bénie. »

Le 15 février, don Bosco put retourner à Turin. Il entra dans le sanctuaire de Marie-Auxiliatrice par le grand portail. Dans l'église l'attendaient les garçons du Valdocco et beaucoup d'amis. Dès qu'il arriva dans le chœur devant l'autel, Buzzetti entonna le psaume *Laudate, pueri, Dominum* « Enfants, louez le Seigneur ». Agenouillé au pied du tabernacle et de la Vierge-Auxiliatrice, don Bosco pria longuement. Puis, il remercia les garçons et les invita à remercier la Madone.

« Enria était resté agenouillé dans le chœur, rappelle don Amadei ; Buzzetti le prit par le bras et l'accompagna dehors. » Ils s'embrassèrent en pleurant.

Les coopérateurs : des Salésiens dans le monde

Au cours des années 1870 se concrétisa le projet des coopérateurs salésiens. Comme toutes les idées de don Bosco cela ne fut pas improvisé : les racines étaient anciennes. Lui-même écrit :

« A peine l'œuvre des oratoires commença-t-elle, en 1841, que plusieurs pieux et dévoués prêtres et laïcs vinrent aider à cultiver la moisson qui déjà paraissait abondante dans le secteur des jeunes en péril. *Ces collaborateurs* ou *coopérateurs* furent en toute occasion le soutien des œuvres que la divine Providence nous confiait. »

Adieu à don Borel

Don Bosco rappelle d'abord les prêtres. Nous les avons nous aussi rencontrés au fil de son histoire. D'abord dans son oratoire migrant, puis au Valdocco. Il y eut des divergences sur ses idées « folles » puis sur son attitude « politique ». Mais l'amour concret pour la jeunesse surmonta les obstacles et les barrières. Pietro Merla, Luigi Nasi, Leonardo Murialdo, Ignazio et Giuseppe Vola, Giacinto Carpano et spécialement don Cafasso, et le « petit père » don Borel seront liés pour toujours à l'œuvre de don Bosco.

Le « petit père » ferma les yeux sur cette terre le 9 septembre 1873. Don Bosco pleura près de celui qui s'éteignait. Il dit : « Il avait l'air d'un prêtre de rien du tout et, au contraire, dix bons prêtres n'auraient pas fait tout le bien que fit ce grand ouvrier de Dieu. »

En mourant, il ne laissa même pas le nécessaire pour sa sépulture. Mais don Bosco savait combien de fois il avait vidé son porte-monnaie dans ses mains sans s'occuper de savoir si c'était de la petite monnaie ou des napoléons en or. Les directeurs salésiens, appelés par don Bosco pour les funérailles, portèrent son cercueil sur leurs épaules. Les abbés, les jeunes, la fanfare de l'oratoire l'accompagnèrent au cimetière. C'étaient ces prêtres, ces abbés, ces jeunes à propos desquels don Bosco disait en 1844 : « Et pourtant ils existent puisque je les vois. »

Hommes et femmes de bonne volonté

Auprès des prêtres, les laïcs. Certains appartenaient à des familles aristocratiques : le comte Cays (qui deviendra salésien et prêtre à un âge avancé), le marquis Fassati de Montemagno, le comte Callori di Vignale, le comte Scarampi di Pruney. D'autres étaient de simples ouvriers ou commerçants. Don Bosco rappelait avec beaucoup de reconnaissance un quincaillier, Giuseppe Gagliardi, qui consacrait aux jeunes de l'oratoire son temps libre et ses économies.

La *coopération* de ces laïcs était variée. Don Bosco leur demandait surtout d'être disponibles pour « faire le catéchisme », le dimanche et les jours fériés du carême. Certains l'aidaient aussi pour les cours du soir et la surveillance des jeunes. D'autres cherchaient un bon travail pour ses garçons et particulièrement pour ceux sortis de prison.

Il n'y avait pas que les hommes. Nous avons déjà fait allusion aux « mamans » qui travaillaient à l'oratoire : maman Marguerite, la maman de don Rua, celle de Michel Magon, la sœur de maman Marguerite, la mère du chanoine Gastaldi.

Cette dernière s'était elle-même chargée de faire laver le linge des garçons et de le distribuer chaque samedi. « C'était vraiment nécessaire, disait don Bosco. Parmi ces pauvres gosses, il y en avait qui ne pouvaient jamais changer cette saleté de chemise qu'ils avaient sur le dos et ils étaient tellement sales qu'aucun patron ne voulait les accueillir dans son atelier. »

Le dimanche « madame » Gastaldi réunissait les enfants et, « comme un général d'armée », inspectait minutieusement les habits et la propreté de chacun, y compris les lits, qui souvent devenaient de petites et odorantes tanières.

Beaucoup ne coopéraient pas avec de l'action, mais avec de l'argent. Un prêtre donnait pour les garçons les plus pauvres toutes les sommes qu'il recevait de parents fortunés. Un banquier versait régulièrement une pension, comme s'il avait été un « récupéré » de don Bosco. Un artisan apportait régulièrement ce qu'il mettait de côté.

Les Salésiens externes : recalés

Don Bosco est de plus en plus persuadé qu'il aurait été opportun de rassembler ces collaborateurs en une association.

Il fait une première tentative en 1850, réunissant sept hommes de confiance « tous catholiques et laïcs ». Ce fut sans succès.

En 1864, nouvelle tentative. En présentant les Règles de sa

société à Rome, il y avait introduit un « chapitre » qui fit grimacer plusieurs monseigneurs. Il parlait de « Salésiens externes ». N'importe qui, même vivant dans sa famille, aurait pu devenir Salésien. Pas de vœux à émettre, mais collaboration au travail des Salésiens pour les garçons pauvres. A l'article 5, il prévoyait carrément que tout Salésien sorti de la congrégation « pour motif valable », en serait devenu « un membre externe ».

Le chapitre fut refusé à l'examen. Avec son entêtement de Piémontais, don Bosco le représenta, d'abord modifié, puis en appendice. Il n'y eut pas moyen. Pour obtenir l'approbation des Règles (il l'aura en 1874), il dut se résigner à le retirer. Aujourd'hui, il serait peut-être considéré comme « une intuition géniale ».

Le projet des « Salésiens externes » étant repoussé, don Bosco se met immédiatement à travailler à quelque chose de similaire. En 1874, il trace les grandes lignes d'une Union de Saint-François-de-Sales. Les directeurs qu'il consulte manifestent peu d'enthousiasme. Cela ressemblait à l'une de ces confréries comme il y en a tant. Don Bosco secoue la tête :

« Vous ne me comprenez pas. Mais vous verrez que cette union sera le soutien de notre société. Pensez-y. »

Don Bosco assignait trois buts principaux à l'union :

— faire du bien à soi-même en exerçant la charité envers le prochain, spécialement à l'égard des enfants pauvres et abandonnés ;

— participer aux œuvres de piété et de religion qu'accomplissent les Salésiens ;

— recueillir les enfants pauvres, les instruire dans sa propre maison, les défendre contre les dangers.

Les coopérateurs salésiens

En 1876, il trouve la formule définitive. Il nomme la pieuse union de ses collaborateurs « coopérateurs salésiens ». Il écrit et imprime rapidement leur règlement et l'envoie au Pape pour l'approbation. Elle revient avec un « bref » (lettre pastorale) de Pie IX le 9 mai 1876.

Les buts sont identiques à ceux de la liste dressée deux ans plus tôt : faire du bien à soi-même par une vie chrétienne engagée, aider les Salésiens dans leur entreprise, écarter les dangers qui menacent la jeunesse.

Les moyens sont les mêmes que ceux des Salésiens : catéchismes, exercices spirituels, souci des vocations sacerdotales, diffusion de la bonne presse, prières et aumône.

Ce dernier mot a causé beaucoup d'équivoques. Certains Salésiens réduisirent en fait l'activité des coopérateurs à l'aide

financière à leurs œuvres. Don Bosco protesta énergiquement contre cette dépréciation du coopérateur.

« Il faut bien comprendre le but de la pieuse union, dit-il à Toulon en 1882. Les coopérateurs salésiens ne doivent pas uniquement recueillir des dons pour nos œuvres, mais aussi s'efforcer par tous les moyens de coopérer au salut de leurs frères et spécialement des jeunes. »

Dans ses voyages en Italie et à l'étranger, don Bosco se donna beaucoup de mal pour augmenter l'effectif de ses coopérateurs. « Gênes et la Ligurie lui fournirent de gros contingents — écrit Morand Wirth. En France, Nice devint un centre important à cause du caractère cosmopolite de la ville. A Marseille, les coopérateurs étaient si fervents que don Bosco avait avec eux l'impression de se trouver en famille. »

En Espagne, vécut une des plus originales figures de coopératrice : madame Dorotea de Chopitea. Elle devint la « mère des œuvres salésiennes » ; sa cause de béatification a été introduite.

Le Bulletin salésien arrive même à Sotto il Monte

Don Bosco voulut donner aux coopérateurs un instrument qui servît à les garder unis entre eux et avec le centre des œuvres salésiennes. Ce fut le *Bulletin salésien*, périodique mensuel. Le premier numéro parut en août 1877.

Don Bosco tenait tant au *Bulletin* qu'il en prépara personnellement les premiers numéros. Quand cela lui fut impossible, il priva ses collègues d'un excellent directeur pour le lui confier : don Giovanni Bonetti (qui fit partie du Chapitre supérieur). Quand on lui demandait à qui l'envoyer, don Bosco répondait : « A qui le veut et à qui ne le veut pas. »

Dans le *Bulletin salésien* furent publiées les premières lettres des missionnaires salésiens, passionnément lues par les jeunes et les adultes.

La première *Histoire de l'oratoire de don Bosco* y fut publiée en plusieurs livraisons et attendue, elle aussi, avec une très vive curiosité. On y lit régulièrement les nouvelles des œuvres salésiennes à travers le monde, les grâces les plus importantes de Marie-Auxiliatrice.

Cette modeste revue mensuelle pénètre partout, gagnant beaucoup d'amis à don Bosco et à ses œuvres. Le Pape Jean XXIII, né à Sotto il Monte, rappelait : « Mes premières années furent égayées et protégées par la chère image de l'Auxiliatrice. Oh ! une reproduction bien simple : un découpage dans le *Bolletino salesiano* que le grand oncle Zaverio recevait et nous lisait à tous avec une ardeur impétueuse. La pieuse image se trouvait à la tête du lit. Que de prières et

quelle confiance devant cette humble image ! Et Marie-Auxiliatrice m'a toujours aidé. »

En 1884, en parlant avec don Lemoyne, don Bosco lui révéla une idée qui, petit à petit, était devenue de plus en plus claire pour lui : « Le vrai but des coopérateurs n'est pas d'aider les Salésiens, mais de prêter assistance à l'Église, aux évêques, aux curés, sous la haute direction des Salésiens. »

« A la mort de don Bosco en 1888, écrit Morand Wirth, une chose était évidente : la force apostolique de la modeste congrégation salésienne avait été décuplée grâce à l'aide fraternelle de ses coopérateurs. Beaucoup d'entre eux méritent d'être considérés de fait, sinon juridiquement, comme de vrais Salésiens dans le monde. »

Francesco, Eusebio, Filippo, Michele et beaucoup d'amis

En 1870, don Bosco a cinquante-cinq ans accomplis. Sa vie, qui a été nerveuse et vivace comme un torrent de montagne dans les premières décennies, s'élargit et devient un fleuve majestueux. Les dix-huit dernières années de son existence, enregistrées minutieusement dans les quintaux de documents et de témoignages, ont été condensées en neuf volumes de *Memorie Biografiche* (Mémoires pour une biographie) ; neuf volumes dont deux ont plus de 1 000 pages.

Il est clair que chaque biographe de don Bosco doit utiliser impérativement le verbe « éliminer ». Les faits, les rencontres, les allocutions aux garçons, les songes sont touchants et très humains ; on regrette d'en laisser de côté des dizaines et des dizaines. Et malgré cela, le compte des pages disponibles étant établi, nous devons encore nous résigner à tailler et à élaguer vigoureusement.

Mais dans ce chapitre, nous prenons une petite revanche. Nous racontons « en roue libre » certains des faits, certaines des rencontres de ces années qui nous ont le plus frappé, en nous excusant si nous n'arrivons pas à les relier par un fil « logique ». La vie, d'ailleurs, n'utilise pas toujours la logique comme sa route principale.

« J'ai volé deux pains »

Août 1872. La cloche sonne et une troupe énorme de jeunes sort à toute vitesse des classes et des ateliers en criant : « La croûte ! La croûte ! »

Deux boulangers, au fond de la cour, ont placé quatre énormes paniers d'osier, remplis de petits pains frais et qui sentent bon. On crie : « Un par personne ! pas plus ! »

Francesco Piccollo, un garçon de onze ans, arrivé depuis peu de temps de Pecetto Torinese, regarde toute cette cohue et attend son tour. Il a mangé pas mal de minestra (soupe) à midi mais, au fil des heures, l'appétit s'est réveillé. Il pense donc qu'une seule pagnotte (petit pain) ce n'est pas beaucoup pour sa faim. Il faudrait au moins doubler la

ration. Mais l'oratoire est pauvre et, de plus, le pain est rationné cette année-là (1872).

Pendant qu'il réfléchit à tout ça, il remarque certains camarades qui, après avoir empoché une première pagnotte, se remettent tranquillement dans la file et en reprennent une deuxième, puis une troisième sans que personne s'en aperçoive.

« Moi aussi, raconta plus tard François, je me laissai alors vaincre par l'appétit : je volai deux pagnottes et je fus derrière les arcades pour les manger avec avidité. Puis, le remords m'envahit.

J'ai volé, pensai-je. Comment oserai-je demain faire la communion ? Je dois me confesser !

Mais mon confesseur était don Bosco et je devinais comment il allait souffrir d'apprendre que j'avais volé. Comment faire ? Pas tellement pour la honte que pour ne pas déplaire à don Bosco, je me sauvai par la porte de l'église et je filai tout droit vers le sanctuaire de la Consolata qui n'est pas loin.

J'entrai dans l'église plutôt sombre, je choisis le confessionnal le mieux caché et je commençai ma confession :

“Je viens me confesser ici parce que j'ai honte de me confesser à don Bosco !” (Je n'étais pas obligé de dire cela, mais j'étais tellement habitué à la sincérité que cela me parut important). Une voix me répondit :

“Parle. Don Bosco n'en saura jamais rien.”

C'était la voix de don Bosco ! Miséricorde ! J'avais des sueurs froides. Si don Bosco est à l'oratoire, comment peut-il être ici ? Est-ce un miracle ? Non, pas de miracle. Don Bosco avait été invité, comme d'habitude, à confesser à la Consolata et j'étais justement tombé sur celui que je voulais fuir.

“Parle, mon cher petit bonhomme. Qu'est-ce qui t'est arrivé ?”

Je tremblais comme une feuille.

“J'ai volé deux pains.

— Et ils t'ont fait du mal ?

— Non.

— Alors, ne te tourmente pas. Tu avais faim ?

— Oui.

— Faim de pain et soif d'eau, c'est une bonne faim et une bonne soif : quand tu auras besoin de quelque chose, demande-le à don Bosco. Il te donnera tout le pain que tu voudras. Mais rappelle-toi : don Bosco préfère que tu aies confiance en lui, plutôt que de lui faire croire que tu es innocent. Si tu lui fais confiance, il pourra t'aider, mais avec ton semblant d'innocence tu pourras glisser et tomber et

personne ne te tendra la main. La richesse de don Bosco, c'est la confiance de ses enfants ; ne l'oublie jamais, Francesco."

L'année suivante, je me trouvais en cinquième et un jour, pendant le repas, on me dit que ma mère m'attend au pailoir. Je la trouve en pleurs :

"Maman, qu'est-ce qui t'arrive ?

— Rien, Cecchino, rien. Mais tu vois, nous sommes pauvres et l'économe m'a dit que si nous continuons à ne pas payer la pension, il sera obligé de te renvoyer."

Elle pleurait sous cette menace et je la quittai en larmes car je devais aller en classe. Mais à la récréation de l'après-midi, je la revis qui m'attendait à la conciergerie, cette fois heureuse et souriante. Elle me dit :

"Tu vois, Cecchino, maintenant je ne pleure plus. Je suis allée voir don Bosco et il m'a dit : « Ma bonne dame, dites à votre garçon, si l'économe le met à la porte, qu'il rentre par l'église et vienne me voir. Don Bosco ne le renverra jamais."

Puis maman m'embrassa et partit. Le soir même l'économe me fit appeler et moi, épouvanté, avant de me présenter à lui je filai chez don Bosco. Je frappai à sa porte :

"Qui est là ?

— C'est moi, Piccollo Francesco.

— Entre, entre donc. Alors, François ?"

Il prit une feuille de papier :

"Ta maman doit combien de mois de pension ?"

Je lui dis le nombre et don Bosco avec délicatesse écrivit un reçu pour la pension de toute l'année et il signa. Personne ne s'aperçut de sa générosité, même pas l'économe auquel je portai le reçu. Je restai confondu beaucoup plus par la façon délicate dont il m'avait aidé que par le geste lui-même.

Trois années passèrent. J'étais alors en seconde. Un jour que nous, les plus grands, nous entourions don Bosco et marchions avec lui sous les portiques, je voulus lui parler à lui tout seul, mais je n'osai pas le lui demander. Comme d'habitude il s'en rendit compte, me prit à part sans explication et me dit :

"Tu voudrais me dire quelque chose, je crois ?

— Vous avez deviné. Mais je ne voudrais pas que les autres entendent."

Et je lui murmure à l'oreille :

"Je veux vous faire un cadeau. Je crois qu'il vous plaira.

— Et quel cadeau veux-tu me faire ?

— Recevez-moi parmi vos Salésiens !"

Don Bosco sourit :

“Et qu'est-ce que tu veux que je fasse d'un drôle de type comme toi ?”

Puis subitement il devient sérieux et me dit :

“Merci, Francesco. Tu ne pouvais pas me faire un cadeau plus agréable. Je l'accepte, pas pour moi, mais pour t'offrir et te consacrer tout entier au Seigneur et à Marie-Auxiliatrice”. »

Francesco Piccollo devint Salésien et prêtre, travailla plus de trente ans en Sicile, comme enseignant, directeur, puis responsable des œuvres salésiennes de sa province religieuse. Il vécut jusqu'en 1930.

Eusebio Calvi, de Palestro

Dans cette même année 1872, un autre brave garçon, Eusebio Calvi, de Palestro, était préoccupé car ses parents ne pouvaient payer la pension. Don Bosco le voit triste et lui demande :

« Qu'est-ce que tu as, Eusebio ?

— Ah ! don Bosco, mes parents ne peuvent plus payer la pension et je suis obligé d'interrompre les études.

— Mais, est-ce que tu n'es pas l'ami de don Bosco ?

— Oh si !

— Alors, l'affaire s'arrange facilement. Écris à ton papa qu'il ne s'occupe plus du passé et, pour l'avenir, qu'il paie ce qu'il peut.

— Mon père voudra connaître un chiffre précis, parce qu'il veut s'engager à donner tout ce qu'il peut.

— Jusqu'à aujourd'hui, la pension était de combien ?

— Douze lires par mois.

— Écris-lui que nous la fixons à cinq. Et qu'il paiera s'il peut. Viens dans mon bureau que je te fasse un billet pour l'économe. »

Eusebio Calvi devint aussi Salésien et prêtre, travailla en Calabre et en Sicile et vécut jusqu'en 1923. « Combien de milliers de garçons, écrit don Amadei, reçurent ces marques d'affection de don Bosco ! »

Don Bosco désagréablement surpris

Quand don Bosco arriva à Lu au cours des randonnées d'automne (nous l'avons raconté au chapitre 37), dans la cour de la famille Rinaldi, il fit une caresse à un petit bonhomme de cinq ans : Filippo.

Lorsqu'il a dix ans, le nom de don Bosco revient ricocher sur sa vie. Au pays de Mirabello, à une portée de fusil de Lu, don Bosco a ouvert le « petit séminaire ».

Le garçon, robuste et gentil, prend son paquet sous son bras, embrasse sa maman et s'en va au collège dans la carriole du père. Il a le cœur un peu serré comme tous les enfants qui, pour la première fois, quittent la maison. Mais il est sérieux et réfléchi et comprend que ce sacrifice peut ouvrir à son existence d'autres horizons que les champs et les vignes du papa.

Il a comme enseignant l'abbé Paolino Albera. Il écrira : « Pour moi, don Albera fut un ange gardien. C'est lui qui fut chargé de veiller sur moi et il le fit avec tant de charité que je m'en étonne à chaque fois que j'y pense. » Malheureusement, il n'y a pas que don Albera. Un autre surveillant a des manières plutôt rudes qui font de la peine.

Don Bosco vient deux fois de Turin pour visiter le petit séminaire ; il parle longuement avec Filippo. Ils deviennent amis.

Au printemps, hélas ! c'est le drame. Filippo est fatigué par les études intenses des mois d'hiver. Un jour où il est particulièrement tendu, le surveillant aux manières brutales le contrarie d'une façon maladroite. Filippo ne s'empporte pas. Il va droit chez le recteur lui annoncer qu'il veut retourner à la maison. On prend cela pour un coup de tête, mais c'est sérieux. Filippo a pris sa décision et personne n'est capable de le faire changer d'avis.

Quand don Bosco revient à Mirabello pour la troisième fois cette année-là, il apprend que Filippo Rinaldi est rentré dans sa famille. Il est désagréablement surpris. Il lui écrit une lettre à Lu, dans laquelle il le prie de revenir sur sa décision.

Pendant les années suivantes, Filippo recevra de don Bosco des lettres de ce genre : « Rappelle-toi, Filippo, que les maisons de don Bosco sont toujours ouvertes pour toi. »

Rarement don Bosco a autant insisté. C'est comme s'il voyait quelque chose de précis dans l'avenir de ce jeune homme qui, tout en restant son ami, ne veut rien entendre.

1874. Filippo à dix-huit ans et don Bosco vient le trouver à Lu. Au même moment à la maison se présente une pauvre femme. Elle marche avec des béquilles et elle a un bras malade. Elle est venue pour supplier don Bosco de la guérir. Le saint lui donne la bénédiction de Marie-Auxiliatrice et cette femme, sous les yeux de Filippo, jette ses béquilles et retourne chez elle, guérie. Il est très impressionné, mais à une enième invitation de don Bosco, il répond non. Ce « non » il le regrettera toute sa vie : « Que le Seigneur et la

Madone fassent qu'après avoir tant résisté à la grâce dans le passé, dira-t-il un jour avec humilité, je n'aie plus à en abuser à l'avenir. »

Ce « non » répondu à don Bosco deviendra pour Filippo le premier d'une série. Il commence à dire non à la prière ; non à sa mère qui lui reproche de nouer des amitiés dangereuses, au curé qui l'invite à fréquenter l'église un peu plus souvent. Une vraie « crise religieuse » qu'il surmontera grâce aux prières de sa mère.

Quand don Bosco livre bataille

1876. Filippo Rinaldi a vingt ans. Les parents d'une jeune fille viennent chez le papa Cristoforo pour présenter une demande en mariage. Mais de Turin don Bosco arrive aussi, décidé à livrer bataille pour emmener Filippo avec lui.

L'entrevue est longue et décisive. Avec la ténacité naturelle des paysans, Filippo expose toutes ses objections. Mais don Bosc aussi est un paysan et, avec calme, il les réfute l'une après l'autre. Il a découvert dans son interlocuteur l'étoffe d'un grand Salésien et il ne veut pas le laisser échapper. « Il me gagnait petit à petit, écrira Filippo. Mes parents me laissèrent libre et mon choix tomba sur don Bosco. »

Novembre 1877. Filippo Rinaldi part à Sampierdarena (près de Gênes), où don Bosco a ouvert une maison pour les « vocations tardives ». A vingt et un ans, le paysan de Lu réapprend la grammaire italienne et la grammaire latine. Les premiers temps sont très durs. Sur le premier devoir, en même temps qu'un cimetière de croix rouges et bleues, il y a une note humiliante. Malgré cela, avec la même ténacité qu'il a mise à résister si longtemps à don Bosco, il va jour après jour gravir la route pénible des études.

Le directeur à Sampierdarena est ce don Paolino Albera dont il était enchanté à Mirabello. Dans les moments ingrats il trouvera du réconfort auprès de lui. « Un jour, je lui dis que je craignais de faire une bêtise en m'enfuyant. Il me répondit : Et moi j'irai te chercher. »

13 août 1880. Agenouillé aux pieds de don Bosco, Filippo prononce les vœux de pauvreté, chasteté et obéissance. Il est salésien. Il a vingt-quatre ans.

En automne commence sa montée au sacerdoce. Il reçoit les ordres mineurs, le sous-diaconat, le diaconat. Un détail surprend : Filippo n'avance pas parce qu'il le veut, mais parce que don Bosco, dans lequel il a une confiance absolue, le lui commande. Il racontera : « Don Bosco me disait : tel jour tu passeras tel examen, tu recevras tel ordre. J'obéissais

au fur et à mesure. » Jamais don Bosco n'avait agi de cette manière avec une autre personne : il recommandait, il invitait, mais il faisait en sorte que ce soit la personne qui décide. Il devait lire très clairement dans le futur de ce jeune homme.

La veille de Noël 1882, don Filippo Rinaldi célèbre sa première messe. Don Bosco lui demande en l'embrassant : « Et maintenant, tu es content ? » La réponse est à vous faire tomber les bras : « Si vous me gardez avec vous, oui. Sinon, je ne saurais pas quoi faire. »

Mais quelques mois plus tard, don Costamagna revient des missions d'Amérique du Sud et don Filippo, transporté d'enthousiasme pour la première fois, demande à don Bosco de partir dans les missions. Cette fois-ci, c'est au tour de don Bosco de dire non :

« Tu resteras ici. En mission, tu enverras les autres. »

Le premier successeur de don Bosco à la tête de la congrégation salésienne sera don Rua ; le second don Paolino Albera ; le troisième sera don Filippo Rinaldi. Le vieux don Francesia dira de lui : « De don Bosco il lui manque seulement la voix. Tout le reste il l'a. »

Le chanoine qui se reposait

En 1872, don Bosco se rend à Gênes pour une visite rapide. Don Amadei raconte :

« Entre autres visiteurs, le chanoine Ampignani qui habitait à Marassi et l'avait aidé à acheter le collège d'Alassio, vint le voir. Don Bosco lui demande :

“Et maintenant, qu'est-ce que vous faites ?

— Moi ? Rien, je me repose.

— Comment, vous vous reposez ? Vous êtes en bonne santé et encore jeune.

— J'ai travaillé pendant de nombreuses années en Amérique et maintenant je me repose.”

Don Bosco devint très sérieux :

“Et vous ne savez pas que le repos du prêtre se prend au paradis ? Et que nous rendrons à Dieu un compte extrêmement strict du temps perdu ?”

Le chanoine accusa tellement le coup qu'il ne savait plus de quel côté trouver la sortie. Le lendemain, il revint à la maison salésienne et demanda au directeur qu'il le fasse jouer de la musique, faire la classe de chant, prêcher :

“Don Bosco, s'écria-t-il, m'a dit des paroles terribles !”

Il rencontra aussi le supérieur général des Minimes (Petits Frères) de Saint-François-de-Paule, un homme très savant qui

faisait office de curé de paroisse. L'ayant salué respectueusement, don Bosco lui dit :

« Quel travail vous devez avoir comme supérieur général de votre ordre !

— En vérité bien peu et même rien. Nous sommes peu nombreux vous savez !

— Combien de novices avez-vous ?

— Aucun.

— Et combien d'étudiants ?

— Personne.

— Comment ? — le visage de don Bosco devint grave ; sa voix vibra. Et vous ne faites rien pour empêcher que meure un ordre qui a si bien mérité de l'Église, qui n'a pas encore pu atteindre le but pour lequel son fondateur l'a créé et qui possède encore tant de prophéties glorieuses qui doivent se réaliser ?

— Mais nous n'avons pas de vocations !

— Mais vous, si vous ne trouvez pas de vocations en Italie, allez en France, en Espagne, en Amérique, en Océanie. Vous avez une responsabilité extrêmement grave, un compte sévère à rendre à Dieu. Que de fatigues, que de souffrances saint François de Paule n'a-t-il pas dû supporter pour fonder son ordre ? Et vous accepteriez que soient perdues tant de prières, tant de fatigues, tant d'espérances ? »

Le bon Père général était comme anéanti. Il promit de faire de son mieux pour trouver de nouvelles vocations. »

Petits maçons de l'oratoire du dimanche

Celui qui regarde la vie de don Bosco à cette époque peut avoir l'impression que l'oratoire des dimanches, qui a vécu avec lui des années glorieuses, a disparu de l'horizon. Il n'en est rien. Bien sûr, don Bosco est accaparé à 90 % par la grande maison des étudiants et artisans qui abrite 800 garçons et par les autres œuvres salésiennes qui se sont multipliées. Mais il n'oublie pas « son » oratoire. Les témoignages ne sont pas nombreux, mais ils sont suffisants pour illustrer aussi ce secteur.

« Je suis arrivé à l'oratoire pendant le carême de 1871, raconte Enrico Angelo Berna. Je venais de Magnano Biellese et je me consumais à travailler comme maçon. A l'occasion de la première fête, je me rendis à l'oratoire de don Bosco, comme mon curé nous l'avait recommandé, à moi et aux autres garçons quittant le pays. Cela me plut. Chaque année, en retournant à Turin, de mars à novembre, je continuai à fréquenter l'oratoire, jusqu'à ce que je parte soldat.

L'entrée de l'oratoire à cette époque était à gauche du

sanctuaire de Marie-Auxiliatrice. L'entrée était un grossier portail de planches. Trois ou quatre prêtres et quelques abbés étaient avec nous. Don Bosco venait ordinairement le matin à la messe, l'après-midi pour le catéchisme.

La deuxième année que je vins à Turin, je fis ma première communion à l'oratoire. Tous avaient un vêtement propre. Ceux qui ne pouvaient pas l'obtenir de leur famille le recevaient de don Bosco. C'est lui qui célébra la messe dans l'église Saint-François et nous donna la communion. Ensuite, à la sortie de l'église, une table était préparée pour nous : pain, fromage, saucisson. Don Bosco passa nous offrir un petit coup de vin qu'il versa dans le verre de chacun. Il distribua aussi des gâteaux.

Quand un jeune avait sa veste, son pantalon, ses chaussures abîmés, don Bosco distribuait vêtements ou chaussures, éventuellement raccomodés, mais convenables. Ce qui nous attirait à l'oratoire c'était le carrousel, le pas-de-géant, les cadeaux que nous recevions. Et la musique de la fanfare nous attirait bien aussi. »

Cette même année 1871, Francesco Alemanno, un jeune ouvrier de Villa Miroglio venu à Turin avec toute sa famille, commença à fréquenter l'oratoire du dimanche. Le premier jour où il y alla, il rencontra don Bosco. Après les offices, une petite loterie eut lieu et Alemanno gagna une cravate. Don Bosco la lui mit autour du cou et lui demanda :

« Comment t'appelles-tu ?

— Francesco Alemanno.

— Il y a longtemps que tu viens à l'oratoire ?

— C'est la première fois.

— Et tu connais don Bosco ? »

Le garçon parut embarrassé, puis il leva timidement les yeux :

« Don Bosco, c'est vous.

— Tu connaîtras bien don Bosco si tu le laisses faire du bien à ton âme.

— C'est justement ce que je cherche, un ami qui prenne soin de moi.

— Quelle merveille ! Ce soir, tu as gagné une cravate et moi, avec cette cravate, je vais si bien t'attacher à l'oratoire que tu ne pourras plus t'en éloigner. »

Francesco devint effectivement un ami de don Bosco. De l'oratoire, il passa à la congrégation salésienne.

Petits maçons, distributions de vêtements aux plus pauvres, conversation à tu et à toi avec les garçons : c'est toujours

l'oratoire de don Bosco qui continue à vivre et à prospérer à l'ombre du sanctuaire.

Don Bosco en confie la direction pendant quelques années à don Barberis. Puis, pendant de longues années à don Pavia, aidé par le légendaire coadjuteur Giovanni Garbellone. Cet homme, avec un tempérament un peu excentrique et bizarre, fut une preuve vivante de l'extraordinaire pouvoir éducatif de don Bosco qui sut mettre en valeur les dons naturels même des tempéraments les plus démunis.

Pendant cinquante ans, Garbellone fut l'âme de l'oratoire du dimanche. Dans un carnet, il gardait les six mille noms des petits garçons qu'il avait préparés à la première communion. A partir de 1884, il devint maître de la fanfare qu'il dirigea d'une manière superbe jusqu'à 1928, l'année de sa mort.

Don Bosco gagna son amitié par un geste d'une grande confiance. Il lui mit dans la main trente mille lires pour qu'il aille payer une dette ; quelque chose comme deux cent cinquante mille francs. Garbello avait vingt-huit ans et c'était un pauvre miséreux. Ce geste le toucha tellement qu'à partir de ce jour il se serait jeté dans le feu pour don Bosco.

Michel Unia, paysan

Le 19 mars 1877, arrive à l'oratoire un paysan de vingt-sept ans. Il s'appelle Michel Unia. Il dit à don Bosco qu'il voudrait étudier pour devenir prêtre, mais pas salésien.

« Je voudrais retourner à Roccaforte di Mondovi, mon pays.

— Mais si le Seigneur te voulait pour une plus grande mission ?

— Si le Seigneur me fait comprendre que telle est sa volonté...

— Si Dieu me révélait ce que tu es seul à savoir de toi-même, et que je te le disais ici, à toi, est-ce que cela te semblerait un signe suffisant qu'il veut que tu sois prêtre salésien ? »

Michel Unia ne savait pas s'il devait prendre la chose au sérieux ou comme une plaisanterie. Il réfléchit, puis :

« Eh bien, dites-moi quelque chose que vous voyez dans ma conscience ! »

Don Bosco lui dit tout. Il lui dressa la liste de ses bonnes actions et de ses péchés, jusque dans les plus petits détails. Unia croyait rêver :

« Et j'en connais encore plus que tu le crois. Tu avais onze ans et, un dimanche, tu étais dans le chœur de ton église, aux vêpres. Un de tes camarades, auprès de toi, dor-

mait avec la tête levée et la bouche ouverte. Tu avais des prunes dans ta poche. Tu as cherché la plus grosse et tu l'as laissée tomber dans la bouche ouverte de ce pauvre petit. Sentant qu'il allait étouffer, il se leva et se mit à courir dans tous les sens comme un fou. Il fallut interrompre les vêpres. Tu riais à gorge déployée mais le prêtre te flanqua une demi-douzaine de gifles. »

Michel Unia resta avec don Bosco. Ce fut le premier missionnaire salésien à se rendre parmi les lépreux de la Colombie, dans un endroit perdu appelée Agua de Dios. Il vécut au milieu de 730 malades frappés du terrible fléau. Par un travail exténuant qui finalement eut raison de lui, il rendit un visage à leur dignité d'hommes et de fils de Dieu.

Aller au loin

Entre 1871 et 1872, don Bosco fit un rêve dramatique. Il l'a raconté, semble-t-il, d'abord à Pie IX, puis à quelques-uns de ses Salésiens. Deux d'entre eux, don Barberis et don Lemoyne en prirent note avec beaucoup de soin.

« Je crus me trouver dans une région sauvage et totalement inconnue. C'était une immense plaine sans culture où ne s'élevaient ni monts, ni collines. Sur l'horizon très lointain, cependant, se dessinait le profil découpé de montagnes. Je vis des hommes parcourir cette plaine. Ils étaient presque nus, d'une taille extraordinaire et d'aspect féroce. Ils avaient des cheveux longs et raides, couleur bronzée et noirâtre. Ils étaient vêtus seulement de larges manteaux de fourrures d'animaux qui leur descendaient des épaules. Comme armes, ils se servaient d'une longue lance et d'une fronde.

Ces tribus d'hommes dispersés offraient au regard des scènes différentes : certains couraient en chassant des fauves ; d'autres passaient, portant des pièces de viande sanguinolente piquées au bout de leurs lances. Les uns combattaient entre eux ; d'autres luttait contre des soldats habillés à l'euro-péenne et le terrain était couvert de cadavres. A ce spectacle, je frémis.

Et voilà qu'à l'horizon apparut beaucoup de monde : d'après leur costume et leur façon d'agir, je compris qu'il s'agissait de missionnaires de différents ordres. Ils s'avançaient pour prêcher à ces barbares la religion de Jésus-Christ. Je les observais bien, mais je n'en reconnus aucun. Ils allèrent au milieu des sauvages. Les barbares, dès qu'ils les virent se jetèrent sur eux pour les tuer. Sur la pointe de leurs longues piques, ils accrochaient des trophées macabres. »

D'autres volontaires prêts à courir le risque

« Après avoir vu ces scènes terribles, je me dis : "Comment faire pour convertir des hommes aussi violents ?"

Et je vis à ce moment-là, dans le lointain, un groupe d'autres missionnaires qui, précédés d'une bande de jeunes

gens, abordaient les sauvages avec un visage joyeux. Je tremblais en pensant : « Ils vont se faire tuer. » Je m'approchai d'eux, c'était des abbés et des prêtres. Je les fixai avec attention et les reconnus pour nos Salésiens. Les premiers m'étaient connus et bien que je n'aie pas pu reconnaître personnellement beaucoup d'autres qui les suivaient, j'eus le sentiment qu'ils étaient aussi des missionnaires salésiens, vraiment des nôtres.

« Comment cela se fait-il ? » me dis-je à moi-même. Je n'aurais pas voulu les laisser avancer et j'étais là pour les en empêcher. Je m'attendais à ce que, d'un moment à l'autre, ils subissent le même sort que celui des premiers missionnaires quand je vis que leur arrivée faisait plaisir à toutes ces tribus de barbares. Ils baissèrent leurs armes, abandonnèrent leur air féroce et accueillirent les nôtres avec des marques de politesse. Émerveillé, je me dis : « Voyons un peu comment cela va finir ! » Et je vis que nos missionnaires s'avançaient vers ces sauvages, les instruisaient et eux les écoutaient volontiers. Il enseignaient et eux apprenaient avec attention. Ils exhortaient et eux acceptaient et mettaient en pratique leurs admonitions.

Je restai en observation : les missionnaires récitaient le rosaire et les sauvages répondaient à leur prière. Un peu plus tard, les Salésiens allèrent s'installer au milieu de cette foule qui les entourait. Ils s'agenouillèrent. Les sauvages, leurs armes déposées, plièrent eux aussi les genoux. Et voici qu'un des Salésiens entonne : *Louez Marie, ô voix fidèles*. Ces foules, d'un seul cœur continuèrent le chant avec une telle force que moi, d'effroi, je m'éveillai. »

Ce rêve eut un grand poids dans la vie de don Bosco. Lui-même affirmait : « Après ce rêve, je sentis renaître dans mon cœur mon ancien désir d'apostolat missionnaire. »

Don Bosco avait commencé à penser aux missions quand il était jeune étudiant, à Chieri. « Alors, dans le Piémont, raconte don Lemoyne, l'Œuvre de la Propagation de la Foi prenait des proportions gigantesques. Les écrits qui décrivaient les fatigues et les martyres des missionnaires étaient lus avec avidité. Et Jean Bosco éprouvait un intense désir de se consacrer aux missions étrangères. »

Le Concile Vatican I (1869-1870) contribua sérieusement au développement des missions. Mettant à profit leur voyage en Italie (où le clergé était très nombreux en comparaison de celui de leurs missions), les évêques des deux Amériques, d'Afrique et d'Asie cherchèrent à enrôler des prêtres et des sœurs pour leurs territoires.

Au Valdocco arrivèrent aussi des demandes concrètes. Mgr

Barbero demanda à don Bosco des sœurs pour Hyderabad, en Inde. Mgr Alemany, évêque de San Francisco en Californie, lui demanda d'ouvrir là-bas une école professionnelle. Don Bosco répond par des offrandes, il ne pense pas encore « concrètement » aux missions.

Un an après, don Bosco fait le songe de « l'immense plaine et des hommes à l'aspect féroce », et il sent renaître « l'ancien désir ». A partir de cet instant, il cherche quelle est la région missionnaire destinée par la Providence à ses Salésiens. Les demandes de fondations outre-mer continuent d'arriver sur son bureau et il les examine avec une attention bien différente.

Il cherchait un détail : deux fleuves et un désert

Il raconte : « Les hommes noirâtres du songe, je croyais tout d'abord qu'il s'agissait d'Africains de l'Éthiopie. Mais après avoir interrogé des personnes qui connaissaient ces régions, et lu des livres de géographie, j'abandonnai cette idée. Puis je m'arrêtai sur Hong-Kong, une île de la Chine. Je m'informai encore sur l'Australie. De monseigneur Quinn, je reçus des explications sur l'état de ces indigènes, mais sa description ne correspondait pas avec ce que j'avais vu. Puis j'orientai mon esprit sur Mangalore, sur Malabar.

En fin de compte, en 1874, le consul d'Argentine à Savone, Gazzolo, dit un mot des Salésiens à l'archevêque de Buenos Aires. Il exprima le désir que les Salésiens se transplantent en Argentine. Je me procurai alors des livres de géographie sur l'Amérique du Sud et je les lus attentivement. Chose étonnante, d'après ces livres et autres estampes dont ils étaient illustrés, je reconnus parfaitement les sauvages et la région vus en songe : la Patagonie, région immense au sud de l'Argentine. »

Il y avait un détail que don Bosco cherchait obstinément sur les cartes de géographie, pour découvrir le « lieu désigné par Dieu ». Don Amadei, un des biographes les plus attentifs de don Bosco le rappelle : « Dans le champ d'apostolat vu en songe, il avait noté *deux fleuves à l'entrée d'un très vaste désert*, qu'il ne réussissait pas à retrouver sur les cartes qu'il examinait patiemment. Il s'agissait du Rio Colorado et du Rio Negro en Patagonie ; il l'apprit seulement au cours de son premier entretien à Turin avec le commandant Gazzolo, consul d'Argentine à Savone. Je me rappelle avoir vu moi-même un des vieux atlas examinés par don Bosco dans lequel on lisait, au bas de l'Amérique du Sud, les mots : *Région des Patagons, où les habitants sont géants* » (M.B., 10.1273).

Réfléchissant sur ces événements, Pietro Stella commente : « L'orientation de don Bosco est manifestement à la recherche d'un débouché pour l'expansion de ses œuvres hors d'Europe. Il pense et rêve à la mission dans le sens le plus strict, *in partibus infidelium* (dans les pays des infidèles : des non-chrétiens) et dans le sens le plus romantique de l'époque : chez les peuples cruels et sauvages... En Argentine, il y avait des sauvages : mieux encore, "ses" sauvages... "Les sauvages", parole magique qui provoquait l'intérêt et la curiosité... Une atmosphère de légende entourait les sauvages de la Patagonie, décrits comme des géants par les plus anciens explorateurs ; représentés encore au XIX^e siècle, selon la fantaisie des illustrateurs de livres de voyages, comme des colosses auxquels les Européens, avec leurs tricornes, arrivaient à peine au-dessus de la ceinture, à peu près à la hauteur des nouveau-nés indigènes. Sauvages qui, en 1864 encore, étaient présentés dans le *Dictionnaire des connaissances utiles*, édité à Turin, avec "larges épaules, têtes énormes, cheveux noirs et en broussaille, peu de barbe, physionomie sans expression et d'une stature d'environ 6 pieds (près de deux mètres) qui en fait probablement les hommes les plus grands du globe". Leur férocité était à l'image de leur territoire inculte, sans arbre, inhospitalier, où soufflent des vents très violents, où ils circulent sur des chevaux très rapides, armés du lasso, du bolo et de lances qu'ils brandissent avec adresse. »

Une circulaire pour enrôler les volontaires

Une demande concrète arrive à l'archevêque de Buenos Aires à la fin de 1874. « Les premières lettres, dit don Bosco, je les lus au Chapitre de la congrégation le soir du 22 décembre. »

La proposition est double : prendre en charge à Buenos Aires une paroisse habitée par des immigrants italiens, dédiée à la Mère de la Miséricorde ; faire marcher à Saint-Nicolas un collège de garçons terminé depuis peu. Saint-Nicolas était un centre très important de l'archidiocèse de Buenos Aires.

Don Bosco répond en Argentine en exposant les trois points de son programme :

— Il enverra quelques prêtres à Buenos Aires pour y construire le poste de départ des Salésiens en Amérique. Ils seront chargés « spécialement de la jeunesse pauvre et abandonnée, des catéchismes, des écoles, des prédications, des oratoires du dimanche » ;

— dans un second temps, les Salésiens prendront aussi en charge l'œuvre de Saint-Nicolas ;

— de ces deux premières bases, les Salésiens pourront ensuite « être invités ailleurs ».

Dans ce troisième point, don Bosco enferme et en quelque sorte cache son dessein de « rejoindre au plus vite les populations sauvages ».

De cette façon est définie en termes pratiques et concrets une méthode particulière d'évangélisation missionnaire. Les religieux de don Bosco ne se lanceront pas tout de suite au milieu des tribus lointaines, mais ils créeront des bases en territoire sûr, travaillant parmi les émigrés italiens extrêmement nombreux en Argentine et vraiment privés d'assistance religieuse et morale. De là, ils partiront pour entreprendre leurs tentatives apostoliques « de première ligne ».

Le 27 janvier 1875, le consul avertit don Bosco que ses conditions ont été acceptées.

Don Ceria raconte : « Alors, le saint, sans laisser transpirer quoi que ce soit dans la maison, prépara un beau coup de théâtre. Le soir du 29 janvier, fête de saint François de Sales, il fait rassembler les apprentis, les étudiants et les confrères dans la salle d'étude où est dressée une estrade. Don Bosco y monte avec le consul dans son pittoresque uniforme, les membres du Chapitre supérieur et les directeurs des maisons salésiennes. »

A l'assemblée très attentive, don Bosco annonce qu'avec l'approbation du Pape, les premiers Salésiens vont bientôt partir pour les missions d'Amérique du Sud. Ces paroles ne suscitèrent pas de crainte pour les risques encourus et pour une entreprise qui aurait pu paraître téméraire, mais un enthousiasme indescriptible parmi les jeunes et les Salésiens.

« Un nouveau ferment avait été jeté parmi les élèves et les jeunes Salésiens. Les vocations à la prêtrise vont se multiplier et les demandes d'inscription à la congrégation augmenter sensiblement. L'ardeur missionnaire s'empare de tout le monde. » Eugenio Ceria qui écrit ces paroles dans les *Annales* de la congrégation commente : « Pour juger de l'impression produite, il faut nous reporter à cette période où la congrégation avait encore l'air d'une famille étroitement serrée autour de son chef. L'élan donné tout à coup ce jour-là à l'imagination la porte à dépasser des horizons limités et magnifie d'un seul coup la belle idée que l'on avait déjà de don Bosco et de son œuvre. Une nouvelle histoire commençait vraiment pour l'oratoire et la Société salésienne. »

Le 5 février, don Bosco annonce la première expédition missionnaire à tous les Salésiens qui résident hors du Valdocco. Sa circulaire prie les volontaires de présenter une demande écrite. La date est fixée en principe pour le mois d'octobre.

L'enthousiasme augmente partout. Presque tous posent leur candidature pour les missions. Les mots « une nouvelle histoire commençait » ne semblent pas excessifs.

Chef de l'expédition : le garçon des géants

Don Bosco organisera lui-même onze expéditions missionnaires au cours de sa vie ; mais aucune ne dépassera l'enthousiasme et la fièvre de la première.

Elle fut préparée dans les plus petits détails. Pour que ses fils soient accueillis comme « des amis chez des amis », don Bosco se met en contact avec des personnalités de Buenos Aires. Pour qu'ils aient tout le nécessaire, il se tourne vers les coopérateurs et il est lui-même surpris de leur générosité.

Les missionnaires qui partent devront faire connaître ce que la jeune et petite congrégation a de meilleur. Parmi ceux qui ont répondu à son appel (une foule nombreuse) don Bosco choisit six prêtres et quatre coadjuteurs. Certains tourneront mal : don Bosco ne mettait pas toujours dans le mille, pas plus qu'il ne captait toujours les lumières d'en-haut.

Jean Cagliero sera le chef de l'expédition, ce garçon sur lequel dans le passé il a vu un jour se pencher deux gigantesques Indiens couleur de cuivre. A trente-sept ans, devenu un prêtre robuste, jovial, intelligent et d'une activité exubérante, don Cagliero se prépare à devenir, en Amérique, l'homme de la situation. Il est difficile d'imaginer l'oratoire sans lui : diplômé en théologie, il est professeur des jeunes abbés, inimitable maître et compositeur de musique. Il a la responsabilité d'activités fort délicates, et dirige spirituellement plusieurs instituts religieux de la ville. Son départ constituera une absence très pénible.

Don Bosco l'a enrôlé pour l'expédition d'une manière curieuse. Don Ceria raconte :

« Après être resté très pensif et silencieux, un jour de mars, don Bosco dit à don Cagliero debout à côté de lui :

“Je voudrais envoyer un de nos plus anciens prêtres pour accompagner les missionnaires en Amérique ; qui reste avec eux là-bas pendant trois mois, jusqu'à ce qu'ils soient bien installés. Les abandonner tout de suite sans un support, un conseiller avec lequel ils soient en confiance, me semble une chose un peu pénible.”

Don Cagliero répond :

“Si don Bosco ne trouvait personne d'autre et pensait à moi pour cet office, je suis prêt.

— Ça va !” conclut don Bosco.

Les mois passèrent sans qu'il fut fait allusion à cette conversation. Mais à l'approche de la date de départ, un jour don Bosco lui dit à l'improviste :

« Pour le départ de l'Amérique, tu es toujours dans les mêmes dispositions ? Peut-être l'as-tu dit en plaisantant ? »

— Vous savez bien qu'avec don Bosco je ne plaisante jamais.

— Bon, dans ce cas-là, prépare-toi, c'est le moment. »

Don Cagliero s'active pour commencer les préparatifs. En quelques jours, en travaillant fébrilement, il met tout au point. »

C'est ainsi qu'avec son habituelle et complaisante simplicité, le premier et plus grand missionnaire salésien commence sa mission. Les trois mois préparatoires dureront trente ans au total.

Un autre prêtre de valeur qui part est don Fagnano, âme de pionnier, ancien soldat de Garibaldi. Les quatre autres prêtres sont Cassinis, Tomatis, Baccino et Allavena. Les quatre coadjuteurs sont Scavini, maître menuisier, Gioia, cuisinier et maître cordonnier, Molinari, maître de musique, et Belmonte, administrateur.

Vingt souvenirs écrits au crayon

L'été fut consacré par les partants à l'étude de la langue espagnole.

En octobre, don Cagliero les conduit à Rome pour recevoir la bénédiction du Pape. Pie IX, à peine entré dans la salle, dit : « Pauvre vieux que je suis. Où sont mes petits missionnaires ? Donc, vous êtes des fils de don Bosco et vous allez prêcher l'Évangile en Argentine. Vous aurez un grand espace pour faire du bien. Donnez l'exemple de vos vertus au milieu de ces peuples. Je désire que vous deveniez nombreux parce que le travail est immense et la moisson surabondante parmi les tribus sauvages. »

Ils revinrent à Turin. Eugenio Ceria raconte : « Une expédition de missionnaires au fond de l'Amérique, en 1875, avait quelque chose d'épique aux yeux de ceux qui vivaient dans ce petit coin perdu de Turin appelé Valdocco. On regardait les partants comme de généreux champions qui s'élançaient hardiment à la rencontre du mystère. En les voyant tourner dans leur habit exotique on cherchait à les approcher pour échanger quelques mots avec eux. »

Le 11 novembre 1875, dans le sanctuaire de Marie-Auxiliatrice, don Bosco leur dit adieu. A 16 heures, l'église est pleine à craquer. A la fin des vêpres, don Bosco monte

dans la chaire et trace aux partants le programme de leur action. En premier lieu, ils s'occuperont des Italiens émigrés en Argentine :

« Je vous recommande avec une insistance particulière la situation douloureuse de beaucoup de familles italiennes. Vous trouverez un très grand nombre d'enfants et aussi d'adultes qui vivent dans la plus déplorable ignorance de la lecture, de l'écriture et de tout principe religieux. Allez, cherchez nos frères que la misère et l'infortune ont conduits sur une terre étrangère... »

Puis, ils commenceront à évangéliser la Patagonie :

« Nous entreprenons une grande œuvre, non pas parce que nous croyons convertir l'univers entier en quelques jours, non. Mais qui sait ce que sera ce départ et si cette petite graine ne donnera pas un grand arbre ? Qui sait si ce ne sera pas comme un petit grain de mil ou de moutarde qui va grandir et produire un grand bien ? »

A la fin, don Bosco embrasse fraternellement les partants. L'émotion est grande, quand les dix missionnaires traversent l'église en passant au milieu des jeunes et des amis. On se serrait autour d'eux. Don Bosco arrive le dernier sur le seuil de l'entrée. Le spectacle est grandiose : la place est envahie par la foule ; de longues files de voitures attendent les missionnaires, les lumières des lanternes illuminent la nuit. Don Lemoyne, auprès de don Bosco, lui dit :

« Don Bosco, c'est le commencement de l'*Inde exhibit gloria mea*. (« D'ici sortira ma gloire » ; voir chap. 38.)

— C'est vrai », répond don Bosco profondément troublé.

Ce sont des moments où l'on peut perdre le sens du réel.

Mais don Bosco a les pieds bien à plat sur la terre. Quelques mois seulement plus tôt il avait déclaré : « Qu'est notre oratoire du Valdocco dans le monde ? Un atome. Et pourtant il y a tant à faire et, de ce petit recoin, voilà que nous pensons à envoyer des gens ici et là. Oh ! bonté de Dieu ! »

Chaque partant a reçu un feuillet avec « vingt souvenirs spéciaux » écrits par don Bosco. Il les avait rédigés au crayon sur son carnet au cours d'un voyage en train et les avait fait recopier par tous. C'est la quintessence de sa façon de concevoir le missionnaire salésien. Voici les cinq articles les plus significatifs :

1. Cherchez les âmes, mais pas l'argent, ni les honneurs, ni les dignités.

2. Prenez un soin spécial des malades, des enfants, des personnes âgées et des pauvres et vous gagnerez la bénédiction de Dieu et la bienveillance des hommes.

12. Faites que le monde voie que vous êtes pauvres dans votre vêtement, dans votre nourriture, dans vos maisons et

vous serez riches devant Dieu et vous deviendrez maîtres du cœur des hommes.

13. Entre vous aimez-vous, conseillez-vous, corrigez-vous mais n'ayez ni jalousie, ni ressentiment ; au contraire, que le bien de l'un soit le bien de tous ; que les peines et les souffrances de l'un soient considérées comme les peines et les souffrances de tous et que chacun s'efforce de les guérir ou au moins de les adoucir.

20. Dans les fatigues et dans les épreuves, n'oublions pas que nous avons une grande récompense préparée dans le ciel. Amen.

Ce même 11 novembre, don Bosco accompagne les missionnaires jusqu'à Gênes où ils s'embarquent le 14 sur le bateau à vapeur français *Savoie*. Un témoin se souvient qu'il était tout rouge par l'effort qu'il s'imposait pour contenir son émotion

L'avenir qui se profilait à l'horizon n'était pas de tout repos, mais don Cagliero portait sur lui un billet sur lequel don Bosco lui avait écrit : « Faites ce que vous pouvez : Dieu fera ce que nous, nous ne pouvons pas faire. Ayez confiance en Jésus-Eucharistie et en Marie-Auxiliatrice et vous verrez ce que sont les miracles. »

Patagonie, Terre promise

Ils accostèrent à Buenos Aires le 14 décembre 1875 et se trouvèrent entourés d'amis. Avec l'archevêque de la ville et les prêtres se trouvaient deux cents émigrés italiens qui criaient bruyamment leur bienvenue. Ils trouvèrent même un groupe d'anciens élèves de l'oratoire du Valdocco.

Mais ils furent atterrés « par le spectacle d'une population de bon caractère et de bonnes traditions, respectant les prêtres, généreuse à leur égard, mais extrêmement ignorante et ayant plus spécialement besoin d'assistance religieuse. D'après leurs premières lettres, environ 30 000 Italiens à Buenos Aires et presque 300 000 dans toute l'Argentine, à cause de la pénurie de prêtres de leur nationalité, étaient pratiquement abandonnés à eux-mêmes. Don Cagliero et ses enfants se sentirent attendus comme la pluie sur une terre desséchée » (P. Stella).

Après quelques jours, les Salésiens se divisent en deux groupes comme il avait été décidé au départ de Turin : don Cagliero avec deux confrères établissent leur résidence près de l'église dédiée à la Mère de la Miséricorde, pour faire marcher la paroisse peuplée d'immigrés italiens ; don Fagnano conduit les six autres à Saint-Nicolas pour animer le collège de garçons.

A Buenos Aires, ce qui se révéla vraiment providentiel, ce fut l'oratoire des dimanches, immédiatement ouvert. L'assistance aux garçons manquait totalement dans la grande cité. « Don Cagliero et ses collaborateurs restèrent bouche bée de se trouver entourés spontanément par des jeunes. Italiens pour la plupart, priés de faire le signe de la croix, ils regardaient étonnés, ne comprenant pas ce qu'on voulait leur dire. Interrogés pour savoir s'ils allaient à la messe le dimanche, ils répondaient qu'ils ne s'en souvenaient pas, puisqu'ils ne savaient pas quand c'était dimanche et quand ça ne l'était pas » (P. Stella).

Les écoles surtout manquaient et dans l'espace de quelques semaines don Cagliero fut assailli de demandes, non seulement de l'Argentine, mais encore de l'Uruguay voisin. Le délégué apostolique de Montevideo, en l'exhortant à y

envoyer les Salésiens, lui faisait part de chiffres douloureux : dans tout l'Uruguay, grand comme la moitié de l'Italie, n'existait pas de séminaire, ni petit ni grand. Pas un seul séminariste. Dans la capitale, il n'y avait pas une seule école catholique.

Et les sauvages ?

La pensée des sauvages, qui avait vraiment décidé beaucoup d'entre eux à traverser l'océan, pour le moment était mise de côté.

Don Cagliero arrête son attention sur trois œuvres qu'il lui semble nécessaire d'ouvrir d'urgence. Avant tout, une école professionnelle, « une maison des arts et métiers aurait fait époque, aurait été un événement à retenir dans l'histoire de la patrie, aurait rempli d'admiration toute la république, aurait fait un bien immense » (lettre à don Bosco, 5 février 1876). Puis un collège à Montevideo : le premier collège chrétien dans la capitale de l'Uruguay. Et pour finir une œuvre pour les garçons dans le secteur le plus pauvre de Buenos Aires : « La Boca », peuplé d'Italiens et dominé par la franc-maçonnerie.

Personne n'osait passer par les rues de ce quartier. Don Cagliero s'y rendit tout de suite, rassembla un groupe de garçons en distribuant des médailles de la Madone, réussit à parler avec quelques familles. L'archevêque qui vint à le savoir lui dit :

« Vous avez commis une grosse imprudence. Je n'y suis jamais allé et je ne permets à aucun de mes prêtres d'y aller. On s'y expose à de graves dangers.

— Et pourtant je suis vraiment tenté d'y retourner. »

Deux ou trois jours plus tard, en effet, il y retourna. Les garçons coururent vers lui en criant en gênois : « Le prêtre des médailles ! » Alors, se renouvelèrent les anciennes scènes de la périphérie de Turin : « Je la donne à qui est le meilleur... A qui est le plus mauvais... Savez-vous faire le signe de la croix ? Et l'*Ave Maria* ? !... »

Les hommes et les femmes sortaient sur le seuil pour voir ce prêtre qui osait rester au milieu de leurs petits voyous et qui promettait un terrain avec des jeux, des chants, de la musique et de la joie.

Du Valdocco, cependant, on demandait avec insistance des nouvelles des sauvages. « Patagonie, écrivait Eugenio Ceria témoin direct, était un mot qui enflammait les imaginations juvéniles. Combien rêvaient à des aventures parmi les Indiens parcourant ces immensités inhabitées. » Don Bosco devait

nourrir ces fantaisies de la jeunesse et ne pas laisser tomber l'enthousiasme.

Et les missionnaires envoyaient dans leurs lettres des nouvelles qu'ils recueillaient çà et là. Plutôt inexactes au début, ces nouvelles devinrent plus précises avec le temps. Une lettre du 10 mars 1876 disait :

« Les conditions matérielles et spirituelles des Indiens c'est-à-dire des tribus des Pampas et des Patagons, nous emplissent l'âme d'une profonde amertume. Les caciques (chefs) de ces tribus sont en lutte contre le gouvernement. Ils se plaignent des humiliations et des vexations, évitent les troupes cantonnées pour les contenir, circulent à travers la campagne, volent, et armés de carabines Remington font prisonniers hommes, femmes et enfants, chevaux et moutons. Les soldats du gouvernement, de leur côté, leur font une guerre à mort si bien que les esprits, au lieu de s'entendre ne font que s'exaspérer de plus en plus et s'exciter à la vengeance. Ce serait probablement bien différent si, au lieu de soldats, on envoyait une troupe de Capucins ou d'autres missionnaires : ils sauveraient beaucoup d'âmes et la prospérité, le bien-être social s'instaureraient parmi ces sauvages. Dans l'état de conflit et d'exaspération dans lequel se trouvent les Indiens contre le gouvernement, les missionnaires ne peuvent rien faire ou peu de chose... »

Des garçons arrivent de Turin

Don Bosco, du Valdocco, comprend la situation : Buenos Aires, saturée d'émigrés, lui rappelle la ville de Turin avec les garçons qui descendaient des hautes vallées, quand il était jeune prêtre.

Il prépare une seconde expédition. Le 7 novembre 1876, il envoie en Amérique 23 Salésiens pour que là-bas don Cagliero puisse fonder les œuvres qui paraissent les plus urgentes. Parmi eux se trouvent don Brodato et don Luigi Lasagna (le « garçon aux cheveux roux »), qui donneront une impulsion très importante à l'œuvre salésienne. C'est un effort qui saigne la jeune et encore fragile congrégation. Il écrit à don Cagliero : « Cette expédition nous a enterrés jusqu'au cou, mais Dieu nous aide et nous nous en sortirons. »

Don Bosco, toutefois, ne veut pas que l'on abandonne trop vite le projet initial : l'évangélisation des Indiens.

Il propose un plan qui de loin semble devoir fonctionner : ouvrir des collèges dans les villes proches des territoires des Indiens, recevoir les fils des sauvages et par leur intermédiaire approcher les adultes, « tout en cultivant les vocations

ecclésiastiques qui par hasard se manifestent parmi les élèves. De cette manière on espère préparer des missionnaires pour les Pampas et les Patagons. Les sauvages deviendront ainsi les évangélisateurs des sauvages ».

Mais sur place le plan ne fonctionne pas. Don Costamagna, don Fagnano, don Lasagna font des incursions missionnaires au milieu des tribus perdues dans les campagnes immenses, très loin des centres de la vie nationale, mais ils ne rencontrent jamais le visage d'un sauvage. Les « villes proches des territoires des Indiens » n'existent pas. Pour atteindre les terres des Indiens, il faut se joindre aux aventuriers et aux marchands qui voyagent vers le sud en caravanes ou sur des bateaux à voile, en parcourant un millier de kilomètres. Là-bas existent des agglomérations de quelques maisons et de beaucoup de baraquements qui deviendront les villes de demain.

En novembre 1877, don Bosco envoie en Argentine un troisième groupe de Salésiens : 18. On l'a appelé « la croisade des enfants », parce qu'il inclut huit très jeunes abbés. Mais les résultats lui donneront raison.

Avec les Salésiens partent pour la première fois les Filles de Marie-Auxiliatrice : un petit groupe, une de ces habituelles « choses de rien » avec lesquelles don Bosco a toujours commencé des entreprises gigantesques. Derrière ces premières F.M.A. (Filles de Marie-Auxiliatrice), que la Mère Mazzarello a accompagnées au bateau, des milliers de missionnaires traverseront l'Océan.

L'archevêque de Buenos Aires comprend que don Bosco fait pour son diocèse des choses « qui dépassent les limites du possible ». Il veut prouver sa reconnaissance. Pour entrer dans ses vues, il envoie son vicaire, Mgr Espinosa, et deux Salésiens en expédition jusqu'à la Patagonie, aux terres des Indiens. De cette façon don Bosco pourra enfin recevoir les nouvelles désirées « sur les sauvages ».

Le 7 mars 1878, sur la rive du fleuve Paraná, don Costamagna, don Rabagliati et le vicaire s'embarquent, sur un vapeur en partance vers le sud. Ils débarqueront à Bahia Blanca, mille kilomètres plus bas par la mer. De là, ils poursuivront « d'une certaine façon » pendant 250 autres kilomètres, jusqu'à Patagones sur le Rio Negro qui sépare la Pampa de la Patagonie.

La tentative non seulement échoua mais faillit tourner à la tragédie. Une tempête se déchaîna. Le vent *pampéro* secoua et ballotta, pendant trois jours et deux nuits, le vapeur qui, à la fin, très endommagé, dut retourner au port de Buenos Aires.

La lettre très pittoresque dans laquelle don Costamagna

décrit la tempête à don Bosco, eut un succès fabuleux parmi les jeunes du Valdocco et les lecteurs du *Bulletin salésien*.

« *La croix marche derrière l'épée. Patience !* »

La seconde expédition vers la terre des Indiens commence le 16 avril 1879. Julio Roca, général et ministre de la Guerre part vers le sud avec 8 000 soldats. C'est une vaste opération de « nettoyage » contre les tribus indigènes qui provoquent sans arrêt des émeutes et des guérillas.

Dans les précédents engagements beaucoup d'Indiens ont été massacrés, d'autres conduits à Buenos Aires et répartis comme esclaves dans les familles. Une haine profonde envers les Blancs règne dans les tribus qui ont survécu. Il est facile de prévoir qu'au lieu de se rendre ils préféreront être exterminés. Il est facile aussi de prévoir que les soldats se laisseront aller aux massacres habituels.

Le ministre de la Guerre veut quand même essayer d'employer des « moyens moraux ». Il demande à l'archevêque des prêtres qui opéreront comme aumôniers militaires au milieu des troupes et comme missionnaires parmi les tribus d'indigènes. L'archevêque lui envoie son vicaire et deux Salésiens : don Costamagna et don Botta.

Cette affaire ne plaît pas beaucoup à don Costamagna, écrit don Bodrato à don Bosco à ce moment-là. « Il a peur que le prêtre, mêlé aux soldats, ne détourne les gens de l'Évangile. De toute façon, il est plus que jamais nécessaire de prier pour eux. »

Buenos Aires, Azul, Carhué, Choele-Choel, Patagones. Environ 1 300 kilomètres parcourus à cheval ou dans les chariots branlants du Far West. C'est le premier « voyage missionnaire » accompli par deux Salésiens, raconté avec une vivacité populaire dans les lettres que don Costamagna envoie à don Bosco pendant le trajet. Elles sont lues avec une grande émotion au Valdocco, publiées dans le *Bulletin salésien* et les journaux catholiques, provoquant un enthousiasme sans bornes.

En voici quelques extraits :

« Avec le ministre de la Guerre et beaucoup de militaires, nous sommes partis d'Azul, dernier pays d'Argentine, après lequel commence le grand désert de la Pampa.

La croix marche derrière l'épée. Patience ! L'archevêque a accepté et nous avons courbé la tête. Un cheval nous fut attribué et une voiture pour tous : on y a chargé l'autel, l'harmonium et nos valises.

Le premier jour nous voyons de temps en temps des *tol-dos* (tentes) ou cabanes faites avec des peaux de bêtes. Ce

sont les Indiens Pampas, déjà presque civilisés. Ils sont de couleur très foncée, la face large et aplatie. En passant près d'eux nous les saluons par quelques paroles dans leur langue et nous continuons la route à travers le désert...

Carhué est une station au cœur du désert Pampa, ligne frontière entre l'Argentine et les tribus des Indiens. La station se compose d'une forteresse de terre, d'une quarantaine de maison et de *toldos* de deux tribus indiennes, les *Eripaylá* et les *Manuel Grande*. Je me fais prêter un cheval et je rejoins ces tribus.

En m'approchant des tentes, je ne manque pas de sentir battre mon cœur : comment faire ?... Voici le fils du cacique *Eripaylá* qui vient à ma rencontre ; par bonheur, il parle espagnol. Il m'accueille cordialement, me conduit à son père et me sert d'interprète. Le cacique me reçoit avec une grande bonté et me dit qu'il désire vivement que tous soient instruits dans la religion catholique et reçoivent le baptême. Tout bonnement je réunis alors les garçons et je commence le catéchisme. Avec un peu de difficulté je leur apprends le signe de la croix...

A Carhué, nous avons administré une cinquantaine de baptêmes aux garçons indiens et une vingtaine aux enfants des chrétiens et si Dieu l'avait voulu nous aurions aimé rester là au moins un mois ! Mais le ministre nous pria de le suivre. Nous partons à contrecœur avec le désir très vif de revenir là le plus vite possible...

Nous suivons la route du désert, non seulement en compagnie de l'armée mais aussi d'éléments de tribus indiennes qui, par ordre du ministre devaient transporter leurs *toldos* à Choele-Choel, pour former une nouvelle population sur ces nouvelles frontières. Désert et toujours désert pendant tout un mois...

Le 11 mai, après être passés par monts et par vaux, lagunes et torrents, nous arrivons finalement au Rio Colorado, un fleuve qui est à peu près aussi large que le Pô à Turin. Sur la rive nous célébrons la messe.

Je demande et j'obtiens d'accompagner l'avant-garde qui, devant le convoi des chariots, arrivera la première au Rio Negro. J'avance à cheval pendant trois jours parmi les fourrés d'épines, faisant l'impossible pour ne pas laisser mes vêtements partir en lambeaux. Le matin du 24 mai, levé à l'aube et ayant secoué la gelée blanche sur ce que je devais appeler mon lit, je me réchauffe à un bon feu et je pars à cheval en trottant ou en galopant jusqu'à Choele-Choel. A 16 h 34, au moment où le soleil disparaît derrière la Cordillère, je met pied à terre sur la rive du Rio Negro, c'est-à-dire sur le bord de la Patagonie puisque ce fleuve la sépare

de la Pampa. Et j'entonne du fond du cœur un hymne de remerciement à notre chère mère Marie-Auxiliatrice, en ce jour de sa fête... »

La chasse à l'homme

« Le lendemain, sans attendre, je cherchai à Choele-Choel les Indiens prisonniers de guerre pour leur faire le catéchisme. La misère dans laquelle je les trouvai est bien pénible. Certains étaient à moitié nus ; ils n'avaient pas de tentes, ils dormaient à ciel ouvert, sans abri. Les pauvres ! En me voyant arriver, ils m'entourèrent, hommes et femmes, garçons et filles... »

Les missionnaires rejoignirent Patagones, un centre de 4 000 habitants sur le Rio Negro et de là ils rentrèrent à Buenos Aires à la fin de juillet.

Mais la campagne militaire sur le Rio Negro continua pendant presque deux ans, jusqu'en avril 1881. En proie à la peur et au désespoir, les Indiens s'enfuirent à travers la Cordillère vers le Chili où ils se fixèrent. Le fier cacique Manuel Namuncurá, avec une petite unité d'Indiens guerriers, fuit vers la Cordillère et se réfugia dans une haute vallée.

A partir de ce moment, les Indiens cessèrent d'être un corps militaire. Les regroupements qui avaient survécu, réduits à la peur et à la pauvreté, seront dans les années suivantes l'objet d'une chasse silencieuse et impitoyable qui cherchera à en faire des esclaves pour les fermes ou simplement les éliminera.

Le 5 août 1879, l'archevêque de Buenos Aires offrit la mission de Patagones à don Bosco. Celui-ci chargea don Costamagna de traiter sérieusement avec l'archevêque de « l'ouverture d'une maison centrale de Sœurs et de Salésiens. Je m'occuperai du personnel et en même temps des moyens matériels. »

Dans la lettre de vœux du nouvel an aux coopérateurs, datée du 1^{er} janvier 1880, il annonçait le commencement de la mission à Patagones. « J'ai accepté, plein de confiance en Dieu et en votre charité. »

A l'embouchure du Rio Negro, sur chaque rive, avaient grandi deux groupements d'habitations : Patagones et Viedma. Le 15 décembre 1879 deux petits groupes de Salésiens partirent de Buenos Aires. Les missions de Patagones et Viedma leur avaient été confiées. Don Fagnano, curé de Patagones, avec deux prêtres, deux coadjuteurs et quatre sœurs, devra s'occuper de toutes les colonies et les tribus entre le Rio Negro et le Rio Colorado : un territoire appelé « la Pampa » et vaste comme l'Italie continentale, du Pié-

mont à la Vénétie. Don Milanesio, curé de Viedma, devra s'occuper de tous les habitants au sud du Rio Negro, dans la zone appelée Patagonie : un territoire grand comme l'Italie péninsulaire du Pô à la Calabre.

Don Fagnano adopta comme tactique celle de « *faire venir le plus de gens possible à notre maison* ». Dans l'espace de 10 mois, il mit sur pied deux écoles pour garçons et filles. La première fournée fut de 88 jeunes, parmi lesquels des enfants d'Indiens.

Don Milanesio adopta une tactique complètement différente, « *aller trouver les gens chez eux* ». Il monta à cheval et partit à la recherche des Indiens. En peu de temps, il apprit leur langue, atteignit et devint ami de nombreuses tribus, sauva des groupes et des familles isolés des vexations des Blancs. Avec sa barbe au vent, il devint le portrait type du missionnaire pionnier. Les Indiens lui manifestaient de la confiance et du respect. Ils en arrivèrent à invoquer son nom comme un mot magique lorsque les Blancs soi-disant « civilisés » les maltrahaient.

Les tactiques de deux grands missionnaires se complétaient parfaitement. Viedma et Patagones devinrent des localités d'écoles influentes et de collèges où se préparait une nouvelle génération de citoyens : honnêtes, chrétiens, respectueux des Indiens. Elles devinrent les points stratégiques d'où les missionnaires itinérants, en suivant le cours des fleuves, avançaient par vallées, collines et montagnes, pour visiter les *tol-dos* des Indiens et les *fazendas* des colons blancs.

Manuel Namuncura, le dernier grand cacique Araucan, lorsqu'il se décida à traiter sa reddition avec le gouvernement argentin, choisit don Milanesio comme médiateur. Sous sa protection, le cacique déposa les armes au fort Roca le 15 mai 1883. En échange, il reçut le titre, l'uniforme et le traitement de colonel de l'armée.

« *Je voyais dans les entrailles des montagnes* »

En cette même année 1883, à des milliers de kilomètres de distance, don Bosco voit dans un nouveau songe l'avenir de l'Amérique du Sud et de ses missionnaires.

« ... Je regardais par la fenêtre du wagon et je voyais s'échapper devant moi des paysages variés et étonnants. Bois, montagnes, plaines, fleuves très longs et majestueux. Pendant des milliers de lieues nous avons côtoyé le bord d'une forêt vierge, encore inexplorée aujourd'hui... »

Je voyais dans les entrailles des montagnes et dans les profondeurs des plaines. J'avais sous les yeux les richesses incomparables de ces pays qui, un jour, seront découvertes.

Je voyais de nombreuses mines de métaux précieux, des houillères inépuisables, des réserves de pétrole si abondantes qu'on n'en trouvera jamais de pareilles ailleurs...

Le train reprit sa course à travers la Pampa et la Patagonie... Nous arrivâmes au détroit de Magellan. Nous descendîmes. Nous avions devant nous Punta Arenas. Le sol sur plusieurs lieues était encombré de charbon fossile, de planches, de poutres, de bois, de tas immenses de métal, en partie brut, en partie travaillé. Mon ami désigna tout cela et dit : "Ce qui est maintenant en projet sera un jour une réalité."

Je conclus : "J'en ai vu assez. Conduis-moi maintenant chez mes Salésiens en Patagonie."

Nous retournâmes à la gare et nous avons repris le train. Après avoir parcouru un très long trajet, la locomotive s'arrêta près d'un bourg important. Je descendis du train et je trouvai tout de suite les Salésiens...

J'allai au milieu d'eux. Ils étaient nombreux, mais je ne les connaissais pas et parmi eux il n'y avait aucun de mes anciens enfants. Tous me regardaient étonnés comme si j'étais un inconnu. Je leur dis :

"Vous ne me connaissez pas ? Vous ne connaissez pas don Bosco ?

— Oh ! don Bosco, nous le connaissons de réputation, mais nous l'avons seulement vu en portrait. En personne certainement pas.

— Et don Fagnano, don Costamagna, don Lasagna, don Milanesio, où sont-ils ?

— Nous ne les avons pas connus. Ce sont ceux qui vinrent ici autrefois, les premiers Salésiens qui arrivèrent d'Europe. Mais maintenant, il y a de nombreuses années qu'ils sont morts."

A cette réponse, je pensai surpris :

"Mais est-ce un songe ou la réalité ?"

Nous remontons dans le train, il siffle et en route vers le nord... Pendant de longues heures, nous avançons sur les rives d'un fleuve extrêmement long. Tantôt le train roulait sur la rive droite, tantôt sur la rive gauche. Et sur ces rives apparaissaient de nombreuses tribus sauvages. Et mon compagnon répétait :

"Voici la moisson des Salésiens ! Voici la moisson des Salésiens !". »

Pendant ce songe long et fantastique, le mystérieux guide de don Bosco lui prédit le temps nécessaire à la « rédemption » complète des populations sauvages de l'Amérique du Sud :

« Ce sera accompli avant que se termine la seconde génération. Chaque génération compte 60 ans. »

Il indiqua aussi la méthode grâce à laquelle les missionnaires l'obtiendraient :

« Avec la sueur et avec le sang. »

Le dernier songe missionnaire de don Bosco

Dans la nuit du 9 au 10 avril 1886, don Bosco fera son dernier songe missionnaire. Il le raconta avec une voix alors cassée par la fatigue et l'émotion à don Rua et à son secrétaire Viglietti. C'est une vision grandiose et sereine de l'avenir.

Des notes prises par les auditeurs nous relevons les passages qui nous paraissent essentiels :

« ... D'un sommet, il plongea le regard au fond de l'horizon. Il vit une très grande quantité de jeunes gens qui, courant autour de lui, l'accompagnaient en disant :

“Nous t'avons attendu, nous t'avons tellement attendu : mais maintenant tu es là et tu ne nous échapperas plus !...”

Une bergère qui menait un immense troupeau d'agneaux lui dit :

“Regarde bien. Regardez bien, vous tous. Qu'est-ce que vous voyez ?

— Je vois des montagnes, puis la mer, puis des collines et, de nouveau, des montagnes et des mers.

— Je lis, disait un garçon, Valparaiso.

— Moi, disait un autre, Santiago.

— Eh bien, continua-t-elle, pars de ce point et tu verras tout ce que devront faire les Salésiens dans l'avenir ! Tire une ligne et regarde.”

Les jeunes, braquant leurs yeux, s'écrièrent en chœur :

“Nous lisons Pékin.

— Maintenant, dit la bergère, tire une seule ligne d'un point à l'autre, de Pékin à Santiago, trace un centre au milieu de l'Afrique et tu auras une idée exacte de tout ce que doivent faire les Salésiens.

— Mais comment faire tout ça ? s'écria don Bosco.

Les distances sont très grandes, les régions difficiles et les Salésiens peu nombreux.

— Ne te trouble pas. Tes fils y arriveront ; les fils de tes fils et leurs fils... Trace une ligne de Santiago au centre de l'Afrique. Qu'est-ce que tu vois ?

— Dix centres de stations.

— Eh bien, ces centres que tu vois seront des centres d'étude et des noviciats et donneront des multitudes de missionnaires pour subvenir aux besoins de ces régions. Et main-

tenant tourne-toi vers l'autre côté. Là tu vois dix autres centres du milieu de l'Afrique jusqu'à Pékin. Et ces centres aussi fourniront des missionnaires à toutes ces régions. Là, il y a Hong-Kong, là Calcutta, plus par là Madagascar. Eux et plusieurs autres auront maisons, centres d'études et noviciats". »

Quand Don Bosco arriva au terme de sa vie terrestre, 150 Salésiens et 50 filles de Marie-Auxiliatrice travaillaient en Amérique latine. Ils s'étaient établis fermement dans cinq nations : Argentine, Uruguay, Brésil, Chili, Équateur. En treize années, un grand travail avait été réalisé.

Don Bosco et l'archevêque Gastaldi

En 1882, conversant avec le chanoine Colomiatti, don Bosco dit de l'archevêque de Turin Lorenzo Gastaldi :

« Il s'en faut de peu désormais qu'il me plante un couteau dans le cœur. »

Une affirmation extrêmement grave, capable de bloquer la « cause de béatification » de quiconque l'aurait prononcée. Et pourtant, les experts du Saint-Siège, après l'avoir examinée au microscope pendant longtemps, déclarent aussi que les vertus de don Bosco étaient héroïques : *toutes* les vertus, y compris la patience. Dans ces paroles, ils ne trouvèrent pas une insulte à son archevêque, pas plus qu'un acte de colère ou d'impatience. Seulement le cri très humain d'un pauvre prêtre arrivé aux limites (pas au-delà des limites) de l'endurance.

Dans ce chapitre, nous racontons des événements jugés « scabreux » dans le passé et, pour cette raison, passés sous silence ou survolés par les biographes de don Bosco.

Nous croyons qu'aujourd'hui les chrétiens ont grandi, qu'ils sont devenus adultes. Nous croyons que ce n'est pas une cause de scandale, mais plutôt constructif de connaître comment se sont aussi trompés les plus grands « hommes de Dieu ». Comment au nom de Dieu, ils ont pu non seulement souffrir, mais aussi faire souffrir. Parce que sur la surface de la terre, nous sommes tous de pauvres hommes, quel que soit l'uniforme qui nous couvre ou les galons que nous portons sur les manches.

La froideur de Mgr Riccardi

Le conflit avec son archevêque, long, humiliant, douloureux comme une couronne d'épines, don Bosco le subit pendant les années de ses réalisations les plus éclatantes.

Mgr Fransonni mourut en exil, à Lyon, en 1862. Il avait ordonné prêtre don Bosco ; il avait vu naître et grandir son œuvre ; il l'avait toujours soutenu. Il avait surnommé l'oratoire « la paroisse des garçons qui n'ont pas de paroisse ».

A cause de querelles politiques, Turin n'eut un nouvel

archevêque qu'en 1867 : Mgr Riccardi, des comtes de Netro. Il avait sept ans de plus que don Bosco dont il était le grand ami. Il reçut sa nomination pour Turin étant évêque de Savone. Don Bosco alla lui rendre visite et il lui jeta les bras autour du cou. Il lui dit qu'il connaissait sa capacité reconnue de travailler parmi les jeunes et le bien qu'il faisait avec ses prêtres au petit séminaire de Mirabello. Il venait à Turin avec un plan précis : lui confier la régénération des petits séminaires de Giaveno et de Bra et la réorganisation du séminaire de Chieri.

Dès la première rencontre qu'ils eurent à Turin, cependant, quelque chose se brisa. Don Bosco lui annonça qu'il avait fondé une congrégation religieuse depuis 1859 et que le Saint-Siège lui avait donné une première approbation avec le « décret de louange » en 1864. Mgr Riccardi tomba des nues. Il dit, un peu nerveux :

« Je croyais que votre institution était diocésaine et, de ce fait, dépendant seulement de moi. Je pensais que votre travail serait entièrement consacré à mon diocèse... »

La stupeur et l'amertume de Mgr Riccardi sont très compréhensibles : dans un moment où, au sortir de tant d'adversités, on cherchait à rassembler les forces du diocèse, à faire l'unité et à serrer les rangs autour de l'archevêque, don Bosco semblait fuir. Il aspirait à une mission plus vaste et regardait maintenant plutôt vers l'Église que vers le diocèse de Turin.

La froideur de Mgr Riccardi envers don Bosco et son œuvre augmenta au cours des trois années suivantes.

Lorsque le grand séminaire avait été fermé, beaucoup de séminaristes s'étaient réfugiés au Valdocco, d'autres au Cottolengo. Cela avait attiré beaucoup de sympathies à don Bosco, faisant apparaître l'oratoire comme une citadelle providentielle, un refuge pour les jeunes espoirs du clergé de Turin.

Maintenant, la situation changeait radicalement. Le 11 septembre 1867, l'archevêque écrit à don Bosco :

« En ce qui concerne mes clercs diocésains, je ne permets plus qu'ils fassent l'école et donnent des cours ou surveillent les dortoirs et les classes. Cela pour favoriser les clercs dans leurs études. J'ai bien décidé de ne donner les Ordres sacrés qu'à ceux qui sont au séminaire. »

Pour don Bosco commencèrent les temps sombres : beaucoup de séminaristes qui n'avaient pas l'intention de rester toujours avec don Bosco, abandonnèrent l'oratoire et passèrent au séminaire. Ceux qui étaient déjà liés à lui par des vœux, se demandaient avec appréhension si jamais ils pourraient devenir prêtres.

Don Bosco alla en parler à Mgr Riccardi et il s'exprima avec une certaine vivacité :

« Selon vos ordres, les jeunes prêtres doivent aller au Foyer ecclésiastique et les séminaristes au séminaire. Don Bosco devra-t-il rester tout seul au milieu de tous ses garçons ? »

L'archevêque resta ferme sur ses positions. Heureusement, la corde ne resta pas tendue trop longtemps. Le 1^{er} mars 1869 un décret du saint-siège (vivement sollicité par don Bosco) approuva officiellement la Société salésienne. Un autre décret donna pour dix ans à don Bosco la possibilité de donner des « lettres dimissoires » aux clercs entrés dans l'oratoire avant l'âge de quatorze ans. Cela signifiait que celui qui avait grandi à l'oratoire depuis son enfance pouvait être présenté par don Bosco aux ordinations avec l'attestation de sa garantie (lettres dimissoires), même s'il n'avait pas fréquenté le séminaire.

Mgr Riccardi mourut en octobre 1870.

« Vous le voulez, moi je vous le donne »

Pie IX appréciait beaucoup don Bosco et le consulta pour le choix du nouvel archevêque de Turin. Don Bosco proposa Mgr Lorenzo Gastaldi, évêque de Saluzzo. C'était son ami et sa congrégation avait reçu beaucoup de secours de lui. Pie IX, qui connaissait le caractère vif de Gastaldi, n'était pas de son avis. Mais don Bosco insista et le Pape (selon le témoignage de don Amadei) accepta la proposition en disant :

« Vous le voulez, alors moi je vous le donne. Je vous laisse le soin de faire savoir à monseigneur Gastaldi que je le fais actuellement archevêque de Turin et, dans deux ans, je le ferai quelque chose de plus. » C'était une allusion assez explicite à la dignité de cardinal.

Don Bosco télégraphie immédiatement à Mgr Gastaldi :

« Excellence, j'ai l'honneur de vous annoncer le premier que vous serez nommé archevêque de Turin. »

A peine don Bosco est-il de retour de Rome, que Mgr Gastaldi vole à Turin. « Ayant rencontré don Lemoyne, il l'embrasse et monte avec lui. Il ne pouvait pas rester en place, il était en proie à une impatience très vive. Et voilà qu'apparaît don Bosco. L'évêque le prend par la main, l'accompagne et reste en conversation avec lui pendant un long moment » (*M.B.*, 10.446). Un peu imprudemment, à la fin de l'entretien, don Bosco lui laisse entendre qu'il a contribué lui aussi à la nomination. Il lui communique les paroles précises du Pape : « Maintenant archevêque et d'ici deux ans quelque chose de plus » ; Monseigneur coupe : « Lais-

sons faire la divine Providence. » C'était un acte d'humilité mais aussi, déjà, un voile de susceptibilité.

On pouvait dire que vraiment l'amitié de don Bosco et de Gastaldi était à l'épreuve des bombes. La maman de l'évêque avait pendant de longues années travaillé à l'oratoire et elle considérait don Bosco comme son fils (don Bosco et Mgr Gastaldi avaient le même âge).

Quand don Bosco chercha à obtenir d'un évêque une lettre de recommandation pour que Rome approuve sa congrégation, Mgr Gastaldi en écrivit une magnifique :

« Je témoigne que l'archevêque Fransoni, pendant qu'il était dans son triste exil de Lyon, affirmait qu'il considérait cette congrégation comme une bénédiction spéciale du Ciel, étant donné que beaucoup de jeunes purent s'y préparer au sacerdoce, pendant que les séminaires diocésains étaient fermés » (11 juillet 1867).

Dix mois plus tard, il écrivait encore :

« Le Dieu miséricordieux répand ici ses bénédictions d'une manière surabondante : une mission particulière pour la jeunesse est visible ici... Le soussigné a vu, comme par miracle, surgir au sein de la congrégation, une église colossale (*le sanctuaire de Marie-Auxiliatrice*), qui constitue une merveille pour qui l'examine et qui, par la dépense de plus d'un demi-million de lires à la charge de pauvres prêtres démunis de tout, est comme un prodige prouvant que Dieu bénit cette société. »

Dans son livre *Souvenirs historiques*, il avait écrit à propos du quartier du Valdocco : « Ce territoire est visiblement béni de Dieu par les différents instituts de charité et de piété qui y sont nés. Il suffit de dire qu'on y admire la petite maison de la Providence (Cottolengo) et l'oratoire de Saint-François-de-Sales (don Bosco). »

Don Bosco s'adresse toujours à lui comme à un ami fraternel. Il lui fit envoyer le plan du sanctuaire de Marie-Auxiliatrice pour qu'il l'examine et il accepta quelques modifications qu'il avait suggérées.

Ce fut un grand archevêque

A Turin, Mgr Gastaldi fut un grand archevêque.

Mgr Duc, évêque d'Aoste, a tracé de lui ce portrait : « Il était né pour être évêque. L'ascendant de son caractère, la vigueur de ses plans et de ses décisions, l'étendue de ses connaissances, sa facilité de parole, sa piété fervente, son attachement à la doctrine pontificale, son amour passionné pour les âmes et pour la sainte Église, tout laissait prévoir en lui un chef de peuple. »

Pour compléter ce tableau, il faut y ajouter les paroles de Mgr Ré, évêque d'Alba, qui déposa sous la foi du serment : « L'archevêque, avec beaucoup de bonnes qualités, avait aussi une idée un peu exagérée de son autorité et de son savoir, en outre un caractère expéditif qui le faisait prendre des décisions précipitées sur lesquelles il n'aimait pas revenir en arrière de peur de diminuer le prestige de son autorité. »

Le temps des enthousiasmes chaotiques du « Risorgimento » était passé. Le Concile Vatican I avait donné un fort coup de barre vers la « centralisation » de l'Église. Chaque diocèse se réorganisait de façon déterminée autour de son évêque qui dépendait directement du Pape.

Mgr Gastaldi fut un grand réformateur de l'archidiocèse de Turin. Il rendit la vie et la discipline au séminaire. Il rassembla dans ses mains toutes les forces ecclésiastiques de la cité. Dans les lettres pastorales, il fit comprendre les problèmes concrets de l'Église aux fidèles et les appela à une plus grande solidité dans leur vie de foi. En voici deux exemples :

De la lettre pastorale de 1873 : « Au cours de l'année dernière, quarante prêtres diocésains sont décédés et nous n'en avons ordonné que quatorze nouveaux ! Qu'en dites-vous, très chers frères et fidèles ? Que restera-t-il du clergé d'ici quelques années, si vous ne nous venez pas en aide et si vous ne nous fournissez pas les moyens de pourvoir cet archidiocèse qui compte un demi-million d'âmes et auquel tant de prêtres (des prêtres dignes de ce nom, bien sûr) sont nécessaires ? »

De la lettre pastorale de 1877 sur l'éducation des filles : « L'éducation qui se limite à cultiver la sensibilité religieuse des filles, à leur rendre agréable tout ce qu'il y a de *sentimental* dans les pratiques de la foi, qui se contente d'images de la Vierge Marie bien placées dans les chapelles, luminaires, ornements d'autel, splendeurs des offices, mélodies, parfum de l'encens, prédications pour éveiller les sentiments du cœur ; mais qui ne va jamais à l'acte de sacrifice, à l'abnégation, à l'humilité, au pardon par amour de Jésus, cette éducation ne pourra jamais se dire chrétienne si ce n'est dans un sens très imparfait ; elle ne fera jamais des jeunes filles réellement chrétiennes, réellement imitatrices de Jésus-Christ. »

Il eut une solide et virile dévotion à la Madone. La veille de sa mort il voulut se rendre au sanctuaire de la Consolata ; il disait : « Allons trouver notre chère Mère, allons nous mettre sous son manteau. Sous le manteau de Marie, il est consolant de vivre et de mourir. »

Lorsque la nouvelle de sa mort (25 mars 1883) arriva au Vatican, le cardinal Nina, protecteur officiel de la congréga-

tion salésienne fut pris d'une grande tristesse. « Je pensais, écrira-t-il ensuite, que les derniers actes de son activité pastorale, commis au détriment de mes pauvres Salésiens, mettraient obstacle à sa canonisation. » On ne pense pas à la canonisation d'un homme médiocre.

L'erreur fondamentale de don Bosco

Alors, pourquoi une aussi pénible tempête se déchaîna-t-elle entre don Bosco et Gastaldi ? Pourquoi la tension devint-elle si grave, qu'il fallut, au Vatican, intenter un procès et que le Pape s'en mêlât ? Don Bosco commit une erreur fondamentale et la paya très cher. Dans une fort longue lettre envoyée de Borgo San Martino à l'archevêque, le 14 mai 1873, il toucha toutes les cordes pour le persuader de redevenir son cher ami d'autrefois. Mais vers la fin de la lettre, il écrivit ces malheureuses lignes : « Je désire que vous soyez informé que certaines notes conservées dans le cabinet du gouvernement par l'intermédiaire de quelqu'un circulent à travers Turin. De ces notes, *il ressort que si le chanoine Gastaldi fut évêque de Saluzzo, il le fut sur la proposition de don Bosco. Si cet évêque devint archevêque de Turin, c'est aussi sur la proposition de don Bosco.* »

L'erreur fondamentale fut de croire que des paroles et un comportement de ce genre susciteraient de la gratitude, alors que Mgr Gastaldi ne pouvait en concevoir qu'un dépit extrême.

A l'époque de la lettre citée, les réactions de l'archevêque avaient déjà atteint une acuité douloureuse. Mais don Bosco se trompait lui aussi en écrivant les phrases citées plus haut ; l'irritation de Mgr Gastaldi ne pouvait qu'empirer. Don Bosco aurait dû le comprendre dès les premiers jours quand il avait commis, quoique de façon plus retenue, des erreurs identiques. Aussitôt après la nomination du prélat, il l'avait, non pas prié, mais persuadé de nommer le théologien Bertagna provicaire. Au moment de l'entrée de l'archevêque dans la ville, il était à ses côtés ; or, il l'avait assuré avoir obtenu des autorités anticléricales de Turin une entrée en grande pompe (ce qui n'eut pas lieu). Pour une personne peu susceptible, ces façons de faire restent celles d'un ami ; mais pour quelqu'un dont la susceptibilité dépasse la normale (selon le témoignage de Mgr Ré) ce sont des procédés de « protecteur ».

A peine arrivé à la cathédrale et monté dans la chaire, Mgr Gastaldi affirme avec force que son élection était un geste inattendu de la divine Providence, auquel *n'avait contribué aucune faveur humaine*. C'était l'Esprit Saint et seule-

ment Lui qui l'avait placé à la tête de l'archidiocèse turinois. Il répéta ces mots plusieurs fois dans le même discours et avec une vigueur inhabituelle. C'était le signe évident qu'il voulait faire tomber de ses épaules « toute protection ». C'était aussi le signe qu'il n'acceptait pas la rumeur selon laquelle don Bosco avait obtenu sa nomination ; rumeur qui circulait à travers la ville. Le chanoine Sorasio, présent au discours, murmura :

« Ça va mal pour don Bosco ! Ça va mal ! » (*M.B.*, 10.230).

Don Amadei écrit que ce fut « le premier éclair » du terrible « orage inattendu ».

Mais la lettre du 14 mai 1873 déchaîne une tempête totale. Mgr Gastaldi ne digéra jamais ces cinq lignes. Même à un ami, il est difficile de faire admettre la réplique : « Je t'ai fait, moi, obtenir la croix de Chevalier. » A un archevêque comme Gastaldi « qui avait une idée un peu exagérée de son autorité », ces paroles devaient être du fiel.

Même après quatre ans, au théologien Tresso, ancien élève estimé de don Bosco qui cherchait à ramener la paix, il dit avec amertume :

« Il se vante de m'avoir fait nommer évêque ; il m'a même écrit une lettre pour me le reprocher ; mais je l'ai expédiée à Rome pour qu'ils voient le fameux saint auquel ils accordent tant de confiance. »

La responsabilité des journaux

Les journaux anticléricaux flairèrent la possibilité de dresser Mgr Gastaldi contre don Bosco et ils ne manquèrent pas une occasion de le faire. Le *Fanfulla* du 16 octobre 1871 écrivait : « Pour la nomination des évêques dans les diocèses italiens, on a recouru aux propositions de don Bosco de Turin, appelé spécialement à Rome. » A Milan, un journal appelle don Bosco : « Le petit Pape du Piémont » (et un archevêque, on le sait, doit dépendre du Pape). La *Gazzetta di Torino*, le 8 janvier 1878, écrit : « Le célèbre don Bosco se trouve à Rome. Il jouit de ses grandes entrées au Vatican où le Pape le voit d'un bon œil. Même auprès du gouvernement les portes lui sont ouvertes. » Dans le numéro des 6-7 mai 1876, la *Lanterna del Ficcanaso* va jusqu'à écrire que l'archevêque avait interdit à don Bosco de dire la messe parce qu'il avait trop d'attaches à Rome, se soustrayait à son autorité et extorquait les héritages aux moribonds. Et il concluait : « Nous verrons qui sera le plus fort, si c'est don Bosco ou monseigneur Gastaldi. »

Ces allusions de la presse (et de tous les autres dont nous

ne pouvons dresser la liste) versèrent beaucoup de vinaigre sur les plaies.

Expliqué seulement dans ces termes, le désaccord entre don Bosco et Gastaldi serait travesti. Y jouent aussi un rôle la grande popularité de don Bosco et l'excès de susceptibilité de Gastaldi « qui ne voulait pas à Turin faire le vicaire de don Bosco » (paroles dites au théologien Belasio en 1876). Mais un rôle bien plus important fut joué par différents autres éléments que nous chercherons (avec la plus grande brièveté) à démêler de l'écheveau qui en treize ans s'embrouilla de plus en plus.

Le temps de la puissance et de la toute-puissance

L'archevêque fit de grandes choses pour la réorganisation du diocèse. Mais le prix humain qu'il fit payer ces réalisations fut assez élevé : sanctions ecclésiastiques, inflexibilité, décisions discutables, procédés odieux.

Avec les années, son « fort tempérament » s'aggrava de plus en plus. Le chanoine Sorasio, secrétaire de Curie (administration épiscopale) qui devait à l'époque approuver certaines interventions pesantes, écrira en 1917 au Cardinal préfet de la Congrégation des Rites : « Dieu me pardonne. C'était le temps de la puissance et de la toute-puissance pour ne pas dire plus. »

Il interdisait avec une certaine facilité à ses prêtres de célébrer la messe et de confesser (sanctions extrêmement graves dans le milieu ecclésiastique). Beaucoup intentèrent un procès à Rome contre lui. En février 1878, près du Saint-Siège, il y avait une trentaine de procédures entre monseigneur Gastaldi et les prêtres du diocèse de Turin.

Dans les premiers temps (quand la corde n'était pas encore trop tendue) don Bosco intercéda en faveur d'un chanoine de Chieri, un peu têtue, mais très brave homme. L'archevêque lui interdit de célébrer la messe et de confesser. A Chieri ce fut un scandale et le pauvre prêtre, de honte, dut quitter la ville.

Le cas le plus retentissant fut probablement celui du théologien Bertagna, que don Bosco avait suggéré comme provicaire. Alors qu'il enseignait la théologie morale au Foyer ecclésiastique depuis vingt-deux ans, il fut suspendu de ses fonctions à l'improviste en septembre 1876. Il supporta le coup silencieusement et se réfugia dans son pays de Castelnovo pendant que le Foyer était fermé d'autorité. Sous le coup de cette humiliation, don Bertagna tomba gravement malade. Par la suite, en 1879, l'évêque d'Asti, monseigneur Savio, fit appel à lui et le nomma son vicaire général. Il

était avec raison considéré comme l'un des moralistes les plus autorisés de son temps. En 1884, le cardinal Alimonda (successeur de Gastaldi) le consacra évêque auxiliaire de son diocèse et le créa recteur du séminaire archiépiscopal.

Le père Luigi Testa, Jésuite très écouté à Rome, écrivait alors : « J'ai arrangé beaucoup de divergences entre monseigneur Gastaldi et différentes personnes importantes... A Rome, on est fatigué et on en a par-dessus la tête de ces histoires de l'archidiocèse. »

Il serait cependant superficiel de penser que Mgr Gastaldi était un cracheur de feu. De son naturel, il était humble, généreux, aimable. Il avait, comme on dit, un « cœur d'or ». Mais, pour les affaires qu'il avait à traiter, à peine se sentait-il investi de son autorité d'archevêque, qu'il lui arrivait ce qui, dans l'histoire de l'Église (je crois qu'on peut le dire), est arrivé à bon nombre de gens : il devenait autoritaire, inflexible. Ces personnes se montrent « impitoyables au nom de Dieu ». On sent plus en eux le représentant du Tout-Puissant que celui du Charpentier-Fils de Dieu qui s'est fait serviteur des serviteurs, qui a lavé les pieds des autres serviteurs et s'est laissé mettre en croix.

Premier élément, l'indiscipline

L'inflexibilité, rendue plus rigoureuse par la crainte d'apparaître comme « une créature de don Bosco » aux yeux de ses diocésains, il en use contre la jeune Congrégation salésienne encore en herbe.

Le premier élément auquel il s'attaqua, ce fut « l'indiscipline » de l'oratoire. Il était, écrit Pietro Stella, « indisposé par la ferveur volcanique de l'oratoire et de la Société salésienne, qui était fermement maîtrisée par la poigne de don Bosco, mais qui pouvait paraître aux étrangers un tas bruyant et chaotique de forces incohérentes qui, dans un avenir peut-être imminent, exigeraient, de la part de l'autorité légitime, des interventions douloureuses ».

A Turin, d'autres personnes avaient gardé une impression négative à l'égard de ce climat de familiarité sereine qu'instaurait la joie de don Bosco. Mgr Gaetano Tortone, chargé d'affaires du Saint-Siège près du gouvernement de Turin avait écrit, en 1848, dans un long compte rendu : « J'éprouvai une impression bien pénible à voir dans les heures de récréation ces abbés mêlés aux autres jeunes qui apprennent le métier de tailleur, menuisier, cordonnier, etc., courir, jouer, sauter avec peu de dignité... Le bon don Bosco, satisfait que les clercs soient recueillis à l'Église, ne se préoccupe pas de leur inculquer ces sentiments de dignité conformes à l'état qu'ils

veulent embrasser. » Selon Mgr Tortone, don Bosco aurait dû apprendre aux abbés à tenir « leurs distances » à l'égard des vulgaires tailleurs et cordonniers. Rien n'était plus éloigné de la sensibilité de don Bosco.

Un autre motif de tension

A cette « indiscipline », il semble que Mgr Gastaldi ait pensé à remédier personnellement. Et nous rapportons ici deux épisodes un peu mystérieux que nous n'avons pas réussi à expliquer complètement et qui cachent peut-être un autre motif de tension.

Aussitôt après l'arrivée du nouvel archevêque à Turin, don Bosco tomba gravement malade à Varazze, comme nous l'avons déjà expliqué. Mgr Gastaldi apprit la nouvelle et connaissant la gravité de la maladie demanda à don Cagliari :

« Combien êtes-vous de solides et résolus dans votre vocation ?

— Plus de cent cinquante.

— Et si papa don Bosco venait à mourir ?

— Nous chercherions un oncle qui lui succède.

— Bien sûr, bien sûr, mais souhaitons que Dieu le conserve. »

« Il parut à don Cagliari, commente don Amadei, que si don Bosco était mort à ce moment-là, monseigneur pensait que les Salésiens se seraient adressés à lui pour les diriger. » Ce fut aussi l'impression du chanoine Marengo, auquel don Cagliari raconta l'entrevue et qui déclara : « C'est un moindre mal que vous n'en ayez pas dit plus. Une proposition aurait été dommageable à la congrégation. »

Lorsque don Bosco revint guéri de Varazze, l'archevêque alla le saluer. Le chanoine Anfossi, présent au Valdocco, raconte que pendant que les garçons cherchaient à improviser un petit mot d'accueil en l'honneur de monseigneur Gastaldi, « je vis l'archevêque descendre l'escalier d'un pas si pressé que don Bosco ne pouvait pas le suivre. Il ne s'intéressa pas aux vivats des garçons. Je dis à don Bosco : "La fête a mal fini. Il y a eu quelque chose ?" Et lui répondit : "Qu'est-ce que tu veux ! L'archevêque voudrait être à la fête de la congrégation et ça ne se peut pas ; on ne verra jamais ça..." » (M.B., 10.311).

Qu'est-ce que Mgr Gastaldi proposait de concret ? Que don Bosco revienne en arrière et se contente de faire des Salésiens une congrégation diocésaine ? C'est l'opinion la plus probable. Mais serait-ce hasardeux de penser qu'il caressait le projet de devenir le chef effectif de la congrégation

salésienne ? En 1874, il écrira au cardinal Bizzarri : « Don Bosco a un talent spécial pour élever les jeunes écoliers, mais il ne semble pas qu'il possède vraiment ce talent pour éduquer les jeunes ecclésiastiques. » Lui pensait qu'il possédait ce talent de pouvoir prendre en mains fermement les rênes de la congrégation et de « mettre les choses à leur place ». Don Bosco, désormais épuisé, aurait continué à être le bon « papa » de l'oratoire. Cette possibilité étant de toute façon évanouie, il se mit à exiger des Salésiens une discipline de fer qui tourna net à la persécution. Tout défaut, tout retard était taxé par lui de « désobéissance », « rébellion », « indiscipline ».

Donner plus de détails serait de mauvais goût : le gâchis n'est jamais que du gâchis.

L'approbation définitive des Règles

Le 30 décembre 1873, don Bosco partit pour Rome. On débattait près du Saint-Siège, après les épuisants renvois et les remises en question, la question vitale pour la congrégation salésienne : l'approbation définitive des Règles.

Le Pape nomma une commission de quatre cardinaux.

Les discussions et les corrections successives du texte se prolongèrent jusqu'au mois d'avril. Mgr Gastaldi intervint contre l'approbation en écrivant au cardinal Bizzarri son opinion que nous avons déjà rapportée : don Bosco était capable d'éduquer des jeunes mais pas des clercs et des prêtres.

Au début d'avril eut lieu le vote final de la commission des cardinaux : trois voix pour, une contre. Pie IX, informé qu'il manquait une voix pour résoudre le débat, déclara :

« Cette voix, ce sera la mienne. »

C'était le 3 avril. Dix jours plus tard était publié le décret pour l'approbation définitive des Règles salésiennes. La Congrégation était résolument sous la dépendance du Pape qui accordait à don Bosco pour dix ans la faculté de présenter n'importe quel Salésien aux Ordres (lettres dimissoires).

Mais à Turin les choses ne changèrent pas.

Les listes des « mesures punitives »

Le 16 décembre 1876, don Bosco dut exposer dans une lettre au cardinal Ferrieri les principaux « points de friction ». En voici la liste :

— En septembre 1875, don Bosco est suspendu de la faculté de confesser (le vicaire, chanoine Zappato, commenta dans un mouvement de colère : « Mais ce sont des choses

qui se font pour des ivrognes ! »). Don Bosco dut quitter Turin puisque les jeunes avaient l'habitude de se confesser à lui. Jamais l'archevêque ne donna les raisons de cette mesure ;

— interdiction dans les maisons salésiennes de prêcher des exercices spirituels à des maîtres externes ;

— retrait de la permission de prêcher à certains prêtres salésiens ;

— refus de l'archevêque de participer aux célébrations plus solennelles de l'oratoire et défense d'inviter d'autres prélats (même l'envoi des premiers missionnaires avait été célébré sans la présence d'un évêque) ;

— refus d'administrer la Confirmation aux garçons de l'oratoire et interdiction que d'autres évêques l'administrent.

« Ces mesures supposent des raisons graves, commenta don Bosco dans la lettre, et nous ne les connaissons pas. Cela provoque le scandale dans la ville. »

Le 25 mars 1878, don Bosco fait connaître une nouvelle liste de « sanctions punitives » au cardinal Oreglia :

— Don Bosco est menacé de suspension immédiate des confessions s'il écrit quoi que ce soit de défavorable à l'archevêque, sauf dans les lettres au Pape, au cardinal secrétaire d'État, au cardinal chargé des religieux ;

— quelques salésiens ont été « suspendus » et le sont encore après huit mois ;

— l'ordination est refusée aux séminaristes salésiens qui lui sont présentés, ce qui cause un grave dommage pour les maisons et les missions salésiennes.

Mais Monseigneur envoyait aussi à Rome ses « listes ». « La continuité sans trêve des dénonciations pour n'importe quelle raison que Monseigneur jugeait peu honorable pour don Bosco et sa congrégation finissait par insinuer le discrédit parmi les cardinaux qui n'avaient pas une connaissance exacte des faits », écrit don Ceria.

Pendant toute sa vie, par exemple, le cardinal Ferrieri s'opposa aux Salésiens, persuadé que c'était « un ramassis artificiel et provisoire de gens ».

Mais ce qui fit le plus souffrir don Bosco, ce fut le fait que Pie IX lui-même, après avoir toujours été son ami et son protecteur, se refroidissait à son égard. Don Céria écrit : « La présentation continuelle de don Bosco comme un homme entêté et rebelle agit aussi sur le sentiment du Pape. »

Pie IX mourut le 7 février 1878. Don Bosco, qui se trouvait à Rome et frappait à toutes les portes pour avoir une audience, ne put le revoir.

Le nouveau Pape met don Bosco à l'épreuve

Le nouveau Pape, élu le 20 février, fut Léon XIII.

Il reçut don Bosco pour la première audience le 16 mars. Le compte rendu que celui-ci écrit aussitôt après est triomphal : le Pape accepte d'être inscrit parmi les coopérateurs, reconnaît le « doigt de Dieu » dans les œuvres salésiennes, envoie des bénédictions chaleureuses aux missionnaires. Sur un point seulement le compte rendu est expéditif : à propos de « nos différends avec l'archevêque de Turin, il a dit qu'il attendait une relation officielle de la Congrégation des religieux ».

Dans le rapport privé qu'il fit à quelques Salésiens, don Bosco parla moins glorieusement : « Il fit comprendre clairement combien il avait souffert : audiences empêchées, lettres interceptées, oppositions ouvertes ou secrètes de plusieurs côtés, paroles dures et humiliantes. »

Le Pape Léon était évidemment au courant des graves controverses en suspens sur la tête de ce prêtre de Turin et, s'il le traitait officiellement avec des gants, il était soucieux d'y voir clair. Autour de lui, les adversaires de don Bosco étaient nombreux et aguerris.

Un des plus fidèles amis de don Bosco, à ce moment-là, était le cardinal Alimonda, qui cherchait un moyen de « prouver » à Léon XIII la sainteté de don Bosco ; une preuve sérieuse dans laquelle éclaterait toute la valeur de ce pauvre prêtre.

Or, à l'époque, on essayait de construire à Rome un sanctuaire au Sacré-Cœur de Jésus. Malgré toute la part personnelle que le Pape y avait prise, l'appel aux évêques du monde entier, les collectes faites dans beaucoup de nations, les travaux s'étaient arrêtés au ras du sol.

Le Pape en était découragé. Ce fut dans ces circonstances qu'intervint le cardinal Alimonda :

« Saint-Père, je vous proposerais un moyen sûr pour que l'entreprise réussisse.

— Lequel ?

— La confier à don Bosco.

— Mais don Bosco acceptera-t-il ?

— Très Saint-Père, je connais don Bosco et sa parfaite et absolue dévotion au Pape. Si votre Sainteté le lui propose, je suis absolument certain qu'il acceptera. »

Don Bosco est alors étouffé par les charges. Il construit deux églises : Saint-Jean-l'Évangéliste à Turin et Marie-Auxiliatrice à Vallecrosia ; et il est engagé dans la construction de trois maisons : Marseille, Nice, La Spezia. Il a soixante-cinq ans.

Le 5 avril 1880, Léon XIII le fait appeler. Il lui fait la proposition et ajoute que s'il accepte il fera une chose sainte et « extrêmement agréable » au Pape. Don Bosco répond :

« Le désir du Pape est pour moi un ordre. J'accepte la charge que Votre Sainteté a la bonté de me confier.

— Mais je ne pourrai pas vous donner d'argent.

— Et je n'en demande pas. Je demande seulement votre bénédiction. Et si le Pape me le permet, auprès de l'église nous bâtirons un oratoire avec un grand foyer d'où pourront être envoyés tant de pauvres jeunes aux écoles et aux arts et métiers, spécialement ceux de ce quartier abandonné.

— Très bien. Je vous bénis et avec vous tous ceux qui concourront à cette œuvre sainte. »

Procès au Vatican

Les relations avec l'archevêque, au cours de ces mois, empirèrent encore. Don Bosco, pour défendre sa congrégation, dut porter la cause au Vatican, où l'on introduirait un procès régulier.

La nièce de l'archevêque, Lorenzina Mazé de la Roche, lorsqu'il fut question de la béatification de don Bosco, déclara sous la foi du serment :

« A partir de l'année 1873, s'élevèrent des querelles entre don Bosco et monseigneur Gastaldi, mon oncle vénéré... Je connus ces divergences par la rumeur publique et par des confidences de don Bosco à moi-même et à ma mère nous exhortant à trouver le moyen d'informer directement monseigneur l'Archevêque des racontars qui se propageaient spécialement dans le clergé et aussi par l'intermédiaire de la presse, au détriment des deux parties. Ces conflits furent une épine permanente dans mon cœur et celui de ma mère...

Dans tous les propos tenus avec ma mère et avec moi-même sur ce sujet, on voyait à quel point don Bosco souffrait intensément de toutes ces épreuves... Mais il nous parlait toujours de l'archevêque avec un tel respect et une telle charité que nous étions édifiées.

Sur mon journal de ces années là, je trouve relevées mes propres paroles : « Pourquoi Monseigneur notre oncle a-t-il ainsi changé ? Ah ! celui qui a joué le triste rôle de susciter une telle discorde en éprouvera certainement un grand remords. »

Il me semble que l'un des principaux responsables de ces dissensions était le secrétaire de mon oncle l'archevêque, c'est-à-dire le théologien Tommaso Chiuso, mort depuis plusieurs années, c'est à lui que je pense dans les paroles ci-dessus. Bien souvent invitée à la table de mon oncle l'arche-

vêque, j'entendais les moqueries et les sarcasmes concernant ceux du Valdocco, ou plutôt : ceux de là-bas...

J'ai noté dans mon journal ces paroles de don Bosco : "On a beau vouloir être fort et garder courage, mais à force d'accumuler dégoûts sur dégoûts, le pauvre cœur s'en ressent et se brise." Jamais je n'ai vu de toute ma vie don Bosco changer de physionomie, mais cette fois-là, pendant qu'il parlait, tantôt il pâlisait, tantôt son visage s'empourprait...

D'autre part, je puis et je dois attester que mon oncle vénéré en parlant avec moi se montrait affligé, non seulement par des paroles, mais avec une expression de chagrin, que ses rapports actuels avec don Bosco n'étaient plus pareils à ceux du début de l'oratoire. »

Le procès entre don Bosco et l'archevêque fut débattu le 17 décembre 1881. Huit cardinaux y participaient. Deux votèrent pour l'archevêque, quatre pour don Bosco. Le Pape, après le compte rendu, arrêta le débat. « Il faut sauver l'autorité, dit-il au cardinal Nina, protecteur officiel des Salésiens. Don Bosco est vertueux au point de s'adapter à tout. » C'était une seconde carte que le Pape entendait jouer pour mesurer la sainteté de don Bosco.

Calice amer pour don Bosco

C'est lui qui fixa les conditions pour la « concorde », avec un calibrage des mots qui se rencontre seulement dans les documents de diplomatie chevronnée. L'essentiel cependant était très clair et ne laissait place à aucune échappatoire : don Bosco devait écrire une lettre demandant pardon à l'archevêque et l'archevêque répondre qu'il était heureux de mettre une pierre sur le passé.

Don Bosco trouva la potion amère. Il réunit le Chapitre de la congrégation et lut le texte de la « concorde ». Tous étaient consternés. Quelqu'un proposa de demander un délai pour réfléchir. Ce fut don Cagliero qui trancha la difficulté avec sa franchise :

« Le Pape a parlé et il faut obéir. Le Pape a pris cette décision parce qu'il connaît don Bosco et sait qu'il peut avoir confiance en lui. Il n'y a pas besoin d'attendre quoi que ce soit : obéir et c'est tout. »

Don Bosco écrivit la lettre. Il reçut la réponse : « De tout cœur, j'accorde le pardon demandé. »

Aussitôt après, don Bosco écrivit au cardinal Nina une lettre d'après laquelle on peut mesurer la « couleuvre » qu'il avait dû avaler et les conséquences amères qui étaient en train de se réaliser :

« A la Curie, on se félicite des humiliations qu'on a fait souffrir à don Bosco. Ces bavardages, mal répandus, mal interprétés, écrasent les pauvres Salésiens. Déjà, deux maîtres, directeurs de maisons, demandent à se retirer d'une congrégation qui leur semble devenue la risée des autorités. D'autres parmi nos prêtres et nos séminaristes font la même demande. Pourtant je veux observer un rigoureux silence, comme je l'ai écrit à Votre Éminence. »

Sage et anéanti

Léon XIII, un très grand Pape dans l'histoire de l'Église, eut, à partir de ce moment-là, des geste d'une gentillesse exquise pour don Bosco. C'est lui qui nommera don Giovanni Cagliero premier évêque salésien et concédera les « privilèges » qui rendirent la congrégation « exempte » non pour dix ans, mais pour toujours de l'autorité des évêques dans la délicate question des ordinations.

Mais quand il avait été élu Pape, il avait trouvé au Vatican une ambiance hostile à don Bosco et avec deux épreuves il en mesura la sainteté.

Pour voir si une pierre contient de l'or on la jette dans le creuset à la température de fusion. S'il en sort de l'or, c'est un minerai de valeur, sinon c'est du poussier. Don Bosco a été éprouvé de cette façon. De lui est sorti de l'or, de l'or très pur. Mais son humanité fut consumée, calcinée. « A partir de 1884 — nous citons Morand Wirth —, don Bosco n'était plus que l'ombre de lui-même. »

Demander pardon à l'archevêque qui l'avait flagellé pendant dix ans, lui coûta très cher. Il n'était pas né, nous l'avons dit, pour présenter l'autre joue. Il se l'imposait, mais par un effort violent. La construction de l'église du Sacré-Cœur, qui engloutira un million et demi de lires, le contraignit dans les années de déclin physique à des fatigues inhumaines.

Don Bosco accepta, par sa foi dans le Vicaire du Christ et par amour de sa congrégation qui avait un besoin absolu de l'estime du Pape.

Des épreuves, don Bosco sortit sage et anéanti. A cause de cela sa congrégation fleurit magnifiquement : elle était née d'un prêtre crucifié.

Les grands voyages : France, Espagne

La « croix du Sacré-Cœur » commence pour don Bosco.

En premier lieu, il envoie à Rome don Dalmazzo et puis don Angelo Savio se rendre compte du travail et « contrôler les dépenses ». C'était une tradition malheureusement courante à Rome, que « dans les travaux du Pape, il y a à manger pour tout le monde ». Don Bosco fera parvenir plusieurs fois à don Dalmazzo des requêtes pressantes en ce sens : « Il manque un contrôleur des fournitures qui entrent ou non », « Veiller sur les prix », « Celui qui surveille les matériaux, qui oblige à le déplacer ? », « On travaille peu. On vole dans la maison et dehors. On gaspille le matériel, surtout les tables », « Mettre un expert à surveiller »...

Aussitôt après, il remet en mouvement tout l'engrenage déjà tant de fois mis à l'épreuve pour récolter les fonds : circulaires en plusieurs langues, loteries, souscriptions, lettres personnelles. Cet engrenage n'est pas une baguette magique. Il comporte des fatigues, des humiliations, des contrôles, une surcharge pour de très nombreux confrères. La surcharge la plus lourde, don Bosco se l'est mise sur les épaules.

« J'ai l'église du Sacré-Cœur sur les épaules »

Don Rua, dans ses dépositions assermentées pour la béatification de don Bosco témoigna : « C'était pénible de le voir monter et descendre les escaliers pour demander l'aumône, s'exposant même à de dures humiliations. Il souffrit tant que quelquefois, dans l'intimité, à ceux des siens qui lui demandaient en le voyant courbé, comment une personne pouvait se plier comme ça, il répondait : "J'ai l'église du Sacré-Cœur sur les épaules." Une autre fois, en plaisantant aimablement, il disait : "On dit que l'Église est persécutée. Moi au contraire, je peux dire que c'est l'Église qui me persécute !" On peut vraiment dire que, mal en point déjà depuis des années sur le plan de la santé, une telle œuvre épuisa une grande partie de ses forces. »

La fatigue la plus pénible à laquelle il se soumit fut le

grand « voyage en France » qu'il fit en mendiant de ville en ville pendant quatre mois : du 31 janvier au 31 mai 1883.

Au passage, nous nous permettons une observation. Don Bosco a soixante-huit ans, il lui reste seulement cinq années à vivre. Sa congrégation s'est largement développée et le monde traverse une des périodes les plus profondes de remise en ordre des idées et des structures. Don Bosco aurait besoin de pouvoir disposer de tout son temps pour tenter une synthèse de sa pensée, de ses intuitions, qui restent comme fondement à ses œuvres. Il devrait employer le peu de temps qui lui reste à repenser ses plans d'action dans un contexte social qui change rapidement, pour donner une organisation solide à la congrégation.

Au contraire, dans les dernières années valides de son existence, il est obligé de « faire des sous » pour la construction d'une église. Si, au moins, c'était pour les besoins des jeunes pauvres, mais c'est pour les murs d'une église de Rome. De haut en bas c'est une histoire déconcertante.

Mais, en même temps, ces années « brûlées » obligent don Bosco à deux grands voyages (France et Espagne) qui tournent pour lui au triomphe de « l'homme de Dieu ». Ils lui donnent l'occasion de rallumer « le sens de Dieu » parmi d'énormes masses populaires.

Marx avait défini la religion « l'opium du peuple », l'anarchiste Bakounine exigeait de ses adeptes une profession ouverte d'athéisme, la Commune de Paris avait récemment manifesté des signes évidents d'athéisme militant. « Les Églises chrétiennes devaient régler leurs comptes, non plus avec des phénomènes d'incrédulité limités à des secteurs relativement restreints des milieux dirigeants mais, pour de larges couches sociales, avec un sérieux éloignement de la pratique religieuse et de l'obéissance ecclésiastique » (Francesco Traniello).

La société entière perdait le sens de Dieu et du respect divin de la vie humaine. Dans les journées de la Commune, l'impiété des communards athées n'avait certainement pas été pire que celle des bourgeois qui l'avaient étouffée à coups de canons, massacrant 14 000 travailleurs (et les travailleurs, à cette époque-là, étaient des hommes, des femmes et des enfants).

La dernière fatigue de don Bosco, il ne la supporta pas au service d'une église ou des jeunes pauvres, mais pour toute une génération qui courait le risque de perdre le sens de Dieu et des plus grandes valeurs de la vie. Cette génération, en France et en Espagne, recouvre grâce à lui le « sens de Dieu » et du « dévouement pour les autres ».

Paris s'enflamme

Nous suivons le voyage en France d'après la relation attentive d'Henri Bosco qui l'établit non seulement avec des documents salésiens, mais aussi avec des journaux français de l'époque.

Quand il partit, il n'y voyait pratiquement plus, ses jambes le supportaient à peine, il souffrait de varices. Son corps était complètement épuisé. Il entra en France par Nice qui, depuis dix-huit ans seulement, n'était plus italienne. Il monta à Paris par Toulon — Marseille — Avignon — Lyon — Moulins. Lente montée qui dura deux mois et dix-neuf jours.

Personne, lui moins que les autres, ne prévoyait l'émotion extraordinaire, l'enthousiasme, le concours de peuple, l'embrasement de la foi que la présence d'un « pauvre prêtre de campagne » devait provoquer.

Des gens prudents lui avaient conseillé : « N'allez pas en France. A Paris, ils sont en train de construire "leur" basilique du Sacré-Cœur à Montmartre. Elle a déjà coûté des millions et n'est pas achevée. Qui voulez-vous qui vous donne un sou ? »

Don Bosco, une fois de plus, donnera tort aux prudents. A Avignon, la foule se presse à la gare. En ville, les gens courent derrière sa voiture. A coups de ciseaux, on taille dans sa soutane. Il faut aller en vitesse lui en chercher une autre.

A Lyon, les églises se remplissent. Le fiacre mis à sa disposition par ses hôtes, est encerclé, freiné, bloqué. Un cocher énervé par l'impétuosité de la foule s'écrie : « Il vaudrait mieux conduire le diable plutôt qu'un prêtre comme celui-là. »

A Paris, on craignait un échec complet. L'Italie officielle venait de passer de l'alliance avec la France à une alliance avec l'Allemagne et l'Autriche par le traité de la Triple-Alliance (la « Triplice »). Et don Bosco était italien. Le gouvernement, en outre, était étroitement anticlérical.

Paris, malgré sa susceptibilité, accueillit l'apôtre des pauvres avec une ferveur passionnée. Il arriva le 19 avril 1883, et y resta cinq semaines (sauf une brève tournée à Amiens et à Lille). Il fut accueilli dans une famille parisienne amie, au 34 de l'avenue de Messine (VIII^e arrondissement). Cependant, pour recevoir les visiteurs, il allait tous les après-midi rue de la Ville-l'Évêque, non loin de la Madeleine, chez les Oblats du Sacré-Cœur, cela pour soulager ses hôtes de la pression de la foule qui, tout de suite, se précipita.

« C'est un saint » disait-on ; l'affirmation est dangereuse. Un tas de gens cherchèrent immédiatement à en douter et il

suffisait d'un rien pour tourner tout en ridicule. Il se laissait facilement photographier, seul ou en groupe. On le lui reprocha : c'était de la vanité. Mais il répondait : « C'est un bon moyen, non pour me faire connaître, mais pour intéresser le public à mon œuvre. » Il facilita la tâche des biographes, comme le docteur d'Espiney, qui fut le premier à écrire sa vie en français. Le livre comportait de graves erreurs, mais il fut imprimé à cinquante mille exemplaires en quelques mois.

Une photographie à Paris

Il existe une photographie de don Bosco, la plus célèbre de celles qui furent tirées à Paris. Le visage de don Bosco sur ce portrait est vieux, épuisé, écrasé ; vieux d'une vieillesse incroyable, fripé comme du papier chiffonné. Les rides labourent son front dévasté, la bouche tombe de chaque côté, une bonne bouche mais déformée par une fatigue insurmontable. Et les yeux enfoncés derrière des sourcils broussailleux, ne laissent plus passer qu'un filet de lumière ; le regard est presque éteint. La personne qui vit derrière ce visage sait ce qu'est la souffrance, sa souffrance et celle de tous les autres qu'il a faits siens, qu'il a sauvés pour qu'ils aient ici-bas moins de peine à vivre et une vision du Ciel au moment de leur mort. A première vue, ce visage devait plutôt inspirer la pitié que l'enthousiasme.

Mais sur cette photo on voit aussi les mains de don Bosco ; des mains de travailleur, de travailleur honnête, de puissant travailleur de la vie. Ces mains se tendirent pour bénir les malades, caresser les enfants et rendre la santé comme les eaux de Lourdes. En voyant agir ces mains, les Parisiens n'éprouvèrent pas de pitié pour don Bosco, mais lui demandèrent d'avoir pitié. Ils virent en lui l'envoyé de l'espérance, l'homme de Dieu, le dispensateur providentiel des guérisons et des grâces.

Dans la capitale, se répétèrent les mêmes scènes qu'en province. L'empressement des gens était plus grand et plus pressé et don Bosco subit des assauts plus rudes, plus pénibles. C'était la seule différence.

Ces jours-là, on lisait dans *Le Figaro* : « Devant la maison de la Ville-l'Évêque où don Bosco est descendu, des files de voitures stationnent toute la journée depuis une semaine. Les plus grandes dames le supplient de faire des miracles pour elles et pour leurs parents, des miracles qu'il accomplit, dit-on, très facilement. »

Et le *Pèlerin* : « On racontait, on inventait même des miracles... Les dames du grand monde couraient sur les tra-

ces du saint qui ne s'occupe pas des applaudissements du monde, qui ne prépare pas plus les sermons qu'il prononce à la Madeleine qu'il ne prépare ce qu'il dit à un mendiant, et accorde autant de temps à un ouvrier qu'à un prince. »

La journée d'un pauvre prêtre

Il se lève très tôt, à 5 heures. Il va dormir à minuit, épuisé. A 6 heures commencent les visites. Puis il va célébrer la messe dans telle ou telle paroisse, toujours guetté à la sortie, assailli de demandes, poursuivi de requêtes, enveloppé de supplications, de prières. On veut lui parler, le toucher, au moins le voir. On l'arrête partout, dans un escalier, dans un couloir, à la porte d'une sacristie, dans la rue. Avec regret, il arrive toujours à tous ses rendez-vous en retard. Son français est mauvais, son accent étranger, son éloquence modeste.

A « l'Archiconfrérie pour la conversion des pécheurs » il se prépare à célébrer la messe. La foule est énorme. Quelqu'un veut entrer, ce n'est pas possible ; il s'étonne : « Qu'est-ce qui arrive ? » Une femme du peuple lui explique : « Nous sommes venus assister à la messe, la messe des pécheurs. C'est un saint qui va célébrer. »

Quand on lui demande « son » miracle, il répond : « Je suis un pécheur, priez pour moi. Mais adressons ensemble notre prière à la Madone Auxiliatrice. C'est elle qui guérit, qui écoute, qui comprend, qui a pitié. Elle répond du Ciel. Moi je ne peux que la prier. » Mais lorsque ce « pauvre pécheur » la prie, la Madone répond toujours. On la croirait là, près de lui, à sa disposition.

Les plus hautes autorités l'accueilleront avec cordialité. Le cardinal Lavigerie l'attendit à l'église Saint-Pierre-du-Gros-Caillou, dans le VII^e arrondissement, et parla à l'assistance en le recommandant chaleureusement à leur générosité. Il l'appela « le saint Vincent de Paul de l'Italie ».

Les appels à la générosité ne furent pas entendus seulement par les familles riches, mais aussi par les gens modestes. Tout le monde donnait. Don Bosco reçut des billets de banque, de la menue monnaie, des pièces d'or, même des bijoux. Il arriva un moment où il ne savait plus où les mettre.

Il s'absenta de Paris pour aller à Lille et à Amiens ; même enthousiasme. Devant les terribles ciseaux qui lui découpaient sa soutane, il s'écria : « Tous les fous ne sont pas à l'asile ! »

Puis, ce fut le départ. Dans le train qui le ramenait à Turin, ses deux compagnons, don Rua et don Barruel se tai-

saient. Ils repensaient à ces journées comme à un rêve qu'ils n'allaient plus jamais oublier. Tout à coup, don Bosco rompit le silence :

« Te rappelles-tu, don Rua, la route qui conduit de Buttiglieria à Morialdo ? Là, à droite, il y a une colline et sur la colline une petite maison. Cette petite maison était ma demeure et celle de ma mère. Dans ces prés je menais, moi garçon, paître deux vaches. Si tous ces messieurs avaient su qu'ils ont presque porté en triomphe un pauvre paysan des Becchi... »

Un cardinal qui apporte la paix

Le 18 novembre de cette année 1883, d'une façon strictement privée, le cardinal Gaetano Alimonda, nouvel archevêque, arriva à Turin. Au cours d'une audience que don Bosco aura avec le pape Léon XIII en 1884, il s'entendra dire : « En l'envoyant j'ai pensé à vous. Le cardinal Alimonda vous aime bien, très bien. »

« La bonté du cardinal, écrit don Ceria, fut un réconfort providentiel dans les quatre dernières années de sa vie. »

Peu de temps après son arrivée, don Bosco envoya quelqu'un demander si le cardinal était chez lui et pouvait le recevoir. Le cardinal prit sa voiture et arriva aussitôt au Valdocco.

« Pour aller plus vite, je suis venu moi-même. »

Il était dix heures et demie du matin, rappelle le biographe qui était présent. L'entretien, dans le petit bureau de don Bosco, dura plus d'une heure. Pendant ce temps-là, les jeunes furent avertis dans les ateliers et dans les classes ; les musiciens allèrent en vitesse prendre leurs instruments et une guirlande de drapeaux fut rapidement suspendue le long de la rampe. Quand le cardinal se présenta au balcon par lequel on sortait du bureau de don Bosco, la fanfare joua et les garçons applaudirent. L'archevêque dit en riant : « Je voulais vous faire une surprise et c'est vous qui me l'avez faite. » Il agita les mains vers les garçons et leur dit simplement :

« Bien chers enfants, je vous remercie, je vous bénis et je me recommande à vos prières. »

Il visita les ateliers et resta un long moment en prière devant le tableau de Notre-Dame-Auxiliatrice.

« Si je ne revenais plus »

L'argent recueilli en France avait été abondant, mais l'église du Sacré-Cœur de Rome se révélait comme un puits

sans fond. Au début de 1884, il y avait de fortes dettes à payer et les caisses étaient à sec. Le 18 février, malgré la situation désastreuse, don Bosco dit aux siens :

« Je repars pour la France. »

Don Rua et don Cagliero cherchèrent à l'en dissuader. Ils demandèrent au docteur Albertotti de venir le voir. Le docteur, après un long examen, dit clairement :

« Pour moi, c'est un miracle si vous arrivez vivant à Nice.

— Si je meurs, patience ! murmura don Bosco. Avant de partir je mettrai tout en ordre. Mais je dois partir. »

A peine sorti de la chambre, Albertotti dit à don Rua :

« Faites bien attention. Je ne serais pas étonné qu'il meure à l'improviste ; sans même que vous vous en aperceviez. Il ne faut pas se faire d'illusions. »

Don Bosco appela un notaire et des témoins et dicta son testament. Puis il fit venir don Rua et don Cagliero et montrant sur la table le document notarial, il dit :

« Voilà mon testament. Je vous ai pris tous les deux comme mes légataires universels. Si je ne revenais plus, vous savez déjà comment sont les affaires. »

Le cœur prêt à éclater, don Rua sortit de la pièce. Don Cagliero resta, il était au bord des larmes :

« Voyons, vous voulez vraiment partir dans cet état ?

— Comment veux-tu que nous fassions autrement ? Tu ne vois pas que nous n'avons plus les moyens d'aller de l'avant ? Si je ne parlais pas, où pourrais-je te trouver ce qu'il faut pour payer les dettes qui viennent à échéance ? Devons-nous laisser les garçons sans pain ? Je peux obtenir du secours seulement en France. »

Don Cagliero s'était mis à pleurer. Se reprenant avec peine il dit :

« Nous avons toujours été de l'avant à coups de miracles. Vous verrez que la Madone nous aidera encore. Partez et nous, nous prions. »

— Oui, je pars. Mon testament est là. Je te le confie dans cette boîte. Garde-le comme mon dernier souvenir. »

Le voyage ne fut pas long. Il se rendit seulement dans le sud de la France, mais il put réunir des fonds importants. La famille des comtes Colle, à Toulon, lui mit dans les mains 150 000 livres d'un seul coup.

A Marseille, don Albera, préoccupé de sa santé le fit ausculter par le docteur Combal, une célébrité médicale. A la fin d'une visite minutieuse, Combal donna son avis en langage imagé :

« Vous êtes un vêtement très usé. Il a été porté la semaine et le dimanche. Pour le conserver encore, le seul moyen est

de le mettre dans le placard. Vous comprenez que je vous recommande le repos absolu.

— Je vous remercie, docteur, mais c'est la seule médecine que je ne peux pas prendre. »

Les difficultés le contraignent encore à un dernier voyage de quêteur. En 1886, à deux années seulement de sa mort, il partit pour l'Espagne. A Barcelone, la réception fut une répétition de celle de Paris. Rues envahies, toits pris d'assaut, grappes humaines accrochées aux lampadaires. Et quelle générosité ! ils lui offrirent même une colline, le « Tibi dabo » qui domine la ville d'un point de vue extraordinaire.

Il revint par le sud de la France : Montpellier, Tarascon, Valence, Grenoble. Un lent retour vers son Italie, le dernier retour. Il dit à quelqu'un qui l'accompagnait :

« Tout est l'œuvre de la Madone. Tout vient de cet *Ave Maria* récité avec un garçon, il y a quarante-cinq ans, dans l'église de Saint-François d'Assise. »

Alors que son corps se courbait toujours plus, son âme transparaisait comme une lumière de plus en plus vive. Don Belmonte, directeur de Sampierdarena, se confiait un jour à lui :

« Je suis tellement fatigué que je n'en peux plus. »

Don Bosco se pencha un peu plus en avant, souleva le bas de sa soutane et découvrit ses jambes toutes gonflées qui débordaient en bourrelets flasques de ses souliers. Et il ajouta seulement :

« Mon cher, reprends courage. Nous nous reposerons au paradis. »

Le soir du 25 juin, les anciens élèves lui offrirent un hommage chaleureux pour sa fête. Ému, don Bosco remercia, puis, trop fatigué, réussit seulement à dire :

« Je ne suis plus rien d'autre qu'une cigale qui crie et puis meurt. »

Si quelqu'un, le voyant marcher seul tout courbé, allait l'aider et lui demandait : « Où allons-nous, don Bosco ? », il le regardait en souriant doucement et répondait : « Nous allons au paradis. »

Jean Cagliero, évêque

Don Giovanni Cagliero, d'après les plans de don Bosco, devait rester trois mois en Amérique, consolider la première mission et puis revenir. Il y resta environ deux ans.

En 1877, don Bosco avait envoyé outre-océan deux nouveaux groupes de Salésiens ayant à leur tête deux hommes qui pouvaient prendre en main la situation : don Luigi Lasagna et don Giacomo Costamagna.

Don Cagliero revint alors. En 1877, se tenait à Lanzo le premier Chapitre général de la congrégation et il était normal qu'il y participât lui aussi, directeur spirituel de la société et seul expert des problèmes missionnaires.

Au cours des années suivantes, don Bosco lui confia deux charges délicates : lancer l'œuvre salésienne en Espagne et diriger la congrégation des Filles de Marie-Auxiliatrice qui faisait ses premiers pas.

« Qui pourrait prendre ma place ? »

En 1879, don Bosco avait seulement soixante-quatre ans et pourtant il se sentait déjà épuisé et en rapide déclin. Il voulait se choisir, parmi les tout premiers qui l'avaient suivi, quelqu'un qui, petit à petit, pût assumer la responsabilité de toutes les affaires de la congrégation et, au moment voulu, pourrait se substituer à lui ; un « vicaire », en somme. Des noms possibles il y en avait deux : Rua et Cagliero. Très fidèles et compétents, don Bosco les aimait beaucoup l'un et l'autre et, dans la même mesure, il était indécis. Choisir l'un des deux n'allait-il pas porter ombrage à l'autre ?

Voici le délicat procédé que don Bosco utilisa. Un matin de l'automne 1879, au moment de se rendre à Foglizzo, il demanda à don Cagliero de l'accompagner. Au cours du voyage, il lui demanda :

« Si je mourais, qui crois-tu qui pourrait prendre ma place ? »

Don Cagliero ne toucha pas du bois mais écarquilla les yeux.

« Cher don Bosco, ne croyez-vous pas que c'est un peu prématuré de parler de ces choses-là ? »

— Admettons. Mais supposons quand même : quels noms m'indiquerais-tu ?

— Des noms, j'en prendrais un seul. Il n'y en a qu'un en état de prendre votre place.

— Moi, par contre, j'en choisirais deux ou trois.

— Dans la suite, il y en aura peut-être deux ou trois. A présent, je ne crois pas. Dites-moi qui sont vos trois ?

— Dis-moi d'abord quel est ton candidat.

— Don Rua, il n'y a que don Rua.

— Tu as raison ; il a toujours été mon bras droit.

— Le bras, la tête, le cœur, cher don Bosco. C'est le seul capable de vous remplacer lorsque Dieu voudra vraiment vous appeler en paradis. »

Don Bosco avait été très délicat et Cagliero, avec la même délicatesse, s'était écarté.

Pas une ombre n'avait troublé le choix du « second don Bosco ».

Il ne le lui dit jamais, mais don Bosco fut très reconnaissant à don Cagliero pour ces paroles prononcées avec une franche humilité dans une calèche qui allait vers Foglizzo.

L'accolade vigoureuse du premier évêque

Le 16 et le 20 novembre 1883, le saint-siège publia deux importants documents. La Patagonie septentrionale et centrale (territoire du Rio Negro, Chubut et Santa Cruz) était déclarée « Vicariat apostolique », sous la dépendance de don Giovanni Cagliero, nommé provicaire apostolique. La Terre de Feu (territoire de l'extrême sud de la Patagonie) était déclarée « Préfecture apostolique », et don Fagnano nommé préfet apostolique.

Don Cagliero aurait dû repartir pour l'Amérique comme provicaire, non comme évêque : c'est plus tard qu'il aurait été élevé à la dignité épiscopale. Mais don Bosco n'était pas d'accord. Il parla avec le cardinal Alimonda, écrivit au protecteur des Salésiens, le cardinal Nina, pria instamment le Pape. C'était le cardinal Ferrieri qui ne voulait rien savoir, mais cette fois Léon XIII exauça la prière de don Bosco.

Le 9 octobre 1884, une lettre partit de Rome pour le Valdocco : « Le Saint-Père, au cours de l'audience de vendredi dernier, a accueilli favorablement la prière de don Bosco, et

a consenti à donner le caractère épiscopal à don Cagliero, nouveau provicaire apostolique en Patagonie. »

La journée de don Bosco fut heureuse. L'ancien rêve de la colombe et du rameau d'olivier se réalisait. Les paroles dites à un garçon moribond : « Et le bréviaire, tu as à le faire porter par tellement d'autres... Et tu iras loin, loin... », n'avaient pas été une illusion passagère : elles devenaient réalité.

La consécration eut lieu dans le sanctuaire de Marie-Auxiliatrice, le 7 décembre 1884. Pour le Valdocco ce fut un événement inoubliable. L'un des premiers petits garçons de don Bosco, entré à l'oratoire à treize ans, orphelin de père, était consacré à quarante-six ans évêque d'une immense région missionnaire.

Deux détails. A la fin de l'imposante cérémonie, le jeune évêque se détacha du cortège et se dirigea vers sa mère. La petite vieille dame, la bonne Thérèse (quatre-vingts ans) venait à sa rencontre soutenue par un fils et un neveu. Mgr Cagliero étreignit sur sa poitrine la tête blanche et, au milieu de l'émotion des témoins, l'accompagna de nouveau avec tendresse pour qu'elle pût s'asseoir. Du côté de la sacristie, mêlé à la foule, don Bosco l'attendait avec la barrette à la main. L'évêque courut et l'étreignit dans une vigoureuse accolade. Il avait tenu cachée dans les plis de son vêtement sa main ornée de la bague épiscopale. C'était à « son » don Bosco que revenait le droit de baiser le premier cet anneau.

Don Rua vicaire et don Bosco

Don Bosco annonça le choix de son « vicaire » seulement après la nomination de don Cagliero comme évêque de la Patagonie. Le 24 octobre 1884, au Chapitre supérieur de la congrégation, il dit : « J'ai besoin de quelqu'un auquel je puisse confier la congrégation pour la lui poser sur les épaules et lui en laisser toute la responsabilité. Le Pape serait content que don Bosco se retire complètement. Ma pauvre tête ne tient plus... »

Il écrivit au Pape en proposant le nom de Michel Rua.

L'approbation arriva au début de décembre.

Don Bosco le prit par la main

Mgr Cagliero devait partir de Turin pour l'Amérique du Sud le 1^{er} février 1885. Il emmenait avec lui 18 Salésiens et 6 filles de Marie-Auxiliatrice. Mais le soir du 1^{er} février, après avoir accompagné les missionnaires au train, il se sentit fatigué et revint passer la nuit au Valdocco. Il monta

dans la chambre de don Bosco, s'assit auprès de lui et ils gardèrent le silence. Après une longue pause, don Bosco demanda :

« Tes compagnons sont partis ?

— Oui.

— Et toi, quand partiras-tu ?

— Je dois être à Sampierdarena demain¹.

— Si tu peux, pars plus tard ; repose-toi bien.

— Laissez-moi faire. Et maintenant, donnez-moi votre bénédiction.

— Pourquoi ce soir ? Viens demain matin, nous parlerons encore tranquillement.

— Non, don Bosco, demain je dois partir très tôt.

— Mais tu es fatigué... De toute façon, fais pour le mieux.

— Alors, bénissez-moi et bénissez mes compagnons. »

L'évêque s'agenouilla. Don Bosco lui prit la main :

« Fais un bon voyage. Si nous ne nous revoyons plus sur cette terre, nous nous reverrons au paradis.

— Ne parlez pas de ça, nous nous reverrons encore.

— Ce sera comme le Seigneur le veut. C'est lui le maître. En Argentine et en Patagonie vous aurez beaucoup à faire ; travaillez beaucoup et la Madone vous aidera. »

Il commença la formule de la bénédiction. Il parlait d'une voix lente et soudain il ne se rappela plus les paroles. Mgr Cagliero les lui souffla doucement et don Bosco docile, les répétait en lui tenant toujours la main. A la fin l'évêque se releva :

« Alors, bonne nuit, mon cher don Bosco. Reposez-vous maintenant.

— Tu salueras pour moi tes compagnons de voyage, les confrères qui travaillent en Amérique, les coopérateurs... J'aurais encore tellement de choses à te dire... Que Dieu te bénisse. »

La maison de l'évêque était une cabane de troncs d'arbres

Don Bosco suivit avec une affectueuse émotion pendant ses dernières années les entreprises missionnaires de ce grand garçon vigoureux et enthousiaste. Il lisait ses lettres et les passait immédiatement au *Bulletin salésien* pour la publication.

En juillet 1886, Mgr Cagliero annonça que la partie la plus importante et la plus peuplée du nord de la Patagonie

1. Sampierdarena est près du port de Gênes d'où les missionnaires s'embarquaient pour l'Amérique.

était désormais connue, visitée et catéchisée par les missionnaires salésiens.

Au cours de ce même mois de juillet, à la résidence de Patagones, se présenta le fils du cacique Sayuhueque qui demanda à l'évêque de monter dans la vallée de Chichinal pour évangéliser les adultes des tribus. « Dans l'immense vallée de Chichinal, raconte Mgr Cagliero, nous avons baptisé 1 700 indigènes. Tous les jours nous avons fait trois heures de catéchisme le matin et trois heures l'après-midi. La maison de l'évêque était une cabane de troncs d'arbres et de boue au toit de branches qui m'abritait du soleil et de la pluie... quand il ne pleuvait pas. Pas de trace de lit. Nous dormions sur des fourrures qu'avec une grande affection nous avaient données ces braves indigènes de bon caractère et capables d'enthousiasme. »

En 1887, Mgr Cagliero entreprit une nouvelle expédition missionnaire avec don Milanésio et deux autres Salésiens. Le voyage d'évangélisation devait s'étendre sur 1 500 kilomètres : vallée du Rio Negro, vallées des Andes, col des Cordillères et descente sur Concepción du Chili.

Pendant 1 300 kilomètres parcourus à cheval tout alla bien. L'évêque put administrer 997 baptêmes, presque tous à des Indiens adultes, bénir 101 mariages, distribuer un millier de communions et donner 1 513 confirmations. Il est impossible de compter les heures passées à faire le catéchisme aux petits et à évangéliser les grands.

Le matin du 3 mars, alors qu'ils venaient à peine de quitter Malbarco sur la rive du Neuquén, se produisit un grave accident. L'évêque lui-même le raconte dans une lettre :

« Ayant traversé la Cordillère à 2 000 mètres d'altitude, nous devions en escalader bien d'autres milliers. Le sentier se déroulait sur le flanc de rugueuses parois de granit, et surplombait l'abîme à pic. Soudain, mon cheval se cabra et commença à ruer comme un fou. J'invoquai Marie-Auxiliatrice et je me jetai en bas de la selle. Une pointe de rocher me rentra dans le corps, brisant deux côtes et trouant le poumon. Je restai comme mort ; je respirais difficilement et ne réussis pas à parler. Mes compagnons arrivèrent, et moi, lorsque je pus balbutier quelques mots, j'essayai de prendre l'affaire du bon côté pour leur donner du courage. Je dis que puisque nous avons 24 côtes, nous pouvions bien en sacrifier quelques-unes. Il fallut retourner en arrière et traverser deux fleuves et deux cordillères pour trouver un poste où m'arrêter et me soigner. Mais quels soins ! Il y avait tout juste un guérisseur qui soignait les maladies avec des procédés primitifs. Je lui demandai s'il faisait aussi le forgeron pour me réparer les deux côtes. Je restai là un

mois et "à la va comme je te pousse", je guéris. Encore convalescent je remontai à cheval et au cours d'un voyage de quatre jours avec mes missionnaires, je passai de nouveau les Cordillères à plus de 3 000 mètres et je redescendis par les douces collines chiliennes vers la côte du Pacifique. Là, j'ai établi les bases des nouvelles maisons salésiennes de Concepción, Talca, Santiago et Valparaiso. Ainsi toujours à cheval, cette année-là, avec mes trois compagnons, dormant dans le creux des fossés et sous les arbres j'avais traversé l'Amérique d'un océan à l'autre. »

Interview avec don Bosco

En avril 1884, don Bosco avait dû aller à Rome. Certains bienfaiteurs avaient promis de grosses sommes d'argent pour l'église du Sacré-Cœur, mais ils ne s'étaient plus manifestés. « Il faut aller sonner les cloches », dit don Bosco avec un sourire triste.

A cette occasion, pour la première fois de sa vie, don Bosco se prêta à une interview (cette technique d'information avait été inventée en 1859 par l'américain Horace Greely). Nous croyons qu'il y a plus qu'une curiosité à lire comment don Bosco répondit aux questions directes d'un reporter du *Journal de Rome*. L'interview fut publiée dans le numéro du 25 avril 1884.

Q. — Par quel miracle avez-vous pu fonder tant de maisons dans des pays du monde si différents ?

R. — J'ai pu réaliser plus que je ne l'espérais, mais le comment je ne le sais pas moi non plus. La Sainte Vierge, qui connaît les besoins de notre époque, nous aide.

Q. — Mais de quelle façon vous aide-t-elle ?

R. — Écoutez. Une fois, pour notre église qui se construit à Rome, on m'écrivait à Turin qu'il fallait 20 000 livres dans les huit jours. A ce moment-là, j'étais sans argent. Je plaçai la lettre près du bénitier. J'adressai une fervente prière à la Madone et, remettant l'affaire entre ses mains, je me mis au lit. Le lendemain matin, je reçus une lettre d'un inconnu qui, en substance, me disait : « J'avais fait le vœu à la Madone que si elle m'accordait une certaine grâce, je donnerais 20 000 livres pour une œuvre de charité. J'ai obtenu la grâce et je mets cette somme à votre disposition. » Une autre fois, me trouvant en France, je reçus la mauvaise nouvelle

que l'une de mes maisons avait immédiatement besoin de 70 000 livres pour éviter un grand péril. Ne voyant pas, au pied levé, comment y remédier, je recourus de nouveau à la prière. Vers les 10 heures du soir, j'allais me coucher lorsque j'entendis frapper à la porte de ma chambre. Je vais ouvrir. Un ami entre avec un gros dossier dans les mains et il me dit : « Cher don Bosco, dans mon testament, j'avais prévu une somme pour vos œuvres. Mais aujourd'hui, il m'est venu à l'esprit que pour faire le bien c'est mieux de ne pas attendre la mort. Je vous ai tout de suite apporté cette somme. La voici : 70 000 livres. »

Q. — Ce sont des miracles. Permettez une indiscretion : des miracles vous en avez fait d'autres ?

R. — Je n'ai jamais pensé qu'à faire mon devoir. J'ai prié et je me suis confié à la Madone.

Q. — Voudriez-vous me dire quel est votre système éducatif ?

R. — C'est extrêmement simple : laisser aux jeunes l'entière liberté de faire ce qui leur est le plus sympathique. La question c'est de découvrir les germes de leurs bonnes qualités et de faire ce qu'il faut pour les développer. Chacun fait avec plaisir seulement ce qu'il sait pouvoir réussir. Je me base sur ce principe et mes élèves travaillent tous, non seulement avec ardeur, mais avec amour. En quarante-six années, je n'ai jamais infligé une seule punition. Et j'ose affirmer que mes élèves m'aiment beaucoup.

Q. — Comment avez-vous fait pour étendre vos œuvres jusqu'à la Patagonie et à la Terre de feu ?

R. — Un peu à la fois.

Q. — Que pensez-vous des conditions actuelles de l'Église en Europe, en Italie, et de son avenir ?

R. — Je ne suis pas un prophète. En revanche, vous l'êtes tous un peu, vous, les journalistes. Voilà pourquoi c'est à vous qu'il faudrait demander ce qui arrivera. Personne, sauf Dieu, ne connaît l'avenir. Cependant, humainement parlant, on peut croire que l'avenir sera difficile. Mes prévisions sont très tristes, mais je ne crains rien. Dieu sauvera toujours son Église, et la Madone, qui protège visiblement le monde contemporain, saura faire surgir des sauveurs.

A chaudes larmes

La spiritualité de don Bosco, dans ses dernières années, s'affine de plus en plus. La souffrance peut pousser à un cynisme désespéré ou faire germer la sainteté. Cette germination se remarquait en don Bosco jour après jour. Son humanité elle-même en était comme transfigurée.

Pietro Stella écrit : « Dans les dix dernières années de sa vie, spécialement après 1882, don Bosco apparaît comme un homme qui a désormais assimilé le bénéfice accumulé par une longue expérience. Il ne semble plus supporter les dissensions qu'il avait dû soutenir avec Antoine, ses premiers collaborateurs et monseigneur Gastaldi. Plus que jamais il répugne à la controverse ; il n'aime pas qu'on se combatte ; il exige que, même pendant les disputes et les affrontements, on ne hausse pas le ton, qu'on ne s'attaque pas, qu'on ne suive pas l'exemple des journaux catholiques à la polémique âpre et corrosive. Il veut qu'on se préoccupe "de passer sans se mouiller entre les gouttes pendant l'orage". Ses dernières années sont encore des années de grands désaccords et de maigres égards officiels, de vexations fiscales fréquentes de la part des autorités administratives et politiques, mais lui semble plus que jamais possédé par un idéal de douceur et de compréhension. »

Un jeune prêtre sérieux et pensif

En 1883, un jeune prêtre, sérieux, pensif, vint de Lombardie pour le voir. Il s'appelait Achille Ratti. Don Bosco parla avec lui pendant une bonne demi-heure et lui donna tous les renseignements qu'il désirait. Puis il lui dit :

« Maintenant, considérez-vous comme le patron de la maison. Je ne peux vous accompagner parce que je suis très occupé, mais allez, venez et voyez tout ce que vous voulez. »

Au même moment, les directeurs des maisons salésiennes, venus pour des réunions, étaient présents au Valdocco. Après le repas, pendant que don Bosco restait debout, appuyé à la

table, ils venaient lui exposer leurs difficultés. Don Ratti voulait se retirer, mais don Bosco lui dit bizarrement :

« Non, non, restez-là ! »

Ce jeune prêtre deviendra le Pape Pie XI. Quarante-neuf ans plus tard, parlant de don Bosco aux séminaristes romains, il racontera ce fait et dira : « Il y avait des gens qui venaient de partout ; ceux-ci avec une difficulté, ceux-là avec une autre. Et lui, comme si c'était une affaire d'un instant, écoutait tout, saisissait tout, répondait à tout. Cet homme était attentif à tout ce qui se passait autour de lui et, en même temps, paraissait ne s'occuper de rien, comme si ses pensées avaient été ailleurs. Et c'était vraiment ça : il était ailleurs, il était avec Dieu. Or, chose étonnante, il disait exactement ce qu'il fallait à chacun. C'était cette vie de sainteté, de prière assidue que don Bosco menait au milieu d'occupations incessantes et implacables. »

Une fleur pour penser à l'éternité

En avril 1885, il fait quelques pas dans le jardin d'une dame qui l'a invité à déjeuner avec son jeune secrétaire don Viglietti. En marchant lentement, il s'arrête devant un parterre fleuri. Il cueille une pensée et va l'offrir à son hôtesse :

« Vous avez eu l'amabilité de nous inviter à déjeuner, madame, et je veux vous remercier avec une fleur qui est une pensée.

— Et quelle pensée, don Bosco ?

— La pensée de l'éternité. C'est une pensée qui doit toujours nous accompagner. Tout passe dans ce monde : seule l'éternité durera toujours. Travaillons pour que notre éternité soit heureuse. »

Don Bosco pensait à la mort, à la rencontre avec Dieu. Quelquefois, cette pensée le faisait devenir sérieux, pensif. Un jour de 1885, en saluant un homme à San Benigno Canavese, il lui dit :

« Priez pour moi.

— Oh ! don Bosco ! mais vous n'en avez pas besoin. »

Don Piscetta qui était présent témoigna :

« Alors, il devint vraiment très sérieux, les larmes lui montèrent aux yeux et il répéta avec un accent de profonde sincérité : "J'en ai grand besoin". »

« La Madone est ici ! »

En août de la même année, il va à Nizza Monferrato pour la prise d'habit et la profession des Filles de Marie-

Auxiliatrice. Il est tellement épuisé qu'il peut seulement donner la communion à quelques Sœurs. Il assiste à la prise d'habit et à la profession assis dans un fauteuil. Mais il veut parler un peu. Il a la voix faible et don Bonetti, à côté de lui, « sert de haut-parleur » en répétant à haute voix les phrases qu'on ne comprend pas.

« Donc, vous voulez que je vous dise quelques mots. Si je pouvais discourir, que de choses j'aurais à vous dire ! Mais je suis vieux, un vieillard croulant, comme vous voyez. Je peux vous dire seulement que la Madone vous aime beaucoup, beaucoup. Et, vous savez, elle se trouve ici, au milieu de vous... »

Et don Bonetti interprète à haute voix :

« Don Bosco veut dire que la Madone est votre Mère et qu'elle vous garde et vous protège.

— Non, non, reprend don Bosco. Je veux dire que la Madone est vraiment ici, dans cette maison et qu'elle est contente de vous... »

Don Bonetti continue :

« Don Bosco vous dit que, si vous êtes bonnes, la Madone sera contente de vous. »

Alors don Bosco rassemble toutes ses forces, ouvre les bras et dit :

« Mais non, mais non ! Je veux dire que la Madone est réellement ici, ici au milieu de vous ! La Madone se promène dans cette maison et la couvre de son manteau. »

Don Bosco et les riches

Pendant ses vingt-cinq dernières années, des sommes énormes, colossales, passèrent par les mains de don Bosco. De vrais millions (des millions de 1800 !). Don Bosco resta toujours très pauvre, d'accord ! Jamais un centime ne lui resta dans les mains ; mais on s'est demandé : « Les riches, ceux qui lui donnaient de grosses sommes, don Bosco ne les flattait-il pas de manière excessive ? N'a-t-il pas fini par tranquilliser leur conscience à l'égard de la responsabilité sociale qui leur incombait ? » La question est légitime.

Après avoir étudié la vie de don Bosco, il nous semble qu'il a usé d'une grande gentillesse à l'égard de tous ceux qui lui faisaient du bien : le paysan et l'ouvrier qui lui donnait dix centimes et le comte Colle qui, en gros, lui donna cent cinquante billets de mille.

Plus que des paroles (spécialement en ce qui concerne la « tranquillisation des consciences »), nous voudrions apporter des faits.

A Sampierdarena, en 1882, il va visiter un Père capucin, confesseur d'un noble génois plusieurs fois millionnaire, déjà vieux et sans enfants. Don Bosco, ayant achevé l'entrée en matière, lui demande :

« Pourquoi ce monsieur ne fait-il pas de bien proportionnellement à ses richesses ?

— Vous vous trompez, don Bosco. Chaque année, il donne vingt mille liras aux pauvres (plus de 100 000 francs actuels).

— Vingt mille seulement ? S'il veut obéir à Jésus-Christ, c'est-à-dire donner en fonction de ce qu'il possède, cent mille par an seraient insuffisants.

— Je comprends, mais je ne sais comment le convaincre. Que feriez-vous à ma place ?

— Je lui dirais que je ne veux pas aller en enfer à cause de lui et que, si lui veut y aller, il y aille tout seul. Ensuite, je l'obligerais à faire du bien selon sa situation. S'il ne voulait pas, je lui dirais que je ne peux pas continuer à être responsable de son âme.

— Eh bien, je le lui dirai », promet le Père.

Il fit comme il avait promis. Ses paroles ne plurent pas à ce grand seigneur qui le congédia. (*M.M.*, 15.520.)

L'entrepreneur Borgo, lui aussi de Sampierdarena, a rendu beaucoup de services à la maison salésienne pour les garçons vraiment très pauvres. Il a avancé de grosses sommes d'argent sans demander d'intérêts ; il a exécuté des plans et, pendant deux ans, n'a pas exigé d'honoraires pour sa surveillance des travaux.

Sa femme est morte depuis vingt ans et il conserve chez lui les bijoux et les magnifiques vêtements de la défunte. Un jour, comme par hasard, il dit à don Bosco qu'il aurait aimé faire quelque chose en souvenir de son épouse et à l'intention du salut de son âme. Don Bosco, avec une certaine brusquerie, lui demande :

« Si vous voulez agir en chrétien, pourquoi gardez-vous à la maison tant de choses coûteuses et inutiles ?

— Que me conseillez-vous ?

— Apportez-les ici à ces garçons qui n'ont même pas le nécessaire. »

L'entrepreneur s'éloigne, comme offensé. Ce sacrifice, c'est trop ! En fin de compte, il y réfléchit. Au bout de quelques jours, il revient. Don Bosco est encore à Sampierdarena. Il lui remet personnellement tous les précieux souvenirs de sa compagne.

A beaucoup de Salésiens, le langage dont se servait don

Bosco envers les riches paraissait trop dur, mais le 4 juin 1877, il expliqua : « Certaines nuits, j'ai vu la Madone en songe. Elle m'a reproché plusieurs fois de ne pas parler du devoir de faire l'aumône. Elle a déploré que les prêtres, à l'église, ont peur d'expliquer l'obligation de donner le superflu aux pauvres ; c'est de leur faute si les riches entassent leur or dans leurs coffres-forts. »

Le 22 avril 1887, avec don Belmonte et don Viglietti, il se rend de Sampierdarena à Sestri Ponente pour faire une visite à madame Luigia Cataldi, sa grande bienfaitrice. A la fin de l'entrevue, pendant qu'elle l'accompagne vers la sortie, elle demande :

« Don Bosco, que dois-je faire pour me sauver ?

— Pour vous sauver, il faudra devenir pauvre comme Job. »

La dame reste toute déconcertée et don Belmonte aussi qui avait entendu la question et la réponse. Don Bosco ne dit pas une parole de plus. Dans la voiture qui les reconduisait à la maison, avec la franchise coutumière aux premiers Salésiens, don Belmonte dit :

« Mais, don Bosco, avec quelle audace avez-vous parlé à cette pauvre femme ! Des aumônes, elle en distribue déjà beaucoup.

— Écoute, répond don Bosco, il n'y a jamais personne qui ose dire la vérité aux grands. »

Pendant son dernier voyage en France, don Bosco fit un tour à Hyères. Le président de la Société marseillaise pour le commerce, monsieur Abeille, passe lui-même dans les rangs à l'église pour la quête en faveur de don Bosco. A la fin, il se réjouit avec lui que beaucoup d'assistants avaient vidé leurs portefeuilles dans le plateau. Don Bosco lui dit :

« Je trouve cela tout naturel. S'ils sont chrétiens, ils doivent donner le superflu aux pauvres. Vous voyez, monsieur Abeille, quand vous avez mis de côté cent francs par mois — et cent francs par mois c'est beaucoup ! — le reste, vous devez le donner à Dieu. »

La mort de l'une de ses bienfaitrices, une marquise de quatre-vingt-quatre ans, resta toujours douloureusement gravée dans son esprit. Elle l'avait fait appeler, s'était confessée, puis, le regardant d'un œil égaré lui avait dit :

« Alors, je vais réellement mourir ? »

Don Bosco cherchait à lui parler de Dieu, mais elle regardait autour d'elle avec angoisse et continuait de murmurer :

« Mon beau palais, mes chambres, mon salon si intime, je dois vraiment les quitter ? »

Elle avait voulu que les domestiques placent près du lit un précieux tapis persan, le caressait et, comme hors d'elle-même, elle répétait :

« Il est si beau ! Pourquoi dois-je l'abandonner ? »

A don Antonio Sala qui hésitait à aller tendre la main il dit avec fermeté :

« Vas-y courageusement. Les riches nous rendent service, mais nous aussi nous leur rendons service en leur donnant l'occasion d'aider les pauvres. »

En 1876, en traversant Chieri, don Bosco vit Giuseppe Blanchard, le petit camarade qui avait si souvent vidé la corbeille à fruits de la maison pour le nourrir. Il était devenu un petit vieux lui aussi. Il passait dans la rue tenant une assiette et une bouteille de vin. Don Bosco, quittant les prêtres avec lesquels il conversait, alla vers lui joyeusement :

« Cher Blanchard ! Comme je suis heureux de te revoir. Comment ça va ?

— Bien, bien, monsieur le Chevalier, répondit Blanchard embarrassé. »

Le visage de don Bosco devint triste :

« Pourquoi m'appelles-tu Chevalier ? Tu ne me tutoies plus ? Je suis le pauvre don Bosco, toujours pauvre comme lorsque tu me donnais à manger. »

Il se tourna vers les prêtres qui s'étaient approchés :

« Messieurs, voici l'un des premiers bienfaiteurs du pauvre don Bosco. Je désire, vois-tu Blanchard, qu'ils le sachent. Parce que tu as fait tout ce que tu pouvais pour moi. A chaque fois que tu viendras à Turin, il faudra absolument que tu viennes dîner chez moi. »

Dix années plus tard, en 1886, Blanchard apprit que la santé de don Bosco était mauvaise. Il se rendit à Turin pour le voir. Dans l'antichambre, le secrétaire lui dit :

« Don Bosco est malade et se repose. Il ne peut recevoir personne.

— Dites-lui que c'est Blanchard ; vous verrez qu'il me recevra. »

Don Bosco de derrière la porte reconnut la voix. Avec peine, il se leva et vint à sa rencontre. Il le prit par la main, le fit entrer et s'asseoir près de lui :

« Brave Blanchard, tu t'es souvenu du pauvre don Bosco. Comment va ta santé, ta famille ? »

Ils parlèrent longtemps et l'heure du repas arriva :

« Tu vois, je suis vieux et mal en point. Je ne peux pas

descendre dîner avec toi, mes jambes ne supportent plus l'escalier. Mais je veux que tu descendes manger avec mes Salésiens. »

Il appela le secrétaire :

« Tu vas conduire mon ami au réfectoire des supérieurs et l'installer à ma place. Je prierai pour toi, Blanchard, et toi n'oublie pas ton pauvre don Bosco. »

Confus, le petit vieux de Chieri prit son repas ce jour-là au milieu du Chapitre supérieur de la congrégation et raconta son amitié avec Jean à Chieri et leur rencontre des dizaines d'années plus tôt.

Dix jours pour descendre à Rome

En mai 1887 allait être consacrée l'église du Sacré-Cœur, pratiquement terminée à Rome. Dans ses pierres, il y avait sept ans de travail, de peines, de santé ruinée.

Don Bosco n'aurait pas pu supporter un voyage jusqu'à Rome. On pensa à le lui faire accomplir par petites étapes, avec beaucoup de haltes. Il partit le matin du 20 avril. « Il partit de la maison, écrit don Lazzero, alors qu'il ne paraissait même pas pouvoir résister jusqu'à Moncalieri » (à la sortie de Turin). Don Rua et don Viglietti l'accompagnaient. Pour la première fois de sa vie, don Bosco se laissa installer dans un compartiment de première classe. Il fit de longues haltes dans les maisons salésiennes qui se trouvaient sur le parcours et dans les maisons des bienfaiteurs avertis d'avance.

A Florence, il rencontra la vieille comtesse Uguccioni. Lui arriva soutenu par don Viglietti, elle poussée dans un fauteuil roulant. Don Bosco plaisanta :

« Heureux de vous revoir, madame la Comtesse ! Voulez-vous faire un tour de danse ?

— Oh ! don Bosco ! voyez dans quel état je me trouve...

— Bien, bien, n'ayez pas peur. Le tour de danse nous le ferons au paradis ! »

A la gare d'Arezzo la rencontre fut inattendue. Dès qu'il le vit, le chef de gare courut vers lui, l'embrassa et lui dit en pleurant de joie :

« Don Bosco, vous ne vous souvenez pas de moi ? J'étais un mauvais garnement de Turin, sans papa ni maman. Vous m'avez recueilli, instruit et vous m'aimiez bien. Maintenant, si j'ai une belle famille et cette place, c'est à vous que je le dois. »

Il arriva à Rome dans l'après-midi du 30 avril.

On l'emmena visiter le séminaire lombard. On lui

demanda de dire un mot aux séminaristes. Il réussit à prononcer une seule phrase :

« Pensez toujours à ce que pourra dire de vous le Seigneur et non à ce que les hommes diront de vous, en bien ou en mal. »

Il fut reçu par le Pape qui le fit asseoir près de lui et lui posa sur les genoux une large fourrure d'hermine.

« Je suis vieux, Saint-Père, murmura-t-il, et c'est mon dernier voyage et la conclusion de tout pour moi... Il y a tant à faire, mais je n'ai pas besoin de recommander le travail à mes fils. Il faudrait plutôt que je leur recommande la modération — et en disant cela il jetait un coup d'œil vers don Rua près de lui. Il y en a beaucoup qui ruinent leur santé en travaillant non seulement de jour mais aussi de nuit.

— Saint-Père, dit alors don Rua, celui qui a été la cause de ce scandale, c'est don Bosco. »

Le Pape sourit, puis il donna un sage conseil :

« J'ai à cœur de vous recommander à vous et à votre vicaire, de ne pas être plus préoccupés du nombre des Salésiens que de leur sainteté. Ce n'est pas la quantité qui augmente la gloire de Dieu, mais la vertu, la sainteté. A cause de cela, soyez prudents et rigoureux pour les admissions. »

Pendant qu'il descendait le grand escalier, les gardes suisses se mirent au garde-à-vous. Don Bosco leur dit en riant :

« Mettez-vous au repos. Je ne suis pas un roi. Je suis un pauvre prêtre tout bossu. »

A chaudes larmes

La consécration solennelle de l'église du Sacré-Cœur eut lieu le 14 mai.

Le 15, don Bosco voulut descendre à l'église pour célébrer la messe à l'autel de Marie-Auxiliatrice. Il avait à peine commencé lorsque don Viglietti qui l'assistait le vit commencer à pleurer : des larmes interminables, irrésistibles qui coulèrent pendant presque toute la messe. A la fin, il fallut pour ainsi dire le porter jusqu'à la sacristie. Don Viglietti, inquiet, lui murmura :

« Don Bosco, qu'avez-vous ? Vous ne vous sentez pas bien ? »

Don Bosco secoua la tête :

« Devant mes yeux, vivante, j'avais la scène de mon premier songe, à neuf ans. Je voyais vraiment et j'entendais ma mère et mes frères discuter sur ce que j'avais rêvé. »

Dans ce songe lointain, la Madone lui avait dit : « Tu comprendras au moment voulu. » A présent, en regardant son passé, il lui semblait comprendre vraiment tout. Cela

valait la peine d'avoir accepté tant de sacrifices, tant de labeurs pour sauver tant de jeunes.

Le 18 mai don Bosco quitta Rome pour la dernière fois.

Luigi Orione : trois carnets de péchés

Même dans ces dernières années, dévorées par des voyages et des dettes, don Bosco ne se détache jamais de ses garçons. Les voir, les écouter, faire dix pas avec eux, lui rend la vie même après des journées mortelles.

En octobre 1886 est admis un garçon de quatorze ans de Pontecurone. Il s'appelle Luigino Orione, c'est le fils d'un pauvre paveur de rues. Lui aussi s'est agenouillé près du papa, des heures et des heures avec les genoux dans le sable, à poser des pavés l'un à côté de l'autre et à les enfoncer dans la terre à petits coups de marteau. Il a essayé de devenir Frère à Voghera, mais il est tombé malade et a dû retourner à la maison. Les Salésiens du Valdocco l'ont accepté.

Louis est fasciné, séduit par don Bosco. Lorsqu'il descend dans la cour (« De plus en plus rarement, désormais », rappelle-t-il), les jeunes par dizaines, par centaines, se pressent autour de lui, se disputent les places les plus proches, heureux de recevoir un mot de lui.

Louis se pousse le plus qu'il peut au premier rang. Don Bosco le dévisage, lui sourit, lui demande si dans son pays la lune est aussi grosse qu'à Turin et, quand il le voit sourire, il lui dit en plaisantant : *T'ses prope' n fa fiôché* (« Tu es vraiment un "fait neiger", une bonne pâte »). Il éprouve un grand désir, Luigino Orione : il voudrait se confesser à don Bosco. Mais comment faire ?

Don Bosco est à bout de forces. Il confesse seulement quelques Salésiens et les élèves de première qui se préparent à entrer au noviciat. Comment l'expliquer, Luigino obtient ce rare privilège. Il faut donc qu'il se prépare sérieusement.

Don Orione lui-même raconte : « Pour mon examen de conscience, je remplis trois carnets. » Pour ne rien oublier, il consulte les formulaires. Il recopie tout, s'accuse de tout. Il ne répond négativement qu'à une seule question, à la demande : Avez-vous tué ? « Pas ça ! » écrit-il. Puis les carnets dans la poche, une main sur le cœur, les yeux baissés, il se place dans le rang pour attendre son tour. Il tremble d'émotion.

Que va dire don Bosco quand il va lire tous ces péchés ?

De la main il tâte les carnets. Son tour arrive. Il s'agenouille. Don Bosco le regarde en souriant.

« Donne-moi tes péchés. »

Le garçon tire le premier carnet. Don Bosco le prend, paraît le soupeser puis il le déchire.

« Donne-moi les autres. »

Les deux autres aussi finissent de la même façon. Le garçon continue à regarder, désorienté.

« Et maintenant la confession est faite, dit don Bosco. Ne pense plus jamais à tout ce que tu as écrit. »

Et il lui sourit. Luigino n'oubliera jamais ce sourire. A cette confession, il réussit à en faire succéder plusieurs autres.

Un jour, don Bosco le fixe dans les yeux :

« Rappelle-toi que nous deux nous serons toujours des amis. »

Luigi Orione n'oubliera jamais sa promesse. Quand il saura que don Bosco est à la fin de sa vie, il offrira la sienne en échange. Quand il deviendra Père d'une congrégation avec des oratoires et des maisons pour les garçons les plus pauvres, il dira en pensant à don Bosco :

« Pour le voir encore une fois et lui dire merci, je marcherais sur des charbons ardents. »

Il appellera les trois années passées au Valdocco « la saison la plus heureuse de ma vie ».

Adieu à la terre

Vers la fin d'août 1887, se tenaient à Valsalice, sur la colline turinoise, des sessions d'exercices spirituels pour des jeunes qui avaient demandé à entrer dans la congrégation salésienne. Don Bosco s'y rendit et se mit à la disposition de ceux qui voulaient se confesser à lui.

Depuis le 25 mai, il n'avait plus présidé les réunions du Chapitre supérieur de la congrégation, laissant la tâche à son vicaire don Rua. Il participa à celle du 12 septembre qui eut lieu à Valsalice.

Dans la deuxième moitié de septembre, il se sentit mal. La fièvre et de violents maux de tête l'assaillaient. Certains jours, il ne pouvait même pas célébrer la messe. Don Viglietti, son secrétaire, dans le journal de ces jours-là, note : « Et pourtant, il est toujours joyeux, il travaille, il écrit, il reçoit les gens. Il aurait besoin d'être réconforté et c'est toujours lui qui réconforte les autres. »

Un soir, vers la fin de septembre, pendant qu'il essayait de dîner dans sa chambre, le directeur du Centre agricole de Mogliano Veneto, don Veronesi, lui tenait compagnie. Don Bosco lui dit tout à coup :

« Je n'ai plus que peu de temps à vivre. Les supérieurs de la congrégation n'en sont pas convaincus, ils croient que don Bosco doit vivre encore longtemps... Cela ne me fait pas de peine de mourir. Ce qui me fait de la peine ce sont les dettes de l'église du Sacré-Cœur et de penser que tant d'argent a été recueilli. Ce cher don Dalmazzo est brave mais ce n'est pas un administrateur... Que diront mes fils en trouvant cette charge sur leurs épaules ?... Prie pour moi. L'année prochaine, au moment des exercices, je n'y serai plus. »

Il sentait la solitude l'envelopper peu à peu

Don Paolo Albera, inspecteur des maisons salésiennes de France, doit partir. Il va le saluer. Don Bosco regarde avec affection son « Paolino » et murmure, les larmes aux yeux :

« Toi aussi tu t'en vas, vous m'abandonnez tous. Je sais

que don Bonetti partira ce soir. Don Rua s'en ira lui aussi. On me laisse ici tout seul. »

Il se met à pleurer en silence ; c'est un pauvre homme fatigué qui sent la solitude l'envelopper peu à peu après tant de travaux. Don Albera se laisse gagner par l'émotion. Don Bosco se reprend :

« Je ne te reproche rien, tu sais. Tu fais ton devoir. Mais je suis un pauvre vieux... Je prierai pour toi, que Dieu t'accompagne. »

Avant de redescendre au Valdocco, don Bosco passe quelques minutes avec don Barberis, directeur de Valsalice. Il tient les yeux fixés sur le grand escalier et il dit tranquillement :

« A partir de maintenant, je serai sous la protection de cette maison... »

Puis, après quelques instants :

« Fais préparer le dessin. »

Don Barberis croit qu'il fait allusion à la dernière partie de l'édifice en construction.

« Je le ferai préparer et je vous le présenterai.

— Pas cet hiver mais au prochain printemps. Le dessin, tu le présenteras à don Rua. »

Et il continue à regarder le grand escalier.

Sur le palier de ce grand escalier, quatre mois plus tard, on creusera la tombe de don Bosco. Le dessin du petit monument qui l'ornera, don Barberis le présenta à don Rua en effet au printemps de 1888. Alors, il se rappela les paroles mystérieuses.

Comme une bougie qui s'éteint

Il rentra au Valdocco le 2 octobre. Les garçons l'accueillirent avec leur enthousiasme. Joyeux, ils l'accompagnèrent à travers toute la cour jusqu'au pied de l'escalier qui montait à sa chambre. Les plus grands l'aidèrent à monter, marche par marche. Arrivé en haut, depuis le balcon, don Bosco salua de la main et les garçons lui répondirent en agitant les bras et en criant : « Vive don Bosco ! »

C'est une bougie qui s'éteint.

Il célèbre la messe dans la petite chapelle privée, mais toujours assisté d'un prêtre. Il a du mal à parler et à respirer. Avec les visiteurs, il plaisante :

« Je cherche deux soufflets de rechange. Les miens ne fonctionnent plus. »

4 décembre. Don Cerruti, chargé de la marche générale de l'oratoire monte lui parler. Après un examen sérieux des affaires, don Bosco lui dit :

« Je te trouve pâle. Comment va ta santé ? Soigne-toi. Fais pour toi-même ce que tu ferais pour don Bosco. »

Don Cerruti se trouble et lui :

« Courage, cher don Cerruti, au paradis tu verras que nous serons heureux. »

Les secrétaires lui remettent ouvertes beaucoup de lettres qui arrivent. Il y écrit quelques mots pour guider la réponse à faire. Il ne réussit plus à répondre à personne. La dernière lettre à laquelle il ajoute personnellement deux lignes est adressée à madame Broquier : « Donnons beaucoup, si nous voulons recevoir beaucoup. Dieu vous bénisse et vous dirige. »

Pendant la messe, le souffle lui manque. Il célèbre le 4 et le 6. Le dimanche 11 décembre il voudra encore essayer. Il arrivera à la fin prostré. Ce sera sa dernière messe.

Mgr Cagliari arrive

Le soir du 7 décembre, Mgr Cagliari arrive d'Amérique, don Rua lui a télégraphié : « Papa est dans un état alarmant ». Il s'est tout de suite mis en route.

Pendant que l'évêque traverse la cour, les garçons lui font fête. Mais lui lève les yeux, vers les fenêtres derrière lesquelles don Bosco va mourir. Il entre dans la chambre. Don Bosco est assis sur un modeste sofa. Mgr Cagliari s'agenouille devant lui qui l'embrasse, le serre sur son cœur, lui appuie la tête sur son épaule. La force et le courage de l'un de ses premiers garçons lui rendent la vie. Il lui effleure la poitrine où il s'est brisé deux côtes dans sa violente chute dans les Andes :

« Tu vas bien maintenant ?

— Oui, don Bosco. Je vais vraiment bien. »

Et pendant qu'il répond, il examine don Bosco : comme il a vieilli, comme il s'est affaibli en trois ans !

Ils passent la soirée ensemble, assis sur ce sofa. L'évêque lui raconte tout ce qu'il peut sur les missions, les Salésiens qui travaillent là-bas, sur les indigènes qu'ils ont enseignés et baptisés par milliers. Et tout à coup, comme lorsqu'il était enfant, il lui demande :

« Don Bosco, confessez-moi. »

Les conseils, que don Bosco lui donne ce soir-là, l'évêque les écrit sur un feuillet qu'il emportera en Amérique. Don Bosco, notamment, lui a dit :

« Je désire que tu restes jusqu'à ce que tout soit réglé après ma mort.

Dis à tous les Salésiens qu'ils travaillent avec zèle et ardeur : travail, travail.

« Aimez-vous comme des frères : aimez-vous, aidez-vous, supportez-vous. »

Les jours suivants, don Bosco lui parle encore longuement. Soudain, comme angoissé, il lui dit :

« Je suis à la fin de ma vie. Maintenant c'est à vous de travailler au salut de la jeunesse. Mais je dois t'avouer une crainte. J'ai peur que certains d'entre nous n'interprètent mal l'affection que don Bosco a eue pour les jeunes, qu'il se soit laissé entraîner vers eux par trop de sensibilité ; et prennent ce prétexte pour justifier certaines affections inconsidérées envers qui que ce soit.

— Soyez tranquille, don Bosco. Personne d'entre nous n'a jamais mal interprété votre façon de traiter les jeunes. Quant à votre crainte que quelqu'un ne s'en serve comme prétexte, laissez-moi m'en occuper : cette recommandation nous la répéterons à tous. »

16 décembre. Le médecin ordonne une promenade en voiture : l'air libre lui fera du bien. Don Rua et don Viglietti le soutiennent dans l'escalier et l'accompagnent. Au retour, alors que la voiture remonte lentement l'avenue Victor-Emmanuel, don Viglietti aperçoit le cardinal Alimonda sous les arcades. Don Bosco lui dit :

« Va le prier de venir un moment. Je désire lui parler, mais je ne peux marcher jusque là-bas. »

A peine a-t-il entendu Viglietti que le cardinal presse le pas vers la voiture, ouvre les bras et s'écrie :

« Oh ! don Bosco, don Bosco ! »

Il monte en voiture, l'embrasse, lui donne l'accolade avec effusion. Don Rua est descendu. Le cardinal et don Bosco parlent pendant une demi-heure tandis que la voiture roule tranquillement par la rue Cernaria.

Des pensées à la saveur d'éternité

17 décembre. Les forces commencent à l'abandonner complètement. C'est un samedi. Hors de la chambre, une trentaine de garçons attendent pour se confesser à lui. Il dit à don Viglietti :

« Je ne m'en sens vraiment pas le courage... »

Puis, après quelques instants :

« Et pourtant c'est la dernière fois que je peux les confesser. C'est la dernière fois... Dis-leur de venir. »

18 décembre. Don Eugène Reffo, de la Congrégation de Saint-Joseph, vient le voir. Il lui dit doucement :

« Cher ami, j'ai toujours eu de l'affection pour toi et j'en aurai toujours. Je suis à la fin de mes jours. Prie pour moi, et moi je prierai pour toi. »

19 décembre. Don Viglietti le trouve en si bonne forme qu'il lui demande d'écrire quelques mots sur les images qu'il enverra aux coopérateurs salésiens. Don Bosco répond : « Volontiers ! »

Un peu redressé sur le divan, avec une tablette de bois devant lui, il écrit au dos de deux images :

« O Marie, obtenez-nous de Jésus la santé du corps si cela est bon pour notre âme, mais assurez-nous la vie éternelle. »

« Faites vite de bonnes œuvres parce que vous pourriez ne plus en avoir le temps. »

A ce moment, il s'interrompt et dit, étonné, à don Viglietti :

« Mais sais-tu que je ne sais vraiment plus écrire ? Je suis trop fatigué. »

Don Viglietti lui suggère de poser la plume mais lui :

« Non, il faut que je continue. C'est la dernière fois que j'écris. »

Et il continue lentement à tracer des pensées sur les petites images ; des pensées qui ont toutes une saveur d'éternité.

« Heureux ceux qui se donnent à Dieu pour toujours dans leur jeunesse. »

« Qui tarde à se donner à Dieu est en grand danger de perdre son âme. »

« Mes petits enfants, ne perdez pas votre temps et le temps ne vous perdra pas dans l'éternité. »

« Si nous faisons le bien, nous le retrouverons dès cette vie et dans l'autre. »

« Qui sème de bonnes œuvres récolte de bons fruits. »

« A la fin de la vie, on récolte le fruit des bonnes œuvres. »

Don Viglietti qui s'est approché lit cette dernière phrase et ne peut retenir ses larmes, il dit :

« Mais, don Bosco, écrivez quelque chose de plus joyeux. »

Et lui, plaisantant :

« Quel enfant tu es, Carluccio !... Ne pleure pas. Je te l'ai déjà dit que ce sont les dernières paroles que j'écris. Mais je vais quand même essayer de t'obéir. »

Il se remet à écrire :

« Dieu nous bénisse et nous préserve de tout mal. »

« Donnez beaucoup aux pauvres si vous voulez devenir riches. »

« Donnez et on vous donnera. »

« Que Dieu nous bénisse et que la Sainte Vierge soit notre guide à travers tous les périls de la vie. »

« Les petits enfants sont les délices de Jésus et de Marie. »

« Dieu bénisse et récompense largement tous nos bienfaiteurs. »

« O Marie, soyez mon salut ! »

A cet instant, sans s'en apercevoir, don Bosco recommence à écrire des pensées qui sentent l'éternité :

« Qui sauve son âme, sauve tout. Qui perd son âme, perd tout. »

« Qui protège les pauvres, sera longuement récompensé au Tribunal divin. »

« Quelle grande récompense aurons-nous pour tout le bien que nous faisons dans la vie ! »

« Qui fait le bien dans sa vie retrouve ce bien à sa mort. »

« En paradis, on jouit de tous les biens, pour l'éternité. »

C'est la dernière phrase qu'il écrivit, en griffonnage désormais à peu près illisible.

Le silence dans la grande cour

Ce même matin, il donna ses dernières audiences. Depuis près de quarante ans, il consacrait toutes les matinées à conseiller, bénir, consoler, secourir, encourager ceux qui désiraient lui parler. Ce fut une lourde charge toute sa vie. La longue série de ces visites se clôture par celle de la comtesse Mocenigo. Il est 12 h 30, le 20 décembre.

Le soir, le médecin ordonne une nouvelle promenade en voiture. Il a besoin de grand air absolument. Malgré ses protestations, on le descend par l'escalier sur un fauteuil. Pendant que le véhicule parcourt lentement l'avenue Regina Margherita, un inconnu l'arrête. C'est un homme de Pinero, élève des premiers temps de l'oratoire. Don Bosco le reconnaît, l'embrasse.

« Mon cher, comment vont les affaires ? »

— Comme ci, comme ça. Priez pour moi. On m'a dit à la porterie que vous alliez passer par ici et j'ai voulu vous saluer.

— Bravo. Et pour l'âme comment ça va ?

— J'essaie de rester toujours un digne élève de don Bosco.

— Bravo, bravo. Dieu te récompensera. Prie pour moi. Vis toujours en bon chrétien. »

Le grand air semble lui avoir fait du bien, mais dès son retour, le médecin Albertotti le trouve beaucoup plus mal. Il le fait mettre au lit. L'abbé Festa est présent, il demande à don Bosco :

« Comment vous sentez-vous ? »

— Maintenant, il ne me reste plus qu'à faire une bonne conclusion. »

Entre le 20 et le 31 décembre la fin paraît imminente.

Le coadjuteur Pietro Enria, qui le veille toutes les nuits, résume ces pénibles journées en deux mots : « Il souffre et il se tait. »

La température est élevée, la respiration difficile. Le médecin dit :

« Il faut absolument qu'il se nourrisse. »

Près du lit, don Viglietti essaie de lui faire prendre une légère minestra (soupe). Don Bosco allonge la main pour prendre le bol, mais Viglietti, lui, désire le tenir. Et don Bosco, moqueur :

« C'est ça, tu veux me la manger, hein ? »

Dans la grande cour remplie de garçons pèse un silence inhabituel. Même les plus petits regardent vers cette fenêtre derrière laquelle leur grand ami va mourir.

« J'ai besoin, à mon tour, qu'on me le dise »

23 décembre. A midi on croit que c'est la fin. Don Bosco murmure :

« Que quelqu'un se prépare à me donner l'onction des malades. »

Don Bonetti est près du lit. Don Bosco lui prend tout à coup la main et la serre :

« Sois toujours le soutien solide de don Rua. »

Quand Mgr Cagliariero arrive, il rassemble ses forces et lui dit :

« Tu diras au Pape que la congrégation et les Salésiens, où qu'ils se trouvent et où qu'ils travaillent, ont pour objectif spécial de soutenir l'autorité du saint-siège... Vous irez, protégés par le Pape, en Afrique... Vous la traverserez... Vous irez en Asie et ailleurs... Ayez la foi. »

Joseph Buzzetti est là, auprès de lui, avec son imposante barbe rousse. Don Bosco ne peut pas parler mais il essaie de le dérider en lui faisant le salut militaire. Puis il réussit à murmurer :

« Oh ! mon ami ! Tu es toujours mon cher ami. »

Dans la soirée, don Cassini, missionnaire revenu d'Amérique avec Mgr Cagliariero, est assis auprès de lui. Don Bosco lui murmure à l'oreille :

« Je sais que ta maman est pauvre. Parle-moi simplement et à moi seul, sans redire à d'autres tes secrets. Je te donnerai tout ce que tu penses qui lui soit nécessaire. »

Pietro Enria lui rend les plus humbles services, il lui dit dans un filet de voix ;

« Pauvre Pietro, sois patient !

— Oh ! don Bosco ! Je donnerais ma vie pour votre guéri-

son. Et, vous savez, pas seulement moi, mais beaucoup d'autres qui vous aiment bien. »

Don Bosco réussit à lui répondre :

« Ce qui me coûtera le plus en mourant, ce sera de me séparer de vous. »

Il est déjà tard quand arrive le cardinal Alimonda. On l'a averti que cette nuit peut être la dernière. Il le serre sur son cœur, l'embrasse. Don Bosco essaie de lui dire quelque chose :

« Éminence, priez pour que je puisse sauver mon âme.

— Mais vous, don Bosco, vous ne devez pas avoir peur de mourir. Vous avez si souvent recommandé aux autres de se tenir prêts !

— Oui... et j'ai besoin, à mon tour, qu'on me le dise. »

Le matin du 24 on lui porte le viatique et Mgr Cagliero lui administre l'onction des malades.

On assiste à une légère amélioration.

26 décembre. Carlo Tomatis, un ancien élève du temps de Dominique Savio vient le voir. Il lui amène son garçon pour qu'il le bénisse, mais il ne pensait pas le trouver dans cet état anéanti par la maladie. Il s'agenouille au pied du lit et réussit seulement à dire : « Oh ! don Bosco ! oh ! don Bosco ! » Quand il sort de la chambre, don Bosco fait signe à don Rua qui se penche vers lui, et lui chuchote :

« Tu sais qu'il se trouve en difficulté. Paie-leur le voyage de ma part. »

Dans la même journée, mère Caterina Daghero vint le visiter. Elle lui demande sa bénédiction pour toutes les Filles de Marie-Auxiliatrice. Don Bosco murmure :

« Oui, oui ; je bénis toutes les maisons des Filles de Marie-Auxiliatrice, je bénis la Supérieure générale et toutes les Sœurs... Faites en sorte de sauver beaucoup d'âmes. »

Le médecin prescrit au malade le silence complet et interdit les visites. Don Bosco passe la journée assoupi, dans un demi-sommeil continu.

29 décembre. A la fin de la journée, il fait appeler don Rua et Mgr Cagliero. Il les prend par la main et dit tranquillement :

« Aimez-vous comme des frères. Aimez-vous, aidez-vous et supportez-vous mutuellement comme des frères. L'aide de Dieu et de Marie-Auxiliatrice ne vous manquera pas.. Promettez-moi de vous aimer comme des frères. »

Dans la nuit, il demande une gorgée d'eau à Enria. Puis il ajoute :

« Il faut apprendre à vivre et à mourir. »

L'heure à laquelle reviennent « les monstres »

Tout paraissait fini. Et, au contraire, du 1^{er} au 20 janvier l'amélioration fut incroyable. On eut dit que la santé revenait, que le vieux tronc refleurissait. Ce fut un moment offert par Dieu, mais aussi un espoir qui s'évanouit rapidement.

21 janvier. Mgr Cagliero entre dans la chambre :

« Cher don Bosco. Il semble que le péril que nous redoutions soit conjuré. On m'appelle à Lu pour la fête patronale. C'est un pays qui nous a donné tant de bons missionnaires et tant de Sœurs. Ensuite, j'irai faire un tour chez nos garçons de Borgo San Martino.

— Va, je suis content. Mais fais vite. »

Le matin du 22 brise toute espérance. Le mal empire rapidement.

L'après-midi du 24 le malade est au plus mal. Les médecins disent qu'on peut le perdre d'un moment à l'autre. Le pesant assoupissement le reprend, une somnolence où émerge le délire.

Pietro Enria, qui est toujours présent, le voit tout à coup battre les mains et comprend qu'il voudrait crier :

« Accourez, accourez vite sauver ces jeunes !... Marie très Sainte, aidez-les... Mère, mère ! »

Quelqu'un a dit que dans ces phrases prononcées au cours du délire, don Bosco exprimait de la *peur* à l'égard des jeunes et non un *sentiment de confiance*. Une bonne psychologie affirme aujourd'hui le contraire : les craintes, les sentiments qui ont été refoulés par un grand effort de volonté pendant la vie, semble renaître à ce moment-là. Ce sont les « fantômes », les « monstres » qui reviennent, sortant des profondeurs de l'inconscient lorsque la volonté (qui les avait enchaînés) est paralysée, anéantie par le sommeil de la maladie.

De ses lointaines années de séminaire, don Bosco gardait (déposé depuis dans l'inconscient) un schéma d'éducation condensé dans le binôme *crainte-confiance*. Mais pendant toute sa vie, il l'avait retourné en un autre binôme : *amitié-confiance*. Il l'avait encore prouvé peu de temps auparavant par sa singulière façon de confesser un garçon timoré : Luigi Orione.

Paradoxalement, ce qui en ce moment semble *triompher en lui* est ce qu'il *a vaincu* en lui toute sa vie.

« Dites à mes enfants »

26 janvier. Mgr Cagliero est revenu. Il se rend immédiatement au chevet du malade. Il comprend que les choses vont

très mal, mais il essaie de « savoir » par don Bosco s'il y a encore un espoir. Il lui dit :

« On m'appelle à Rome. Puis-je y aller ?

— Tu iras, mais après. »

Sa belle voix n'est plus qu'un souffle. Les douleurs deviennent parfois intolérables. Don Lemoyne suggère :

« Pensez à Jésus sur la croix. Lui aussi souffrait sans pouvoir bouger.

— Oui, et c'est ce que je fais continuellement. »

Le 27 et la matinée du 28 se passent dans un délire ininterrompu.

L'après-midi du 28, la conscience de don Bosco reparait dans un des derniers moments de pleine lucidité. Don Bonetti est auprès de lui. Don Bosco balbutie :

« Dites à mes garçons que je les attends tous en paradis. »

Dans la journée du 29, les médecins le trouvent dans un état très grave. Le docteur Fissore lui dit :

« Courage, demain les choses pourraient aller mieux. »

Et lui, le regard désormais perdu :

« Demain ?... Demain ?... Je ferai un long voyage... »

Dans les premières heures de la nuit, il dit à haute voix ;:

« Paolino, Paolino, où es-tu ? Pourquoi ne viens-tu pas ? »

Don Paolo Albera, inspecteur des œuvres salésiennes en France, n'est pas encore arrivé.

30 janvier. Dans un moment de lucidité, il murmure à don Rua :

« Fais-toi aimer. »

Vers une heure de l'après-midi, Giuseppe Buzzetti et don Viglietti sont à ses côtés. Don Bosco ouvre tout grand les yeux, essaie de sourire, lève la main gauche et les salue. Buzzetti éclate en sanglots.

31 janvier. Vers deux heures du matin, don Rua se rend compte que les choses se précipitent. Il revêt l'étole et commence la prière pour les agonisants. Les autres supérieurs de la congrégation sont appelés en toute hâte.

Quand Mgr Cagliero arrive, don Rua lui cède l'étole, passe à la droite de don Bosco, se penche à son oreille et lui dit :

« Don Bosco, nous sommes là, vos fils. Nous vous demandons pardon pour toutes les peines que vous avez dû souffrir à cause de nous. En signe de pardon et de bonté paternelle, donnez-nous encore une fois votre bénédiction. Je dirigerai votre main et prononcerai la formule de la bénédiction. »

Don Rua lève la main droite devenue inerte et prononce

les paroles de bénédiction pour les Salésiens présents et ceux qui sont au loin.

Dans la chambre s'élèvent les râles du mourant. A quatre heures et demie, ils s'arrêtent brusquement. Le souffle devient court pendant quelques instants puis s'éteint. Don Belmonte crie presque :

« Don Bosco meurt. »

Trois halètements pénibles à brefs intervalles... Mgr Cagliero dit à haute voix la prière qu'il apprise de lui quand il était gamin :

Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon âme et ma vie.

Jésus, Marie, Joseph, assistez-moi dans ma dernière agonie,

Jésus, Marie, Joseph, faites que je meure en votre douce compagnie.

Il retire l'étole de son cou et la met sur les épaules de don Bosco qui est entré dans la Lumière.

Bibliographie

Cette bibliographie n'est pas celle de l'original qui comporte surtout des livres italiens. (Note du trad.)

Bibliographies

- C. D'ESPINEY, *Don Bosco*, Nice, 1881. Nombreuses rééditions.
- A. DU BOYS, *Dom Bosco et la Pieuse Société des Salésiens*, Paris, 1884.
- J.-M. VILLEFRANCHE, *Vie de Don Bosco fondateur de la Société salésienne*, Paris, 1888. Rééditions.
- A. AUFRAY, *Un grand éducateur, le bienheureux Don Bosco*, Lyon, 1929. Réédité : 1953.
- J. JOERGENSEN, *Don Bosco, sa vie, ses amis, son œuvre*, Paris, 1931.
- H. GHÉON, *Saint Jean Bosco*, Paris, 1935.
- J. DE LA VARENDE, *Don Bosco, le XIX^e saint Jean*, Paris, 1951.
- H. BOSCO, *Saint Jean Bosco*, Paris, 1959.
- H. BOSCO et L. VON MATT, *Don Bosco Album photographique*, Paris, 1964.

Traductions

- S. JEAN BOSCO (traduction Fr. Desramaut), *Saint Dominique Savio*, Le Puy-Lyon, 1965.
- DON BOSCO (trad. A. Barucq), *Souvenirs autobiographiques*, Paris, 1978.

Études sur l'esprit de don Bosco

Fr. DESRAMAUT, Saint Jean Bosco, *Textes pédagogiques*, Namur, 1958.

Fr. DESRAMAUT, *Don Bosco et la vie spirituelle*, Paris, 1967.

Morand WIRTH, *Don Bosco et les Salésiens*, L.D.C. Turin, 1970.

Joseph AUBRY, *Don Bosco. Écrits spirituels* (choix et trad.), Paris, 1979.

Eugène CERIA (trad. J.-B. Halna) *Don Bosco avec Dieu*, Paris-Montréal, 1980.

Deux albums (petit et grand format) *de bandes dessinées* par Jijé.

Table des matières

<i>Présentation</i>	7
Ce livre, comment et pourquoi	9
1. Émigrant de douze ans	11
Un balluchon et la neige	12
Un songe qui engage le futur	13
180 pages de souvenirs	15
2. La petite et la grande tragédie	16
Une saison maléfique	16
Un événement qui allait changer la face du monde ...	18
Un général de vingt-sept ans : Napoléon	20
Le roi retarde l'horloge de quinze années	21
3. Les années du foyer	24
Une grande personne	24
Le jeu et le sang	25
Une baguette dans le coin	27
Le diable dans le grenier	28
La tache d'huile qui s'élargit	30
« Je suis ta maman, pas ta marâtre »	31
4. Le temps de mars	32
Les pieds du pauvre	33
Les bandits dans le bois	34
Ma mère m'a appris à prier	35
L'école à la saison morte	36
Un merle tout petit, tout petit	37
Sa terre	38
5. Le petit saltimbanque	40
Les clairons sur la colline	41

Spectacle sur le pré	42
Première communion.....	43
L'hiver le plus sombre de ma vie	43
6. Trois années à la ferme et une au presbytère	45
Deux grains et quatre épis	46
L'oncle Michel	48
Quatre sous pour un sermon	49
« Avec lui s'éteignait toute espérance ».....	50
7. La route vers Castelnuovo	52
Le repas dans la gamelle.....	52
« Aux Becchi il n'y a que des ânes ».....	54
La soutane qui « met à part ».....	55
8. « Je dois étudier »	58
Un songe qui revient	58
La répugnance à tendre la main	60
L'histoire avait fait son chemin.....	61
« Allez dire au prince... ».....	62
« Roi par la grâce de Dieu et de personne d'autre » ..	63
« Long et triste comme un carême »	64
9. Les vertes années à Chieri.....	66
Un pilier au milieu des petits.....	67
« Lorsqu'un petit incident... ».....	68
La Société de la joie	70
Quatre défis au saltimbanque.....	71
Pour la première fois : Turin.....	73
10. La saison de l'amitié	75
La massue humaine	76
Une « vague » d'espions.....	77
Jacques Lévi, dit Jonas	78
Les pommes de Blanchard.....	79
11. Vingt ans	81
Les comptes avec la pauvreté.....	81
La paysanne au châle noir	82
« Pourquoi ne pas consulter don Cafasso ? »	84
La marque de fabrique	85

12. Le séminaire et les points noirs	87
Sept résolutions qui bouleversent l'existence.....	88
Un horaire de fer	89
Les points sombres du séminaire.....	91
La bouffée d'oxygène du jeudi	92
Parmi les garçons riches	93
Le charme de Louis Comollo.....	93
Un séminariste égaré	94
13. Profession : prêtre	96
Avec la faucille à faucher le grain	96
Les « schémas mentaux »	97
Estimer son époque	98
Où sont Cavour, Mazzini, Garibaldi ?.....	100
14. Il est devenu « don Bosco »	102
Un pacte étrange avec l'au-delà.....	102
Du pain de mil et du vin de Barbera	104
« Je tremblais à la pensée de m'engager pour toute la vie »	104
« Le prêtre ne va pas seul au paradis ».....	105
Prêtre pour toujours	106
15. Prêtre en rodage	108
Première découverte : la misère des faubourgs.....	109
Le marché des jeunes bras	110
La révolution industrielle	110
L'immense progrès offert au monde.....	112
Le prix effroyable que l'homme a payé.....	112
Le massacre des Innocents aussi en Italie	114
Faire les comptes	115
16. « Je m'appelle Barthélémy Garelli »	117
Les curés attendent.....	118
L'expérience de don Cocchi.....	119
Un « Je vous salue, Marie » pour commencer.....	120
<i>Subito</i> : un mot comme estampille.....	123

17. L'oratoire des petits maçons	124
Des petites images, mais aussi des petits pains	125
Douze mesures de musique	126
Le petit garçon de Caronno	126
« Si je n'avais plus qu'une bouchée de pain... »	127
« La présidence au Pape, l'épée à Charles-Albert » ...	128
« Vous avez une soutane trop fragile »	129
Il parlait tranquillement de Dieu	130
18. La marquise et le petit père	132
Le cilice sous la robe haute couture	132
Les agneaux se changeaient en bergers	134
« Où est don Bosco ? Où est l'Oratoire ? »	135
Les flocons de neige crépitaient dans le brasero	136
Échec à Saint-Pierre-aux-Liens	138
19. L'oratoire mobile	140
« Les choux, mes chers enfants... »	140
« Prends, petit Michel, prends »	142
Des livres arrachés au sommeil	143
Trois chambres dans la maison Moretta	143
Un gros point d'interrogation sur l'oratoire	144
Un oratoire différent	145
Pendaison à Alexandrie	146
<i>Les dialogues de don Bosco — note</i>	148
20. Agonie sur le pré, résurrection sous le hangar	149
Le marquis et les gardes	150
Don Bosco est-il fou ?	151
Agonie sur le pré	153
La souche obscure d'où tout est sorti	154
Quand sonnèrent les cloches	155
21. Le miracle des petits maçons	157
Il est prêtre	157
Adieu sur le Rondo	158
Don Bosco crache le sang	159
« Seigneur, ne le laissez pas mourir »	161

« La bourse ou la vie »	163
Etrangers sans rien	164
22. Une poudrière prête à exploser	166
Les salles éclairées pleines de garçons	166
Le Pape Mastai-Ferreti prend le nom de « Pie IX »	167
Le choc de don Bosco avec les « prêtres patriotes »	169
Une grêle de pierres acharnée	169
Un prêtre voleur	170
Les chants et les cris des ivrognes	172
23. « Je suis orphelin, je viens de la Valsesia »	173
L'arbre et le brouillard	173
Un garçon trempé et transi	175
Le petit barbier tremblait comme une feuille	176
Le coup de tête de l'archevêque	178
Les cocardes tricolores chez l'archevêque	179
Un bon feu dans la sacristie	180
24. La fièvre de 1848	182
Sur les barricades, le libéral, le patriote, l'ouvrier	182
La Constitution s'appellera « Statut »	183
Tête-à-tête de don Bosco avec le marquis	185
Les bandes anticléricales se déchaînent	185
Milan s'insurge et demande du renfort	186
« Guerre à l'Autriche »	187
Vraies batailles et batailles fausses au Valdocco	188
« Laisse-moi retourner à la maison »	189
Guerre italienne en Lombardie	190
25. L'effondrement des espérances	191
La fin de l'équivoque	191
Gamelles et « rata » à l'oratoire	192
La fidélité au Pape et ses malheurs	193
Nouvelles dramatiques	195
Fusillade à la chapelle Pinardi	195
Travailler pour créer des prêtres différents	196
Nouvelles tragiques de Rome	197
Deux signes d'espérance au Valdocco	198

26. Don Bosco, la politique et la question sociale	200
La politique du Notre Père	200
Don Bosco et la question sociale.....	202
Que signifie « mettre de côté toute politique » ?.....	204
Un schéma simple, élémentaire	205
Et si son choix avait été différent ?	206
27. 1849, année épineuse et stérile	208
« L'ami de la jeunesse », un échec.....	209
Encore la guerre	209
Dernier reste de liberté.....	210
Naufrage des « prêtres patriotes ».....	211
33 lire pour le Pape	211
Deux petits cœurs « pour une grâce reçue ».....	212
Quatre garçons et un mouchoir blanc	212
Le bataillon de Borgo Vanchiglia	213
Quatre sous de polenta	214
« Je l'ai appelé par son nom : Carlo ! ».....	215
Une corbeille de châtaignes qui ne se vide jamais.....	216
28. Une maison et une église	218
L'archevêque arrêté	219
La nouvelle équipe de quatre.....	220
30 000 lire et un peu de vertige	221
La « Portioncule » salésienne.....	222
Le diable, peut-être	224
29. Et Dieu envoya un chien	226
Pas de dialogue mais mur contre mur	227
Du vin et des châtaignes	228
« Ils allaient me faire ma fête »	229
« Le Gris »	229
Dormir chez le coordonnier	231
30. Une demi-douzaine d'ateliers	232
Le doigt sur de nombreuses plaies	232
Tout seul et désarmé dans les mains du patron.....	233
Deux établis pour commencer	234

Une année pour obtenir la typographie	235
Quatre routes pour trouver la meilleure.....	236
« Qui n'est pas vraiment pauvre n'est pas à sa place dans cette maison »	236
31. Étudiants en capotes militaires.....	238
« A dormir dans la corbeille à gressins »	238
« Tu traverseras la mer Rouge et le désert »	240
Cinquante ans de garantie	241
Petits messieurs et gueux	242
« Je me trouve bien au milieu des garçons »	242
« Don Bosco ne put pas comprendre »	244
32. 1854 : « Nous nous appellerons Salésiens »	245
La pergola et les roses.....	245
« Quel salaire me donneras-tu ? ».....	248
La mort dans les rues de Borgo Dora	249
Des géants au visage triste	250
Dix minutes pour une page	251
Une pancarte mystérieuse	253
Des loupiotes colorées sur les rives du Pô.....	254
Le petit orphelin de Saint-Dominique	255
33. 1855 : les petits « délinquants » de la Générale	257
« Grands enterrements à la Cour ! ».....	258
Le premier Salésien.....	259
Tête-à-tête avec le ministre	261
Une journée de liberté.....	262
Neuf pages pour expliquer sa méthode	263
Le rêve du premier oratoire	265
34. Adieu à une mère et à un garçon	269
Un billet avec cinq mots	269
La « Compagnie de l'Immaculée ».....	270
Maman Marguerite s'en va.....	272
Un garçon qui parle avec Dieu	273
« Du paradis, pourrai-je voir mes camarades ? »	274
L'écharpe couleur de sang	275

35. « Frère ou pas Frère, je reste avec don Bosco »	278
Il est nécessaire de conserver par écrit	279
La rencontre avec le Pape	280
Une semaine pour décider de sa vie	281
« Qu'est-ce que tu restes à faire à l'oratoire ? »	283
La crise de Joseph Buzzetti	284
Le coadjuteur que don Bosco portait dans son cœur . .	285
36. Sept carabinieri pour un garçon	287
Rater son train ou perdre un garçon	287
La tristesse d'un gamin	289
Les coups de poings sur la place Castello	290
La main sur la tête de Michel	292
La grande politique	293
« Si c'est nécessaire, des barricades à Turin »	294
A dix heures, l'enfer	295
Succès de la « real-politik »	296
37. Promenades dans le Montferrat et vie à l'oratoire . . .	298
Un bambin de cinq ans : Filippo Rinaldi	299
Un garçon aux cheveux roux et la pluie	300
Une jeune fille de Mornèse : Maria Mazzarello	302
La première messe de don Rua	302
400 petits pains dans une corbeille vide	304
La charité pour les pauvres et seulement pour eux	305
La « commission secrète » de 1861	306
38. Le grand sanctuaire vue en rêve	310
Le rêve des trois églises	310
« Ce sera l'église-mère de notre congrégation »	311
Les événements de Spoleto et l'Auxiliatrice	312
Un titre qui fait faire la grimace	313
Huit sous pour commencer	314
La Madone fait la quête pour don Bosco	315
Une maman, un bébé et de pauvres bijoux	316
Le journalier d'Alba	318
<i>Les songes de don Bosco — note</i>	319

39. Don Rua : De Mirabello à l'inauguration de la basilique	321
Quatre pages qui ont valeur de testament	321
Les « petits mots à l'oreille » de don Bosco	324
Une maman et beaucoup de travail	324
Le tableau de Marie-Auxiliatrice	325
L'adieu de don Alasonatti et l'arrivée de don Rua	326
La matinée mangée par les audiences	327
De Amicis voit la grande statue sur la coupole	328
Le moment où se réalisent les « folles prophéties » ...	329
Don Rua s'écroule	329
40. Une « phase nouvelle » pour les Salésiens	332
L'histoire au-delà du portail	332
La lutte contre les brigands et la grande émigration ...	333
Guérilla à Turin	334
Crise religieuse : Bible et cours de la Bourse	335
L'histoire non officielle des travailleurs	336
« L'impôt » de la faim	338
Naissance du « collège salésien »	338
« Éduquez les jeunes pauvres »	339
Les cinq premiers collègues	340
Le tournant qui souligne un principe fondamental	341
41. Mornèse comme Valdocco	343
Typhus, sorciers et mauvais œil	344
Confidences à Pétronille	345
Deux paires d'yeux apeurés	345
Un curé qui cherche du travail	346
Un petit cahier perdu	347
Lorsque manque la farine pour la polenta	348
L'opinion du Pape et la mauvaise humeur du pays ...	350
L'odeur d'une poignée de châtaignes	351
La mort frappe à la porte	352
Elles partent à trois, sous la neige	352
La mort arrive avec les fleurs de mai	353

42. La conquête de Rome et le frisson de la fin.....	355
Concile à Rome et anti-concile à Naples.....	355
« La voix du ciel au Pasteur des Pasteurs ».....	356
Sombres menaces sur la France.....	357
Le Pape est-il infaillible ?.....	357
Les <i>bersaglieri</i> à Porta Pia.....	358
Le frisson de la fin à Varazze.....	360
Les lettres de tendresse.....	361
43. Les coopérateurs : des Salésiens dans le monde.....	363
Adieu à don Borel.....	363
Hommes et femmes de bonne volonté.....	364
Les Salésiens externes : recalés.....	364
Les coopérateurs salésiens.....	365
Le <i>Bulletin salésien</i> arrive même à Sotto il Monte.....	366
44. Francesco, Eusebio, Filippo, Michele et beaucoup d'amis.....	368
« J'ai volé deux pains ».....	368
Eusebio Calvi, de Palestro.....	371
Don Bosco désagréablement surpris.....	371
Quand don Bosco livre bataille.....	373
Le chanoine qui se reposait.....	374
Petits maçons de l'oratoire du dimanche.....	375
Michel Unia, paysan.....	377
45. Aller au loin.....	379
D'autres volontaires prêts à courir le risque.....	379
Il cherchait un détail : deux fleuves et un désert.....	381
Une circulaire pour enrôler les volontaires.....	382
Chef de l'expédition : le garçon des géants.....	384
Vingt souvenirs écrits au crayon.....	385
46. Patagonie, Terre promise.....	388
Et les sauvages ?.....	389
Des garçons arrivent de Turin.....	390
« La croix marche derrière l'épée. Patience ! ».....	392
La chasse à l'homme.....	394

« Je voyais dans les entrailles des montagnes »	395
Le dernier songe missionnaire de don Bosco	397
47. Don Bosco et l'archevêque Gastaldi	399
La froideur de Mgr Riccardi	399
« Vous le voulez, moi je vous le donne »	401
Ce fut un grand archevêque	402
L'erreur fondamentale de don Bosco	404
La responsabilité des journaux	405
Le temps de la puissance et de la toute-puissance	406
Premier élément : l'indiscipline	407
Un autre motif de tension	408
L'approbation définitive des Règles	409
La liste des « mesures punitives »	409
Le nouveau Pape met don Bosco à l'épreuve	411
Procès au Vatican	412
Calice amer pour don Bosco	413
Sage et anéanti	414
48. Les grands voyages : France, Espagne	415
« J'ai l'église du Sacré-Cœur sur les épaules »	415
Paris s'enflamme	417
Une photographie à Paris	418
La journée d'un pauvre prêtre	419
Un cardinal qui apporte la paix	420
« Si je ne revenais plus »	420
49. Jean Cagliero, évêque	423
« Qui pourrait prendre ma place ? »	423
L'accolade vigoureuse du premier évêque	424
Don Rua vicaire de don Bosco	425
Don Bosco le prit par la main	425
La maison de l'évêque était une cabane de troncs d'arbres	426
Interview avec don Bosco	428
50. A chaudes larmes	430
Un jeune prêtre sérieux et pensif	430
Une fleur pour penser à l'éternité	431

« La Madone est ici ! ».....	431
Don Bosco et les riches.....	432
Dix jours pour descendre à Rome.....	436
A chaudes larmes	437
Luigi Orione : trois carnets de péchés	438
51. Adieu à la terre.....	440
Il sentait la solitude l'envelopper peu à peu	440
Comme une bougie qui s'éteint.....	441
Mgr Cagliari arrive	442
Des pensées à la saveur d'éternité.....	443
Le silence dans la grande cour.....	445
« J'ai besoin, à mon tour, qu'on me le dise ».....	446
L'heure à laquelle reviennent « les monstres ».....	448
« Dites à mes enfants ».....	448



ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR
L'IMPRIMERIE CH. CORLET
14110 CONDÉ-SUR-NOIREAU

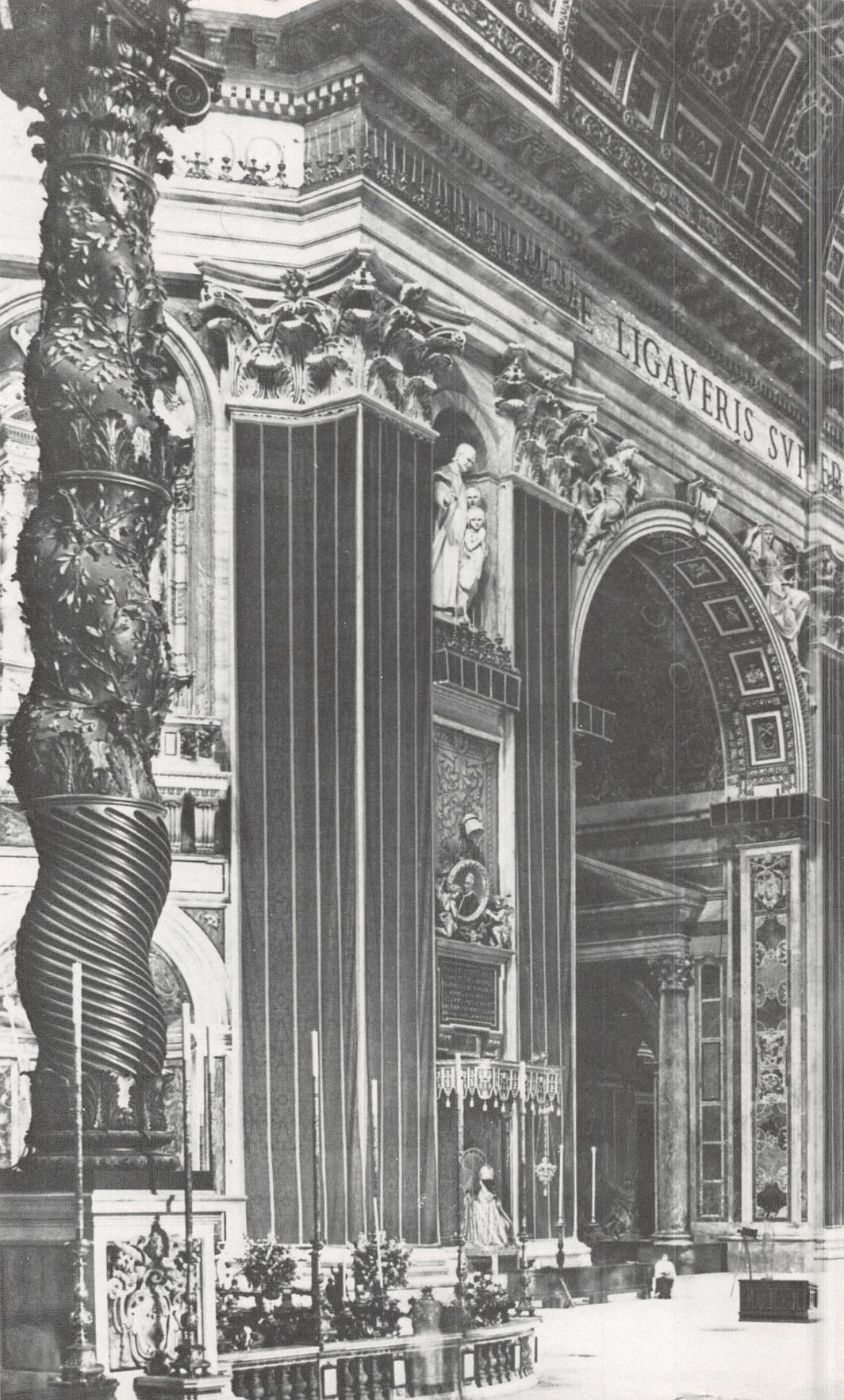
N° d'Éditeur : 7285
N° d'Imprimeur : 6085
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1981

Imprimé en France



24. *Don Bosco un mois avant sa mort*

23. *Don Bosco s'était vu en rêve dans la
← basilique de Saint-Pierre de Rome, à
la place que sa statue occupe aujourd'hui*





22. Don Bosco en 1887, un an avant sa mort



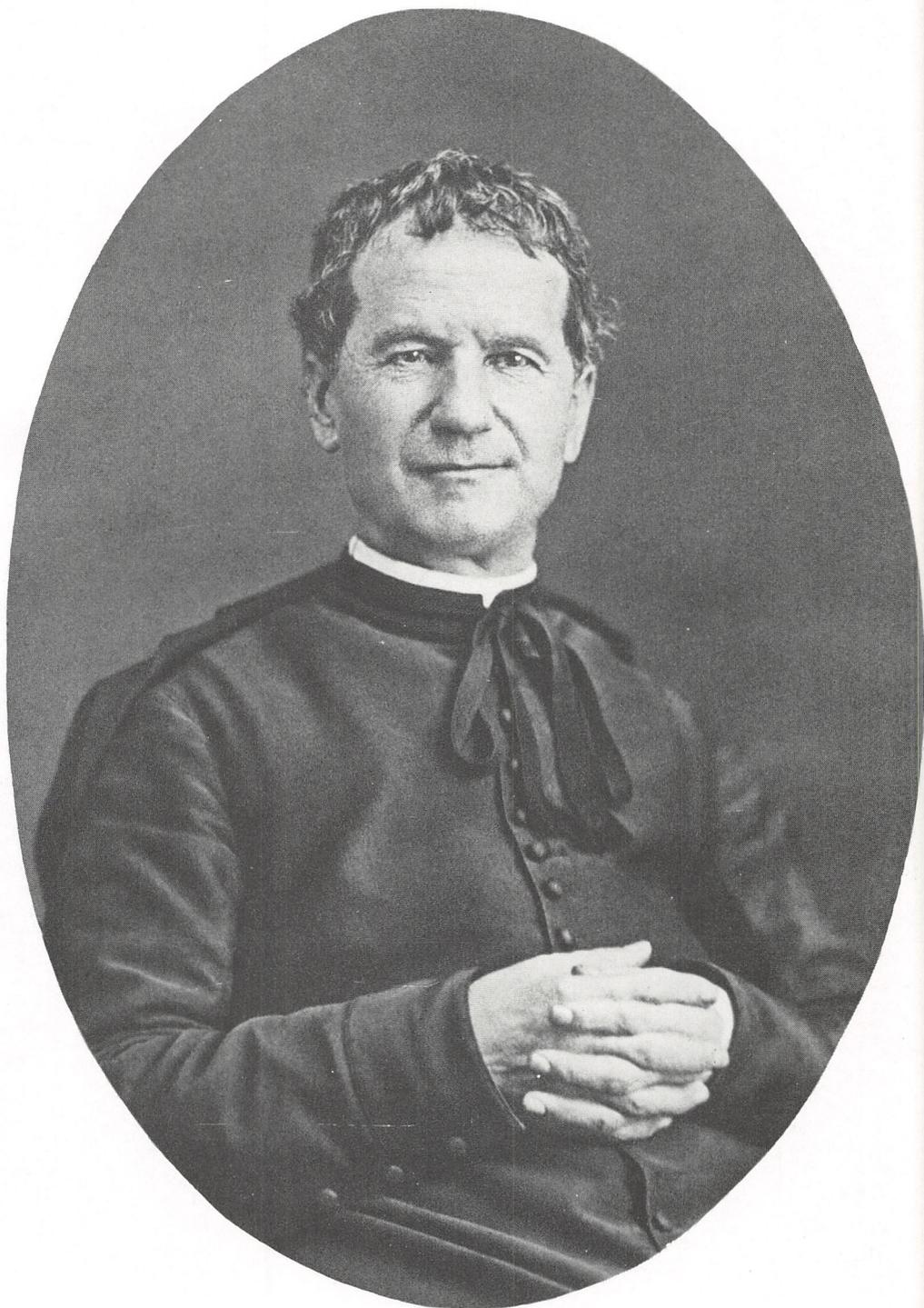
20. Jean Cagliero devint évêque puis cardinal. Il tient la main du fils du Cacique des Pampas d'Argentine : Zéphyrin Namuncurà (1886-1905 à Rome) dont la cause de béatification est en cours

21. Avec les premiers missionnaires salésiens de 1875, le consul d'Argentine : Gazzolo et Don Bosco (60 ans) qui tend le livre de Règles à Jean Cagliero





19. Façade de la basilique de Marie-Auxiliatrice à Turin (Valdocco). Le monument à Don Bosco a été offert par les anciens élèves du monde entier

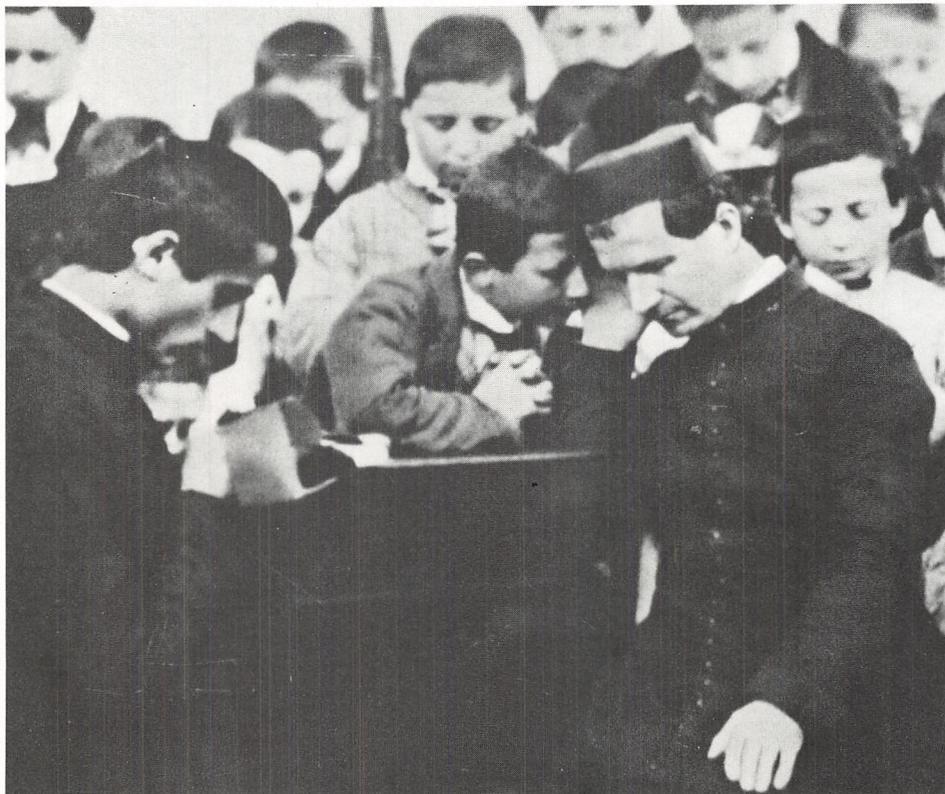


18. *Don Bosco à 65 ans (1880)*



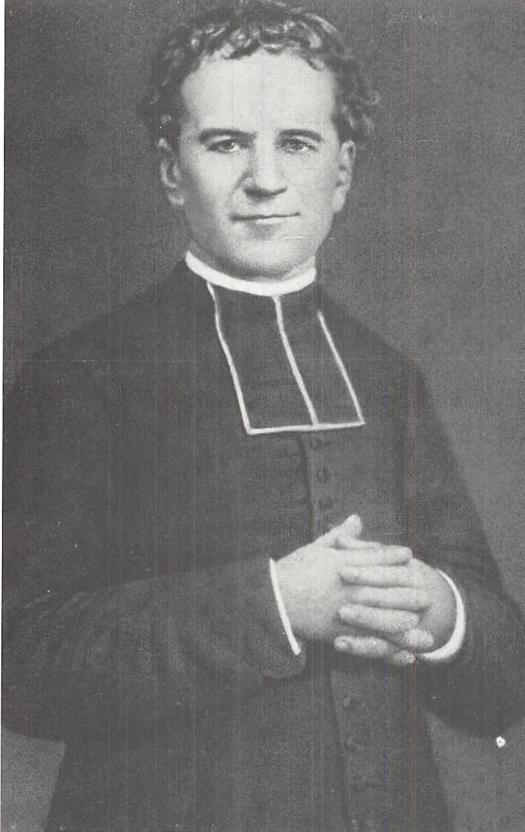
16. Le portrait de Dominique Savio, dans la biographie écrite par Don Bosco

17. La confession en public pratiquée par Don Bosco





15. Une fille de Marie-Auxiliatrice à Nice-Montferrat



11. Don Bosco, jeune prêtre



12. La marquise de Barolo

13. Victor-Emmanuel, fils de Charles-Albert



14. Camille Cavour

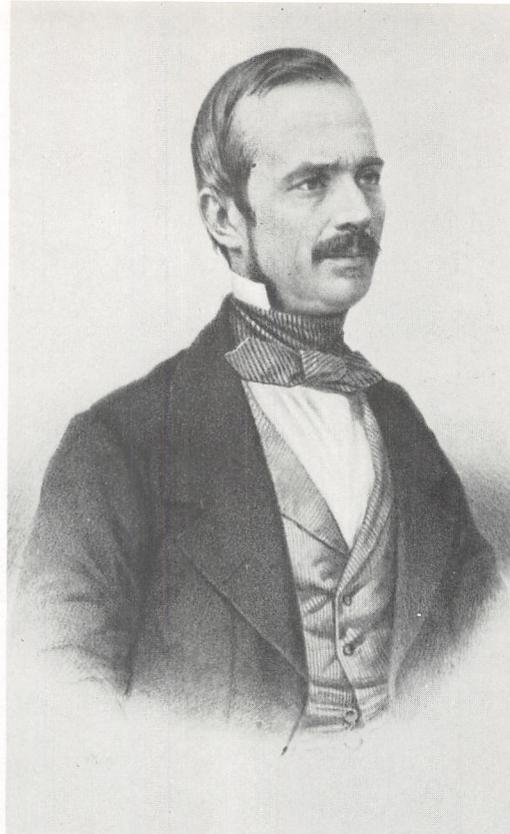




10. Don Bosco à 46 ans

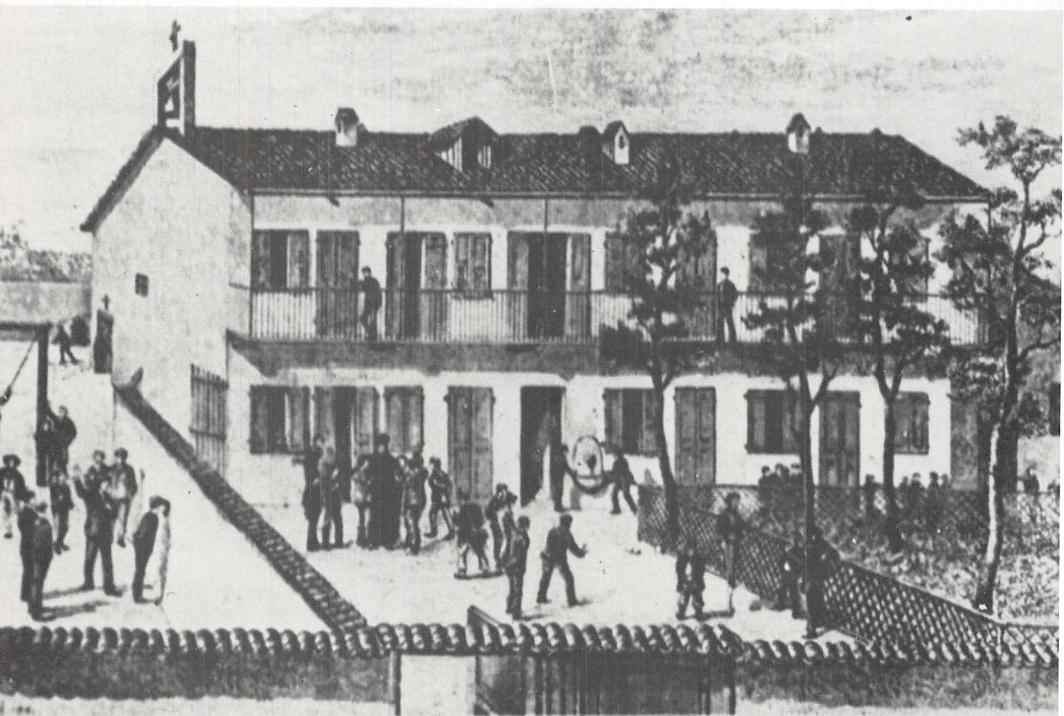


7. *Saint-Joseph Cafasso*



8. *Le ministre urbain Rattazzi*

9. *Première image de la maison Pinardi*



L'Oratorio di S. Francesco di Sales in Valdocco dall'anno 1846 al 1851.

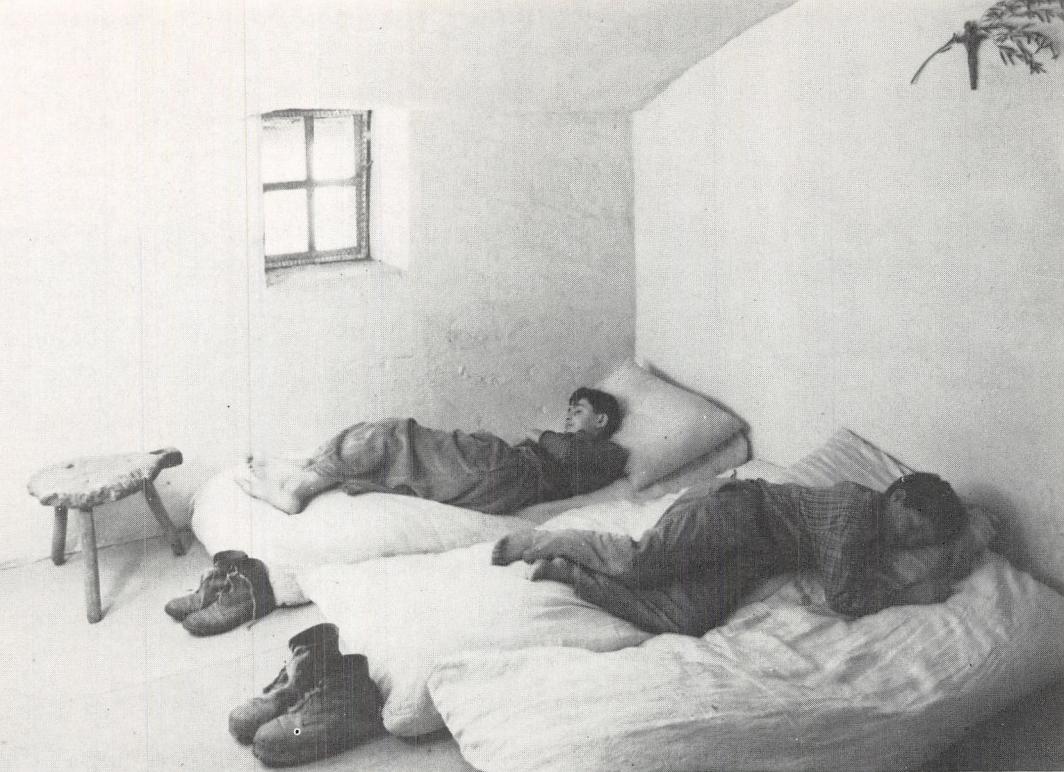






5. Marguerite Occhiena épousa François-Louis Bosco en 1812 et lui donna 2 fils :
Joseph et Jean

6. Chieri, où Jean Bosco vécut de
1831 à 1841 →



3. A l'étage de la maison des Becchi, la chambre des trois frères et du songe des neuf ans



4. La cuisine familiale de la maison des Becchi



1. Dans les collines du Montferrat, le petit clocher, à droite, indique l'emplacement des Becchi

2. Maison de Marguerite Occhiena

